

Georges Ballini

L'ANE

Au

Long Cours

Conscients du bluff permanent entretenu par les stratèges de notre temps, trente-deux aviateurs au service du tiers monde créent une escadrille et bravent la défense adverse. Le responsable de l'entreprise s'est rendu maître d'une bombe H égarée... Une arme de ce calibre est à la fois ouverture au négoce, clé des marchés, sésame des grands épiciers, mais elle représente également le Mal absolu; de quel poids pèsera-t-elle dans la balance ?

L'auteur de cet ouvrage est pilote de ligne : l'hypothèse qu'il présente est raisonnable; la vraisemblance de son exposé de politique-fiction séduira les plus exigeants.

France Rumilly

Ceci est un roman de politique-fiction. Toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant vécu - à l'exception des personnes publiques appartenant à la petite ou à la grande histoire - toute similitude de noms, de lieux, de fonctions, ne peut être l'effet que d'une pure coïncidence et l'auteur en décline la responsabilité au nom des droits imprescriptibles de l'imagination.

G. B.
A mon fils, Alain.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays. 1968, by Georges Ballini and Editions France Rumilly*

Note pour la lecture sur ordinateur : utiliser l'option "plein écran"

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

On admet sans peine qu'un ciel piqué d'étoiles et dépourvu de voiles soit considéré comme un océan de beauté. Son pouvoir sur les hommes est si grand que l'esprit le plus dépouillé d'allégresse ne peut y échapper.

Ce tableau noir contient tous les mystères. L'homme d'église y voit les domaines immatériels de l'Ineffable Divinité et l'homme de sciences, découvreur de vérités, y reconnaît une courbure qui le porte à rêver. Le premier tend les bras ; l'autre, un peu déçu de se sentir si petit, si limité, se laisse envahir par une stupeur inquiète. Dans un tel état de simplicité, l'un et l'autre ont recours à la prière. L'homme d'église agrémente son discours d'une bienséante humilité et le découvreur de vérités, dans un murmure résigné, compte encore par milliards d'années lumière avec l'espoir d'aller plus loin.

A ce stade de dépassement, l'interrogation se formule en balbutiements rudimentaires. Deux enfants de la terre avaient choisi l'école buissonnière : installés à l'avant d'un quadrimoteur, ils communiaient. Oh, cela se passait simplement. Entre deux travaux, ils avaient abandonné leurs cartables, et, bons galopins, faisaient un brin de conduite aux corps célestes les plus familiers. Pas de commentaires; leur émotion, ternie par l'habitude, ne se trahissait par aucune parole ni geste évocateur. Cette façon de tenir sous leur regard de tous les jours le tableau de bord, l'arbre des commandes et les profondeurs du pare-brise laissait deviner qu'il existait entre eux, depuis longtemps, un accord assez ferme sur ce qu'il y avait lieu d'en dire et d'en penser. Ils ne parlaient jamais des profondeurs du ciel ni d'aucune autre profondeur de l'existence et lorsqu'il arrivait à l'un de franchir la barrière - de laisser échapper un murmure exprimant son émoi - il évitait de regarder son partenaire. Ils conservaient cette attitude en toutes circonstances. Ce sont là règles peu communes entre gens qui se veulent du

bien et nous ne manquions jamais, lorsque nous les rencontrions à l'escale, de sourire entre nous du spectacle qu'ils offraient.

Dupré, le commandant, était pourtant d'un naturel assez loquace mais il avait hérité d'un second si désespérément bourru qu'il avait dû renoncer, lorsqu'il était en sa présence, à toute espèce de conversation si pénétrant qu'en fût l'objet. Oui, Jef avait cet avantage qu'ont seuls les arbres et les rochers : il était vain de lui adresser la parole. Dans la classification des espèces un type aussi renfermé ne devait avoir qu'un lointain cousinage avec les familles humaines. Tout, en lui, semblait fait de rugosités, à l'exception de son crâne qui était lisse. Large et fort, entièrement rasé, il donnait une impression de calme proche du lymphatisme.

C'est en dedans qu'il bouillonnait. Ce garçon subissait encore, après quarante années d'une lutte intérieure sans merci, les assauts de son imagination vigoureuse et en réfrénait les vagabondages avec énergie. Il s'était mis en tête que le monde était rond, que les hommes étaient bons, et qu'il suffisait de produire et de répartir gracieusement les bienfaits de la terre pour que tout ici-bas fonctionnât normalement. Singulière conviction ! Ce pesant animal des plaines était toujours en quête de quelque sommet. Entre deux échappées, ses bons yeux globuleux d'un vert un peu confus et sa tête placide exprimaient soumission et lassitude. Cette apparence lui valait avec sa compétence indiscutable, d'être admis sur la ligne en qualité de second.

Car ce pesant bougre volait. Il volait même fort bien. Rares étaient les commandants qui eussent osé se mesurer avec lui dans l'art de la manoeuvre, et sa navigation était si juste et précise que ses supérieurs renonçaient à la contrôler. Cela lui venait sans effort ; il prenait ses distances, ruminait une règle de trois et posait un gros doigt velu sur la carte : c'était le point recherché. Cette aisance valait à Jef une solide et honorable réputation et chacun s'accordait à lui reconnaître, à défaut de

grâce, les qualités qui engendrent le respect. Hélas ! il se moquait également du respect. Il peut paraître déraisonnable d'avoir à un tel point dépassé toutes les vanités et fausses valeurs qui nous agitent mais il ne tirait de l'évidente considération qu'on lui témoignait aucune sorte de satisfaction. Ce qu'il voulait, c'est diriger un aéronef, prendre une « trapanelle » et l'installer dans l'azur, puis la conduire méthodiquement jusqu'au port marchand le plus proche. C'est de cela qu'il avait rêvé.

Dans nos conversations, Jef revenait comme une énigme. Personne ne parvenait à comprendre ce qui, au cours des âges, avait toujours maintenu un aviateur aussi doué dans des fonctions subalternes. Cela semblait être fait de la médiocrité des uns, de la vanité des autres ou de quelque vieille querelle avec les puissants. Un soir, à l'escale, j'avais eu l'occasion d'en toucher deux mots à Dupré. « Le vieux » s'était mis à bavarder, comme par habitude, puis tournant court avait lâché avec un rien de tristesse :

- Il a pris de sérieux coups de barre.

J'ai cru comprendre que Jef avait trop agi sur la scène et pas assez dans les coulisses. Il n'était pas rare qu'en le nommant, ses chefs haussent les épaules d'un geste las et impuissant : « Bien sûr, disaient-ils, c'est un cas lamentable... » Mais on évitait d'aller au fond des choses, comme s'il y eût eu quelque acte inavouable, quelque faute inexpiable à exhumer de son passé.

Jef ne se savait pas l'objet de tant de curiosité mais j'aime à croire qu'un garçon assez vaillant pour avoir su remplir, pendant les années consacrées à la guerre, ses tiroirs de décorations, n'eût pas facilement admis d'être classé dans la rubrique des « cas lamentables ». A quarante ans passés, il n'avait plus d'espoir et ne gênait personne. Il n'offrait guère prise aux querelles. Nous nous moquions parfois de lui lorsqu'il s'éloignait, solitaire, en bourrant la vingtième pipe de la journée mais cela ne dépassait jamais les railleries affectueuses nécessairement liées à sa charpente un peu grotesque.

Ses grâces, il les portait en lui. C'est tout au moins ce qu'avait cru comprendre M. Dupré auprès de qui Jef officiait depuis plusieurs années. Mais pourquoi diable un tel homme restait-il là, sur les lignes d'Afrique à ruminer l'amertume d'une carrière à demi consumée ? N'y avait-il rien

d'autre à entreprendre sur la terre pour un garçon qui avait vu tant d'horizons ? Accessoirement, il peignait. Ses tableaux, largement exposés dans la capitale, lui valaient déjà quelque fortune dont il eût pu se satisfaire ; mais ce qui semblait surtout lui tenir à coeur, c'était la grande étape africaine : Alger-Niamey, Tunis-Fort-Lamy, Casablanca-Bamako, le vol de longue durée, la nuit propice à la méditation. Jef y faisait le plein. Certain jour, Dupré avait obtenu de lui cet aveu et, depuis lors, n'essayait plus d'élucider une question somme toute assez indiscreète.

Devant chaque pilote, un fort billot de fer cylindrique s'articulait dans le plancher ; l'extrémité supérieure se terminait par un arc de cercle mobile en forme de volant qui se déplaçait insensiblement vers la droite et la gauche en suivant les très petites oscillations de l'avion. Les palonniers, de part et d'autre de l'arbre des commandes, subissaient également de légères poussées : sous la forme de trois gyroscopes lancés à quinze mille tours par minute, « George », le pilote automatique, oeuvrait inlassablement pour maintenir l'appareil au cap. C'était un timonier bon pour le gros ouvrage : une capsule anéroïde agissait sur la profondeur. Bien pris dans ces griffes implacables, compressé, laminé par les masses d'air qu'il brutalisait au passage, le beau vaisseau du ciel, tout vibrant de sa force, semblait s'être immobilisé dans l'énorme grondement de ses dix mille chevaux. Les hélices étaient noyées dans les ténèbres. Les bras croisés sur sa poitrine, le mécanicien tenait sous ses regards le tableau de contrôle. Dans le pare-brise, le ciel semblait s'être arrêté dans sa course ordonnée. Pas un déplacement, pas un geste. Les hommes et les étoiles se tenaient les uns devant les autres ; les trajectoires se rencontraient, un dialogue s'établissait. Chaque minute, l'avion parcourait quatre minutes d'arc et les astres quinze. Tout le monde courait mais il y avait une telle distance à boire que Jef avait tout le temps de contempler.

Déjà, la Croix du Sud prenait des airs penchés. Dolente, Proxima du Centaure sortait de ses voiles. Cette étoile n'était pas la plus brillante ; elle était la plus courtisée. Les livres disaient qu'elle était double et notre homme se méfiait des amours jumelles. Elle était belle, fascinante par sa proximité. Quatre années lumière !... La porte à côté. Que de fois n'avait-il fait ce voyage ? La plus proche, la plus courtisée. Deux et deux font quatre, on pouvait décemment en rêver : à trois mille kilomètres par seconde,

quatre cents années de navigation. Nouvelle conquête, nouvelle envolée ! ... Dans le secret de son coeur, Jef mettait une nef en chantier.

En hiver, la belle ne se montrait qu'en fin de parcours. C'est là-dessus qu'il effectuait ses cinquième et sixième pointa avant le jour.

Dès le retour de l'hiver, le Sahara offre au navigateur un brave ciel surpeuplé d'étoiles ; c'est bien là son seul avantage car il est par ailleurs singulièrement dépourvu de tout système de repérage. Sur une étendue de deux mille milles ce n'est que sable et rochers noyés dans les ténèbres. A l'horizon, ciel et terre se fondaient dans une subtile gamme de noirs - noirs qui allaient du laiteux au rougeoiement des sebkhas. Quelle grandeur sereine ! Pas un nuage n'en troublait la pureté. Le commandant jouissait en connaisseur du spectacle. Les démêlés de Jef avec son ciel ne le touchaient guère ; il faisait confiance à son second : l'homme avait assez de sens pratique pour comprendre un voyage et en dominer les éléments.

*
* *

Les deux hommes s'étaient rencontrés à une époque où M. Dupré commençait à ressentir les atteintes de l'âge. Un soupçon de fatigue et un léger fléchissement de l'ouïe - quelques décibels seulement - lui procuraient déjà une certaine inquiétude lorsqu'il fut mie, au cours d'un contrôle médical, devant un fait brutal : sa vue baissait. Oh, rien de grave encore. Ses yeux - jusqu'alors parfaits - avaient subi une atteinte qui se chiffrait par deux pointa de l'échelle conventionnelle et cela en six mois. Ces deux points ne lui faisaient courir aucun risque immédiat mais il avait été grandement affecté par cet avertissement et s'était aussitôt muni d'une bonne paire de lunettes qu'il chaussait invariablement à chaque atterrissage et d'un bon second, solide et ferme et caréné - un homme à toute épreuve. La réputation de Jef lui était garante de ses aptitudes. On ne connaissait pas les clauses de leur accord mais tout porte à penser qu'elles étaient honorables.

Le travail du pilote procure des satisfactions. Lorsqu'un commandant aux gouvernes évolue dans la crasse et dépose son vaisseau

sur une piste à peu près invisible avec les gestes d'un bijoutier, son second le considère avec intérêt. Jef avait droit à sa juste moitié : un droit acquis pendant les années de la guerre au cours desquelles il avait raboté la Manche en compagnie des rayons de lune et des panaches de la FLAK.

Cette guerre était à peu près tout ce qu'ils avaient en commun. Dupré y avait perdu l'essentiel de ses amours : son fils - un imprudent - avait rendu l'âme - encore une âme d'enfant - sur la chaise à tortures. Sa femme n'avait pu résister au fardeau. Il restait à Dupré sa fille, la benjamine. Dès lors, son devoir lui était apparu clairement ; les escadrilles françaises qui se montaient en Afrique étant tenues en défiance par les alliés, Dupré avait confié sa fille à une pension, abandonné son poste de pilote chevronné et s'en était allé en Angleterre se ranger aux côtés des jeunes hommes qui y faisaient leur apprentissage. L'épreuve avait été décisive. Jef lui était apparu d'emblée, comme un homme de fond, comme l'un de ces êtres sur lesquels on peut s'appuyer. Dès qu'il avait appris ses actes méritoires, Dupré lui avait fait une place dans son coeur : noblesse oblige.

« Le vieux » n'avait-il appartenu aux premiers équipages de la Ligne ? Dès 26, il rabotait l'Afrique. Que de nuits sans lune, que de déserts, que de peurs sans secours, que de panes ! Outre une chance de fortuné - le déchet fut de quatre-vingts pour cent - il lui avait fallu, pour mener à bien une telle carrière, la volonté des passionnés, la hardiesse des fulgurants et une persévérance comme en ont seuls les conquérants, les amoureux et les idiots.

Tout avait bien changé depuis ses premiers voyages. Les étapes au long cours, les sauts d'un seul coup d'aile de Marseille à Niamey étaient, pour ce vieil homme, un travail de tout repos. Trente ans plus tôt, Georges Dupré effectuait ce même trajet en douze étapes. Certes, un travail de tout repos pour un homme qui avait servi l'Afrique à tous les âges, fait des traversées fameuses, couvert des tronçons de ligne où personne n'osait se risquer, établi des records et monté de toutes pièces des raids aventureux. Trente-cinq ans de navigation dont trente sur les lignes d'Afrique avaient grossi le bilan de son travail jusqu'au total impressionnant de vingt-cinq mille heures de vol.

Seul survivant de sa promotion, il se complaisait à relater les premières traversées. Nous l'écoutions avec ravissement ; c'était, à sa manière, une espèce d'idéaliste. Quand le souvenir d'un disparu surgissait de son histoire – assurément toute l'histoire du transport aérien - il s'ingéniait à en tirer le meilleur : Guerrero, Guillaumet, Rennes... Il parlait de ces beaux messieurs avec noblesse et quand sa voix, à force de bienveillance, laissait filtrer un rien de passion, il noua quittait sur une boutade bien faite pour nous montrer qu'il n'était pas victime de ses discours.

Hormis les écussons réglementaires et les signes du commandement, aucun autre grigri n'apparaissait sur sa personne : ni barrettes, ni rubans... pas même un anneau de mariage. Chez lui, c'était la marque de la sobriété.

Nous recherchions sa compagnie. Ses conseils, ses manières d'une civilité parfaite et somme toute sa seule présence nous procuraient une impression de bien-être et de sécurité. L'évident attachement que lui témoignaient les jeunes générations était bien le gain le plus net de sa carrière. Certains soirs, retombant en adolescence, il payait de vastes tournées et sa tête énergique, tout auréolée de blanc, naviguait dans les groupes jusqu'à une heure tardive. Le geste large, il avait toute sa vie dilapidé ses deniers dans des tractations où la part du coeur l'emportait sur les garanties d'usage. A peine endossées, les sommes fort coquettes qu'il recevait avant la guerre pour le prix de ses services s'évaporaient en nuées troubles. Entre le Tchad et le Congo, les exploitants qui lui étaient redevables de leurs débuts se comptaient par dizaines. Dans notre monde de contrefaçon une telle conduite l'avait rapidement acculé à la ruine, si bien qu'au terme d'une carrière florissante il était encore dans l'obligation de travailler.

CHAPITRE II

Ils atterrirent à Niamey.

A l'escale, Jef vivait en isolé. Il cherchait à reconditionner son être amoindri par les heures passées en vol, en atmosphère conditionnée - souvent si mal conditionnée que les ongles devenaient cassants et la peau sèche. A peine arrivé, il se dirigeait vers le Niger et quelle que fût l'heure de la nuit prenait un bain.

Précisément, la soirée s'avancait. Jef se sentait assez d'énergie pour affronter le fleuve et ses courants malins. Il y allait dans un élan souverain, comme un Hindou se jette au Gange. Après un vol de huit heures, il avait besoin de se purifier, de retourner aux réalités. Au près du fleuve, il cherchait l'aventure.

C'était une époque de basses eaux ; les pistes étaient recouvertes de poudre fine. Jef avait endossé une flanelle couleur brique qu'il portait à même la peau, une flanelle toute barbouillée de glaise. Il passait cette flanelle inmanquablement à chaque voyage, quelle que fût la température, comme si cet objet repoussant eût dû, au cours des randonnées hasardeuses auxquelles il se livrait, conjurer le mauvais sort, éloigner les dangers. Sa toilette se complétait d'une paire de bottes caoutchoutées comme en portent, l'hiver, les balayeurs des grandes villes et d'un bleu-jean mieux fait pour mettre en évidence les charmes d'une jolie fille que les puissantes assises de ce vieux routier.

Où allait-il dans cet accoutrement bizarre ? Depuis longtemps déjà, Dupré l'observait. Cette nuit-là, il avait décidé de faire un brin de conduite au solitaire.

Dès qu'il eut pris la douche réparatrice dont il ne se dispensait jamais après le vol, le commandant sortit sur le pas de sa porte. Jef s'éloignait déjà lorsqu'il s'entendit interpellé par une voix familière.

- La lune est belle, ce soir.

Ce trait de sentimentalisme hurlé dans les ténèbres était d'un à-propos tout à fait douteux. Pris de court, Dupré avait lancé la première banalité qui lui était passée par la tête.

« Bougre d'âne », marmonna le second. Pour éviter la case habitée par son « patron », il avait contourné le groupe des bâtiments et se trouvait sur le point de disparaître en direction du fleuve.

- Attendez-moi, mon vieux, où courez-vous si vite ?

Dupré le rejoignait en soufflant.

- C'est bien ma veine !

- Que disiez-vous à propos de veine ?

Pour toute réponse, Jef releva la tête et fit un demi-tour sur lui-même. Le ciel parlait toujours. Une très jeune lune jetait une lumière feutrée sur les pentes du fleuve ; son croissant, très creusé, déclinait à l'occident : on eût dit une faucille usée. Les deux hommes se mirent à marcher ; ils cheminaient lentement.

En passant à proximité d'un buisson, Jef émit une remarque sur la malignité des animaux qui, tout comme lui, semblaient avoir la fâcheuse habitude de sortir nuitamment. Le chemin, poussiéreux, conservait les ornières des mois pluvieux ; il aboutissait après quelques détours au rivage. La nuit était noire. Elle était vraiment comme doit être la nuit, pleine d'étoiles et dépourvue de bruits. Par bruits, il faut entendre ceux que font les hommes car les grillons et les crapauds, les reinettes naines et les cabris bois s'en donnaient à cœur joie. Leur chant couvrait celui des eaux sur le rivage. Il y avait des aiguës et des graves, des modulées imitant le sifflet du boscot et des fonds de contrebasses venant du goitre de quelque bestiau. Le fleuve était en retrait.

Tout en cheminant sur la berge, Dupré fit observer qu'il serait pour le moins plaisant, par une nuit pareille, d'offrir deux pilotes en holocauste au dieu des alligators. Sur quoi, il considéra longuement le tronçon de rivage qui s'étendait à ses pieds, rendit hommage à la beauté des étoiles et, libéré de ses tentations indiscretes, disparut au premier détour du sentier.

Pour Jef, le vrai travail commençait. Il attachait une importance déraisonnable à ces heures de quiétude, les seules qui fussent vraiment exemptes de tracasseries ; il jouissait étrangement de ces tranches de pleine liberté : il les employait à se hisser sur quelque promontoire et, de là, à confronter tous les aspects du phénomène humain. Au fil des kilomètres emmagasinés tout au long d'une assez respectable carrière (deux cent trente à deux cent quarante fois le tour de la Terre) il avait eu loisir de prendre la

véritable mesure de l'homme et des influences qui le déterminaient. Il était porté à la recherche par une sorte d'élan souverain. Le dérèglement croissant de ce monde lui apparaissait comme un crime. Que de fois ne s'était-il répété : « Laisse donc ces questions aux spécialistes, collectionne plutôt les jupons... » Mais il avait beau piloter des voitures sportives, se griser d'escalades périlleuses et trousseur des bergères sous les pommiers, il revenait immanquablement à ses préoccupations premières. Ils étaient quelques-uns, de cette génération, incapables d'oublier les années de la guerre. Comment retrouver la joie de vivre au spectacle d'une révolution avortée ?

Il fit quelques pas et se saisit d'un bâton. Puis il s'avança dans le fleuve tout en distribuant à la ronde des coups à réveiller un moribond.

- Allez coucher !...

Les caïmans n'aiment pas le bruit, dit-on.

Lorsqu'il eut rejoint le banc de sable que les équipages avaient baptisé « l'île du piano à queue » (en évocation d'une tortueuse nouvelle écrite par Samivel) Jef fit un nid de pierres et s'abandonna à ses pensées.

Depuis quelques semaines, la presse égrenait l'histoire humaine à feu roulant. Un peu partout, les conflits s'exaspéraient : policiers argentins torturant à mort un Péroniste, milliers de bombes américaines sur le Vietnam, explosion atomique en Chine, troupes américaines à Saint-Domingue, protestations d'universitaires à Washington, autre guéguerre au Congo-Léopoldville, menace de disette à Saïgon, attentat au Brésil, manifestation sanglante à Bogota, engagement en Bolivie entre milices ouvrières et forces armées, assassinat d'un ministre au Guatemala, Bonn en quête d'une bombe atomique, hostilité chilienne à l'emprise yankee, raidissement soviétique en Indochine, coup d'Etat en Algérie, révolte des Canadiens français, émeutes à Casablanca, agression de la frontière israélienne, agression de la frontière jordanienne, règlement de compte au Yémen, complot militaire au Soudan, manifestations au Japon, escarmouches aux frontières de l'Inde et de la Chine, coups d'épingles entre l'Inde et le Pakistan, discorde au sein de l'OTAN, bagarres de rues en Grèce, zizanies entre l'URSS et la Chine, dollar instable et controversé, sterling en perte de vitesse, désaccord au sein de l'OTAN, marché commun sur le flanc, chamailleries entre léopards et moulins à prières au Bouthan,

maquis au Venezuela, guérilleros au Pérou, mutineries en Egypte, pugilats en Arabie séoudite, exécutions sommaires en Angola, apartheid dans les Républiques sud-africaines, révolution en Mozambique, surveillance à couteaux tirés au Cambodge, fusées soviétiques au service des Tonkinois, révolte en Corée, assassinats au Portugal, assassinats en Espagne, bataille à Los Angeles entre Noirs et Blancs, alerte à Hong-Kong, fin d'alerte à Chypre, guerre larvée en Iran, coups de feu à Bornéo, opération de police en Irak, explosion sociale en Equateur, malaise en Malaisie, orage sur les Andes, tension entre Singapour et Sumatra, volonté d'émancipation à Maurice, velléités d'émancipation à Port-au-Prince, bombardements à cinquante kilomètres de la Chine, raidissement de l'escalade, rencontre Malraux - Mao Tsé-toung ou les vieux de la vieille en quête de renouveau. Bref, une période de tout repos...

Aldébaran s'approchait du zénith. Jef cala sa tête sur un parpaing en forme de berceau. Atténué par les deux cents mètres qui le séparaient de la berge, le vacarme des grillons et des crapauds, des reinettes naines et des cabris bois lui arrivait comme estompé dans l'ouate de l'oubli. Du côté de ses pieds, les étoiles disparaissaient une à une à l'occident ; droit devant, la voûte dissipait une douce lumière. Il se sentait parfaitement disponible jusqu'au petit jour. Alors, il prit place à bord d'un satellite et considéra le tableau : sous ce même ciel, à quatre-vingt-dix degrés au levant, un adolescent déguisé en matamore vibrait au rythme de sa mitraillette parce qu'il avait la trouille aux tripes, la haine au cœur et que c'était pas facile à pointer cet engin du diable, deux fillettes sautaient sur une mine, un pilote se balançait dans le vide, un loupiot braillait sur le sein de sa mère touchée à mort, un régulier passait en face avec armes et bagages, un vieillard terrorisé sortait de son trou, un patriote agonisait sous la torture, un activiste rédigeait un pamphlet sublime et un jeune vaurien instruit à Salon-de-Provence déplorait qu'Hitler ne fût plus de ce monde pour lui donner un coup de main...

« Fournir des moyens aux deux milliards d'hommes qui ne les ont pas ? Sacré Charles ! Comme ces mots sont réconfortants ! Disposeriez-vous de tels moyens, beau Seigneur ? A l'évidence, non. Seuls les peuples en disposent lorsqu'ils ont acquis leur liberté d'action ».

Jef avait traversé le Pacifique : les Antilles s'offraient à sa réflexion. Se rendre invulnérable par l'exemple ; voilà quel avait été le premier tour de force de Cuba. Ce pays devait certes sa liberté à l'assistance soviétique et, naturellement à sa position géographique - les retombées radioactives eussent envahi le continent au moindre coup de vent - mais le contraste entre la droiture des maquisards et la corruption des valets faisait beaucoup pour sensibiliser l'opinion mondiale. « Etablir un équilibre qui ne soit pas celui de la terreur, par la droiture, par le courage... » Jef se redressa sur son séant. « On se croirait en plein romantisme !... » dit-il à haute voix. « Mais Jef, » reprit en lui l'interlocuteur inlassable, « le romantisme, le vrai, celui qui passe par l'action. n'est-il pas encore à venir ? Quoi ! L'éclosion du XIX^e siècle aurait-elle été si fugace ? Regarde plutôt du côté de Saint-Domingue... »

Parmi tous les coups d'aiguillons de la dernière décennie, celui qui, sans conteste, avait été le plus douloureux à notre pachyderme se situait effectivement à Saint-Domingue. Là, pas de simagrées, pas de faux-fuyants. L'intervention étrangère avait été claire et dépourvue de tout mystère pour les observateurs du monde entier. Elle se fondait sur le droit que s'accordent les milieux d'affaires d'imposer aux territoires considérés à un titre ou à un autre comme des concessions, les garde-chiourmes nécessaires à leur ravitaillement. La référence était évidente : le précédent cubain n'engendrait aucun droit à la liberté.

Les peuples de l'Amérique latine furent consternés. Face à la détermination américaine, les renards se réfugièrent dans leurs trous en attendant que la roue tourne, les meutes de combat se rassemblèrent dans les maquis pour qu'elle ne s'arrêtât point de tourner, les roquets de service aboyèrent pour éviter la déconsidération de leur entourage.

A Washington, on s'entoura de conseillers. Sous quel jour écrire l'Histoire ? Comment justifier une telle intervention ? Le monde entier savait. Le président n'eut pas à hésiter : il fallait dorénavant passer par lui pour avoir le droit de changer de gouvernement. Nouvelle doctrine. La farce du loup-garou moscovite tapi dans le vestiaire de Caamano ne dura pas plus de quarante-huit heures. Le sanglant Wessin y Wessin fut bientôt seul à bouffer encore du communiste ; il fallut lui passer une muselière.

Jamais situation ne fut aussi limpide. En Occident, un tel cynisme eût pour singulier effet de rasséréner les braves gens soucieux d'éviter les cas de conscience : dorénavant, un chat était un chat. On n'avait plus à déguiser la vérité pour faire admettre les fredaines d'un proche parent. Décidément, la démocratie avait du bon. Pour une fois, les petites gens accédaient aux secrets des dieux ; on parlait franc...

Hélas, à Saint-Domingue, les forces du mal s'en donnaient à perdre haleine. Rivera Caminero prenait le relais. Les amateurs d'écoles, de logis, d'hôpitaux, etc... rendaient le dernier soupir sous la torture. Fin détestable des plus courageux, des plus déterminés ; sempiternel retour d'un spectacle révoltant.

Jef se campa sur ses jambes et s'empara d'un pavé. Parmi les victimes, il avait un ami : André Rivière, un ancien de l'Armée française, l'un des rares officiers, dans les forces constitutionnalistes, qui avaient été capables de mener les ouvriers au combat. « Rivière ! » Jef laissa retomber son pavé. Il avait su passer à l'action, lui... selon sa spécialité... « Mais quand donc aurai-je une occasion de... » Il reprit un pavé. « Vais-je donc vivre ma vie entière sans pousser à la roue ? » Le pavé alla réveiller un crocodile. « Sa-cré-nom-de-Dieu ! Va-t-on bientôt ouvrir une fenêtre au printemps ? » Il donna quelques coups de bâton à la surface du plan d'eau et se retrouva bientôt sur l'autre rive.

Du côté de Saint-Domingue, il n'y avait plus rien à espérer. Chasse gardée. Combien de temps encore, familles éplorées ? Plusieurs décennies, sans doute. Mais le drame ne se limitait pas à Saint-Domingue. Il apparaissait comme certain que la prise de position des milieux d'affaires s'inscrivait dans un programme de résistance à l'émancipation des communautés nationales un peu partout dans le monde et, singulièrement, en Amérique du Sud. Quoi ? allait-on dorénavant solliciter l'approbation du grand frère avant de changer de gouvernement ? Une telle doctrine avait à la vérité un tour assez divertissant ; mais apparemment Jef n'était pas d'humeur à s'en divertir : il avait rejoint le sentier et abattait les jeunes pousses à grands coups de trique. « Non, cent fois non, c'est impossible » ! Les fondés de pouvoir des groupes d'intérêts qui remplissent les fonctions de conseillers à la Maison-Blanche savaient qu'ils ne pourraient répartir les bienfaits de la Terre sur trois milliards d'individus comme ils avaient été

assez habiles pour le faire sur cent millions grâce aux ponctions massives effectuées dans le patrimoine du voisin ; ils savaient qu'une évolution en entraîne une autre, que l'industrialisation ne va jamais sans élévation de la conscience ouvrière, que la participation du grand nombre à la vie publique marche de pair avec un amour indéterminable de la patrie, puis avec l'une ou l'autre des formes du socialisme et en définitive aboutit à la conquête des moyens de production, à la fusion de tous les intérêts. Comment tirer les marrons du feu dans un tel système ? Jef prit un raccourci dans la pente. « Ils disposent de moyens énormes, ils mettront tout en oeuvre pour éviter l'échéance. Pour l'heure, ils fondent leur politique sur la terreur engendrée dans les deux camps par les arsenaux atomiques. Un certain équilibre des forces étant ainsi établi, ils se croient autorisés à matraquer les mouvements de libération au fur et à mesure qu'ils surgissent. Tout l'art dans une telle gymnastique est de savoir doser l'effort. En l'absence de coordination, ils pourraient ainsi, sans autre risque, escamoter les nouveaux l'un après l'autre, sous le déguisement du gendarme cher aux honnêtes gens. Assurés de l'impunité, les innocents de nos contrées les approuvent. Le manège peut durer longtemps. Il faut faire quelque chose. Sans autre délai !... »

Notre inspiré fit une station. « Là, tout de suite ; les maquisards s'épuisent... » Il reprit sa marche. « Si j'attends deux ans de plus tout sera à recommencer ... les bombardements vont tout écraser ... nous avons atteint le seuil de sécurité. » Il parcourut les derniers mètres et s'arrêta sur le perron de son logement. « Je crois bien que j'ai trouvé... Ils ne sont pas assurés de l'impunité, voilà la clé. » Il fit un tour sur lui-même. « Aller faire un petit passage en catimini... » il se redressa. « Leur expédier... ha, ha ! » Il se prit à rire. « Leur apporter ha ! saperlipopette !... » Son rire montait. « Moi, je sais qu'ils ne sont pas assurés de l'impunité ! » Il haletait de plus belle...

Montrer à qui de droit de quel bois se chauffent les aspirants à la liberté. Quel programme ! Sa rêverie confinait au délire. « Oui, je crois bien que j'ai trouvé, dit-il à haute voix ; moi aussi je vais agir... Agir selon ma spécialité. »

Parce que l'impudence avait dépassé toutes limites, un homme de notre siècle venait de s'éveiller. Ce dont il rêvait était de faire une

démonstration. Les moyens auxquels il songeait étaient redoutables. Le singulier bonhomme essayait d'endiguer son humeur mais le tumulte de son coeur le submergeait entièrement. Il engageait sa conscience, infiniment plus chère que sa vie. En lui, rien d'un illuminé, rien d'un aventurier mais un tacticien résolu qui vient de déceler le défaut dans l'armure, un révolutionnaire terriblement lucide, un homme parfaitement déterminé qui voulait vivre et qui, pour vivre en paix avec sa conscience, en paix avec son prochain, se disposait à faire usage de ses griffes, de ses dents. Il releva le menton. Le ciel brillait de tous ses feux. Rejetées tour à tour, les images fortes qui s'offraient à lui firent bientôt place à un ensemble cohérent. Il en organisa les données et, encore à tâtons, assura son cheminement.

Quand il fut dans sa chambre, un grand calme s'empara de lui. Les deux mains appliquées sur son front, il s'absorba dans une studieuse méditation. Il avait besoin d'une nouvelle clé. Les matériaux surgis de sa hargne s'enchaînaient maintenant dans un ordre à peu près satisfaisant.

Tout à coup, il se redressa. Son visage exprimait une immense joie. Une très ancienne et chère idée venait de remonter en surface. Assurément, un avion ne suffisait pas ; les risques d'échec étaient trop évidents. De plus, même dans l'éventualité la plus favorable, l'effet serait insuffisant. Pour marquer un coup d'arrêt efficace et surtout multiplier les chances de succès, il fallait monter une opération d'envergure. Huit appareils, huit. Il avait besoin de huit avions identiques. La compagnie dont il rêvait depuis des années. Allez donc imaginer qu'elle s'orienterait dans une telle activité :

Déjà, le projet déposé par ses soins sur le bureau d'un ministre, l'année précédente, offrait cette apparence de mercantilisme bon enfant qu'il convient de donner à une entreprise lorsqu'elle entre dans le circuit des échanges au niveau d'un continent. Il s'agissait de l'Afrique et l'avion de son choix était alors un Bréguet. Il feuilleta mentalement le catalogue de la production mondiale et s'arrêta, à la rubrique des grosses capacités, sur le dernier-né d'une famille célèbre capable d'effectuer d'un seul coup d'aile une étape tout à fait respectable. Fort opportunément, la mise en ligne des mastodontes à réaction avait contraint les exploitants du monde entier à renouveler hâtivement leur flotte et à mettre sur voie de garage de

magnifiques long-courriers qui, s'ils n'avaient été soumis aux pressions de la concurrence, auraient pu voler pendant encore plusieurs années.

Jef avait fait retour au bercail et, déjà, caressait avec attendrissement les « Starliner » immobilisés à Orly. Une escadrille de « Stars... » Quelle aubaine ! Le 1649 ! Sans doute le mieux étudié et aussi le plus réussi parmi tous ceux qui avaient fait la gloire de Lockheed, maître-d'oeuvre de la grande famille des « Constellation ». Jef tenait pour certain qu'il n'y aurait aucune difficulté à sélectionner, dans le parc où étaient cantonnés les excédents, huit unités jouissant d'un potentiel à la fois suffisant pour lui permettre de mener à bien son entreprise et assez réduit pour limiter les prétentions du chef de département chargé de la liquidation du matériel hors service. Beau « Starliner » ! Quelle pouvait être sa valeur comptable ? Entre trois et cinq cents millions selon le potentiel disponible mais de telles évaluations n'avaient qu'une valeur toute théorique. En fait, les cours étaient au plus bas. Conçus pour longs parcours et largement supplantés dans ce cadre d'utilisation par les monstres de la nouvelle famille, ces avions avaient perdu toute valeur marchande. C'était des coursiers admirables mais à la vérité on s'accordait à reconnaître que la plupart étaient voués à l'immobilité définitive. Bien conduite, une négociation portant sur huit unités pouvait se limiter au milliard, tout au plus au milliard et deux cent millions. Somme à laquelle il fallait ajouter deux cent cinquante à trois cents millions de frais d'exploitation. Bref, au bas mot, un milliard et demi dont cinq cents millions à l'achat. Le trafic auquel il songeait pouvait, sous le couvert d'une raison sociale honorable, assurer d'assez vastes et incontrôlables rentrées.

Cinq cents millions ! C'était peu et beaucoup à la fois. Face à des acheteurs démunis, l'entreprise qui cédait le matériel n'allait-elle imposer une clause de participation ou un contrôle de la gestion ? Impossible, naturellement ; on devait exploiter entre complices ou ne rien tenter... La première immobilisation devrait alors s'élever au milliard. Où trouver une telle commandite ? Jef se prit la tête à deux mains.

Mais avant même d'avoir résolu cette première difficulté, il en vit poindre une autre de plus grande acuité. Il fallait charger ces avions... Qui pouvait confectionner la précieuse cargaison ? La question restait en suspens. Où diantre se procurer une telle camelote ? L'Egypte ? Ouais !

Trop d'aléas. L'Argentine ? Il y avait beaucoup à faire. La France, la Grande-Bretagne ? Trop policées. Dans le domaine technique, la Chine, certes, était dorénavant en bonne position et., quelque faible que fût sa production, pouvait peut-être... « La Chine !... »

Jef donna du poing contre une cloison et resta pendant quinze à vingt secondes interdit, comme frappé de stupeur par sa découverte. « La Chine ! Klausewitz ! » La lumière se faisait en lui. « Pourquoi bougre ai-je tant tardé ?... Klausewitz, Bruno Klausewitz ! » Il se redressa et ne put contenir sa gaîté. « Mais je la tiens, ma clé pour la Chine ! Klausewitz, l'incroyable Klausewitz ! » Il sortit à pas mesurés et s'immobilisa sur le perron.

Le ciel parlait toujours. Le forcené entreprit un voyage intergalactique.

Il avait rencontré Klausewitz à l'issue d'un stage, en Angleterre, alors qu'il venait de recevoir aux côtés de jeunes hommes de toutes nations l'enseignement dispensé aux officiers d'opération : maniement des explosifs, radiotélégraphie clandestine, parachutisme, sécurité, gangstérisme et autres suaves spécialités. Il était à quelques jours de sa première mission et ignorait encore le point du territoire français où son parachute allait le déposer. En station dans le couloir d'un immeuble administratif, dans l'attente de quelque document nécessaire à l'établissement de son dossier, il avait vu surgir deux personnes. L'un, en civil, vaste front crevassé, regard velouté ; l'autre, encore un enfant, portant le battle dress de l'Armée britannique frappé de trois étoiles et d'inclassifiables écussons.

- Two minutes, please, avait lancé le jeune capitaine avant de disparaître entre deux portes.

Par bonheur, Jef était là. Et deux minutes suffisaient. Nous avons tous connu, dans notre existence, ce phénomène de spontanéité, fluide rare parmi les plus précieux que peuvent sécréter les natures humaines, ce conditionnement mystérieux, ce - disons le mot - cet état de résonance si efficace en couplage serré. L'action suscite une réaction, l'accord s'établit ; le monde renaît sous l'originalité d'une confrontation première. Dans le déroulement d'un tel processus, l'âge n'intervient pas, ni les aléas sociaux. Subitement, Klausewitz avait reconnu ses vingt ans. - Alors, on est prêt ?

- Pas tout à fait, je sors d'un stage.
- En pleine forme, non ?
- Ben... il manque toujours quelque chose, vous savez bien...
- Je sais.

Les propos étaient simples mais l'embrayage fonctionnait. Il n'est rien de plus étrange que ces révélations sur un coup de dés. Soudain, tout est joué. Les mots ne servent plus qu'à jalonner l'itinéraire. Entre sexes opposés, c'est l'amour. Entre hommes, c'est l'amitié et assez fréquemment, la communauté d'action.

- J'ai formé un certain nombre de chargés de mission, avait bougonné Klausewitz comme pour enrober son indiscretion. Ce n'est pas facile.

Il se caressait le menton et regardait la pointe de ses souliers.

- Pas facile...

Il semblait éclairé de l'intérieur et comme transparent.

A point voulu, le jeune capitaine avait ouvert une porte en coup de vent.

- I got it, Sir !...

Il exhibait un feuillet entre pouce et index comme la clé de quelque insoupçonnable richesse et, de bonne guerre, avait eu à coeur de confirmer avec un rien de jovialité :

- I got it... Mais... vous vous connaissez ? -

- Depuis des siècles, avait claironné Klausewitz dans un soudain élan de gaieté.

Jef s'était présenté :

- Clairefontaine.

C'est le nom qu'il portait à la France Libre.

- Eh bien, nous nous verrons tout à l'heure, avait enchaîné l'Allemand avec une vivacité de bon aloi. Je passerai au Regent Palace sur les six heures. A tout à l'heure, n'est-ce pas ? Il avait ponctué sa sortie d'une petite bourrade.

Jef était loin de se douter de l'importance du personnage qu'il venait de rencontrer. « Quel type ! » Il avait fait claquer deux doigts. « Sans doute un instructeur ou un chef de groupe »...

Il avait évoqué les quelques mots échangés et murmuré pour lui-même : « Ce doit être un sacré pédagogue ce gars-là ! »

Klausewitz connaissait assez bien le problème, en effet. Le réseau qu'il avait organisé en Chine, au service des antifascistes, avait transmis, en dix ans, par le moyen de l'alphabet morse et des ondes courtes, près de cent mille groupes codés. Engagé dans l'Armée allemande en 1916, le jeune homme, d'une intelligence très au-dessus de la moyenne et vraisemblablement en vertu d'un vieux principe qui veut qu'une hypertrophie de cette nature n'aille jamais sans dérèglements parasites, avait participé au mouvement spartakiste de l'après-guerre. Prussien par son père, Indonésien par sa mère, en possession de six langues dont l'hindoustani et le chinois, il avait, à quelque temps de là, repris ses études à Vienne et, le courage l'emportant sur la crainte du flic, s'était inscrit au parti communiste. Sous l'influence de ses conseillers nazis, Tchang Kaï-Chek déconnectait la guérilla du peuple, déplaçait les populations. La révolution chinoise connaissait de graves difficultés. Il fallait agir sans retard ; Klausewitz semblait tout désigné : on l'avait précipité dans la mêlée. Son talent de psychologue à mille facettes et son art du dosage lui avaient permis, en quelques semaines, de s'inscrire au parti national socialiste, de subjuguier Goebbels en personne, de se faire admettre dans les services culturels du ministère des affaires étrangères et, à la barbe de la Gestapo, d'obtenir un poste à l'Ambassade de Pékin. Dès lors, on peut dire que tous les grands événements de l'histoire étaient en quelque façon passés par sa plume. Que n'avait-il révélé ! Plan japonais d'invasion de la Chine, pacte anti-komintern, pacte d'acier, analyse de la situation militaire et politique - chef-d'oeuvre de lucidité qui eut pour effet de provoquer l'assez suffocante et hâtive élaboration du pacte germano-soviétique - prévisions de toutes façons par lesquelles la France, la Grande-Bretagne, l'URSS étaient concernées.

De toute évidence, l'homme puisait aux sources. Mais au prix de quels risques !... Chef de département au réseau Rote Kapelle - vaste organisation constituée, à ses débuts, par une dizaine d'antifascistes clairvoyants - il avait, peu après la conférence de Munich, été chargé de communiquer à ses collègues britanniques des renseignements qui eussent dû, si le Royaume-Uni avait alors été gouverné, éviter la suite des

événements. De là, l'estime et la sympathie que lui accordaient les responsables de l'Intelligence Service, tous gens d'une certaine expérience qui eussent donné gros pour capturer Klausewitz quelques années auparavant.

Il avait certes fallu un niveau de confiance et de reconnaissance assez étonnant pour qu'au cours de la guerre, en plein noeud de la crise, le gouvernement de Sa Majesté fit appel à un homme de cette façon. Mais à Downing Street, dans les situations difficiles, on savait user d'expédients acrobatiques. Soucieux de s'assurer le maximum de garanties face aux propositions extravagantes que Rudolf Hess venait de livrer au duc d'Hamilton, les responsables de l'Etat britannique avaient sollicité le concours du seul homme capable de dénouer l'imbroglio. Connaissant le transfuge et craignant le pire, Klausewitz avait pris le premier avion. Urgence fait loi. Parfois, la collaboration entre services alliés permet ainsi - dans d'assez rares circonstances et sur des points précis - de tailler en pièces les batteries de l'opposant. Oui, dans d'assez rares circonstances il est vrai : seules les garanties données par les sommités de son entourage sur la foi des analyses du personnage avaient eu raison de la méfiance du premier ministre.

C'est ainsi que Jef avait rencontré le plus singulier des hommes par le plus singulier des hasards, en Angleterre, et contre toute attente avait eu loisir de s'entretenir avec lui, trois fois en trois jours, précisément au fil des seules journées que Klausewitz avait accordées à la Grande Alliée pendant toute la durée de la guerre.

Commencée en fin d'après-midi, la première conversation qui s'était engagée entre le novice et le vieux routier s'était achevée tôt dans la matinée, sur le pas de porte d'un self-service.

Dans l'intervalle d'une nuit, Jef avait vu défiler plus de mises en garde qu'il n'avait eu loisir d'en assimiler en cinq semaines de stage. Et pourtant, que n'avait-il déjà ingurgité en matière de sécurité ! Toute la structure des polices allemandes, dix fois défaite et remontée, les rouages mis à jour, les techniques analysées. Cinq semaines au cours desquelles il s'était attaché à classer, avec toute la rigueur qu'y peut apporter un homme qui va jouer sa peau, les menus éléments de sa première et de sa deuxième couvertures.

Le programme des cours portait sur quatre points :

- Règles à observer pour éviter une arrestation.
- Conduite à tenir au cours d'une arrestation.
- Attitude psychologique sous la torture.
- Exploitation des possibilités d'évasion.

Malgré les soins apportés à la mise en programme du premier point, quatre-vingts pour cent des officiers parachutés en territoire occupé finissaient dans la position assez peu enviable de moribonds écartelés. D'où l'importance des points trois et quatre.

Pour couper court, Klausewitz avait balayé l'édifice d'un revers de main.

- J'ai transmis ou fait transmettre plusieurs milliers de groupes tous les ans avec une proportion de pertes très inférieure à celle que vous enregistrez ici. La règle d'or en fait de « couverture » est je crois bien d'avoir un métier et d'y croire, d'avoir des activités banales, quotidiennes et d'y consacrer beaucoup de temps.

En quelques traits, il avait ramené le problème à des proportions raisonnables puis, sur une boutade qui témoignait assez de son dégoût pour les risques inutiles, avait dévié la conversation. Il n'est pas sain de remuer des problèmes de sécurité à quelques jours d'un parachutage.

Le reste de la nuit s'était écoulé en évocations des occasions perdues et en projections sur les grands combats à venir. Dans leurs échanges, nulle trace d'épanchements impudents et gratuits, pas de confidences futiles, rien de ces banalités qui gâtent la plupart des soirées en société. Le niveau était celui de la clairvoyance, la manière, celle des hommes qui ont déjà pris le train pour une destination précise. De toute évidence, ces deux-là avaient même objectif, parlaient même langage, étaient au même degré chiches de facilités et de compliments.

Le jour suivant, ils avaient passé la soirée en compagnie de deux merveilleuses créatures qui avaient été chargées - ni Jef ni Klausewitz n'en pouvaient douter - de rapporter le menu des propos échangés à leur supérieur hiérarchique. La plus jeune, une brunette de haute lignée, affichait de si franches qualités que Jef avait eu à coeur, en fin de programme, de l'honorer un certain nombre de fois en quelques heures.

Leur dernier entretien avait été d'assez courte durée. En manière d'au revoir, Klausewitz avait articulé sur le ton de l'aîné passant les dernières consignes à son cadet.

- Pas de cérémonial inutile. Prenez cette main. Où que je sois, vous pourrez toujours me toucher par l'intermédiaire de Chou En-Lai, de Chu Teh ou de Mao Tsé-toung. Faites-moi, s'il vous plaît, l'honneur de m'appeler chaque fois que vous le jugerez nécessaire ; promis ?

Jef avait promis.

Le jeune capitaine, toujours sur les talons de l'encombrant visiteur, en était resté bouche bée... et le dossier de Jef avait reçu quelque nouvelle annotation.

Vingt-deux ans ! Depuis lors, la Terre avait fait son petit tour autour du soleil vingt-deux fois déjà. Sur le pas de sa porte, Jef abandonna Rigel et Béatrix, contourna les Gémeaux et vint se poser entre deux poteaux télégraphiques. « Quarante-trois ans, déjà ! » Le jeune homme avait pris du poids : l'âge de Klausewitz au moment de leur brève rencontre. Qu'avait-il fait de sa vie ? Rien ou à peu près. En Europe, la révolution tournait à la régression. Trop engagé pour adopter un détour, le militant progressait péniblement. Klausewitz ! Depuis 46, il devinait sa griffe derrière chaque événement de l'Histoire. Où en était le grand alchimiste à ce jour ? Allez donc savoir ! Kidnappé à Istanbul par une équipe de la Gestapo sur le retour de son imprudent voyage en Angleterre, il avait faussé compagnie à ses geôliers dans les vingt-quatre heures. Jef avait eu connaissance de ce détail anecdotique assez insignifiant à l'échelle d'une telle carrière la veille de son parachutage en Lorraine et s'en était fort amusé. Vingt-deux plus quarante et quelques... Klausewitz avait un peu moins de soixante-dix ans. On était ce personnage étonnant ? Et d'abord, vivait-il encore ? Jef décida de se rendre à la légation chinoise dès son retour à Paris.

CHAPITRE III

Le Brazzaville-Paris eut un léger retard. L'équipage montant livrait un avion - comment dire ? - un avion sur lequel il fallait veiller. Aucune panne précise, naturellement - « on n'est pas des acrobates » - mais il y avait « un petit rien » du côté de la pressurisation. Dupré se tourna en direction du mécanicien qui haussa les épaules avec une mine résignée. L'équipage reprit la Ligne. La fuite se déclara une heure au sud d'Alger.

Au cours du dépannage, Jef isola le commandant.

- Quand prenez-vous votre retraite ?

Sous une forme aussi directe, la question frisait l'impudence et à toute autre personne le vieux lignard eût sans doute fait une réponse cruelle mais il sut contenir son humeur et regarda Jef droit dans les yeux.

- Ben... Très bientôt, mon vieux.

- Pêche à la ligne ?

Dupré reçut la charge sur le haut des épaules et s'inclina, soudain vieilli de dix ans.

- Peut-être, à moins que je ne trouve encore l'occasion de caresser un avion.

Il pensait à un aéroclub non loin de son village, qui se mourait, faute de président.

La nuit cédait la place au jour. Jef se tourna en direction du levant.

- Il y a tant à faire, sur la Terre !

Le visage de Dupré se détendit. Il eut un bon sourire, celui qu'on accorde à un enfant.

- Vous n'arrêterez donc jamais de rêver ?

- Oui, je rêve.

Ils firent quelques pas.

- Faire quelque chose de sa vie ; voilà le plus difficile !

Dupré éleva ses deux mains à la hauteur de son visage et les laissa retomber.

- Je comprends votre ambition. Pour ce qui est de moi, j'ai formé deux générations de pilotes, ça me suffit.

Ils gravirent la coupée. Dupré pensait : « Beaucoup à faire, en effet, beaucoup trop pour une vieille carcasse à demi-rouillée ». Il évoquait la création des filiales en Amérique latine.

- Ça n'est plus de mon âge, dit-il.

Jef rengaina ses hameçons.

Comment diable avait-il pu penser à Dupré comme à une recrue possible ? Il tenait, certes - et non sans raison - le patron de sa barque pour un homme estimable mais il ne pouvait le faire entrer dans une telle galère. La touche légère à laquelle il venait de se risquer avait au moins pour avantage de lui confirmer, si besoin en était, que le recrutement devait se limiter à des gens engagés, de quelque façon, dans l'action révolutionnaire. Les bons esprits, les hommes braves et compétents, si fréquents dans nos sociétés assurées du lendemain, s'effraient volontiers des moyens mis en oeuvre pour assurer la marche du monde. Que le chirurgien fasse son métier leur paraît évidemment nécessaire ; mais ils refusent toute complicité à cet amateur de sang.

Jef prit place à son poste et s'absorba dans ses réflexions. En quelques instants, il fit le tour de sa corporation. Malgré les quelques douzaines de combinards groupés à la section du personnel sous la houlette d'un insatiable roitelet, malgré les promotions indécentes de paresseux incapables d'obtenir un brevet, malgré les bénéficiaires de cooptations inavouables, (pieds-noirs, sociaux-démocrates, barbouzes, gadzarts ou francs-maçons) malgré les fripons qui, pour affermir des avantages obtenus par voie de supercherie, avaient institué le règne du bluff et de la contrefaçon, malgré les navigants détroussant des veuves de navigants, malgré l'assez affligeante cohorte d'excellents garçons qui, soumis aux règles d'un gang, réagissaient à la moindre carotte au bout d'un bâton, il parvint à dénombrer un certain nombre de baroudeurs assez bien trempés - ceux-là mêmes qui s'échinaient à défendre le métier - mais aucun ne possédait vraiment les qualités exceptionnelles qu'il attendait de ses équipages. Et d'abord, comment les libérer ? Dès qu'il entre dans une carrière pour « faire carrière », l'homme n'est plus disponible ; la politique de couloir devient sa pâture quotidienne. Bon pour le rocher de Vincennes, section des cynocéphales à cul pelé.

En débarquant à Orly, Jef croisa dans le hall de l'aérogare une tête bien connue qui, à défaut d'esprit, était dominée par un appendice considérable.

- Ah ! Je te passe en contrôle dans quelques jours, lança l'homme au grand nez d'aussi loin qu'il put se faire entendre. L'air parfaitement assuré de l'honneur qui lui était échu, il tendit une main bien ouvragée. Jef prit cette main : elle était flasque à vous donner la chair de poule. Commandant du transport aérien et accessoirement contrôleur en vol, membre de nombreuses commissions, jouissant d'une responsabilité flatteuse à bien des égards, Bellenase - car très à propos tel était son nom - avait le privilège bien plus flatteur encore d'être parfaitement conscient de sa fortune. De sa vie, il n'avait manqué une portière, connu échec ou contretemps, et il tirait de ces avantages des conclusions à tout prendre assez déroutantes. A l'en croire, il n'existait rien en ce monde de plus enviable que sa position. Les malheureux qui, du pôle sud au pôle nord ne contrôlaient pas les commandants du transport aérien n'étaient à ses yeux que piètres comparses. Bellenase les considérait du haut de son piédestal et, beau joueur, leur accordait parfois, entre deux coups de menton, l'une de ses goguenarderies passagères bien faites pour entretenir le compagnonnage. Cela venait de haut et tombait à plat, non sans éclaboussures. Assez infatué de sa personne pour ne faire aucun cas des jugements d'autrui, ce brave garçon en était à ignorer l'acrimonie qui le suivait en ce triste monde et s'irritait volontiers, à l'occasion, de l'accueil un peu frais réservé à ses amabilités insolites. Aucunement au fait de ce à quoi se doivent les gens qui partagent un même bien, il exécutait les consignes reçues en haut lieu avec une précision tout militaire. Les scrupules n'avaient pas plus d'action sur sa conscience qu'une chiure de mouche sur un moteur à explosion. N'avait-il été, quelques années auparavant, l'exécuteur d'un redoutable corrupteur ? Brillante carrière, assurément, pour un pilote très moyen doté de brevets insignifiants. Encore un qui avait su aboyer avec les puissants.

Jef badinait volontiers avec lui malgré ces petits travers mais il était trop préoccupé à cette heure pour lui accorder attention.

- Tu me contrôleras plus tard, dit-il, je pars en congé.

« Voilà, se dit-il, un spécimen somme toute assez classique de ce qu'ont donné les adolescents recrutés aux dernières heures de la guerre ». Les destructions matérielles furent l'affaire de quelques années d'efforts ; pour ce qui est des destructions morales, il y faudra plusieurs générations.

CHAPITRE IV

Le jour suivant, Jef parcourut Paris en tous sens. A la direction de son entreprise, on lui accorda sans délai le congé annuel auquel il pouvait prétendre. L'adjoint au chef pilote du secteur Afrique, un benjamin fameusement armé pour faire face aux revendications intempestives mais à tout prendre serviable - affecta d'autres victimes aux courriers qu'il avait prévu de confier à Jef dans le programme du mois. Cinq semaines de congé. Jef était satisfait ; c'était plus qu'il ne lui en fallait pour établir les premiers jalons et savoir ai oui ou non il devait persévérer dans son entreprise.

D'Orly, il se rendit - non sans prendre les précautions d'usage - à la légation chinoise pour y déposer un message dans lequel il demandait à Klausewitz de lui accorder une entrevue de toute urgence. L'attaché qui le reçut en l'absence du chef de légation éluda si bien les questions que Jef ignorait encore, en sortant de son bureau, ai son vieil ami était toujours de ce monde. Peut-être l'énigmatique personnage ignorait-il lui-même le rôle de Klausewitz auprès de l'organisateur de la Grande Marche.

L'histoire mondiale se déroulait à une telle cadence depuis vingt ans que les organismes et les administrations étaient en toutes choses métamorphosés. Le canevas de l'après-guerre fut longtemps méconnaissable pour les gens habitués aux structures qui précédaient. Parfois, les hommes étaient encore en place mais eux-mêmes transformés et comme défigurés par des promotions souvent mal assimilées. Tel ministre se posait en champion de tennis, tel général remplissait honorablement les fonctions de pilier dans une formation de rugby interarmes. Mais à côté de cette jeunesse apparente, quelle pauvreté dans l'ordre philosophique ! Juste ciel ! Où donc étaient les barbiches d'antan ? Klausewitz lui, appartenait à la génération intermédiaire. Il ne portait pas la barbiche, ne jouait pas au rugby dans une équipe interarmes, mais il donnait à l'époque une impression de jeunesse éternelle, celle de la pensée.

« Pourvu qu'il réponde rapidement », se disait Jef en refermant la porte de son atelier - un adorable refuge, quai de la Tournelle où le facteur l'avait pratiquement oublié.

Caroline l'attendait.

- J'ai obtenu un mois de congé, lança le conspirateur ; prochain courrier dans cinq semaines. Il jeta son manteau sur un canapé.

- Un mois de travail, j'imagine.

Ciseaux en mains, elle classait les critiques des semaines passées.

- Mais non, bijou, un mois de pérégrination, de déplacements, de tourisme.

Il s'exprimait avec enjouement.

- Curieuse manière de se reposer, dit-elle. Tu m'emmènes ? La question était conventionnelle.

- Non, poussin ; j'ai des tas de trucs à voir en Extrême-Orient. Et puis, tu es ligotée par ton théâtre, tu le sais bien. Caroline referma son classeur.

- C'est toujours la même histoire ! Sur ton bateau, tu travailles...

- Oui, mais c'est du travail musculaire.

- L'année dernière, tu as entrepris je ne sais quelle prospection commerciale en Afrique, toujours dans l'intention de te reposer...

- Changement d'activité.

- Même à Chamonix, tu avais une étude à rédiger.

- Il le fallait, ma jolie bergère. On n'entreprend rien sans nécessité. Allons ! Le vaudeville est suranné ! Une fois de plus, je vais faire une prospection commerciale. N'aie crainte, il en sortira quelque chose un de ces jours.

- Oui mais moi, je reste toujours en carafe.

- Mon petit lapin !...

Elle avait une moue d'enfant. Il la prit dans ses bras.

Ils avaient beau, l'un et l'autre, chérir leur indépendance et constater que les éloignements passagers revigorent ce qu'il y a de fondamental dans le couple, force leur était d'admettre que le jour à jour a du bon pour les passionnés.

Jef reçut la chaleur de ce corps comme une offrande. En réponse à une interrogation qui était chez lui de tradition, il se répétait qu'il n'était qu'un gros âne de chercher une autre raison de vivre. Que de fois n'avait-il fait ce genre de réflexion ! Attaché avec dévotion à une enchantresse qui, sans doute parce qu'elle faisait délibérément face à sa vie de femme, était restée pure de grande pureté, il découvrait au bout de quelques jours que le

seul à seul a dans le meilleur des cas des limites et qu'il fallait le cantonner à ses justes proportions. L'amour ne représentera jamais qu'un volet du triptyque. Et ceci, valable pour l'homme, l'est également pour sa compagne qui, sans vie sociale ou professionnelle, est souvent atteinte de déficiences lamentables et de lassantes hypertrophies.

- Depuis que tu es rentré, hier soir, je savais qu'il y avait quelque chose de changé.

- Oh, je m'en doutais bien, rien ne t'échappe. Heureusement que tu sais limiter ta curiosité.

- Puisque c'est la règle !

- Elle a du bon, crois-moi.

Caroline prit place devant sa table de toilette.

- Qu'est-ce qu'on fait ce soir ?

- C'est relâche ?

- C'est relâche. Il y a une bonne pièce de Valéry à la Michodière.

- Fresnay ?

- Fresnay.

- Toujours d'accord pour la qualité.

Elle dégrafa ses cheveux qui tombèrent jusqu'aux épaules ; son déshabillé glissa ; une nymphe venait d'éclorre. Jef enleva la nymphe et la déposa sur un canapé.

*
* *

Le jour suivant, ils n'eurent pas à commenter le spectacle. La nuit s'était refermée sur eux, tout simplement. Tôt levés, ils montèrent dans leur voiture et, par le chemin des écoliers, se rendirent à Fontainebleau. Un varapeur de qualité les attendait. Cet homme était un comédien ; Jef le rencontrait volontiers entre deux courriers. A défaut d'intérêt, les deux garçons avaient des rêves en commun. Souvent, les natures romantiques s'accordent sur l'accessoire ; l'essentiel n'est jamais abordé. Après deux ou trois escalades, ils reprirent la direction de la ville. Caroline ne devait rejoindre sa loge qu'à vingt heures. Ils prirent leur déjeuner à la rue du Bac

et s'attardèrent sur les quais de la Seine. Au passage, le patron de la galerie où Jef exposait leur annonça qu'il avait vendu deux tableaux en deux jours.

- Prenez votre temps, gloussa Jef avec un élan de gaîté ; je ne suis pas prêt de reprendre les pinceaux.

- Quoi ? Vous laisseriez tomber en si bonne voie ?

- Non, je pars en vacances mais j'ai le sentiment que je ne vous apporterai rien de neuf avant quelques mois, peut-être même un an.

- Allons donc ! Faites un effort, mon vieux. C'est comme ça qu'on enterre une carrière.

Jef emplît la galerie d'un rire à effaroucher une bigote. Ah, quelle idée ! Avait-il jamais songé à « faire carrière » ? En matière picturale, il faisait joujou et, de sa vie, n'était parvenu à considérer cette activité comme une branche maîtresse ; tout au plus un terrain de recherche : encore la recherche tournait-elle au ridicule depuis qu'on voyait éclore une ou deux nouvelles « écoles » tous les ans ; quant au négoce...

Il eut à coeur de ne pas trop bousculer le marchand :

- Avouez, cher ami, qu'il y a peu de domaines où la cupidité humaine soit aussi parfaitement exploitée.

Caroline jeta un coup d'oeil sur sa montre. Ils prirent congé. Jef déposa sa tourterelle au syndicat des acteurs et, mû par une intuition, s'en revint au quai de la Tournelle. Son fils cadet l'attendait sur la dernière marche de l'escalier.

- P'pa, j'ai pas assez d'argent. Y a eu l'inscription à la Faculté...

- Bon.

- Les bouquins étaient plus nombreux que je pensais.

- Parfait.

- Le restaurant universitaire a augmenté.

- C'est tout ?

- Eh non, c'est pas tout. Il faut que je change de piaule, voilà...

- Quoi, ta bonne dame de la porte d'Orléans ne peut plus te loger ?

- Si, mais... Elle s'appelle Tina, tu comprends...

- Attention, Frank. Il faut finir l'année en beauté !...

- On se verra seulement deux fois par semaine... promis... j'en ai marre de faire pénitence !

Jef exhuma quelques billets du fond de sa poche.

- Merci, p'pa, je te rendrai ça dans quelque temps. Un copain m'embauche dans son équipe. On est trois à tour de rôle sur le kiosque à parfum du drugstore. On peut potasser et faire le boulot. C'est de tout repos.

- Tu rentres un instant ?

- Non, j'ai du retard dans mon travail. A bientôt... Frank était déjà au bas de l'escalier.

« Il me rendra ça dans quelque temps ! Ah, merveille !... »

Jef ouvrit la porte de l'atelier et décrocha le téléphone.

- Allo, les abonnés absents ?... Odéon vingt-deux vingt et un, bonjour, rien de neuf ?... Parfait. Vous pouvez garder la ligne, merci.

Il revint à son cadet : au moins n'avait-il pas fait une traversée de la ville en pure perte. Cette quatrième année de médecine était impitoyable... et Tina, à n'en point douter, belle à vous arracher une approbation. Pas très sage, tout ça. Mais allez donc parler de sagesse en paradis ! Il se promit de revenir sur le sujet à l'occasion et referma la porte.

Caroline l'attendait au syndicat.

La veille, il avait enfoncé une vieille casquette jusqu'aux oreilles avant de franchir le portail de la légation. L'énigmatique attaché n'avait retenu qu'une désignation : Lieutenant Clairefontaine ; et un numéro de téléphone : celui du quai de la Tournelle. Jef était sur le qui-vive. Il savait qu'il appartenait à une nation très policée. Le téléphone n'était pas un moyen de jonction spécialement discret mais à défaut de reconnaissance préalable, il avait estimé impossible d'inviter son interlocuteur à la prudence. Certes on eût pu imaginer une convention simple et pratique, définir une forme d'appel, transmettre la réponse à l'occasion d'une entrevue... Non, décidément non : les provocateurs n'agissent pas autrement ; l'attaché eût été en droit de lui répondre : « De quel droit, Monsieur ! Nous n'avons rien à cacher à l'Etat français », etc...

« J'en suis réduit à espérer, bougonna-t-il, que ce bougre d'homme a bien appris sa leçon ».

Il s'arrêta en double file et donna deux petits coups de klaxon. Caroline accourut au bruit.

- Nous rentrons immédiatement, lança Jef dès qu'il eut refermé la portière. Je ne sors pas, ce soir.

- A quoi bon, gribouillon, tu as déjà vu la pièce une douzaine de fois.

- Ah parce que, si j'ai bien compris, je ne serais en droit de sortir que pour aller te voir en scène ?

- Quand tu es à Paris, tu es à moi.

- Parfait, parfait ; ça me convient. Précisément, j'attends un coup de téléphone.

Il voulait éviter l'intermédiaire des abonnés absents.

CHAPITRE V

Cet appel téléphonique, il l'attendit pendant trois longues journées - trois jours au cours desquels il fit les cent pas dans son atelier. Il avait renoncé à la mise à jour de son passeport : ce voyage se ferait avec la complicité de Klausewitz ou ne se ferait jamais. Chaque fois que la sonnerie s'ébranlait, il se précipitait sur le combiné.

Son message avait été rédigé de façon à éviter toute ambiguïté. Mais avait-il été transmis ? Question absurde, assurément. Quand un attaché de légation est sollicité pour acheminer une communication destinée à l'un des plus hauts personnages de la nation, il se réfère à la réglementation en usage. Si anodin que soit le texte du message et dérisoire la personnalité du déposant, on enregistre, on chiffre et on transmet ; non sans passer d'ailleurs par le filtre des services spécialisés. Tout cela, Jef l'avait longuement analysé. Ces premières indiscretions étaient inévitables. Une rencontre inopinée après plusieurs semaines d'enquête à Changhaï ou à Pékin afin de découvrir un point de chute eût abouti à une série de présomptions rendant éventuellement impossible toute action ultérieure. Une lettre se fût heurtée à l'omnipotence des secrétariats particuliers. Nul doute, il avait choisi la bonne solution. Si Klausewitz était encore en fonction, la réponse devait parvenir à Paris dans les quarante-huit heures.

Jef se heurtait aux murs, considérait le ciel avec passion. Un peu lasse du manège, Caroline lui tendit une perche. L'homme s'en empara des deux mains :

Parfaitement. Le fret aérien était en voie de devenir un filon inépuisable. Un peu décontenancée, la jolie gazelle ne reconnaissait plus son placide percheron. Lui, d'ordinaire assez peu loquace et d'un naturel bougon malgré les soudaines et intempestives manifestations de tendresse qu'elle s'employait à canaliser, l'entretenait avec flamme d'un projet qui semblait lui tenir à cœur plus que tout au monde. Elle avait, certes, au fil des ans, reconnu au passage les Walkyries de l'espace, pris la mesure de ses rivales, interprété les extases révélatrices de rêves gigantesques mais jamais elle n'avait imaginé qu'une gestation de cette nature pût aboutir à un projet aussi accaparant.

Jef ne lui fit grâce d'aucun détail. Les conditions nécessaires à la mise en oeuvre de l'entreprise émergeaient à point voulu d'une longue évolution technique et politique : déplacements de fortunes importantes en Inde et en Extrême-Orient, disponibilité d'avions d'une capacité et d'un rayon d'action suffisants pour couvrir à des prix concurrentiels un champ commercial d'une ampleur considérable, multiplication des besoins due à la création de promotions nouvelles au sein du tiers monde, virtualités se dynamisant en réalisations de tous ordres. Ce qui n'était possible hier le devenait aujourd'hui. Longtemps tenu en main par les fauves des banques d'affaires, le transport aérien présentait enfin une modeste ouverture. Une Walkyrie lui souriait, une chance s'offrait ; à saisir par la crinière !

Sa compagnie de transport aérien industriel fonctionnait selon le vieux principe du « tramping » qui avait assuré la fortune d'audacieux armateurs en ce début de siècle ; après une longue maturation dans les services annexes des grandes entreprises, ce type d'activité présentait enfin des chances de réussite suffisantes pour séduire une fortune vacante. Un équipage par avion - des équipages comparables à ceux de la marine d'antan faits d'hommes capables de s'éloigner du port d'attache pendant plusieurs mois si nécessaires - un système d'entretien reposant sur des contrats multiples, une méthode d'exploitation renonçant à toute centralisation parasite. Tout cela, qui était du domaine de l'utopie tant que l'amortissement du matériel exigeait des cadences forcées, devenait réalisable à partir du moment où ce poste cessait de figurer pour une part déraisonnable dans le bilan de l'entreprise. Dès lors, chaque avion pouvait consommer son potentiel à la moyenne très raisonnable de mille à onze cents heures par an. Un armateur disposant de huit unités avait ainsi la possibilité d'utiliser seulement huit équipages et de confier à chaque commandant la responsabilité d'une fraction de l'entreprise. Lâchés dans la nature pour une période indéterminée, les équipages devaient se promener par le monde jusqu'à ce que le hasard des affrètements les reconduisît au port d'attache. Ce qu'il y avait de remarquable dans une telle activité est que la survie du système reposait essentiellement sur la capacité des navigants. La veine qu'il comptait exploiter n'était encore tenue par personne ; les monopoles ne pouvaient de ce fait l'empêcher d'agir. Il s'attardait à décrire les études de marchés originales, les courants

commerciaux inédits, les possibilités inexploitées. En un mois de déplacement, il se promettait d'abattre une rude besogne...

Se cantonnant aux structures, au canevas général de ce qu'il s'était mis en tête d'édifier, il ne souffla mot de ses véritables intentions. Il avait une confiance totale en son irremplaçable moitié mais comment diable eût-il pu lui révéler une action aussi périlleuse ? Toute la réussite de son inqualifiable projet tenait dans la discrétion des principaux responsables. Trois, quatre personnes au plus devaient entrer dans le secret. Les équipages, eux-mêmes, devaient ignorer l'essentiel jusqu'au dernier instant.

Et d'abord, de quels hommes allait-il s'entourer ? D'aventuriers ? Certes pas : ils constituent le recrutement traditionnel des gangs politiques. Tout au long de sa veille su pied du téléphone, il n'avait cessé de torturer sa mémoire afin de retrouver, parmi les milliers de vagabonds abordés un peu partout dans le monde, des personnages susceptibles d'entrer dans son équipe.

A l'escale, l'aviateur dispose de loisirs. Les établissements qu'il fréquente fonctionnent en marge des villes. On y croise des gens de toutes formations, démarcheurs, marins, navigants de nationalités diverses, affairistes, tous pérégrinateurs inlassables qui, entre deux passages en douane, s'accordent pour meubler une soirée. Chez le professionnel du voyage, la routine casanière a tôt fait de prendre le pas sur la frénésie touristique : on ne franchit même plus les portes ; on reste entre soi. Parfois, la rencontre inopinée d'une originalité suscite l'intérêt, les curiosités s'éveillent, les langues se délient volontiers. Si peu engageant qu'il fût, Jef excellait à capter l'essentiel au cours de ces échanges. Lorsque l'expression d'un regard ou la façon d'une pensée lui était témoin d'une certaine qualité, il ouvrait sa trousse de dissection et se livrait à un travail méthodique. Le lien qui s'établissait entre son interlocuteur et lui prenait alors assez rapidement des proportions insolites. Pour peu qu'il se découvrit en communauté d'intérêt, ni les considérations de bienséance ni la peur du ridicule ne limitaient sa curiosité. Il allait au bout de son investigation avec une bonhomie si totalement dépourvue d'artifice que le plus retors se retrouvait spontanément en état d'innocence. Singulière nature ! Auprès de lui, on se débridait ; en le quittant, on se sentait plus léger : on avait livré mille secrets et bénéficié du privilège de ne rien endosser en retour. Cet

homme avait le don de recevoir beaucoup et de ne rien concéder. Était-ce le fait d'un habile ? Assurément pas. L'impression de force qui émanait de son être et la séduction de son regard mettaient si bien en confiance qu'on n'hésitait pas à lui charger les épaules, tout simplement.

Ainsi, pendant trois jours, Jef n'avait cessé de se heurter aux chaises et de réviser le passé ; un amateur de brocarts en quête de lambeaux à restaurer n'eût pas mis plus d'ardeur à vider un grenier. Parmi tous les personnages qu'il avait extirpés de sa mémoire, il en était un auquel il avait accordé une attention particulièrement vive. A l'évocation de la silhouette, il avait fait claquer deux doigts. Cet homme était pour lui de toute première importance. Pendant toute une soirée, il avait été tenté de commencer son voyage d'étude par Santiago du Chili où Fernando Rey enseignait la navigation deux années auparavant mais tout bien évalué, il jugea préférable de rédiger une lettre ; un préalable s'imposait.

En quelques mots, il établit le mémoire de leur dernière entrevue. Elle se déroulait au Chili. Au cours d'une longue soirée, Fernando Rey lui avait fait un exposé tout à fait remarquable sur les maquis et les forces de subversion d'Amérique latine. Rien ne manquait à sa relation. Depuis sept ou huit ans, l'honorable fonctionnaire avait des connexions dans tous les pays du continent. Il semblait ne rien ignorer des actions clandestines, des soulèvements locaux. Sa connaissance des hommes et des événements, son analyse des travers et des faiblesses, ses prévisions jamais démenties révélaient un homme très averti. Jef l'avait accablé de questions. A trois reprises en trois mois il l'avait retrouvé fidèle aux rendez-vous qu'ils établissaient dans leur correspondance... Il plia sa lettre et la posa sur son bureau.

La première fois que Jef avait rencontré le Chilien, il avait eu une moue admirative. L'état civil du personnage accusait soixante ans et son visage marqué de rides franches confirmait sans conteste une longue et vaillante carrière de marin. Mais le regard était juvénile, mais la musculature des avant-bras émergeant d'une chemise à col ouvert, mais les hanches serrées et le ventre effacé révélaient un athlète admirablement conservé. La parole, tendre au service de l'autre sexe, devenait volontiers âpre, farouche, parfois même brutale dès qu'on abordait au grand rivage du devenir. Ce chrétien de tradition, ce socialiste de cœur avait mis près de

quarante ans à se libérer de l'envahissante tutelle d'une église dépassée par les événements. Son intuition toujours en quête de matériaux rares, sa sensibilité jaillissant à flot continu de l'inépuisable source d'une ethnie privilégiée, ses moyens antiques au service d'une intelligence à la pointe du progrès faisaient de lui un être à la fois lucide et éclairé, disponible et encombré, apte aux fonctions de bâtisseur de cité et de conservateur de musée. Que de richesses à sauvegarder ! Que de poubelles à vider ! Partagé entre ces deux tendances, Fernando Rey avait subi, tout au long de son existence, les pressions alternées des chevaliers et des marchands, des saints et des ensoutanés jusqu'au jour où il avait reçu, par le moyen de la radio, sur la passerelle de son bateau, malgré la houle de l'histoire, malgré les vents de Vieille Castille, malgré turpitudes et aléas, la révélation d'une fulgurante victoire : elle venait de Cuba.

Le virus était de qualité. Rey fut victime de l'épidémie. Les droits de l'homme l'emportant sur le bon droit des mercantis ! Viva ! Pour la première fois de sa vie, le conservateur de musée ne craignait plus le bâtisseur de cités. La façon d'être de ce médecin argentin, de ces bourgeois cubains, ne laissait subsister aucun doute. Le héros du siècle sévissait, les chevaliers gravissaient un calvaire au bout duquel, s'il s'en mêlait, lui, Rey, obscur officier de marine, l'humanité pouvait... pouvait, s'il s'en mêlait, déboucher à ciel ouvert au terme de la vaste forêt. Le paradis ? Pourquoi pas ? Il en avait rêvé sa vie entière ! Soixante ans ? Bah ! Ces choses-là ne comptent pas !... Laissez glisser voiles et dentelles, Conchita !

Eh oui, lors de leur première rencontre, Jef était resté bouche bée. L'homme était âgé mais encore utilisable ; beau, le brigand, vaillant, et de quelle vaillance, de quelle beauté ! Il n'était besoin d'aucun effort de persuasion pour le lancer dans la bagarre. Il y était déjà : pour répondre aux impératifs de sa conscience, un professeur d'école navale révisait soixante années d'existence, versait dans la balance soixante années d'honorabilité. Comment Jef eût-il douté de sa quête après un tel constat ? Il avait bon espoir de dénicher ses trente-deux volontaires, des serviteurs de l'homme et non des mercenaires, des esprits aventureux, pas des aventuriers, accessoirement des combattants, en aucun cas des guerriers.

Le type d'individu qu'il cherchait existait dans toutes les nations, en nombre assurément très limité mais il existait et cela suffisait. Il remit

en surface un autre élément de sa collection, une pièce rare, un spécimen assez singulier. Cela se présentait sous un titre de lord et sous la forme d'une puissante carcasse un peu voûtée sur laquelle s'articulait une tête d'enfant : barbe claire, visage couperosé, regard à la fois ferme et velouté. Encore un cas d'engagement sans issue, de fidélité sans contrepartie, d'échec social par excès de qualité. Cet homme de vingt-huit ans, héritier d'une vaste fortune, avait rompu d'un coup avec la fortune et la société qui l'alimentait, entourage à son goût trop limité malgré son faste, son raffinement et sa culture d'importation. Mais une coupure ne va jamais sans ingratitude. Sur l'autre versant social, il n'avait rencontré que gêne et suspicion. Entrer dans les Ordres ? Il ne croyait pas au Dieu tout-puissant de la tradition populaire. Oh, il n'eut certes pas été le premier à transmettre des vérités qui n'ont, pour les êtres doués, qu'une valeur symbolique mais il était trop près de sa conscience pour accepter l'équivoque dans un tel domaine. Un primaire, quoi ! Un être manquant de subtilité ; et un indelicat de surcroît : même pas capable de se payer d'apparences afin de sauver ce qu'il y a de vénérable dans la tradition. Que fait-on de telles gens ? Des bûcherons, des charpentiers.

Dans l'ordre politique, Northrup n'avait trouvé personne à qui se confier. La Grande-Bretagne est un désert pour les mécréants. A mi-chemin du désespoir et de l'action subversive, il avait jugé prudent, à seule fin de se mettre en accord avec lui-même, d'accepter la discipline d'un métier. En cours de formation, le pilote s'était avéré acceptable : la BOAC l'avait accueilli dans ses rangs. Ainsi rasséréiné, il avait eu à coeur, pendant ses premiers mois d'activité, de respecter les règles en usage dans sa profession mais, assez vite, avait perçu l'ampleur du renoncement. Le leurre était évident. Ses compagnons donnaient assez bien le change mais à n'en point douter ils vivaient une carrière d'assoupis. Northrup avait analysé le phénomène avec une curiosité mêlée de stupeur. Il lui suffisait de s'abrutir dans les notes de service, d'assister avec précision le commandant en exercice et de prendre le large une fois par semaine pour se donner l'impression de faire quelque chose à la mesure de ses rêves. Routine, routine ! Le quotidien bouffait l'homme. Avec une aisance qu'il n'avait pas soupçonnée, l'essentiel s'estompait jusqu'à disparaître ; la fin faisait place aux moyens, les articulations du corps et les méandres de

l'esprit se spécialisaient jusqu'à se confondre avec les impératifs de la circulation aérienne. Chaque fois qu'il essayait d'orienter un compagnon de travail sur des voies un peu moins conformes à celles du cheval de labour, il enregistrait une nouvelle rupture. Londres-Buenos-Aires ; ces hommes rabotaient un axe. Buenos-Aires-Londres ; un axe qu'ils étaient fiers de raboter. Londres-Buenos-Aires ; Northrup se remettait à l'ouvrage. Buenos-Aires-Londres ; un ouvrage que lui enviaient de nombreuses gens... Mais il ne s'en satisfaisait aucunement. Plus il tentait d'éveiller son entourage, plus on le confinait dans l'isolement. Londres-Buenos-Aires ; décidément, Pégasse avait un sort plus enviable...

Au souvenir de ce dernier trait, Jef avait étouffé un petit rire attendri. La monture de Zeus participait à des oeuvres d'une tout autre portée : faire jaillir une source dans la Vallée des Muses ! ... Le symbole était séduisant. Il retrouvait en Northrup un proche parent. « Autre visite en perspective », se dit-il, « celui-là ne m'échappera pas ».

En relation d'estime, les deux hommes s'étaient rencontrés à deux reprises au cours des derniers mois dans la seule intention d'échanger quelques idées. Chaque fois, Jef enregistrait un progrès. La connexion était proche, la distance à franchir, aisée. Jef avait la conviction qu'il obtiendrait sans effort l'assentiment du Gallois.

Mais comment ménager les arrières d'un garçon aussi robuste sans éveiller l'attention de l'autorité médicale ? Dans ce cas, le congé maladie s'avérait hasardeux. Congé sans solde ? Les statuts de la BOAC étaient-ils assez souples pour libérer un navigant pendant une durée de six mois avec une garantie de réintégration ? Jef avait classé le cas Northrup en bonne place : « A étudier ».

Eh, diantre ! Qui donc allait le suivre dans sa folle équipée s'il ne ménageait quelques perspectives de retour ? Les candidats au suicide sont des anormaux, le désespoir conduit au fanatisme, l'ambition effrénée à l'aventurisme. Où donc étaient ces hommes à la fois assez compétents pour mener à bien un travail exceptionnel et assez déterminés pour vivre une équipée comportant des chances de survie assez réduites ?

Au cours de ces trois journées, Jef avait travaillé d'arrache pied. Procédant avec méthode, il avait découpé sa vie de pérégrinateur en tranches d'égales durées et entre les jalons, labouré, hersé, oeuvré comme

un forcené. A l'issue de sa quête, il s'était retrouvé en présence d'une bonne vingtaine d'éléments de valeurs inégales appartenant à des nations diverses. Il avait accordé à chacun une longue analyse, mis en balance non sans de torturantes hésitations les caractéristiques qui militaient en faveur de son choix et celles qui conduisaient au rejet probable : souvent, l'idéalisation des êtres est à l'origine d'erreurs graves. Au bout du compte, que resterait-il de cette première sélection ? Quinze, dix, cinq bonhommes éventuellement... Dans l'ignorance où il était des facteurs décisifs, la tâche s'avérait parfois difficile mais il envisageait l'avenir avec confiance.

Le travail auquel il s'était livré présentait une réelle utilité. Quelque dérisoire que fût une approche reposant sur des souvenirs aussi lointains, ce premier tour d'horizon lui prouvait, si besoin en était, que les volontaires ne lui feraient pas défaut. Ils étaient là, disséminés dans les entreprises, tapis dans l'incognito. Seul un système à base de cooptation contrôlé par des recoupements multiples pouvait, de proche en proche, venir à bout d'une tâche aussi malaisée. Il comptait beaucoup sur Fernando Rey pour dénicher des comparses en Amérique. Et puis il y avait Sakuraï, le japonais...

CHAPITRE VI

Au matin du quatrième jour, il reçut un coup de téléphone anodin.

- Lieutenant Clairefontaine ?

- Lui-même.

- Bonjour. Votre ami du Regent Palace vous attend à onze heures sur les marches du musée de la marine.

- Merci beaucoup.

L'interlocuteur avait raccroché.

Pas une description, pas un détail inutile. Bien entendu, le préposé qu'il avait rencontré à la légation n'était plus dans le circuit. C'était du travail de spécialiste. Pourquoi donc avait-il douté ? A l'évidence, l'appel venait d'un poste quelconque de la ville. Klausewitz avait transmis ses consignes, le personnage que Jef s'appêtait à rencontrer s'acquittait vraisemblablement d'une mission d'information limitée.

Jef eut soin de régler sa montre et se rendit au lieu du rendez-vous. Il fut dans le périmètre de l'esplanade à dix heures quarante-cinq. Un asiatique à cheveux blancs s'y trouvait déjà. L'homme, d'une taille assez peu ordinaire, portait un manteau gris de bonne coupe et des lunettes cerclées d'or. Afin de bien manifester sa présence, Jef passa devant ce personnage stéréotypé et alla s'accouder face à la tour Eiffel. Le souvenir du jeune capitaine de l'Armée britannique vint effleurer son esprit. Des hirondelles en chasse passèrent au-dessus de sa tête et se perdirent au niveau des arbres en contrebas. L'unique, la seule référence à l'accord établi dans les rues de Londres remontait à vingtdeux ans. L'unique, la seule et très furtive connexion qu'il eût eue de sa vie avec la Chine remontait à quatre jours. Assurément aucun ennui ne pouvait venir d'un tel rapprochement.

A onze heures très précises, il mit un pied sur la première marche du musée de la marine. A quelques pas de là, le personnage à cheveux blancs fit un geste symétrique. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre avec un sourire de bon aloi. - Lieutenant Clairefontaine ?

- Lui-même.

- Bonjour, Monsieur. Klausewitz n'a pu venir sur les marches du musée de la marine.

Ils eurent tous deux un petit rire de complicité.

- Un pas de promenade ?

- Si le coeur vous en dit, fit Jef.

- Avez-vous la possibilité de vous déplacer ?

- Toute liberté.

- Avez-vous besoin d'argent ?

- Aucunement.

Leur marche s'orientait en direction de la rue Vineuse.

- Voilà qui est parfait. Pour Canton - car c'est à Canton que vous allez - vous avez quatre possibilités : via Moscou, via Pnom-Penh avec une correspondance hebdomadaire, par Hong-Kong où vous avez des trains assez fréquents et par Londres, Beyrouth, Karachi, Dacca.

- Je préfère la dernière, j'ai déjà consulté les horaires.

- Quand pouvez-vous partir ?

- A l'instant de votre choix.

- Pouvez-vous me confier votre passeport pour le visa ? Jef planta son regard dans celui du chargé de mission :

- Je préfère voyager sous une autre identité, voici les éléments.

L'homme s'empara de l'enveloppe que Jef lui tendait. - Vous n'avez pas oublié les photos ?

- Il y en a deux : une pour le passeport, une pour le permis de conduire. Fournissez-moi également les certificats de vaccination, on est souvent embarrassé sans ces documents.

- Ah, fit l'Asiatique, j'allais oublier : un mot vous attend à l'hôtel Chien-tan. Je transmets votre nouvelle identité.

- Chien-tan, c'est enregistré, merci.

- Et voici quelques dollars chinois, vous auriez des difficultés à vous en procurer. Au revoir, Monsieur ; je ferai déposer votre passeport et vos documents médicaux ce soir même dans votre boîte aux lettres.

- Au revoir...

L'homme disparut à l'angle de la rue de la Tour. - Hé !...

Jef fit quelques mètres au pas de gymnastique mais il se reprit aussitôt. Les réflexes façonnés au cours des stages de sécurité suivis à la France Libre avaient depuis longtemps fait place à sa première nature. Il lui faudrait, à l'avenir, retrouver la désinvolture parfaite, l'attention jamais

en défaut, la domination des impulsions affectives, la rigueur dictée par les impératifs opérationnels. Dans une situation comportant un risque à chaque tournant, la vie sociale devient contingente à un plan dûment élaboré. Pourquoi courir après cet homme ? Il était vraisemblable que le commissionnaire ignorait tout de ses préoccupations. Jef devait patienter encore quelques jours pour savoir si Klausewitz était à même de le dépanner. Qu'il fût en vie semblait dorénavant établi ; l'invitation au voyage et la note déposée à son intention dans un hôtel de Canton cautionnaient largement l'hypothèse. A tout prendre, c'était la seule chose qui importait.

Il contourna les jardins du Trocadéro et, après les contrôles d'usage, prit place dans sa voiture garée quai de Passy.

- Saprستي, encore un papillon !

Il froissa le feuillet perturbateur et rejoignit la rive gauche.

« Plus facile que je ne pensais », se disait-il en franchissant le perron de sa maison ; « ce passeport m'inquiétait... » Il fit claquer deux doigts en signe de satisfaction et ouvrit la porte de son atelier. Caroline était en ville. Jef dénoua sa cravate et poussa le panneau d'une baie vitrée. Un train de péniches remontait la Seine. Les bruits de la rue firent écho à ses pensées.

Depuis des années, les employés du transport aérien bénéficiaient de billets à tarif réduit. Les hôtesses et, de façon plus générale, les célibataires des jeunes générations usaient volontiers de ces facilités. Conseillés par un chef d'escale - ce bon Samaritain de la tradition - le salarié pouvait ainsi, tout en restant dans les limites de sa bourse, se ruer de petits hôtels en aéroports et rentrer au bercail, riche de visions nouvelles, après deux à trois semaines de course effrénée. Parfois, des audacieux se risquaient jusqu'aux antipodes, réservés, à vingt centimes du kilomètre, aux touristes disposant de gros moyens.

Jef s'interrogeait. Tout professionnel doué d'un rien de civisme se devait de considérer un tel avantage comme un privilège communautaire et de n'en user qu'avec de scrupuleux ménagements ; la réglementation qui en définissait les limites en faisant une tolérance aléatoire et fragile ; les largesses ainsi accordées présentaient d'ailleurs l'inconvénient de ne donner accès qu'aux seules places disponibles. Les déplacements n'allaient jamais

sans attentes, sans démarches auprès des commandants d'unités. L'incognito s'accommode mal de mesures particulières.

Jef ouvrit sa garde-robe et vida les poches de son uniforme sur le canapé. Parmi les notes de service, il retrouva le dernier relevé de son compte courant. Crédeur ! Il n'y avait plus à hésiter. Il décida de prendre de bout en bout un billet plein tarif, d'abandonner dès le départ son identité et d'entreprendre son voyage en Extrême-Orient en empruntant un itinéraire de sécurité. Cette précaution mobilisait l'essentiel de ses économies mais elle ménageait l'avenir. Il décrocha le téléphone et composa le numéro de la BEA : il pouvait décoller du Bourget le jour suivant à dix-huit heures en direction de Londres.

Tout à ses projections, il raccrocha le combiné et s'allongea sur le lit où il avait connu les plus accaparantes, les plus saines envolées de son existence. Caroline ! O jours d'état premier ! Au terme d'une longue expérience, il avait acquis la certitude qu'il n'existait rien au monde qui fût plus digne d'attention que cette femme : rien qui communiquât plus de réconfort, de lumière. Sur le point de revêtir la bure monastique, il avait eu la fortune de croiser, au carrefour des axes fondamentaux, une inspiratrice à la mesure de ses ambitions. Il sortait alors de confrontations multiples, de désespérantes et grisâtres répétitions, pantomimes lassantes, épidermiques, conduisant à la dégénérescence et à l'abandon. Caroline, c'était une révélation printanière, une flambée durable, une réaction en chaîne d'aspirations complémentaires. Chaque jour apportait une nouvelle charge de combustible au foyer. Comment révéler à cette jeune femme qu'il travaillait d'arrache-pied, depuis plusieurs jours, à élaborer une entreprise assez insensée pour détruire leur enchantement ? Il fut tenté de la mettre en garde mais une fois de plus les impératifs opérationnels l'emportèrent sur son chant d'amour triomphant.

Plusieurs plans basculèrent dans sa pensée. Il brûla les étapes et, bientôt, se vit au coeur de l'expédition, face à l'écume du Pacifique, pilotant avec une témérité joyeuse et lucide un avion qui charretait une cargaison diabolique dans ses flans.

*

* *

Le Boeing des Pakistan Airways fit escale à Beyrouth. Jef se réfugia dans un angle du restaurant. Son journal lui tenait lieu de paravent.

Parmi les rencontres auxquelles il était exposé, il en est une qui retint aussitôt son attention : Fanchon, l'intrépide Fanchon qui avait été l'un des premiers responsables du syndicat au lendemain de la guerre. Jeune et brillant mathématicien doublé d'un jeune et brillant pilote de ligne, ce téméraire s'était mis en tête que l'Occident entrait dans une ère nouvelle et, derechef, avait décidé d'agir sur les événements. Qui donc osait parler de « syndicalisme ? » Le directeur de son entreprise avait dressé l'oreille à ce mot qu'il n'avait probablement jamais entendu auparavant et, à la première occasion, avait fait transmettre au fomenteur de guerre civile un avis de congédiement. Dans toute autre profession, une telle mesure eût jeté l'ensemble des salariés dans une inconcevable bagarre. Les anciens de la ligne, eux, y regardaient à deux fois. Consigné sur la liste noire, Fanchon n'avait pas tardé à découvrir les méfaits de sa hardiesse. Toutes les portes se fermaient ; il lui fut impossible de trouver un nouvel emploi. Retourner à la Faculté ? C'était certes une solution mais il avait préféré l'expatriation. Qu'était devenu ce coeur généreux ? Brillante épave ou bourgeois assoupi ? Jef préféra l'imaginer sous un jour comparable à celui du jeune fauve qu'il avait jadis côtoyé. « C'est une recrue possible », murmura-t-il.

Une adorable brunette vint s'asseoir tranquillement à sa table et le regarda de ses étincelants yeux de jais. « Et ça, une Orientale émancipée... Dommage ! Pas le temps d'étudier la question... » Il classa le dossier Fanchon et prolongea sa pensée.

Le problème du recrutement eût été assez simple à résoudre s'il se fût agi, comme dans une formation classique, de sélectionner des hommes doués de capacités professionnelles et de bonne moralité. Mais c'était insuffisant. Il ne pouvait, pour un tel ouvrage, entrer en relation qu'avec des gens qui du fait de leurs engagements, répondraient spontanément à son invite. La conscience politique passait avant les connaissances académiques, le courage civique avant la « bonne moralité ». De plus il fallait, dans la mesure du possible, éviter de s'adresser à des garçons en charge de jeunes foyers. Comment eût-il réagi lui-même s'il avait eu des enfants en bas âge ? Comment diable demander à un homme, sous prétexte

qu'il a plus de qualités que les autres hommes, de laisser là son métier, sa famille et de partir en guerre contre les moulins à vent ?

Les haut-parleurs annoncèrent le départ.

La bonne tête de Fitzgerald lui traversa l'esprit à l'instant de l'embarquement. « *Hello, Frenchy* » ! Une fois de plus, le cher vieux compagnon se conduisait en lutin désinvolte. Enfants en bas âge ? Moulins à vent ?... Armé d'un balai, il faisait place nette dans la clairière, boutait le pessimisme, organisait l'enchantement. Fitzgerald ! Il lui avait échappé au cours de sa quête.

C'était un ancien commandant de la Swissair écoeuré par l'apathie helvétique, contaminé par les communistes italiens. En 44, il avait convoyé les premiers avions en Europe et en 64, regagné son Amérique natale sans parvenir à s'y fixer. Entre temps, trois compagnies aériennes l'avaient employé à de menus ouvrages : adaptation des pilotes au matériel moderne, organisation du contrôle en Allemagne, enfin, pour finir, rotations fréquentes au-dessus de l'Atlantique. Après vingt ans de pérégrinations, le vagabond était à la retraite ; il vivait à Florence.

De taille assez petite, tout en rondeur, cet homme avait une manière très personnelle de réduire le théâtre où se jouait le sort de l'espèce aux dimensions d'une cour de récréation. Ses plaisanteries confinaient parfois au délire. En sa présence, on ne savait jamais où s'arrêtait la boutade, où commençaient les cruelles résolutions. Lorsqu'il débridait son imagination, ses plans de bataille s'encombraient de poudres magiques, de poudre à éternuer, de poudre à canon, bref de tout un arsenal de chimiste euphorique dont les instigateurs de la stratégie moderne eussent été bien inspirés d'étudier les applications. Jamais on ne parvenait à le fixer sur un problème d'actualité. Un psychologue averti eût aisément décelé une ligne directrice dans le frénétique tir de barrage qu'il opposait, bon patriote, aux casse-pieds de rencontre toujours prêts à bouffer du Yankee : cet homme couvait d'irréductibles regrets, peut-être même un vieux sentiment de culpabilité. Certain soir, à la veillée, il avait lâché le fin mot : « Seuls les Américains pourront sauver l'Amérique » ! Jef avait aussitôt exploité la situation. La controverse avait rebondi. Rapidement, Fitzgerald avait repris possession de ses batteries. Mais depuis lors, sur un simple regard,

l'Américain retrouvait en Jef un complice, un homme capable de comprendre le drame qu'il vivait.

Jef eut un élan d'affection pour cet adorable compagnon. Un voyage à Florence n'était pas pour lui déplaire. L'amateur de poudre présentait un réel intérêt.

Le Boeing décollait. Jef revint aux réalités. L'adorable brunette avait pris place dans le fauteuil voisin. Petite bouche en coeur, attaches fines, replète de tous côtés, elle figurait assez bien les gazelles qui hantent les cours d'art dramatique à usage de dilettantes. Pris au piège, l'aviateur risqua les premiers mots. Quelle fortune ! A l'escale suivante, il doutait de sa constance et sombrait dans les affres de l'insomnie. Par contre, il s'était enrichi de nouveaux aperçus en matière de célérité féminine. La divine, étudiante à Londres, appartenait à une grande famille du Pakistan. Elle descendit à Dacca. Mais Jef devait à sa connaissance des renseignements de la nature de ceux qu'il recherchait : deux noms ; celui d'un pilote des Pakistan Airlines et celui d'un actionnaire de cette même entreprise - « un ami de papa » - qui disposait d'un volant de manoeuvre insoupçonné. Le pilote était sur le sable depuis quelque temps : « un homme très capable mais un peu trop ardent ». L'actionnaire, lui, brûlait « d'étendre son pouvoir sur le transport aérien ».

Assurément, la source était frivole, capricieuse, mais il ne fallait rien négliger.

CHAPITRE VII

Sur l'aéroport de Canton, Jef fut accueilli par le vacarme des grillons. La température était douce, le ciel dégagé. Dans la voiture qui le descendit en ville, un fonctionnaire prit place à ses côtés ; l'homme baragouinait quelques mots d'anglais.

A l'hôtel Chien-tan, une lettre l'attendait en effet ; le scénario se déroulait comme prévu : Jef eut un large sourire. Dès qu'il se fut assuré que tout allait au mieux pour le touriste dont il était chargé d'assurer les premiers pas, le fonctionnaire s'inclina et disparut au volant de sa voiture. Jef reprit possession de sa valise et suivit le concierge dans l'escalier. Sa chambre était modeste. Par l'unique fenêtre, le regard découvrait de vastes étendues de verdure clairsemées de toits. A quelque distance, la rivière des Perles se glissait entre les murs des anciennes concessions. Jef prit appui sur le montant du lit et décacheta le billet qu'on venait de lui remettre. Son cœur battait à tout rompre. A quelle mésaventure n'était-il exposé ?

L'adresse était courtoise mais distante. Entre l'évocation d'un passé déjà lointain et des souhaits de bienvenue, Klausewitz lui fournissait un point de chute. Comment diantre allait-il trouver son chemin dans cette ville ? Il retourna le billet : un plan figurait au verso. Jef réfléchit un instant puis décrocha le téléphone. A ses balbutiements, on répondit en anglais : on pensait que « le patron » passerait « au bureau » en fin d'après-midi. Voilà qui était satisfaisant.

Notre homme fit un brin de toilette et se hasarda dans les rues. Les boutiques s'offraient à sa curiosité, les vélos taxis menaçaient de l'écraser. Coiffée d'un ciel parfaitement serein, Canton lui apparaissait sous le jour d'une ville provinciale soumise aux torpeurs du plein midi. Dans un restaurant, à deux pas de l'université, il commanda un plat de poisson et un bol de riz. Au milieu de l'après-midi, il risqua ses pas sur les berges. Les passants se retournaient sur lui. En flâneur désinvolte, il parcourut ainsi plusieurs kilomètres en circuit réduit avant de découvrir l'adresse qui figurait à l'endroit de la missive qu'il serrait dans le fond d'une poche.

Pour tuer le temps, il se rendit un peu plus tard au palais de la culture mais il était trop accaparé par l'objet de sa visite pour s'attarder aux curiosités du lieu. D'instinct, ses pas le reconduisirent à l'hôtel particulier

où « le patron » devait passer en fin d'après-midi. Une certaine obsession s'emparait de son esprit. Respectable et massif, le bâtiment dominait l'ancienne concession britannique.

A dix-huit heures précises, Jef tira le cordon de la porte principale. L'heure était adorable. Vêtu d'un costume léger, le villégiateur se donnait l'impression de vivre une situation banale : la visite du marin de passage au grand-oncle des terres lointaines. Un unijambiste en tunique bleue l'introduisit dans une salle d'attente ; des revues traînaient sur un guéridon : Jef se crut dans le bastion de quelque dentiste.

Un long quart d'heure s'écoula avant qu'il ne perçut le premier signe de vie. Des voix surgirent du néant : quelques répliques articulées sur le ton de la courtoisie. Puis, le silence revint.

Muré dans sa solitude, Jef prépara son exposé. Il était impatient de livrer l'offensive. Trop plein de son sujet pour en éviter les débordements parasites, il campa le personnage qu'il s'apprêtait à rencontrer sur un siège et se mit en devoir d'élaborer une introduction :

« Vingt-trois ans, Klausewitz ! Vingt-trois ans que j'attends. Ma vie n'aura été qu'une longue et patiente digestion. Que de crapauds à récurer ! Que de couleuvres à débiter en tranches ! Ça y est, c'est fait. J'ai grignoté du bout des lèvres et transformé crapauds et couleuvres en matériau vaillant. Ce fut long mais c'est fait. Je suis rodé, adulte enfin ! Je n'ai plus la nausée... »

La lueur du jour déclinait. Jef s'habillait l'esprit. Déjà, ses projections confinaient au lyrisme.

Soudain, un nouveau bruit de pas le reconduisit aux réalités. Une porte s'ouvrit :

- Clairefontaine !

Klausewitz le serra dans ses bras. Un peu voûté, bien pris dans un costume gris très soigné, le vieux lutteur avait toujours belle prestance. A quelque détail, sa silhouette évoquait les jeunes premiers de l'époque romantique. Seules, les marques du visage dénonçaient un âge avancé.

Jef reçut non sans quelque émotion les bourrades de son vieux compagnon de trois journées. On le fit entrer dans un vaste bureau, on l'installa dans un fauteuil, on ouvrit une porte-fenêtre qui donnait sur les

quais. Pour sortir de l'embarras qui le gagnait, Jef lança dans un élan de jovialité :

- Comment diable avez-vous fait pour échapper à la Gestapo lors de votre passage en Turquie ?

- Hé ! Comment diable avez-vous fait pour savoir que j'avais été kidnappé ?

Les deux hommes éclatèrent de rire et se mirent en devoir de découdre le passé.

Jef brossa un tableau succinct de son existence ; en traits gras, les lignes générales, en masses estompées, les déceptions de l'après-guerre, le piétinement de ses jeunes années.

A son tour, Klausewitz décrivit l'intervention américaine, les dernières phases de la victoire, l'organisation des campagnes et des villes, l'élimination du chômage, les premières victoires contre la faim, la renaissance d'une très vieille nation qui, tout bien considéré, ne demandait qu'à s'éveiller.

Le soleil avait disparu derrière les toits de la ville. Sur une table basse, quelques fleurs recueillaient pieusement les derniers efforts du jour.

Jef se leva de son siège, fit deux pas en direction de la porte-fenêtre et se retourna d'un trait. Mains aux poches, le regard fixé sur son interlocuteur, il articula avec un rien d'émotion :

- Je ne sais comment vous remercier de m'avoir accordé cet entretien. Je voudrais qu'il soit le premier signe d'une réelle émancipation du grand nombre...

- Eh diable, je reconnais bien là vos ambitions !

Klausewitz semblait enclin à la plaisanterie.

- Je dois vous dire aussi ma joie d'être accueilli par vous dans cette ville.

- Pur hasard, j'y suis depuis quelques jours et pour quelques jours seulement.

Jef était remonté. L'attitude apaisante du vieux routier l'avait libéré.

- N'est-ce pas d'ici que partit Hong Sieou-tsiuan, fondateur des Taï Pings, avant de planter sa bannière à Nankin - capitale du premier régime communiste en Chine - qui interdisait l'opium et les jeux, préconisait

l'égalité de l'homme et de la femme - ô romantique - proclamait même, dit-on, l'inutilité de l'argent ?

- En effet... Un major britannique a été chargé d'écraser ce mouvement. Le damné leader se prenait pour le frère du Christ, moralisait les foules et de surcroît donnait dans la pureté ; plus d'opium : imaginez ! Les Anglais se sont fâchés.

- Sun Yat-sen, autre évangélisé - à croire qu'ici le christianisme fut un foyer de révolution - n'était-il lui-même de Canton ? Mao ne vient-il pas du Hounan, la province voisine ? n'est-ce pas du Kiangsi, autre voisine, qu'est partie la Longue Marche ?

- Vous avez appris votre leçon...

- Si peu. Rien avant 1850... Depuis lors, les nattes sont tombées, les hommes du sud ont gagné leur liberté... Ils ont encore beaucoup à faire mais les moyens dont ils disposeront à brève échéance leur permettront, mieux que des bottes de sept lieues, d'établir des relations avec les autres hommes, d'influencer les groupements humains les plus attardés.

- Doucement, doucement, mon vieux : l'âge d'or, c'est pour nos petits-enfants.

- Assurément...

Jef s'empara de la cigarette qu'on lui offrait.

- Il n'empêche que je suis ravi de vous entretenir de mes projets dans le fief natal du Docteur Sun, à deux pas de celui de Mao Tsé-toung et des frontières du Kiangsi. A vos yeux et aux miens, c'est une satisfaction puérole mais je suis en tel besoin de réconfort aujourd'hui que je me plais à y voir une chance de succès.

Klausewitz eut un petit sourire amusé.

- Voyons, reprit Jef ; si j'ai bien compris ma leçon, l'aventure humaine fut captivante à tous les âges mais votre génération fut mieux servie que toute autre. Le monde de votre enfance comptait un milliard et demi d'habitants. En cinquante ans, sa population a doublé et sa production décuplée. Dans vingt, trente ans au plus tard, ces facteurs confineront à l'asymptote. Nous assistons à une explosion.

Le pionnier considérait Jef avec intérêt :

- Cinquante ans, Klausewitz ! Je vous demande un petit effort de mémoire. Le jeune homme que vous étiez a vu partir en guerre des

cavaliers harnachée, des canons traînés par des troupiers, des armées somme toute assez comparables à celle d'Alexandre. L'humanité vivait sous la férule de monarques absolus, elle était pastorale et agricole, elle sortait de la jungle et se ramifiait en nations. Commencé il y a trois mille ans, l'âge du fer était à son apogée.

« Cinquante ans ! La poussée est immense. La vague anthropoïde devient une lame de fond. Donnez un coup d'oeil en arrière. Dans un premier temps, l'homme était un écumeur de steppes et de savanes. Pour survivre, il poursuivait parfois son gibier sur une centaine de kilomètres, cueillait des fruits sauvages, s'approvisionnait en poissons. La cueillette était pauvre et la chasse pénible. Pendant des centaines de milliers d'années, ce chasseur, ce pêcheur fut un animal famélique assurant avec peine sa subsistance et sa reproduction. Mais son corps était dur et sa tête fertile ; que n'a-t-il imaginé pour venir à bout des géants ! ... Puis vint le néolithique : le chasseur devint éleveur, le nomade se fixa sur un lopin de terre, la cueillette fit place à l'agriculture. Par le moyen de ses muscles, il gratta le sol, tira de l'humus assez de victuailles pour assurer le jour suivant. Dès lors, il put se multiplier ; ce furent les premiers noyaux de condensation, les premières éclosions : Chine, Egypte, Inde, Mésopotamie. Votre grand-père, Klausewitz, dans sa campagne prussienne, ne différerait en rien du paysan décrit par Aristophane, c'est-à-dire - à peu de choses près - de celui qui domestiqua chiens, porcins et bovins au début du néolithique.

Klausewitz approuva d'un geste. Jef poursuivit sur sa lancée :

- Nous, en cinquante ans, nous avons ouvert une nouvelle page du dossier. L'âge du fer a fait place à celui de l'électronique. Depuis que vous avez refermé la tombe de votre grand-père, des phénomènes nouveaux ont surgi qui ont fait de nous des êtres nouveaux. Quelque sentiment que nous en éprouvions, l'agriculteur, l'éleveur a fait place à l'homme de laboratoire. Ce courant est irréversible ; et son ampleur incalculable. Puisant à pleines brassées dans les matériaux accumulés au cours du quaternaire, nous franchissons toutes les barrières.

« Ce constat est à n'en point douter de nature à nous surprendre, voire à nous effrayer mais nos sentiments n'y font rien ; il faut l'intégrer au puzzle : les trois quarts des chercheurs, des penseurs, des découvreurs qui ont vécu dans nos rangs depuis l'origine de l'espèce sont actuellement

vivants ; nous produisons en vingt ans plus d'énergie que l'humanité n'en put consommer depuis ses premiers tâtonnements. Voilà les faits, Klausewitz. Nous avons crevé les cloisons.

Le vieux pionnier se rencogna dans son siège. Jef était captif de son sujet :

- N'en déplaise aux contempteurs de l'Evolution, la roue tourne. Ici même, à Canton, les rues portent témoignage d'un tour de force en voie de réalisation. Dix-huit ans à peine se sont écoulés en ce haut lieu de la famine et déjà l'homme n'est plus affamé ; plus d'inflation, plus de spéculation.

- Soit, mais nous avons encore beaucoup à faire, croyez-moi.

Trop accaparé par son exposé, Jef escamota l'opposition :

- Entre la révolte des esclaves et la libération effective des forces de production il s'est écoulé moins d'un siècle. Un siècle ou cours duquel mes proches parents, les Français, sont passés de la deuxième à la quatrième République, des premiers chariots propulsés par la vapeur à notre flamboyante Caravelle, des quatre-vingts aux quarante heures de travail par semaine. Nous avons mis les bouchées doubles.

« De son côté, la Chine n'a pas chômé. Entre la proclamation de la première République et les jours décisifs que nous vivons, il s'est à peine écoulé cinquante ans. Un siècle, cinquante ans, qu'est-ce donc à l'échelle de l'Histoire ? L'ahurissante audace de quelques hommes a eu raison des séquelles du passé. Oui, je suis ravi de vous entretenir de ma requête à deux pas des frontières du Kiangsi. Je ne connais rien de plus émouvant que la Longue Marche. Si discutables qu'en fussent les résultats d'un point de vue stratégique, elle représente l'une des plus admirables parmi toutes les épopées figurant dans l'histoire des nations. Elle vient à point voulu pour stigmatiser les nouvelles générations, pour prouver que l'effort conduit au succès... Ils étaient cent mille au départ, à peine huit mille à l'arrivée. A l'époque que nous vivons, un tel rappel des vertus élémentaires était nécessaire. Nous avons tous compris qu'une évolution accélérée émerge des dernières décennies ; elle apparaît comme une étape décisive au cours de laquelle l'implantation des infrastructures, des méthodes de production, des systèmes de répartition, la mise à jour des philosophies, le renouvellement des expressions artistiques, la canalisation des grands

courants de la pensée, s'effectuèrent sous un potentiel si élevé qu'il deviendra pratiquement impossible d'en contrecarrer les effets. Les vecteurs d'une ère nouvelle surgissent du passé. L'âge d'or, oui, l'âge d'or que vous évoquiez est à portée de la main. Mais nous abordons un carrefour dangereux. L'instant est venu d'orienter l'humanité sur les voies de sa découverte. Ce qui est en train de s'élaborer dans le mystère d'une vaste biochimie tiendra lieu de moelle épinière à l'espèce humaine pendant plusieurs siècles. Qu'allons-nous sortir du moule ? Monstre ou digne produit du quaternaire ? J'ai pensé qu'il pouvait être utile de vous soumettre le fruit de mes réflexions.

- Tout un programme ! Allez-y...

- Je vous préviens que ça ne tient pas en deux mots. - Rengainez vos scrupules, j'ai tout mon temps. Klausewitz dénoua sa cravate et choisit un nouveau siège. Jef prit place dans un fauteuil en vis-à-vis.

- Eh bien, l'homme a pris du poids. Voici notre anthropoïde en possession d'outils à la mesure de ses ambitions. L'heure est cruciale. Il importe que les décennies à venir s'orientent dans des voies favorables à l'épanouissement de nos facultés. Favoriser une éclosion : c'est là tout mon programme... Or, l'orientation qui me tracasse est également, vous le savez, le souci premier des promoteurs de l'autre camp.

- Vous avez raison d'y penser. Leurs réflexions se situent effectivement dans la même dimension que les vôtres mais avec une optique assez différente.

- Comment en serait-il autrement ? Ils s'inspirent d'un système hérité du moyen-âge ; nous, d'une structure héritée de la révolution industrielle.

- A première vue, la chronologie nous serait favorable...

- Méfions-nous ; il serait pour le moins déraisonnable de décréter que l'antériorité de leur méthode la désigne à une mort prochaine... Et pourtant, c'est ce que font, en Occident, les révolutionnaires de votre génération...

- C'est assez vrai, concéda Klausewitz ; ils s'endorment sur leurs lauriers.

La conversation se déroulait sur un ton parfaitement courtois, sans inflexions de voix, sans manifestations inutiles. Plus la pente s'élevait, plus

vigilante était la bride qui dominait l'expression. Au loin, la rivière des Perles dessinait ses méandres ; sous la fenêtre, un oiseau modulait sa jubilation. Une très petite brise caressait le feuillage d'un arbre centenaire. Une bouffée d'air pénétra dans la pièce, riche d'effluves délicates. Pendant la durée d'un soupir, Jef se crut à mi-chemin du calme premier.

Un sifflet de locomotive les reconduisit aux réalités.

- Ne croyez pas, reprit-il, que je suis à la recherche d'une politique des anges, d'une philosophie désincarnée. J'essaye simplement, dans la mesure très limitée de mes moyens, d'appliquer la méthode dialectique aux grands problèmes évolutifs sur lesquels nous avons devoir d'exercer nos talents. Au début de ce siècle, le socialisme apportait à l'homme des chantiers un moyen d'accéder à toutes ses aspirations ; dans l'ordre économique, social ou culturel, la porte s'ouvrait sur des perspectives gigantesques : satisfaction des tubes digestifs, libération des esprits, harmonisation des facultés ; dans l'ordre spirituel, il damait le pion aux chapelles ancestrales et s'érigait en défenseur de la libre pensée. Mais à peine sorti de sa crise adolescente, le voici rabougri, le voici diminué. J'ai la conviction que nous devons cette décrépitude à un mauvais dosage entre ce qui revient à la pensée et ce qui revient à l'action. Nous nous sommes laissés dévorer par la lutte immédiate. Preuve ? Cherchez un grand philosophe dans nos rangs !

- Je vous rejoins volontiers.

- Il est grand temps, Klausewitz, de prolonger l'effort des générations précédentes. C'est cela que je suis venu vous confier.

- Fort bien ; qu'avez-vous à me proposer ?

La nuit était venue. Les oiseaux jacassaient à perdre haleine. Le vacarme des grillons s'amplifiait.

- Puis-je refermer la fenêtre, s'enquit le visiteur ?

- Naturellement.

Jef contourna le bureau et alla se retrancher dans le fond de la pièce.

- « Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas » ; Aragon nous avait ouvert une voie. Depuis lors, les physiciens ont oeuvré comme trente six diables, les généticiens s'en sont donnés à coeur joie, les anthropologues ont découvert les derniers éléments de la continuité. Nous,

les dialecticiens, qu'avons-nous fait de notre merveilleux outil ? Rien ou à peu près. Pour tirer les marrons du feu, les experts en contrefaçon n'ont aucun besoin de se creuser la cervelle : il leur suffit, comme au temps de grand-père, d'orienter l'un contre l'autre celui qui croit au ciel et celui qui doute d'un au-delà. Que le problème soit dépassé, vous le savez aussi bien que moi. Le drame, c'est que l'homme de la rue ne le sait pas : pour répondre aux aspirations de sa vie intérieure, il s'adresse accessoirement au prêtre ou se plonge, pour ajouter à la confusion, dans les rêveries quotidiennes alimentées par les astrologues et les cartomanciennes. J'ai le sentiment qu'il devient urgent d'éveiller les esprits, d'enseigner à l'interlocuteur une langue commune... d'élargir nous-mêmes notre propre entendement.

- Précisez votre pensée.

- Personne aujourd'hui ne songe aux développements très prochains qui nous guettent. Je ne m'inquiète pas pour le sort matériel de l'humanité : à brève échéance, tous les hommes mangeront à leur faim...

- Que le ciel et le grand Staline vous entendent...

- Ne plaisantez pas, ça ne saurait tarder. L'homme tel que le conçoit l'économiste, producteur et consommateur, sera dès demain, aussi bien dans le vieux continent qu'en Amérique, réduit à l'un de ces deux aspects : le producteur aura fait place à un duplicateur automatique ; nous aurons de tout à profusion. Le consommateur, lui, après quelques indigestions, dépassera inévitablement ses vellétés de gaspillage ; je ne me mets aucunement en souci pour lui. Ce qui m'inquiète, ce sont les prolongements psychologiques et affectifs d'une telle transformation. Car il ne suffit pas de produire et de consommer...

- Naturellement !

- C'est à ce stade, très prochain - il faut bien se le mettre en tête - que les vrais problèmes surgiront. L'homme oisif, disponible, celui que les moralistes considèrent avec un sentiment d'inquiétude, vous savez bien : celui qui a su se dégager de la machine infernale, gravir les degrés du rêve, celui qui, du fait de son dynamisme, se conforme au dynamisme de la vie au risque de perturber l'ordre établi, celui-là, donc, fidèle à sa définition, dévoilera une fois de plus de nouveaux horizons. C'est lui qui m'effraie : son appétit une fois satisfait, quel sens donnera-t-il à son existence ?

Klausewitz eut un petit rire moqueur :

- Ma foi, si je ne me fourvoie, Aldous Huxley a déjà répondu à votre question.

- Nous y voilà ! Le cauchemar généralisé. C'est ce « Meilleur des Mondes » - là qu'il faut éviter : celui des technocrates au service des possesseurs de biens. Une philosophie de ce type a déjà influencé les conseillers des grandes banques d'affaires. Lancés à bord d'une planète où les conditions de vie seront totalement modifiées, je crains que ces hommes, incapables de dépasser leurs particularismes, n'en viennent à conditionner les naissances de telle façon que les Alpha et seulement les Alpha aient accès à la connaissance. C'est déjà ce qu'ils font dans leur société où pourtant les biens sont répartis à gogo : on y produit des moyens d'abrutissement à dose massive. L'homme, dit-on, peut être modifié par modification de l'embryon. Que ne feront ces racistes, grand dieu, pour répondre à un obscur besoin de sécurité, lorsqu'à leurs masses de *négrs* seront venues s'ajouter les communautés archaïques du tiers monde ?

- Pas si vite, mon vieux ; nous n'en sommes pas encore là !

- Je vous l'accorde... Les deux tiers de l'humanité crèvent encore de faim ; mais les changements s'approchent à grandes foulées, l'avènement des technocrates au service des possesseurs de biens est imminent.

- Que pouvons-nous y faire pour le moment ?

- Résister sur tous les fronts.

- C'est ce que nous faisons.

- Pas assez fort, pas assez vite.

- Je veux bien vous suivre mais encore une fois, où allez-vous de ce pas ?

Jef pointa deux doigts en avant :

- Les grands possédants mènent le jeu à un train d'enfer, vous le savez. Ils ont espoir de nous gagner de vitesse. Pour fausser le déroulement de l'histoire, ils sont prêts à verser dans la balance tous les moyens dont ils disposent.

- Je leur fais confiance...

- La tranche d'histoire que nous vivons est de beaucoup la plus périlleuse de toutes celles qu'a jamais connues l'humanité. Dans cinq... six décennies au plus, la crise sera dépassée ; mais entre temps nous avançons

à tâtons. Il appartient aux hommes de notre génération de trouver une issue. Pour ce qui est de moi, j'ai pris mes responsabilités. Deux groupements démesurés s'affrontent ; chacun d'entre eux est aveugle, chacun d'entre eux dispose d'un pouvoir de destruction pratiquement illimité, chacun d'entre eux se replie sur lui-même fort de son influence et de sa souveraineté. Tant que les choses resteront ainsi, le dialogue sera bloqué. Or, un courant pourrait s'établir si on provoquait chez l'un des deux antagonistes un changement qualitatif important.

« En découvrant les effets de la production de masse et les portes ouvragées de l'Occident, les Rouges évoluent déjà vers plus de liberté, non sans mal et trop lentement à mon gré, mais ils évoluent, c'est un fait. Par contre, dans l'autre camp, les Blancs restent, pour l'heure, insensibles à la marche du temps. C'est là qu'il faut placer une amorce. Vous me suivez ?

- Tout à fait.

- En biochimie, tout changement qualitatif durable procède en circuit fermé. Considérez une masse puissante, dominatrice, prospère, bardée de défenses, vivant sous l'empire des jouisseurs et des possédants. Tant qu'elle se croit invulnérable, une telle masse est hermétique, insensible aux apports extérieurs. La soif de jouissance et le besoin de posséder lui tiennent lieu d'arguments, son optique particulière la rend inapte à tout échange, l'écluse est fermée. Soumettez cette masse à une influence extérieure sous la forme d'un effet choc, d'une révélation ; rendez la consciente, par exemple, d'un risque sérieux et imminent ; aussitôt, dans le bouillon de culture, des cellules géniales se mettent à proliférer. C'est un phénomène singulier. Pour peu que l'occasion leur en soit donnée, elles émergent de la masse organique. Face aux situations critiques, les esprits supérieurs prennent le pas sur les jouisseurs et les tyrans. Leur propension à la sagesse agit sur leur entourage ; le dialogue s'établit, les forces de cohésion l'emportent sur les antagonismes désuets.

« C'est ce phénomène que je veux déclencher.

- L'agitation ? Naturellement ! Quelle forme allez-vous lui donner ?

- Il ne s'agit pas d'agitation telle que nous la concevions au début du siècle. Ce travail de persuasion, ce proche en proche, ce goutte à goutte, convenait à des gens qui disposaient de tout leur temps. Cette époque est révolue, ces moyens sont désuets. Ce que je cherche à provoquer, c'est une

prise de conscience globale, brutale, quelque chose qui aurait le caractère d'une explosion.

- Une explosion ? Bigre !... Ça se contrôle mal, une explosion. Le temps fait assez bien les choses, non ? Le goutte à goutte a accompli un travail durable. Une explosion ? Ma foi..., je ne demande qu'à voir de quoi serait faite cette explosion mais j'ai le sentiment qu'on pourrait trouver une meilleure utilisation de nos compétences.

« Voyons, Clairefontaine ! Auriez-vous changé au point de ne plus comprendre des choses aussi fondamentales ? Souvenez-vous de nos échanges. Séparés du village initial assez tôt pour ne plus y avoir de chaumière, adhérant à notre patrimoine avec assez de passion pour avoir souci de l'associer à celui des autres nations, nous sommes, vous et moi, conscients des virtualités de l'espèce, convaincus de la nécessité d'une démocratie qui ne soit plus formelle, déterminés à promouvoir l'amour, le respect d'autrui, la gaîté, assurés de l'aboutissement...

- De la victoire ? s'esclaffa Jef. Parlons-en ! Elle est en train de nous échapper.

Il sortit de son retranchement et fit à pas comptés le tour du bureau ; puis il vida son verre et se campa devant le vétéran qui le considérait avec inquiétude.

- Je vous vois venir, bougonna Klausewitz ; vous avez choisi la guerre.

- C'est un peu ça.

- Vous venez en corsaire.

- Il y en eut de tout temps.

Avec des gestes d'orfèvre, Klausewitz vida sa pipe dans un cendrier.

- Pour vous parler franc, je suis également hanté par l'urgence dans laquelle nous sommes mais je ne vois pas de solution immédiate. La répartition des forces est fracassante. Nous avons, certes, tout loisir de gueuler que nous possédons le moyen de faire sauter la planète mais rendez-vous à l'évidence, mon vieux : nous sommes ligotés.

- Beaucoup moins qu'il n'y paraît.

- Tiens, tiens ! Vous m'intéressez.

- J'y viens.

« A l'occasion des célébrations du 1er octobre, le ministre des affaires étrangères de la Chine nouvelle a déclaré, face à une assistance nombreuse, que son pays était disposé à affronter une agression étrangère, que la Chine était prête au sacrifice suprême, qu'une épreuve de force aurait pour effet d'activer l'évolution du tiers monde, bref qu'il faudrait bien un jour ou l'autre en découdre et que l'escalade ne l'intimidait aucunement.

- Oui, gloussa Klausewitz, mais n'oubliez pas qu'après ces intransigeantes saillies, il a eu soin de prier l'assistance de ne pas le considérer comme un homme belliqueux...

- Soit, l'ironie était évidente...

- Notez également que Mao s'est inspiré de Sun-tsé qui recommandait d'éviter le combat contre un ennemi trop bien équipé - ou quelque chose d'approchant ; ne retenez que l'idée... C'est pour répondre à des impératifs de cette nature que l'Armée rouge a si souvent cédé le terrain. C'est toute la tactique des maquisards disposant de faibles moyens. Ceci pour vous ramener à une juste évaluation de notre comportement.

Jef, le regard fixe, tira une bouffée de cigarette et articula d'une voix mesurée :

- Je sais. L'Union Soviétique et la Chine disposent d'un armement suffisant pour ne rien avoir à craindre de l'opposant - la seule menace d'une expédition aurait d'ailleurs pour effet de renvoyer à leurs équations démentielles les stratèges des deux camps. C'est pourquoi la diplomatie soviétique, sans renoncer à l'essentiel, devient souple et prudente, la tendance dominante étant à la circonspection. C'est pourquoi dans une certaine mesure, la Chine, en matière stratégique et quelque différente que soit par ailleurs sa position, se livre surtout à une action théâtrale. N'a-t-on point parlé d'escalade verbale ? Qu'y a-t-il derrière ces atermoiements ?

Klausewitz laissa retomber ses mains sur ses genoux :

- Une volonté de paix assez évidente, une stratégie prudente...

- Et une peur bleue de l'Oncle Sam, pas vrai ? Toujours prêt, d'une main, à vous donner un sucre d'orge et de l'autre à vous administrer une retentissante raclée.

- La réplique serait cuisante, vous en convenez ?

- J'en conviens, soupira Jef. Et les risques de l'enjeu vraiment trop disproportionnés. Qui oserait exposer les nations à l'ultime conséquence de l'escalade ?

Klausewitz se redressa :

- Vous me rassurez.

- Je le souhaiterais, grogna Jef. Hélas ! Nous ne pouvons pas rester l'arme au pied. Ce que les formations nationales sont dans l'impossibilité de faire, des particuliers peuvent l'entreprendre.

- Des particuliers ?

Jef baissa le ton et, comme pour mieux souligner l'importance de sa déclaration, plaça son regard dans celui de Klausewitz :

- Oui, j'ai l'intention de lancer une compagnie privée.

- Ah, ça ! Vous me surprenez.

- Une compagnie de transport aérien industriel. C'est l'objet de ma visite.

- Sapristi ! Et que voulez-vous faire de ces avions ?

- Trim-ba-ler-u-ne-car-gai-son-sa-lu-taire.

- Ah, NON !!! ...

Klausewitz passa ses deux mains dans sa crinière et considéra longuement son jeune assaillant puis, après un effort pour sortir de son siège, il fit quelques pas et s'immobilisa auprès de la porte qui donnait accès au couloir. Son visage était sévère. Un cordon pendait à la cantonnière. Allait-il demander assistance, faire boucler le forcené ?

Jef l'observait à la dérobée. Il le voyait par-dessus son épaule, tête basse, jambes écartées, parfaitement immobile. Il se sentait extrêmement las. Une sorte d'ivresse s'empara de son esprit. Les lumières de la ville et la ligne scintillante de la rivière qui se perdait au loin lui parvenait comme dans un rêve. Le silence de Klausewitz lui parut insolite.

- Vous pensez que je suis dérangé, n'est-ce pas ? questionna-t-il ?

- Non, j'évoquais nos conversations d'autrefois...

Jef respira profondément.

- Ceci n'en est qu'un prolongement. L'heure est venue d'agir...

Klausewitz s'était montré bon prince.

Avançant sur un terrain dorénavant dégagé, Jef tira profit de son avantage. Derechef, il orienta la discussion sur des voies précises :

difficultés du Vietcong, de l'Amérique latine, présence de la Flotte adverse en Mer de Chine, des concentrations d'avions en Thaïlande, dans l'île de Guam, au Japon, évaluation de l'arsenal bactériologique, de la DCA, des réserves atomiques, des réserves en stupéfiant, stockage des déchets radioactifs, vulnérabilité des métaux précieux, étude des projets de perturbation de la magnétosphère, de la dégradation du pétrole par introduction de ferments, guerre sous-marine, etc...

A deux heures du matin, Clausewitz avait perdu sa mine de confesseur indulgent. Pour éviter de s'embarquer dans une galère dont il n'avait pas encore eu le temps de vérifier l'équipement, il croisait le fer avec une lucidité farouche. La matière diabolique, le « révélateur » que son jeune confrère prétendait lâcher à destination pouvait avoir des répercussions incalculables.

Il s'était carré dans son fauteuil.

- Une fois de plus, dit-il, quel cas faites-vous des réactions de l'autre camp ?

- Pour éliminer le risque d'une réplique immédiate contre l'URSS ou la Chine, il est indispensable que les Overseas Freighters ne dépendent d'aucune puissance antagoniste.

- Les Overseas Freighters ?

- Oui, c'est la raison sociale de ma société ; elle est conforme au travail que nous effectuerons pendant toute la durée de l'entraînement.

Clausewitz s'extirpa du canapé dans lequel il avait cherché refuge. Ses sentiments pour le gaillard et pour le projet étaient indissolublement mêlés. Le jeune officier rencontré vingt-trois ans plus tôt en Angleterre avait fait place à un ours apparemment déterminé à ne rejoindre sa tanière qu'après avoir mis à sac toutes les ruches du quartier. Mais Clausewitz n'était pas homme à prendre quoi que ce fût au tragique. Il considérait que Jef, bien qu'il eût été autorisé à le faire, n'avait jusqu'alors jamais usé de ses services et s'estimait en devoir de l'écouter jusqu'au bout. Ce qu'apportait ce jeune bagarreur péchait par excès d'audace mais l'idée maîtresse était séduisante. Le vieil organisateur se piquait au jeu. « Révélateur », « matière diabolique »... On ne pouvait rejeter un tel projet sans l'étudier. Était-il au fait des dernières trouvailles électroniques ? Ses conseillers de

l'Air et de la Marine ne disposaient vraisemblablement pas de tous les éléments nécessaires pour se prononcer sur la tactique absolument inédite qu'on venait de lui présenter.

Quelque avancée que fût la nuit, il entreprit d'analyser l'extravagante proposition de son jeune confrère. L'échange se poursuivait. Les questions du vieux tacticien prirent le tour d'une enquête méthodique :

- Combien d'équipages ?

- Huit : un par avion.

- Combien d'hommes dans chaque équipage ?

- Quatre.

- Huit fois quatre... C'est beaucoup. Avez-vous du monde sous la main ?

- Une vingtaine d'éléments à sonder.

- A sonder ? Ils ne sont pas au courant de vos intentions ?

- Non.

- Où serait domiciliée la raison sociale ? - Djakarta.

- Ça tombe bien... Pourquoi Djakarta ?

- Parce que le coup d'État militaire de ces jours derniers semble tourner au désavantage des révolutionnaires, à l'avantage des intérêts privés et que les ambassades ne verront rien de suspect à l'implantation d'une entreprise capitaliste après une telle inversion des tendances.

- Mais de nombreux pays répondent à ces conditions !

- Oui mais il en est peu où vous puissiez m'aider aussi efficacement : si j'ai bonne mémoire, vous êtes Indonésien par votre mère ?

- Vous avez bonne mémoire, en effet.

Clausewitz offrit une nouvelle cigarette à l'instigateur de troubles. Déjà, la mise en oeuvre d'un système d'une telle importance excitait son sens de l'organisation. Les premières lueurs du jour envahissaient l'horizon.

- Quel type d'avion allez-vous utiliser ?

- Le 1649. Un long-courrier américain ; le dernier né de la famille des Constellation.

- On en trouve ?

- Par douzaines. Tout un groupe a été mis dans le coton à Orly. La KLM en possède également un certain nombre. Ces avions sont voués à l'immobilité définitive. On peut les enlever pour une bouchée de pain.

- Quel débours faut-il envisager ?
- Deux millions de dollars... Ce n'est qu'un ordre d'idée.
- Et votre base de financement ?
- Quelque fortune vacante.
- Fortune vacante ?... Qu'à cela ne tienne, ça se trouvera sans difficulté.

- Vous me rassurez.

Klausewitz ne put réprimer un léger sourire. - Avez-vous une ouverture en perspective ?

- Bah !... Un actionnaire des Pakistan Airlines ; rien de précis.

- Qui ?

- Un nommé Vandar.

- L'exemple n'est pas mauvais.

- Vous le connaissez ?

- Oui mais c'est un homme trop gourmand. Il y a d'autres possibilités. Les banques suisses regorgent de dépôts camouflés ; des fortunes récentes, des masses d'argent détournées de leur destination première par les gredins du tiers monde : produits de prébendes, ristournes inavouables, pots-de-vin... Jef fit claquer deux doigts :

- C'est là qu'il faut taper.

- Juste retour des choses mais ne vous inquiétez pas, nos réserves suffiraient déjà...

- Vos réserves ? objecta l'aviateur ; ah non ! Cent fois non ! Vos organismes devront respecter la plus stricte neutralité. C'est par leurs services financiers que les Etats contrôlent les agissements humains. Sans argent, pas de moyen de production, pas de moyen d'action. En contrôlant les finances, l'Etat a le pouvoir de classer et de fichier toutes les activités d'une certaine envergure.

- Ne vous donnez pas tant de mal, gloussa Klausewitz, je connais la chanson. J'ai mis moi-même plus de dix ans pour prendre rang parmi les capitalistes respectables. C'est ainsi que j'ai alimenté mon réseau de renseignements.

Il tira sur sa cigarette.

- Et quelles seraient vos activités ?

- *Tramping*. Transport à la demande. La fonction commerciale est assurée soit par le moyen de contrats importants établis au niveau des directions soit par affrètements directs à l'initiative des commandants d'unités.

- Et... vous comptez pouvoir remplir ces avions ?

- Je me suis déjà livré à une étude de marchés, expliqua Jef. Nombreuses sont les denrées qui, du point de vue de l'économiste, doivent revenir à l'avion. Si les courants sont encore hésitants, c'est que l'exploitation n'a mis en oeuvre ni les tonnages déterminants, ni les conditions d'exploitation requises. On peut obtenir un très haut coefficient de remplissage en dérivant sur l'avion certaines denrées traditionnellement fidèles au transport de surface.

- Ainsi, vous pourriez donner le change assez longtemps.

- Et même rapporter un peu d'argent.

- De mieux en mieux. En combien de temps pourriez-vous couvrir l'investissement ?

- L'investissement ? Oh, là !... Il y faudrait quand même plusieurs années.

- Dommage ! bougonna Klausewitz. Vous n'aurez pas le temps de vous débarrasser de votre bailleur de fonds.

Il se caressa le visage.

- Et votre structure juridique ?

- Très classique : société anonyme. On pourrait même s'encombrer d'une clause chère aux jeunes patrons : répartition d'une part des bénéfices au personnel...

Klausewitz ne put réprimer un sourire.

- Singulière idée, n'est-ce pas ? reprit Jef. Tout à fait illusoire en effet, mais de nos jours, ça fait bien dans le tableau ; on est tenté d'y voir la marque d'une saine gestion... D'ailleurs, c'est tout à fait secondaire. Je me rangerai aux désirs du principal actionnaire.

- Je vois, marmonna Klausewitz, que vous avez appris le métier. Et l'entretien de vos avions ?

On procède par contrats multiples ; on se limite à l'assistance technique pour faire face aux pannes importantes. Le potentiel des avions

sera suffisant pour que nous n'ayons jamais à envisager une « grande visite ».

- Vous redoutez les « grandes visites » ?

- Elles sont ruineuses ; nous devons les éviter. Pour ce qui est de l'entretien courant, pas de difficultés : les mécaniciens disposeront de tout le temps désirable pour s'en occuper. Les pièces défectueuses peuvent être confiées à une entreprise disposant de l'outillage nécessaire.

Il changea de position.

- Il y a toutefois un problème auquel je n'ai pas encore trouvé de solution : la création d'une soute camouflée. La camelote que nous devons trimbalier à échéance ne passera jamais par la porte-cargo. De plus, il faudra sans doute ménager une trappe dans le plancher. Qui fera ces travaux ? Klausewitz éleva ses deux mains en signe d'ignorance :

- Un atelier de la Chine populaire, j'imagine ?

- Pas question ! Nous ne toucherons pratiquement le territoire Chinois qu'une seule et unique fois, pour prendre livraison du grisbi. Vos services ne doivent intervenir en aucun cas. C'est l'une des conditions de notre réussite ; c'en est une - et majeure - de la sécurité des populations. Il nous faudra vivre sur nous-mêmes pendant plusieurs mois : le temps nécessaire à l'entraînement des équipages, le temps nécessaire à la mise en confiance du monde aéronautique. Les jeunes entreprises sont surveillées. Une certaine accoutumance est nécessaire. Les machines administratives souffrent d'inertie, vous le savez. Les autorisations de survol sont délivrées avec prudence. Nous devons banaliser nos activités. Le sérieux de notre travail, la réputation dont nous jouirons seront nos meilleurs garants ; notre succès commercial sera notre premier gage de sécurité. Pas de rotations sur la Chine, l'obtention des libertés coutumières est à ce prix.

Klausewitz s'étonna :

- Mais encore, il faudra bien que vous touchiez un aéroport chinois !

- Assurément, confirma Jef : une seule et unique fois. L'escale ne devra pas excéder quarante minutes. Un plan de vol peut souffrir un retard de cet ordre entre deux escales ; quarante minutes, sur un long trajet ça peut toujours être mis au compte des vents contraires.

Klausewitz se prit la tête à deux mains, puis, du bout des lèvres :

- Est-ce là ma seule intervention ?

- Non, je vous en réservais une autre mais c'est plus banal. Il faudrait me procurer du matériel électronique japonais ; ce matériel représente ma justification commerciale : c'est un fret assez classique parmi tous ceux qui transitent dans les entrepôts du monde entier.

Le vieux baroudeur retrouva sa vivacité :

- Excellent camouflage !... Avez-vous déjà fait le choix d'un fournisseur au Japon ?

- Ma foi, non.

- J'ai ce qu'il vous faut. Un bonhomme spécialisé dans l'exportation. Il expédie des tonnages considérables et jouit d'une excellente réputation.

« Quant au... complément - sacrebleu, j'ai encore l'impression de rêver - je crois bien qu'un de mes agents - c'est un autrichien - aura la possibilité de vous le procurer. Mais il lui faudra sans doute plusieurs mois : il ne dispose que d'un très modeste atelier.

La mise au point du dispositif se déroulait entre spécialistes. Klausewitz se prêtait à la machination. Redoutant la paille dans le matériau, il analysait avec une discipline implacable tous les rouages de la procédure imaginée par son jeune confrère. A seule fin de déceler un vice, une imprévision, il entraînait dans le jeu, le poussait à ses ultimes conséquences, soulignait les aléas, apportait des solutions. Sa critique était constructive.

Jef se prit à douter de sa bonne étoile. Jamais il n'avait espéré obtenir l'assentiment de son interlocuteur en un temps aussi court.

Quand il rejoignit son hôtel, le soleil avait déjà franchi l'horizon.

*

* *

- Non !

Klausewitz observait son invité.

- Décidément, je ne peux pas m'y faire.

La parole était ferme mais le regard disait assez la séduction qu'exercent parfois les jeunes audaces sur les stratèges en fin de carrière.

- Que diriez-vous d'un pot de bière ?

Klausewitz se dirigea à pas comptés en direction d'un meuble ouvrage ; son visage exprimait toute une gamme de nuances :

- Mon vieux Jef - puisque c'est ainsi qu'il faudra dorénavant vous appeler - je ne vous cacherai pas que vous m'effrayez. Vous me voyez sur la défensive.

- Je ne désespère pas de vous convaincre...

- Attendez...

Klausewitz revint auprès de la table et but une gorgée.

- J'ai bien réfléchi à votre projet ; j'ai pris place à bord d'un avion, j'ai effectué le voyage à côté de vous, dans la cabine. Nous avons évité les îlots, les unités maritimes, nous avons abordé l'objectif sur la pointe des pieds. C'est là que les choses se sont gâtées.

- Quoi ? Shanghaï et Léninegrad furent réduites à l'état de cendre ?

- Non, nous avons été abattus. Vos avions sont des vecteurs lents.

L'opposant a le temps d'intervenir, il n'aura pas à recourir à une réplique automatique.

Jef laissa tomber ses bras le long du corps et bougonna :

- C'est un avantage, vous en conviendrez.

- Attendez. Si j'ai bien interprété l'actualité, le « laser » dans la bande lumineuse et dans la bande ultra-courte le « maser »...

- Nous y voici ; lança l'aventurier sur un ton impertinent.

Klausewitz l'interrompit des deux mains :

- Une minute, s'il vous plaît... « Laser » et « maser » ont pour effet de concentrer l'énergie qui leur est fournie et de la transmettre sous la forme de faisceaux concentrés. Ce sont des engins redoutables. Par ailleurs, les instruments d'optique placés sur orbite ont la faculté de détecter les objets les plus infimes à la surface de la terre... Sans parler des magnétomètres et des radars satellisés. Vos avions n'échapperont pas à l'observation.

Klausewitz humecta ses lèvres fines :

« Voyez-vous, les ondes électromagnétiques ont été, pendant toute la durée de ma carrière, à la fois ma principale assistance et mon plus grand ennemi ; vous me pardonnerez, j'espère, de leur porter un si grand intérêt. J'admets que votre marathon acrobatique puisse échapper aux stations de radar implantées en réseaux serrés dans les régions auxquelles

vous me proposez de livrer notre marchandise : sous certains angles, on peut passer entre les mailles du filet. Hélas, le progrès marche à un rythme endiablé. Vous avez vous-même, hier, suffisamment évoqué l'accélération de l'histoire pour qu'il soit vain de vous le rappeler. Vous n'ignorez pas que les Américains - et en outre les Soviétiques - utilisent depuis quelques mois déjà, des instruments dotés de qualités étonnantes. Qu'en faites-vous dans votre raisonnement ?

- Les lasers ? lança Jef sur un ton véhément ; je les attendais ! Pour être franc et - je vous prie de m'en excuser - peut-être un peu trop direct, je considère « maser » et « laser » comme vues de l'esprit à l'heure que nous vivons. L'infrastructure n'est pas au point. Le stade expérimental est à peine amorcé. Ceci étant posé, ils auront vraisemblablement un effet décisif dans quelques années. Raison de plus pour agir alors qu'il en est temps encore.

- Admettons que vous ayez raison. Et les instruments d'optique satellisés ?

- Les Samos ? Des merveilles à n'en point douter ; mais ils ne constituent qu'un appoint.

- Cependant, l'expérience est probante ; des essais ont été effectués.

- Tout à fait, rétorqua Jef toujours aussi véhément ; mais dans quelles conditions ? La terre est immense, voyons ! Les objets que nous manoeuvrons n'y sont que poussière ! A supposer que tous les objets ayant le volume d'un avion puissent tomber sous le coup d'un repérage instantané, j'ai bien dit : tous les objets - ce qui implique une couverture totale et continue - à supposer que les boîtes noires que vous mettez en vedette soient à même d'en retransmettre la photographie, à supposer qu'il soit ainsi possible de préciser la nature de chacun de ces objets et, en faisant intervenir des considérations diverses, de séparer les éléments inconnus des éléments connus, à supposer qu'on dispose d'un ordinateur assez puissant pour procéder à une confrontation continue entre la carte ainsi établie et la carte globale du contrôle aérien, on n'aura toujours pas le pouvoir de sélectionner mes huit indésirables. Pour discriminer utilement après toutes ces prouesses techniques, il faudrait que l'ensemble des avions faisant route à un instant donné fussent connus du contrôle, ce qui est loin d'être le cas. Klausewitz vida son verre d'un trait.

- Ce que vous m'apportez là mérite réflexion, j'en conviens.
- Le magnétomètre ? le radar ? les caméras satellisées ? pour sûr, j'y avais bien pensé. Pourquoi pas l'infra-rouge tant que nous y sommes ! Les stratèges en ont mis dans tous les coins. J'en connais une station dans les Pyrénées...

Klausewitz eut un sourire angélique -

- Vous êtes très au courant de l'actualité.

- Jusqu'à la démesure. A trop rechercher les points faibles d'une entreprise, on a volontiers tendance à multiplier les défenses de l'opposant. J'ai le sentiment, Klausewitz, que nous sommes nous-mêmes quelque peu victimes du bluff entretenu par les spécialistes de la guerre psychologique. Place aux informations, certes - nous n'en aurons jamais assez - mais aussi place au bon sens.

Klausewitz affichait une gravité peu coutumière. Jef crut déceler sur son visage le signe d'un assentiment. Le vieux corsaire était-il sous le coup d'une séduction passagère ? Le cadet eut à coeur de ne pas le provoquer en état de faiblesse. Leurs yeux se croisèrent. Plusieurs secondes s'écoulèrent jusqu'au moment où, leurs regards toujours rivés l'un à l'autre, Klausewitz eut un geste de lassitude.

- J'attends un chargé de mission, dit-il. Je vous prie de m'excuser. Nous nous reverrons demain dans la matinée.

Il avait prononcé ces paroles banales avec une intonation profonde. Une fois de plus, le grand responsable tenait un échafaudage à bout de bras - et quel échafaudage ! Jef éprouvait un vif besoin de prolonger l'entretien mais l'avertissement d'un sixième sens mit un bâillon à sa curiosité. Une décision ayant pour effet de bouleverser l'histoire ne pouvait s'enlever sur un coup de dés. Klausewitz avait rang de ministre d'Internationale ; ses moyens d'action étaient immenses. Mais de quelles précautions ne devait-il s'entourer !

Jef ouvrit la porte et se retourna :

- Je vous rencontre ici même ?

- Non, je passerai vous prendre à l'hôtel dans la matinée. Quand Jef eut franchi le seuil du bâtiment, la lumière du jour l'assaillit de façon très inopportune. Il enfonça la tête dans les épaules et se mit à pousser un caillou à petits coups de pieds. Ce réflexe lui venait de sa jeunesse

méditative. Une nouvelle journée s'achevait. Il avait une sensation d'extrême solitude. Les rues étaient paisibles, le soleil déclinait. Une angoisse insidieuse, insupportable, lui collait à la peau. Plus on s'engage, plus on s'expose aux jugements d'autrui. Il abandonna son caillou dans un caniveau. « A quoi bon ? » Le doute se mit de la partie. « Infléchir le cours de l'histoire ? Quelle ambition ! » Il traversa lentement le hall de l'hôtel et referma sur lui la porte de sa chambre aussi doucement que s'il eût été sous le coup d'une arrestation. Le bruissement de la rue l'incommoda. Il ferma précautionneusement sa fenêtre. « Ma parole, se dit-il, j'écoute le bruit de mes pas » !

Sans nécessité, il ouvrit son carnet de notes et fit une croix à la page du jour. Pendant qu'il accomplissait cet acte futile, il éprouvait un grand émoi à la pensée d'avoir accompli le premier geste d'une nouvelle existence. Le souvenir de Caroline lui traversa l'esprit. L'image même de la grâce, riieuse et souveraine qui ressemble tant à l'innocence. Il reçut le souffle passager comme une caresse.

Attentif aux ondes les plus hautes de la conscience, il reprit tous les éléments de son inqualifiable entreprise. Partie du chargement à Vienne, partie en Chine, partie au Japon. Les distances ne l'effrayaient guère. Si ses renseignements se vérifiaient, si les plans de vol étaient respectés, si, pour partie, le hasard - ce grand arbitre - le favorisait, son opération devait se dérouler sans anicroche... Mais quelles seraient les faveurs du grand arbitre ? Après s'être engagé si avant, il lui paraissait puéril de se leurrer. Il s'agissait bel et bien d'une première - le risque était grand - d'une première par la face la plus difficile, celle qui aguiche tous les guides d'une station de montagne et qu'un seul aura l'audace de braver.

Caroline vint une fois encore se juxtaposer à son tourment. Il lui fit un brin de conduite. Au bazar du coin, ils achetèrent la panoplie du bourgeois accompli. Un chalet en banlieue eut raison de leur joie de vivre. L'amour tourne au fonctionnel dans une tour d'ivoire ; l'action, par contre, le régénère. A l'orée de la vie, une femme consciente de ce à quoi elle se doit réagit spontanément en divine inspiratrice, en sirène de grand large mais si elle ne découvre quelque signe de noblesse en son partenaire, se fane incontinent. Quel cas ferait-elle d'un mâle qui ne sait prendre aucun risque ?

Jef ouvrit un bouquin.

Dès les premiers mots, il découvrit un gaillard qui s'était tapi dans les retranchements les plus secrets de son écorce cérébrale et qu'il ne parvenait pas à déloger depuis plusieurs jours : Lefranc ! Un jeune homme surgissait de sa mémoire : c'était long, pâle, un peu dégingandé avec des cheveux en brosse et un profil de coupe-papier. Mais le regard livrait plus de richesses que n'en pouvait espérer un sergent recruteur en quête de vertus exceptionnelles. Résolu et compétent, ce garçon avait en outre une qualité qui devient de jour en jour un peu plus rare ; la faculté d'aimer. Il était atteint de ce dérèglement parasite et en concevait une si grande pudeur qu'il s'en défendait comme d'une tare. C'était plaisir de le voir, sur la Ligne, camoufler l'hypertrophie de son coeur sous un verbiage excentrique.

Toutefois, ce généreux n'avait rien d'un innocent. Dès le lycée, son penchant l'avait conduit sur des sentiers interdits. Ses options ne se révélaient qu'à l'occasion de rares confidences. Gagner sa croûte, prendre femme, jouir d'une table bien garnie et, de loin en loin, s'extasier sur quelque authentique oeuvre d'art transmuant la grisaille quotidienne représentait à ses yeux un programme insuffisant. L'ahurissante disproportion qu'il constatait entre nos virtualités et nos réalisations l'accablait. Jef avait eu l'occasion de découvrir un détail intéressant de sa personnalité quelques mois auparavant : ce petit jeune homme présentait, accessoirement, des caractéristiques comparables à celles d'un baril de TNT. Jef n'y était pas allé de main morte : usant sans scrupules des droits que lui conférait son ancienneté, il avait fermement conseillé au tendron d'affiner sa compétence, de ménager sa carrière, d'y « prendre du galon » au prix de quelques restrictions, bref, de se réserver pour des circonstances importantes. A situation exceptionnelle, moyens exceptionnels : le frein et le bâillon. Dans la vie de tout homme, les efforts qui tendent à dépasser l'horizon se heurtent à des difficultés sans nombre. La jeunesse s'exaspère de ne pouvoir accéder à ses rêves ; elle s'expose, elle prend des risques ; on a tôt fait de lui couper l'herbe sous les pieds. Jef redoutait de ne plus trouver un seul irréductible dans sa corporation.

Le recrutement des équipages représentait incontestablement la partie la plus délicate de sa tâche. Nguyen Van Toï, un pilote cochinchinois dont il avait eu des nouvelles par l'intermédiaire d'un chef d'escale, travaillait depuis deux ans déjà pour les maquis. Par ailleurs, Fernando Rey était bien le patriarche le plus adorable qu'il eût jamais rencontré : Jef savait qu'il trouverait en lui l'assistance dont il ne pouvait se passer pour dénicher, au sud du Mexique, les demi-soldes et parias sensibilisés qui, tassés sur eux-mêmes, sauvegardaient jalousement leur compétence dans l'attente d'un jour triomphant. Fanchon, lui, se situait très loin dans le temps... Jef se promit de s'arrêter à Beyrouth sur le chemin du retour et s'endormit, satisfait.

*
* *

Au saut du lit, Jef se mit en devoir de se préparer à une rencontre décisive. Une bonne douche eut raison des langueurs matinales. Il commanda son petit déjeuner et ouvrit la fenêtre de sa chambre. Le temps était gris ; au pied de l'hôtel, la foule bigarrée vaquait aux mille travaux du jour.

A dix heures précises, Klausowitz apparut à l'entrée du bar. Jef régla sa consommation.

- Où allons-nous, fit-il dès qu'il eut rejoint son guide.
- Une promenade champêtre, ça voue va ?
- Ça me va.
- La voiture est par là.

Ils prirent place dans la Pobieda que Jef avait aperçue la veille et s'engagèrent sur la route de Hong-Kong. Après quelque distance, Klausowitz tourna dans un chemin creux. La Pobieda s'enfonça dans un sous-bois. Le chemin creux fit place à un sentier. Bientôt, une maison basse sortit des arbres ; tapie au fond d'une clairière, elle figurait un hâvre au milieu des eaux.

- Voici ma tanière, fit Klausowitz non sans quelque délice ; quand je suis dans le Kuang-Tong, c'est ici que je révise mes leçons.

Au cours du trajet, leurs échanges avaient roulé sur la situation en Chine : infrastructure scolaire, hospitalière, développement industriel. D'un accord tacite, ils avaient évité l'un et l'autre d'entrer dans le vif du sujet.

Ils pénétrèrent dans la maison basse et prirent place dans une grande salle sobrement meublée. Une femme les attendait ; petite et bien proportionnée, elle avait la grâce des jeunes années.

- Un pot de bière ? proposa Klausewitz.

- Volontiers.

Le vétéran prononça quelques mots en chinois.

- Dommage qu'elle n'ait pas amené un troisième verre, bougonna l'aviateur.

La petite merveille qu'il ne se lassait de contempler semblait une miniature de légende. Elle offrit un sourire et disparut ; connivence ou bienvenue ?

- J'ai reçu, dans la nuit, réponse aux questions soulevées par vos propositions, commença Klausewitz pour reconduire son hôte à des voies plus raisonnables.

Jef sursauta.

- Comment ?... Mais je n'imaginai pas...

- N'ayez crainte ; mes questions s'inscrivaient dans la routine de mes relations avec l'état-major. J'ai tiré de ce nouveau train d'informations trois éléments sur lesquels j'avais besoin de précisions. Le premier est que les avions dont nous disposons ont un rayon d'action de cinq mille kilomètres pour une charge de sept tonnes - les sept tonnes qui correspondent à votre proposition. Le deuxième est que le plus court chemin de nos bases à l'objectif est impraticable. Ceci expliquerait, si besoin en était, que nous n'ayons jamais envisagé une opération du genre de celle que vous préconisez. Le troisième est que les instruments placés à bord des satellites sont effectivement conçus pour identifier des objets déjà localisés : un tank, une vedette lance-torpilles ou un avion ne peut, en principe, être détecté par les radars, les magnétomètres, les procédés à infra-rouge ou les instruments d'optique placés sur orbites s'il n'a, au préalable, été l'objet d'une attention particulière. Ce dernier point est favorable à votre thèse.

« Je comprends très bien comment, en utilisant des avions totalement indépendants des forces antagonistes, en décollant d'aéroports

disséminés sous toutes les latitudes, en entrant dans une routine industrielle qui vous met à l'abri de toute suspicion, en fonctionnant sous le couvert d'une société disposant de répondants un peu partout dans le monde, vous puissiez envisager une opération que nos spécialistes, limités à des données plus classiques, rejetteraient comme une absurdité. Mais si je n'ai rien de fondamental à vous opposer, je vois, par contre, une telle somme d'aléas au niveau de l'exécution que nous concluerons vraisemblablement à l'échec en fin d'analyse.

« Voyons : vous comptez exploiter huit avions pendant une période de quinze à vingt semaines, solliciter l'immatriculation indonésienne, employer des équipages étrangers, utiliser des capitaux qui échapperaient à l'influence des quatre grands, passer des marchés avec les pays du tiers monde, obtenir l'assistance technique d'une demi-douzaine d'entreprises figurant en bonne place au registre du transport aérien, prendre rang dans la nomenclature des compagnies respectables, devenir membre des organismes internationaux, jouer un petit air de flûte sous les fenêtres d'une cinquantaine de hauts fonctionnaires chargés d'interpréter les libertés coutumières. Déjà, vous aurez des difficultés pour ranger à vos vœux les grandes compagnies et les gouvernements qui les protègent. Quelque loyale que soit votre conduite et prudente votre exploitation, vous n'avez pas fini de tirer les cordons. Mais retenons tout ceci pour acquis afin d'aller plus avant dans notre investigation.

- Voilà qui est raisonnable !...

- J'admets que si vous avez soin de respecter les chasses gardées, les monopoles de droit ou de fait, si vous parvenez à vous limiter à des travaux spécialisés en marge des courants réguliers, vous puissiez franchir le cap sans autre anicroche. Maintenant, dites-moi - car c'est à mes yeux déterminant - par quel miracle vous aurez échappé, après une telle dispersion, aux investigations de la CIA, du SDECE, du MI6, du KGB ?

Jef arrêta de se balancer sur sa chaise et rétorqua avec un brin de surprise dans la voix :

- Ma foi, je n'ai aucunement l'intention d'échapper aux investigations des services secrets mais au contraire d'agir comme si je n'avais rien à craindre de leurs effets. Exercer un métier n'est-il pas le meilleur garant de sécurité ? Vivre selon les règles coutumières ne serait-il

plus le moyen de passer entre les mailles ? Je respecterai les lois qui régissent la profession, sans ostentation mais avec précision. Je serai un chef d'exploitation scrupuleux au service d'un capitaliste respectable. Ma bonhomie me tiendra lieu de couverture. A ce jeu-là, croyez-moi, je risque plutôt les peaux de bananes des concurrents... N'est-ce pas la théorie que vous professiez il y a vingt ans ?

- Il est vrai mais dans le cas qui nous intéresse, ce jeu n'est pas facile à jouer. Pendant quinze à vingt semaines, vos équipages vont passer le plus clair de leur temps en basse altitude afin de parachever leur entraînement.

- Seulement sur les parcours maritimes.

- Oui mais, vous risquez d'être repéré par des bateaux : au ras des vagues on attire l'attention.

- Les bateaux sont plus gros que les avions ; excellent entraînement : nous les aurons en vue avant toute possibilité de détection.

- Mais encore, objecta Klausewitz, opiniâtre : vos plans de vol ne seront pas suivis.

- Quoi de plus facile que de transmettre d'heure en heure le message rituel comportant des éléments factices ?

Le vieux baroudeur eut un geste d'impatience :

- Et le contrôle aérien ? Hein ? Qu'est-ce que vous en faites ? N'est-il pas là pour vous ramener à la raison ?

- Son seul moyen d'investigation tient dans les positions que lui fournissent les avions : « Je suis en tel lieu, à telle heure, dans telle et telle condition », dit le pilote. Le contrôleur qui reçoit cette information par le moyen de la radio remplit une fiche et l'intègre à un ensemble. S'il ne recevait des informations de tous les appareils volant dans sa région, il ne pourrait effectuer aucun travail de coordination. Klausewitz posa brutalement une main sur la table :

- Précisément, en ne vous conformant pas à ce que vous annoncez, vous prenez des risques et en faites prendre aux autres avions.

- Aucunement si je suis au ras de la flotte : les autres avions, eux, n'y sont jamais.

- Enfin ce manège ne peut durer longtemps !

- Assurément, mais il peut durer quinze à vingt semaines.

Une fois encore, la soirée se prolongeait. La jeune femme avait apporté des boules de riz et un plat de poisson. L'entraînement et la formation tactique des équipages furent abordés, les risques analysés, les pertes évaluées. Pour ne rien laisser au hasard, Klausewitz envisagea la possibilité d'enduire toutes les surfaces extérieures des avions - y compris les capots-moteurs, les casseroles et les pales d'hélices - d'un vernis spécial - un composé du fer - destiné à retenir, à absorber les ondes centimétriques utilisées par les radars. A longue distance - contre les avions de surveillance du réseau de repérage avancé - le procédé pouvait être suffisamment efficace ; à courte distance - contre les stations côtières - il laissait à désirer. Pour trouver l'issue, Jef alla jusqu'à proposer de sacrifier un avion à seule fin d'étudier l'équipement de sauvetage et de fixer les normes d'évacuation. Accablants de précision, les deux hommes passèrent au crible des points de mécanique, des points de tactique maritime, des points de droit. Klausewitz avait retroussé les manches de sa chemise ; il se dressa sur ses jambes et se mit à déambuler dans la salle :

- Et vos équipages, dans quelle mesure pourrez-vous répondre de leur discrétion ?

Jef le suivait du regard :

- Il est un peu tôt pour en parler. Nous devons évidemment recruter des hommes possédant des qualités exceptionnelles. Ce type d'individu est rare ; je n'aurai pas la puérité de vous faire une démonstration dans un tel domaine. Dès mon retour en Europe, j'ai l'intention de rencontrer un certain nombre de garçons qui, à des titres divers, se sont distingués par leurs engagements. Il y a là un Américain, un Gallois, un Français, un Grec, un Japonais. En Amérique du Sud, je sais pouvoir également compter sur l'assistance d'un officier de marine.

Klausewitz comptait sur ses doigts :

- Avec vous, cela ferait donc sept.

- Le premier embryon. J'ai l'intention de procéder par voie de cooptation et de ne retenir que des gens qui, du fait de leur détermination, peuvent accepter le risque d'une action clandestine.

- C'est un jeu dangereux, vous le savez.

- Très délicat, j'en suis parfaitement conscient... Tenez : je retrouve à l'instant le type même du combattant qu'il me faudrait en trente-deux

exemplaires. C'est un Cochinchinois ; il est basé à Saïgon et travaille déjà pour le Vietcong.

- Cela fait huit, marmonna Klausewitz. La situation n'est pas désespérée... Mais laissons un instant ce décompte aléatoire ; il ne conduit à rien pour le moment. Dans quelle limite informerez-vous ces volontaires du travail qui les attend ?

Jef humecta deux doigts et absorba quelques miettes qui traînaient sur la table.

- Question épineuse ; j'y ai beaucoup réfléchi... A ne rien révéler, on prend le risque d'exacerber les esprits. Tout dire en une fois serait imprudent. La bonne attitude est, je crois, à mi-chemin de ces deux extrêmes. La sécurité en un tel domaine tient essentiellement à la qualité des sujets. Un individu qui s'engage pour faire face aux impératifs de sa conscience n'est guère sensibilisé par l'appât du gain. Restent les failles classiques : prise de conscience tardive, attachement aux femmes, aux parents, aux amours délaissés, craintes premières dégénéralant en peurs au fur et à mesure que le risque se précise.

Klausewitz approuva :

- Ce dernier aléa est le plus fréquent.

- J'aurai soin de le prévenir.

Klausewitz insista :

- Le romantisme nous porte, la sordide réalité nous amoindrit.

- N'ayez crainte ! reprit Jef. Les gens qui nous suivront dans l'aventure sauront avant toute chose qu'ils ont une chance sur deux d'y laisser la peau. Par contre, il serait maladroit de révéler prématurément la nature du chargement ; il nous faudra préparer les esprits, attendre le dernier instant.

Klausewitz considérait son jeune confrère. Ce garçon était parfaitement équilibré ; et de surcroît tout à fait sincère. Il fit un retour en arrière... En vain : Jef appartenait à une autre génération. Le vétéran sentait confusément la nécessité de faire quelque chose pour assister ce fauve à la fleur de l'âge mais il ne parvenait pas à s'y résoudre. Un sentiment d'impuissance l'envahissait. « Déchets radioactifs, gros calibre... » Il avait, certes, monté de nombreuses opérations mais aucune n'atteignait un tel degré de complexité.

Il secoua lentement la tête et se retourna. Jef le regardait avec assurance.

- N'ayez crainte, Klausewitz, nous trouverons des hommes. Nous en avons côtoyé vous et moi de grande beauté.

- Il est vrai.

L'échange se prolongea. Jef ressentait la fatigue des nuits précédentes mais les mots sortaient sans difficulté. Il défendait passionnément son dossier. Lorsqu'il entreprit de démontrer l'intérêt du chargement en plusieurs tranches, sa voix se fit âpre et gouailleuse. La supercherie le mettait en joie. Une partie du chargement en Chine, une autre en Autriche, le reste au Japon. La complexité de sa machination confinait au délire.

Il eût aimé pouvoir opposer à la fourberie la lumière de la vérité, défaire les fortunes volées, réduire les détours par le seul tranchant de sa loyauté mais il avait trop analysé l'enseignement du passé pour renouveler l'erreur des romantiques. L'histoire des Robin et des gendarmes chargés de les traquer l'affligeait. Il faut, certes, une nature peu ordinaire pour sortir indemne d'une carrière entièrement vouée à l'action clandestine mais il se sentait de ce bois qui ne pourrit jamais sur pied. La présence d'une énorme flotte aérienne en Thaïlande le fascinait : les maquisards s'épuisaient, la bravoure, l'endurance légendaire du Vietcong se consumaient en pure perte ; une intervention s'imposait...

Au train des réparties, les deux antagonistes avaient perdu la notion du temps. La fatigue les gagnait. L'argumentation se perdait en redites. Après quelques recommandations d'ordre pratique, ils bouclèrent le dossier.

Klausewitz déposa le belliqueux énergumène à son hôtel au milieu de la nuit.

Quant l'homme aux douze millions de kilomètres se retrouva seul avec lui-même, il se prit la tête à deux mains. L'information touchait à son terme. Pour trouver l'issue, il n'avait rien négligé. Dorénavant, l'aboutissement de sa démarche ne dépendait plus de lui. Klausewitz allait-il consulter l'autorité suprême ? L'octroi de la cargaison était à ce prix. L'instant d'un éclair, l'opération se dessina dans son esprit. Il eut une

nausée passagère. Ah, misère !... A colporter de telles idées, il courait le risque de se damner.

Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Une porte se referma. Les grillons emplissaient la nuit de leurs vibrations.

Se damner ? L'admirable faiblesse ! Truman y avait-il regardé à deux fois ? Encore un sacré défaut des humanitaires, un maudit héritage des Chevaliers. Les tendres ne sont pas dangereux, dit-on. Dominés par les lois du coeur, ils sont vulnérables dans l'action ; la compassion les musèle... Voire ! Si l'horreur du sang conduit parfois à la pitié, elle développe en retour des ressources insoupçonnées.

Obstinément, il revint à l'objet de sa visite :

Les réserves qu'on venait de lui manifester ressemblaient fort à une fin de non-recevoir. Klausewitz était malgré tout d'une autre génération.

Etait-il à même de regrouper tous les éléments d'une technique moderne, de confronter les données et les avis de ses conseillers ? Que de vieilles gens se fondent sur des jugements périmés !

Il se prit à rire.

Quoi ! Klausewitz badernisé ?... L'hypothèse lui apparut comme une somptueuse imbécillité. Dans son esprit, questions et réponses se succédaient à un rythme endiablé. Pas plus que lui-même, Klausewitz n'était homme à se laisser dépasser par les événements. Hélas ! l'oeil vif, au fait des dernières trouvailles scientifiques, il se présentait plutôt sous le jour d'un redoutable opposant. Tout au long de leurs entrevues, l'importance de l'enjeu l'avait cantonné dans une réserve courtoise ; mais il n'avait rien concédé, rien accordé : une étude s'imposait. La réponse devait passer par l'intermédiaire d'un agent domicilié à Genève. Une annonce dans Le Figaro fixait les modalités du rendez-vous : les deux premiers numéros du téléphone figurant le quantième du mois, les deux derniers l'heure.

Jef eut un sursaut d'énergie. Avant d'aborder la nuit, il se cherchait une issue favorable. Allons donc ! On l'avait écouté, on lui avait manifesté un réel intérêt. A quoi donc servait ce train de présomptions inutiles ? Avant d'agir, les grands de ce monde s'entourent de garanties à la mesure des responsabilités qu'ils assument.

Et puis, n'était-il en possession d'un code secret ? Il se prit à murmurer le poème auquel le précautionneux Klausewitz l'avait prié de se référer pour établir la « grille de mixage ».

« Ecoute Bûcheron, arrête un peu le bras
« Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas
« Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
« Des Nymphes qui vivaient dessous la rude écorce
« Sacrilège meurtrier, si l'on pend un voleur
« Pour piller un butin de bien peu de valeur
« Combien de feux de fers de morts et de détresse
« Mérites-tu, méchant...

Le poème était beau de grande beauté... de la nature de ceux qu'on ne peut oublier... En vingt-cinq sur vingt-cinq, verticalement... Point de référence en bas et à droite..., le tout en trois moutures avec deux lettres-clés en première et quatrième position du sixième groupe. Le principe consistait à reproduire les six cent vingt-cinq premiers caractères du texte et de reconstituer le canevas pour les rallonges éventuelles. Un code mémorisé ; celui qui offre le plus de sécurité. Un code à deux ne figurant dans aucun dossier.

C'était, certes, la marque d'une grande confiance.

CHAPITRE VIII

Sur le chemin du retour, Jef eut soin de s'arrêter à Beyrouth.

Avant même de passer en douane, il apprit que Fanchon n'était plus au Liban. L'employé qu'il interrogeait prit un évident plaisir à l'édifier.

Dans un monde soumis aux variations de la fortune, les réussites fulgurantes créent toujours un certain état d'émerveillement. Plus l'affaire est considérable, plus elle excite l'imagination. Les témoins sont honorés d'en avoir côtoyé les bénéficiaires, flattés d'en connaître les rouages, ravis d'en restituer l'histoire. Jef n'eut aucun mal à tirer l'essentiel de son informateur bienveillant :

Fanchon - le jeune volontaire des années 40 - était aux Bahamas, à la tête de vastes entrepôts. Associé à un Anglais expatrié au Liban, il avait édifié en un temps record une fortune.

Au départ, il avait mis cinq mille dollars sur la même couleur : toutes ses économies. Les réfrigérateurs fabriqués par un petit industriel à sa dévotion avaient assez rapidement couvert les pays du Proche-Orient. Les prix étaient modiques, la qualité précaire ; le succès du modèle reposait sur une robe magnifique et un énorme budget de publicité. En deux ans, la société qu'il contrôlait avait décuplé son chiffre d'affaires, introduit ses actions en Bourse, obtenu la confiance de nombreux créanciers. En février 65, les actions atteignaient une capitalisation de trois millions de dollars. Les titres montèrent jusqu'en juillet : introduits à sept dollars, ils étaient passés à quatre-vingt-dix en deux ans. Au point haut de la courbe, Fanchon avait liquidé ses parts et transmis ses fonctions à un frénétique Maltais appâté par la facilité. Il était temps : l'émail des réfrigérateurs commençait à céder.

Les rebondissements escomptés se perdirent en ricochets. Quelques semaines plus tard, les banques chargées d'assurer le financement des ventes à tempérament coupaient leur crédit ; les titres s'effondraient.

L'écroulement fut de courte durée. Lors de la mise en liquidation, Fanchon était, depuis six mois déjà, libéré de toute responsabilité. Il retirait de l'opération quinze cent mille dollars placés dans diverses capitales. La concession obtenue dans le port libre de Nassau n'engageait qu'une partie

de son avoir, le reste trouvait emploi dans les eaux minérales de divers pays encore ouverts à toutes les libertés.

- II n'est pas à plaindre, allez ! fit l'homme avec une mine gourmande.

Jef regarda sa montre. II pouvait encore sauter dans l'avion qui venait de le déposer à Beyrouth. Il n'avait plus rien à faire au Liban.

*
* *

L'escale suivante était Rome. Quand l'avion fut en croisière, Jef se prit à méditer. Pour être tout à fait à l'aise, il avait besoin de quelque trois millions de dollars. Où les trouver ? Juste ciel ! Dans les milieux qui drainent l'argent : bailleurs à court terme, détresseurs de petits rentiers, prébendiers, promoteurs du bâtiment. Il fixa son attention sur le souvenir d'un ancien compagnon d'escadrille qui, au point haut de la spéculation, avait revendu six cents millions un terrain enlevé pour quatre cent cinquante, vingt minutes auparavant. Cent cinquante millions en vingt minutes ! Une méthode à étudier.

Depuis quelques années, les gens qui avaient coutume de jouer en Bourse reportaient une part importante de leur volant de manoeuvre sur les opérations immobilières. Mais la loi d'octobre 63 sur les plus-values condamnait les jongleurs au camouflage ; ces fouines citadines ouvraient des clubs, investissaient dans des secteurs privilégiés. Comment dévier une partie de cette vaste rapine et la convertir en avions ? En veine de confiance, son ancien compagnon lui avait, un soir, à la chandelle, ouvert des horizons nouveaux. Cet homme pouvait le conseiller.

Pendant toute la durée de l'étape, il baigna dans les milieux d'argent. Un nouveau cas de fortune bien gagnée lui revint à l'esprit. C'était un cas récent. En Iran, la comptabilité des sociétés étrangères passe obligatoirement par deux opérations ; pour répondre aux impératifs des structures administratives, la loi exige que les écritures à l'européenne soient rétablies en forme traditionnelle. La partie iranienne de ce travail échappe au contrôle des dirigeants étrangers. Le spécialiste qui en est chargé a les coudées franches et en use parfois de façon déconcertante. Un

comptable, employé dans une compagnie de transport française, avait ainsi, en moins de cinq ans, détourné l'équivalent d'un milliard et demi d'anciens francs. Lorsque son employeur découvrit le forfait, l'homme était à Rome ; son avoir était transféré en Suisse et en Angleterre. Faute d'accord entre la France et l'Iran, l'Interpol était inopérant.

Jef se promit de retrouver la trace du forban.

CHAPITRE IX

A Rome, il descendit dans un hôtel proche de la Stazione di Norte et dormit vingt quatre heures d'affilée. La tête encore lourde d'un tel excès, il jugea prudent de s'assurer que Fitzgerald était bien à Florence avant de prendre le train. Bien lui en prit : l'Américain passait quelques jours à Saas-Fee.

Jef eut un instant d'hésitation. Sous le coup de fatigues accumulées, il n'envisageait pas sans quelque appréhension l'interminable théorie de tronçons et de correspondances qui devaient le conduire au fin fond du Valais ; mais son découragement fut de courte durée. Le jour n'était pas trop avancé : un taxi le déposa à l'aérogare au milieu de la matinée. Il disposait de dix heures pour rejoindre Genève, y prendre un train relayé à Viège par une crémaillère : avec un peu de chance, il pouvait encore surprendre Fitzgerald au retour des pistes.

Ce passage en Suisse ne portait pas à conséquence ; sa nouvelle identité le protégeait. Il se sentait tous les jours un peu plus à l'aise sous le couvert de son pseudonyme. Au début, le vêtement le gênait aux entournures ; maintenant, cela tombait droit, épousait les contours de sa personnalité. Les tensions auxquelles il avait été soumis depuis son départ de Paris l'avaient aguerri. Il se sentait rasséréiné, libéré des angoisses dont il avait été la proie pendant toute la première partie de son voyage. Huit jours d'accoutumance avaient suffi.

D'ailleurs, le problème qu'il portait en lui ne lui laissait aucun répit. Le temps pressait. Il ne pouvait pas se permettre de lanterner. L'expérience qu'il venait de vivre à Beyrouth avait eu pour effet de lui rappeler les difficultés qu'il aurait à constituer une équipe. Dans l'attente d'une réponse de Canton, il devait sans tarder préparer le terrain, se ménager des complicités. A trop attendre, on entre dans l'histoire à reculons. Quelle que fût la position des Chinois, il savait qu'il lui serait dorénavant impossible de revenir sur sa décision.

Plus il interrogeait l'avenir, plus il lui paraissait inconcevable de renoncer à son plan.

Tous les jours, la planète Terre fait un tour sur elle-même. L'Evolution passe par une phase d'organisation de la fourmilière humaine à

laquelle on ne peut échapper. Ce genre de constatation a quelque chose d'implacable. Si son projet était refusé, il en serait quitte pour lui trouver une forme nouvelle mais en aucun cas la doctrine édictée par le président Johnson ne pouvait entrer en application. Il n'était pas près de retrouver si belle occasion de mobiliser le tiers monde. L'opération Overseas Freighters bénéficiait pour quelque temps encore de sérieuses chances de succès ; sa place dans l'histoire contemporaine était en quelque façon déterminante.

Eh, diantre ! Combien de refus allait-il enregistrer avant d'obtenir trente-deux approbations de principe ? Que de réserves en perspective ! Que d'impairs à éviter ! Et aussi que d'autres vides à côtoyer, que de sèches vocations ! Plus il réfléchissait, plus il s'apercevait que les professionnels de l'aviation étaient singulièrement limités. Les responsables de l'Occident avaient certes été bien inspirés de confiner leurs techniciens dans l'enseignement technique. On n'est jamais trop prudent avec les détenteurs de la compétence. Chez de telles gens, la conscience politique présentait des risques incalculables. Jamais le rôle du navigant ne lui était apparu sous un jour aussi déterminant.

*
* *

Le moteur du car s'arrêta. Jef mit pied à terre. Une bouffée d'air glacé l'accueillit. Le soleil avait disparu. Sur le flanc de la montagne, on distinguait encore des échines boisées, des pentes enneigées. Les cimes se découpaient sur un ciel où s'attardaient les dernières braises du couchant.

Pataugeant dans la neige fondante, Jef eut quelque peine à parcourir les cinq cents mètres qui le séparaient de l'hôtel Dom. Ses souliers prenaient l'eau ; il était chaussé pour la ville.

A la réception, l'hôtelier consulta ses fiches, échangea trois mots dans l'entrebâillement d'une porte avec un interlocuteur invisible et déclara que son client était en montagne.

Jef considéra ses souliers crottés. La nouvelle eût pu l'affliger, il en éprouva du soulagement. Le temps était au beau. Et le site admirable. Louer un équipement, prendre un guide et rejoindre son ami en montagne eût été parfaitement insensé.

Jef prit donc une chambre mais il n'eut même pas le temps de souffler. On frappait à la porte ; il ouvrit. Une silhouette de femme s'encadrait dans l'hubriserie ; fuseau pastel, après-ski fourrés, buste noyé dans un pull-over à col roulé. L'apparition confia son regard et se présenta. Il fallut cinq longues minutes à Jef pour comprendre qu'il était en présence de la compagne de son ami : pudeur excessive, manque d'aisance à l'égard des rapports les plus simples de la vie. Pour les Italiennes, l'amour a toujours un goût de péché.

Ils descendirent au salon. Anna prit place dans un fauteuil et s'inquiéta des raisons qui leur valaient une visite. Son homme était en montagne depuis la veille et pour un jour encore. Ils s'étaient groupés à trois clients accompagnés d'un guide. Une épreuve trop difficile pour elle : le Dom, l'un des sommets les plus élevés. Ils devaient redescendre par Zermatt, dans une autre vallée. On l'avait abandonnée.

Anna regrettait de n'avoir pu faire la preuve de ses capacités. Elle eût aimé descendre dans l'arène mais Fitzgerald était impitoyable... Sempiternelle rêverie des êtres qui s'accommodent mal des gradins.

Une douce chaleur montait de la cheminée, avec des senteurs de bois mouillé. Anna se mit à rêver à haute voix : tour à tour, l'austère maison de Florence où elle avait vu le jour, la chambre de son enfance, les plafonds ouvragés de la bibliothèque où elle exerçait son métier, prirent place dans son discours. Cette jolie tête coiffée court était bien garnie. Pendant une bonne partie de la soirée, elle s'amusa à relever, au hasard de ses souvenirs, les classiques français qu'elle avait eu loisir d'aborder : Jean Christophe, le Contrat Social, Candide, Notre Dame de Paris, le Feu, Les Trois Mousquetaires et s'en prit avec un certain piquant à quelques auteurs modernes : Valéry, Cendrars, Louis de Villefosse, Vaillant. Son français, bien que parfois hésitant, n'était pas exempt de recherche. De toute évidence, elle prenait un vif plaisir à dénouer les grandes idées de son temps. Les parallèles qu'elle établissait entre l'homme considéré comme un être cosmique et le « Dieu-champ de force » qui le sous-tendait n'étaient pas sans quelque rapport avec la pensée de Teilhard. Jef eut à coeur d'en faire la remarque.

- Teilhard ?...

Anna plissa son joli front, se lissa les sourcils et fit un sort au patronyme qu'on lui livrait en pâture : « un vulgarisateur estimable, un prêtre dont le mérite essentiel était d'avoir entraîné un dernier carré d'hésitants ».

Le regard d'Anna se fixa sur la fenêtre. La tête rejetée en arrière, elle était figée dans la plus totale immobilité ; seule sa bouche se modelait au fil de sa pensée.

Jef la dévisagea. Il la voyait vraiment pour la première fois. Singulier brin de fille ! Il commençait à comprendre ce qui avait attiré Fitzgerald dans le guet-apens italien. Dans quelle disposition d'esprit allait-il retrouver son ami ? Il pressentait une énorme résistance à vaincre ; sous les traits de ce visage, l'obstacle se précisait. L'idée lui vint soudain de faire de cette jeune femme une alliée. Les risques étaient évidents, les inconnues nombreuses. Respectant le silence qui se prolongeait, il pesa les avantages, les inconvénients, fit un bilan.

Quand il sortit de sa méditation, il retrouva l'enchanteresse en arrêt devant le foyer, regard fixe, bouche entrouverte, mystérieuse, grave, belle à couper le souffle. En Italie, les femmes ont eu beaucoup de peine à s'émanciper ; la faim première, l'attente d'infini qui les met si bien en valeur revêt une forme nouvelle dès qu'elles ont accès à la connaissance : dans les têtes nourries, la nostalgie tourne au rêve constructif. Miracle de la culture !

Jef eut envie de pratiquer une brèche dans la défense adverse.

- Etes-vous bien de ce monde ?

Anna sortit de sa léthargie :

- Tout à fait.

- Vous donnez l'impression d'y adhérer seulement par la pensée.

- J'y adhère surtout par ma feuille de paye, par mon bulletin de vote, par le linge à repasser, les repas à préparer.

Jef allait de surprise en surprise.

- Vous êtes sévère à l'égard de ce... « vulgarisateur estimable ».

- Je n'avais aucune intention d'être méchante...

Elle expliqua le désarroi des hommes et femmes de son pays. Une nation lucide, éveillée ; des formations politiques et professionnelles comparables à celles des nations les plus évoluées, des laboratoires à la

pointe de la recherche, des universités adultes. Et parallèlement des tabous ancestraux, des traditions anachroniques, des entraves interdisant toute émancipation de fait. L'influence américaine et la proximité du Vatican agissaient sur ce peuple comme deux boulets.

La jeune femme hésitait, avançait à pas mesurés. Loin de l'apaiser, le calme de Jef attisait en elle un feu qu'elle croyait assoupi, avec un irrésistible besoin de communiquer et même de convaincre. Le charme rustique du percheron agissait. Toute la vie tient dans son expression.

Visiblement, Anna avait à cœur de forcer les réserves de son interlocuteur mais on la sentait captive de ses propres contradictions. A sa grande frayeur elle se surprit à murmurer :

- Il n'y a de grandeur que dans la liberté.

- Liberté ? grogna Jef. Mot singulier...

Où allait-elle de ce pas ? Trop tard ! Elle se lança délibérément :

- Le mot fut galvaudé, je vous l'accorde mais la chose nous permet d'accéder à la dignité.

- Dignité ? Liberté ? Bigre !... encore faut-il les mériter ! ...

Sa pensée courait trop vite pour s'arrêter à l'objection :

- Nous avons le pouvoir de nous déhotter de mille contraintes, la preuve est faite. Rien dorénavant n'arrêtera le déroulement d'un tel phénomène. Le fatalisme est vaincu, le moteur est embrayé. Cette prise de conscience, voyez-vous, c'était la clé. Nous débouchons sur une voie nouvelle. L'aventure humaine passe par l'édification de l'harmonie.

Jef fit effort pour rester calme. Il avait, au passage, reconnu ses premières aspirations. La discussion prenait une tournure engageante. Anna possédait au plus haut degré les caractères qui définissent l'autre sexe : répondeur complexe, organe de réflexion. L'image s'enrichit au contact d'un tel miroir. C'était la femme de l'homme, l'interlocuteur à mille facettes.

Jef la regarda dans les yeux et reprit :

- Tout cela n'ira pas sans une mise en condition préalable, y avez-vous réfléchi ?

- Mise en condition ? la roue tourne.

- Non sans à-coups, vous en conviendrez.

- Bien entendu mais goutte à goutte le cours d'eau fait son lit.

- Je retiens l'allégorie, rétorqua Jef. « Goutte à goutte », avez-vous dit. Ma foi, les maquis du tiers monde ont un tel effet d'érosion...

- Les maquis ! gronda la jeune femme. Pourquoi recourir à la violence ? Toutes les agressions sont condamnables ; les maquis n'échappent pas à la règle. Cette forme de combat aurait un sens si elle conduisait en fin de compte au désarmement mais elle a tout au contraire pour effet de militariser non seulement l'esprit des hommes mais aussi celui des femmes, de la famille, des enfants.

Jef eut une brève hésitation.

- J'ai le sentiment que nous ne parlons pas la même langue. « Voyons ! Contre la convoitise et la volonté de domination, il n'y a qu'un remède : montrer les dents... Les dents, vous connaissez ? La nature a pourvu les hommes, les femmes et les enfants de cette arme élémentaire. Etonnant l'usage qu'on peut en faire à l'échelle d'une nation. C'est la grande découverte du siècle. Armez donc le citoyen, le paysan, enseignez à l'enfant le civisme et la courtoisie et le respect du prochain et l'usage de la mitrailleuse, vous assurerez - je vous le garantis - la déroute des mercantis... Et puisque tel est votre désir, Madame, vous vivrez en paix.

Assis sur l'avant de son fauteuil, buste incliné, c'était lui maintenant qui montait à l'attaque.

- Nous abordons le dernier quart du vingtième siècle, la dernière tranche d'une faillite. Une ère de paix et de prospérité suivra, c'est probable. Mais je crains qu'à trop rêver de « lendemains qui chantent » nous ne retombions dans les erreurs du passé. L'occasion nous est offerte de libérer les nations du mercantilisme. Les peuplades les plus attardées ont une conscience suffisante du phénomène pour le condamner. Pour la première fois dans l'histoire, une certaine unité s'établit entre tous les hommes : la peau du noir n'offense plus les regards du blanc, l'entendement dépasse les limites du clan. Mais un accident peut survenir : il faut activer le mouvement. A trop tarder, on se prend à redouter le pire... Il se tut. Sur son visage, l'ardeur fit place à la sérénité. Ses yeux se plissèrent dans un demi-sourire. Par trois fois, il appliqua les paumes de ses mains sur ses genoux.

Anna était allongée dans son fauteuil, le regard perdu dans les braises mourantes du foyer.

- Avez-vous froid ? dit-elle.

- Non mais j'aime le jeu des flammes dans une cheminée. Je vais mettre une bûche, attendez.

Il fourragea le foyer. D'un geste furtif, Anna repoussa une brindille incandescente qui avait rebondi jusqu'à ses pieds. Une grâce altière émanait de sa frêle silhouette. Jef se rencogna dans son fauteuil et considéra longuement la femme de son vieux compagnon.

- Puis-je vous poser une question ?

Anna eut une expression de défiance suivie d'un geste d'approbation.

- Une question quelque peu indiscreète... Excusez-moi d'entrer ainsi dans votre intimité : quel cas feriez-vous de Fitzgerald s'il avait du sang africain dans les veines ?

Anna le regarda fixement :

- C'est en effet une question de la nature de celles auxquelles une femme est en droit de ne pas répondre, dit-elle ; mais j'y répondrai : Fitzgerald est porteur de gènes africains.

- Ah, ça ! fit Jef.

Il était interloqué.

- ça ! reprit-il un peu gêné, ce n'était pas évident.

- Evident ou pas, c'est un fait.

Jef eut un bon sourire. Cette révélation l'enchantait. D'un coup, le comportement de Fitzgerald se normalisait à ses yeux. Cet Américain n'était plus un loup instable, un isolé affamé. Ce pilote de ligne, ce citoyen organisé, avait d'excellentes raisons de priser, malgré l'apathie de son entourage, la poudre à éternuer, la poudre magique, la poudre à canon, d'excellentes raisons de ne pas rester indifférent au déroulement de l'histoire. Jef en conçut une vive satisfaction.

- Vous me voyez surpris, dit-il ! Ce petit blond tout rond ?

Anna le fixa intensément :

- Ce petit blond tout rond m'a donné deux enfants : le premier est une blondinette aux yeux bleus ; le deuxième un adorable négroillon : une préfiguration du futur en quelque sorte.

- Deux enfants... Sacré Fitzgerald !

La discrétion de son ami le surprenait. Il en fit la remarque.

- Chez nous, reprit la jeune Italienne, les couples libres connaissent encore des difficultés.

D'un coup de reins, Jef se dégagea de son siège. La franchise de ce joli brin de fille le désarçonnait. Il éprouvait à la fois gêne et réconfort ; une soudaine pudeur le paralysait. Singulier confesseur ! Il faisait retour à la cour de récréation. Une fois de plus, la présence d'une fille venait contrecarrer ce qu'il y a d'aventureux dans les projets des garçons. En quelque façon, la femme et l'enfant sont également des boulets - chers et précieux boulets ! La permanence du foyer régularise, refoule, parfois même endort la protestation qui couve en nous ; par bonheur, elle a parallèlement l'avantage d'éliminer l'aventurisme. Eternelle dualité ! Il s'aperçut que dans la vie de Fitzgerald, de nombreux éléments lui échappaient. Il évoqua le quai de la Tournelle, en rejeta aussitôt les images et fit face à la jeune Italienne qui le considérait toujours avec intérêt. Retranchée au fond de son siège, adhérant aux réalités, elle figurait assez bien l'entrelacs qui retient un navire à quai. La permanence, le mouillage, la stabilité. Jef eut quelque difficulté à détourner son regard de l'aimable silhouette.

- Vous évoquiez, dit-il, les difficultés des couples libres. Le manque de tolérance des imbéciles a parfois des conséquences autrement tragiques. Tenez, je vous livre en exemple une perspective ; où logera votre petit négroillon si, dans quelques années, il se rend à Chicago ?

- Mon fils n'ira jamais à Chicago.

- C'est vous qui en décidez.

- Ou alors les choses auront évolué.

- Par le pouvoir du Saint-Esprit, sans doute ?

L'instant de quelques secondes, Anna fut désarçonnée.

- Non ; du fait de l'évolution...

- Vous donnez dans le faux-fuyant, me semble-t-il. Dites plutôt : du fait de la volonté d'émancipation qui engendre l'évolution. « La roue tourne », disiez-vous ? Voilà qui est réconfortant ! Admettez qu'une roue sans moteur serait un objet dérisoire.

- En mécanique rationnelle, c'est exact. Et ce l'est également dans le domaine de la philosophie, de la politique ; mais les formes d'action sont infinies. Je ne peux admirer, je ne peux approuver la violence.

- Que dire de celle qui sera faite à vos enfants ?

D'un geste furtif, Anna rejeta ses cheveux en arrière :

- Gandhi nous a montré la voie.

- « *Less harm to human being* » ? chantonna Jef. Voilà qui est parfait ! Du moins, Gandhi avait-il admis la révolte comme une nécessité. C'était sa manière à lui d'être digne. Je le rejoins volontiers. « *Less harm...* ». Tout un programme ! Trouver une forme de révolte contre un système qui déshonore l'homme sans pour autant se déshonorer. Promouvoir une méthode d'action efficace, décisive, sans crouler dans l'horreur. Oui, je le rejoins, je vous rejoins volontiers. On peut toujours essayer. Mais l'attitude la plus néfaste quand on fait sienne une telle inspiration est de s'asseoir dans la poussière des ghettos et de bêler en attendant les wagons à bestiaux.

- Des ghettos ?...

- Ceux de Harlem et du quartier de Watt n'ont rien à envier à celui de Varsovie : mêmes interdits, mêmes handicaps héréditaires.

Anna, cette fois, avait tressailli. La perspective cent fois évoquée de ses enfants aux prises avec les manifestations du racisme lui procurait un vif désagrément. Tant qu'ils seraient en Europe, sa fille et son garçon pourraient sans difficulté se noyer dans la masse, coller au grand nombre au prix de petites concessions, adhérer à l'esprit commun, s'amalgamer à l'école, à l'atelier, au régiment, mais elle appréhendait un éventuel retour au pays de leur père. Jusque là, tout allait bien : la famille vivait de la retraite de Fitzgerald et de son propre salaire. Mais que réservait l'avenir ? Elle murmura dans un soupir :

- Oui, on peut toujours essayer .

Jef allait et venait entre les fauteuils du salon.

- Mais gardez-vous de l'hystérie collective, reprit-elle avec une sourde passion, du sectarisme, des doctrines mal contrôlées ; en un mot, gardez-vous des excès.

- N'ayez crainte ! Ce fut pendant longtemps, c'est encore mon principal sujet de méditation. M'est avis que nous serions bien inspirés de nous garder également d'une certaine forme de lâcheté. Dans notre siècle, le refus délibéré de toute analyse est un mal endémique. On évite l'issue, on adopte une traverse avant le point de chute. Ne m'en parlez pas ! Je connais. Evoquez plutôt vos échanges en faculté. La méthode est classique,

l'échéance apparaît à tous comme inévitable mais la paresse l'emporte sur la nécessité : celui qui ne possède qu'un morceau de pain craint de ne plus le posséder après un changement de régime ; ce réflexe animal nous vient du fond des siècles. Au départ, l'avant-scène indispose, les responsabilités effraient ; à toujours surseoir, on piétine. Un peu plus tard, la crainte du flic conduit au fatalisme ; les rangs se clairsèment ; à mi-chemin de la vie, les durs, les persévérants, ceux qui ont su résister aux pressions alternées de la fortune et de l'autorité, ceux qui ont su refuser l'enterrement se regroupent en formations réduites. Au stade de la retraite, ils ne sont plus qu'une poignée et passent pour des cinglés. Je connais, je vous dis, je connais !

Anna avait un regard de panthère sur la défensive :

- C'est le retraité que vous êtes venu voir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

- En quelque sorte, oui; c'est le vieux pilote qui différerait des autres, le vieux cinglé... Et ce que je viens lui proposer n'a rien d'une partie de plaisir.

- Le contraire m'eût étonnée. Jef eut un faible sourire.

- Mais il est homme à me comprendre, murmura-t-il. Lui aussi, je le connais. Nul besoin de faire vibrer à ses oreilles les clameurs pathétiques de Borodine.

Anna se fit pressante.

- Attendez. Par deux fois en trois ans, nos amis italiens ont fait appel à ses services : des actions limitées. A seule fin d'éclairer votre jugement, je tiens quand même à vous apporter quelques éléments, voici :

- Mes deux enfants sont reconnus par leur père. Par fidélité à certains principes - que je vous reconnais volontiers le droit de considérer comme puérils ou dépassés - je n'ai pas voulu me marier. Fitzgerald et moi sommes unis par consentement mutuel. Quelque nombreux qu'aient été les mariages sans bénédiction sacerdotale enregistrés dans toute l'Europe jusqu'au concile de Trente, notre union n'a aucune valeur aux yeux de l'Eglise et de ce fait aux yeux de la Loi. En Italie, je suis, nous sommes en quelque sorte des opposants à l'ordre établi. Au départ, ce nous fut une manière de, manifester contre le formalisme et l'hypocrisie de la tradition. J'adhère à la civilisation chrétienne par des lieux nombreux ; je n'adhère aucunement à la foi chrétienne. Pourquoi aurais-je, dans ces conditions, accordé aux prêtres d'une quelconque confession des droits sur ce qu'il y a

de plus précieux dans mon existence : ma façon de penser, de prier, mes choix, mes engagements ? Nous sacrifions beaucoup à notre conscience, nous payons le prix mais nous y trouvons notre sérénité.

Jef s'inclina :

- Voilà bien une marque de qualité.

La jeune femme reprit :

- Mes deux enfants sont gracieux, musclés et cérébralisés. Pour eux, au handicap de la couleur viendra s'ajouter celui de la pauvreté. Fitzgerald est farouchement opposé à la transmission des biens par voie d'héritage. D'ailleurs, nous réglons nos vies de manière à ne posséder que l'essentiel : nous consommons normalement, nous ne thésaurisons jamais ; c'est le lot des salariés. La meilleure dot tient à plus de vaillance, le seul douaire, à la surface humaine, au métier.

- Je vous entends.

- Tout ceci, qui est du domaine le plus privé, j'ai tenu à vous en brosser un petit résumé pour vous permettre de mieux apprécier la place que nous faisons aux principes. Or, parmi ces principes - mettez-vous bien ça « dans le bonnet » comme vous dites en France - il y a le pacifisme. Au plus haut degré ! Ce détail aura peut-être à vos yeux une certaine importance.

Jef tombait de haut. La nuit s'avancait. En quelques mots bien faits pour dénouer un antagonisme naissant, il prit congé de la jeune femme et remonta dans sa chambre. Non content d'avoir assemblé en une soirée des renseignements précieux sur l'homme dont il venait perturber l'existence, il avait découvert, en la personne de sa femme, la lumière, l'absolu, tout ce qui rayonne au-dessus du visible. Afin de garder les yeux ouverts dans la nuit, cette fière madone se raccrochait à une bouée de sauvetage : « le pacifisme... » Et en parlait à la première personne du pluriel : « nos principes ».

« Un pacifiste », se dit-il ; « ce n'est déjà pas facile à manoeuvrer. Ils sont deux... Il faudra s'en accommoder. »

*
* *

Jef et Anna se rendirent à Zermatt le jour suivant. Fitzgerald déchaussa ses skis dans l'après-midi. Lorsqu'il aperçut son ancien collègue, il manifesta sa joie par une charretée de mots incohérents :

- Et sacré bougre de toi ! ... Diable de revenant ! Que fous-tu donc ici ?...

- Tu n'étais pas à Florence ! Moi, j'avais décidé de te rencontrer.

- Ainsi, tu fais du tourisme pour me retrouver ?... Tu me vois très honoré.

Toute l'équipe s'enfourna dans la crémaillère qui descendait à Saas-Grunt et prit un car pour remonter à Saas-Fee. La neige était bonne. La course de trois jours s'était écoulée sans incident.

Dès que le groupe se fut disloqué, Fitzgerald invita « son vieux gredin de *Frenchy* » à le suivre dans sa chambre. Anna les attendit au salon.

A l'heure du dîner, les hommes descendirent et tout au long du repas échangèrent des souvenirs communs. Les années passées en ligne étaient riches d'anecdotes pittoresques. Fitzgerald excellait à tirer de la situation la plus banale un feu d'artifice. Son discours s'agrémentait de mots empruntés à ses trois langues ; c'était, à la vérité, ronflant, capiteux, pétillant. Enfin, à court de boulets rouges, il mit un terme à son petit jeu.

- Tout mon bel univers de sécurité va sombrer, dit-il... C'était si bon de rire.

Sa femme le considéra longuement.

- Pour nous, expliqua Fitzgerald, la transformation de la Terre, c'est aussi la métamorphose de l'humanité. L'Amérique a besoin de moi ; elle est engluée dans les contradictions du passé ; on va l'aider à se dépêtrer du borbier, pas vrai ?

Anna versa quelques larmes. Elle avait perçu le danger.

- Il me demande un petit service, reprit Fitzgerald. Je ne peux tout de même pas me défilier ! ... Dieu est en train de naître, tu comprends. Il faut l'aider dans ses premiers instants.

« Dieu est en train de naître... ! » Anna savait ce que son homme entendait par là. Ce n'était pas un dieu transcendance, une idole à hypostasier ; Dieu, c'était l'homme dans sa plus noble dimension, celui qui est en continuelle création.

Fitzgerald, le gai luron, tira un mouchoir de sa poche et le tendit à sa femme.

- Ce ne sera pas long, dit-il.

« Ce ne sera pas long ! ... » Quand des hommes de cette espèce tentent de résoudre leur angoisse et leur impatience, les femmes se mettent à trembler.

- Quatre mois seulement, marmonna Jef.

Anna plongea dans son assiette ; elle était accablée. Les deux hommes restèrent silencieux pendant un long instant ; ils respectaient son affliction. Quand elle fut en état de parler, Anna releva la tête : son visage exprimait une parfaite sérénité.

- Quatre mois, dit-elle.

- Peut-être même cinq ou six mois, bougonna Fitzgerald. Il avait repris ses façons volubiles.

Jef crut bon de confirmer :

- Nous allons créer une compagnie privée.

- Une compagnie de transport ?

- Oui, quelques avions.

Fitzgerald s'était levé. Jef salua la jeune Italienne et prit congé de son nouvel associé.

CHAPITRE X

La cathédrale de Notre-Dame était inondée de lumière. Par la baie entrouverte, une goutte d'air humide envahissait le studio. Jef achevait son courrier : il venait d'écrire à Northrup, à Nguyen Van Toï, à Sakuraï et comptait s'accorder quarante-huit heures de répit avant de reprendre l'avion pour Santiago-du-Chili.

Il s'était écoulé dix jours depuis son départ pour Canton, dix jours au cours desquels il n'avait rencontré aucune personne susceptible de signaler son déplacement. Sa fausse identité l'avait parfaitement couvert.

Dans sa première missive, il invectivait Northrup qui ne répondait jamais au téléphone et le priait de lui fournir les éléments de son calendrier ; dans sa deuxième, il donnait à Nguyen Van Toï ses dates de séjour à Paris et le somma de réorganiser ses courriers pour lui rendre visite à l'occasion d'une escale. Sa troisième lettre était plus délicate à écrire : il n'avait pas rencontré Shinzo Sakuraï depuis près de trois ans et n'osait l'entreprendre sans ménagements ; un voyage à Tokyo s'imposait ; il invitait le japonais à lui répondre par retour de courrier.

Jef disposait encore de vingt jours de congé. En vingt jours, il se promettait de rencontrer Nguyen Van Toï à Paris, Fernando Rey à Santiago-du-Chili, au cours du même circuit Northrup à Buenos-Aires ou à Londres, enfin Sakuraï à Tokyo si toutefois on lui donnait signe de vie.

Il reprit son almanach et se tortura l'esprit. Avec un rien de vigilance, il avait le temps d'accomplir cette première tournée. Selon les résultats de sa quête, il devait, à l'issue de ces vingt jours, reprendre son travail en ligne ou demander une mise en congé ; sa décision dépendait de la réponse de Klauswitz qui devait lui être communiquée à Genève ; le feu rouge se présentait sous la forme d'une petite annonce dans Le Figaro : « Recherche pour Paris et Newcastle parfaite secrétaire privée, haute rémunération assurée téléphoner à KEL... (suivi de quatre chiffres donnant le quantième et l'heure du rendez-vous).

Lorsque ses trois lettres furent achevées, Jef se campa mains aux poches, devant la baie vitrée et se perdit dans la contemplation du ciel : Notre-Dame se prélassait au bord de l'eau, les feuilles tombaient. Caroline était aux ButtesChaumont où elle tournait un film pour la télévision. Pour

la première fois depuis longtemps, Jef disposait d'une matinée. Cet état de disponibilité lui était tellement inhabituel qu'il en éprouvait une gêne. Il mit les lettres dans sa poche et chercha les clés de sa voiture.

A Orly, le responsable du gardiennage l'accueillit avec bonhomie. Après les banalités d'usage, Jef obtint une voiture de piste et, flanqué d'un factotum en uniforme, put accéder à l'extrémité de la « 08 » désaffectée. Il s'y rendait en curieux. Depuis quelques mois déjà, cet angle du terrain avait l'apparence d'un cimetière. L'emplacement était parfaitement calme ; une douzaine de Starliner y croupissaient. Moteurs bâchés, ils avaient déjà souffert de leur longue stagnation.

Un avion ne gagne pas à rester immobile ; conçus pour le mouvement, ses organes dépérissent lorsqu'ils n'assument plus leurs fonctions. Avant de poser les premiers jalons, Jef désirait évaluer l'ampleur du désastre : autorisation d'exploiter, équipages, capitaux, marchés, tous ses efforts tourneraient à la dérision si le Bureau Véritas refusait de laisser voler ces avions.

Il s'empara d'un escabeau abandonné dans le voisinage et le roula sous la première unité de la file. Les commandes étaient stockées, les boîtes noires démontées. Sous son enduit, le câblage n'avait pas souffert. Jef descendit et déplaça l'escabeau : les logements des trains étaient sains, les gouvernes apparemment en bon état. Il inspecta rapidement un deuxième puis un troisième avion : ils exigeaient sans doute un assez gros travail de remise en fonction mais la situation ne semblait pas désespérée.

- Décidément, dit-il au gardien qui l'accompagnait, je renonce à récupérer une sonde. Ils ont tout dégroupé.

- C'est une sonde que vous cherchiez ? répondit le gardien. Vous en trouverez peut-être aux surplus ; « la boîte » se débarrasse du matériel périmé.

Jef se fit reconduire à sa voiture et reprit l'autoroute pour Paris. Interrogé quelques semaines auparavant, le responsable du stockage lui avait affirmé que les « Star » étaient encore en état de voler. Les mécaniciens, eux, avaient une opinion plus réservée : les joints pourrissaient, les clapets se bloquaient, les rampes d'allumage prenaient l'humidité. Soumis aux mêmes questions, l'inspecteur du Bureau Véritas

était plus optimiste : un millier d'heures de travail en première évaluation. Alarmé par ces contradictions, Jef avait eu souci de jeter un coup d'oeil sur « ses » avions. Démarche vaine ! On ne peut inspecter un ensemble aussi complexe en si peu de temps.

Il rejoignit le quai de la Tournelle. Sous sa fenêtre, une péniche stationnait. Jef était assez satisfait de sa matinée. Ses lettres postées, il n'avait qu'à attendre un appel téléphonique de Northrup et des messages en retour de ses deux correspondants. Nguyen Van Toï ne pouvait le laisser en plan. Sakurai ? Cet homme était de loin le plus important...

Bali, cette première inspection avait quelque chose de rassurant. Si le responsable du stockage et Véritas s'accordaient à reconnaître la validité des avions, tous les espoirs étaient permis. D'ailleurs, les long-courriers abandonnés à Orly n'étaient pas les seuls sur le marché : la KLM cherchait également à liquider plusieurs unités.

Un détail retint son attention : au poste du navigateur, le câblage du système Loran était toujours en place, celui du Doppler également. Ces moyens de navigation étaient indispensables à l'exécution du travail qu'il se proposait d'accomplir... Des trombes d'eau, des vagues déferlantes, du vent... Captif de ses rêveries, il survola une mer inhospitalière. Tout à son travail, il procédait par très petites pressions sur les gouvernes : le mécanicien alimentait ses moteurs avec parcimonie, le copilote reconstituait ses forces avant de le relayer, le navigateur établissait un point par le moyen du « Loran »... De l'eau, des trombes d'eau... Avant l'été, il se devait de prouver qu'un vecteur lent peut se rire de la défense adverse.

Il revint à la péniche : elle était toujours à quai.

*
* *

Le troisième jour, le téléphone le tira des torpeurs matinales. C'était Northrup ; il avait trouvé la lettre de Jef au retour d'un voyage en province et décollait pour Buenos-Aires le soir même. Le temps pressait.

Jef saisit la balle au bond. Il nota le numéro de la ligne et fit part à Northrup de son intention de le rejoindre à bord. Il avait à faire en

Amérique du Sud et envisageait d'emprunter une ligne de la BOAC. Excellente occasion de se retrouver et de bavarder.

Caroline avait été d'une discrétion parfaite. Quand Jef eut bouclé sa valise, elle proposa de l'accompagner.

- Je sens que ton affaire est en bonne voie, dit-elle, à mi-chemin du Bourget.

Jef ne lui en avait touché mot. Une telle discrétion n'était pas dans ses habitudes et la jeune femme voyait dans cet excès de réserve une anomalie.

- Je puis même prédire qu'il y a du louche là-dessous, dit-elle.

Son visage était grave, son intonation mesurée. Jef essaya de se dégager :

- N'aie crainte, ce n'est pas une femme.

- Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet.

Alors ! Fallait-il expliquer ? L'Eurasien fut tenté d'embarquer son inspiratrice par dessus bord. Dissimuler lui coûtait. S'il avait pu lui révéler son secret, elle eût été capable de lui dire : « Je te suis ; nous serons deux. Sans toi je ne suis qu'une estropiée ».

Non, cent fois non ! Il ne devait pas fléchir. D'ailleurs, connaissait-il lui-même les prolongements de son initiative ? L'univers exaltant de l'Indonésie lui apparut soudain sous un jour aussi dérisoire que celui du Far-West, Buffalo Bill de pacotille, il s'appêtait à chevaucher un avion : saint Georges face au dragon, Don Quichotte et ses moulins à vent. En fait de moulins à vent, c'étaient des batteries de DCA qui l'attendaient. Pouvait-il risquer la vie de Caroline dans cette folie ?

- Ce sera difficile, bougonna-t-il. C'est effectivement en bonne voie mais c'est très compliqué. Je ne sais pas encore où je vais.

- Parfait, articula la jeune femme.

L'explication la satisfaisait.

Avant de la quitter, Jef lui posa deux doigts sur le nez. - Au revoir, poussin... A propos, achète-moi Le Figaro tous les jours. Des annonces à épilucher ; c'est assez important.

CHAPITRE XI

A Londres, Jef eut bien garde de descendre en ville ; fatigue vaine : il passa deux heures au cinéma de l'aéroport et prit son billet. A l'instant de l'embarquement, *l'immigration officer* vérifia ses visas : il voyageait ce jour-là sous sa véritable identité.

A bord, il se plongea dans un ouvrage d'astronautique et laissa venir le temps. Tout allait bien ; il avait aperçu Northrup à l'embarquement.

Quand la nuit s'empara de l'occident, Jef referma son bouquin et se laissa gagner par le sommeil. A quoi bon s'alarmer ? Northrup avait jugé bon de ne pas le déranger ; sans doute avait-il compris sans autre explication que l'heure était à la discrétion. Leurs relations antérieures étaient bien faites pour lui donner une indication de tendance. A défaut de précision, il connaissait la couleur du temps .

Au milieu de la nuit, le copilote passa dans la cabine et secoua son ami. Jef sortit de sa prostration.

- Ah ! C'est toi, grogna-t-il ; où peut-on discuter ?

- Doucement !

D'un geste, Northrup l'invitait à la modération.

- Nous avons une relève d'équipage à Rio. Je descends au Bellerive ; c'est sur Copacabana. Peux-tu m'y retrouver dans la matinée ?

- Parfait, mon vieux, parfait. Bellerive, Copacabana, c'est noté.

Northrup se dirigea vers l'arrière ; il s'était exprimé en français.

« J'en serai quitte pour convertir mon billet, se dit Jef, une économie en perspective ». Son passage à Buenos-Aires ne s'imposait plus ; il espérait pouvoir rallier directement Santiago-du-Chili.

L'étape dura plus de dix heures. Ce parcours était l'un des plus longs parmi tous ceux des réseaux desservis par les avions modernes : près de neuf mille kilomètres !

*
* *

Dans le hall de l'hôtel Bellerive, des étrangers se congratulaient : un congrès. Jef se fraya un passage entre les groupes et se dirigea vers la réception.

- *Mr. Northrup, please.*

Le réceptionniste décrocha le téléphone et s'informa

- Chambre 814, vous pouvez monter.

A l'évidence, Jef ne pouvait camoufler sa langue native. L'ascenseur le déposa sur le huitième palier. La porte du 814 était entrouverte. Il entra sans frapper.

- Je suis à toi dans deux minutes, hurla Northrup ; prends un siège et rassemble tes pensées.

Il prenait une douche pour se réveiller. De la fenêtre, on pouvait embrasser d'un seul regard tout le croissant de Copacabana. Les voitures circulaient à vive allure sur les deux chaussées. Le pain de sucre était ensoleillé.

- Quel bon vent t'a poussé ? s'exclama le Gallois ; singulière manière de se retrouver !

Il apparut à la porte de la salle de bain. Chauffées au rouge, ses oreilles en feuille de chou flanquaient un visage poupin. Troussé dans un peignoir, il s'ébroua et s'essuya les mains.

- Bonjour, vieux frère !

Jef reçut une bourrade qu'il rendit incontinent.

- Pour ne rien te cacher, poursuivit Northrup avec un sourire angélique, j'ai tout de suite compris que tu avais quelque chose à camoufler. Ton petit mot ne dit rien mais je sens des rebondissements. Tu as l'art de la dissimulation, sacré *niacoué* !

Jef reçut ces brutalités verbales comme une caresse. En présence d'un véritable ami, il retrouvait la naïveté de la prime jeunesse. L'apostrophe percutante le touchait au vif. Il avait la dissimulation en horreur et exécrait le niacoué qu'il s'évertuait à franciser depuis l'école maternelle. Mais on est ce qu'on est. Depuis longtemps, Jef acceptait sa carcasse, assumait sa vie de sang-mêlé. Ce que Northrup appelait l'art de dissimuler lui venait de sa mère tonkinoise. En fait, il ne dissimulait pas ; il se contentait de canaliser, de museler ce qu'il y avait d'excessif en lui. A force de se tenir au bridon, il ne laissait plus rien déborder. Au physique, il

n'avait guère l'apparence d'un Eurasien : un rien dans les yeux, un soupçon dans le teint.

- Mon petit mot ne dit rien, reprit-il en écho. Eh bien mon vieux, tu n'as pas idée de ce qui te pend au nez.

Il s'était laissé tomber sur un canapé.

- Quoi, nous partons en guerre, fit le Gallois ?

- Pas exactement.

Northrup plongea dans un pantalon et s'approcha de la fenêtre. La brise du large lui procurait une impression de bien-être proche de l'ivresse. Il fit quelques genuflexions pour vérifier le fonctionnement de ses articulations et prit place dans un fauteuil, face au canapé.

- Alors ?

Jef émergea de sa naïveté. Au fil des mots, il retrouva sa maîtrise. Il avançait avec prudence, résolvait les objections... Une heure plus tard, les deux gaillards se chamaillaient comme des maquignons.

- Tu ne peux pas employer un Américain dans cette affaire, glapissait le Gallois.

- Je te répète qu'il a d'excellentes raisons de nous donner un coup de main.

- Moi, je ne pourrais pas aller sur une base britannique. Les tripes se révoltent. C'est insensé !

Dès l'abord, Northrup avait accepté le principe de la mission qui lui était proposée ; elle s'inscrivait dans le déroulement de l'histoire contemporaine. Un pays qui s'accorde le droit d'assurer à coups de bombes la défense de ses marchés s'expose aux pires difficultés. Cette logique un peu simpliste lui paraissait acceptable. La réplique imaginée par son acolyte lui convenait ; mais en connaisseur, il s'ingéniait à limiter les risques de l'entreprise. Pas plus que Jef, il ne pouvait se résigner à porter seul le premier estoc : un solitaire courait à l'échec - l'histoire est truffée de coups d'épingles, d'actions gratuites. Mais il ne parvenait pas à comprendre la diversité du recrutement. Il admettait, certes, que les noirs du quartier de Watt fussent concernés par ce combat mais l'aspect symbolique du geste et l'ampleur de l'ambition devaient, selon lui, céder aux exigences de la sécurité.

Un commandant de bord Yankee ? Pure folie ! A ce compte, pourquoi ne pas lui proposer, à lui, Northrup, de larguer sa marchandise sur la base de Singapour ? Et les tripes ? Et la mère patrie ? Il préconisait une équipe homogène limitée à deux ou trois groupements nationaux. Les difficultés de langue le gênaient, la multiplication des éthiques et des motivations l'indisposait. Tout bien considéré, il craignait l'insuffisance de maturité politique et les inévitables animosités de clochers des hommes entrant dans une équipe aussi hétérogène. Il mettait l'accent sur l'impérieuse, l'absolue cohésion nécessaire au bon fonctionnement de l'escadrille. On ne construit rien de grand sans une discipline commune.

Jef s'échauffait ; l'humour de son interlocuteur avait fait place aux accents pathétiques. Il enfonça le fer dans la plaie. Avec habileté, il démonta les arguments périmés que Northrup lui opposait, souligna la qualité des hommes qui prenaient position dans cette seconde moitié du siècle : dans tous les pays, les volontaires de leur génération étaient capables de dégager l'essentiel des agaceries passagères ; face au problème qui leur était proposé, l'Indien et le Pakistanais ne risquaient guère de se cravater à propos des territoires frontières. Des animosités, des relents du passé ? la belle affaire ! A quoi ressemblerait un monde sans contradictions ?

Pour étayer sa démonstration, il fit un bref exposé de ce qu'avaient été les maquis français et italiens sous l'occupation. Communistes et chrétiens, nationalistes et radicaux bon teint, collaboraient à la victoire commune. Nguyen Van Toï et Fernando Rey, Sakuraï et son homologue coréen, avaient d'excellentes raisons de se donner la main. Qu'est-ce qui différencie un Marocain d'un Algérien ? Quelques traits de caractère, quelques mots de vocabulaire. Les Philippines et Cuba souffraient de maladies identiques. Sacré Tommy ! Ne pouvait-il s'accommoder d'un Américain ?

Jef n'essayait aucunement d'enlever une décision par voie de boutade ; il tenait simplement à souligner l'aspect mondial des conflits en cours. Déjà, la guerre 39-45 avait mobilisé des gens de toutes opinions dans tous les camps. Le choix engageait le devenir de l'homme à travers le devenir des nations.

Northrup dodelinait de la tête. Il mit le dossier Fitzgerald en attente et entreprit une critique de fond. Les aspects techniques et opérationnels du projet comportaient de nombreuses déficiences. Il entendait tout planifier, ne rien abandonner à l'initiative personnelle.

Très averti à l'égard des jeunes hommes de sa profession, Jef parvint à le rassurer.

Les implications juridiques et commerciales furent analysées avec précision. Northrup admit le choix de la base d'exploitation. Restait à fixer les modalités d'existence, l'heure de l'action.

Déjà, le soir tombait. Ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pas déjeuné. Pour se donner un temps de réflexion, Northrup consulta son horaire et proposa d'aller faire un tour en ville ; sa faim l'emportait sur sa curiosité. Quel que fût son désir d'améliorer un projet qui répondait si bien à ce dont il rêvait depuis des années, il eut la sagesse de se limiter aux grandes lignes. Toute mise au point semblait prématurée. La mise en oeuvre du dispositif dépendait pour l'essentiel de la réponse que Jef attendait de Canton. Les éléments qui concouraient à une éventuelle réussite étaient si nombreux qu'il semblait vain de vouloir les assembler en un jour.

Jef exposait ses plans avec une sourde passion. Pour l'heure, ils devaient se contenter de constituer un petit noyau, levain d'un ensemble plus complet.

Le Gallois reconnut le bien-fondé de cette position. Attendre ne lui convenait guère mais il sut mettre un frein à son impatience. L'aventure à laquelle Jef lui proposait de souscrire se présentait de prime abord sous le jour d'une immense et redoutable folie mais folie de la nature de celles qui le captivaient. La nature du chargement ne le rebutait aucunement : judicieusement répartie, une telle cargaison pouvait avoir un effet déterminant. Une étape à résoudre, une terre à féconder. Comment renoncer à vivre une telle épopée ?

Tard dans la soirée, il abandonna son complice et sauta dans un taxi.

Il avait fait table rase du passé.

CHAPITRE XII

A son retour de Saas-Fee, Fitzgerald consacra deux longues journées à sa femme. Pour lui, les difficultés commençaient. La plus expresse discrétion s'imposait. A l'instant on se préparait la troisième guerre mondiale, il avait à coeur de ne pas retomber dans le « pacifisme bêlant » de ses aînés. En présence d'un forban, toute argumentation semble vaine ; il n'est d'autre ressource que de montrer les dents.

Anna admettait ces évidences mais elle refusait toute compromission.

Dans les communautés soumises aux règles du semi-matriarcat, les vertus féminines l'emportent souvent sur le pouvoir des hommes, les principes sur la raison, les produits du coeur sur ceux de la pensée élaborée. Que de fois des hommes de quarante, voire cinquante ans, restent assujettis à la Mama de la tradition ! Six millions d'individus furent ainsi livrés au boucher, six millions parce que leur bras fut désarmé par un excès de tendresse.

Fitzgerald avait longuement analysé ce phénomène ; en lui, le féministe était toujours contrôlé par l'homme des bois. Anna, c'était la conscience, l'être sans lequel il n'eût été qu'un estropié, l'apport indispensable, le dialogue de tous les instants ; il ne pouvait pas ne pas tenir compte de son avis ; cet être physiquement soumis, dominé, lui inspirait à la fois l'âpre passion des sens et le respect. Mais il abordait un domaine trop spécialisé pour son entendement ; pour une fois, il renonçait à partager, à communier avant l'action : chasse gardée.

Pour Anna, ces deux jours furent un calvaire. Son homme lui échappait.

Quand il reprit l'avion pour le Caire, Fitzgerald était assuré de sa détermination d'abandonner femme et enfants. Il se rendait en Egypte dans l'intention d'y retrouver un pilote qu'il avait rencontré quelques années auparavant. Fils d'un doyen de faculté, ce révolutionnaire en mal d'accomplissement représentait à ses yeux le type même de l'oiseau rare, le personnage d'exception.

Ali Saadeddine n'était plus un gamin. Peu après guerre, il avait été formé par la Royal Air Force et, encore adolescent, avait lancé du plomb sur les foules au coude à coude avec des garçons venant de tous les horizons : Néo-Zélandais, Ecossais, Anglais, qui le traitaient en compagnon d'armes. Bénéficiaire inconscient des vastes besoins des années cinquante, il avait été promu Squadron Leader à un âge encore tendre mais n'avait tiré de ce privilège aucune satisfaction durable. Il appréciait le risque, aimait le ciel et les avions mais ne parvenait pas à se justifier à ses propres yeux. L'aspect militaire de sa carrière l'indisposait, ses implications passées et à venir avivaient son ressentiment. Sa langue familiale était l'arabe, sa langue technique l'anglais, sa langue d'être civilisé le français. Il lisait beaucoup, assimilait énormément. Il appartenait à cette espèce récente et quelque peu inquiétante des techniciens pensants. Son auteur favori ? Hélas, Alfred de Vigny ! Atteint par ce virus de dualité, le mercenaire déperit, l'officier devient un mauvais chef et un mauvais exécutant. Promis dès le départ à une carrière exceptionnelle, ce « maudit intellectuel » avait rendu son baudrier. Incapable de transiger avec sa conscience, l'agitateur attendait son heure, l'héritier d'un notable pilotait des avions de ligne pour passer le temps.

Entreprendre de communiquer l'incommunicable, de traduire l'intraduisible présente assurément des difficultés. Fitzgerald avait passé deux nuits à sélectionner, parmi tous les professionnels rencontrés au cours de sa carrière, les individus qui lui paraissaient dignes d'une investigation. L'approche était scabreuse. Jef avait insisté pour qu'elle fût entreprise avec discernement. Jovial et perspicace, fin psychologue et fin maquignon, bon peuple et demi-peuple à la fois, l'Américain était tout désigné pour assumer les fonctions de sergent recruteur dans son quartier. Non sans quelques réserves, il avait accepté de faire « un tour de piste ».

Après son voyage au Caire, il se promettait de repartir en direction d'Alger. Sa prochaine victime était un Allemand : porté disparu alors qu'il servait sous les ordres de Rommel en Lybie, capturé par les Français plusieurs semaines après son dernier combat et libéré deux années plus tard à la faveur du régime spécial dont bénéficiaient parfois les prisonniers d'outre-mer, Popeye avait passé le plus clair de sa vie en Afrique du Nord

où les compagnies de transport prisait fort sa compétence. Une excellente recrue en puissance.

CHAPITRE XIII

- Je voudrais préciser ma pensée.
- Je t'en prie, nous disposons de toute la soirée.

Klausewitz se carra dans son fauteuil et, par un nouveau détour, entreprit de convaincre le président :

- Les gens du Pentagone collectionnent les joujoux tout-puissants. La terreur engendrée par les miniatures qu'ils tiennent en réserve serait, selon la doctrine officielle, assez pressante pour ligoter l'Union soviétique ou toute autre nation disposant également de vecteurs atomiques. On tient en haut lieu pour certain que la permanence et l'ampleur du risque encouru par l'opposant a pour effet de réduire à néant toute velléité d'antagonisme au sommet. On admet, certes, qu'une nation disposant d'un arsenal bien achalandé a le pouvoir de porter des coups très sensibles aux forces américaines mais on s'empresse d'ajouter qu'une telle nation serait anéantie par retour de courrier. Sur quoi, on invite les citoyens à dormir sur leurs deux oreilles. L'équilibre des forces, quoi ; banal et rassurant. L'affairiste retourne à ses activités lucratives et le stratège du base-ball à sa télévision. A quoi bon s'alarmer ? les grands de ce monde se tiennent - comme on dit - mutuellement « par la barbichette ». Si tu cognes, je cogne ; pas de crédit. Si tu appuies sur le bouton, le robot de service appuie à son tour sur le bouton et, à bref délai, quelques milliards de bonnes gens prennent place à la droite du Saint-Père. La paix par la terreur, n'est-ce pas ? Tout à fait divertissant !

« Le drame, mon vieux, le drame, est que ce petit raisonnement a fini par séduire - non sans raison - la plupart des lecteurs de la presse quotidienne. Très nombreux sont les roublards, petits et grands, qui s'imaginent qu'il suffit de neutraliser ainsi l'adversaire pour s'autoriser les pires atteintes au droit des gens. Le gouvernement américain intervient-il à Cuba, met-il en place démagogue doré sur tranche ou forban chevronné quelque part au sud du Mexique, procure-t-il assistance et garantie au roi nègre du Katanga, se risque-t-il à la plus hasardeuse des escalades au Vietnam, donne-t-il dans la farce sans équivoque en Grèce, affiche-t-il un cynisme désinvolte à Saint-Domingue ? Aussitôt le grand public, sûr de l'impunité, lui emboîte le pas. Trouve-moi un petit bourgeois porteur de

quatre actions de la General Motors et d'une douzaine de Panama qui n'ait donné le feu vert à Johnson lorsqu'il a livré Saint-Domingue aux tortionnaires. Affairistes et fondés de pouvoir peuvent toujours acquérir tout ce qui s'acquiert dans le monde, terres et industries, s'arroger des droits sans obligations, régler leurs achats en papier-monnaie sans provision, l'ouvrier qui travaille huit heures en usine, soudainement cupide parce qu'il n'a plus faim, leur accordera sa complicité. Ne lui fait-on confiance lorsqu'il signe des traites à vingt pour cent ?

Pour faciliter son exposé, Klausewitz s'exprimait en français. Le président l'écoutait avec un vif intérêt. Légèrement en retrait, l'interprète égrenait sa traduction sur un ton de confiance. Une main en pavillon, le général s'accrochait à la démonstration. Ce dernier était un homme réputé pour son savoir ; sa présence donnait toute sa valeur à la rencontre.

Le soir était tombé. Devant la résidence, une allée s'étendait jusqu'à la grille qui donnait accès sur un vaste jardin. Au loin, les rues de Pékin bourdonnaient.

Le président fit un geste avenant et interrompit son vieux coreligionnaire.

- N'exagérons rien. La nation américaine fait des pas de géant. Dans les générations montantes, le mot « communisme » n'engendre plus le réflexe de panique à caractère pathologique qu'on observait il y a quelques années. Peu à peu - mais c'est toujours une conquête pénible - le sens critique reprend ses droits. Figure-toi que, depuis quelque temps, l'intellectuel n'a plus à se défendre d'être un intellectuel, la tête pensante ne considère plus comme une tare sa faculté de penser. N'est-ce pas beau, ça ? Le passage de Kennedy a orienté la jeunesse vers un certain... radicalisme à l'américaine. Un tel phénomène ne va jamais sans élévation du niveau de conscience. Tu me proposes de les... « stimuler » ? Bon !... A priori, l'idée n'est pas pour me déplaire ; il suffirait en effet de leur donner un petit élan pour...

Il se prit à rêver.

« Tu connais sans doute, reprit-il, leur façon d'organiser le *teach-in* par le moyen du réseau téléphonique : le téléphone est branché sur le récepteur de télévision, tout le monde peut participer à la conversation. Imagine le remue-ménage si tes gars parvenaient à livrer leur truc à

destination !... Mais l'ennui, vois-tu, c'est que nous risquons d'obtenir un effet contraire à celui que nous attendons.

Klausewitz posa ses deux mains sur le bureau :

- Tu n'es toujours pas à la question, dit-il. Aucune évolution ne se manifestera si nous restons les bras croisés. Pour le moment, le citoyen des USA, nanti, puissant, infantile, généreux, se croit fondé, au nom de l'anticommunisme, à matraquer les mouvements de libération au fur et à mesure qu'ils surgissent. En lui, le donateur s'irrite de ne pouvoir assister un nécessaire sans recevoir un coup de griffe, le pourvoyeur de bien en appelle à l'ingratitude, l'analyste renonce à toute analyse, le petit soldat n'hésite pas à faire le coup de feu. C'est idiot mais c'est comme ça. Eh bien, je ne vois aucune raison pour que ça change ; seul, le petit soldat peut exercer sur son gouvernement une action capable de contrebalancer celle des milieux d'affaires : c'est lui qu'il faut toucher, c'est lui qu'il faut transformer. Il se croit invulnérable ? Prouvons sa vulnérabilité. Il paye des impôts massifs et en retour attend une panoplie de tous les diables ? Démonstrons que sa panoplie est en carton-pâte, que l'argent est dépensé en pure perte, que la notion de sécurité totale est illusoire. Ses barrières de protection sont à claire-voie : contre une escadrille en rase-mottes, le magicien-radar est atteint d'irréparable myopie ; tout stratège de l'air te le confirmera...

Le général fit un geste d'assentiment :

- C'est exact.

Le président eut un fin sourire.

- Voilà qui est intéressant, j'en conviens. Mais va jusqu'au bout de ton raisonnement.

- Mon intention, reprit Klausewitz, serait de créer une situation nouvelle qui permette au petit soldat d'accéder à une exacte conscience des risques qu'il assume. Or, le champ de bataille est immense. Pour obtenir un retentissement mondial, l'action doit porter simultanément sur plusieurs points.

- Un instant, fit le président sur un ton plaisant. Je ne vois toujours pas comment tu éviteras la catastrophe. Des avions lents, c'est vulnérable...

Le général l'interrompit, puis se tournant vers Klausewitz :

- Il faut entrer dans le détail. Ce que le camarade-président ne comprend pas, c'est que l'onde très courte du radar classique a les mêmes caractéristiques qu'un rayon visuel : elle porte seulement jusqu'à l'horizon. Si le radar est perché sur une colline, la portée augmente. De même la portée d'un phare. Installé sur une côte plate, le radar a donc une portée très limitée. Pour fixer les idées, un radar classique perché sur une tour de trente mètres ne peut repérer un avion en rase-mottes qu'à une distance de onze milles nautiques soit deux minutes de vol pour les avions conventionnels, soit trente secondes de vol pour les avions supersoniques. Ce qu'il faut faire comprendre au camarade-président, c'est qu'il est impossible de couvrir toutes les côtes de stations situées à très faible distance les unes des autres ; si gonflés qu'ils soient, les budgets ne pourraient y pourvoir.

Klausewitz prit le relais :

- Tire toi-même la conclusion : pour un appareil en rase-mottes les barrières radar assurant la couverture d'une côte sont à claire-voie. Quant aux avions de surveillance - malgré tout très disséminés - il est probable qu'ils ne pourraient, à longue distance, « piper » les assaillants protégés par un recouvrement de vernis absorbant. La sécurité totale dont on rebat les oreilles des braves gens représente un bluff monumental. C'est ce bluff que j'essaie de mettre en évidence.

Le président considérait Klausewitz avec un rien d'ironie. Le vieux militant l'avait habitué à plus de prudence. Mais il n'eut pas le temps de souffler. Visiblement séduit par le projet, le général avait repris ses explications :

- Contre la tactique du rase-mottes, il existe il est vrai deux parades :

« La première est d'une précision étonnante. C'est un procédé optique. Grâce à des instruments satellisés, la photographie d'un camion circulant quelque part en Sibérie peut être reproduite instantanément sur un écran dressé dans une salle du Pentagone. Cette prouesse est quotidienne. Elle est en soi admirable. Elle suffoque, elle rassure les braves gens. Or, d'un point de vue tactique, ce procédé ne se suffit pas à lui-même. C'est un procédé ponctuel ; un repérage initial est nécessaire à la mise au point des instruments. Ces engins satellisés ne peuvent, au mieux, fournir que des

éléments de confirmation. Irremplaçables pour préciser la nature d'un objectif déjà décelé par les réseaux classiques, ils sont incapables de le mettre par eux-mêmes en évidence. Ils sont conçus pour reconnaître, en aucun cas pour sélectionner. Il en va de même des engins équipés de magnétomètres ou de détecteurs d'infra-rouge. En résumé, un avion qui échappe au radar classique échappe également aux engins satellisés. La faille est évidente, patente, prouvée.

Il se faisait convaincant.

« La deuxième - autrement redoutable - est le radar à onde continue. L'onde épouse la courbure de la terre et répercute l'écho de l'assaillant un certain temps avant qu'il ne franchisse l'horizon. Le système de visée est automatique. Pour des raisons qui m'échappent, la défense américaine a jusqu'à maintenant négligé cette technique au profit des hautes altitudes. Depuis peu, les soviétiques ont mis au point une artillerie légère extrêmement efficace qui fait usage de ce procédé : lorsqu'un avion en rase-mottes franchit l'horizon, on l'a déjà repéré depuis un certain temps. Ces moyens ont fait de tels ravages que l'état-major américain est contraint d'étudier une nouvelle tactique. La guerre du Vietnam se révèle déjà plus coûteuse en avions que ne le fut la guerre de Corée. L'alerte est donnée, le Pentagone a passé commande de canons de vingt et quarante millimètres qui seront également équipés de radars à onde continue ; les premiers livrés iront sans doute en Extrême-Orient.

- C'est bien ce que j'avais compris, confirma Klausewitz. Ainsi donc, pendant quelque temps encore, la défense adverse sera réduite aux moyens imposés par les tacticiens des hautes altitudes. Nous pouvons mettre ce laps de temps à profit pour livrer notre marchandise. Avec leur quinquillerie, les gens des maquis tiennent en échec une puissance dotée de moyens considérables ; de même, avec des avions démodés, nous pouvons nous rire des barrières électroniques. C'est la preuve que nous devons établir. On peut encore le faire, mais il faut agir promptement. Dans quelques mois, il sera trop tard : les objectifs que nous voulons atteindre seront entièrement équipés de l'arme nouvelle. Il faudrait alors trouver une autre tactique: Imagine la difficulté ?

- De qui tiens-tu ces renseignements ?

- Des stratèges de l'air soviétiques, chinois, américains...

Le général eut un faible sourire et articula quelques mots. L'interprète traduisit aussitôt :

- Toutes ces données sont vérifiées.

Le président s'était emparé d'un crayon et traçait des figures géométriques sur son buvard. Après deux minutes de réflexion, il inclina la tête et, à son tour, posa ses deux mains à plat sur le bureau. Tout au spectacle de ses mains, il modula des sons très doux. Les enroulements étaient réguliers, les gutturales estompées, les nazillonnements enrobés de bonhomie, cela figurait le théâtre de son pays tout de cadence et de silences réglés. L'interprète avait quelque peine à convertir ce discours en français.

Eh, pourquoi diable ce francophone accompli avait-il repris sa langue native ? Le général semblait soulagé. Une main en pavillon, Klausewitz s'accrochait à la fois aux paroles du président et à la traduction :

- Le devoir de tout homme commence par la prudence. Je ne mets en doute ni tes sentiments ni tes capacités. Nous pensons nous aussi qu'il n'est pas mauvais de montrer les dents. Le jour qui naît sera différent de celui qui décline. L'Amérique changera de maître, c'est certain ; mais les nouveaux responsables seront américains. Là-bas se lève un soleil dont nous saluons la lumière. Nous ne sommes pas des hommes de sang...

Klausewitz n'en croyait pas ses oreilles. Il fut sur le point d'interrompre cette méditation verbale mais le président reprit aussitôt :

- Le pire des états est l'inaction. L'occident est sensible aux héros de légende. Un jour viendra où il faudra une action d'éclat. Dis à tes novateurs qu'ils ont notre assentiment ; mais nous ne pouvons pas les assister. Voilà. C'est ce que j'ai été chargé de te rapporter.

CHAPITRE XIV

Dans l'esprit de Northrup la semence germait, toute une forêt s'organisait. Dès son retour à Londres, il se procura la notice d'exploitation du Starliner et entreprit d'établir une impressionnante série de plans de vol afin de se fixer les idées.

Il n'avait, jusqu'alors, jamais eu l'occasion de se livrer à une étude comparative aussi détaillée. Il découvrait une particularité : cette merveilleuse machine pouvait parcourir près de dix mille kilomètres en un temps qui variait de vingt à trente heures selon l'utilisation envisagée. Une telle marge de manoeuvre facilitait considérablement l'opération. Satisfait de son investigation, il se donna vingt-quatre heures pour vérifier la nature de l'objectif, l'infrastructure, les dégagements.

Il avait reçu mission de recruter des navigants et avait à coeur de dominer son sujet avant toute tentative d'ambassade. Les deux premiers personnages dont il s'appropriait à perturber l'existence ne pouvaient manquer de lui opposer des arguments de tacticiens et de techniciens ; c'est en tacticien et en technicien qu'il entendait les aborder.

Le plus âgé était un Indien réfugié à Karachi, l'autre un Pakistanais réfugié à New-Delhi. Leur détermination ne faisait aucun doute. L'un et l'autre étaient déjà « sur le pont » mais la nature de leur combat ne les exposait pas nécessairement à une fin tragique.

En Extrême-Orient, le processus de l'escalade empirait, les effectifs américains dépassaient trois cent mille personnes, Cabot-Lodge, Westmoreland, Ky, exigeaient de nouvelles troupes. Dans la plupart des pays sous-développés, les diplomates et les correspondants de la CIA s'ingéniaient à désamorcer la subversion. Les risques d'arrestation, d'internement, étaient constants ; mais seuls les grands leaders sont passibles de liquidation sommaire. Tant qu'ils se cantonnaient à l'action locale, Sushil - le pilote indien - et Mohammed - le mécanicien pakistanais - avaient de sérieuses chances de vieillir sous le harnais. Au service des Overseas Freighters,

le risque augmentait. La compagnie que Jef s'était mis en tête d'édifier devait effectuer des travaux vraiment très particuliers. Que faire ? Laisser deux innocents dans l'ignorance ? Northrup estimait qu'il n'avait

pas le droit de se substituer à un combattant pour apprécier un risque de trépas. Son devoir était de taire certains aspects du projet, mais il se devait également d'informer les volontaires de ce qui les attendait. La situation qu'il leur proposait n'était pas de tout repos.

Et d'abord, comment les protéger contre eux-mêmes ? L'affrontement du collectivisme et du capitalisme mobilise des formations secrètes dont les effectifs sont comparables à ceux de véritables armées. Le matériel utilisé par ces services jouit de vertus exceptionnelles. Il n'est plus de conversation qu'on ne puisse enregistrer, il n'est plus de scène qu'on ne puisse photographier. Le télé-microphone placé derrière un tableau dans le salon d'honneur de l'aérogare d'Orly n'a surpris que les innocents. D'ailleurs, Lopez et Leroy utilisaient un instrument grossier : le microphone émetteur sans fil grand comme un timbre-poste existe à des milliers d'exemplaires. Dans toutes les grandes capitales, les gouvernements font installer dans les hôtels - parfois à l'insu des hôteliers - des dispositifs électroniques d'écoute. Dans certaines universités mêmes, les professeurs lancent des sections d'enquêteurs à l'assaut d'informations très variées sous le couvert d'études sociologiques. Les archives de la CIA, du MI6, du SDECE, du KGB drainent tous les renseignements ainsi récupérés. Des millions de dossiers, de fiches, de bandes magnétiques données en pâture aux ordinateurs électroniques. C'en est plaisir de vivre ! Aucun geste n'est gratuit, aucun mot ne vous est épargné.

Northrup était inquiet. L'espionnage financier, l'espionnage industriel, l'espionnage scientifique font appel à des gens de disciplines très diverses mais qui tous, avant d'être lâchés, ont subi une formation appropriée. Il s'appropriait, lui, à précipiter dans l'action clandestine des gars si peu enclins à la dissimulation qu'ils avaient été contraints de s'expatrier. Il craignait les bravades, les traits d'humeur de ces « damnés aviateurs » ; ces hommes sont taillés pour les rudes besognes, pas pour la diplomatie. Il ne pouvait se borner à les armer et à leur désigner un objectif ; dès les premiers instants, il devait les initier, leur infliger une véritable formation de sécurité.

Sushil et Mohammed étaient-ils capables de se plier à une telle discipline ? Northrup évoqua les soirées passées en leur compagnie. Le premier s'évertuait à lui prouver le bien-fondé d'un programme qui eût

effrayé les plus téméraires, l'autre remettait continuellement en question les rapports entre chefs et subordonnés. Ces deux gaillards manquaient assurément de discipline mais ils étaient doués de subtilité. Northrup décida de les rencontrer.

Il boucla sa valise. En huit jours, il avait largement le temps de passer par Karachi et New-Delhi.

Au retour, il comptait s'arrêter à Damas pour y rencontrer Jamal El Azim.

Ce capitaine de l'Armée de l'air syrienne était sorti de prison trois années auparavant. Grand, bâti en athlète, les yeux bleus et la moustache rousse, ce puissant bonhomme aux allures débraillées avait, dès 49, pris la tête du mouvement prolétarien. Fils d'un petit paysan de confession alaouite, il avait choisi d'entrer à l'Académie militaire parce que les cours y étaient gratuits et s'était porté volontaire pour suivre un stage de pilote après quelques mois d'instruction. Son enfance en pays alaouite l'avait marqué. Dans ce haut lieu de la misère - dans ce réservoir de bonnes à tout faire et d'ouvriers - il n'était pas rare de voir des fillettes arrachées à leurs familles avant la puberté pour être vendues au-delà des frontières.

Jamal El Azim avait prêté la main à trois coups d'Etat parmi les neuf qui avaient secoué la Syrie en dix-sept ans. Entièrement entre les mains d'officiers baasistes, socialistes ou progressistes, l'armée semblait être un excellent tremplin pour faciliter l'éclosion d'une ère nouvelle. Porté au sommet de la gloire par la maladresse de Lord Eden et de Guy Mollet, Nasser proposait de recréer l'empire des Omayyades ; dans un grand élan de ferveur, la Syrie se donnait au Raïs tout-puissant.

Le jeune capitaine Jamal El Azim n'était pas sans ignorer les sévices endurés par les formations égyptiennes les plus authentiquement révolutionnaires et entendait bien ne pas livrer son pays sans garanties préalables. A l'Union Totale chère aux partisans du Raïs, des Syriens avertis - militaires, intellectuels, membres de l'Administration, communistes - opposaient une solution d'Union Fédérale plus favorable à l'éclosion des deux nations. Nasser lâcha la bride aux Mokhabarat - ses services spéciaux ; la torture, les sévices se généralisèrent ; les prisons se peuplèrent. Naturellement, la grande bourgeoisie consolida ses positions.

Depuis cette époque, Jamal El Azim avait perdu pied ; libéré deux fois, réinterné deux fois, il ne savait plus où donner de la tête. Au lendemain du putsch baasiste de mars 63, une nouvelle vague de militaires d'extraction paysanne s'empara des postes clés ; la réforme agraire fut relancée. Extrait de sa prison pour la troisième fois, Jamal accepta de reprendre du service pendant quelques mois. Mais le cœur n'y était plus ; les néo-baasistes qui assuraient la relève baignaient encore dans la confusion ; le rescapé n'avait rien à perdre : il accepta la place de copilote qu'une compagnie libanaise lui proposait.

Basé à Beyrouth, il avait loisir de rejoindre sa famille de l'autre côté de la frontière après chacun de ses courriers et pouvait ainsi, tout en gardant ses distances à l'égard des gens au pouvoir, surveiller les conflits qui, dans les couloirs, opposaient officiers sunnites, druzes et alaouites. Il lui importait peu que le colonel Hatoum et ses coreligionnaires druzes fussent à la veille de détrôner le général Jedid et ses coreligionnaires alaouites. Alaouite lui-même, il se situait à un tout autre niveau. Ce qui comptait à ses yeux, au-delà de toutes ces luttes partisans, était de garder le contact avec les rescapés des purges et des coups d'Etat, têtes bien faites et cœurs solides qui, après dix-sept ans d'anarchie, se regroupaient, quelles que fussent leurs confessions, en formation clandestine pour préparer une nouvelle et très radicale révolution.

A l'égard de Jamal, Northrup n'avait aucune inquiétude. Celui-là, au moins, avait l'étoffe d'un jacobin. Dur au mal, fidèle à ses idées, fougueux mais capable de garder un secret, cet homme se présentait sous le jour d'un baroudeur incorruptible. Sans doute, ses connaissances aéronautiques étaient-elles trop limitées pour qu'on pût lui confier la responsabilité d'un vecteur complexe mais ses qualités humaines le désignaient à des fonctions d'organisation.

CHAPITRE XV

A Santiago, Jef descendit au Tupungato. Fernando Rey l'y attendait. Prévenu par télégramme, le Chilien s'était installé dans la salle de lecture.

La hâte de son ami ne le surprenait pas outre mesure. Il avait lu et relu la lettre reçue de Parie la semaine précédente et à mots couverts compris l'importance de la rencontre qui lui était proposée. A la vérité, la nature de leurs préoccupations ne variait guère ; ce qui les unissait était une conscience commune des réalités : même éthique, même conception de l'homme.

Penser est un jeu dangereux. Jean-Jacques n'a-t-il écrit en un jour de faiblesse : « l'homme qui médite est un animal dépravé » ? Fernando Rey ne savait trop ce qu'il y avait lieu de penser d'une telle assertion mais il avait beau se donner mille devoirs, mille travaux, il ne parvenait jamais à brider son activité cérébrale. Il avait un peu de mal à vivre mais ne s'en plaignait aucunement. Les pauvres possédants qui n'ont rien à désirer doivent être quelque peu neurasthéniques. Il avait connu des individus trop choyés, trop bien servis, trop entourés qui s'inventaient des obstacles, se forgeaient des difficultés pour le seul plaisir d'éprouver des sensations inédites. Faire et non pas subir, telle était sa destinée. Ses diverses affectations lui avaient permis de renouveler, tout au long de sa vie, les plaisirs de la découverte. Il n'est pas difficile d'être malheureux ; ce qui est difficile c'est de s'accommoder sans disgrâce de tout ce qui vous tombe sous la main.

A la retraite depuis plusieurs années, le vieux professeur n'avait jamais été si heureux. Ses anciens élèves se rappelaient volontiers à son souvenir ; ils étaient certes tous à peu près casés mais les plus valeureux - les plus exigeants - éprouvaient quelques difficultés à entrer dans le cadre qui leur était assigné. Il ne se passait pas un trimestre qu'il n'ait à héberger un réfractaire, à aiguiller un récalcitrant. Le matin même, il avait bouclé dans son grenier « une tête de mule » qui s'était mis dans un mauvais cas. A l'occasion d'une manifestation de rue, l'animal avait répondu aux coups par des coups. Un militaire était blessé ; la police était sur les dents.

Dans la salle de lecture où il s'était installé pour éplucher la presse du jour, le professeur expliquait ses petits ennuis à l'étranger qui venait de débarquer. Que diable allait-il faire de ce godichon ? Dans la région de Sadipo où il comptait initialement l'envoyer, six guerilleros avaient été tués et dix-huit faits prisonniers au cours d'une attaque surprise effectuée par les forces péruviennes. La presse ne donnait aucun détail ; il fallait attendre la plus prochaine liaison pour être fixé. En attendant, il songeait qu'il y avait peut-être une possibilité d'expédier le jeune pugiliste à son ami Santos - un ingénieur de la compagnie américaine Anaconda - qui officiait depuis quelques mois déjà à la mine d'El Salvador, au nord du Chili. Muni de faux papiers, le gaillard pourrait travailler à la mine pendant quelques semaines, le temps de lui trouver une ouverture dans un maquis. Un excellent navigateur assurément ! Mais le professeur désespérait de le tenir dans le rang. Il enrageait. Les plus précieux, les plus vertueux de ceux qui, parmi ses anciens élèves, étaient devenus ses amis, se révélaient incapables de conserver une situation. Jeunesse égarée, continent en ébullition.

En Colombie, l'Armée sévissait dans la région de Rio Chiquito ; à Montevideo, le travail reprenait dans les administrations publiques ; à Saint-Domingue, la police récupérait les dernières armes qui se trouvaient en possession des civils de l'ancienne zone constitutionnaliste. Les nouvelles n'étaient guère brillantes ; le professeur les commentait sur un ton morose et Jef l'écoutait avec intérêt.

Le cher et vieux bonhomme n'avait pas changé. Son sens critique et son continuel besoin d'action en faisaient un auxiliaire irremplaçable. Qui ne connaissait-il en Amérique latine ! Par souci d'efficacité, il entendait opposer une stratégie globale aux entreprises mondiales de l'impérialisme et ne manquait aucune occasion de rencontrer les militants des nations voisines qui se risquaient parfois à Santiago.

Jef s'éclipsa pour déposer sa valise et redescendit aussitôt.

Côte à côte, l'Eurasien et le Chilien arpentèrent les trottoirs. Jef était entré dans le vif du sujet. Dès son retour de Canton, il avait compris la nécessité d'établir une direction collégiale composée de trois personnes : lui-même, Rey et Sakurai - un capitaine de l'Aviation japonaise. Sa décision semblait prématurée - il le concédait volontiers - mais il ne

pouvait se croiser les bras en attendant le bon vouloir des Chinois. Si besoin en était, la direction pouvait se réduire à un *triumvirat*.

Jef était en confiance. Pour la première fois depuis son voyage en Extrême-Orient, il se sentait débridé, libéré de l'angoissante interrogation qui l'obsédait jusqu'alors. Des autorisations de survol, des libertés, des documents douaniers... Sous le couvert du transport aérien, on pouvait se permettre les pires audaces. Des avions, des équipages, un divin chargement... Fernando Rey n'était pas homme à se payer d'apparences. L'Eurasien exposa son projet de bout en bout.

Quand tous les points de technique opérationnelle furent analysés, il en vint aux travaux les plus immédiats. Les forces impérialistes faisaient des ravages dans les maquis, le temps pressait ; il fallait sans plus attendre approcher quelques hommes, étudier une liste d'éventuelles recrues. Rey s'abîma dans une longue méditation.

La pluie les surprit à la périphérie de la ville. Ils cherchèrent abri sous un auvent. Les rues étaient désertes, la fatigue les gagnait. Après une grosse demi-heure d'attente, ils eurent la chance de pouvoir héler un taxi.

Pendant tout le retour, le professeur avait gardé le silence. Le principe de cette opération le séduisait. Parmi ses anciens élèves, il songeait à trois hommes qui étaient susceptibles de le suivre dans une telle entreprise mais il était bien en peine de les rencontrer.

De retour à l'hôtel, il aborda le problème avec précaution : le premier de ces garçons vivait à Panama, les deux autres à Caracas et à Bogota... Une approche de cette nature ne pouvait se faire par correspondance... Bref, il disposait de réserves insuffisantes et ne pouvait se déplacer.

Jef lui proposa trois cents dollars, tout ce qu'il avait sur lui. Le Chilien refusa ; tout bien considéré, le coffre « baroquisé » qui traînait dans son bureau depuis un quart de siècle lui avait toujours laissé des regrets : une pièce de valeur conservée par faiblesse ; il pouvait s'en débarrasser.

Va pour le coffre baroquisé ! Très inconsidérément, l'Eurasien maudissait les scrupules excessifs de son compagnon : dépourvu de scrupules, cet homme n'eût précisément pas été un authentique héritier des caballeros. L'intégrité, la vraie, commence par le mépris de l'argent.

Le professeur poursuivait ses investigations : il y avait bien « l'autre animal », « le boxeur », « le brillant phénomène » qu'il abritait dans son grenier mais à l'évidence le gaillard avait trop de sang pour prendre rang dans une formation aussi exposée.

- Trop ?

Jef s'arrêtait à tous les détails. Que signifiait ce « trop » ? Un excès de qualité n'a jamais été un défaut rédhibitoire. Quand il y a trop de matière, on peut toujours la retailler. Le drame est que, dans la plupart des cas, c'est la matière, précisément, qui fait défaut. Quoi ! Les dirigeants des grande ensembles modernes - cette fausse élite - rejettent en vrac tout ce qui n'est pas « standard », tout ce qui ne peut entrer dans le moule, pêle-mêle, épaves et bijoux. Allait-il commettre les mêmes âneries ? En quoi se distinguerait-il des autres patrons s'il leur empruntait ce qu'ils avaient de plus méprisable ? Pas facile à diriger ? A la bonne heure ! Il pria le professeur de lui montrer le garçon.

*

* *

Le jour suivant, Fernando Rey lui fit monter les étages de son grenier.

Chacun connaît la force des stoïciens. Ils raisonnent sur les passions et parviennent ainsi à les juguler. Pendant toute une longue matinée, Jef s'ingénia à maîtriser ses propres sentiments et ceux qui ravageaient le coeur d'un intraitable révolté.

Belle gueule carrée, teint basané, lèvres charnues. La chemise ouverte dégageait un col impressionnant comme une bûche. Les sourcils touffus se rejoignaient au milieu du front : un front bas, marqué d'une cicatrice. La stature athlétique, les mains épaisses, venaient en ligne droite d'une souche rustique. Les facettes du nez, la bouche n'exprimaient que passion rudimentaire. Le cheveu abondant, la barbe drue, les doigts velus laissaient deviner un système pileux de gorille. Et, dominant le tout, un regard d'amoureux intelligent, une physionomie d'enfant. L'impression générale était de puissance et de tendresse : la femme d'affaires en goguette

en eût fait un adorable divertissement. Hélas, cette âme vaste sous un front bas répondait à d'autres exigences. Un homme taillé pour l'amour, on n'en pouvait douter mais aussi pour d'autres combats.

Face à l'iniquité, le jeune mâle bondit. C'est sa fonction première, ce pour quoi il a été taillé. Protéger, menacer, lutter ? Soit ! Le respect de soi-même est à ce prix. Mais il y a manière et manière : la qualité de l'audace se définit au niveau de l'ambition ; la puissance peut agir par sa seule existence ; une vue synoptique permet d'apprécier le cheminement...

Jef ne s'adressait pas à un mélancolique mais à un forcené. Il cherchait à canaliser, à orienter ce qu'il y avait d'excès dans cette riche nature qui, point par point, démontait ses arguments au nom de sacro-saints principes qu'il était lui-même obligé de refréner à tout bout de champ. Le paradoxe était cocasse. Plus il découvrait, plus il avait plaisir à découvrir. Ce garçon lui rappelait sa propre attitude à l'époque où il s'était brûlé. Bourrique ! Il se résignait mal à retrouver toujours les mêmes faiblesses aux mêmes instants de la vie. Les défauts inhérents à l'âge ne pourront-ils jamais s'amender ? Folle ambition ! Ce gaillard, il fallait le prendre tel qu'il était.

Après deux heures d'âpre discussion, le professeur observa que les deux antagonistes n'avaient pas encore été présentés l'un à l'autre et se recula d'un pas :

- Marco Fuentes Lima... *un amigo frances.*

Jef prit les deux mains qu'on lui tendait. L'étreinte fut brève et chaleureuse ; le contrat se dispensait de scribe, l'accord était spontané. Autour de la Méditerranée, de tels échanges vous laissent dans le doute : ils engagent beaucoup, ils ne se confirment jamais. Ici, les façons transpiraient la sincérité.

- Quelle est ta spécialité ?

- Navigateur.

- Ton âge ?

- Vingt-quatre ans.

- Es-tu marié ?

- Ça, c'est ma vie privée.

Jef goûta la réplique. Le professeur lui tapa dans le dos.

- Quand il dit oui, c'est oui. Cette carogne a été mon élève pendant quatre ans, tu comprends. Je connais bien ses qualités mais je connais également ses défauts. Ne viens pas te plaindre de ne pas avoir été prévenu.

Il y avait là trois hommes, trois générations ; la filiation était directe. C'était merveille de les voir. Tout les unissait. Chacun d'entre eux pouvait reconnaître dans les deux autres ce qu'il serait ou ce qu'il avait été. Le contrat prenait forme. Marco Fuentes avait donné son accord à l'action projetée - un accord trop immédiat, trop spontané. Jef en réserva la partie la plus importante ; il se méfiait moins du jeune homme que de son propre comportement.

Quand l'essentiel fut établi, Fernando Rey reprit la parole pour rappeler que son jeune confrère faisait l'objet d'un mandat d'arrêt ; une voie de garage s'imposait. Il revint à sa première proposition : le projet n'était pas mûr, sa mise à exécution pouvait exiger plusieurs mois ; dans l'attente, son vieil ami Santos pouvait probablement accueillir le dissident et le caser provisoirement dans une mine.

Trop heureux de la tournure que prenaient les choses, Fuentes accepta le marché. Les mines, il les connaissait déjà ; le pic et la pioche ne l'effrayaient pas. De père espagnol et de mère péruvienne il avait passé son enfance dans les milieux ouvriers. Le climat social ? Il le connaissait également : l'intervention continuelle d'hommes en uniformes aux ordres des propriétaires américains dans les foyers des gens de sa condition avait fait naître en lui, dès l'enfance, une haine dense, durable pour tout ce qui touchait à l'ordre établi.

Jef évaluait sa nouvelle recrue. La classification de ce type dans les espèces révolutionnaires était délicate. Anarchiste ? Il avait trop besoin d'un gouvernement ! Collectiviste ? Il prétendait représenter la révolution à lui tout seul ! La guérilla permanente se présentait à ses yeux comme un antidote contre cette forme de déchéance qu'il appelait « l'embourgeoisement ». La révolution, il la considérait davantage en sportif qu'en stratège. Tous les programmes lui étaient bons dans la mesure où ils savaient l'ordre imposé par les banques d'affaires. Les systèmes à objectifs limités se compliquant d'étapes et de paliers qui lui avaient été jusqu'alors proposés lui paraissaient trop fumeux, trop illusoire pour mériter attention. Sa puissance physique et sa formation intellectuelle

auraient dû, selon toute logique, faire de ce jeune fauve un redoutable chef de bataille mais il était dominé par son coeur - par l'amour dispensé avec une admirable imprudence et par la haine qu'il était capable de secréter. Ancien sous-officier de l'armée républicaine espagnole, son père l'avait dirigé sur les voies de l'enseignement technique et sa mère, inca, reconduit à la civilisation des hauts plateaux andins. Ce prolétaire matheux mais prolétaire de souche, à la fois dans la tradition des mineurs et des guerriers, n'envisageait rien moins que de stocker des armes dans les mines... Bref, un homme de tout repos !

L'Eurasien mit fin à l'entretien sur une boutade. Fernando Rey n'était qu'à demi-satisfait. Quand il eut raccompagné Jef à son hôtel, il réitéra son avertissement : - Sois prudent, tu ne connais pas nos gens. Ce gars-là peut devenir gênant : tu as bien fait de le laisser en attente. Je me réserve de reprendre le problème ultérieurement.

CHAPITRE XVI

La CIA, est la plus active des agences américaines. Son budget, supérieur à celui du gouvernement de la Grande-Bretagne - ou de la France - lui assure des moyens insoupçonnés. Ses agents contrôlent toutes les capitales. A Paris, à Londres, à Rome, ils sont plusieurs centaines dans les points névralgiques, plusieurs milliers. Le voyageur le plus anodin ne peut échapper aux organes de cette machine infernale ; tout déplacement est enregistré, tout contact devient matière à investigation. Pour contourner l'obstacle, pour éviter la sélection que l'ordinateur auquel on soumet les matériaux centralisés ne manquerait pas d'établir, une première règle s'impose : changer fréquemment d'identité.

Dans l'avion qui le ramenait à Paris - via Londres - Jef répétait sa leçon. Deux voyages seulement. Et il avait changé deux fois d'identité. Où devait-il se rendre en priorité ? Tokyo, Genève ? Il ne pouvait en décider avant d'avoir épluché son courrier.

L'avion de la BEA dans lequel il avait pris place à Londres toucha le Bourget en fin d'après-midi.

Au quai de la Tournelle, il retrouva son cadre familial. Le studio était vide mais le petit soulier de satin qui tenait lieu de boîte à secrets, contenait un mot d'amour. Avec son vagabond sans horaire, Caroline usait de mille précautions. La pensée quotidienne ! Elle s'était manifestée comme elle le faisait tous les jours ; cela commençait par : mon biquet... Gribouille... poison et se terminait invariablement par : je t'aime. Suivait, en post-scriptum, une indication. Ce jour-là, elle était aux Buttes-Chaumont ; encore un « tournage y à la télévision.

Jef replaça le billet dans sa cachette et renversa le tiroir qui contenait le courrier sur le canapé ; ce geste lui était familier. Il mit les plis et les journaux en deux tas. Le fastidieux travail de compilation qui l'attendait ne lui souriait guère : quatre pages d'annonces dans chaque numéro. Il remit cette corvée à plus tard et décacheta les enveloppes.

Dans le fatras quotidien, il reconnut à l'écriture fine une lettre de son fils aîné, le marin ; elle avait été postée à Gênes. L'enfant n'avait plus d'ennuis professionnels mais des ennuis de coeur ; malgré l'extrême

retenue de cette nature fière et matée, la « chose » apparaissait en filigrane. Jef eut un vague à l'âme et se souvint de ses propres erreurs. S'adjoindre une femme ! Le contrat le plus difficile à réaliser.

Il écrivit à cet homme qui était son enfant. Comme d'habitude, cela tint en quelques phrases. Puis, il expédia les affaires courantes : abonnements, assurances, loyer, actes rituels de l'homme organisé qu'il était resté.

Toute une partie de lui-même tenait dans ces murs, dans ces bibelots qu'il aimait. Quand il rentrait au bercail, sa jeune femme, ses fils déjà casés ou sur le point de l'être, ses amis qu'il avait à coeur de conserver agissaient sur lui comme des racines ; c'est par ce réseau de saines et précieuses ramifications qu'il adhérait, lui, le vagabond, à la terre nourricière, lui, le sang-mêlé, au pays d'élection. Sa continuelle errance était source de continuel enrichissement mais elle le contraignait à une discipline de tous les instants. Un fleuve est un fleuve. Une montagne est une montagne. Celui qui voyage sans règle n'est guère plus riche à la fin qu'au commencement. Cette fidélité aux racines, au foyer, correspondait chez lui au plus impérieux des besoins. Quel nom donner à ces attaches ? Havre, port, mouillage ? Trop symbolique ! Refuge du coeur, nid douillet ? Incomplet ! Ce à quoi il faisait retour comme une goutte à l'océan c'était l'inépuisable réserve, le magasin d'approvisionnement, le creuset où tout se prolonge, les abysses premières à la fois lieu de stockage et de classement. Remise en ordre, remise en état. L'alcôve est un atelier d'entretien. Besoin de l'autre, faims réciproques. C'est par le jeu des exigences mutuelles que chacun se justifie à chacun. Donnant, donnant ; c'est la loi primitive. Merveilleuse harmonie quand le coeur est en fonction ! Il n'est rien de plus sain que nos redevances mutuelles, rien de plus pernicieux qu'un apport sans contrepartie.

Le philosophe mit les deux lettres en balance et fit un clin d'oeil au soulier de satin. Sur quoi, il estima que c'en était assez pour cette fois. Se pencher sur soi-même est un excellent exercice mais il faut savoir fixer un terme aux meilleures choses. Trop, c'est trop. La presse s'offrait à son indiscretion.

Il classa les numéros dans un ordre chronologique et se mit au travail. Toujours épiait la bonne aubaine, toujours inquiet de ne la point

trouver, il parcourut ainsi les colonnes des offres d'emploi de quatre numéros. Au cinquième - c'était celui du 25 octobre - il trouva son annonce en fin de rubrique... Elle était parfaitement conforme à la convention : « Cherche pour Paris et Newcastle parfaite secrétaire privée haute rémunération assurée, appeler KEL 2809 » (le 28 à 9 heures). Le journal était bien du 25 octobre. Il était rentré à point voulu ; son départ pour le Japon pouvait prendre place aussitôt après sa visite à Genève.

CHAPITRE XVII

Jef prit le premier avion du matin.

Sur les bords du Léman, le ciel était couvert. Fidèle au rendez-vous, l'automne se manifestait. Jef releva le col de sa gabardine et franchit la place de la gare au petit trot. Les pavés étaient glissants, les vitrines de la rue du Mont-Blanc embuées. Lourd de fatigues accumulées, l'Eurasien faisait également grise mine.

Idham Sumardjo le fit attendre quelques instants ; c'était le directeur-fondateur d'une agence de voyages de toute première importance et le principal agent de Klausewitz en Suisse.

Expatrié dès 37 pour achever ses études en France et en Angleterre, cet Indonésien de la région de Batavia n'était jamais retourné dans son pays. Réfugié en Suisse en 40, il avait coupé à la fois à l'occupation allemande de la France et à l'occupation japonaise de Java. En accord avec son père et ses oncles qui, au sein du Mouvement Républicain Indonésien préparaient déjà la guerre d'indépendance, Klausewitz lui avait confié mission de prendre racine à Genève et de gérer un ensemble commercial. Le jeune homme s'était mis à l'ouvrage avec un sens aigu de l'efficacité ; l'agence avait rapidement pris de l'importance. Pendant vingt-cinq ans, Sumardjo avait assuré sans défaillance sa mission de permanent.

Au cours des années de l'après-guerre, la croissance du volume de sa trésorerie lui avait permis de prendre rang parmi les clients importants d'un établissement bancaire de la ville. Nombreux étaient ses correspondants à l'étranger qui, considérant Genève comme un point de stockage de capitaux, se servaient de sa raison sociale pour effectuer des opérations du type de celles qui, bien que discutables, sont entrées dans les moeurs bancaires depuis l'avènement de la ploutocratie. Il était accessoirement vice-président de l'Association Syndicale des Agents de Voyages et trésorier de la Chambre de Compensation de l'IATA. Du fait de l'expansion du transport aérien, le montant des capitaux qui passaient par sa signature avait progressé de deux à cent cinquante millions de dollars en dix-huit ans. Ses intérêts créditeurs l'emportaient largement sur les débiteurs. Il était passé maître dans l'art de gérer la fortune d'autrui et, bien qu'il n'en fit point profession, jouissait de la confiance de nombreux

résidents ou nationaux en quête de taux alléchants. Toutes ses recettes et dépenses étaient justifiées. Quand il s'élevait au-dessus de ce labyrinthe pour éviter la perte, il retrouvait en la personne de son très secret et très estimable correspondant la raison d'être de son existence, la permanence d'une révolution.

De tous ces détails, Jef n'avait pas la moindre idée mais il lui était facile de reconstituer le personnage. Une fois de plus, il découvrait qu'une vie ne vaut que par ce qu'on en fait. La carrière d'un expert-comptable peut avoir des aspects passionnants. L'homme était petit, flasque, ventripotent. Barricadé derrière ses lunettes d'écaille, il tendit une enveloppe au visiteur et lança sur le ton de la boutade :

- Faites-moi le plaisir de vous asseoir... Et tant que j'y pense, de me confier trois photographies.

- Déjà ?

Jef éclata de rire et s'exécuta.

- Ainsi donc, vous avez des nouvelles de là-bas ?

- Pour ne rien vous cacher, elles sont très limitées :

« J'ai reçu consigne de vous avancer cent mille francs suisses et de vous assister dans votre travail d'élaboration. Je n'ai jamais fait de fret aérien ; ce en quoi je puis vous aider, c'est à rassembler les sommes nécessaires à l'édification de votre système.

« Sur les places de Genève et de Zurich, je suis continuellement en relation avec un certain nombre de fripons à qui je rends de menus services : bénéficiaires de prébendes, détrousseurs du tiers monde, larrons en fuite, dictateurs aux abois, bref des hommes assez peu recommandables. Il en fut - il en est encore - qui s'adaptent mal au climat. Les plus valables, les plus entreprenants n'attendent qu'une occasion pour rapatrier une partie de leur magot. Du diable si nous ne parvenons pas à séduire l'un ou l'autre de ces gredins !

Il avait articulé sa pensée sur le ton mondain qui convient aux énormités. Jef buvait du petit lait. Dès le premier instant, il avait reconnu les saillies des combattants qui font carrière dans la subversion.

- Klausewitz me propose deux victimes, reprit Sumardjo. Nous verrons ce que nous pouvons en tirer. En attendant, je vous conseille de

décoder le message que j'ai placé dans cette enveloppe ; ça risque d'être un peu long : voulez-vous vous installer dans ce bureau ?

Il fit entrer l'aviateur dans une pièce voisine et lui procura du papier.

- A tout à l'heure, dit-il. Ah, voici des allumettes.

Le petit bonhomme s'éclipsa.

Sans plus attendre, Jef entreprit de reconstituer le canevas de travail qu'il avait logé clans sa mémoire :

« Ecoute bûcheron, arrête un peu le bras... » En vingt-cinq sur vingt-cinq verticalement ; point de référence en bas et à droite ; trois moutures. Les deux lettres clés étaient en bonne place.

Au bout de trois quarts d'heure, le début du texte apparut mais Jef se garda bien de le lire. Tout à la technique du décodage qui implique ordre et précision, il se concentra sur son damier jusqu'au dernier carreau. Puis, il transcrivit le texte sur son calepin et brûla tous les papiers utilisés dans un bac à fleurs : « Merci pour les allumettes », murmura-t-il en songeant à Sumardjo, « en voici un qui n'est pas tombé, de la dernière pluie ».

Le message disait :

« Votre entreprise me séduit. Vous avez gagné la partie. J'ai donné consigne à Sumardjo de mettre cent mille francs suisses à votre disposition mais il n'est pas souhaitable que nous fassions davantage. Des fraudeurs réputés sont mieux désignés pour vous accorder une commandite. Leurs détournements sont connus, leurs fortunes inventoriées par les contrôles financiers. Voyez Chalid à Francfort et si nécessaire Ermin Fortich à Beyrouth. J'ai fait toucher le premier par une banque indonésienne et le second par un conseil japonais. Rencontrez Chalid en priorité. L'heure est venue pour lui de réimporter partie des sommes détournées, il obtiendra sous peu des garanties ; j'ai l'oreille de son principal ennemi : réimporter deux millions de dollars sous la forme de matériel aérien peut le séduire. Mais au préalable, passez par Djakarta. Livrez vos secrets à Chaerul Leimena, chef de service au ministère des finances : prévenu de votre visite ; susceptible d'influencer la délivrance d'une licence d'exploitation. En Indonésie, les militaires marquent des points. Suharto est l'homme des Américains ; mais à quelque chose malheur est bon : dans ce borborygme, l'ignoble Chalid et vous-même pouvez faire votre chemin. A Djakarta, une

petite compagnie dont les capitaux sont anglais est en train de plier bagage ; elle fonctionne sous pavillon libanais : sous pavillon indonésien, vous pourrez prendre le relais sans difficulté. Quant au chargement que vous m'avez demandé, il m'a été refusé : cherchez vous-même de votre côté. Pour ce qui est du complément, voyez le négociant autrichien dont je vous ai parlé. Votre entreprise me séduit. Allez de l'avant. L'instrument aérien fait gravement défaut aux maquis. La Tricontinentale abordera prochainement le sujet mais gardez vos distances ; pour l'instant, vous vous exposeriez inutilement. Mes vœux vous accompagnent. Je vous engage vivement à persévérer. »

Jef relut le message et s'abîma dans une profonde méditation. Des adresses, des noms, des recommandations... Et cent mille francs suisses il est vrai. Par quel bout commencer ? Le circuit se limitait à Klausowitz qui n'entraînait pas dans la partie, Sumardjo dont le rôle était d'accueillir, de conseiller, Chalid la victime désignée, Leimena l'éminence grise en place à Djakarta et lui-même. En cas de « besoin » Fortich, l'homme de Beyrouth. Par quoi diable fallait-il commencer ?

Pour l'essentiel, le gouvernement chinois n'avait rien accordé. Séduit par le principe d'un département aérien des maquis, Klausowitz prenait sur lui d'en faciliter la naissance mais selon toute apparence, était peu soucieux de la superviser. A l'évidence, les gens qui préparaient la Conférence des Trois Continents n'avaient pas encore sa confiance. De fait, une liaison avec cet organisme paraissait prématurée.

Mais il y avait plus important : Chaerul Leimena l'attendait à Djakarta ; on lui conseillait de « livrer ses secrets » à ce « chef de service d'un ministère », à cet homme « susceptible d'influencer la délivrance d'une licence d'exploitation ». Cette première liaison lui convenait. Pour peu que ce Leimena fût à même d'offrir des garanties à Chalid, les choses pouvaient aller bon train. Un commanditaire à Beyrouth, un commanditaire à Francfort. Klausowitz avait sans doute fait parvenir des propositions au premier par l'intermédiaire de l'entreprise japonaise dont il était toujours le cerveau et au second par quelque relation indonésienne. Mais pourquoi diantre avoir touché les deux à la fois ? Existait-il une éventuelle interaction entre ces deux personnages ? Jef se promit d'en toucher deux mots à Sumardjo.

En attendant, il se sentait terriblement lourd, terriblement isolé. Dans le bac à fleurs, les papiers consumés figuraient une construction d'outre-tombe. Jef les écrasa du pied. Il avait la bride sur le cou et disposait d'une somme suffisante pour se démener pendant plusieurs mois. C'est à lui seul qu'il appartenait de nouer tous les éléments de cette affaire. C'est ça qu'il avait voulu, c'est ce dont il avait rêvé. Klausewitz lui mettait le pied à l'étrier, c'est tout ; quant à la cargaison, il se déclarait incompétent. Où dégoter le gros calibre ? A quoi pouvait bien servir une escadrille qui n'avait rien à transporter ? Allait-il, comme on l'en priait, « aller de l'avant », patienter au risque de se retrouver pendant des mois, peut-être même des années, à la tête d'un système aérien qui aurait pour unique fonction d'engraisser l'ignoble Chalid ? La perspective ne l'enchantait guère.

Ce que Jef ignorait c'est que Klausewitz avait admis le bien-fondé de son dossier, que le refus des plus hautes instances chinoises l'avait fortement irrité, qu'il était ravi de voir naître une compagnie de transport aérien de cette nature et que, de surcroît, il avait fait disparaître les traces de leur entrevue à Canton.

*
* *

Quand Sumardjo revint, l'agence était vide. Le personnel était allé déjeuner.

L'Indonésien portait deux cartons-repas sous un bras. Il ferma la porte à clé et disposa les cartons sur une table - il accomplissait ces gestes de soubrette avec la mine d'un bon vivant.

- J'espère que vous saurez vous satisfaire de cette petite collation, dit-il. Les restaurants me fatiguent ; nous serons plus libres pour discuter.

Sur quoi, il tira une bouteille de Dôle de la poche intérieure de son pardessus et se mit à table.

Jef se joignit à lui sans autre façon. Il avait l'air soucieux ; Fortich, Leimena et l'ennemi de Chalid, la banque indonésienne et le conseil japonais, tout se bousculait dans son esprit ; il avait besoin de décanter.

- J'ai ce qu'il vous faut, santé ! fit brusquement Sumardjo.

Il absorba le contenu de son verre et se mit en devoir de vider ses poches sur la table.

- A propos, reprit-il pendant que Jef vidait à son tour les poches intérieures de son veston pour y enfourner les vingt liasses qu'on lui remettait, voici également un nouveau jeu de papiers d'identité : passeport - n'oubliez pas de le signer - permis de conduire international, certificat de vaccination ; ah ! j'allais oublier votre licence de pilote de ligne. Tout y est. Voilà qui est parfait... Les papiers qui vous ont été remis par le chargé de mission de l'Ambassade de Chine à Paris doivent être détruits ; ne vous en servez plus jamais.

- Puis-je me permettre de vous demander la raison de cette dernière consigne ?

- Mais, tout à fait : Klausewitz n'a pas été suivi par les Chinois. Vous, par contre, vous risqueriez de l'être si vous faisiez encore usage de ces papiers. C'est simple et sans bavure : le feu ; vous connaissez ?

- J'avais cru comprendre que le gouvernement chinois n'avait pas été consulté.

- A ma connaissance, il l'a été. J'ignore les raisons du refus ; peut-être attendent-ils pour mieux sauter. Quoi qu'il en soit, vous jouissez - nous jouissons - d'une autonomie absolue.

Voilà qui devenait précis. Jef poursuivit son questionnaire.

- Les leaders de la Conférence des Trois Continents ?

- Le patron m'en parle également. Il sera vraisemblablement nécessaire d'établir des relations avec eux ultérieurement ; les éléments que nous sommes en mesure de leur fournir ne peuvent rien leur apporter pour le moment, leur stratégie n'est pas au point ; après la conférence de la Havane nous serons mieux à même de juger. Pour l'instant, leurs moyens se réduisent aux maquis : ces formations armées sont cataloguées, géographiquement situées ; la discipline dont elles s'inspirent et celle que nous nous devons de respecter sont trop dissemblables pour ne pas se nuire mutuellement. Le rapprochement s'effectuera plus tard, au sommet ; mais une longue préparation s'impose auparavant.

Jef approuva des deux mains. Certains des problèmes qui nous agitent sont, non point certes insolubles, mais bardés de difficultés. Il déposa ce bagage à la consigne et rangea précautionneusement le billet.

- Connaissez-vous Chalid, demanda-t-il à brûle-pourpoint ?
 Sumardjo faillit avaler son os de poulet.

- Chalid ? Et comment donc ! C'est le premier dindon que vous devez toucher. Un petit coup de vin ?

- Merci... Y a-t-il une relation quelconque entre ce Chalid et Fortich ?

- A ma connaissance, aucune.

- Poursuivons : si Chalid nous procure l'essentiel de l'argent nécessaire, en quoi Fortich peut-il nous intéresser ?

Sumardjo s'essuya les mains et alluma une cigarette.

- Ermin Fortich est un ferrailleur philippin. Ce qui le rend intéressant à nos yeux est qu'il dispose d'un stock de bombes de cinq cents kilos.

- Quoi ?

- Cela vous surprend ?

Jef eut un petit rire étouffé.

- Non, rien ne me surprend plus depuis longtemps. Qu'a-t-il à voir avec le Japon ?

- Rien de précis. Les commandes qu'il reçoit passent assez fréquemment par Tokyo ; c'est un circuit assez compliqué : il faut prendre livraison des bombes à Macao.

Jef s'accorda deux minutes de réflexion. Klausewitz lui avait écrit : « voyez Chalid à Francfort et *si nécessaire* Ermin Fortich à Beyrouth. » Ce *si nécessaire* était donc à rapprocher de *quant au chargement... cherchez vous-même de votre côté*. En d'autres termes : « Cherchez vous-même, si vous ne trouvez pas le chargement désiré, il existe un stock de bombes classiques à Macao. »

Il s'empara de la bouteille et dévisagea son partenaire :

- Allons donc, dit-il, ce type-là n'est pas cinglé. Il ne peut à la fois nous vendre des bombes et nous financer !

- Réfléchissez, mon vieux ! Vous manquez encore de discernement : d'une main, ce salopard vous procure les pétards qui coulent inmanquablement une entreprise qui a conquis une place honorable sur le marché ; de l'autre, il revend ses actions-fondateur au prix fort. N'est-ce pas joli ce petit coup de dés ?

Jef se caressa la nuque, ce qui était chez lui le signe de la stupéfaction.

- Parfait, parfait ! bougonna-t-il avec une moue admirative, si je comprends bien, celui-là n'est pas un dindon.

- Ma foi non. Le dindon, c'est l'autre, le pirate romantique, le vaurien sentimental, le roublard encore assez patriote pour éprouver le besoin de rapatrier une partie de son magot. Comme vous pouvez le constater, il existe toute une hiérarchie dans la saloperie.

Jef s'emportait progressivement.

- Mais à ce compte, une fripouille telle que votre Fortich est bien capable de nous vendre. Imaginez le prix que la CIA serait disposée à payer...

- Jamais de la vie ! Fortich est un marchand d'armes et de munitions. La CIA et les forces de police lancées contre les maquis n'ont jamais besoin de passer par lui ; elles sont largement pourvues par les marchands de canons qui payent patente. Sa clientèle à lui est dans les mouvements de subversion. Sa seule chance de liquider sa ferraille tient dans la permanence des maquis. Dans tous les pays, les services spéciaux traquent les individus de son espèce. Se mouiller avec l'autre camp l'exposerait à perdre à la fois sa clientèle et sa liberté.

- Mais il peut jouer sur deux tableaux !

- Vous oubliez que nous contrôlons un immense réseau ; pas folle, la guêpe : il le paierait de sa peau !

Il y eut un silence. Jef n'était pas convaincu ; en présence d'éléments nouveaux, il tentait de rabouter les fils de la trame qui échappaient à son entendement. Sumardjo devina sa réticence.

- Croyez-moi, dit-il, Fortich ne joue pas double jeu et ceci pour la simple raison qu'il ne peut pas. Il sait peser un risque : lorsqu'il négocie un lot de bombes, il s'intéresse à leur utilisation. Dès que son enquête établira que les objets vendus par lui doivent prendre place dans vos avions, il liquidera ses parts de l'entreprise au prix fort et vous baillera un fier coup de chapeau. Si vous avez bien géré la maison, sa mise peut ainsi passer de un à trente ; faites le calcul. Pour moi, c'est réglé comme du papier musique : ce Fortich est prisonnier de son négoce : il ne peut pas jouer sur deux tableaux.

Jef se dressa sur ses jambes et s'étira. Au niveau du bulbe il sentait une souffrance.

- C'est égal, dit-il, je n'aime pas ce genre de client.

- Si je ne me fourvoie, s'inquiéta Sumardjo, vous avez bien l'intention de constituer un stock d'armement ?

- Sans doute mais...

- Pourquoi ne pas vous assurer un pourvoyeur dès à présent ? Vous l'aurez sous la main, vous le rencontrerez aux réunions du conseil d'administration, vous le contemplerez à loisir cependant que lui n'aura aucun moyen de dévoiler vos batteries. Il ne sera même pas nécessaire de vous mettre en peine de stocker des objets dangereux ; ils sont déjà stockés dans ses entrepôts. Tout ira pour le mieux jusqu'au jour où il découvrira le pot-aux-roses et liquidera ses actions. - Si tant est qu'il parvienne à le découvrir...

Jef s'était frappé sur la poitrine.

- Ce pot-aux-roses, dites-moi, n'y aurait-il pas un moyen de le camoufler ?

Il se découvrait une âme d'apprenti sorcier.

- Au niveau de l'achat, grogna-t-il, nous pouvons agir par personne interposée, non ?

- Là, fit Sumardjo, vous êtes gourmand. Non content de diriger vos coups contre les « ennemis du peuple » et de les faire financer par des « ennemis du peuple » vous voudriez qu'ils se retrouvent tous en caleçon. C'est beaucoup demander.

- On peut toujours essayer ?

- Soit ! Du point de vue de la morale, ce serait magnifique mais je vous préviens que ce ne sera pas facile à jouer ; ce bonhomme est méfiant : je ne l'ai encore jamais surpris à vendre une charge de poudre sans savoir par quelle culasse elle devait passer.

- Disons alors, deux, trois personnes interposées... Je dois d'ailleurs vous avouer que, du seul point de vue opérationnel, ces joujoux auront besoin d'un sérieux emballage : ils doivent passer sous douane incognito.

- Je vous promets du bon temps.

- Laissez-moi faire, j'ai tout prévu. Mais du même coup, j'ai l'impression que nous pouvons assurer la perte de ce fripon.

- Un de perdu, dix de retrouvés. Pour ce qui est de moi, je ne verserai pas une larme.

- Eh bien d'accord ; va pour Fortich ! Je vous promets d'être un fidèle serviteur de ses intérêts.

- N'oubliez surtout pas qu'il est susceptible de vous lâcher en fin de parcours.

- Ce ne serait pas trop grave, mais je ne désespère pas de le tenir en laisse jusqu'à la fourrière.

L'Eurasien alluma une cigarette. Il était satisfait.

- Ainsi donc, dit-il, je dois rencontrer Leimena en priorité. Dès mon retour à Paris, je me mets en quête des visas nécessaires.

- Inutile, objecta Sumardjo, c'est déjà fait. Vous passez par Istanbul, New-Delhi, et Pnom-Penh.

Jef consulta son nouveau passeport et murmura :

- Félicitations. Vous disposez apparemment d'un spécialiste à la hauteur de sa tâche.

- Bah ! hoqueta l'Indosésien, question de routine... Pour la suite, je suis à votre entière disposition. Une seule restriction : déposez mon adresse en lieu sûr ; établissez vous-même les connections qui deviendraient nécessaires si vous deviez disparaître. Tant que vous serez vivant, je ne veux connaître que vous. Ma sécurité repose sur l'extrême rigueur des règles auxquelles je m'astreins. Moi, je suis là pour vous assister mais en aucun cas je ne dois apparaître dans votre système.

La consigne était simple. Jef proposa mot de passe et conventions. Les deux hommes établirent un premier rendez-vous pour la quinzaine suivante.

*

* *

Dès qu'il put disposer de lui-même, Jef se rendit à la banque qui lui avait été conseillée pour y déposer une partie de la somme dont il venait de prendre possession.

Puis, il s'achemina vers la gare. Il était édifié, satisfait de l'être. Ainsi donc, la Chine refusait de l'assister. Apparemment, les bases américaines en Thaïlande, Phanom, Nakhon et leurs formations de sauvetage, Khorat, Takhli, Ubon et leurs escadrons de chasseurs bombardiers, Sattahip et ses ravitailleurs en vol, ses bombardiers, ses centaines de chasseurs, transporteurs et chasseurs bombardiers, les unités navales, les concentrations de Cochinchine et des Philippines, Guam, la Corée du Sud, le Japon les laissaient indifférents. Tout ce qui échappait à leur commandement, tout ce sur quoi ils ne pouvaient exercer un contrôle direct les indisposait. Soit ! Il avait eu l'innocence de penser que le système imaginé par lui pouvait éveiller un quelconque intérêt auprès des stratèges de la révolution. Eh bien tant pis ! Il n'était pas loin de se réjouir du refus qu'il avait essuyé ; une escadrille de combat camouflée en compagnie de transport aérien se doit d'éviter tout ce qui peut la compromettre : du coup, il se sentait plus léger. La parfaite autonomie dont il pouvait dorénavant se prévaloir auprès de ses associés éliminait de nombreux sujets de discorde. Il eût été présomptueux de considérer - à l'instar de son jeune collègue péruvien - qu'il représentait à lui seul la Révolution mais quel que fût le besoin d'assistance, de conseil, voire de contrôle qu'il éprouvait, il tirait satisfaction de son indépendance. Dès l'abord, il lui était apparu souhaitable d'éviter l'engagement de l'URSS et de la Chine dans cette affaire : sa démarche auprès de cette dernière lui avait été dictée par la seule nécessité d'obtenir un chargement efficace - à défaut de mieux, il disposait d'une partie de la cargaison.

Ainsi donc, il était seul ; seul à décider de l'heure et du point de chute. Nettement en retrait, Clausewitz lui tenait lieu de caution. Le négociant autrichien chargé de stocker les déchets radioactifs attendait ses instructions.

Les rues de Genève grouillaient. Le car de passagers montait à l'aérogare. Chemin faisant, Jef feuilleta son calendrier. Il lui restait dix jours de congé et il devait encore, au cours de cette période, rencontrer Leimena en Indonésie et Sakurāi à Tokyo. A chaque jour sa peine... Du premier, il attendait de nombreux éclaircissements et un sérieux aiguillage ; de l'autre, une assistance indispensable.

Shinzo Sakurāi, chargé de l'entretien des avions dans une escadrille japonaise et promu capitaine en 44 avait, après vingt-deux années de patience, accédé au grade de commandant. Une aussi fulgurante carrière trouvait quelque part sa justification : l'homme n'avait jamais renoncé à ses options les plus fondamentales ; il faisait partie de ces vieux lutteurs qui, dans l'attente d'une hypothétique révolution, préférèrent subir toutes les iniquités plutôt que de lâcher un poste où ils peuvent encore exercer leur compétence. Jef comptait sur lui pour assumer le recrutement et la formation des mécaniciens-navigants, pour inspecter et sélectionner les avions avant la signature des actes, pour en découdre avec le représentant du vendeur et composer avec ceux du Bureau Véritas, toutes besognes ingrates et délicates exigeant des qualités de la nature de celles qui ne s'improvisent pas. Une visite à Tokyo s'imposait. L'entêtement et les qualités de Sakurāi en faisaient un personnage estimable mais son caractère avait quelque chose d'inquiétant. Cet homme faisait penser à ces tombereaux qui circulent inlassablement dans les chemins creux sans jamais recevoir la moindre goutte d'huile, geignant et grinçant mais d'un bois inusable, cahotant et dérivant mais toujours fidèles aux trajets utiles. Ce vieux grognard rouspétait, ruait dans les brancards à cours d'années mais il vivait dans le respect des traditions aéronautiques, peinait à l'ouvrage, s'échinait sous un hangar jusqu'au petit matin pour assurer la mise en piste de ses avions. Fier meneur d'hommes ! Rude mécano !... Jef comptait lui confier la direction technique.

D'abord Djakarta ; puis Tokyo.

Au retour de ce long voyage, il devait entreprendre une série de démarches rigoureusement dépourvues d'intérêt pour essayer d'obtenir un congé sans solde ou, à défaut, un certificat médical établissant une quelconque inaptitude pouvant durer quelques mois. Sur quoi, il avait l'intention d'ouvrir une permanence à Bruxelles, d'envoyer quelque subside à Northrup, à Sakurāi, à Fernando Rey et de les mettre au travail sans plus tarder.

Toutes choses cessantes, le professeur pouvait déjà, puisqu'il avait des loisirs, monter à Bruxelles et y entreprendre les démarches dévolues au directeur d'une affaire en cours de création : d'abord, solliciter un conseil

juridique, rédiger et déposer les statuts de la « Société d'Etudes Aéronautiques Overseas Freighters » et faire imprimer des actions fondateur - actions à négocier ultérieurement. De cette première opération, on pouvait déjà, sans grand effort, tirer une somme rondelette pour alimenter la caisse de secours de l'escadrille... Que de cas sociaux à considérer à échéance, que d'épaves au jusant ! Puis, recruter une secrétaire bilingue et expédier les premières corvées administratives, entrer en relation avec le propriétaire des avions et le Bureau Véritas pour éliminer les premiers obstacles en attendant l'arrivée de Sakurai, passer à Amsterdam pour y lancer une étude de modification des soutes ou, à défaut, d'aménagement d'une vaste porte-cargo, etc...

Northrup, lui, qui s'était chargé de trouver des volontaires dans les pays du Moyen et du Proche-Orient, devait par ailleurs se rendre à Ceylan pour y entreprendre une étude de marché dont il possédait déjà certaines données : un contrat de transport industriel entre Colombo et le Pakistan Oriental.

Selon toute vraisemblance, Sakurai n'était pas en pouvoir de se libérer immédiatement mais Jef espérait que le Japonais pourrait, en attendant, obtenir un congé de trois à quatre semaines pour assister Fernando Rey dans la phase la plus délicate de sa mission : le choix des avions. Parmi les vingt-quatre Starliner qui étaient parqués sur le terrain d'Orly, le Chilien et le Japonais devaient en choisir huit en fonction de la qualité du stockage : de ce choix dépendait le bon fonctionnement des rouages techniques, l'exploitation, la vie même de l'entreprise.

Quant à Jamal El Azim - le Syrien que Northrup tenait en si grande estime - il devait décharger Rey des liaisons avec les organisations internationales et des rapports avec les autorités annexes : autorisations de survol, libertés diverses, contrats d'assistance technique, etc...

La Caravelle de la Swissair décollait de Cointrin. Jef contempla la trouée de Bellegarde ; ces masses idéales et ce relief boisé figuraient un havre de paix. Au détour d'une vallée, la silhouette de Fitzgerald lui apparut en filigrane. C'est à lui qu'il comptait confier le recrutement du personnel local et l'établissement de la base de Djakarta. Nul mieux que lui ne pouvait s'acquitter de cette tâche ; sa clairvoyance le mettait à l'abri des pas de clerc. Sa jovialité suscitait spontanément la sympathie, sa

nationalité lui évitait les soupçons des militaires qui partaient à la conquête du pouvoir et - pour peu qu'il sût présenter l'initiative sous le jour de l'affairisme renaissant - lui assurait même, sinon l'assistance immédiate, du moins la complicité bienveillante des « conseillers » américains. La CIA pouvait toujours fouiller dans son passé : il n'avait jamais appartenu à aucune formation politique.

De son côté, Jef avait également du pain sur la planche. Parmi toutes les tâches qu'il s'était réservées, la première - la plus urgente - exigeait un sens de la diplomatie, une aptitude à la supercherie et des qualités de debater qu'il redoutait de ne pas posséder à un degré suffisant : décider Chalid à rapatrier une partie de son magot sous la forme de huit Starliner ne constituait pas, à proprement parler, un tour de force mais il allait vraisemblablement être obligé de concéder, pour d'évidentes raisons de préséance, l'introduction d'un PDG postiche ou - beaucoup moins souhaitable - d'un Secrétaire Général entreprenant. Tant que la direction technique, la direction commerciale et la direction d'exploitation restaient sous le contrôle de l'équipe, il conservait certes toute liberté d'action mais il redoutait ce type de collaboration. Se barder d'antennes et prendre des ganta ne lui convenait guère. Pour une fois qu'il travaillait avec des gens du tiers monde, il eût préféré les tenir en sympathie.

Qu'importe ! Chalid était indispensable. Il fallait accommoder ce client. A quelle sauce ? Il était vain d'en préjuger : les conseils de Leimena devaient éclairer sa conduite. La marche à suivre dépendait des pressions et contre-pressions qui s'exerçaient entre Sukarno et les militaires : un Chalid ne pouvait se satisfaire d'une vague indulgence. Il mit les éléments en balance : garantie formelle ou simple avance ? L'affaire le dépassait. Par ailleurs, son bailleur d'appoint, Fortich, l'inquiétait beaucoup moins depuis qu'il avait découvert le moyen de le tenir à sa merci.

Ce premier acte une fois consommé, acte fondamental, acte dont dépendait la transformation de la Société d'Etudes en Société d'Exploitation, acte qui déterminait toutes les responsabilités ultérieures, acte générateur d'un produit inscrit à l'état civil et porté par ses propres soins sur les fonts-baptismaux, Jef se promettait de se précipiter à Vienne pour y préparer un enterrement. L'enfant maudit qui avait germé dans son esprit ne pouvait vivre longtemps. A défaut de gros calibre, le négociant

autrichien pouvait lui procurer un chargement presque aussi redoutable mais les quantités nécessaires étaient si considérables que le travail menaçait de durer plusieurs mois. Par ailleurs, il espérait pouvoir se procurer un certain tonnage de déchets radioactifs en provenance d'Égypte : l'approche était encore incertaine ; Saadeddine s'occupait déjà de ce complément.

Après l'Indonésie, après le Japon, après l'Autriche, il espérait enfin trouver quelques loisirs pour s'occuper du recrutement. Il avait l'intention de toucher lui-même Lefranc à Paris, Durosier à la Martinique, Manolis Papas en Lybie, tous garçons qui, depuis le temps qu'ils réfléchissaient à la question, n'en étaient plus à s'offusquer d'un acte que les humanistes considéraient comme relevant de la piraterie. Son plan prenait forme.

La Caravelle de la Swissair entrait en évolution d'approche. Northrup au commercial, Fitzgerald à l'exploitation, Sakurai au technique, El Azim à l'administratif, Rey à la supervision de l'ensemble. S'étant ainsi dégagé de tous les travaux de direction, Jef espérait avoir la possibilité de circuler afin de rester au coude à coude avec les équipages. Il avait souci de promouvoir, dès le départ, un esprit de corps et d'accorder les plus grands soins à la formation professionnelle. Dans cette tâche, il espérait pouvoir se faire assister par Nguyen Van Toï dans la section des pilotes, par Rey dans celle des navigateurs, par Sakurai pour les mécaniciens, mais il tenait à rencontrer séparément chaque volontaire. L'anglais devenait sa langue véhiculaire ; Bruxelles était sa base de départ et Djakarta son centre d'exploitation.

La Caravelle de la Swissair dégagea la piste ; l'aérogare se rapprochait.

Quant au choix des avions - il y revenait avec une certaine hantise - Rey, excellent **debaterxxxx** et Sakurai, technicien de premier plan, offraient toutes les garanties désirables. Jef savait qu'il lui était interdit d'apparaître au cours de cette négociation.

Il sortit de l'aérogare. Le car de passagers démarra presque aussitôt. Les bas côtés de l'autoroute défilaient.

Dans ce calendrier déjà très chargé, il devait encore loger une série de voyages en Afrique ; un contrat en perspective : viandes et pondéreux. L'année précédente, il avait déjà consacré cinq semaines à cette question.

Tchad-Nigéria : une navette à exploiter dont il rêvait de faire un circuit d'entraînement.

Toujours obsédé par son instrument de combat, il descendit aux Invalides et prit un taxi ; Paris lui sautait au visage. Aux abords du quai de la Tournelle, il régla la course et acheva son voyage à pied. Devant la porte de l'ascenseur, il se figea dans une immobilité soudaine : grande journée !

Visiblement fatigué, il tira de sa poche un trousseau de clés. La cabine le déposa sur son palier. Une main au niveau de sa poche intérieure, il hésitait encore... Diable, diable, qu'avait-il donc oublié ?

- Ah ! dit-il : brûler mes papiers.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Un. Le cheptel du Tchad est excédentaire. L'Administration de ce territoire avait hérité d'importantes installations d'abattage et de traitement des viandes. Récemment achevées, ces installations étaient encore inutilisées ; leur potentiel annuel était de douze mille tonnes. La mise en oeuvre de moyens industriels d'une telle importance favorisait l'ouverture de marchés nouveaux.

Deux. Négociées à l'état brut, ces viandes étaient très vulnérables ; en l'absence d'installations frigorifiques, elles devaient être transportées par avion et consommées le jour même. A force d'expériences, un groupe de chercheurs dont les travaux étaient contrôlés par l'Institut Pasteur venait de découvrir un procédé de conservation qui permettait d'offrir à l'exportation un produit traité qu'il était possible de transporter et de stocker pendant plusieurs jours sans risque d'avarie.

Trois. La conversion du Starliner en cargo lourd créait des conditions d'exploitation susceptibles de modifier les marchés de fret du transport aérien. L'utilisation d'un gros porteur de ce type assurait à une entreprise limitant ses activités au transport industriel une amélioration très substantielle et lui permettait d'aborder des travaux exempts de toute concurrence.

Jef était depuis quelques heures à Fort-Lamy. La conjonction de ces trois moyens le conduisait à envisager la création d'un courant quotidien entre le Tchad et le Nigéria : au contrat qu'il se proposait d'établir il comptait associer d'une part le ministère de l'agriculture, d'autre part une entreprise d'exploitation et de traitement des viandes utilisant le procédé de conservation envisagé.

Le vice-président du Conseil, qui lui avait accordé audience, ne lui faisait grâce d'aucun détail. La principale production de son pays était la viande. Au rythme normal de la reproduction, il était possible d'exploiter chaque année sept pour cent d'un cheptel de quatre millions de bovins, et

de plusieurs millions d'ovins et de caprins, soit près de trois cent mille têtes en ne considérant que les bovins. Sur ce nombre, deux cent mille étaient acheminés par voie traditionnelle sur le Nigéria - convoyées à pied sur deux mille kilomètres, les bêtes perdaient près de la moitié de leur poids - et vingt mille partaient par avion en direction de Brazzaville, Léopoldville, Yaoundé, Douala. Il restait donc une disponibilité de quatre-vingt mille têtes représentant douze mille tonnes de viande.

Le potentiel des installations industrielles était également de douze mille tonnes. L'abattoir de Chacha, laissé en héritage par la France, ne travaillait encore qu'au dixième de ses possibilités ; prévues pour fonctionner sous froid, ses chaînes permettaient d'éviter les accidents dus à certains états hygrométriques.

Deux entreprises locales la PROTAS et la SREP traitaient les viandes destinées à l'exportation dans des installations particulières - aires d'abattage rudimentaires qui ne remplissaient pas les conditions d'hygiène prescrites par le contrôle vétérinaire - et refusaient d'utiliser l'abattoir de Chacha ; un conflit avait pris corps entre l'Administration et ces entreprises. Par contre, il existait une autre société, « La Rurale » qui, ayant des réserves dans le Tchad, ne se contentait pas de négocier, d'abattre et d'exporter des viandes ; elle était, en outre, entreprise d'élevage : une concession de quinze mille hectares pourvue de points d'eau lui permettait de produire une viande de premier choix.

Cette dernière société semblait toute désignée pour occuper les abattoirs de Chacha, exploiter le procédé de conservation envisagé et utiliser les avions que les Overseas Freighters mettaient en circulation. La Direction des abattoirs était disposée à constituer une société d'économie mixte dans laquelle traiteurs et exploitants pouvaient être représentés...

De toute évidence, le vice-président avait pris position.

La PROTAS assurait environ soixante pour cent des exportations par avion, la SREP trente pour cent, Racunier - qui faisait bande à part - dix pour cent ou peu s'en fallait. Par contre, La Rurale - qui s'était

cantonnée dans l'élevage - n'avait jusqu'alors exporté qu'une assez faible quantité de viande en direction de Brazzaville et de Douala : son implantation était récente ; elle disposait d'un « range » qui lui permettait d'obtenir un produit de qualité ; elle faisait déjà modérément usage de l'abattoir de Chacha et se trouvait, de ce fait, exclue du conflit qui opposait les deux autres exploitants à l'Administration.

Le vice-président tira la conclusion :

Une politique permettant à la Rurale d'exporter plusieurs milliers de tonnes par an était favorable à tous les intérêts : meilleur rendement du cheptel, pleine utilisation de l'abattoir, création de nouveaux marchés. Une telle politique se distinguait par son caractère d'innovation. Les semaines qu'il venait de consacrer à l'étude du projet l'avaient convaincu de la nécessité de rompre avec les contempteurs d'un certain pragmatisme. Il avait convoqué le représentant des Overseas Freighters pour lancer les bases du renouveau sans lesquelles la jeune Afrique risquait de s'enliser cependant que l'Europe et l'Amérique accaparaient tous les marchés. Sa récente émancipation l'inclinait à l'audace. Il brûlait de « faire du neuf », de « lancer une vaste opération ». Soucieux d'éviter des conflits inutiles, il s'était fixé pour ligne de conduite de renoncer à toute étude de marchés sur les territoires où des courants de fret aérien étaient déjà établis.

Quatre transporteurs aériens de type classique tenaient solidement, au départ de Fort-Lamy, les contrats de viande sur Brazzaville, Léopoldville, Douala et Yaoundé. Mais en dehors de ces axes - qui écoulaient quatre mille tonnes par an - aucune étude n'avait encore abouti à l'établissement de nouvelles ouvertures. Il manquait deux éléments ; précisément ceux qu'on venait de lui proposer : un cargo lourd et un procédé de conservation. Il y avait dans cette conjonction de moyens, une idée nouvelle, une possibilité d'expansion favorable à l'économie du Tchad. Le fait de pouvoir, d'une part, « fixer » la viande et, d'autre part la transporter à grande distance, ouvrait des débouchés qui n'avaient jamais été envisagés.

Le haut fonctionnaire se passionnait... Et Jef songeait à l'avenir que ce passionné lui réservait. Soucieux de ne prendre aucun engagement passible de sanctions, il orienta la conversation sur la recherche d'une solution provisoire - et en outre immédiate - dont il possédait les

principaux éléments. Il arrivait du Nigéria où il avait arrêté des décisions importantes. Son succès - partiel mais assuré de réalisation - était lié à des considérations tarifaires ainsi qu'à la nature et à l'ampleur des services envisagés. Son langage n'avait pas été celui d'un commerçant mais celui d'un géo, d'un techno-politicien. Il avait démonté le processus d'acheminement et de distribution, proposé des méthodes nouvelles, confronté les avantages et les inconvénients des deux systèmes.

Au retour, les frets étaient de la nature de ceux qui passaient jusqu'alors par le fleuve et par la route. Le courant pouvant ainsi s'établir entre le Tchad et le Nigéria s'élevait à six mille tonnes par an dans chaque sens, soit la capacité de transport de deux Starliner. Aucun transporteur ne circulant sur cet axe, les concurrents ne disposaient d'aucun argument juridique pour s'y opposer.

Jef promit de tenter un « galop d'essai ». Pendant une période de trois mois, il s'engageait à assurer une rotation par jour à destination de Lagos sur la base de onze cent mille francs CFA. Parallèlement, les pouvoirs publics lui garantissaient le monopole du transport et couvraient la Société d'Exploitation et de Commercialisation des Produits du Tchad - la SECPT dont les statuts étaient déjà rédigés - qui réunissait l'Etat, les abattoirs de Chacha, et La Rurale.

Quant aux modalités de paiement, elles ne s'encombraient ni de dépôt de garantie, ni de pénalités réciproques. Afin d'éviter les charges parasites des intérêts à courts termes et de faciliter la rotation des capitaux, Jef admit le principe d'une ventilation hebdomadaire. Le règlement en CFA lui convenait ; ses correspondants à Genève lui garantissaient la conversion de soixante pour cent de ses rentrées en devises pour faire face à ses frais d'exploitation à l'étranger.

Toutes les conditions d'une saine exploitation étant réunies, il prit congé du responsable africain qui lui avait accordé audience et monta dans le premier avion à destination de Kano où il espérait attraper un DC6 de la Sabena.

L'entrepreneur fonctionnaire avait décidé de réunir les parties du contrat dès la semaine suivante. Les choses allaient bon train. Une campagne amorcée deux mois plus tôt aboutissait à la pleine utilisation de deux équipages et de deux avions sans perte appréciable.

Il était temps. Déjà l'atelier d'Amsterdam s'apprêtait à livrer les premières unités à la cadence d'une par semaine. Fitzgerald était sur le point de convoier la première à Djakarta ; la deuxième, dont Saadeddine assurait le commandement - devait rejoindre Colombo à brève échéance. Si le jeu s'ouvrait sur le tapis vert, Jef espérait pouvoir baser la troisième unité à Fort-Lamy dans un délai de trois semaines.

Au cours du premier mois, il comptait affecter à ce travail non point deux mais trois équipages : douze hommes choisis parmi ceux qui avaient, plus que les autres, besoin de revoir leurs classiques. Ainsi Nguyen Van Toï aurait toute possibilité de leur dispenser, en altitude, un enseignement orthodoxe, rationnel, méthodique, avant de les expédier à tour de rôle sur la rotation Colombo-Dacca où ils devaient subir la deuxième phase de leur entraînement, la plus délicate, celle de l'attaque simulée des côtes, celle du vol au ras des flots.

Les navigants tardaient à se libérer. Fernando Rey s'inquiétait : de nombreux hommes lui faisaient encore défaut : Sakuraï lui-même n'avait pu rallier en temps voulu pour former les premiers mécaniciens que Jef avait dû confier à Mohammed, le Pakistanais - un garçon que Northrup avait sous-estimé.

Des hommes, des contrats, des avions ; tout convergeait. L'Eurasien et ses compagnons s'étaient échinés pendant deux mois mais ils apercevaient le bout du sentier. Leurs avions étaient beaux, leur affaire saine, Chalid et Fortich donnaient dans le panneau, tête baissée.

CHAPITRE II

Jef descendit d'un avion de la Swissair ; il arrivait de Bruxelles. Devant le guichet du bureau de change, Nguyen Van Toï l'attendait. Jef prit hâtivement la main qu'on lui tendait. Les deux villégiateurs donnaient l'impression de s'être rencontrés la veille.

- Taxi !

Une DS 19 vint se ranger en bordure du trottoir. Cependant que le chauffeur rangeait les valises dans la malle arrière, les deux hommes échangèrent les banalités des retrouvailles :

- Des siècles que je ne t'ai vu !

- Peut-être pas des siècles mais quatorze, peut-être même quinze ans. Air Vietnam existait depuis quelques mois à peine, ma femme venait d'arriver à Saïgon.

Nguyen Van Toï avait épousé une Savoyarde. Joli garçon, un peu empâté, plutôt grand pour un Cochinchinois, il s'exprimait avec une placidité impressionnante.

Jef coupa court.

- Tous ces gens qui nous observent me donnent la chair de poule, passe devant.

Le taxi les déposa à la pension de famille Jaconde. Pendant tout le trajet, ils avaient échangé des propos insignifiants.

A la réception, Jef établit sa fiche et Nguyen Van Toï le suivit dans sa chambre. Une large baie ouvrait sur le lac.

- J'avais besoin de toi, mon vieux.

- Me voici.

- Pour faire un travail de bandit.

- C'était en filigrane !

- Tu as sacrament tardé.

- On fait ce qu'on peut... Dis-moi, comment as-tu fait pour dégoter ma nouvelle adresse ?

- Une amie de ta femme : Hélène... Dante ou Cante, je ne sais plus ; elle avait ce point de chute à Saïgon.

- Une chance que tu m'aies trouvé : ma femme est dorénavant à Paris ; moi, j'ai pris le maquis. Un copain intercepte mon courrier.

Jef fronça les sourcils :

- Quoi ! des ennuis ?

Nguyen Van Toï eut un geste de lassitude :

- Là-bas, la vie devient intenable. Les patrons du Vietcong m'avaient bien recommandé de ne pas abandonner mon poste mais j'ai lâché.

- De ta propre initiative ?

- Oui et non. A force d'être tous les jours en infraction, j'étais plus ou moins brûlé vis-à-vis de la police et de la douane : clandestins à gogo, lettres cachetées, visites inopinées... tu connais le cirque ! A propos, je te préviens que je ne pourrai jamais plus faire escale à Saïgon.

- Je vois. Sous quel nom es-tu descendu à Genève ?

- Jacques Dupeyret, c'est le passeport de mon beau-frère.

- Pas fameux !

- Je peux bien passer pour un Eurasien...

Jef s'absorba dans ses pensées ; puis tout de go

- Bon ; donne-moi trois photos. Ce soir même, tu auras un nouveau passeport antidaté, une licence à jour...

- N'oublie pas la qualification, gloussa le Cochinchinois.

- Tout est prévu ; t'en fais pas : les reliquats de validation s'étendent de quatre à six mois.

- Moi, tu sais, je dispose de tout mon temps, fit observer le nouvel arrivant.

- Oui mais ce n'est pas le cas de tous. Il y a dans les équipages des démissionnaires, un déserteur, des congés de maladie - ceux-là devront retourner trois, quatre fois à leur lieu de domicile - des gens libérés pour convenances personnelles, des retraités, etc...

- Je comprends.

Les deux hommes s'accordèrent un instant de réflexion. - Sais-tu seulement sur quel matériel tu vas travailler ? questionna Jef.

Pour manifester son ignorance, Nguyen Van Toï éleva les deux mains à hauteur de son visage.

- Du Starliner, mon vieux. Les Overseas Freighters sont équipés de huit Starliner et fonctionnent sous le régime du « tramping » : du travail à la demande. Un équipage par unité.

Le Cochinchinois fit une moue qui exprimait à la fois réticence et admiration :

- J'essaierai de m'en accommoder.

Pour la troisième fois, il inspecta portes et cloisons.

- Que cherches-tu, demanda Jef, des micros ?

- Mon vieux, là-bas, on a appris à se méfier.

- Ne crains rien, il n'y en a pas dans cette pension ; je fuis les grands hôtels pour cette seule raison. Moi, je m'appelle Fontan - c'est un nom béarnais. Montes, un Argentin - dont tu ne connaîtras jamais la véritable identité - prend les avions en charge à Orly et les convoie jusqu'à Amsterdam où tu dois te rendre. Dans un premier temps, ton rôle sera de surveiller la reconversion des premières unités et de dégrossir les jeunes pilotes au fur et à mesure qu'ils arriveront.

Le Cochinchinois fit un geste en signe de protestation :

- Dis donc ! Il faudrait peut-être que je me dégrossisse moi-même, pour commencer.

- Ne t'inquiète pas. Dès demain, nous effectuerons le premier vol ; tu es verni sur tranche ; c'est un vol d'essai. Après demain matin, tours de piste en série. L'après-midi nous décollons pour New-Delhi. Nous serons quatre pilotes à bord : un Indien, un Américain, toi et moi...

- Mais, ma licence ?

- Elle sera là. Nous partons pour Amsterdam demain dans la matinée, ça te va ?

- A ta disposition.

- Bon ; nous effectuons le vol d'essai et expédions la corvée des papiers. Puis, deux heures d'habitable pour commencer. En fin d'après-midi, premier tour de piste pour tâter la machine ; es-tu bien reposé ?

- Ça va, mais... je n'ai jamais touché le Starliner, tu le sais ?

- Ne t'inquiète pas, ça viendra. Moi je vous quitte à New-Delhi. Toi, tu continueras avec ce même équipage pendant huit ou dix jours et tu retourneras à Bruxelles en passager.

Nguyen Van Toï se détendit.

- Eh bien d'accord, mon vieux. Puisque tu as tout prévu, je te fais confiance... Dis donc, c'est très dangereux ce qu'on va faire ?

Jef le regarda longuement dans les yeux. Sous la fenêtre, le bateau à roue assurant la liaison Genève-Montreux exhuma de sa cheminée trois notes brèves.

- Pourquoi estropier la vérité ? fit Jef. C'est très dangereux.

- Quoi, des nids de mitrailleuses, du parachutage ? - Une forme de parachutage, tu l'as dit.

Le courrier de Montreux s'éloignait dans un halètement d'écume. L'Asiatique se retourna lentement.

- Pour le compte de qui ?

- Tu es Vietnamien, je crois : pour ton propre compte.

- Pour le compte du peuple, je m'en doutais bien. Et les copains ?

- Cause commune : c'est une formation du tiers monde.

- Tu n'es pas très loquace, je te comprends...

Nguyen Van Toï retourna à la fenêtre et considéra longuement le jet d'eau qui, en bordure du lac, s'élevait à une centaine de mètres.

Jef s'extirpa de son fauteuil.

- Je suis navré, mon vieux, tout à fait désolé d'avoir avec toi des allures de conspirateur. C'est impossible, je ne peux pas te livrer le fin mot de l'affaire. Plus tard. L'une des clés maîtresses de notre entreprise est la discrétion...

- Et comment donc, idiot ! Ça se passe de commentaire. Vous êtes combien dans le secret ?

- Cinq.

- Quatre de trop... Je voulais seulement avoir un aperçu. Jef eut un faible sourire.

- Ce que je peux t'assurer, dit-il, c'est que notre exploitation sera exemplaire jusqu'à la dernière semaine. Ça va tourner parfaitement rond : affrètements par contrats, rotations banales, tout ce qu'il faut.

- Alors, je vais dormir sur mes deux oreilles ; ça me changera...

- Tu as l'air déçu.

- Non, pas déçu mais je ne suis pas là pour enfilez des perles, tu sais. Ah, les salauds !..

- Qui donc ?

- Les incendiaires, les tortionnaires, les Peaux-Rouges !...

- Ne dis pas les Peaux-Rouges ; il y a des tas de braves types chez eux. Dis plutôt : les meneurs du jeu : ils vont tomber de leur piédestal, crois-moi.

- J'imagine que tu nous donneras des consignes précises.

- Oh, extrêmement précises : quatre jours avant.

- C'est plus qu'il n'en faut ; j'aurai tout le temps de sortir mes crayons et mes cartes.

Nguyen Van Toï se déhancha en direction de la porte puis, après une courte hésitation :

- Dis donc, ça va saigner ?

Jef eut un geste d'impuissance.

- Tu sais, j'engage ma conscience, grogna le Cochinchinois.

- Tu engages surtout ta peau.

- Il y a du risque ; bon ! Classé. On ne pourra pas te reprocher de l'avoir camouflé.

Nguyen Van Toï tendit une main vigoureuse à son vieux compagnon. Jef garda cette main dans les siennes ; son visage rayonnait de joie et, comme en surimpression, d'infinie détresse.

- Mon petit vieux ! C'est bien la première fois qu'un truc pareil m'arrive. Je demande à des copains de se foutre au feu sans même leur permettre de se concentrer devant le foyer. Rideau, mystère... J'aime pas ça.

- Imbécile !

La nouvelle recrue libéra ses mains et donna deux bourrades magistrales à son chef de file.

- A demain. Le premier avion est à huit heures.

- A demain.

CHAPITRE III

Au dernier étage d'un immeuble de la rue du Capitaine Crespel, Jamal El Aziz avait mis les pieds sur la table. A portée de la main, des feuillets épars lui tenaient lieu de pense-bête. Un magnétophone tournait ; micro en main, le Syrien dictait son courrier.

Cet appartement avait été le domicile de la Société d'Etudes Aéronautiques Overseas Freighters transformée depuis quelques semaines en société d'exploitation. En l'absence de Fernando Rey, Jamal assurait parfois la permanence à Bruxelles et mettait ces courtes - trop courtes - périodes à profit pour assurer la partie du travail administratif qui lui revenait.

Depuis le jour où elle avait été homologuée, l'entreprise établissait sans peine les connections nécessaires à son fonctionnement ; les contrats passés avec les fournisseurs d'essence entraient déjà dans une phase de routine ; le réseau bancaire donnait entière satisfaction. Par contre, les accords de trafic laissaient à désirer - les tarifs pratiqués par certains correspondants frisant l'indécence, Jef et Rey avaient décidé de limiter les interventions extérieures au strict nécessaire - et les accords d'entretien paraissaient fragiles - peu de « rechanges », peu de personnel compétent.

Jamal s'était levé matin. Au repos depuis trois jours - singulier repos en vérité - il devait rejoindre Amsterdam en fin d'après-midi pour y assister Saadeddine, son commandant de bord attiré. Les ateliers d'Amsterdam livraient la deuxième unité le jour suivant.

Manolis Papas et Ho Van Tam l'attendaient pour déjeuner. Le premier, navigateur à la Capitol Airline, avait fui sa Grèce natale pour éviter la prison : outrage à la reine Frédérika en place publique. Il avait été recommandé à Fitzgerald par Saadeddine. L'autre, un Tonkinois, mécanicien d'entretien à la TWA, figurait sur la liste des têtes mises à prix : sabotage d'avions - Nguyen Van Toi l'avait tout simplement empaqueté dans ses valises.

Cet équipage devait rejoindre Colombo sans plus tarder. Le signataire du contrat - un certain Saranankara - les attendait. Retenu en Birmanie où il s'était rendu pour y rencontrer un jeune déserteur de la chasse thaïlandaise, Northrup ne pouvait, comme il en avait formulé le

désir, inaugurer lui-même la navette Colombo-Dacca qu'il avait eu tant de mal à mettre au point. Ali Saadeddine avait reçu toutes les instructions nécessaires. Le lot de dépannage restait à bord. Dans le sens Dacca-Colombo, deux affréteurs pakistanaïses se partageaient le chargement.

L'Egyptien, le Syrien, le Grec et le Tonkinois connaissaient - outre leur langue respective - le français de l'Orient et parlaient un anglais d'outre-mer fleurant les cultures locales. Ils devaient assurer deux rotations par semaine. Les documents de l'avion étaient à Bruxelles depuis deux ou trois jours. Quant à l'assurance, un contrat couvrait l'ensemble de la flotte, la mise en fonction de chaque nouvelle unité donnant lieu à l'établissement d'un simple avenant.

Face à une pile de lettres en instance, Jamal crachotait des phrases empesées dans son micro. Le contrôle technique était averti ; la plupart des difficultés semblaient aplanies. En attendant le retour de Rey - à Paris depuis quarante huit heures - et de Jef - en Afrique depuis plusieurs jours - il emmagasinait sur une bande magnétique le travail qu'il laissait à la secrétaire avant de s'absenter. Abandonnant à Jef le soin de répondre au questionnaire de Fitzgerald, il allait au plus pressé.

Ces jeunes entreprises sont étroitement surveillées. La confiance se gagne par le sérieux et la célérité. Avant de s'absenter pour plusieurs semaines, Jamal avait à coeur de liquider tous les petits retards qu'il découvrait dans les tiroirs. Une douzaine d'hommes étaient déjà passés par Bruxelles, une douzaine devait y transiter sous peu. Les notes de la pension qui leur donnait asile s'accumulaient dans un dossier ; Jamal en fit une liasse et la fourra dans sa poche : à régler le jour même.

En fin de matinée, la secrétaire apparut. Elle était restée au travail jusqu'à minuit - parfois, pour rompre avec les excès d'une longue et despotique journée, ses hommes la sortaient.

C'était une primaire, une très excellente et très respectable primaire: Aucun de ces vagabonds en quête de soleils impossibles n'avait eu l'aplomb de lui demander si son lit de fillette avait des draps. Ses quarante - voire - peut-être même cinquante printemps ne s'effrayaient ni du fox, ni du tango, ni de la valse dignement chaloupée ; elle les enlevait en fière fille qui sût, qui savait peut-être encore - mais pas un gaillard ne s'y hasardait -

récompenser un cavalier. Au bureau, l'orthographe était parfaite et souvent la syntaxe rectifiée. Elle avait la jambe forte et la hanche enrobée de féminines outrances mais elle en était parfaitement consciente et savait, d'une boutade exquise, expédier dans d'autres bras le brave gars qui l'avait conduite plus de trois fois. Elle n'aimait pas trouver en son vis-à-vis une lassitude. Trop fière, trop maraude pour admettre une concession, elle se libérait, pure frangine, fille de bûcheron et se rencognait, solitaire, futée, célibataire, pour contempler du fond de son romantisme le jerk, le let-kiss, la tijuana dont elle n'avait jamais assimilé le rythme. Son adhésion au groupe ne s'embarrassait pas de doctrine : elle avait opté pour ces hommes, pour ce qu'il y avait de commun dans ces hommes : leur angoisse, leur hardiesse, leur simplicité et assumait à leur égard son rôle de meilleure moitié, celle qui protège, qui veille au grain, qui sait piger la moindre faiblesse pour l'étayer avant qu'elle se manifeste. En sa présence, Jamal oubliait toute règle de sécurité. Elle expédiait le boulot qu'on lui confiait en se payant elle-même de bons mots, passant avec une aisance désinvolte du français, qu'elle tenait d'un maître d'école, à l'anglais qu'elle devait aux soldats de passage et à sa souveraine curiosité.

Rustique, primitive, intelligente - oh le grand mot quand il passe par le coeur - elle n'avait pas besoin de dialectique pour savoir de quoi sont faits les lendemains qui chantent. Leur bagarre ? A quoi bon la lui expliquer. Elle eût été capable de définir la ligne à suivre et tremblait de savoir ses hommes aussi exposés. Rude Wallone, elle les cajolait du mieux qu'elle pouvait. Et tous l'aimaient d'amour, la Jeanne... Après Brassens on ose à peine la nommer par son nom... parce qu'à la recherche de la pureté on s'épuise et qu'on ne la rencontre jamais, jamais... Nom de Dieu, pourquoi ne pas en faire la Vierge Marie de cette fille sans homme ! Elle était le symbole vivant, la béquille sans laquelle le plus vaillant tourne à l'épave. Jamais femme ne fut en si bonne place pour étendre sa protection.

Ah, le professeur avait eu le nez creux le jour où il l'avait recrutée. Sans marchander, elle assurait tout le travail de bureau ; au souci de surveiller une auxiliaire, elle préférait un excédent de travail.

- Aujourd'hui, c'est le fellouse, bougonna-t-elle en accrochant son manteau.

Elle avait ainsi des petits mots tout à fait charmants : le chin'toc, le rastacquouère, le fellouse prenaient dans sa bouche tournure de familiarités désinvoltes. Tous des « messieurs » à ses yeux. Chacun avait sa propre façon de travailler.

La respectueuse de Sartre se laisse impressionner par la fortune établie ; Jeanne, elle, avait un faible pour le courage civique.

- Jeanne, hurla le Syrien, je vous ai laissé du boulot pour huit jours.

- Pas si vite, laissez-moi me poser... Le professeur n'est pas encore rentré ?

- Ce soir, j'espère. De toute façon, moi, je fous le camp dans l'après-midi pour Amsterdam. Tout est prêt. Mon « patron » est déjà là-bas. J'amène Papas et Ho Van Tam. Demain matin, vol d'essai. Après-demain, la fuite ! A propos, le chargement que nous prenons à Rome pour Bombay a été confirmé ; la réponse est là, dans cette mécanique. D'un geste, il désigna le magnétophone.

- Alors, vous me laissez seule une fois de plus ?

- Seule ? Sapristi. Vous avez encore à Bruxelles un Cubain, un Martiniquais, un Algérien et cet imbécile de Popeye... Entre nous, vous seriez bien inspirée de le surveiller ; hier soir, il a encore fallu le mettre au lit.

Jeanne soupira :

- C'est toujours le même, refrain : celui-là, il aurait besoin d'une bergère.

- C'est pas ça qui manque dans le quartier !

- Non, je veux dire : d'un foyer.

Jamal décrocha son pardessus.

- Adieu, Jeanne.

Il descendit les escaliers.

Depuis la veille, les rues disparaissaient sous un manteau de boue ; il neigeait. Chaussé pour la ville, le pilote sauta d'îlots en îlots et rejoignit ainsi le restaurant où ses deux collègues l'attendaient.

Dans son nouveau vêtement, le Grec se sentait gêné aux entournures ; allergique aux emprunts d'identité, il souffrait dans sa chair de ne plus répondre au patronyme reçu en héritage de ses ancêtres ; depuis

le jour du décollage de la première unité pour Djakarta, il reprenait confiance mais son naturel pessimiste l'emportait encore sur les nombreux signes d'ouverture qui se manifestaient. Le Tonkinois, lui, se souciait peu de l'étiquette sous laquelle il était contraint de vivre ; ce qui l'inquiétait, c'était les éventuels retards de livraison. Depuis le jour où Nguyen Van Toy lui avait remis son billet, il n'avait cessé de ronchonner. Aux prises avec les avions qu'il entretenait depuis plusieurs années, cet homme avait eu loisir d'apprécier la fourberie des intempéries. Ces avions abandonnés à ciel ouvert pendant plusieurs mois ne lui disaient rien qui vaille : il redoutait que la mésaventure de la semaine précédente ne se renouvelât plusieurs fois avant la fin de la série ! ...

La deuxième unité avait été refusée ; les contrôleurs néerlandais avaient décliné toute responsabilité : la purée métallique découverte à l'emplanture des caissons représentait un vice rédhibitoire. Montes avait été contraint de rapatrier l'avion. Hélas ! Shinzo Sakurai n'était pas encore parvenu à se libérer. Pour parer au plus pressé, Mohammed s'était rendu à Orly en compagnie de Fernando Rey. Tergiversations, palabres ! Le vendeur avait accepté de reprendre l'avion inutilisable et d'en débloquer un nouveau.

S'il se renouvelait, ce type d'incident risquait de remettre en question le forfait signé par les ateliers chargés de la reconversion. Mis en présence d'éventuels dépassements, les actionnaires allaient-ils accepter de payer l'ardoise ? Ho Van Tam n'avait pas quitté Saigon pour se pavaner dans les rues de Bruxelles. « Les loups » ! Voilà ce à quoi il songeait avec inquiétude. Indifférent à l'identité sous laquelle il vivait, il n'était par contre aucunement indifférent aux « loups », ces inconnues du métier.

Dans le domaine des techniques complexes, l'opération « presse-bouton » - largement vulgarisée par la presse - et l'opération « y a qu'à » - chère aux enthousiastes propulsés en ligne directe de l'école aux postes de direction - conduisent aux pires désillusions. Tout au long des dix années qu'il avait consacrées au service de la mécanique, le Tonkinois avait été suffoqué par l'incompréhension de ses dirigeants. Vieillir sous le harnais n'est d'aucun secours au siècle de l'interphone : limitée à un clavier, la fonction directoriale est à la portée d'un manoeuvre spécialisé.

A la suite de ce premier incident, Jef avait prié Nguyen Van Toï et Mohammed d'assurer une permanence à Amsterdam pour y suivre toutes les phases des travaux. Accessoirement, le Cochinchinois et le Pakistanais devaient tous deux assister l'équipage de Saadeddine jusqu'à Colombo et revenir aussitôt. Eux-mêmes venaient de suivre un entraînement intensif à bord de la première unité sous le contrôle de Jef, de Fitzgerald et d'un moniteur mécanicien détaché depuis quelques semaines auprès des Overseas Freighters par une grande compagnie aérienne sur la demande expresse de Chalid - ancien compagnon d'armes d'un notable néerlandais. Nguyen Van Toï et Mohammed avaient mission d'entraîner l'équipage montant au cours du voyage, de « reconnaître » eux-mêmes la rotation Colombo-Dacca et de rentrer sans autre délai pour assurer la formation de Belkacem Haddad - le mécanicien algérien - de Durosier - le commandant martiniquais - et de Popeye - le pilote allemand - qui étaient en souffrance à Bruxelles.

Pour faciliter cette reprise en main, Jef avait loué un DC3.

A Orly depuis cinq semaines, Pablo Montes, le commandant de bord argentin, surveillait le dé-stockage des machines. Deux jours avant le convoi à Amsterdam, l'équipage en instance le rejoignait : excellente occasion d'approcher les avions, d'analyser les circuits, de suivre du doigt ce qu'énonçait la théorie. Après deux ou trois vols locaux, Montes acheminait l'appareil à Amsterdam et retournait à Orly. Les hommes de l'équipage reprenaient alors place au siège de l'entreprise où de nouvelles notices et fiches techniques les attendaient.

Ce régime était ingrat mais il permettait de faire face aux tâches essentielles sans préjudice pour la sécurité. Deux ou trois jours avant la livraison d'un avion, l'équipage en partance se rendait à Amsterdam pour se familiariser une deuxième fois avec sa machine. Nguyen Van Toï et Mohammed entraînaient alors les nouveaux venus et les suivaient au cours de leurs premiers déplacements.

Pour ne rien dissimuler, Mohammed eût été bien en peine de faire face à son métier d'instructeur si Jef ne lui avait ramené de Tokyo un canevas pédagogique admirablement étudié. Cette chronologie simple et rigoureuse, cette étude limpide était signée : Sakurai. En quinze jours de

travail, un stagiaire pouvait éviter « les erreurs qui ne pardonnent pas ». La prise en main du matériel faisait le reste.

Pendant toute la durée du repas, Jamal s'ingénia à dissiper la mauvaise humeur de ses deux collègues. Encore deux jours de patience ; ils arrivaient au bout de leur peine. Déjà, dix-neuf bonshommes étaient passés par là, dix-neuf en un peu moins de deux mois. Quoi ? Le « damné Grec » en doutait ?

Jamal compta sur ses doigts : Rey, Jef, Northrup... l'Américain, l'Indien, le Mexicain et le Tunisien en place à Djakarta... Shinzo Sakurāi - toujours bloqué à Tokyo, le pauvre vieux, mais il devait arriver sous peu - Durosier, le pilote martiniquais... Belkacem Haddad, le mécanicien algérien... Saadeddine, le patron de la baille... Nguyen Van Toï, Tiro Martin, le navigateur cubain... Popeye. Mohammed, Montes et les trois imbéciles qui se lamentaient autour d'une table de restaurant parce que la neige tombait à Bruxelles, parce qu'ils étaient loin de leur belle, parce que l'oisiveté mine le cœur des hommes plus sûrement qu'une volée de plomb. Sans compter une douzaine de gars qui se signalaient à l'horizon. Jef en annonçait six en renfort, Rey trois, Sakurāi deux, Northrup un de plus : le déserteur thaïlandais.

Jamal rayonnait. Au départ, qui donc eût osé espérer pouvoir rassembler trente et un volontaires en un temps aussi court ? Neuf enrégés, neuf recruteurs inépuisables étaient venus à bout de cette tâche délicate : au premier plan, Rey, Northrup, Fitzgerald, Jef et Sakurāi ; en appoint Nguyen Van Toï, Saadeddine, Antoine Lefranc, Popeye et même l'autre - son nom lui échappait - le conseiller de Djakarta. Ce que Jamal ignorait, c'est que le trente deuxième candidat - le plus ancien ou peu s'en fallait - était toujours sur la balance. Marco Fuentes Lima, le « boxeur », le « brillant phénomène », purgeait sa peine dans les mines de cuivre chiliennes où il stockait des armes pour passer le temps. Santos, l'ingénieur, ne parvenait pas à le calmer. Jef et Rey se chamaillaient continuellement à son sujet ; le premier tenait absolument à le convoquer à Bruxelles, l'autre cherchait à l'en dissuader. Pour fléchir son antagoniste, Jef avait décidé de prendre le jeune Péruvien à son bord. A bout d'arguments, le professeur avait cédé ; son plus prochain et dernier voyage en Amérique du Sud était prévu pour

la fin du mois. Quatre hommes à fourvoyer. Marco Fuentes avait reçu consigne d'envoyer des photographies : il faisait partie de cette dernière fournée.

Le repas tirait à sa fin. La terrasse était vide. Jamal et ses deux compères prirent un taxi pour la pension.

Sur le quai de la gare, le Syrien reprit son opération de renflouement :

Les plus mauvais jours étaient passés ; l'équipe disposait dorénavant d'une caisse de secours bien étoffée ; le conseil juridique chargé de la transformation de la société d'études en société d'exploitation avait réussi une assez belle cabriole : pour réduire les risques de son transfert et rester maître dans la maison, Chalid, le principal actionnaire, avait estimé nécessaire de dédommager l'abandon des parts fondateur - en droit, des parts non négociables. La totalité des actions ainsi concédées représentait au prix fort un montant global de six cent mille dollars, soit une indemnité de quelque vingt mille dollars par membre d'équipage. On avait ainsi perdu un siège au conseil d'administration et obtenu, en contrepartie, trois postes de direction, postes secondaires dans l'organigramme mais primordiaux quant à la marche de l'entreprise : le commercial, l'administratif et le technique... Sans compter Fitzgerald, qui s'occupait de l'exploitation et Fernando Rey, qui assumait les fonctions d'adjoint au directeur en titre - un certain Samina - qui vendait par ailleurs de la dentelle. Fortich, nommé administrateur responsable et trois autres personnages choisis parmi les dix ou douze actionnaires indonésiens qui, tentés par l'expérience, avaient risqué quelques pincées d'argent dans l'affaire, siégeaient au conseil d'administration.

Chalid détenait à lui seul soixante pour cent des capitaux. Sa position lui conférait des droits considérables ; en retour, la responsabilité qu'il assumait engageait tous ses biens accessibles. L'allant, le côté sportif du personnage avait quelque chose de séduisant ; le professeur - qui excellait à capter son intérêt - ne jurait que par lui. Chalid, séduit par le dynamisme de cette équipe originale et ambitieuse ne jurait que par son chef de file. A l'évidence, la compétence et peut-être même la séduction de Fernando Rey jouaient un rôle déterminant dans les rapports entre les exécutants et les bailleurs de fonds.

Le convoi s'approchait d'Amsterdam. El Azim eut un fin sourire:

Oui ! Le renard Chalid avait apparemment trouvé plus fort que lui - tout au moins au stade actuel de l'aventure. La thèse développée par le Chilien avait un aspect « jeune entreprise », un côté « participation ouvrière » particulièrement alléchant pour un employeur de notre temps. Cette formule s'inscrivait tout naturellement dans le cadre d'un système qui se voulait « à la page », qui était, du fait même de sa vocation, une préfiguration du futur, un véritable reflet du tiers monde. En cours d'évolution, la structure économique des pays désireux d'éviter le communisme ne devait-elle inévitablement passer par une judicieuse répartition des capitaux ? Qui donc, en Indonésie Nouvelle, eût osé s'opposer à cette forme de libéralisme constructif ? C'était le moyen de sauver le pays des risques qui le guettaient. Collaboration, participation, désintéressement par l'intérêt. La somme ainsi dégagée - Rey ne s'en cachait aucunement - devait être répartie en parts égales entre les membres de l'équipe et figée sur un compte dans une banque suisse. Le fin du fin n'est-il pas de faire de chaque employé un capitaliste en puissance ? La forme d'association capital-travail retenue par les Overseas Freighters avait sans doute un tour assez original mais elle comportait, entre autres avantages, celui d'éliminer le poste assurances, charge parasitaire offrant une sécurité illusoire - que de fois l'assureur ne refusait-il le paiement des prestations sous quelque prétexte discutable - et le poste retraite - douze pour cent des émoluments. D'une pierre, deux coups : on stabilisait le personnel ainsi attaché à la maison nourricière et on éliminait les postes assurances et retraite du personnel navigant.

Chalid avait applaudi des deux mains ; la formule avait du bon. Sous des allures austères, ce rude Chilien avait l'étoffe d'un patron moderne. Pour ce trait de génie, Rey s'était vu octroyer un pot-de-vin supplémentaire. Faux frère ?

Jamal mima la colère offusquée. Ses deux compères riaient à gorge déployée. Bon, ça ? Le moral n'était plus en baisse.

Ces hommes venaient des quatre points de l'horizon. Tout ce qu'ils avaient en commun était leur engagement. Pour se plier à une discipline, ils avaient besoin d'un catalyseur, d'un stimulant. Tout naturellement,

Chalid faisait à leurs yeux figure de bouc émissaire. Ho Van Tam était en joie, Manolis Papas en bel état d'exaltation : « mama mia, quelle déculottée ! » Ils en venaient à considérer le fraudeur banal qui leur était offert en pâture comme la source de tous les maux. Ruiner cet homme devenait aussi important que de vaincre les barrières de la défense adverse.

Le convoi s'arrêtait à quai. Les trois aviateurs abandonnèrent le compartiment isolé dans lequel ils avaient cherché refuge et prirent place dans un taxi.

Chemin faisant, Ho Van Tam s'inquiéta :

- A propos de Chalid, quelle est la part de son magot qui ne serait pas accessible ?

- Je ne sais trop mais, tu sais, ces gens là ne mettent jamais tous les oeufs dans le même panier.

Ho Van Tam fit une grimace.

- Dommage...

A l'hôtel, Saadeddine les attendait.

CHAPITRE IV

Au cours de ses voyages en Afrique, Jef était parvenu à toucher un certain nombre de spécialistes. Les uns, ligotés par un contrat, ne pouvaient lui être d'aucune assistance ; d'autres, disponibles ou sur le point de se libérer, présentaient qualités et défauts dans lesquels il fallait tailler. La difficulté n'était pas tellement de trouver des esprits ardents - ils sont dorénavant nombreux dans ce continent - mais plutôt de sélectionner des spécialistes à peu près formés doublés de volontaires capables d'irrévocables engagements. Le choix n'avait pas été facile mais l'incroyable missionnaire était parvenu à ses fins.

Des hommes de cette espèce, il n'en avait initialement trouvé que deux : Bamboka au Mali et Louga au Sénégal. Le premier était un jeune pilote qui, après deux ans de service en ligne, enrageait de ne pouvoir libérer son continent ; l'autre, un vieux mécanicien sénégalais contaminé dès l'avant-guerre par un assez long séjour dans la région parisienne. Le Malien avait obtenu un congé sans solde, le Sénégalais, une radiation des effectifs sur lesquels il figurait depuis vingt-huit ans.

Au cours de ses fréquents retours au quai de La Tournelle, Jef rencontrait Antoine Lefranc. Le jeune pilote français - qui figurait parmi les tout premiers volontaires --- était tenu de respecter le préavis de trois mois prévu par la convention collective qui régissait les rapports entre employés et patrons. Renonçant à toute supercherie marginale - congé maladie, etc. - et n'ayant pu obtenir le congé sans solde initialement espéré, il avait opté pour la démission pure et simple. La pénurie de personnel qui se préparait en France et un peu partout dans le monde lui était favorable ; un garçon de son âge et de sa compétence pouvait sans difficulté retrouver un emploi dès son retour de mission. C'était lui qui avait mis Jef sur la trace de Mehdi Khatib, le pilote marocain.

Khatib, qui avait suivi ses classes au Bourget, était en état d'estime et pour tout dire de complicité avec le jeune Français depuis plusieurs années - ces années de conscience embryonnaire, ces années déterminantes qui suivent la sortie du lycée. Entraîné par la France pour le compte d'une

compagnie marocaine, Khatib avait eu la malchance de contracter, au terme de sa formation, une atteinte auriculaire qui le rendait inapte au vol pour une période indéterminée. Ce n'était pas un cas d'inaptitude définitive ; son dossier médical pouvait être reconsidéré après quelques mois de traitement.

Après une courte période d'abattement, le jeune homme avait confié ses malheurs à son confident : « une oreille dans le sac », une carrière compromise. C'était mi-décembre ; l'affaire Ben Barka tenait la vedette. Hypersensibilisé par l'aspect nauséabond des manoeuvres que la presse révélait au fil des jours, le jeune Marocain avait accepté de se mesurer avec les géants.

Lefranc avait procédé par étapes : une voie de dépannage, une oeuvre utile, une entreprise risquée. Peine inutile ! Pour louables qu'elles fussent, de telles précautions n'avaient aucune raison d'être. Khatib ne tenait plus en place ; sa formation civique était encore incomplète mais la disparition du grand leader - un familier de son père, un personnage dont le jeune Maroc tirait une légitime fierté - avivait sa hargne et sa détermination. Il eût sans doute été plus hésitant si l'enlèvement ne lui fût apparu dès l'abord comme l'oeuvre de la CIA et de ses correspondants. Mais le crime était signé ; à ses yeux, l'instigateur ne faisait aucun doute : l'armée de l'ombre, l'instrument déchaîné contre le tiers monde venait d'inscrire une nouvelle tête à son tableau de chasse ; l'homme traqué depuis des mois n'était pas le leader de l'opposition marocaine - élément accessoire - mais bel et bien l'un des rares participants de la Conférence des Trois Continents qui eût été à même de promouvoir, à l'échelle mondiale, une stratégie de la subversion.

On lui proposait des vecteurs aériens, des coups au but. Juste réplique au forfait !

Lefranc s'émerveillait de cette nouvelle éclosion politique. Il avait, certes, depuis longtemps, découvert l'ouverture d'esprit, la curiosité à fleur de peau de son adorable frangin d'une autre race mais il ne connaissait pas la noblesse de l'aroubi marocain. Des vecteurs lents, des coups au but... Khatib l'avait embrassé sur les deux joues ; l'instrument de combat qu'on lui offrait était à la mesure de son appétit de vengeance.

La nouvelle vague, la promotion qui poussait au portillon était d'une nature assez différente de celle qui avait pris place sur la Ligne au lendemain de la guerre. Jeunes et moins jeunes avaient sans doute en commun l'amour de l'air et des avions, un même besoin de large, de surpassement, un même souci de précision mais, singulièrement, les cadets étaient plus aptes à se plier aux exigences du contrôle, à l'inévitable et très stricte discipline imposée par l'accroissement du trafic aérien. La taille des avions - des navires - lancés dans l'atmosphère tempérait leur ardeur. Ils étaient volontiers studieux, sévères. Ils se différenciaient de leurs aînés par une maturité précoce, par une plus grande concentration.

Ce milieu de jeunes auquel l'Eurasien n'avait plus accès depuis longtemps vivait en circuit fermé. Jef éprouvait parfois des difficultés à l'aborder. Conscient de ses limites, il avait confié à Khatib et à Lefranc le soin de compléter le travail d'information entrepris par ses soins lors de ses deux derniers passages à Conakry. Le sujet à pervertir était aux portes de l'enfer : il prenait ses diables au tragique ; une saine, une rude empoignade entre jeunes pouvait avoir sur lui le meilleur effet.

Heureuse initiative ! L'audace avait payé. A leur retour de Conakry, les deux ambassadeurs crièrent victoire. D'un chant de flûte, ils avaient fait un hymne de gloire. Dans leurs bagages, ils avaient ramené un nouveau combattant. Beau travail en vérité. Jef méditait cette leçon qui le rendait perplexe. Décidément, il n'avait plus vingt ans ! Ainsi relégué aux fonctions administratives, il s'empessa d'envoyer à Genève les trois photographies du pilote ébène qui s'apprêtait à rejoindre la formation.

C'était un Ghanéen. Après trois années de scolarité en Union Soviétique où il avait été envoyé par le Dr Nkrumah, le jeune pilote comptait bien, dès son retour au pays, affermir sa compétence et participer à l'édification de l'appareil aéronautique prévu dans le cadre de la planification ; espoir déçu, vaines attentes : l'argent faisant défaut, les projets initiaux avaient été renvoyés à une date ultérieure.

Hanté par la fragilité de son bagage, Kwame Fialok avait saisi la première occasion de « reprendre le manche ». La Guinée acceptait de le laisser voler sur avions légers. Qu'à cela ne tienne ! Il s'était bien juré de garder la main, si possible d'améliorer sa formation. Ce métier a quelque

chose de tyrannique ; après quelques mois d'interruption, un initié de fraîche date devient irrécupérable : il doit, coûte que coûte, enraciner toutes les ramifications de la fonction dans sa moelle épinière, fixer, incorporer à son être les milliers de bouts de ficelle acquis à grand peine au cours de son entraînement. Les organites olfactifs, tactiles, sensoriels, constituent la principale défense des coléoptères ; coupez les antennes, l'animal volant retourne à la terre.

Jef touchait au but. Parmi les treize volontaires qu'il avait lui-même précipités dans cette aventure très discutée, il avait quatre Asiatiques, un Antillais, un Sud-Américain, quatre citoyens de la jeune Afrique, deux de la vieille Europe, un de la colossale Amérique.

Le dernier en date était un Cambodgien qui, depuis des années, assistait Nguyen Van Toï dans son action clandestine. De passage à Phnom-Penh, Jef n'avait eu aucun mal à le convaincre ; il avait suffi de prononcer le mot de passe : « Ngu-yen-Van-Toï ». Au seul énoncé de ces quatre syllabes, Indravarman avait décidé de le suivre. Dans quel pays ? Peu lui importait. Ce qui l'enchantait était de servir aux côtés de son ami.

Indravarman appartenait à cette singulière catégorie de mécaniciens qui sont allés à la mécanique à la suite d'une démarche intellectuelle ; son travail ne l'intéressait guère ; sa vocation était un accident : à la clé de douze, il préférait la recherche philosophique. A mi-chemin de la Chine et de l'Inde, il possédait à la fois l'esprit de synthèse et une âme ouverte aux approches de l'aura non identifié. Petit, crinière épaisse, teint basané, l'homme péchait par excès de franchise. Son impertinence lui avait déjà valu de nombreux désagréments : mais sa tête riante et sa jovialité bon enfant avaient un tel effet de séduction qu'il ne restait jamais longtemps en disgrâce. Cet éclectique lisait beaucoup trop. Nguyen Van Toï avait prié Mohammed de le mettre sérieusement à la mécanique : peu soucieux de vérifier la dernière théorie de Fred Hoyle ou quelque autre développement de même niveau, le pilote responsable tenait avant tout à ne point manquer de carburant au beau milieu de l'étape opérationnelle. Nguyen Van Toï-Indravarman : la rigueur et la fantaisie. Ce tandem khméro-vietnamien avait quelque chose d'attendrissant.

Jef évoquait les deux personnages avec une mine de confesseur indulgent. Ce jour-là, il prenait l'avion pour Bruxelles et le jour suivant pour Vienne où le correspondant de Klausewitz tenait à lui montrer un échantillon de la production avant de constituer des stocks importants.

Le « complément » était également en bonne voie : lors de leur dernier passage en Egypte, Fitzgerald et Saadeddine avaient pris livraison des déchets radioactifs qui avaient été livrés sur une plage et les avaient trimbalés aux confins de la Cyrénaïque. Le stock tenait dans des fûts enrobés de plomb. L'atterrissage ne présentait aucun risque : un sol ferme, plat, seulement encombré de cailloux épars en pleine sebkha. On pouvait s'y aventurer avec un DC3 et rejoindre l'Autriche d'un seul coup d'aile. Il était possible de tout embarquer en deux voyages. Des fûts d'essence étaient également stockés à l'abri des rochers.

Ce transfert, Jef comptait le confier à un commando de huit ou dix hommes choisis parmi ceux qui étaient en attente à Bruxelles. Par l'Adriatique et la Vénétie, un DC3 au ras de la mer et du relief avait toute possibilité de forcer les barrières de surveillance.

Tout allait pour le mieux. Jef était dans une forme incomparable. Une entreprise alsacienne venait d'expédier une douzaine de parachutes à Lefranc, pseudo-président d'un para-club en puissance, les premiers avions entraient en service, le vernis anti-radar était commandé, les bombes de Fortich dormaient toujours dans les entrepôts de Macao ; malgré d'inévitables retards, la machine infernale était en voie de fonctionner. Jef se gardait bien de pavoiser, mais il envisageait l'avenir avec confiance. Jusqu'alors, le sort lui avait été favorable. Il trimait sans désemparer mais l'édifice prenait tournure. Chaque jour résolvait une difficulté, chaque semaine s'achevait sur un nouveau palier.

Il partait rassuré : les trois Africains s'annonçaient, Khatib venait de rejoindre Bruxelles ; un télégramme lui apprenant le débarquement d'Indravarman lui était parvenu le jour même. Exceptionnellement, ce dernier avait voyagé sous sa véritable identité. Au retour de Vienne, Jef avait l'intention de le rejoindre à Genève.

CHAPITRE V

A son retour de Paris, Fernando Rey avait trouvé une longue lettre de Fitzgerald annotée par Jef : un train de doléances émaillé de propositions. Maux et remèdes se donnaient la réplique. Après lecture de ce document, il s'abîma dans la perplexité. L'invite était pourtant claire : on avait besoin de lui à Djakarta.

La mort dans l'âme, il convoqua Nguyen Van Toï qui venait de rentrer de Ceylan pour lui confier la permanence en attendant le retour du « patron », Le Cochinchinois ne tarda pas à le rejoindre. Rey fit un bref exposé de la situation :

Mohammed était retourné à Amsterdam et Montes prenait racine à Orly, Nguyen Van Toï avait mission de remettre aux nouveaux arrivants tous les documents nécessaires à leur formation : manuels d'utilisation, méthodes Assimil pour le français ou l'anglais, dictionnaires techniques. De plus, tous les jours, de neuf à douze, il devait entraîner pilotes et mécaniciens sur DC3.

Parmi les membres du quatrième équipage, seuls Fialok et Mapanique - le navigateur vénézuélien - étaient à Bruxelles. Sur la demande de Jef, Sakurai et son compère Mohuto - un pilote indonésien recruté en Extrême-Orient - devaient rejoindre directement Djakarta ainsi que Diosdado Garcia - un mécanicien philippin qui avait également été sélectionné par le Japonais.

Le professeur remit tous les dossiers au pénitent, fit quelques recommandations à Jeanne et sauta dans un taxi.

Dès les préliminaires, il avait compris que Fitzgerald craignait des ennuis à Djakarta. Ils n'étaient que cinq pour assumer toutes les fonctions. La défection de Sakurai - seul capable de faire face aux responsabilités techniques - les avait considérablement gênés. La base d'exploitation prenait forme mais l'impatience des actionnaires menaçait de perturber les accords initiaux. La lettre de Fitzgerald était un avertissement.

L'Américain avait auprès de lui Yohanna Sushil - recruté par Northrup - Jose Toledano - l'officier de marine mexicain - Raïs Belkhourja - le Tunisien formé à la mécanique par Popeye au cours des années cinquante - et Tamburi - le jeune déserteur thaïlandais. Il insistait pour que

la quatrième unité rejoignît la base de Djakarta avant la fin du mois. Fortich - qui se payait d'audace -- exigeait la mise en ligne de cet avion sur un triangle Philippines-Hong-Kong-Indonésie dans la première semaine de février : un contrat qui devait rapporter gros - probablement pas à l'entreprise mais au trafiquant. Chalid, qui utilisait lui-même le premier avion en rotations serrées sur Tokyo, lui avait fait cette concession. Fitzgerald était parfois prié de se poser sur un terrain qui n'avait rien de très officiel au centre de Luçon - une île des Philippines. Le trafic s'intensifiait. Northrup, de passage, essayait de reprendre énergiquement en main la direction commerciale ; les initiatives de Chalid et de Fortich l'inquiétaient.

Fitzgerald pria par ailleurs Fernando Rey de se rendre dès que possible au Mexique pour y rencontrer Fuertaventura - un gros client en puissance. La présence de Jef à la base d'exploitation n'était pas indispensable mais l'Américain avait hâte de voir, dans les bureaux qui leur étaient réservés, Sakurai, El Azim et Fernando Rey. L'appareil administratif était en place : Sushil et Jose Toledano croulaient sous les dossiers. Le service d'entretien était encore embryonnaire : Belkhourja allait au plus pressé. Il y avait vraiment beaucoup à faire. Le système n'était pas encore en état de fonctionner.

Rey avait compris qu'il était imprudent d'abandonner les initiatives à Chalid et à son associé. Cette période de lancement exigeait un effort considérable : surveiller le dé-stockage, convoier les avions, accélérer la reconversion du matériel, lancer les premiers marchés, enquêter, recruter, entraîner les équipages et de surcroît faire acte de présence à Djakarta n'était pas simple, mais il fallait pourtant s'acquitter de toutes ces tâches.

La lettre de Fitzgerald remontait à la semaine précédente. Avant de quitter Bruxelles, le professeur avait expédié Popeye à Colombo pour y assurer la relève d'El Azim. Aux dernières nouvelles, Sakurai venait d'arriver à Djakarta en compagnie de Diosdado Garcia - qu'il comptait dégrossir sur place - et de Mohuto - en service au Japon depuis plusieurs mois. Ce dernier avait une assez bonne formation de base ; pour affermir la direction commerciale, Rey se promettait d'en faire un collaborateur de Northrup : il semblait tout désigné pour tenir tête à son compatriote Chalid qu'il fallait à tout prix cantonner dans la grande politique.

Quant à la troisième unité, Jef était chargé de la convoyer à Fort-Lamy. Khatib - le jeune Marocain - et Bamboka - le Malien - étaient du voyage ... Fialok et Nguyen Van Toï devaient également embarquer... Durosier - le commandant de bord en retraite qui avait quitté sa Martinique natale pour se donner un peu de bon temps - chaperonnait très astucieusement ses jeunes collègues... Belkacem Haddad - l'Algérien - ne quittait plus son manuel d'utilisation... Quant à Tiro Martin - l'officier de marine cubain qui avait faussé compagnie à Fidel Castro pour prendre part à cette nouvelle bagarre - il pouvait se passer de ses services et même initier Marco Mapanique, le jeune enseigne vénézuélien. Tout allait pour le mieux dans ce groupe.

CHAPITRE VI

Indravarman sortait de la quatrième librairie et n'avait toujours pas trouvé ce qu'il cherchait.

Sur la foi de renseignements fournis par un vendeur attentionné, il s'était risqué dans les escaliers de la vieille ville. Il eut quelque peine à découvrir la boutique à l'angle d'une ruelle déserte et d'un square en cul-de-sac entouré de pierres adorables et d'huisseries d'un autre temps. La façade ne payait pas de mine. Lorsqu'il eut refermé sur lui la porte d'accès qui frémissait de toutes ses vitres à chacun de ses gestes, il fut surpris de l'exiguïté de l'enclos. Une jeune femme se présenta.

- Vous désirez ?

- De l'Anathème au Dialogue.

La jeune femme disparut dans son arrière-boutique et revint aussitôt, le livre au bout des doigts.

La boutique était modeste, le regard de cette femme celui des êtres pensants. L'Asiatique déposa quelques pièces de monnaie sur le comptoir et se dirigea vers la sortie. Mais sur le pas de la porte, il se ravisa :

- N'auriez-vous pas ?... Ah ! je ne me souviens plus du litre...

Il fit claquer deux doigts :

« Le dernier torchon de Tarteguille sur l'Indochine... »

- Cinq mille trombones par Viet ?... Epuisé, je suis désolée.

Il reçut, en retour, un sourire de connivence.

De petite taille comme la plupart des Khmers, crinière au vent, quelque peu chinois par les yeux légèrement bridés et pétillants, bien pris dans un costume gris clair pour adolescent, Indravarman - demi-portion aux muscles d'acier - rompait les distances que son apparence lui valait avec une fougue désinvolte. Il n'avait aucun sens de la courtoisie à l'occidentale : de nombreuses nuances lui échappaient.

« Une boutique pour intellectuels », se dit-il en sortant, « cette race maudite ». Puis, deux pas plus loin : « adorable, cette petite dame... austère mais adorable ; quel regard ! » Il s'arrêta sur le bord du trottoir.

Intellectuels, manuels ! Cette classification un peu hâtive était dépassée. Dans sa génération, le seul moyen de se sauver était de rejeter ces marques de fabrique. Toute curiosité en éveil, l'éclectique retourna le

bouquin et lut le prière d'insérer : « *Pour être fécond, ce dialogue entre catholiques et marxistes doit être exigeant...* »

« Voilà qui est prometteur ! » fit-il à haute voix. Il se dirigea d'un pas leste en direction de son hôtel et s'enferma dans sa chambre.

Indravarman avait retrouvé Jef le matin même à Genève. Tout naturellement, leur conversation s'était engagée sur des pentes arides : le Khmer franchissait d'un trait les abîmes, se jouait des difficultés ; plus rigoureux, l'Eurasien plantait des pitons, adhérait au rocher.

« Tu ne lis pas assez » avait dit Jef en conclusion. Le Cambodgien avait pensé : « Nguyen Van Toï prétend que je lis trop ». Et, sur l'heure, il s'était mis en quête du titre convoité.

Ce qu'il avait retenu de plus clair, au cours de sa scolarité chez les Jésuites, était la réalité d'un « Complément Universel Intangible ». Nier ce « Complément » lui semblait absurde ; lui donner une expression accessible à tous, l'élucider, lui était apparu dès l'adolescence comme un devoir premier. Tant que les hommes ne parleront pas le même langage, il sera facile de les diviser ; au sein d'une masse humaine lucide, inquiète de saine inquiétude, libérée des tabous, le roublard n'a plus qu'à plier bagage.

Certes, les Jésuites avaient fait de la belle ouvrage.

Indravarman nageait dans la félicité. Il disposait de tout un après-midi pour aborder l'éternel dialogue avec un nouveau compagnon. Jusqu'à la nuit, il n'avait à se soucier que de lui-même. Son âme de mécanicien était à la recherche d'un maître.

Jef devait lui remettre ses papiers à l'heure du dîner,

CHAPITRE VII

Jef ouvrit les yeux, s'étira. Dans l'encadrement de la fenêtre ouverte, la chaîne des Alpes s'offrait à lui. En se hissant sur les coudes, il vit la hune d'arbres, en bordure du lac.

La veille, il s'était attardé jusqu'à une heure avancée de la nuit en compagnie d'Indravarman : il se sentait gagné par l'usure : une douleur au niveau des reins le mit sur pieds.

En trois mois, cet homme avait effectué trois cents heures de vol en passager, rencontré des centaines de personnes, assuré la direction de douzaines de conciliabules. Toutes ses journées étaient compartimentées avec un extrême souci d'efficacité, toutes ses nuits calibrées.

Dix heures sonnaient. Jef commanda son petit déjeuner ainsi que deux journaux suisses et deux français.

Satisfait du rendement de son dernier voyage en Afrique, il avait hâte d'en finir avec la reconversion du troisième avion : l'agrandissement de la porte-cargo exigeait à lui seul dix jours de travail ; par contre, la soute pouvait se passer de modifications.

Sumardjo - qui, la veille, lui avait fourni les papiers du Cambodgien - était sans nouvelles de Klausewitz : il n'y avait donc rien de neuf à Macao. A Vienne, le stock s'étoffait. Les déchets n'allaient pas tarder à être transférés : Jef était allé reconnaître, à proximité de la frontière, deux terrains de largage offrant toute sécurité.

Quand il eut achevé ses ablutions, avalé son café, passé ses vêtements, il s'empara du premier journal.

« Saprستي !... »

Il écarquilla les yeux : en manchette grasse, un titre s'étalait : « Opération Tonnerre, la réalité dépasse la fiction. » Jef se dandina jusqu'à la porte-fenêtre :

« Une forteresse volante B52 et un avion citerne KC135 sont entrés en collision, lundi, entre Carthagène et Almeria. Le B52 transportait quatre bombes nucléaires... Les deux avions se sont écrasés à proximité de Palomarès... Parmi les sept hommes qui constituaient l'équipage, pas de survivant... »

L'Eurasien tourna les pages à la hâte.

La 16e Force américaine précisait dans un communiqué

« Une étude radiographique a pu établir que cet accident ne constituait aucun danger pour la santé ou la sécurité publique. »

Jef se précipita sur le journal suivant.

Un rédacteur se perdit en commentaires : « Dans le dernier James Bond, le Spectre dérobaient ainsi une bombe atomique et exigeait une rançon de cent quarante milliards. »

« Pauvres gars », soupira l'Eurasien : « faire du fric ! » Quel autre mobile le marchand de pellicule pouvait-il proposer à notre univers de forbans ? « Pauvre génération ! A quoi donc nos descendants vont-ils utiliser le trop plein d'énergie de leurs jeunes années ? Bon sang ! »

Notre moraliste tourna la page. Un nouveau détail retint son attention : « Des lambeaux de tôles se sont abîmés en mer », disait la dépêche ; « un pêcheur a relevé dans ses filets un objet lourd qui pourrait bien être une bombe mais a laissé retomber sa charge à la mer... »

« Saperlipopette ! »

Jef replia ses journaux, tira posément son almanach de sa poche et vérifia le jour : vendredi 21. Il consulta sa montre : onze heures. Sa main se porta sur le combiné du téléphone :

- Allo standard, bonjour ; la Swissair s'il vous plaît.

Un appareil décollait à midi.

Notre boutefeu enfila son manteau et sortit. Un détail - une anecdote de la nature de celles qui appartiennent à la petite histoire - l'avait mis sur le pied de guerre. Ce que la Chine lui avait refusé était peut-être là, à portée de main, quelque part en Espagne. « Un pêcheur !... » Vraiment, son premier réflexe était aberrant !

Bah ! L'Espagne, il en connaissait surtout la bravoure, la ténacité. Renouer avec son passé, prendre un bol d'air en Andalousie n'était pas pour lui déplaire.

Au passage, il remit à la gérante un message à l'attention du Cambodgien : « Rejoins Bruxelles en solitaire. Je m'absente pour deux ou trois jours et te verrai dès mon retour. Amitiés. »

Un taxi le déposa à Cointrin où il put, de justesse, sauter dans le courrier de Buenos-Aires.

L'appareil toucha Madrid à trois heures vingt.

A la poste centrale, Jef dut attendre près d'une heure avant d'obtenir son correspondant.

- *Ola* Enrique !... *Buenas*... ici Joseph. Il y eut un long silence au bout du fil.

Il avait retrouvé Enrique Gallego Lacorvilla, en 56, à Barcelone, quelques mois après sa sortie de prison. Ces retrouvailles ne s'étaient accompagnées d'aucune déception. Depuis lors, à trois reprises en dix ans, les deux amis s'étaient rencontrés sans autre souci que celui d'évoquer des réminiscences et d'échanger quelques informations. Enrique, c'était un compagnon des années austères. Entre eux, la notion de confiance était spontanée. De même formation, de même promotion, ils avaient l'un et l'autre, en des lieux différents, réagi de même façon à l'égard des événements. Leur séjour commun dans une prison madrilène au cours de la guerre leur avait donné l'occasion d'établir les assises d'une solide amitié ; épris de justice et soucieux de vérité, leurs vingt ans, alors, ne s'effrayaient de rien, des ressources illimitées s'offraient à leur fougue printanière, l'homme allait enfin pouvoir gravir un échelon.

Lorsqu'ils sont à l'origine d'un engagement, de tels rêves ne s'estompent jamais entièrement.

- Joseph, *hermano mio*, **cruelle xxxxx** nouvelle ?

- Gallego, c'est bien toi ?

- C'est bien moi, Enrique Gallego Lacorvilla, présent !

- Bon. Je suis à Madrid, j'ai besoin de tes services ; peux-tu me rejoindre immédiatement ?

- Seguro, mon vieux, sûrement ; j'imagine que c'est important ?

- Assez important.

- *Bueno*. Quelle heure est-il ?

- Quatre heures trente.

- Un instant...

Une minute s'écoula ; puis, la voix de Gallego lui parvint de nouveau :

- En quittant Barcelone à six heures, je peux te rejoindre entre deux et trois heures du matin. Est-ce que ça te convient ?

- Dès deux heures, je t'attendrai à la bouche de métro Banco, à l'angle de la Calle de Alcala et de la Plaza de Cibeles, près du kiosque.

- Voilà qui est parfait : métro Banco, près du kiosque, c'est enregistré.

Après dix-sept ans de prison, le Catalan avait renoncé au pilotage. La petite entreprise de charpente métallique qu'il avait créée au prix de dix années de privations lui assurait une certaine latitude.

Il n'eut aucune peine à se libérer.

De concert, les deux hommes quittèrent Madrid au cours de la nuit. L'Austin 850 d'Enrique ronronnait, cap au sud. « Dors, avait conseillé Jef ; nous n'aurons sans doute guère le temps de nous reposer. » Si le voyage se déroulait normalement, ils pouvaient atteindre Malaga peu après midi.

Enrique se réveilla quelques kilomètres au-delà de Cordoue.

Avant de reprendre son exposé, Jef eut à coeur d'étudier les structures du Mouvement ; elles étaient simples et classiques : pour toute l'Andalousie, le centre de la fédération était à Séville, les sections se subdivisaient en cellules englobant parfois plusieurs cantons. Le hasard voulait qu'Enrique - secrétaire de la section de Barcelone - et Fernando La Paz, responsable de la section de Malaga - fussent en relation d'amitié depuis de longues années. On pouvait, de ce fait, brûler les étapes.

- Ne t'inquiète pas pour la fédération, le temps presse, fit observer le Catalan.

- Le patelin s'appelle Palomarès, penses-tu que La Paz soit à même de nous introduire auprès des copains de ce coin-là ?

- Sans doute pas mais il est certainement en relation avec les sections des villes voisines. D'ailleurs, si les informations que tu recherches ont une incidence stratégique, nous gagnerions à éviter Palomarès, voire même Carthagène et Almeria, le contrôle doit sévir dans un rayon de cent kilomètres.

- Elles ont une incidence stratégique, naturellement. Ce que je cherche, c'est un homme, un pêcheur qui, mercredi dernier, a relevé dans ses filets « un objet qui pourrait bien être une bombe ».

- Ho, ho ! fit Gallego :

- Cette information est donnée par les journaux ; on se doit d'être très réservé mais on se doit aussi - tu ne le sais que trop - de ne rien

négliger. Voilà pourquoi je t'ai dérangé. Statistiquement une proportion très importante de renseignements sélectionnés par les services spéciaux proviennent de la presse quotidienne...

- Curieux ! Vraiment ? ... A Barcelone, tout ce que nous savons à propos de cet accident nous vient des radios étrangères. Moi, j'écoute Monte-Carlo et quelquefois, Toulouse. Je n'ai pas entendu parler de ce pêcheur-là.

- Ça tenait en deux lignes... un fait divers anodin... à classer dans la petite histoire : ce sont souvent les meilleurs éléments.

Ils traversèrent une bourgade.

- D'ailleurs, reprit Jef, l'enjeu vaut la chandelle. Une bombe thermonucléaire !. Imagine !...

- Mais qu'attends-tu de moi ?

- Rien de précis pour le moment ; retrouver ce pêcheur, c'est tout... et si possible échanger quelques mots avec lui.

- Tu sais, les marins de chez nous, c'est un peu comme les paysans : c'est solide, c'est fier, aux heures cruciales ça fait volontiers le coup de poing mais c'est discret, je te préviens, discret et méfiant. Si celui-là n'appartient pas au Mouvement, tu n'auras rien de lui.

- A Dieu vat, le hasard est grand.

Jef se concentra sur la conduite ; il doublait un camion.

- Bah, dit le Catalan au bout d'un instant ; quoi que nous fassions, ça m'aura procuré le plaisir de te revoir.

Depuis le point du jour, Enrique avait faim. Son état de besoin se manifestait par des jurons alternés ; par instants, cela s'amplifiait, rebondissait sur un ton benoît, culminait en subtiles obscénités : il traitait son mal selon les méthodes adoptées dans les prisons madrilènes. Jef ne s'en émouvait guère ; il connaissait l'homme et le procédé. Sur les dix heures, enfin, s'estimant assez avancé, il accepta de s'arrêter.

Les conspirateurs prirent une collation dans une *posada*. A l'appui des précisions qu'il était prié de fournir, Jef esquissa un schéma sur la table et expliqua posément :

- Une zone !... Enfin, on devrait plutôt dire un couloir, en vérité. Cette zone, c'est la D 48. Quant on croise par là tous les niveaux nous sont refusés : c'est dans ce volume que les bombardiers sont ravitaillés. Le

bombardier vient du Proche-Orient, une citerne l'attend ; le bombardier se met dans le sillage de la citerne et fourre son nez dans le cône adapté, la citerne se vide dans le bombardier. Quant l'opération est terminée, la citerne se pose en Espagne et le bombardier poursuit sa route en direction de l'Amérique, le tout à huit cents kilomètres-heure !

- Bougre ! soupira le Catalan, on a fait de sérieux progrès depuis mon temps. Puis, s'inclinant sur la carte improvisée :

- Et ça passe par où, ce couloir du diable ?

- Grosso modo Carthagène, Almería, Malaga, Vejer.

- Je vois.

Jef déchira le coin de nappe en papier sur lequel il venait d'étayer son explication.

- Cette manoeuvre se renouvelle tous les jours, dit-il. Les accidents sont rares : mais la tuile est toujours au coin de la rue.

- Bon Dieu, *que tontería* ! Qu'est-ce qui peut bien justifier une procédure aussi périlleuse ? L'autonomie ?

- Des raisons stratégiques auxquelles on n'a jamais donné de publicité.

- Est-ce si compliqué ?

- Non mais c'est plus ou moins inavouable. Le type de justification qu'un enfant de dix ans pourrait démonter... Pense donc ! Une mine d'or, mon vieux : l'industrie aéronautique est puissante, prospère, ses lobbies sont en place à la chambre des représentants, au Pentagone, au gouvernement...

Le Catalan se renversa dans son siège :

- Que tontería !...

Il leur restait une centaine de kilomètres à parcourir. L'heure s'avançait ; Enrique voulait saisir La Paz à l'heure du déjeuner. Ils reprirent la route.

Dès que la voiture fut en régime de croisière, Enrique reprit le fil de ses pensées :

- Un vieil homme disait, dans la salle, juste avant que nous ne quittions le restaurant, qu'il y avait quatre bombes H dans cet avion, chacune d'elles cent fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima. Ça, nous le savions déjà ; il a dû l'apprendre par les radios étrangères -

décidément, cette censure est une imbécillité. Mais il disait également - et ceci est plus important - qu'un détonateur avait explosé - dégageant des matières radioactives - que les risques de contamination de la bombe immergée ne sont pas nuls, que les matières fissiles sont extrêmement toxiques...

- Vraisemblablement.

- Si tout cela est exact, dis-moi, ton pêcheur, à supposer que nous parvenions à le rencontrer - car il est encore hypothétique - dans quel état vas-tu le retrouver ? Il est sans doute en bonnes mains, sous surveillance, que sais-je ? En traitement...

Ils roulèrent quelques instants en silence.

- Ton entreprise est bougrement hasardeuse, poursuivit Enrique.

- Bah, fit Jef dans un petit rire ; il faut toujours essayer. Une descente en lacets les cantonna dans le mutisme ; les pneus geignaient.

- Dis donc, s'inquiéta soudain le Catalan, qu'est-ce que tu comptes en faire de ce cigare ?... Oh ! tu n'es pas là pour trafiquer, je m'en doute bien.. Pauvre vieux ! tu en es congénitalement incapable !... C'est pour la cause, n'est-ce pas ?

- *Claro !*

- Alors, les détails ne m'intéressent pas

Enrique ferma les yeux. Le déroulement des bas-côtés, des poteaux et du macadam en premier plan le fatiguait.

- Repasse-moi la voiture, dit-il.

Sur les midi, ils abordèrent un croisement : « Malaga, 20 kilomètres ».

- Jef.

- Oui.

- Dis-moi : un avion qui rentre dans le sol bille en tête, si mes souvenirs sont bons, ça fait des petits morceaux ?

- La presse en signale effectivement dans un rayon de huit kilomètres.

- Ces morceaux, pas de mystère... ils peuvent s'entrechoquer ?

- A quoi veux-tu en venir ?

Les deux blocs d'uranium ou de plutonium - je ne sais trop - les deux blocs de matière fissile qui, une fois assemblés, représentent la « masse critique », peuvent se rencontrer quand le mécanisme est déglingué... et badaboum ! C'est bien le principe ?

- Non, précisément. On s'arrange pour que ces deux blocs, une fois assemblés, représentent une masse inférieure à la « masse critique ». L'équipage détient une clé, une petite masse de matière fissile, un petit lingot qui n'est introduit dans la bombe qu'au dernier instant. Sans cette pièce, la masse de l'ensemble reste inférieure à la « masse critique », sans ce complément, la bombe n'explosera jamais.

- Dans ce cas, tu ne pourras toi-même faire aucun usage du zinzin qui est immergé.

- Si son mécanisme est encore en état, il en faudra peu pour le rendre opérationnel : décoder les sécurités électroniques, rétablir les circuits, confectionner une clé...

- Une clé ? Tu es bon ; niais c'est de la matière fissile !...

- Qu'à cela ne tienne, il existe actuellement à peu près douze nations qui possèdent un stock de cinquante à cent kilos de matière fissile. En détourner quelques centaines de grammes n'est pas un jeu d'enfant, j'en conviens, mais nous en viendrons à bout : la plupart des scientifiques sont des « esprits mal tournés », tu le sais bien.

Le Catalan s'accorda quelques minutes pour apprécier la situation. Depuis vingt-huit ans, il méditait un ordre nouveau, subissait les assauts de sa conscience, pâtissait de ses options, agissait à l'encontre de ses intérêts immédiats. Ah ! Il le connaissait le pouvoir d'analyse des hommes cérébralisés ! L'esprit scientifique est une arme redoutable.

Il hocha la tête en signe d'assentiment.

- C'est égal ! dit-il, tu t'attaques à un gros morceau.

Jef larmoya, bon crocodile :

- On ne peut lutter qu'à armes égales.

Son regard rencontra celui du Catalan ; deux rires cascadèrent : deux rires souverains, adolescents.

Jef se sentit gagné par un soudain sentiment de confiance. « Espagne, Espagne de mes jeunes années ! » Ce pays, il en connaissait surtout l'âme et les tripes.

CHAPITRE VIII

Colombo-Dacca et retour ; Colombo-Dacca... La navette se déroulait sans histoire. Les horaires étaient suivis, les articulations rodées ; à la huitième rotation, le « Zoulou Bêta » n'avait encore manifesté la moindre fatigue. Ho Van Tam se félicitait d'être tombé sur cet avion - un avion apparemment en bon état : Mohammed avait été rudement bien inspiré de le choisir en remplacement de l'autre, le nid à purée métallique.

Depuis cinq jours déjà, El Azim les avait quittés, Manolis Papas fignolait les courbes de correction des anémomètres et des compas, Popeye s'accoutumait à la machine.

De son côté, l'affréteur - le brave Saranankara - se déclarait satisfait. Cet homme était organisé ; il embarquait des ballots de fil et recevait, en retour, des cotonnades. Pour la huitième fois en quinze jours, l'avion qu'il utilisait venait de décoller de Colombo avec douze tonnes de chargement à destination du Pakistan oriental. Il découvrait le transport aérien ; modicité des emballages, suppression des déchets, réduction des taux d'assurances, accélération de la rotation des capitaux immobilisés... Ce régime lui convenait : à trois reprises, il avait suivi son fret dans l'aventure et recouvré lui-même sa mise de fonds.

A Dacca, les deux exportateurs pakistanais s'étaient mis dans le ton.

Dix-huit mille pieds... Popeye achevait la montée. Mise en palier, nouveau régime.

Ho Van Tam consacra dix bonnes minutes à son « leanage ». Les poids d'air et d'essence accordés à chaque moteur devaient répondre aux prescriptions en usage. Trop, on gaspillait du carburant ; pas assez, les pistons rechignaient à l'ouvrage. Le fin du fin consistait à calibrer à la fois le débit, la pression d'air et l'indicateur de puissance, à se placer en un point idéal qui ménageait conjointement la mécanique, le carburant et la sécurité. Ainsi alimentés, les moteurs étaient partis pour une longue traversée mais la moindre obturation - le moindre givrage - pouvait conduire à de graves incidents : désamorçage d'un moteur, emballement d'une hélice, arrachement de la dite hélice pour Dieu sait quel ouvrage ! Mal réglé, cet avion n'était plus un long-courrier : bien réglé, il reprenait sa définition mais ses moteurs étaient vulnérables. Un moteur emballé est pire

qu'une bête sauvage. Les quatre « bourrins » sont les pur-sang de l'attelage. Ho Van Tam était là pour les cajoler.

Las de tenir le cap en croisière - travail insipide et fastidieux - Popeye avait branché le pilote automatique. Le vol était stabilisé, les pipes d'échappement crachaient du feu. Sur bâbord, la Pointe Pedro s'estompait dans la grisaille. Libéré des moiteurs de la basse atmosphère, Saadeddine rajusta sa cravate et s'épongea le front.

Colombo-Dacca et retour ; Colombo-Dacca... Assurément, il commençait à mieux connaître cette machine. Le ciel était partiellement couvert par nuages élevés ; au point le plus méridional de sa course, le front de la mousson les laissait en paix. Colombo était encore chaud, le Bengale presque plaisant. Singulier paradis ! Quatre mois sans une goutte d'eau, deux mètres de pluie par an.

Le commandant se sentit gagné par la torpeur communicative de son vaisseau apparemment immobilisé dans l'espace. Ce ronron quotidien, cette quiétude le lassaient.

- Messieurs, dit-il, que diriez-vous d'un petit tour sur la côte ?

- C'est un jeu de con, déclara Popeye.

Mais il donna quand même son approbation ; après tout, ils n'étaient pas là « pour roupiller ».

L'Egyptien avait repéré « un coin pas mal du tout » qui permettait en toute sécurité de procéder à une attaque simulée : c'était une côte plate, à quelque distance au nord de Madras.

Tout le Deccan n'est qu'une vaste pénéplaine de cinq cents mètres d'altitude dans laquelle on s'engage par une série de terrasses en gradins qui, dès le franchissement du rivage, s'élèvent en escarpements ininterrompus. Sur plusieurs centaines de kilomètres on accède au plateau par ces « ghâts », par ces escaliers - une ligne continue qui eût enchanté un spécialiste radar chargé de la défense du territoire. Saadeddine avait trouvé un certain nombre de points faibles, de failles, dans ce gâteau. Pour être efficace, une attaque gagne à passer par une dépression ; un avion qui achève son approche à dix mètres des flots ne peut être « pipé » qu'à sept milles de la côte : deux minutes de vol, trop court pour déclencher une contre-attaque.

Le commandant pria le navigateur d'affûter ses crayons : déclenchement de l'opération : treize heures GMT (soit, dix-sept heures locales). Il libéra le pilote automatique et reprit possession de son avion ; par petites pressions alternées, il commença la descente. Manolis Papas rectifiait sa carte, Ho Van Tam et Popeye inventoriaient les instruments. Lentement, le long-courrier rejoignit les basses couches. Saadeddine évita quelques moutonnements au dernier niveau de condensation et cessa la descente à faible distance de la mer. Une houle régulière donnait un léger relief à la surface. Pas de clapot. Les conditions d'approche étaient idéales - trop idéales. L'Egyptien se cala dans son fauteuil, dos bien saisi, coudes en appui et, par une pression continue des deux pouces, descendit à moins de dix mètres. Popeye « chantait » la sonde altimétrique : « trente pieds... vingt-cinq pieds... » Les indications fournies par cet appareil électronique ne constituaient qu'un élément d'appoint : à une telle distance de la surface, l'oeil de l'homme est irremplaçable.

Entre temps, Papas avait ajusté son sextant périscopique ; il prit une hauteur sur le soleil : la droite qui découlait de sa mesure recoupait à douze milles près sa route estimée. Mécontent du résultat, il pria le pilote de maintenir « la damnée trapanelle » sur une ligne de vol rigoureusement stable et améliora le réglage de son instrument. Très opportunément, un petit croissant de lune apparaissait au levant. Une hauteur sur le soleil, une hauteur sur la lune : ses droites répondirent à ce qu'il attendait.

Au travail, Manolis Papas était un rigoriste. Dans cette région du monde dépourvue de réseaux électromagnétiques, naviguer à cinq milles près n'était pas une simple affaire ; pour éviter les secteurs vulnérables, il avait choisi de rejoindre la côte à angle droit.

Quinze milles encore ! Saadeddine poussa très légèrement sur le manche. La sonde indiquait vingt pieds. Popeye avait l'impression de circuler à même le plan d'eau ; à tout instant, il portait ses deux mains en avant, prêt à tirer au moindre frôlement des hélices. Telle était la consigne.

Deux minutes s'écoulèrent ainsi ; puis une bande se dessina sur l'avant :

- Côte en vue !

Papas déclencha son chronomètre. Popeye confirma :

- C'est un jeu de con.

C'était bien une côte plate coupée par l'embouchure d'une rivière. Saadeddine était parfaitement immobile ; il adhérait à son siège, à son avion et par le seul jeu des doigts communiquait de très petites impulsions aux gouvernes.

- Puissance METO (*note* : Maximum Except Take Off : c'est la puissance la plus élevée qu'on peut utiliser pendant des heures si nécessaire. Le moteur peut donner davantage - au décollage par exemple - mais pendant quelques minutes seulement).

Ho Van Tam poussa sur les manettes. L'avion prit d'abord quelques mètres d'altitude, puis, graduellement, un peu de vitesse ; il était prêt pour affronter l'épreuve.

Popeye inspectait avidement la côte ; au nord de l'embouchure, il reconnut l'objectif décrit avant le début de l'exercice ; une bâtisse blanche entourée de buissons.

- Objectif en vue, vingt degrés à droite, à toi de jouer... Pour la première fois, Saadeddine s'intéressa au paysage. Déjà, le premier arbre lui sautait au visage ; il s'éleva quelque peu afin d'amorcer un virage en toute sécurité et plongea de nouveau :

- Attention !

Le Grec, l'Allemand et le Tonkinois se précipitèrent dans la cabine (pure simagrée). Le cargo des Overseas Freighters collait littéralement à la terre.

- Feu !...

Saadeddine dégagea par la droite afin d'éviter un village et prit rapidement de la hauteur.

- *Sto viâvolo* (*note* : Interjection grecque), bougonna Papas en revenant au poste de pilotage, j'avais huit milles d'erreur ; c'est trop.

CHAPITRE IX

Enrique trouva La Paz entre poire et fromage ; la surprise fut grande.

A la hâte que les deux militants mirent dans leurs civilités, la maîtresse de maison se rembrunit ; le jeune La Paz inspira profondément et prit congé, la fillette offrit au visiteur un regard angélique. Pris de court, l'Andalou pria son ami de l'attendre au café.

Cette première entrevue fut de courte durée : La Paz reprenait son travail à deux heures précises.

Entre temps, Jef s'était assoupi dans la voiture. A peine enlisé dans les abîmes des grandes fatigues, il se sentit empoigné par les deux épaules et secoué comme un vieux panier ; l'heure du répit n'avait pas encore sonné.

Le Catalan lui bourra les côtes et marmonna :

- Pousse-toi donc à côté, je vais conduire.

Il tenait à faire le point de la situation.

La Paz ne pouvait se libérer, on ne pouvait rien entreprendre avant sept heures ; ils disposaient donc de quatre heures pour se reposer.

Jef opposait une humeur dolente au feu roulant de son assaillant.

De toute évidence, La Paz n'avait jamais entendu parler d'un pêcheur qui eût récupéré une bombe. Il était tombé de tout son long. Les seules informations qu'il possédait lui venaient des commentaires - à tout prendre assez contradictoires - colportés par les marins de passage. Il proposait un rendez-vous entre sept et huit, après son service.

- *De acuerdo ?*

Enrique descendit dans un hôtel à proximité de la gare et Jef dans une pension de famille fréquentée par des touristes étrangers.

A six heures trente, ils se retrouvèrent à la terrasse d'un café. La Paz les rejoignit quelques instants plus tard. Les trois hommes prirent le pot de l'amitié, puis s'embarquèrent dans la voiture. Enrique sortit de la ville en direction de Torremolinos.

En préambule à un entretien qu'il prévoyait lourd de conséquences, La Paz fit les réserves d'usage : commis de rang moyen chez un consignataire, il était tenu de respecter un horaire. Il eut à coeur de préciser

ce handicap, de souligner son état de salarié captif d'un circuit fermé, de détailler le rituel qui faisait de lui un être conditionné, limité et, à tout prendre assez peu disponible. Par contre, il avait accès aux navires et jouissait à l'intérieur du port d'une certaine liberté. En direction du sinistre, il disposait d'un seul et unique point de chute : à Motril, il connaissait le trésorier de la section, un fidèle et très ancien compagnon de route qui pourrait éventuellement - mais il était vain d'en préjuger - lui permettre d'accéder à un nouveau palier. Dès le lendemain - journée dominicale - il se proposait d'arrimer époussette et canne à pêche sur le cadre de sa Motobécane et de prendre la route. Qu'en pensait l'étranger ?

L'étranger avait toutes les peines du monde à faire entrer dans cette tête froide et dure l'essentiel de ses raisonnements ; cela tenait pourtant en quelques mots : l'enquête gagnerait à passer par la fédération ; de rouages en liaisons, l'organisme, régional devait, selon toute logique, favoriser l'acheminement de l'information.

Au coeur de la controverse, Enrique vint au secours de son compatriote : selon lui, le fil était trop ténu et l'objet trop important, l'information risquait de se perdre dans les méandres d'initiatives multiples, l'action directe lui semblait préférable ; à trop s'étendre, on prêtait le flanc. Le Français fut sommé d'accepter ce que lui proposait La Paz ; il était mauvais juge : ses scrupules à l'égard du Mouvement provenaient de son ignorance des structures locales. De plus, la fédération était elle-même soumise à des influences multiples et devait se conformer à une ligne de conduite générale, produit de concessions mutuelles ; ce qu'on lui apportait là dépassait l'entendement ; l'objet de cette recherche avait un caractère - comment dire - explosif, n'est-ce pas, tout juste propre à indisposer des responsables mal informés. Ces gens-là risquaient de tout bloquer : il fallait garder le secret.

Soutenu par La Paz, Enrique s'était lancé dans un long plaidoyer : celui du clandestin soucieux de sa sécurité, celui du combattant qui, pour une fois, perçoit un filet de lumière au détour de sa taupinière et qui, par les griffes et les dents, se raccroche aux parois pour ne pas retomber.

Chère et grande nation ! Ces hommes avaient trop donné sans résultat ! Ils redoutaient qu'on leur coupât l'herbe sous les pieds.

Dans le feu de sa démonstration, Enrique était méconnaissable. Cette passion venait de loin, cette volonté se prolongeait dans un avenir insondable. Jef reconnut au passage l'extrême jeunesse des devanciers.

La Paz le tenait par une manche ; il avait pris le relais. Avec une placidité de bon aloi, cet ours aux façons débonnaires analysait implacablement la situation. Dans une première phase, il lui paraissait nécessaire de localiser la recherche, d'élaborer un plan. Selon toute probabilité, il était douteux qu'il pût recueillir des éléments déterminants au cours de sa première visite. On n'obtiendrait vraisemblablement rien avant plusieurs jours, peut-être même plusieurs semaines. L'enquête devait progresser avec prudence et méthode ; bien conduite, elle pouvait, de proche en proche, passer par une série de paliers. Il s'engagea formellement ; il confirma qu'il se mettait à l'ouvrage dès le jour suivant. Si tenu que fût le point de départ - ce commentaire en trois lignes dans la presse parisienne - si limitées que fussent ses propres disponibilités, il se considérait en devoir de mener à bien la mission qui lui était confiée. L'hypothétique marin existait peut-être - il n'y a jamais de fumée sans feu. Repêcher un si gros poisson était flatteur pour un humble consignataire.

La promenade tourna court ; l'essentiel était fait. Enrique reprit la route de Malaga. A quelque distance de la pension de famille, les trois hommes établirent des conventions. La Paz devait communiquer ses informations à Barcelone sous la forme de quelques mots anodins, Enrique répercuter la nouvelle à Bruxelles.

On se congratula chaudement, on referma les portes. Enrique déposa l'Andalou à l'entrée de sa rue et à huit heures trente, mit le cap sur Grenade où il espérait s'arrêter pour la nuit.

Timidité, crainte ou pudeur ? Jef n'osait reconnaître la joie qui s'emparait de lui. Il monta les étages sur la pointe des pieds, régla son réveil et s'abattit sur son lit. De cette croisée des chemins où il était parvenu, la route principale - une route mal pavée - s'élançait à l'assaut du devenir en méandres acrobatiques. Il vérifia le panneau indicateur : c'était la bonne voie. Cette joie dans son coeur ne mentait pas, la sérénité qui le gagnait lui venait d'une connaissance intuitive.

Dès son réveil, il boucla sa serviette et reprit le premier avion pour Londres où une correspondance l'attendait.

CHAPITRE X

La pluie tombait toujours. Jeanne était d'humeur exécrationnelle ; lorsque l'Eurasien rejoignit le bureau en fin de journée, elle lui fit un accueil plutôt frais. Quoi donc ! Le patron c'est le patron !... Deux jours qu'on attendait une décision... Monsieur était parti en vacances... Pendant ce temps, la pauvre secrétaire était seule à faire marcher la maison. Eh, oui ! C'est elle qui prenait tout à dos : les gars - qu'on recrutait décidément au biberon - les commandes, les ennuis en cours de travaux... et ce damné *Chin'toc* qui avait l'air de ne rien comprendre à la situation !

Jef riait sous cape : Nguyen Van Toï affichait une mine de circonstance. Sommée de s'expliquer, Jeanne résuma la nouvelle :

Huit jours de retard. Mohammed avait téléphoné : un « loup » en cours de travaux, un longeron gravement endommagé. La troisième unité ne pouvait être achevée avant le 4 février.

Jef consulta son almanach et se referma sur lui-même, Nguyen Van Toï s'allongea sur un divan, la pluie redoubla de violence. Apparemment, la Terre ne s'était pas arrêtée de tourner. Ce que voyant, Jeanne déclara qu'elle s'était levée matin, que cette journée « lui pesait sur les jarretelles » et, bonne garçon, quitta le bureau en fulminant.

Quand le bruit de son pas se fut perdu dans l'escalier, Jef, toujours immobile, proclama :

- Nous n'avons plus rien à faire à Bruxelles.

D'un bond, le Cochinchinois fut sur ses pieds.

- Tu dis ?

- Je dis qu'à cette cadence, nous serons encore ici l'année prochaine.

Nous disposons de dix jours : ce n'est plus le moment de lanterner. Dix jours ! C'est plus qu'il n'en faut pour ramener les « déchets » en Autriche. Le temps passe ; tous les matins, on arrache une nouvelle page du calendrier. Nous avons ici même une équipe de gars solides et déterminés. Je vois venir le moment où nous serons pris de court, tu comprends ? Tout est prêt : j'étais là-bas il y a quatre jours à peine. C'est le genre d'opération qu'il ne faut pas laisser traîner.

Le chef de guerre était remonté. Sa cargaison était de veille.

Nguyen Van Toï se frotta les mains. Quelle aubaine ! Une expédition se montait ; il allait, enfin pouvoir sortir du quotidien. La « divine cargaison » qui s'accumulait dans les entrepôts du négociant autrichien lui paraissait - juste ciel - assez corsée mais tout bien considéré, deux tonnes de déchets radioactifs - offraient des perspectives tout à fait alléchantes.

- Tu vas te rendre à Vienne dès demain, reprit Jef : nous avons déjà mis au point tous les éléments de l'opération. Tu prieras « l'Autrichien » d'envoyer ses trois hommes sur le premier terrain du 30 janvier au 3 février inclus ; ils sont équipés pour les courses d'hiver en montagne. En principe, vous devez camper en pleine nature ; achète un bon duvet...

- Ah, non ! Moi, je vais avec vous.

- Désolé, mon vieux. Ce genre de sport est dangereux j'ai besoin d'un spécialiste du largage pour le balisage et l'interprétation des signaux. On largue en deux passages par grappes de vingt fûts à la queue leu leu sur une rampe inclinée ; on fera deux voyages. En principe, nous passerons sur le premier terrain le 30 entre quatorze et quinze heures, sur le second le 31, même horaire. Si le ciel est couvert, les opérations seront décalées de vingt-quatre heures,

Nguyen Van Toï faisait grise mine,

- Parfait, dit-il.

Jef reprit :

- Et quel que soit le vent, le largage s'effectuera face à l'ouest. C'est du largage et non du parachutage : on se fout du vent. Il y a deux mètres de neige dans la clairière ; les fûts creuseront leurs propres trous à trente ou quarante mètres les uns des autres, il n'y aura plus qu'à les déhaler à clos d'homme : cinquante kilos par fût - vingt-cinq d'amalgame et vingt-cinq d'emballage : facile à manœuvrer au départ, facile à déhaler à l'arrivée... Mais tu n'auras pas à t'en occuper ; ta mission se limite au balisage du terrain et aux signaux de reconnaissance.

Jef ouvrit l'armoire des cartes et fit glisser un panneau.

- Dolomites. Dolomites, nous y voilà... J'arriverai par le col que voici. La première clairière est dans cette vallée, l'autre, ici, de l'autre côté de la montagne. Je te conseille d'emporter cette carte : c'est une cent millième ; j'ai la même...

Le jour suivant, NguYen Van Toï prit le premier avion du matin pour Vienne. Durosier s'embarqua pour Amsterdam où Khatib et Haddad l'avaient précédé. Jef avait sonné le ralliement ; il disposait de neuf hommes et avait à coeur de confier à chacun une partie du travail : en les faisant tous participer à ce type d'opération, il avait leur esprit de combat et, du même coup, leur donnait la vraie mesure de leur engagement.

Avec un rictus de dégoût, Khatib avait demandé

- C'est cette saloperie qu'on va leur lâcher sur la margoulette ?

Haddad avait répliqué :

- Cette saloperie et des tas d'autres, mon vieux : gonocoques blindeurs, huile bouillante, bidoche empoisonnée, tout ce qui nous tombe sous la main. C'est le maquis, pas vrai ? Nous, on n'a pas les marchands de canons pour nous ravitailler.

Le Marocain s'était satisfait du commentaire. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, Jef n'avait pas desserré les dents.

Durosier, Tiro Martin, Khatib, Haddad et lui-même devaient effectuer le travail aérien ; Fialok et Bamboka - les deux pilotes africains - Mapanique - le navigateur - Sedar Louga et Indravarman - tous deux mécaniciens - devaient prêter main forte à la manutention des fûts, à l'arrimage, au pompage de l'essence et camper en plein désert entre les deux voyages.

La mission pétrolière s'organisait. Durosier ramena le DC3 sur le terrain de Bruxelles. Le soir même, l'aéroport de Marsa Matrouk fut informé de l'arrivée de l'équipe de prospection, le correspondant de Saadeddine alerté, le réservoir supplémentaire embarqué - deux mètres cubes de capacité. Jef perdit deux jours à se procurer un matériel de prospection rudimentaire.

Le 28 au matin, tout était prêt : l'outillage, les vivres, le réservoir dans son emballage. Aux gouvernes du DC3. Durosier prit le cap pour Brindisi, la première escale.

A Marsa Matrouk, « Farouk » - nom de code - les attendait. C'était le préposé du ministère de l'industrie qui devait accompagner la mission pétrolière.

Deux mois auparavant, cet homme avait procuré les clés de la filière à Saadeddine. L'« entremetteur » - un réfugié hongrois - avait débarqué quatre-vingts fûts de déchets et soixante-dix d'essence sur une plage. « Farouk », Saadeddine et Fitzgerald les avaient eux-mêmes transportés à cent kilomètres à l'intérieur : cinq navettes à bord d'une chenillette. Depuis six semaines, les stocks étaient à l'abri entre deux rochers.

Le 29 au petit jour, le bimoteur décolla de Marsa Matrouk. Le douanier s'était livré à l'inspection d'usage. Parfaitement en règle, une équipe de prospection étrangère flanquée de l'inévitable fonctionnaire du ministère de l'industrie partait en reconnaissance. Le désert était vaste, riche en plates-formes d'atterrissage.

Jef était aux gouvernes, Durosier l'assistait. Debout entre les deux fauteuils, « Farouk » - nom de code - essayait de reconnaître la *sebkha*. Après vingt-cinq minutes de vol, la base fut découverte : une étendue parfaitement plate délimitée, au nord, par deux rochers. Jef fit une approche réglée. Le sol était ferme et ne comportait aucune dénivellation mais des galets en jonchaient la surface : gare aux hélices !

Dès que les moteurs furent stoppés, Jef organisa le travail. Entre les deux rochers, le stock était complet. Les dix hommes de main et leur complice du ministère de l'industrie entreprirent de dégager une bande de quelque quinze cents mètres de long sur vingt de large. Les galets - des pierres plates - s'amoncelèrent de part et d'autre d'un axe en deux remblais réguliers.

Quant ce travail de forçat fut achevé, les hommes se restaurèrent.

Le travail reprit au milieu de l'après-midi. Cependant que huit portefaix roulaient les fûts d'essence et de déchets, les trois mécaniciens équipèrent le réservoir supplémentaire et tendirent une ligne électrique dans la cabine pour assurer la transmission des consignes de largage. Une mise à l'air libre fut établie, une tuyauterie souple connectée sur les canalisations qui aboutissaient aux pompes d'essence. On fit les pleins à la pompe à main. Tour à tour, les deux moteurs furent essayés, les pleins complétés, les fûts arrimés ; Jef passa les consignes pour le jour suivant...

*
* *

Dès que la côte fut franchie, Durosier descendit à trois cents pieds. Nuit noire, lune en chômage. Khatib « chantait » la sonde altimétrique, Jef s'occupait de la navigation. A la puissance économique, les moteurs vibraient légèrement mais de l'avis de Haddad cela pouvait durer plusieurs années.

Au point du jour, Martin fit un relevé de dérive ; Durosier descendit à cent pieds. Jef s'était mis à la radio : l'effet de nuit s'estompait, les droites qu'il tirait du goniomètre s'amélioraient. Ils se tinrent à bonne distance de la Crête, passèrent entre Epire et Calabre, évitèrent les îles de Cajola, de Lagosta et remontèrent de bout en bout la mer Adriatique pour aborder la côte italienne à l'embouchure de la Piave, non loin de Venise.

Jef avait repris les commandes. Le DC3 collait littéralement au terrain. A un quart d'heure de l'embouchure, la Piave se mit à serpenter entre les montagnes. Aussi longtemps qu'il put, Jef se tint en retrait du fleuve, à faible distance des premiers escarpements, afin d'éviter les agglomérations mais au nord de Bellune, il fut contraint de revenir au creux de la vallée : le relief s'étoffait, le torrent montait sensiblement.

A l'ouest, les Dolomites ; à l'est et au nord, les Alpes Carniques ; juste ciel ! Que leur importait ? Tout à leur travail d'arpenteurs, ils avaient renoncé aux vues synoptiques ; collant aux taupinières, ils s'intéressaient surtout à la hauteur des arbres, à l'encombrement des chemins vicinaux, calibraient les distances, changeaient de cap à tout instant. Insensibles à la beauté du paysage, ils étaient hantés par les lignes à haute tension.

Haddad nourrissait les moteurs avec parcimonie. Le pilote, le copilote et le navigateur consacraient toute leur compétence au cheminement du bolide. Naturellement, ce travail à quatre était d'une tout autre qualité que celui d'un chasseur en vadrouille. Cela procédait de la technique horlogère, cela frisait la perfection. - Entre deux virages, Martin améliora l'itinéraire d'approche. Sur un rouleau de cartes au cent millième, il avait coché la moindre ferme, la moindre bourgade. De l'embouchure à la source, la Piave avait été l'objet d'une analyse implacable. Mapanique et

Martin s'étaient penchés pendant deux longues journées sur leurs documents : lieux d'habitations pointés en rouge, lignes de relief coloriées. Le Cubain avançait en terrain déjà familier.

Au voisinage du col, la paroi s'élevait. Avant même de quitter Bruxelles, Jef savait qu'il n'avait pas la place d'un virage dans ce fond de vallée. En un point précis, il abandonna le torrent.

- Puissance METO !

Haddad fit un nouveau réglage. Le brave bimoteur escalada la pente et franchit la ligne des eaux à bonne distance du col où figurait une habitation - vraisemblablement un poste de surveillance. A droite et à gauche, deux mamelons les protégeaient ; cela culminait à deux mille six, deux mille sept cents mètres.

Sans un coup d'oeil au paysage, Jef réduisit lui-même les moteurs et plongea sur le versant autrichien ; Martin collait au pare-brise. Khatib, Haddad et Durosier s'étaient précipités dans la cabine. Les chariots sur lesquels les fûts étaient amarrés furent libérés de leurs entraves et attelés bout à bout : ainsi disposés, ils se présentaient sous la forme d'une rampe de lancement quelque peu inclinée qui débouchait sur le vide. Les vingt fûts du premier lot étaient couchés en ligne de file, bien pris entre deux parois métalliques, prêts à rouler ; le feu rouge clignotait : il suffisait de débloquer le fût de tête pour que toute la série déboulât dans l'orifice de la porte maintenue entrouverte.

Martin - le navigateur - était à l'avant. Il s'y comportait en tyran :

- Derrière ces arbres, là, à dix secondes, vire à gauche de quinze degrés... la pente monte à trois cents pieds minute, recale ton gyro..., le bois, voici le bois... Sur le plateau, vingt degrés à droite... Voici les granges, prends les « bille en tête »..., quinze secondes à ce cap, y a plus à se biler... voici la clairière, colle aux arbres... Je vois les troncs couchés... je vois les copains, les bras en V... Je vois les deux panneaux, tu prends celui de gauche... celui de gauche... le cap, le cap au deux cent soixante-dix... Celui de gauche... le cap... Nous y voilà, c'est pas mal du tout ce machin là... *Fuego !*

Tout en actionnant la manette du « vert » sur laquelle ses doigts étaient crispés. Martin, en bon officier de marine avait hurlé le mot qu'il adressait jadis aux canonnières.

Déjà, Khatib s'était rué dans le corridor :

- Toute la file a déboulé ; ça y est.

Jef dégagea par la gauche et reprit son canevas sous la surveillance du navigateur.

Entre le passage des panneaux et le dégagement, il s'était écoulé quatorze secondes, soit huit cents mètres de terrain au long desquels chaque fût venait de faire son propre trou dans la neige. En ligne de file ; un tous les quarante mètres.

Martin repositionna les feux sur « clignotant ».

Les chariots du deuxième lot furent attelés en ligne de file. Le travail s'engageait sous d'excellents auspices : ciel clair, vent nul ou presque nul, région désolée.

Pourtant, le second passage fut moins précis que le premier : les deux bandes n'étaient pas rigoureusement parallèles. Quand Durosier revint à l'avant, il signala le dernier fût juste à la lisière de la forêt.

Le retour s'effectua sans anicroche. Khatib et Durosier se relayèrent aux gouvernes ; ce genre de sport convenait parfaitement à leur talent.

A vingt-trois heures et douze minutes, Haddad signala un clignotant, sous quatre quarts à droite. Au milieu de la *sebkha*, un flash lumineux les attendait.

Le balisage improvisé s'alluma quand l'avion fut à la verticale. Durosier fit une approche à vue. Le bimoteur acheva sa course à proximité de la faille. Quand tout revint au silence, les cinq hommes se laissèrent tomber à terre ; ils étaient éreintés.

CHAPITRE XI

Dix hommes en entraînement DC3, onze en place à Djakarta, quatre à Colombo ; l'équipe s'étoffait.

Mohammed était à Amsterdam, Montes à Orly, Lefranc bloqué au Bourget jusqu'à fin janvier, Nguyen Van Toï aux sports d'hiver en Autriche. Pour la première fois depuis des semaines, le bureau de Bruxelles baignait dans le silence.

La nuit était très avancée. Jeanne s'ennuyait. Au courrier, elle avait trouvé une lettre de Fernando Rey : le professeur disait son intention de rentrer avant la livraison de la quatrième unité - livraison qui figurait sur l'almanach au 10 février ; sa tournée sud-américaine était reportée au mois suivant ; là-bas, trois navigateurs l'attendaient : Carlo Varilla, Fuentes Lima et Josué Maria Costa ; son déplacement en Extrême-Orient avait tout déréglé.

Pour son compte, Jeanne ne recevait aucune consigne précise ; elle coupa la lumière et s'allongea sur le lit de camp qu'elle avait dressé dans son bureau.

CHAPITRE XII

A trois heures précises, Khatib lâcha les freins, Jef avait décidé de lui confier la première moitié de l'Adriatique ; à vrai dire, il avait été agréablement surpris, la veille, par la « tenue de machine » du Marocain : un pilote précis, méthodique ; il manquait, certes, de métier - et comment ne pas en manquer à son âge - mais la tête était solide, le système nerveux équilibré. C'était un anthropoïde des plaines, une carcasse robuste, charpentée.

A hauteur des bouches du Pô, Jef reprit la machine. Au-dessus de lui, un stratocumulus épais ; en dessous, une mer inhospitalière. Le vent soufflait du nord-est ; la situation avait changé. A seule fin d'éviter quatre passages sur le même itinéraire en deux jours, le circuit avait été modifié. Dès Bruxelles, Tiro Martin avait tracé une route qui passait à l'est de la précédente et recoupait, à quelque dix milles au nord de la côte, la vallée du Tagliamento.

Le navigateur prenait son travail à coeur. Jef était d'une docilité parfaite ; il remonta au nord et suivit la vallée comme il en était prié. En un point où le fleuve tournait franchement à l'ouest, entre deux échines boisées, il fut contraint de prendre un peu d'altitude. Ce trajet présentait plus de difficultés que le précédent ; Jef n'était plus dans une forme parfaite ; à quatre minutes du point tournant, il dut abandonner la vallée : les ponts se succédaient ; la turbulence s'aggravait ; Martin lui indiqua du doigt une brèche dans la crête :

- C'est là qu'on va.

Sous le vent du relief, l'Eurasien ne pouvait coller à la pente - à l'inconfort du vol, s'ajoutait une angoisse lancinante ; il escalada les derniers escarpements en trichant quelque peu, afin de se présenter sur la ligne des eaux au vent et au pied du point culminant - un piton à deux mille cent mètres - et, sur le versant autrichien, marcha plein ouest à flanc de montagne entre la vallée du Gail et la frontière. Le ciel était partiellement couvert ; une bonne brise engendrait des rabattants qu'il fallait contrer énergiquement. Aux approches du second terrain - un plateau comparable au premier - il dut contourner un nuage en virages serrés. Le largage se déroula aussi bien que la veille.

Au retour, Jef se faufila entre les deux fleuves. Son travail laissait à désirer. Dès que son bolide eut franchi la côte adriatique, il en confia les gouvernes à Durosier et s'allongea sur un matelas pneumatique ; il était rendu, vanné, mécontent de lui-même et de cette équipée qu'il eût peut-être été préférable de remettre au jour suivant.

Dix minutes s'écoulèrent ; l'avion bouchonnait. Alors qu'il était sur le point de trouver le sommeil, l'Eurasien fut tiré de sa torpeur par un souffle puissant :

- Sacré nom de Dieu ! ...

D'un bond, il fut dans le poste de pilotage.

- Tu l'as vu passer ?

- Ouais, fit Durosier... et voici le second.

Un nouveau sifflement domina tous les autres bruits. Durosier bougonna :

- C'est la chasse ; regarde, il fait les sommations d'usage.

Après les avoir dépassés, le deuxième avion amorça un long virage.

Le soleil s'approchait de l'horizon.

- Plus bas, fit Jef ; j'ai fait du travail de cornichon !... C'est la défense côtière qui nous a repérés.

Le Martiniquais plaça son appareil au ras des vagues ; fidèle à sa mission, Khatib se mit à « chanter » la sonde. Pour les chasseurs, la réplique était évidente : pas de réponse aux battements d'ailes ; cet avion collait à la mer pour s'échapper.

Durosier réalisait une performance. Haddad gorgeait ses moteurs, prêt à l'épreuve. La vitesse montait. Deux minutes plus tard, des jaillissements apparurent à la surface de l'eau, le hoquètement des mitrailleuses suivit, doublé de la sirène infernale.

- Les salauds ! Donne-moi ta place...

Le ton ne souffrait aucune discussion. Khatib libéra son siège mais il n'eut pas le temps de faire un pas en direction du couloir : un coup de cisaille retentit : le deuxième chasseur avait débridé sa mitraille.

Durosier hurla :

- Puissance décollage.

Jef s'était précipité sur les gouvernes, mais déjà le Martiniquais partait en chandelle. Le bimoteur, lancé à forte vitesse et très allégé, monta de trois cents mètres en moins d'une minute et se noya dans une couche de nuages.

- Reste là-dedans, bougonna Jef : apparemment c'est assez épais pour nous camoufler... Qu'est ce que c'est comme nuage ?

- Du stratocu.

- C'est continu ?

- Non, mon petit bonhomme ; y a des trous.

- Merde, c'est bien notre veine ! Eh ben...

- Eh ben, coupa Durosier, y a plus qu'à tourner là-dedans jusqu'à la nuit.

Jef songeait que, les deux chasseurs italiens devaient être équipés de tout l'attirail moderne : radar de nez, fusées à têtes chercheuses, intégration de la visée...

Il marmonna :

- Ce n'était qu'un tir de sommation !

Durosier hocha la tête en signe de connivence.

Tout à coup, Khatib, qui était légèrement en retrait, se mit à rire à perdre haleine ; c'était un rire nerveux : le rire d'un homme stupéfait. Les deux mains pointées en direction du siège de droite, il s'esclaffa :

- Bon sang de bon sang ! Non mais, tu as vu ça ?...

A son tour, Haddad prit un peu de champ et se mit à hurler :

- Pa, pa, pah !... T'as vu ?...

Jef sortit de son siège et regarda.

Un petit trou traversait le dossier du copilote de part en part.

Jef considéra tour à tour le trou calibré et le visage de son jeune ami marocain.

- Eh ben, mon pékin, grogna-t-il, tu reviens de loin !

Le deuxième avion les avait touchés ; Khatib avait abandonné son siège dans la seconde qui avait précédé l'impact : cela tenait du miracle.

Jef se recroquevilla dans son fauteuil ; son visage portait les marques d'une extrême fatigue.

« Cet impact est bon signe », songeait-il. « Ce n'était pas un tir de sommation. Peut-être... peut-être... »

Il acheva sa pensée à haute voix :

- Peut-être ces deux-là ont-ils encore un équipement du bon vieux temps !

Durosier marmonna :

- Tu sais prier ?

- Je prie à ma façon.

- Alors, fais quand même une prière, c'est préférable...

Par dessus l'épaule du mécanicien, Martin tendit un bout de papier.

- J'ai fait le point de l'essence ; nous avons tout juste une heure de rabiote. Dans quarante minutes, la nuit sera entièrement établie. Nous avons une chance de nous en tirer.

- Ouais, fit Durosier, s'ils ne nous envoient pas d'ici là l'une de leurs damnées forteresses bardées d'antennes et de radars. Tu connais ?

- Ça marche pas bien vite, objecta le mécanicien.

- Assez vite pour être sur nous avant la nuit.

- Tu l'as dit, ronchonna Jef. Quel dommage que le vernis ne soit pas encore arrivé ! Avec une petite couche de ce machin-là, je serais tout de même plus rassuré.

- Encore un truc à la gomme ! proféra Khatib.

Jef haussa les épaules. Durosier effectuait une figure d'attente dans les nuages.

Deux minutes au sud, virage, deux minutes au nord ; et il recommençait. Avec prudence, il avait « tâté » la base et les sommets : la couche avait quelque trois cents mètres d'épaisseur.

Au bout d'un quart d'heure de ce manège, Jef sortit de son mutisme.

- Les chasseurs ne sont pas équipés pour ce boulot, dit-il. Maintenant, c'est confirmé ; on va essayer de passer.

Durosier fit une grimace. Le nuage prenait des teintes fauves : signe avant-coureur de la nuit. Tout à coup, le bimoteur jaillit en ciel clair ; c'était la trouée redoutée. Dans la seconde qui suivit, Haddad - qui avait le nez collé au pare-brise - pointa un doigt en direction de l'avant. Cap au sud, les deux chasseurs, groupés, sillonnaient toujours les parages ; sous cet angle, ils ne pouvaient apercevoir le DC3 mais il ne fallait pas traîner : Durosier inclina son avion sur la droite et rejoignit la couche au point le plus proche.

Noyés dans la masse, ils attendaient la nuit.

- Une demi-heure de rabiot ! proclama le navigateur.

La sentence était proche.

- Nous voilà bien piégés, grogna Durosier.

Khatib avait un regard angélique.

- Dommage, fit-il, presque tendre ; ça avait si bien commencé ! ...

CHAPITRE XIII

A Djakarta, l'unique avion n'arrêtait pas de tourner... Tous les deux jours, il assurait sa rotation Djakarta-Tokyo, soit vingt-quatre à vingt-six heures de vol effectif en quarante-huit heures. Parfois le parcours était direct, parfois l'avion transitait par Hong-Kong ou Manille. A trois reprises déjà, Chalid avait participé au voyage et prié le pilote de se poser en plein centre de Luçon, sur une piste abandonnée. Pour effectuer ce travail, six pilotes, trois mécaniciens et deux navigateurs se relayaient. A cette cadence, chaque homme avait bouclé, cent vingt heures de vol au cours du seul mois de janvier.

A la nouvelle du retard apporté à la livraison de la troisième unité, Fortich était sorti de ses gonds et avait exigé que le « Zoulou Alpha » - l'avion qui tournait sur Tokyo - fut mis à sa disposition une fois par semaine. Chalid avait cédé.

Un beau matin, le « Zoulou Alpha » décolla de Djakarta pour Hong-Kong où Fortich l'avait précédé. A bord, Mohuto, El Azim, Sakurāi et Diosdado Garcia - toujours à l'entraînement.

A l'escale de Hong-Kong, Mohuto établit un plan de vol pour Manille et décolla. A vingt minutes de l'arrivée, Fortich - qui avait pris place à bord - le pria d'atterrir sur la piste abandonnée déjà utilisée par Chalid à trois reprises. Des hommes de main attendaient... en un rien de temps, toute la cargaison - des caisses plates - fut débarquée... le Starliner redécolla aussitôt pour Manille où un manifeste « néant » fut remis au service des douanes... une cargaison de tabac - dûment manifestée - fut embarquée... quatre heures plus tard, Mohuto posa le « Zoulou Alpha » sur le terrain de Djakarta.

Ce manège n'avait que trop duré. Rey déclencha l'opération qu'il mijotait depuis un certain temps.

Sushil, Fitzgerald et Northrup furent alertés. Tamburi, Toledano et Raïs Belkhourja sommés de monter au terrain sur l'heure ; Chalid fut prévenu qu'on l'attendait pour une communication importante. Rey avait mis sa troupe sur le pied de guerre.

Quand le principal actionnaire arriva, quelque peu alarmé, ce fut pour voir son associé Fortich aux prises avec onze énergumènes. Les réparties allaient bon train ; il régnait dans la salle du Conseil un véritable climat de réunion contradictoire.

- De quoi s'agit-il, s'exclama Chalid dès qu'il eut pris la mesure de la situation.

Le ton était impérieux.

Rey se retourna, prêt à l'attaque ; jamais Chalid ne lui avait vu cet air farouche.

- Il s'agit, Monsieur, d'une, mise au point : nous sommes en train d'expliquer à Monsieur Fortich que lorsqu'il prévoit un « atterrissage forcé » de la nature de celui que nous venons d'effectuer, il doit - car c'est la moindre des courtoisies - en informer le commandant de l'avion quelques heures auparavant comme vous avez vous-même eu la délicatesse de le faire à diverses reprises. En aviation, les aléas sont nombreux ; la technique a ses exigences : il est parfois nécessaire de faire des prévisions. D'ailleurs, ce terrain ne peut convenir à un trafic régulier : trop court, trop étrié. De plus, il y a des trous en bordure de la piste, Monsieur Fortich le sait. Je n'aurai pas le ridicule de lui faire une querelle de douanier - ce n'est pas dans mes attributions - mais je vous prédis qu'à ce jeu-là nous allons d'ici peu casser un avion.

Et puis, entre nous, Monsieur Chalid, les Overseas Freighters auraient fière allure si « la chose » devait se découvrir un jour. Je vous en prie ! Il faut en finir avec ça. Nous n'avons pas, tous, autant que nous sommes, misé sur cette maison pour nous retrouver en bras de chemises dans quelques semaines. Toutes les conditions d'une exploitation rationnelle seront réunies d'ici peu : dans deux mois au plus tard, vous aurez ici huit avions et huit équipages ; à la cadence que vous lui infligez actuellement, le « Zoulou Alpha » n'en a pas pour trois mois avant de passer en grande visite. Comprenez-moi, Monsieur Chalid : notre intention n'est pas de vous faire un procès mais je puis vous affirmer qu'à ce train-là, la maison ne tiendra pas longtemps. Le professeur avait sollicité le concours de Chalid - principal actionnaire - pour dénouer une situation créée par Fortich - qui, pour l'heure, jouait non sans déplaisir les boucs émissaires - en sachant que, déjà, le torchon brûlait entre les deux hommes.

Chalid s'était mordu les lèvres ; son âme était tout entière dans les regards furieux qu'il adressait à son partenaire ; en utilisant imprudemment « son » terrain, « l'autre » lui coupait l'herbe sous les pieds.

L'Indonésien avait parfaitement bien entendu le discours qui lui avait été adressé ; il ne s'était pas mépris sur le sens des mots ; si surpris qu'il eût été de découvrir au Chilien une mine aussi sévère, il n'ignorait pas que ses hommes et lui-même entendaient organiser cette maison à leur guise et y gagner tranquillement leur existence. Pour lui, bailleur de fonds, l'alternative était claire : ou il reprenait la direction de la flotte et, dans ce cas, se passait des services de tous ces gens ou il s'accommodait de l'équipe et récoltait éventuellement des bénéfices en fin d'année.

Son choix était fait : la deuxième proposition lui convenait. Plusieurs fois, il avait regardé, de par le monde, si, pour faire face à une éventuelle urgence, il trouvait une autre formation prête à lui donner seulement la moitié de ce qu'il avait vu et apprécié dans celle que le Chilien dirigeait. Ils étaient tous là, groupés autour du chef de file : des techniciens sans problèmes, des hommes robustes et compétents. Les équipages américains dont il rêvait, parfois, ne l'auraient-ils pas desservi auprès de la population ? Le pays était en ébullition !... Au lieu de cela, ces rudes bonshommes apparemment capables, se présentaient sous un jour acceptable pour une entreprise indonésienne. Des gars du tiers monde ! Aux yeux du démagogue, l'argument était déterminant. Dans le hangar voisin, une compagnie étrangère était sur le point de plier bagage... Et puis, ce diable de Chilien avait le sens de ce à quoi un gros actionnaire peut prétendre.

- Mon cher, dit-il, je suis surpris de vous voir en un tel émoi. L'exploitation n'est pas encore en place : vous avez bien occupé vos bureaux mais les avions ne sont pas encore là. Je n'ai, croyez-moi, aucunement l'intention d'empiéter sur vos prérogatives. Nous traversons une période d'adaptation au cours de laquelle nous nous devons assistance mutuelle. J'ai personnellement mis la main au commercial et, pour sa part, Monsieur Fortich a fait de même. N'avez-vous pas le sentiment que c'était nécessaire en attendant ?

- Ce l'était, en effet, Monsieur le Président.

- Eh bien d'accord, clôturons là.

Chalid tendit ostensiblement la main à Fernando Rey, le groupe s'égaya, Fortich sortit sur la pointe des pieds.

Le professeur était aux anges : cela faisait bien huit jours qu'il attendait une occasion pour mettre les pieds dans le plat.

- A toi de jouer, dit-il à Mohuto qui venait de lui glisser deux mots à l'oreille. Arrange-toi avec Northrup, mettez les bouchées doubles ; c'est le moment de nous dégoter de nouveaux contrats.

CHAPITRE XIV

- Encore huit minutes ; la nuit était venue. Son plateau calculateur au bout des doigts, Martin venait de confirmer le temps limite. Tenté par le diable, il avait pour la dixième fois repris les données de son problème. Hélas, les mathématiques sont impitoyables ; scrupuleux à l'égard des réalités, l'homme chargé de la navigation se doit de rejeter toute complaisance...

Huit minutes ! Quels que fussent les risques, Durosier devait reprendre le cap huit minutes plus tard. A deux reprises, il avait tenté une sortie : les chasseurs veillaient toujours. Rembûchés dans un nuage comme des maraudeurs dans un bosquet, les cinq téméraires n'étaient guère loquaces. Parfois, dans l'existence, le choix se réduit aux seuls éléments d'une alternative. Allaient-ils poursuivre leur cheminement sous la couche, au ras des vagues, ou, au risque d'augmenter le champ d'investigation de l'adversaire, s'éloigner à hauteur moyenne sous le couvert aléatoire des nuages ? Apparemment, la forteresse bardée d'antennes et de radars que Durosier redoutait n'était pas encore dans les parages. La dernière tentative remontait à un quart d'heure environ : à court d'essence, les « damnés chiens de garde » avaient-ils rebroussé chemin ? Dans le doute, Jef avait décidé d'attendre l'heure limite avant de se mettre en fuite ; cette journée mal commencée menaçait de tourner au drame : il s'était fourré dans un sale guépier et prenait tout bêtement le risque de recevoir une giclée de mitraille entre deux nuages.

- Cinq minutes !

Vitesse constante, virages calibrés, Durosier s'appliquait à la tâche. Jef sifflotait. Khatib et Haddad avaient les yeux fixés sur le pare-brise.

- Moi, j'ai le sentiment, dit enfin le jeune Marocain, que nous gagnerions à filer au ras des vagues. Nous avons sur eux l'avantage de pouvoir répartir les fonctions ; de nuit, c'est un atout considérable... Nous pouvons « coller » à la flotte ; un chasseur isolé, lui, a trop de choses à surveiller

Jef se déhancha :

- Tu as sans doute raison, il fait nuit noire : si nous « collons » vraiment, ils ne pourront pas se risquer à « faire un passage ». Nous sommes maintenant fixés sur l'état de leur armement.

- Trois minutes !

Le navigateur égrenait le temps. Haddad bougonna :

- D'une manière ou d'une autre, il faut bien sortir de ce traquenard, alors *Incha Allah* !...

- Deux minutes !

Le copilote et le mécanicien se postèrent dans la cabine et retirèrent les deux issues de secours ; le bruit des moteurs était régulier : de l'emplacement que Jef leur avait assigné, leur champ s'étendait, sur les deux bords, du travers à six quarts sur l'arrière. Ainsi disposés, ils espéraient pouvoir deviner une forme dans l'obscurité, une irrégularité dans la nuit et prévenir le pilote pour qu'il se mît en virage.

Durosier songeait : « Si les deux chiens de garde ont été relevés par des chasseurs de nuit, on peut toujours se rhabiller l... » Il avait d'excellentes raisons de s'inquiéter. Les chasseurs de nuit disposent d'un armement redoutable : les fusées à infra-rouge, viennent se loger dans les pots d'échappement ; même en combat tournoyant, elles suivent les évolutions, elles font mouche.

- Trente secondes, vingt, dix, cinq... Tu peux y aller. Cap à l'est pour commencer.

La voix de Martin était calme. Tous feux éteints, le DC3 sortit du nuage. Durosier se mit en descente. Jef « chanta » la sonde. Ils vivaient une minute de vérité.

Le nez collé contre le pare-brise, le navigateur proclama :

- Pour l'instant, je ne vois rien.

A l'arrière, Khatib était à plat ventre, la tête à hauteur des sabords, les yeux plantés dans le secteur de nuit qu'il avait mission de surveiller. Sur l'autre bord, Haddad avait pris une position symétrique. La nuit était fidèle à sa définition : pas de lune ; seuls témoins, les pots d'échappement diffusaient des flammes courtes et drues.

Bientôt, le bimoteur fut au ras des flots. Martin pria Durosier d'effectuer un virage de quatre-vingt-dix degrés à droite. Toujours rien en

vue. Le secteur nord-ouest n'avait pas encore été exploré. Le navigateur hurla dans le couloir :

- Toujours rien à l'arrière ?

Des jappements significatifs lui parvinrent de la cabine.

- Ça va, dit-il ; ça va toujours.

Durosier se pavait d'audace. Aux limites du risque, il tenait son avion entre les deux valeurs que Jef débitait inlassablement.

- Quinze pieds... Quinze pieds... vingt pieds, c'est admirable...

Quinze pieds... Quinze pieds, tu es trop bas... vingt pieds... vingt pieds, ça c'est du pilotage...

De nuit, une telle acrobatie confinait à la démente. Le manège dura vingt minutes. Durosier s'échinait. Jef lui offrit de reprendre les commandes.

- Non, laisse.

Tous muscles sous tensions calibrées, le Martiniquais retirait un iota, ajoutait quelques grammes.

Martin interrogea les deux gars de l'arrière.

- Toujours rien, dit-il.

N'y tenant plus, Jef bougonna :

- Monte à cent pieds, on va finir par se casser la gueule. Le bimoteur remonta. Jef reprit les commandes ; le Martiniquais se détendit et laissa filtrer entre ses lèvres :

- Trop, c'est trop... je suis sur les genoux !

Le vent s'était arrêté de souffler ; le front de nuages se diluait, l'attelage bourdonnait régulièrement ; bientôt, une lumière apparut, puis deux : cela ressemblait à des feux mouvants, cela venait de l'avant.

Durosier s'inclina :

- Ce ne sont pas les patrouilleurs, tout de même !

Le navigateur était retourné à ses cartes. Jef donna de la voix dans le couloir :

- *Ola !...*

D'un bond, Tiro Martin fut dans le poste de pilotage.

- Qu'est-ce qui peut venir de ce côté-là, dis-moi...

- Des feux ? fit le navigateur, ce ne peut être qu'un bateau ; on passe assez loin, ça va. Tiens toujours le cap cent quarante.

Satisfait de la droite radio qu'il venait d'établir, Martin retourna à sa table de navigation et mesura sa distance à la côte. Tout ce désordre n'avait que trop duré ; l'avion avait été hissé à deux cents pieds : à ce niveau, un radar ne pouvait le détecter qu'à quinze milles nautiques. Saine protection ! Il restait dix-huit cents kilomètres à parcourir et, à régime parcimonieux, seulement neuf heures d'essence. La marge était faible, très faible. La moindre erreur de navigation pouvait être fatale. Tout reposait sur lui : c'est là que l'étape commençait. Peut-être, de sa vie, n'avait-il jamais rencontré situation aussi marginale.

CHAPITRE XV

Rey salua l'équipage et se perdit dans l'aérogare. Au cours de ses précédentes visites au Japon, il n'avait jamais disposé d'une journée de répit. L'évocation des centaines de maquis qui s'organisaient dans le monde l'exaltait et le troublait à la fois. Malgré la rumeur des combats colportée par les agences de presse, il se donnait l'impression d'agir en solitaire.

Tokyo s'offrait à lui. Tout ce qui fait le charme traditionnel du Japon était à sa portée : le théâtre classique du Kabuki, la Diète, le sanctuaire Meiji, les spécialités culinaires, les rues commerçantes de Ginza. Par quoi commencer ?

Sakurai l'avait précédé à Osaka. La rencontre avec Ito - le correspondant de Klausewitz au Japon - était fixée pour le jour suivant.

Bon prolétaire, le Chilien prit le monorail pour la ville et s'adonna au plaisir de la marche. Ses pas le conduisirent en bordure du point d'eau de Marunouchi. Après une heure de flânerie, il s'engagea dans la galerie Bridgestone où il tomba en arrêt devant une collection d'impressionnistes français ; ravi par ce retour aux visions familières, il retourna dans la rue.

Ce bain - cette noyade - dans une fourmilière radicalement étrangère, l'enchantait ; il évoquait l'ancien Edo des Shoguna, les fastes antérieurs à la Restauration, les fonderies de Ginza...

Une forte odeur de pétrole le rappela aux réalités. Au-delà de Shimbashi, il s'enfonça dans les jardins du Palais... un bel étang s'étendait à ses pieds. Il franchit l'un des ponts ombragés par des tonnelles de glycines et se mura dans la verdure d'un îlot ; le silence était de qualité : en marge de la métropole, il eut enfin loisir de méditer.

La raison de sa visite au Japon ne cessait de le tracasser. Les consignes retransmises par Jef étaient pourtant précises : le cercle avait pour origine Klausewitz et se refermait en passant par Sumardjo, Jef, Sakurai et Ito - un industriel d'Osaka. L'objet de la rencontre était de taille. Si l'industriel se déclarait incapable de fournir les emballages, toute l'opération serait à reconsidérer. La nature des panneaux électroniques devait rester conforme à celle des ensembles classiques et le centre des meubles offrir un volume suffisant pour loger les produits préparés en Autriche. De telles conditions semblaient a priori contradictoires. Ito allait-

il déclarer forfait ? Pour être agréés, les ensembles devaient répondre aux normes classiques. La commande portait sur quatre-vingt unités autonomes ; presse, police, services météorologiques, étaient susceptibles d'utiliser ce type de matériel. Fernando Rey se rendait à Osaka pour compléter le dossier.

CHAPITRE XVI

Tous les partants étaient là : Jef, Nguyen Van Toï, Durosier, Khatib, Belkacem Haddad, Sedar Louga, Kuame Fialok, Bamboka, Tiro Martin, Indravarman, Mapanique, Lefranc - qui arrivait juste à temps de Paris - et Mohammed - qui, lui aussi, suivait le groupe en Afrique.

Tous circuits en état, le « Zoulou Charlie » venait de recevoir l'agrément du contrôle. A peine remis de leurs émotions, les dix hommes chargés de transférer les déchets radioactifs en Autriche avaient tout juste eu le temps de s'apprêter. Tiro Martin avait vieilli de dix ans mais l'étape s'était achevée sans incident. Quand le bimoteur avait touché la *sebkha* après vingt-trois heures et douze minutes de vol, il restait dans les réservoirs un peu moins de cinquante litres d'essence ; Martin avait pleuré de joie, Khatib et Haddad avaient embrassé la terre, Jef était resté à bord pour cacher son émoi : quant à Durosier, avant toute explication, il avait englouti deux pots de confiture. Dès l'aube, le bimoteur avait repris la direction de Marsa Matrouk : prospection pétrolière sans effets immédiats. Abandonnant « Farouk » - nom de code - à son secret, l'équipe était rentrée à Bruxelles où les deux trous de balles repérés dans la partie supérieure de la carlingue avaient immédiatement été colmatés.

Nguyen Van Toï avait rejoint le groupe deux jours plus tard ; un bon coup de soleil lui faisait une trogne tout à fait réjouissante : malgré les conseils de Jef, il avait assisté le négociant autrichien et ses trois hommes jusqu'à la fin de leur mission. Les quatre-vingts fûts de déchets avaient été repêchés au fond de leurs trous, déhalés à dos d'homme jusqu'à la vallée et stockés dans un hangar à proximité de Linz.

Programme suivi, mission achevée. Il n'y avait plus qu'à reprendre le train quotidien. L'équipe s'apprêtait à embarquer.

Sous l'oeil critique de Nguyen Van Toï, Fialok referma sa main droite sur les manettes et poussa : la rage s'empara des moteurs.

Sagement installé au dernier rang de la cabine, Mohammed sentit une poussée dans son dos ; ça tournait rond, ça décollait... Le « Zoulou Charlie » entra aussitôt dans les nuages.

Mohammed regarda sa montre : huit heures. Par acquit de conscience, il consulta son calepin : 4 février. De son côté, il n'avait pas

chômé ; son avion avait été livré en temps voulu. Traversant la cabine, il se risqua dans le poste de pilotage. Sur un ton morose, le Cochinchinois prodiguait des conseils au Ghanéen :

- *Ten degrees right, buddy... The wind is northerly... Maintain flight level fifty for the present...*

Sa tête ressemblait à s'y méprendre à celle d'un champignon vénéneux. Mohammed ne put se tenir de rire. Nguyen Van Toï se retourna :

- Damné bouchon gras ! grogna-t-il, j'aurais bien voulu t'y voir dans cette clairière...

Par bonheur, Mohammed n'entendait pas un mot de français.

A l'arrière, un moteur encombrait le milieu de la cabine ; la caisse de rechanges était largement approvisionnée. Jef se félicitait de ce que Mohammed fût du voyage : en pays humide, le stockage des pièces mécaniques pose un problème délicat.

Dans la coupole, Mapanique effectuait un relevé ; Tiro Martin était là pour le conseiller : déjà, le Cubain brossait un nouveau plan de travail à son jeune collègue ; abandonnant les pilotes à leur navigation de sauterelles, il s'ingéniait à ne retenir, au coeur de l'Europe, que des éléments de grande navigation : estime rigoureuse, exploitation de droites lointaines, sextant. Dès le survol de la mer, il prévoyait une bonne démonstration de navigation isobarique (*note* : Type de navigation qui fait intervenir une sonde altimétrique et un altimètre-pression) : les marins n'en ont évidemment aucune pratique.

Au pupitre, Belkacem Haddad officiait ; il se faisait aider par Indravarman - le Cambodgien. L'étape était longue : un bon « leanage » s'imposait. Tour à tour, les deux mécaniciens avaient repris l'opération sous la surveillance de Mohammed.

La porte de la cabine était ouverte. Installé au premier rang des fauteuils, Jef jouissait du tableau qui s'offrait à ses yeux : au premier plan, deux navigateurs de langue espagnole ; au-delà, un Pakistanais donnant des explications à un Cambodgien qui traduisait ; au pupitre, un Algérien ; à l'extrême avant, un Cochinchinois et un Ghanéen qui s'exprimaient en anglais. C'était le symbole même de ce qu'il entreprenait : trente-deux volontaires, trente-deux nations représentées. A sa droite, Sedar Louga contemplait les nuages ; à sa gauche, Durosier somnolait : ils étaient tous

deux à peu près du même âge. Le premier, vieille caboche de Sénégalais, s'émerveillait de pouvoir encore, malgré ses courbatures, participer à une aventure conforme aux rêves de ses vingt ans ; l'autre, placide, équilibré, se laissait bercer dans son élément coutumier. A l'arrière, les jeunes pilotes discutaient. Quelles forces les unissaient ? Quelles affinités ? Les cellules d'un organisme s'engrènent étroitement, se chevauchent, s'alignent en palissades, édifient des ponts et des piliers favorables au fonctionnement de l'ensemble. Une cellule hépatique n'adhère jamais à une cellule rénale. A l'évidence, ces trois-là avaient été conçus pour travailler dans le même atelier. Assuré de sa jeune compétence, Lefranc exposait une méthode d'approche aux instruments, Bamboka en faisait la critique, Khatib arbitrait. Secréte par le noyau, l'acide ribonucléique ne pourrait participer à l'édification de l'unité biologique s'il n'était au préalable mis en valeur, révélé par un autre acide. Trois fractions d'énergie, trois infinitésimales volontés travaillaient à la construction d'un chromosome. De cet effort allait sortir une cellule originale. Associé à des millions de semblables, « cela » devait prendre la forme d'un arbre d'une puissance incroyable. « Cela », c'était l'Humanité. Khatib, Lefranc, Bamboka en constituaient la première ligne : celle des preux, des chevaliers.

Jef s'enfonça dans son fauteuil et ferma les yeux. Nourrir cet arbre, le protéger, lui apparaissait comme une impérieuse nécessité. L'entreprise était planétaire. Rien dorénavant ne pouvait le détourner de la tâche qu'il s'était assigné.

Le Starliner survola le Mont-Blanc. Le croissant des Alpes était adorable. A l'occasion d'un répit, Nguyen Van Toi regarda ses mains : elles portaient encore la trace du forfait. La pente était raide, la neige vierge ; le trimbalage des fûts présentait de sérieuses difficultés. Très rapidement, le Cochinchinois avait compris qu'il n'avait pas assez d'entraînement pour suivre les quatre skieurs dans leur navette. La montée représentait une grosse heure d'efforts, la descente quinze à vingt minutes de chasse-neige. Le négociant autrichien et ses trois hommes s'étaient montrés à son égard d'une discrétion parfaite ; assumant le gros de la tâche, ils lui avaient confié le soin d'arrimer et de camoufler les fûts dans le camion - une plateforme à ciel ouvert chargée de planches...

- Heï!...

Fialok le tirait par une manche : apparemment, le radiophare de Turin n'était pas en fonction. Que faire ? Le drame s'inscrivait sur son visage. Le Cochinchinois s'empara de la carte et positionna ses deux VOR (*note* : Radiocompas à ondes très courtes) pour remplacer le radiophare défaillant. Ces jeunes pilotes sont tous les mêmes : lorsqu'une difficulté surgit, ils sont incapables d'improviser ; la grosse bête qu'ils chevauchent les domine ; tant que l'accoutumance n'est pas établie, ils se conduisent en poulains désemparés. Sous la surveillance d'un responsable, ils sont parfaitement capables de s'accrocher aux consignes mais à la moindre anicroche ils se sentent paralysés. Pour résoudre ce type d'ankylose, il n'y a qu'un remède : leur confier des responsabilités.

Nguyen Van Toi dégrafa sa ceinture et s'étira :

- Genova, Bastia, Tripoli, dit-il avec un petit geste engageant.

Et, sans autre commentaire, il quitta le poste de pilotage. Au passage, il toucha l'épaule du navigateur.

- Ne lui passe aucune consigne jusqu'à Tripoli, d'accord ? Au niveau des premiers fauteuils, il huma l'air de la cabine. Jef grogna entre deux bouffées de pipe :

- Alors, ça va ?

- Ça ira...

A l'arrière, les trois conspirateurs discutaient avec animation : leurs âges additionnés n'excédaient guère soixante-quinze ans. Déjà, ils avaient dépassé les angoisses adolescentes : leur engagement trouvait sa justification dans les huit millions de vies confisquées en Corée, dans les huit cent mille morts de l'affaire algérienne : ils étaient l'homme innombrable du tiers monde. Quand une masse de plus en plus démunie découvre que c'est elle qui nourrit une minorité de plus en plus riche, elle ne peut rester inactive.

Ces trois-là faisaient plaisir à voir. Résolument, ils s'attaquaient à l'aspect technique du problème ; gonflés de théorie, ils se livraient aux pesées nécessaires, aux confrontations, aux rapprochements qui mettent les qualités en lumière. Deux et deux font quatre, dit-on ; ils se livraient à la critique des lois, des règles établies, des postulats ; ils ne concédaient rien, n'épargnaient rien. Les perspectives lointaines, « l'horizon 80 » qui

préoccupait tant de gouvernants aux abois les laissaient indifférents. Pour que le café, le thé, le coton, les arachides fussent à l'avenir affichés au prix coûtant sur les marchés mondiaux, ils dépassaient la dialectique du maître et de l'esclave. Certes, dans certains cas, deux et deux font quatre. Pour l'heure, ils traquaient la vérité dans un abaque, mettaient en rapport poids et puissance, altitude, vitesse et consommation. Leur avenir se réduisait au grand jour qu'ils préparaient.

Peu soucieux de démonstration, Bamboka venait de noter un résultat ; aussi impénétrable qu'un pavé, ce résultat était nettement encadré sur une feuille blanche. Khatib souriait aux anges ; Lefranc s'emportait :

- Bougre d'âne, je te dis que tu as laissé tomber la pression... pars de la courbe « distance », ici : tu en tireras la consommation.

La notice était ouverte. Les têtes s'inclinèrent sur le précieux document. Le Malien s'arrêta au croisement de deux courbes, suivit une ligne de référence, bifurqua sur un pointillé... puis sa pointe bic revint à l'échelle des abscisses :

- En effet !...

Il se frappa le front ; son pavé volait en éclats. Surgissant de son rêve, Khatib, suave, proclama :

- Vous pouvez tout recommencer, les copains : c'est pas la bonne page, le cas qui nous intéresse est un peu plus loin.

Lefranc tourna vivement les feuillets.

- Nom de Dieu, c'est exact !...

Quant ils sortirent de leur problème, le « Zoulou Charlie » avait déjà brûlé huit tonnes d'essence ; choisir une nouvelle altitude eût été dérisoire.

- Vous voyez, constata le Marocain en conclusion ; grandeur nature, on se casserait la gueule.

- C'est pas du boulot ! renchérit Lefranc...

Bamboka éclata de rire ; c'était le rire suscité par la joie de découvrir, par le plaisir de connaître.

- Y a plus qu'à tout reprendre à zéro, dit-il.

Derechef, il se fixa de nouveaux paramètres.

Le Malien n'avait jamais navigué au long cours. Négligeant les décimales, il s'était jusqu'alors satisfait d'un dégrossissage à l'emporte

pièce ; pour la première fois de sa vie, il prenait conscience de la nécessité dans laquelle sont parfois les *lignards*, en fin de parcours, de ménager les fonds de réservoirs. Il se piquait au jeu. Ce nouvel aspect du métier le passionnait.

Au cours de la première heure de vol, cet avion consommait une tonne et quatre cents kilos d'essence : à défalquer. L'avion étant dès lors plus léger, on pouvait réduire la puissance et, de ce fait, la consommation ; la vitesse variait également. Au cours de la deuxième heure de vol, cet avion consommait une tonne et trois cents kilos d'essence : à défalquer ; nouvelle réduction de puissance, nouvelle vitesse, nouvelle consommation, etc...

Au bout du compte, il aboutissait au total impressionnant de trente-deux heures de vol et de vingt-sept tonnes consommées.

Depuis quelques instants, Khatib naviguait dans la région d'Ifrane ; Lefranc sommeillait.

- T'as vu, lança Bamboka, j'ai battu le record...

- Ah ! fit Khatib intéressé.

Bamboka se reprit :

- Attends.

L'espièglerie du Marocain ne lui disait rien qui vaille ; il contrôla ses additions, souligna ses résultats et se mit à secouer le Français comme un vieux panier.

- Hé, c'est pas l'heure de roupiller; regarde ! ...

Par le travers de Faya Largeaud, le trio se disloqua. Jef et Louga distribuèrent le casse-croûte.

La nuit était venue. L'oeil collé à la lunette du sextant, Mapanique encensait la voûte étoilée ; c'était un ciel d'hiver, le plus beau, le plus complet. Touchant au terme d'une épuisante journée, il allait au plus facile : un point sur trois étoiles ; voûte vierge, il n'avait que l'embaras du choix.

Fils et neveu de marin, cet enseigne de vaisseau de la marine vénézuélienne avait les yeux tournés vers le ciel depuis l'enfance. Ce ciel, ce questionnaire dans lequel chaque étoile n'est plus seulement un phare - le ciel de la cosmogénèse, le ciel de l'astrophysicien - ne l'avait jamais laissé indifférent. Du cosmos, il avait tiré une somme de certitudes et de

probabilités qui le mettaient en rupture avec la tradition. Sans autre assistance, il avait amassé les matériaux, gâché le ciment, construit une forme de pensée à la mesure des problèmes de son temps. Cet homme couvait une doctrine informulée : singulier impact ! C'est le ciel qui l'avait lancé dans l'action révolutionnaire. En son temps, Galilée n'avait pas agi autrement.

Mais le moment n'était guère favorable à la contemplation. Il considéra sa montre et prérégla le sextant.

A l'avant, Fialok et le Cochinchinois avaient cessé de parler depuis longtemps. Le jeune Ghanéen bâillait. Ce tableau de bord lui était dorénavant une vieille connaissance : le contrôle de l'usine était assuré par une dizaine de panneaux chargés de manettes et de cadrans ; chaque aiguille révélait un état, chaque bouton commandait un organe.

A Moscou, Fialok avait suivi la formation classique des pilotes civils et, en fin de stage, pratiqué la Ligne pendant deux mois. Qualifié sur Illiouchine 18 - le type d'avion qu'il aurait normalement dû exploiter en Afrique - il n'avait pas été trop rebuté par l'inertie du Starliner. La contrainte a du bon : livré à lui-même dès la deuxième heure de vol à bord de cette machine, il s'était « botté le derrière » pour vaincre ses appréhensions et s'accoutumer aux moyens dont il disposait. Très rapidement, il s'était aperçu que chaque report s'inscrivait dans une chronologie rigoureuse.

A la verticale de Tripoli, Nguyen Van Toï avait repris place auprès de lui : la fonction radio se compliquait, le trafic revêtait une forme nouvelle. Fialok se réjouissait d'avoir pu, en quelques heures, s'adapter au quart en croisière ; il savait bien que ce n'était là qu'un aspect somme toute assez réduit de son entraînement, mais l'apparente docilité de ce bon vaisseau le mettait en confiance.

Mapanique avait fixé l'heure de la descente ; Fialok débraya le pilote automatique et régla son avion ; au pupitre, Indravarman annonça les réserves d'essence. Sous le contrôle de leurs aînés, trois novices s'apprêtaient à « regagner la Planète » : Nguyen Van Toï, Martin et Mohammed agissaient par personnes interposées. D'un côté, trois professionnels rigoureux et honnêtes, de l'autre, trois esprits honnêtes et

attentionnés. Ce préalable, ce *gentleman agreement* est le facteur essentiel d'une pédagogie efficace.

Aux approches de Fort-Lamy, le Cochinchinois libéra son jeune collègue du trafic radio, des impératifs de la mécanique, du réglage des instruments et se mit à parler sans discontinuer. Ce qu'il disait n'avait rien de plaisant mais c'était mesuré, courtois, cohérent ; par l'intermédiaire de son élève, il agissait sur le manche, exerçait une pression sur le palonnier. Sa voix s'articulait sur le ton de la confiance, se modulait pour créer un climat de confiance : à une parole dosée correspond un geste mesuré.

Il était parfait, ce discours. Fialok ne pilotait plus avec ses yeux mais avec ses oreilles ; premier résultat : il créait une accoutumance musculaire. La pente était bonne, la piste dans l'axe. Un peu de manche en avant, un peu de pied contraire ; c'était presque parfait... ça se présentait comme un baiser. Moteurs réduits, là... c'est là qu'il fallait commencer à tirer... à tirer... un peu de pied, un peu de manche au vent... ti-rer.

Les roues entrèrent en contact avec le sol ; l'avion dégagea.

En pilotage, l'honnêteté de l'instructeur est le premier élément de la réussite.

CHAPITRE XVII

Deux jours avaient suffi ; le matériel était stocké. Reposant sur des moyens limités, le centre d'exploitation de Fort-Lamy fonctionnait. Un local attenant au hangar faisait office de bureau, un angle délimité par des grilles tenait lieu d'atelier mécanique. L'entretien de l'avion s'effectuait à ciel ouvert. Jusqu'au début de l'hivernage (*note* : Ce que les Africains appellent l'hivernage se situe précisément au coeur de l'été : c'est la période des pluies), ces moyens étaient suffisants.

Le vice-président avait manifesté son intention de faire construire un abri couvert avant les premières tornades et Jef s'était bien gardé de l'en dissuader ; sans doute envisageait-il l'abandon du contrat peu après l'équinoxe mais il attendait les limites du préavis pour le publier.

L'évolution saisonnière le tracassait. Le FIT - front (de nuages) intertropical qui suit le soleil dans ses alternances - se manifeste au nord de l'équateur dès le mois de mai ; c'est lui qui engendre « Pot au noir », tornades équatoriales et typhons meurtriers. Jef craignait les retards, les inévitables aléas dans la mise au point de son instrument de combat : déjà, le couple endommagé sur le « Zoulou Charlie » avait conduit à un délai de trois semaines.

A partir de juin, tornades et typhons pouvaient à tout instant surgir sur les trajectoires planifiées. Un bon radar météo permet de contourner ces diables moustachus - des formations redoutables qu'un aviateur de bon sens ne songe guère à courtiser. Au moment de l'achat des avions, Jef avait insisté auprès de Fernando Rey pour que le radar de nez - destiné au repérage des noyaux importants - et le système Doppler fussent maintenus dans l'équipement.

Dès le 7 février, le « Zoulou Charlie » avait « déhalé » onze tonnes de viande en direction de Lagos. Le lendemain, la navette avait repris ; Jef l'attendait au terrain de Fort-Lamy.

Lorsque l'équipage eut embarqué dans la voiture, le dialogue s'établit. Nguyen Van Toï était satisfait de son élève, Mohammed en bagarre avec le sien : Haddad ne voulait rien entendre ; cette rude caboche d'Algérien expédiait déjà son boulot comme une routine ; ses réglages laissaient à désirer, sa comptabilité d'essence était bâclée... Comment

diabole lui abandonner Louga, le Sénégalais ? Pour la dixième fois, Mohammed répétait le même refrain et priait l'Algérien de se l'enfoncer dans la tête ; cela revêtait une forme pittoresque, mélange de mimique et de jargon technique.

Jef connaissait la chanson : « le mécanicien navigant est avant tout un comptable précis et un économiste scrupuleux ; la tenue des documents est indispensable ; un mauvais « leanage » et un torchon de papier conduisent un équipage à la catastrophe ». Sur-le-champ, il décida de remettre son départ à une date ultérieure.

Le jour suivant, le « Zoulou Charlie » déposa Mohammed, Fialok et Mapanique à Lagos où ils étaient assurés de trouver une correspondance pour Londres et Amsterdam ; le premier rejoignait son poste de surveillance, les deux autres s'appêtaient à convoier la quatrième unité à Djakarta en compagnie de Mohuto et de Belkhourja. L'Indonésien avait trouvé à Rome un chargement de bicyclettes.

Montes, lui, était déjà de retour à Paris où la sixième unité se préparait. Date probable du convoi sur Amsterdam : 27 février ; fin des travaux : 12 mars ; encore cinq semaines. L'Argentin n'avait pas caché à ses compagnons qu'il avait hâte d'arriver au terme de sa corvée.

A Colombo, le « Zoulo Bravo » tournait rond : à Bruxelles, Jeanne tricotait ; le cinquième appareil ne pouvait être achevé avant fin février. Jef entraînait dans une période de calme ; il estimait prudent de se consacrer à Belkacem Haddad et au trio de jeunes pilotes pendant quelque temps. Le gros de son recrutement personnel était à Fort-Lamy : Lefranc, Durosier - déjà adapté - Khatib, Louga, Bamboka, Nguyen yen Van Toï - qui s'échinait à l'ouvrage - et Indravarman. Haddad avait été recruté par Fitzgerald et Popeye, Tiro Martin par Fernando Rey.

Ils étaient là, dix volontaires, sans autre programme qu'un entraînement intensif ; dix, entièrement tournés vers une échéance prochaine. Depuis le temps qu'il cherchait à renouer avec ses compagnons, Jef n'avait jamais trouvé si belle occasion de le faire. Jeanne avait reçu consigne de répercuter tout télégramme en provenance d'Espagne, Northrup travaillait à l'établissement d'un nouveau contrat, El Azim surveillait les échéances bancaires, Saadeddine était en liaison continue avec Djakarta.

Quinze jours de répit ; quelle aubaine ! Lui-même et le Cochinchinois s'étaient partagé le travail : un jour sur deux, Jef effectuait la rotation sur Lagos en compagnie de Durosier, Khatib et Haddad ; un jour sur deux, Nguyen Van Toï enchaînait avec Bamboka. Lefranc et Indravarman. Louga, lui, volait avec les deux équipages : entièrement concentré sur son programme de formation, il avait manifesté le désir de participer à tous les voyages. Six heures de vol par jour ; son travail n'était pas négligeable. A soixante ans passés, le Sénégalais avait la tête un peu dure. Indravarman l'aidait de toute sa belle intelligence, Haddad lui faisait tenir les documents. C'était plaisir de les voir ; Jef riait sous cape : tout en donnant des explications, l'Algérien entraînait lui-même dans le détail des opérations.

Quant à Tiro Martin, il tournait deux jours sur trois. On n'avait aucun besoin de lui sur ce tronçon. Jef l'avait retenu à Fort-Lamy pour initier les « cochers » (*note* : les pilotes) à certains aspects de la navigation. Il était en effet nécessaire que l'un ou l'autre des deux pilotes fût à même d'effectuer quelques opérations de routine pendant les inévitables repos du navigateur. Il n'y avait là rien de très compliqué : précalcul d'une hauteur, manipulation du sextant, tracé d'une droite sur la carte. Durosier, vieille barbe, s'y remettait avec entrain. Pour l'Eurasien, ce séjour était un régal de tous les instants.

Au coeur de l'hiver, le Tchad est franchement agréable. Tous les soirs, l'équipage descendant retrouvait les hommes au repos dans la salle de séjour du vaste bungalow dans lequel ils avaient cherché refuge. D'un jour sur l'autre, les matériaux s'amassaient, les discussions s'étoffaient. Parfois, une enchanteresse faisait une discrète apparition.

*
* *

La première quinzaine fila comme une traînée de poudre. La veille du jour fixé pour son départ, Jef était resté au bungalow toute la journée ; il avait l'impression de connaître ses compagnons depuis des années. L'après-midi s'achevait. Durosier somnolait dans un fauteuil, Khatib s'acharnait sur

une réussite, Haddad était plongé dans un roman policier ; le garçon de salle vaquait à ses occupations.

Fidèle au rite de la pipe, Jef exhalait des volutes bleutées. Ce silence - cet accord dans le silence - le ravissait. Pendant toute la semaine, il avait apprécié l'excellent climat qui régnait dans ce groupe ; de toute évidence, le phénomène de cooptation portait sur des éléments fondamentaux : les antagonismes se résolvaient avant même de prendre corps, les écarts se réduisaient à des contradictions passagères. La vivacité d'Indravarman - ce merveilleux petit bonhomme - relevait agréablement les soirées : tantôt dialecticien de combat, tantôt boute-en-train de qualité, il dosait élégamment échanges et trêves ; son absence de formalisme et sa gaîté avaient le plus heureux effet sur l'équipe. Toutefois, dans le domaine des « jeux de société », la palme revenait à Durosier : pour l'heure, tout allait bien encore ; au repos, les quatre conspirateurs faisaient figure de boeufs à l'étable.

Lorsque l'équipage de service rentra du Nigéria, le bungalow sortit de sa torpeur ; les portes claquèrent, Jef entendit des pas précipités dans l'escalier qui conduisait à l'étage. Prêt à bondir, Durosier s'était redressé sur son siège.

Tout à coup, le boucan se déclencha. On eût dit une section de matous remorquant des casseroles dans l'escalier. Des clameurs fusaient de toutes parts ; un bruit de mousqueterie s'empara de l'étage : chaque fois qu'une porte s'ouvrait, un coup de feu claquait. Touchés à mort, les hommes s'écroulaient en beuglant comme des forcenés.

Au rez-de-chaussée, la bande adverse répondait aux quolibets.

La bataille passa par un sommet flamboyant ; matelas et polochons s'empilèrent sur les marches ; à l'abri derrière cette barricade, Durosier - l'ancêtre - évitait facilement les traits de godasses, qui lui étaient destinés et lançait à la volée les derniers pétards qu'il tenait en réserve.

Au bout d'un petit quart d'heure, les munitions furent épuisées ; les gladiateurs regagnèrent leurs loges respectives. Indravarman dressa le bilan de l'opération : quatre matelas défoncés, deux draps déchirés, etc... Déjà, le garçon de salle s'apprêtait à remettre un peu d'ordre dans la maison. Louga s'interposa :

- Laisse donc ça, ces salopards se sont reposés toute la journée ; ils ont de l'énergie à revendre.

Les assaillants en furent pour leurs frais. Cependant qu'ils remettaient les chambres en état, un petit groupe s'égailla dans la nature.

A ce train, le Martiniquais était passé maître dans le métier d'artificier ; facétieux gamin, il multipliait les combinaisons : placer un pétard dans une pièce montée et lancer un « petit suisse » dans le ventilateur figuraient parmi les plus anodines. Lorsque l'ennui le gagnait, il groupait quelques amateurs dans la cour et s'emparait d'un pavé. Le jeu consistait à lancer l'objet à la verticale et à fermer les yeux en attendant un résultat. Hautement intellectuel !... Dès le premier jour, Jef avait eu la surprise de trouver un cheval dans sa chambre ; le surlendemain, Khatib avait trouvé un crocodile dans sa baignoire...

Par bonheur, ces jeux puérils n'avaient qu'un temps ; c'était là plaisanteries dont on se fatigue au-delà d'un certain âge. De l'avis de tous, le truculent Durosier était difficile à supporter ; pour se justifier, il répétait volontiers : « Pas idée de réunir deux équipages en un lieu aussi totalement dépourvu de distractions ! »

Le calme revenait ; le bungalow reprenait figure d'habitation bourgeoise. Corvée assumée, deux ou trois énergumènes avaient déjà repris place dans le salon. Durosier, lui, était passé dans sa chambre pour se changer.

A l'office, les commentaires faisaient rage ; le comportement de ces visiteurs avait quelque chose d'inquiétant. Encore sous le coup de l'émotion, le cuisinier mit le nez à sa fenêtre. Au-delà du fleuve, le soleil s'approchait de l'horizon. L'homme prêta l'oreille : un bruissement insolite attira son attention ! Suffoqué, il vit soudain apparaître entre deux buissons un groupe de gaillards déhalant à grand effort une autruche rétive.

- Ti-ti-ti-ti-ti ! soupira-t-il.

La juvénilité de ces aviateurs l'accablait. Avec des chuchotements de conspirateur, Louga conduisait l'opération : « Bloquez les pattes !... bloquez bien les pattes !... » Peinant et transpirant, le cortège parvint à traverser la cour sans donner l'alerte ; la chambre du Martiniquais ouvrait à l'extérieur : l'autruche fut introduite à grand bruit.

Par un heureux hasard, Durosier était alors sous la douche ; conscient du désastre, il noua précautionneusement une serviette autour de sa taille, longea les cloisons, ouvrit la porte et chassa le puissant volatile : « cheu, cheu !... » Puis, il se barricada dans son domaine - non sans avoir lâché au passage une bordée de jurons - alla se rincer, passa chemise et pantalon, s'approcha de la table sur laquelle il avait déposé sa montre et...

- Sacrée bande de voyous ! commença-t-il à vociférer...

Sortant en coup de vent, il se précipita en direction de l'office et entraîna derrière lui les quatre malheureux qui assuraient le service de cette maison.

- Sus à l'autruche !...

Ce fut encore une charmante équipée.

Quand les chasseurs revinrent, déhalant à grand bruit une autruche de plus en plus rétive, le soleil avait déjà disparu à l'horizon ; seule une bande rougeâtre témoignait de sa présence au-delà du fleuve. Toujours fulminant, Durosier entra dans la cuisine et en ressortit armé d'un grand couteau ; l'heure de la vérité avait sonné : pour récupérer son bien, il était prêt à tous les sacrifices. A moitié rassurés, les gars de service s'accrochaient désespérément à l'animal ; la farce tournait au sinistre.

Ce que voyant, Khatib accourut en gesticulant :

- Pitié, implorait-il, pitié !...

Précédant de peu l'acte fatal, il rendit la montre en litige au tortionnaire.

- Pouce ! ...

C'est Louga qui publia le communiqué. Un à un, les antagonistes regagnèrent leur chambre pour s'apprêter. Au salon, Jef avait repris sa pipe, Khatib sa réussite, Haddad son roman policier.

Au bout de quelques instants, le cuisinier agita la clochette ; Indravarman fit une ronde au pas de course dans les chambres :

- Civet de facochère... pieds d'autruche à la vinaigrette... girafe aux potirons...

Le repas se déroula dans la gaîté.

Dès que la table fut débarrassée. Martin et Durosier rejoignirent Jef et Nguyen Van Toï qui prenaient l'air devant le bungalow. Comme tous les

soirs à la même heure, les échanges rebondissaient ; Nguyen s'était lancé dans un nouvel exposé : la « chose » lui tenait à cœur, le sujet n'avait guère varié.

- Au Vietnam, disait-il, il ne s'agit plus - nous en sommes maintenant assurés - d'une guérilla mais d'une guerre de grande envergure. L'opinion critique le président Johnson, des renforts sont exigés. De son côté, Westmoreland souhaite la reprise des bombardements. Déjà, les dégâts provoqués par les premiers pilonnages sont réparés, les ponts relevés, les voies ferrées remises en état. Au centre Vietnam, la population est en ébullition. Les parachutistes s'épuisent en vain, les aviateurs prennent des risques sans résultats évidents. Unanimes, les « faucons » de Saïgon proposent un bond décisif dans l'escalade. Entre temps, l'hôtel Victoria saute, le moral des troupes se désagrège. Il y a là quelque chose qui m'échappe : qu'attendent les conseillers de la Maison Blanche pour envoyer les bombardiers stratégiques sur Hanoï et Haïphong, pour pilonner les digues du fleuve Rouge, exterminer huit millions de bonnes gens ? La Chine est incapable d'intervenir ; les Soviétiques ne bougeront pas. Le conflit est localisé, la conflagration générale muselée par la crainte mutuelle des deux géants. Pourquoi lésinent-ils sur les moyens ? Pourquoi tant d'hésitations ?

Jef crachota du jus de tabac :

- Pourquoi ? Parce qu'en bonne stratégie toute solution miraculeuse comporte une réplique inédite. Cela, les militaires ne l'ignorent pas. Mais ils ont hélas bonne conscience ; ils veulent en découdre avec la Chine et exercent une pression de jour en jour plus forte sur la Maison Blanche. Tout le drame se réduit à ce dialogue entre militaires déçus et gouvernants prudents. Bientôt, le président n'aura plus le choix. Nous devons, de toute urgence, voler à son secours, lui fournir des arguments.

Durosier s'agitait dans son fauteuil :

- Pour moi, cela ne fait aucun doute. De quel poids pèseront les amateurs d'escalade lorsque nous aurons violé leurs propres barrières de défense ?...

- Pas de problème, reprit Nguyen ; en bonne logique, nous devrions diriger nos coups contre la population civile.

Jef paraissait embarrassé.

- Ma foi, dit-il, c'est peut-être un peu prématuré...

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE I

En cinq semaines, Jeanne avait vu défiler de nombreux équipages. Le « Zoulou Fox » avait pris le chemin de Fort-Lamy, le « Zoulou Golf » s'apprêtait à rejoindre Karachi où un timide courant d'échanges s'établissait en direction de la Tchécoslovaquie : mécanique légère et oléagineux. Au chapitre des mouvements, le groupe du Tchad avait été partiellement relevé, celui de Colombo remplacé par trois hommes venant d'Indonésie. L'entraînement des pilotes se poursuivait sous le contrôle de Nguyen Van Toï au Tchad et de Saadeddine à Ceylan ; à Djakarta, Sakuraï reprenait tour à tour la formation de tous les mécaniciens ; seul Fernando Rey avait un léger retard sur les prévisions.

Les Overseas Freighters commençaient à être connus dans le monde aéronautique ; les offres de service affluaient. Pour faire face à la demande, Northrup reprenait parfois l'une des deux unités en fonction entre le Tchad et le Nigéria ; c'était, la plupart du temps, pour un usage très limité mais il déréglait à dessein les rouages d'une servitude qui risquait, à terme, de compromettre la liberté de l'escadrille. Dans le domaine du *tramping*, Durosier détenait le record : après une absence de dix-huit jours, il avait trouvé dix affrètements différents (coefficient de remplissage : soixante-dix pour cent ; balance des comptes légèrement positive).

17 mars. De passage à Bruxelles, Jef convoqua Mohammed. La septième unité - le « Zoulou Golf » - devait être livrée à brève échéance ; Montès s'apprêtait à rejoindre Karachi. Par ailleurs, le contrat auquel Northrup et Mohuto travaillaient depuis près de deux mois prenait forme ; c'était un courant régulier de Hong-Kong au Mexique : pour répondre à certains impératifs des conventions internationales, les marchandises transitaient par l'Autriche, le tonnage envisagé dépassait la capacité de transport de trois unités. Au Tchad et

à Ceylan, il devenait urgent de s'orienter vers un désengagement. Les préavis étaient lancés.

Montès se déclarait enchanté d'avoir achevé sa corvée ; Mohammed, lui, avait encore dix-huit jours à patienter. La situation se précisait : le 4 avril, l'escadrille devait être au complet ; trois navigateurs manquaient encore à l'appel mais Fernando Rey avait espoir de les mettre en route pour l'Europe à brève échéance. Tout semblait en ordre ; les traites et factures étaient payées régulièrement. Phénomène engageant : Jeanne se déclarait satisfaite.

Par contre, nulle femme n'était plus délaissée que Caroline. Jef s'accorda quarante-huit heures de congé. Depuis son voyage éclair en Espagne, il avait gardé le secret. A vrai dire, tout espoir de résoudre ses problèmes d'armement par des moyens aussi simples lui paraissait quelque peu déraisonnable ; ses projections tombaient dans le vide, ses rêves ne résistaient pas à l'épreuve du calcul de probabilité. Mais il multipliait volontiers les entreprises, même lorsqu'elles faisaient une grande part au hasard. Ce lui était une vieille habitude dont il ne s'était jamais entièrement départi.

Fidèle aux consignes reçues, Caroline avait consciencieusement classé toutes les coupures qui se rapportaient à l'événement. Cela faisait partie de l'accessoire - un accessoire auquel on s'attache avec curiosité, parfois même avec un rien de passion.

Le soir même de son arrivée, Jef s'empara du dossier. Les rapports se succédaient en un film saisissant :

Collision le 17 janvier.

Le 18, mobilisation de plusieurs milliers d'hommes et envoi des premières unités de la Marine.

Le 19, un pêcheur déclare avoir senti dans ses filets quelque chose de lourd qui pouvait bien être une bombe.

Le 20, découverte de trois bombes de dix mégatonnes : un détonateur a explosé, les matières radioactives ont été projetées au loin, la population de Palomarès est évacuée.

Le 21, communiqué de la 16e Air Force annonçant que l'accident ne constituait aucun danger pour la santé publique.

Le 22, premières manifestations dans la population : le secret est éventé.

Le 23, deux sous-marins spéciaux sont envoyés en Espagne par le Pentagone.

Le 24, renforcement de la flotte.

Du 25 janvier au 3 février, recherche intensive de la bombe égarée et d'une « boîte noire » contenant un système de codification secret utilisé par les appareils du Strategic Air Command. Des dragueurs de mines inspectent une nouvelle zone désignée par un marin comme étant celle du point de chute mais leurs « sonars » ne détectent ni « boîte noire », ni bombe.

Le 4 février, découverte de l'engin par quatre cents mètres de fond, détente à Madrid, la population manifeste devant l'ambassade des Etats-Unis, diffusion d'une pétition tendant à l'élimination des bases américaines en Espagne.

Le 11, avarie du sous-marin de poche « Alvin ».

Le 13, perte d'un cargo aérien Globemaster.

Le 15, enfin, recouvrement et transport de la bombe égarée.

Jusqu'alors, le déroulement des opérations répond à une certaine logique. Les marins chargés de récupérer l'engin égaré ont rencontré des difficultés - de graves difficultés - mais on décèle une certaine continuité dans les recherches. Et puis, subitement, tout change :

Le 16, protestation soviétique à Genève, mise au point des Américains.

Le 17, polémique dans la presse du monde entier : la découverte de l'engin par l'« Aluminaut » et son transport à Rota par le « Plymouth Rock » ne sont ni démentis, ni confirmés, la flotte chargée des recherches cesse toute activité, le commandement accuse la presse de fabulation, la presse accuse le commandement de dissimulation.

Le 18, mémorandum de l'Union soviétique, déclaration américaine confirmant l'absence de tout risque pour la population.

Du 19 au 28 février, sommets de la confusion : les milieux diplomatiques s'agitent, les Espagnols montrent les dents.

Le 1er mars, le département d'Etat reconnaît officiellement - pour la première fois - que quatre bombes thermonucléaires sont tombées en territoire espagnol : deux se sont brisées au sol, une a été récupérée intacte, la quatrième manque. On reprend tout par le commencement.

Le 2, le département d'Etat avoue que des matières radioactives se sont répandues sur la terre, qu'un détonateur a explosé. La commission de l'énergie atomique assure que les études effectuées dans la zone de l'accident ne révèlent aucune contamination pouvant affecter la santé des habitants de la région.

Le 3, le département de la Défense confirme qu'il manque bien un engin thermonucléaire.

Le 4, nouvelle ambassade de l'Espagne auprès de Washington.

Le 7, l'ambassadeur des Etats-Unis en Espagne et le ministre espagnol du tourisme prennent un bain public sur la plage de Palomarès. La presse reste sceptique ; une collecte est ouverte pour ériger une statue aux deux volontaires.

Le 13, mille huit cents tonnes de terre radioactive sont expédiées en Amérique aux fins d'analyse.

Le 15, on se souvient subitement qu'un marin a déclaré sept semaines auparavant avoir vu un parachute tomber au-delà de la « zone de probabilité ».

Le 16, on remet en branle les sous-marins spéciaux, la flotte, l'armée.

Le 17 mars - miracle - la quatrième bombe est localisée par sept cent cinquante mètres de fond ; elle serait intacte. Alors qu'elle avait cessé toute activité depuis le 17 février, la Task Force 55 « tient le loup par les oreilles ». Soutenus par le navire océanographique « Mizar », l'« Alvin » et l'« Aluminaut » réalisent des performances ; à bord du « Petrel », on s'apprête à hisser la délicate marchandise hors de l'eau. L'opération tire à sa fin.

Jef était au comble de la perplexité...

Les manchettes rassurantes reprenaient place dans tous les journaux, les envoyés spéciaux s'en donnaient il coeur joie. Seule une feuille de chou italienne grinçait encore sur un ton mi-courtois : un objet de cette nature ne pouvait rester par le fond... une reconnaissance de perte était inadmissible... cette bombe - cette pestiférée - on ne pouvait pas ne pas la retrouver... il fallait rassurer coûte que coûte, à tout prix dédouaner cette côte à jamais suspecte... la baignade d'un ambassadeur et d'un ministre ne suffisait pas... une fin heureuse s'imposait, une fin probante, palpable, sans équivoque ; une fin de la nature de celles qu'on ne remet jamais en question...

Hardiment, Jef prolongea le raisonnement

Ce journaliste proposait en termes à peine voilés une thèse qui, bien que se rapportant à une autre affaire, entrait dans la ligne des déclarations faites par Nasser quelques semaines auparavant :

Depuis la désastreuse opération de la baie des Cochons, le gouvernement américain a fait table rase des vieilles méthodes : ses services ont été remaniés, ses cadres rajeunis ; la Central Intelligence Agency a largement bénéficié de cette cure de jouvence ; en maints points névralgiques, les pays du tiers monde, fragiles, vulnérables, souvent mal structurés, ont connu des revirements spectaculaires provoqués par des minorités disposant d'appuis importants ; les nations d'Afrique, d'Asie, d'Amérique du Sud qui s'agitent un peu trop sont à la merci de telles opérations... Bref, entre les mains d'un jeune président, la Central Intelligence Agency est devenue un fer de lance antirévolutionnaire. Cette armée secrète est redoutable ; partout présente, elle détache ses observateurs auprès des grands commis, s'imisce dans les affaires des petites nations, manoeuvre en sous-main les minorités soucieuses de remettre en valeur, sous un jour moderne, les privilèges du bon vieux temps , ses hommes sont aguerris et disposent de moyens considérables ; l'Espagne fut, pendant soixante jours, un point névralgique sans précédent : mouiller une bombe, parce qu'à tout prix il faut la retrouver, n'est qu'un jeu d'enfant pour un spécialiste...

Jef relut le papier. Tout ceci, suggéré par le journaliste italien, ne le surprenait guère ; depuis soixante jours, les réseaux des principales nations

étaient sur les dents : à l'évidence, quelqu'un l'avait emporté et ce, au cours des deux premières journées.

Il revint sur les lieux du drame. Mouiller une bombe : Pourquoi pas ?... En un lieu vierge de toute investigation... Dans cette hypothèse, le contre-amiral chargé de recouvrer l'engin aurait sans doute reçu, par le canal de son service de renseignements, quelque nouvelle information susceptible d'orienter ses recherches. Il semblait évident qu'on ne pouvait mettre cet officier dans le secret : si, pour s'éviter un peu de peine, on s'était avisé de le faire, il eût fallu, parallèlement, « mettre au parfum » plusieurs dizaines de techniciens trop au fait des recherches pour être dupes d'un stratagème ; mis en échec, un spécialiste de la magnétométrie sous-marine redouble de vigilance, quadrille méthodiquement la surface à sonder, s'échine à l'ouvrage et ne déclare forfait qu'aux limites du possible... Sept cent cinquante mètres de fond ! Hélas, il avait fallu prendre un peu de champ et, ce faisant, tomber sur des fonds plus importants : on ne pouvait pas, on n'avait pas le droit de mouiller cet objet en un point déjà prospecté. Un témoignage fortuit avait permis d'excentrer les recherches.

Jef referma le dossier. Cette aberrante chronologie l'indisposait. Et pourtant, la dépêche qui avait, deux mois plus tôt, provoqué son premier voyage en Espagne disait : « un pêcheur a relevé dans ses filets un objet lourd qui pourrait bien être une bombe mais a laissé retomber sa charge à la mer... » Il est vrai que ce n'était qu'une dépêche. Ses espoirs faisaient indubitablement une grande part au hasard ! Répondant à une intuition passagère, il s'était lancé, tête baissée... Et maintenant, cette nouvelle hypothèse !... Baste !

Pour s'éclaircir les idées, il accepta de suivre Caroline dans un bistrot du quartier où se déroulait un séminaire de musique algorithmique : la tonique aventure de la nouveauté avait rassemblé là quelques douzaines d'indigents.

Au retour, il rappela le service des abonnés absents. Jeanne, sa secrétaire, avait appelé de Bruxelles. Elle le pria de rentrer sur le champ. Saperlipopette ! ...

Jef accorda quelques heures supplémentaires à sa femme et prit le premier train.

Un télégramme en provenance de Barcelone l'attendait. Tout à son effarement, il souffla quelques instants avant d'arrêter une décision.

La mise en train de son système se poursuivait à la cadence prévue, livrées à point voulu - ou peu s'en fallait - les six premières unités étaient en circulation, la perspective de ce voyage en Espagne le captivait ; une fois encore, il consulta son calendrier : rentré de Djakarta l'avant-veille, il disposait encore de trois jours avant la livraison de la septième unité... Le télégramme dont il rêvait depuis deux mois ! Cela disait : « machines outils sous douane stop vous attendons pour livraison stop donnez instructions ».

Jef se laissa tomber sur une banquette. « Cette bombe souffla-t-il, elle porte le même numéro de série que la bombe sinistrée... j'en donnerais ma tête à couper ! ». L'hypothèse prenait corps :

A l'issue des recherches extrêmement poussées auxquelles se sont livrées pendant plusieurs semaines les unités spécialisées - recherches qui ont porté sur une étendue dépassant largement la zone de probabilité - le département de la Défense acquiert la certitude que l'engin n'est pas, N'EST PLUS par le fond. Le Pentagone renonce à la récupération, démobilise la flotte, informe le département d'Etat de la situation. L'Espagne réagit vivement. L'Amérique laisse alors entendre qu'on a récupéré l'engin. L'opinion publique manifeste. Ce que voyant, l'Amérique reconnaît que l'engin n'est effectivement pas retrouvé et déclare, pour camoufler la dérobade, qu'on avait scrupule, en haut lieu, de laisser aux autorités espagnoles le soin d'en informer la population. Les communiqués font rage, un ministre et un ambassadeur prennent un bain public, la presse s'ébaudit. L'heure est grave : coûte que coûte, il faut rassurer les populations. La section maritime de la CIA prend alors l'affaire à son compte... On mouille une bombe authentique en un point précis, on oriente les recherches des spécialistes, on repêche l'engin ; parfait...

« Mais, bon sang », se répétait Jef avec une sourde passion, « pour être acculé à de tels expédients, il faut avoir, au préalable, acquis la certitude que l'engin sinistré n'est pas là - n'est plus là - c'est évident... Dans ce cas, qui donc aurait fait main basse sur ce bout de ferraille ?... Une puissance étrangère ? » Il haussa les épaules. « Comment La Paz - car c'est bien lui qui était à l'origine du télégramme - aurait-il été en connexion avec une telle filière ?... Qui donc, alors ? Le pêcheur du communiqué ?... » Il

eut un rire forcé. Cette idée le fascinait et l'irritait en même temps ; une telle recherche avait si peu de chance d'aboutir qu'il en refusait l'augure.

Et pourtant, ce télégramme !... A en juger par le texte, La Paz détenait une information ; quelle en était la véritable portée ?

Au début de l'après-midi, Jef prit un avion pour Madrid et trouva sur l'heure une correspondance pour Barcelone. Enrique lui donna rendez-vous dans une brasserie.

Dès qu'il aperçut son ami, le Catalan montra des signes d'impatience.

- *Buenas...* Règle ta consommation, nous allons faire un tour en ville.

Ils prirent place dans la voiture. Enrique avait reçu treize lettres en douze semaines, les deux dernières coup sur coup, toutes à en-tête d'une agence immobilière de Malaga. L'avant-dernière lettre informait le destinataire qu'une villa était à sa disposition, la dernière précisait l'état du mobilier et les modalités de paiement ; toutes deux avaient un caractère d'urgence. Aux termes des conventions, aucun doute ne subsistait : l'enquête avait débouché sur des éléments importants.

L'Eurasien et le Catalan prirent la route le soir même et se relayèrent toute la nuit. Jef s'efforçait de conserver son calme : mû par son intuition, il avait fourré son nez dans une affaire apparemment hermétique, pris des risques, engagé ses compagnons dans une recherche que toute personne de bon sens eût classée dans la catégorie des actions gratuites et recevait en retour une information qui faisait naître en lui les espoirs les plus excentriques ; parti d'une vague information, il débouchait en plein arsenal nucléaire.. Qu'allait-il trouver à Malaga ? Une filière, assurément... Quelle fortune ! Les circonstances le servaient, un concours de circonstances à vrai dire assez déroutant. Il se prit à méditer :

Que diantre eût-il pêché s'il n'avait tendu ses filets ? Il fallait être là, à l'heure du flot et à l'heure du jusant. Fidèle à une très ancienne tactique, il mouillait ainsi des lignes dans les eaux troubles ou agitées chaque fois qu'une occasion se présentait. Depuis vingt ans, sa collecte était modeste. Etait-ce la grande chance attendue si longtemps ?

Il fit un récapitulatif de l'événement et reconnut, au seuil de sa fortune, les réflexes du révolutionnaire - du révolutionnaire fidèle qu'il était demeuré - immunisé dès l'enfance contre une certaine forme de renoncement. Il lui parut naturel que La Paz n'eût pas regimbé, qu'Enrique se fût engagé si fermement ; ces gaillards avaient été choisis parmi des gens qui savent projeter l'espoir au-delà du possible.

Etayer des recherches sur des bases fragiles, perdre en tâtonnements plusieurs mois, voire plusieurs années ne compte guère aux yeux des hommes qui cheminent dans le sens de l'Histoire.

*
* *

Une fois encore, le Catalan surprit La Paz entre poire et fromage ; mais cette fois-ci, on l'attendait : la maîtresse de maison l'accueillit avec dignité, le jeune La Paz inspira profondément et prit congé, la fillette fourra ses doigts dans son nez. L'Andalou écourta son repas et entraîna son compagnon.

- Allons-y, dit-il ; je dispose encore d'une heure.

Au coude à coude, les deux hommes cheminèrent dans les rues de la ville. Une relation poignante attendait le Catalan ; elle se résumait à ceci :

Le pêcheur dont la presse avait relaté l'aventure existait bel et bien. Mieux : il avait en quelque sorte touché la bombe. Mieux encore : c'était un vieux fidèle du Mouvement.

Les deux conspirateurs se séparèrent devant les grilles du port. Enrique revint au pas de promenade à sa voiture ; une joie démentielle s'était emparée de son cœur : il allait enfin pouvoir agir, donner sa mesure. Lorsqu'il prit place au volant de sa voiture, des larmes coulaient sur son visage

Jef l'invita fermement à démarrer sur le champ.

- Nous allons à Almeria, fit Enrique.

L'Austin 850 prit rang dans une file ; chemin faisant, le Catalan égrenait les nouvelles en phrases courtes, précises, alternées de rires adolescents. Quelle jeunesse !

La Paz s'était rendu à Motril neuf fois en deux mois sur sa Motobécane ; il quittait Malaga à dix-huit heures et y revenait au petit matin : huit heures de route. La *Guardia Civil* ne l'avait jamais arrêté ; ce tronçon n'était pas trop surveillé. Camallo, contremaître dans les rizières et trésorier de la section de Motril avait fait, lui, cinq visites à son correspondant d'Almeria et, en retour, l'avait accueilli quatre fois ; le premier se déplaçait par le train, l'autre disposait d'une petite voiture. Le correspondant d'Almeria, ancien commissaire de police perverti par le souffle des années trente, représentait en quelque sorte le noeud du petit réseau qui avait pris corps en quelques semaines ; il circulait fréquemment dans la région et se rendait de loin en loin à Motril, limite de son champ d'action où il avait conservé deux clients ; il se nommait Ruiz et avait été relaxé en 56 après dix-huit ans d'internement. Au cours de ses visites fréquentes dans la région de Garrucha où se tenait un bon quart de sa clientèle, il vidait volontiers quelques pots en compagnie de Pilate, le gardien du port, vieux bonhomme doué de jactance, de réserve et de bon sens : c'est ainsi qu'après neuf semaines de patience, Paco avait livré son secret. Paco - le pêcheur de Garrucha - et Pilate - gardien du même port - s'étaient rencontrés en 40 à la prison de Carthagène, Pilate et Ruiz avaient cohabité deux ans à la prison de Valence, Ruiz et Camallo organisaient jadis la résistance dans la prison de Grenade - le second sous les directives du premier ; à Grenade, lorsque Ruiz avait été déplacé, La Paz avait pris le relais des amitiés. La chaîne s'étendait ainsi sur toute l'Espagne. Allez donc gouverner un pays ainsi truffé de consciences explosives, de connexions indéracinables, d'engagements irréductibles, sous le jour de rapports sociaux indifférents ! Enrique laissa fuser son rire. Il y avait un rien de fierté dans sa relation des événements.

Tout au long de ces neuf dernières semaines, l'information avait cheminé de Palomarès à Barcelone en passant par Almeria, Motril et Malaga. La Paz n'avait jamais été contrôlé sur la route, Camallo, dans le train, deux fois, mais il ne voyageait qu'en fin de semaine et se rendait auprès de sa vieille mère à Almeria. Ruiz, lui, était contrôlé tous les jours : ses déplacements avaient un caractère de routine.

Le commissaire Ruiz n'avait pas oublié son métier. Quand il passait à Garrucha - le port qui touchait à la commune de Palomarès - il

s'accordait toujours quelques instants pour aller sur les quais avant de reprendre la route. Il pouvait ainsi, une fois tous les deux jours, bavarder avec Pilate, à l'heure de la criée ; ces rencontres fréquentes s'imposaient : ce faisant, il avait la possibilité de guider son correspondant, de recevoir ses doléances, d'élaguer les informations, de mettre en oeuvre de nouvelles méthodes pour appâter le poisson. Dès la troisième relance, il avait soupçonné Paco de dissimulation : les nombreux interrogatoires subis par le pêcheur dans les locaux de la *Guardia Civil* lui fournissaient matière à investigation. Tel jour, la *Guardia Civil* ou les services américains tentaient d'obtenir de Paco quelque nouveau détail de son aventure ; le soir même, ses réponses étaient analysées, d'une part par les officiers de la CIA chargés de l'enquête, d'autre part par un ancien commissaire républicain. Le système marchait à la perfection.

Fin renard à sa manière, le pêcheur embobinaït les deux camps à la fois ; le premier par aversion naturelle, le second - fait de complices en puissance - par prudence et circonspection. Les Américains avaient passé consigne de le laisser en paix et de le surveiller. A leurs yeux, l'homme était simple ; sa relation des événements était vraisemblable et se répétait sans aucune variante :

A un mille à peine de la côte, alors que ses hommes étaient occupés à quelques travaux sous le pont, il avait senti un choc et vu une énorme gerbe d'eau à deux ou trois longueurs sur le travers. Son bateau avait aussitôt pris de la gîte. C'était juste en face de la fonderie, aux limites du mouillage de Palomarès. Apparemment, son filet était endommagé. Il avait remarqué un panache de fumée à l'intérieur des terres ; il avait entendu une détonation. Surgis de l'écotille, ses trois hommes s'étaient alors penchés le long du bord. Paco leur avait aussitôt passé consigne de remonter le filet : deux au tourne-broche, le troisième à déhaler. Peine perdue : le filet donnait l'impression d'être engagé. Alors, ils avaient passé la ralingue sur l'avant et frappé deux palans en série sur la manoeuvre. Précision importante : deux de ses hommes étaient au guindeau, le troisième - son neveu - déhalait le brin courant.

C'est sur ce détail que les enquêteurs étaient revenus le plus souvent. Paco avait été le seul à voir l'objet : « un gros morceau de ferraille ».

Au point le plus haut de la manoeuvre, les hommes avaient étalé seulement quatre ou cinq secondes avant de recevoir l'ordre qu'ils s'accordaient tous à confirmer : « Affalez ! ».

Ce qui suivit tient en quelques mots :

Dès que le bout de ferraille eut touché le fond - un fond de vingt-cinq mètres - Paco avait sectionné la ralingue et en avait frappé l'extrémité sur un fût de gasoil vide qu'il avait jeté par dessus bord. C'est ainsi qu'on balise une épave. Sur quoi, il était rentré à Garrucha : vingt minutes de trajet.

Déjà, les gens du port s'agitaient. Les quatre pêcheurs avaient relaté leur singulière aventure. Des parachutistes - affirmait un jeune matelot - étaient tombés en mer. Des bateaux appareillaient, d'autres venaient aux nouvelles ; en direction de Palomarès, la terre brûlait. Au-delà d'un certain degré d'égarement, les détails ne donnent plus prise aux commentaires. Un accident d'aviation ! C'est tout ce qu'on savait. Paco, lui-même, avait « poussé » dans l'après-midi pour voir s'il n'y avait plus de victime à récupérer dans le voisinage ; le lendemain, en fin de matinée, il s'était rendu de son propre chef à la *Guardia Civil* pour rapporter sa mésaventure ; le témoignage de ses trois hommes corroborait ses dires : le premier - son neveu - était orphelin d'un républicain, les deux autres travaillaient avec lui depuis des années. Le premier bateau américain n'avait mouillé dans les eaux de Palomarès que dix-huit heures après sa première déposition. On s'était aussitôt rendu sur le point de chute, on avait relevé le mystérieux objet : une tôle de deux mètres sur trois adhérant au filet par toutes ses aspérités ; c'était un morceau de fuselage du bombardier.

Toutes les investigations furent vaines. Chaque fois qu'ils étaient interrogés, Paco et ses trois hommes répétaient inlassablement leur histoire. En mer, les recherches se poursuivaient sur une étendue tons les jours un peu plus vaste. On tournait en rond. Entre temps, une partie de la population avait été dirigée vers les villages voisins ; les effectifs américains grossissaient.

Au cours de la semaine qui suivit l'accident, une vingtaine de pêcheurs de la région furent également interrogés par la *Guardia Civil* et les autorités américaines. Les témoignages divergeaient ; un pêcheur d'Aguilas affirmait avoir vu un parachute tomber à la mer à une quinzaine

de milles de la côte ; Paco, lui, n'avait jamais fait mention d'un parachute : il avait senti un choc et s'était retourné seulement pour voir les retombées d'un jaillissement d'écume ; son action se situait à un mille de la côte. De un à quinze milles, les pistes s'embrouillaient. La tâche des enquêteurs s'avérait insurmontable.

Au-delà de cette première semaine, les interrogatoires s'étaient espacés. Ruiz n'avait pu accéder à Garrucha que le douzième jour: deux cents villageois veillaient encore sur le bien commun ; ces hommes n'en menaient pas large, les autorités conseillaient de ne plus abattre les bêtes et de ne plus consommer les fruits et légumes de la région. Auparavant, le poisson se vendait mal : il ne se vendait plus. Mettant à profit le désordre qui sévissait malgré la fermeté courtoise des forces américaines, Ruiz étoffait son dossier : dès le troisième sondage, Paco lui était apparu sous le jour le plus engageant. Sans doute le commissaire avait-il sur les autres enquêteurs l'avantage de connaître la fidélité de cette rude caboche à ses engagements mais il se gardait de toute hâte ; il sentait que le pêcheur était encore trop vulnérable pour se risquer à livrer ses informations.

Tous les deux jours, Pilate rentrait bredouille, non sans humeur, parfois, pour son vieux compagnon de misère : pourquoi diable lui cachait-on, à lui, des éléments aussi importants ? Ruiz prêchait la patience : tant que le village était investi, Paco se devait de garder son secret. Pilate insistait pour présenter le commissaire au pêcheur, Ruiz refusait énergiquement.

Ce manège avait duré cinq semaines. Lorsque la flotte avait suspendu ses recherches, le pêcheur, procédant par allusions, avait laissé entendre au gardien du port qu'il lui réservait une bonne nouvelle mais dès la reprise des activités il s'était refermé sur lui-même. A l'occasion de la baignade publique du ministre et de l'ambassadeur, il avait lâché quelques mots en sa présence, seul à seul, précisant ostensiblement que les officiels pouvaient sans risque « tremper leur cul dans la baille ». Enfin, le 16 mars, il avait lâché le fin mot : « il était temps qu'ils la retrouvent, leur saloperie, je vais enfin pouvoir la sortir de son trou ».

Ce jour-là, Pilate avait brûlé la consigne :

- Qu'attends-tu nom de Dieu ? IL FAUT la sortir de son trou, Paco ! ...

- Est-ce que tu sais ce qu'il faut en faire ? Depuis le temps que je te vois venir, je me suis souvent posé la question.

- J'en sais trop rien, Paco mais les copains vont tout t'expliquer ; attends seulement deux ou trois jours, je crois bien que nous allons avoir de la visite.

Enrique roulait au petit trot et racontait son histoire avec un certain détachement. Jef l'écoutait, le coeur chaviré. Ils se rendaient à Almeria où La Paz devait les rejoindre. Selon les instructions reçues, Jef devait s'arrêter à l'hôtel Goya et y retenir une chambre ; Enrique, au club de Mar et y demeurer jusqu'au soir. Jef pouvait se coucher ; Enrique devait attendre l'Andalou, à minuit, sous un réverbère.

Les derniers kilomètres s'égrenaient ; le Catalan déposa Jef en vue des premières maisons.

A l'heure prescrite, Camallo traversa la calle de Las Tiendas ; deux silhouettes s'attachaient à ses pas. Après les précautions d'usage, le guide disparut sous un porche... Dix minutes plus tard, La Paz le suivit ; Enrique fit le tour du quartier et, à son tour, pénétra dans la maison. Au deuxième étage, Ruiz les attendait.

Le conspirateur de Motril et celui de Malaga avaient effectué le parcours à motocyclette. Pas de contrôle en route ; tout allait bien encore. Ce même parcours, ils devaient l'effectuer en sens inverse avant le point du jour : Camallo reprenait son travail dans les rizières de Motril à sept heures ; La Paz, à huit heures, dans son bureau de Malaga. Pour une fois, point d'alibi ; le temps pressait, l'étranger les avait pris de court : Paco devait livrer le fin mot dans les vingt-quatre heures.

Ruiz évalua les distances, les temps, fit une exacte pesée des risques encourus. Indéracinable espérance ! Ces quatre hommes qui avaient même passé, même croyance, ces quatre citoyens polarisés sur le même objet depuis deux mois se rencontraient pour la première fois. Ruiz était en pyjama. - Dis-moi, fit-il en s'adressant au Catalan, nous sommes en état de confiance mutuelle, la chaîne est notre loi ; un chaînon défaillant nous expose au pire...

- *Claro* !

- Patiente un instant... Je connais tes engagements ; ils sont les miens, les nôtres. Nous appartenons tous les quatre à ce pays - une terre ingrate que nous avons le pouvoir d'embellir - nous appartenons tous quatre au Mouvement. Notre planète n'est pas un jardin de délices mais le soleil la féconde et justifie notre espérance ; à ce déroulement des choses d'ici-bas, nous travaillons en êtres conscients. Parfois, les moyens sont effrayants : nous vivons un vilain temps ; mais l'heure n'est pas à moraliser, je le sais. Nous voici sur le pont ; la part la moins mauvaise de mon être est sous le charme de l'action... Mais je cède pour une fois à la curiosité de savoir. Songe bien à ceci parce que c'est très important : nous avons mis la main sur une bombe thermonucléaire ; à une extrémité du maillon, Paco - nous connaissons le bonhomme - à l'autre, ton Français qui ne l'est d'ailleurs qu'à moitié. Une question immédiatement : quelles sont ses qualités ?

- Ses qualités ?...

- Entends-moi bien : je ne suis pas assez innocent pour te demander le point d'aboutissement de cette machine infernale ; tu l'ignores sans doute et ton correspondant l'ignore également. Je veux simplement savoir si l'homme est stable, solide, bien chevillé à notre camp.

- Si c'est là le sens de ta question, je peux te rassurer. C'est un révolutionnaire dont l'orientation remonte à notre guerre civile. Dans une prison de Madrid, je l'ai cotoyé tous les jours pendant quatre mois. Depuis la fin de la guerre, je l'ai revu sept ou huit fois ; toujours lucide, fidèle à notre combat. Il est en liaison avec les groupes d'action du tiers monde.

- Tu connais bien ton gars ?

- *Claro* ! Je me suis tout de même penché sur la question !

Ruiz eut un geste apaisant.

- Parfait. Pour ce qui est de moi, c'est parfait ; je tenais seulement à te l'entendre confirmer.

- Je comprends tes préoccupations, marmonna le Catalan. L'homme est des nôtres ; je te le donne en mille. Je crois même deviner l'utilisation de ce pétard du diable...

Trois têtes se penchèrent en avant.

- Le point chaud est en Extrême-Orient, le Vietnam est un banc d'essai comme le fut l'Espagne à son heure, cette bagarre marque un tournant de l'Histoire : les maquis vont sombrer, vous comprenez ?

Ruiz fit claquer deux doigts, Camallo considérait ses ongles endeuillés. Après un bref silence, La Paz écrasa sa cigarette et murmura :

- Que n'aurions-nous tenté nous-mêmes si nous avions disposé d'une arme de ce calibre ! Nous étions en pleine folie !...

Un nouveau silence s'établit ; les années sombres défilaient dans le souvenir des rescapés.

Renversé sur sa chaise, Ruiz dévisageait Enrique :

- Tu étais dans l'aviation ?

- Oui, je pilotais des avions.

- Aurais-tu accepté l'idée de lâcher un engin comme celui-là ?

Le Catalan eut une mimique désabusée. Comment répondre à ça ? Les quatre hommes s'abîmaient dans le passé. Au-delà des murs, la ville dormait, le silence persistait - un silence lourd de résonances lointaines ; dans le secret de la nuit, une force l'emportait sur la répulsion que leur inspirait la violence. L'Espagne et le Vietnam... Le Nil de l'Histoire entraînait quatre grognards baillonnés par le désenchantement ; à vingt-cinq ans d'écart, le parallèle s'imposait : le Vietnam et l'Espagne... Deux plaies, deux incisions sur le visage du siècle, deux traits si proches l'un de l'autre qu'on eût pu les confondre ; le premier à vif, l'autre à peine cicatrisé. Mêmes protagonistes, mêmes formes de combat.

Et même bravoure assurément... Ils se croyaient préposés à l'édification d'un monde meilleur, ces réprouvés ! Mais l'atome empoisonnait la mer et les poissons, des satellites les observaient, ils se sentaient dépassés par les moyens qu'on leur opposait ; allaient-ils perdre le pouvoir d'embellir l'Espagne ?

C'est La Paz qui parla le premier :

- De toute façon, c'est plus ton métier, dit-il, Notre lot, c'est la dissimulation.

Enrique se redressa :

- Pas gai, mais il faut s'en contenter.

Camallo posa ses deux poings sur la table :

- Pas de problème, y faut y aller ; on baigne pas dans ce merdier depuis trente ans pour se dégonfler.

- *Seguro*, bougonna Ruiz.

Il emplit les quatre verres et vida le sien d'un trait.

L'heure s'avancait. L'ancien commissaire proposa un plan d'action ; il avait recouvré sa force d'âme et sa clairvoyance, les mots lui venaient avec aisance : puisque le « copain » l'avait demandé, La Paz devait reprendre la route le jour suivant, le soir, dès la sortie du bureau, pour être là au plus tard à minuit ; avec lui-même, Paco, Enrique et le Français cela faisait cinq personnes à introduire dans la maison ; il comptait prévenir Paco dans la journée, le ramasser en un lieu désert au coucher du soleil et le déposer avant le point du jour - depuis quelque temps, le pêcheur n'était plus interrogé mais il se sentait encore sous surveillance ; par ailleurs, la présence de Camallo ne s'imposait pas ; on pouvait également se passer de Pilate...

Camallo - le gars de Motril - émit un regret mais entendit raison ; sa mission touchait à son terme : à quoi bon multiplier les déplacements ?

Deux heures venaient de sonner. Ruiz invita le Catalan à passer la nuit sur un divan. Camallo et La Paz prirent congé et, par des chemins différents, rejoignirent le hangar sous lequel était parquée la Motobécane. Le premier reprit son travail à sept heures clans les rizières de Motril. A huit heures, La Paz s'installa devant son bureau à Malaga ; ses oreilles bourdonnaient, le port s'éveillait ; on le dépêcha sur un bateau qui venait de se mettre à quai.

*
* *

Le soir même, à dix heures, Paco descendit de la guimbarde et s'engouffra sous la voûte pavée. La voiture démarra, Paco monta deux étages et s'assit sur une marche ; quelques minutes plus tard, il entendit les pas du commissaire dans l'escalier.

Ruiz prit la clé sous le paillason : ses invités étaient déjà installés dans son bureau : pour couper court aux simagrées, il fit assez brutalement les présentations :

- Enrique... Joseph... Paco.

Le pêcheur hocha doucement la tête et prit les deux mains du Catalan dans les siennes ; puis il fixa l'étranger.

Jef était enfin en présence de l'homme qui en savait plus que quiconque sur cette histoire rocambolesque, plus même que les polices secrètes, plus que les cercles gouvernementaux. Il ne doutait pas que le pêcheur fut en possession de l'« objet » mais une crainte insidieuse l'assaillait ; il ne parvenait pas à prononcer le mot de bienvenue, le mot de délivrance ; ce quinquagénaire tout en muscles lui procurait une sorte d'effroi. Les yeux verts de Paco ne le quittaient pas. Tout, dans cet homme, exprimait force et placidité. Le personnage paraissait digne de l'immense pouvoir qu'il détenait.

Jef s'empara de la main qu'on lui tendait :

- Eh fichtre ! Cela fait un bout de temps que je voulais vous rencontrer, marmonna-t-il en guise d'introduction.

- Ma foi, je suis content que vous soyez là, fit le pêcheur. Tout ce fourbi, ça commençait à me fatiguer.

Il eut un rire bref ; son visage s'illumina - un visage prodigieusement expressif - puis, reprit aussitôt sa fixité première.

La chute de ces avions avait été un malheur pour le village mais le désastre avait été suivi d'un cortège de bienfaits ; depuis quelques semaines, la région croulait sous l'abondance. Douce ironie : Ruiz ouvrit une armoire et en tira une bouteille de whisky.

- A la santé de la Flotte américaine !

Les quatre hommes prirent place autour de la table.

Au premier abord, Paco avait ignoré l'importance de sa pêche. Il ne pouvait imaginer, dans sa simplicité, qu'il avait été désigné pour recevoir au point de chute un objet manufacturé qui, du fait de sa nature, pouvait décider du sort de l'humanité ; son réflexe à l'égard de ce qu'il avait reconnu spontanément comme une charge explosive s'inscrivait dans une tradition remontant aux premières frondes des exploités. Un poignard, une

charge de poudre, un fusil, constituent pour celui qui a conscience de ne pas avoir sa part du gâteau, une force potentielle, un moyen d'action différé qu'il est puéril de rejeter. Ce réflexe, Paco l'avait reconnu dès l'adolescence ; cela lui venait du fond des siècles. Chez cet homme pacifique, rien du « pacifiste bêlant » ; rien non plus de belliqueux dans ce fauve énergique : à son niveau, il avait le sentiment de représenter une force avec laquelle il fallait compter.

Son pays n'était qu'une jungle, les droits les plus élémentaires y étaient bafoués. Que ne lui avait-on refusé au cours de l'existence ? Les chaussures de ses gosses, la dignité, parfois même, le pain. Sa condition justifiait un état d'éveil permanent ; c'est le lot des déshérités...

Le pêcheur suspendit son exposé, absorba une gorgée d'alcool et fit claquer sa langue. Sur quoi, il resta un instant silencieux et morne ; puis, sur la demande du commissaire, il reprit la relation de son exploit :

Il était en face de la fonderie, à un mille de la côte ; le soleil était déjà haut. Alors que ses hommes étaient encore sous le pont, il avait senti une secousse et s'était aussitôt retourné pour voir la mer se refermer sur une espèce de méduse multicolore : le bateau avait pris de la gîte, de grosses bulles étaient remontées en surface. Lorsque ses hommes, surgissant de l'écoutille, s'étaient penchés sur la lisse, la méduse avait déjà disparu. A tribord, deux filins avaient lâché ; le filet était endommagé.

De prime abord, il n'avait pas compris ce qui s'était passé ; dans l'espace d'un éclair il avait évoqué le serpent de mer, les tritons de la légende, les mines mouillées par les guerriers et, dominé par sa curiosité, avait aussitôt entrepris de remonter le filet. Ses hommes en avaient tout d'abord tiré cinquante mètres - dans un bel état, foi de boscot ! Les ralingues tenaient bon mais entre elles, ce n'était que charpie. C'est alors que l'épreuve avait commencé : la gîte augmentait, les hommes ne pouvaient plus virer ; il avait fallu reprendre l'opération, passer les ralingues à hauteur de l'étrave : de cette façon, ils avaient pu embrasser à peu près trente mètres, frapper des palans sur les manoeuvres et, en cours de levage, les ressaisir par portées successives.

A l'instant où la charge était apparue en surface, lui, Paco, était seul sur l'étrave à pouvoir la contempler ; les trois hommes étalaient comme des forcenés. Ce qui était apparu à ses yeux l'avait tout d'abord

suffoqué : un corps cylindrique, un « truc » tout en long qui se terminait par des ailerons carénés - la ralingue avait croché dans ces ailerons du diable - puis, un gros morceau de tôle qui adhérait au filet ; enfin, un peu plus bas, des fils de couleur claire qui pendaient à la verticale ; pas de méduse...

Il avait eu cinq secondes d'hésitation. Ce poisson de plusieurs mètres, cette forme idéale munie d'ailerons métalliques, ne pouvait être qu'une bombe ou une torpille. Son sang n'avait fait qu'un tour ; il s'était retourné vers ses hommes et avait donné libre cours à sa première impulsion : « Affalez ! ».

Eh oui, affalez !... Affalez, étouffez, camouflez le mystère ; ce qu'il y a là est trop précieux pour un homme aux abois depuis sa naissance. Laissez glisser cette charge de poudre, rendez les armes à la mer ; elles y vivront dans mon secret. Faiseurs, forbans, en garde ! Je suis un homme loyal et redoutable... Af - fa - lez !...

Les hommes avaient laissé retomber la charge et le filet. « C'est un bout de ferraille, avait proclamé Paco, un énorme bout de ferraille, encore une de ces saloperies qui ne vous valent que des emmerdements ». Sur quoi, il avait frappé l'extrémité de la ralingue sur un bidon vide et avait balancé le témoin par dessus bord. Cap sur la côte, il avait vu l'incendie à l'intérieur des terres. De retour au port, il avait appris qu'un avion s'était écrasé ; c'est alors qu'il avait fait le rapprochement.

Dans le village, les ragots les plus invraisemblables circulaient, la *Guardia Civil* organisait les secours, le téléphone fonctionnait : des débris enflammés s'étaient abattus sur un territoire assez vaste. Au milieu de l'après-midi, la terre brûlait toujours ; les hommes du village étaient sur les lieux du sinistre. Sans considération pour l'intrépidité de ses actes - car à vrai dire il mesurait mal les risques qu'il encourait - Paco avait embarqué un nouveau filet, prié son neveu de monter à bord et mis le cap sur le témoin : ses deux autres marins étaient « dans la nature ».

A ce point de l'exposé, la clé tourna dans la serrure. Ruiz se retourna d'un trait : dans l'entrebâillement de la porte, La Paz s'ébrouait ; une bouffée d'air glacial leur parvint du palier.

- Bonjour, vieux frère ; referme vite cette porte et mets la clé à l'intérieur.

- Bonjour à tous.

La Paz dévisagea longuement le pêcheur et s'empara du siège qui lui était réservé.

- C'est lui, le phénomène ? dit-il en lui donnant une petite bourrade. Bonjour, vieux frère !

Ruiz expliqua :

- C'est La Paz, le gars de Malaga, tu peux continuer.

Paco se frictionna le menton :

- Eh bien, où est-ce que j'en étais ?...

De retour au port, le lendemain matin à cinq heures, il était allé réveiller ses hommes ; couchés tard, ils n'étaient guère disposés à travailler. Les renforts affluaient, les villageois s'égaillaient. Déjà, le patelin était méconnaissable ; alors, Paco avait senti le vent, évalué la situation ; alors, il était allé faire sa déposition.

Muselée, la presse espagnole n'avait rien laissé filtrer de l'accident. Seuls, les habitants de la région étaient à même d'évaluer l'importance des choses. L'ampleur des moyens mis en oeuvre par les forces américaines suscitait de nombreux commentaires. Plusieurs centaines de militaires quadrillaient un vaste territoire, établissaient des barrages, assistaient la population. Armés de compteurs Geiger, les spécialistes avaient assez rapidement découvert trois engins : l'un à proximité de l'avion, le second à quelque faible distance, le troisième en direction de la mer. Par endroits, les terres cultivées étaient radioactives : à l'impact, une amorce avait explosé, détériorant les revêtements et libérant la matière fissile. La trajectoire définie par les emplacements des trois engins retrouvés laissait supposer que le quatrième s'était abîmé en mer ; tout le monde se demandait si l'enveloppe avait résisté. Dans les sphères madrilènes, le pessimisme était grand : il y avait eu des mots entre bailleurs et locataires. Déjà, des esprits chagrins condamnaient tout le sud de l'Espagne à une contamination définitive. Naturellement, les gens de Palomarès et de la bande côtière étaient les premiers intéressés : déracinés, déplacés, encadrés par la Guardia Civil, ravitaillés par les Américains, à l'abri des contacts extérieurs et des ondes étrangères, ils vivaient dans une poignante interrogation. Londres, Monte-Carlo, Paris, Moscou cornaient certes les nouvelles mais le désordre local faisait obstacle à l'information.

Les équipes qui venaient de l'intérieur découvraient une population en grand état d'innocence. En fait, tout ce que le petit peuple avait appris au cours des quinze premiers jours lui était venu de sa jugeote et de son sens de l'observation. Peu à peu, Paco avait pris conscience de ce sur quoi il avait mis la main. Le lendemain du sinistre, il avait aperçu Pilate, en rentrant, à cinq heures du matin ; celui-là, il y a bon temps qu'il le voyait venir avec ses gros souliers. Loin de l'abattre, la curiosité du gardien avait eu pour singulier effet de le revigorer. Il se sentait moins seul ! Quant à son neveu, il en répondait comme de lui-même.

- Pourquoi as-tu tant tardé, s'informa le Catalan ?

Paco eut un sourire de vieux renard désabusé. Le temps ne comptait pas ; plus il devenait conscient de l'énormité de sa trouvaille, plus il était porté à la prudence. Les recherches s'interrompaient, reprenaient ; tout ce fourbi marchait par alternances : il attendait que le village reprît son visage habituel pour faire quelque chose ; mais quoi ? De toute manière sa cachette était introuvable ; il gagnait à attendre. S'il était un vieux bonhomme à qui la grâce avait été donnée d'une si grande familiarité avec la mer, c'est que la providence en avait ainsi décidé, c'est qu'elle lui avait dévolu ce rôle en raison même de ses qualités, c'est donc qu'il avait assez de nez pour trouver un débouché.

Merveilleuse confiance ! Cet homme simple avait une stupéfiante assurance ; pâte vierge blindée contre les intempéries, il se riait des difficultés. Jef ne se lassait pas de l'écouter. Lorsqu'il a su se garder des vents frelatés, lorsqu'il a survécu à la vague d'abêtissement qui sévit sous l'étiquette du modernisme, l'homme a parfois conservé des vertus apparentées à celles des autres mammifères, nos frères. Les intuitifs ne retiennent rien qu'ils n'aient secrété ou découvert par eux-mêmes ; ils réinventent la vie : tout devient simple en leur présence. Jef observait une fois de plus ce phénomène et s'en réjouissait.

- Ainsi, vous aviez mis le cap sur le témoin, fit-il.

C'est bien ça : en quittant le port de Garrucha, dans l'après-midi, le jour de l'accident, Paco avait effectivement mis le cap en direction du témoin, en direction du bidon abandonné quelques heures auparavant. Son neveu était à bord - un gars de vingt-trois ans qu'il avait récupéré chez lui alors qu'il était encore enfant. Au loin, la terre brûlait ; presque tous les

hommes de Garrucha étaient allés prêter main-forte à ceux de Palomarès ; ses deux marins s'étaient enrôlés dans une équipe. Lui, Paco, était intimement convaincu qu'il avait une tâche plus importante à accomplir. Lorsqu'il avait « poussé », le port était désert ; tous les pêcheurs étaient sortis pour récupérer les parachutistes.

Les républicains espagnols de cette génération sont incorrigibles. A des titres divers, ils ont connu la subversion, les maquis, la prison. Une bombe ! Lorsqu'on tient, depuis vingt ans, en réserve - bien graissé sous la paille - un poignard clair et un fusil, peut-on raisonnablement abandonner une bombe qui vous vient en ligne directe du paradis ? Quelle inconséquence !

Il avait mis à bord deux palans et deux mâts de charge afin de répartir l'effort sur les deux bords et de stabiliser ainsi son bateau ; il avait libéré les deux poupées du guindeau, frappé deux rappels sur le pont. Ses deux mâts de charge, courts et massifs, dépassaient à peine le plat-bord ; c'est sur ces deux mâts qu'il comptait pour saisir le « berlingot ».

Une fois sur place, ils avaient bataillé pas loin d'une heure pour hisser le chargement au niveau de la surface. Son neveu avait alors plongé dans l'intention de frapper deux filins sur l'engin mais il était aussitôt remonté à bord pour expliquer ce qu'il avait vu : d'abord, la bombe, bien saisie par la ralingue coincée dans l'évidement d'une ailette ; à côté, la plaque de tôle adhérent au filet par des aspérités et au-dessous, une énorme méduse, une méduse bariolée. Aucun doute, cela ressemblait à un parachute : un parachute qui devait être en torche avant de toucher le plan d'eau.

Tout s'expliquait. Paco comprenait enfin pourquoi son filet n'avait pas été traversé par tout ce fourbi en chute libre ; c'était vraisemblablement une chute amortie, contrariée, d'où ces épousailles avec le filet.

Au cours d'une deuxième plongée, son neveu avait frappé un bout sur le parachute afin de pouvoir le remonter. Au cours d'une troisième plongée, il avait - non sans précautions - frappé ses deux filins sur le cylindre puis, de retour à bord, aidé Paco à saisir la charge sous la quille : trois tours d'un côté, trois tours de l'autre ; rude boulot !... La « chose » était bien prise au centre de gravité ; le bateau s'était enfoncé mais restait stable. La mer était toujours déserte, le soleil déclinait. Tout ce fourbi

devait peser pas loin d'une tonne. Alors le gars avait encore plongé une quatrième fois pour dégager la ralingue de l'évidement dans lequel elle était enserrée - chaque fois qu'il plongeait, il faisait un signe de croix.

Grâce à cette dernière ma oeuvre, Paco avait enfin pu abandonner sur place la plaque de tôle, le bidon vide et le filet ; c'est tout ce qu'il désirait. Sur quoi, il avait mis le cap franchement au sud-est pour s'éloigner de la côte et, à l'entrée de la nuit, fait route en direction du cap de Gata où il avait repéré une planque idéale. Voilà.

La Paz se frotta énergiquement les joues :

- Tu craignais pas qu'il te saute à la gueule, cet engin du diable ?

Naturellement, Paco craignait bien quelque peu de faire un trou dans l'eau avec cette torpille au derrière mais allez donc penser à tout !

Neuf heures plus tard, il avait mouillé par huit mètres de fond sous la pointe de l'îlot, au nord de l'anse de Los Esculos et, juste avant le jour, repris son poste dans le port de Garrucha. La plupart des pêcheurs étaient rentrés, un destroyer de la Marine espagnole croisait à proximité ; les bateaux américains, eux, n'étaient pas encore arrivés. Paco dévisagea le Français avec un air inquiet :

- C'est pas bien loin... Trente milles du lieu de la catastrophe... avec des appareils électriques, ils pourraient la repérer ? Pas vrai ?

- En passant au-dessus, sans aucun doute, grogna Jef, mais il faut croire qu'ils n'ont pas eu loisir de s'en approcher. Es-tu déjà retourné à cette crique ?

- Une fois seulement.

- Il y a longtemps ?

- Avant-hier ; je relevais des nasses par là. J'ai mis pied à terre : mon nylon - le témoin - était toujours fixé sur le même rocher.

- Tes hommes étaient à bord ?

Paco sourit de l'absurdité de la question.

- Non, mon neveu seulement... Le pauvre vieux, il ne songeait qu'à ses parties génitales : la radioactivité, tu comprends...

Alors, reprit-il après un instant de méditation, ils ne peuvent pas la repérer, cette machine atomique ?

- Le passage est-il étroit ? questionna Jef.

- Très étroit : avec leurs gros bateaux, pas moyen de s'approcher ; mais il y a les avions...

- Si elle est bien par huit mètres de fond le repérage par avion est impossible.

- Alors, on la laisse là ?

- Non, il faut la déhaler plus loin...

Un clocher piqua la première heure du jour. Les Espagnols considéraient Jef avec insistance : chacun songeait au nylon frappé sur un rocher, aux testicules du neveu, aux techniques modernes de détection. Amorcé ou pas, un tel objet donne à réfléchir.

- Et où diable veux-tu la déhaler ? fit Gallego.

- A Malaga.

- A Malaga ?... Mais t'es cinglé !

- Laisse-moi faire, j'ai mon idée.

La Paz avait gonflé ses joues.

- Malaga ! dit-il. Il y a du monde à Malaga ; et puis, c'est pas la porte à côté ; et puis, il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps... Tous les poissons du port vont crever.

- *De acuerdo*, bougonna Jef ; j'y ai bien pensé.

Gallego arrêta le dodelinement qu'il imposait à sa tête s'inquiéta :

- Il faut donc transporter cette bête malfaisante Malaga ?... Qui pourrait bien faire ça ?

- Moi !

Paco s'était frappé la poitrine.

- Non, objecta le commissaire ; l'enquête n'est pas achevée, elle passe par toi. Excuse-moi, mon vieux : tu ne peux pas.

Le pêcheur taquina sa moustache.

- Alors je n'en vois qu'un : El Rubio.

Ruiz se rembrunit.

- Celui de Roquetas ?

- No, ricana le pêcheur ; trop léger !

- Alors ?

- Celui d'Adra qui était en tôle avec moi ; il est au Registre de Malaga depuis quelques années. Interroge discrètement les copains du coin, tu m'en diras des nouvelles. La Paz intervint :

- Je le connais ce bonhomme.

- Un type solide, reprit Paco, un vrai ; en 39, il a tenu trois jours entre les mains d'une bande de salauds qui voulaient le faire parler...

Il fit claquer l'ongle de son pouce sous une dent :

- Pas un mot ! ...

- Dispose-t-il d'un bateau ? questionna Jef.

- Oui, fit La Paz ; c'est un pêcheur. Mais il est peut-être un peu gros, son bateau.

- T'en fais pas, objecta Paco, il peut se mettre sous le vent de l'îlot. Quant à la distance, ça ne compte pas : quand on a fait mauvaise pêche, on reste en mer, pas vrai ? Le temps d'aller de ma planque à Malaga. Moi, j'ai mis neuf heures pour y aller, mais j'ai pas beaucoup de puissance ; il lui reste douze heures de route à dix noeuds : les nuits sont encore longues. A propos, bougonna-t-il à l'adresse de l'étranger, tu nous as pas dit ce qu'il doit en faire de ce... « suppositoire ».

Il y eut un rire bref.

- Vous l'affalez dans le port, dit Jef.

- Au fond du port ? s'inquiéta La Paz.

- Au fond du port, enchaîna l'étranger ; à l'emplacement des chalutiers. Nous attendrons un cargo en partance pour Marseille.

Enrique fit claquer sa langue et s'esclaffa :

- Parce que... tu comptes mettre ce damné machin sur un cargo ?

Jef eut un petit rire.

- Ne t'inquiète pas.

Un nouveau silence s'établit ; les quatre Espagnols prenaient la mesure de l'opération. Soudain, Jef toucha discrètement l'épaule de Gallego et lui dit en français :

- A propos, que pourrait-on faire pour les dédommager ? La question avait à peine effleuré l'esprit du Catalan ; il regarda Jef comme si on l'avait tiré d'un songe.

- On peut monter à deux millions de pesetas, reprit l'Eurasien, ça va ?

L'expression d'Enrique Gallego tourna d'abord à la stupeur ; puis, l'homme eut un rictus de fauve blessé ; un éclair de folie passa dans son regard. Jef le vit serrer les poings, se lever et, progressivement, reposer ses

deux poings encore crispés sur la table. Sur le visage de son vieux compagnon de détention, la fureur fit soudain place à un atroce mélange de douleur et de pitoyable jovialité ; ses deux mains se portèrent sur ses joues crevassées :

- *Ton-te-ri-a* ! lâcha-t-il dans un rire qui lui vint comme un sanglot.

Les convives avaient suivi la scène, deviné le drame naissant.

Le pêcheur s'informa :

- *Perras* !... (*note* : Du fric !...) grailonna-t-il dès qu'il eut reçu les mots lâchés en vrac par son compatriote ; mais il n'a rien compris, le frère ! *Nosotros*... commença-t-il, véhément.

Le vent du nord, ça n'en finit pas. A force de souffler, ça vous déforme. A la longue, on en vient à se frotter à lui par plaisir ; le travail pour la joie qu'il procure, le sport pour le bien-être qu'il engendre. Au bout de quelques années, cela tourne à la perversion : toute notion de redevance disparaît ; les poissonniers en profitent et raflent le produit de la pêche à vil prix. Cette race de pêcheurs est faite de poires... De poires ou de seigneurs authentiques ?

Jef l'interrompit d'un geste.

- Je sais, je sais, je rencontre trop de filous ; j'en avais oublié ce qu'était un homme. Je sais, bon Dieu, je sais ; l'argent pourrit tous les rapports humains. Mais, sapristi, vous prenez le risque de couler le rafioteur !...

- Eh bien, si nous le coulons, le rafioteur, tu nous le remplaceras, pas vrai ?

Le pêcheur tendit ses mains à travers la table.

- Tope-là !...

Jef s'empara de ces mains.

- ...Et pas d'arrière - pensée.

Dieu merci, c'étaient des mains d'ouvrier.

La Paz versa de l'alcool dans les verres. Ruiz ajouta de l'eau. Gallego alluma une cigarette et pria Paco de poursuivre ses explications.

- Où est-ce que j'en étais resté ?... Ah oui : El Rubio... Son bateau est costaud. Je la croyais plus lourde, cette bombinette ! Ça fait peut-être une tonne, peut-être même un peu moins ; une fois qu'elle a été déchargée, c'était plus facile : mon rafioteur s'est bien enfoncé quelque peu mais baste, il en a vu d'autres. Le nylon que j'ai frappé sur mes deux filins est camouflé

au pied du rocher ; c'est exactement à l'aplomb et au sud du deuxième îlot. Il aura qu'à embarquer des nasses pour ramener des crevettes cette nuit-là... Il les aura dans ses cales avant de quitter le port, bien sûr, ses crevettes ; où prendrait-il le temps de les pêcher ? Il en aura à tout casser pour huit heures à y aller, pour une heure à fixer le damné truc sous la quille et pour douze heures à revenir. En poussant à neuf heures du matin, il peut affaler le « berlingot » dans le port de Malaga avant le point du jour ; y aurait quand même intérêt : deux mâts de charge sur les côtés, avec des « bouts » qui passent par en dessous, ça vous fait une drôle de bouille !...

La Paz était sceptique.

- S'il arrive sur les cinq six heures, reprit Paco, y a pas d'inconvénient... Il pourra même l'affaler au quai des chaluts, sa bombinette, à l'emplacement qui lui est normalement affecté. Il y a six mètres de fond par là ; c'est suffisant : l'eau du port est dégueulasse, on peut pas voir aussi bas. Il n'aura qu'à filer le bout et frapper un nylon sur la base d'un anneau, juste à la surface...

« Mais ça ne me dit toujours pas comment tu vas t'y prendre pour coller ce machin sur un cargo.

- C'est plus les oignons, objecta La Paz ; il est déjà pas prudent que tu sois là.

- D'accord, fit Paco avec un rien d'humeur, exagérons rien. Il faudra bien la tirer de là, cette crotte au chocolat ! Jef adressa à l'Andalou un signe de connivence :

- Dans ton secteur, dis-moi, disposerais-tu de quatre amateurs de pêche sous-marine ?

- Donne-moi quelques jours.

- Quel genre d'homme est le pêcheur dont vous parliez ?

- El Rubio ? Le type même du père tranquille.

- Libéré de toute surveillance, j'espère ?

- Son passé remonte à vingt ans.

- Il devra faire des travaux sur son bateau ; penses-tu que tu obtiendras son accord ?

- Des travaux ?

- Je dirais même, des détériorations : cinq puits, cinq puits dans les cales montant au-dessus de la ligne de flottaison.

- Il faut trouver le bateau ?

- Il faut trouver le bateau.

La Paz se fourragea les cheveux.

- De plus, reprit Jef, il devra mettre à bord, quelques heures avant l'opération, un groupe électrogène et cent kilos de batteries.

- J'espère que ça marchera, murmura La Paz... Mais il faut que je lui en parle, c'est certain.

- Rassure-toi, poursuivit Jef, les dégâts sont facilement réparables.

Ruiz fit observer qu'il serait préférable de convoquer El Rubio afin de lui donner toutes ces explications de vive voix. Jef déclina l'invite : il prenait un avion le soir même à Malaga.

La Paz trancha la controverse ; il se faisait fort de transmettre les consignes : de toute façon, El Rubio ne pouvait rien entreprendre s'il n'était efficacement assisté.

- Je crois bien, dit-il en conclusion, que je ne le lâcherai pas d'une semelle ce jour-là.

- Ah, ah ! gloussa le Catalan dans un élan de gaîté, j'ai l'impression que nous tenons déjà un volontaire.

- Laisse-moi faire, bougonna l'Andalou.

Ravi de ce qui se préparait, Jef reprit le déroulement de son plan :

- Il doit prendre le « zinzin » sous sa quille et l'affaler à hauteur du cargo chargé de le transporter...

- Comme tu y vas ! soupira le commissaire.

Paco suffoquait. Gallego fut pris d'un rire effréné. La Paz attendait, bouche bée.

- Doucement ! intervint Jef que cette réaction prenait au dépourvu. A leur tour, les plongeurs devront le fixer au cul du cargo ; je vais vous donner tous les détails et vous verrez qu'il n'y a pas de quoi s'amuser

« Cinq puits ont été établis sous le pont. A l'intérieur des puits, la coque a été percée ; l'eau s'est engouffrée dans les puits jusqu'à la ligne de flottaison ; quatre puits laisseront passer des fils d'acier...

L'horloge du clocher marqua deux coups. Jef arrivait au terme de ses explications. La Paz vida son verre et se leva ; il était visiblement épuisé.

- Messieurs, je dois reprendre la route.

Pris de court, Jef qui n'avait pas vu passer l'heure, fit quelques pas.

- A propos, dit-il, demande donc au Rubio de te procurer dès demain primo : sa hauteur sous barrots et son tirant d'eau en charge - ça c'est pour la hauteur des puits ; secundo : les dimensions exactes de sa grande écouteille - ça c'est pour calibrer le berceau du groupe électrogène.

La Paz tira son carnet de sa poche et nota les deux rubriques.

- Quant au stockage du matériel, reprit Jef dès que l'Andalou eut terminé, tous les emballages seront parfaitement étanches, y compris celui du groupe électrogène, évidemment. En attendant le jour J, vous pourrez couler tout ce fourbi au fond d'une crique.

- Je crois bien que nous avons vu l'essentiel, dit le commissaire.

Il se leva et se détendit, visiblement satisfait.

Pour capter l'attention de l'auditoire, Gallego tendit ses deux mains en avant :

- Donc, nous avons encore deux ou trois questions à résoudre. Rendez-vous dimanche en huit dans la banlieue de Madrid pour le repas de midi. Je propose le restaurant Las Chuletas, sur la route de Barcelone ; d'accord ?

Tout le monde approuva.

Paco se leva et s'étira comme s'il sortait d'un rêve :

- C'est égal, grogna-t-il, vous me ferez faire un mauvais sang du diable ; moi, j'aime pas vous laisser foncer dans ce machin-là sans être avec vous.

Ruiz pointa deux doigts en direction de la porte et lâcha dans un rire :

- Paco, c'est l'heure du lit... Nous allons retourner à Garrucha, pas vrai ?

Puis reprenant son sérieux :

- Nous y allons tous, d'ailleurs. Il serra les mains à la ronde.

- A dimanche en huit, les amis... Laissez la clé sous le paillason.

Il s'éclipsa dans la pièce voisine.

Paco s'approcha de l'étranger et lui posa les mains sur les épaules :

- Eh ben, mon vieux, à une autre fois.

- *Adios*, Paco.

Ils s'embrassèrent.

La Paz eut un sourire angélique et prit congé.

- A demain, lança Jef. Je te revois une dernière fois après ton boulot.

Dix minutes plus tard, Enrique Gallego franchit la porte à son tour.

- A tout à l'heure, dit-il ; je t'attends devant *los correos*. Jef et le Catalan rejoignirent Malaga en passant par Grenade.

CHAPITRE II

Décidément, le printemps agissait ; à son retour d'Espagne, Jef trouva un nouveau message dans son courrier. Sumardjo le pria de lui accorder une entrevue à Genève ; c'était la première fois que l'Indonésien le convoquait.

La veille, le « Zoulou Golf » avait décollé pour Karachi. Jeanne était entièrement disponible ; Jef avait profité de l'aubaine pour dicter du courrier jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Au saut du lit, il consulta sa montre-calendrier : 24 mars ! Assurément, la terre tournait sur elle-même à une allure endiablée. Il arriva à Genève en fin de matinée.

A la rue du Mont-Blanc, Sumardjo lui fit un accueil empressé. La nouvelle n'avait aucun caractère d'urgence mais elle dépassait, par contre, en importance, la plupart des sujets que les deux organisateurs avaient eu jusqu'alors loisir d'aborder : il s'agissait de la Chine.

Dans le pays du soleil levant -- centre virtuel de toute subversion - un vaste mouvement se préparait. Le conflit idéologique qui opposait les partisans de Mao Tsé-toung à la ligne soviétique tournait à l'antagonisme - un antagonisme interne qui risquait d'avoir de sérieuses répercussions sur l'ensemble du mouvement révolutionnaire. Après plus de quinze ans de pouvoir, un certain mandarinat s'était installé dans les milieux dirigeants. Des personnages importants tels que le secrétaire général du Parti et le président de la République lui-même s'effrayaient de l'intransigeance révolutionnaire de l'aile marchante : Mao Tsé-toung avait été évincé et, depuis quelques mois, préparait son retour en collaboration avec le maréchal Lin Piao ; son plan consistait à réorganiser les Gardes Rouges, à faire appel à la jeunesse, aux masses ouvrières et rurales, à diriger toutes les forces populaires contre l'appareil du Parti noyauté par des gens qui - selon Klausewitz - versaient dans le « révisionnisme ».

L'affaire remontait à décembre 58. Au cours de la réunion du comité central qui se déroulait à Wuchang, Mao Tsé-toung avait été mis en minorité et écarté du pouvoir au profit d'une équipe dirigée par Liu Shao-chi et Teng Hsiao-ping. Déchu de la présidence de la République, il s'était alors, à défaut de pouvoir, contenté d'exercer sa colossale autorité dans

tous les domaines soumis à son influence ; nombreux étaient encore ses partisans dans tous les rouages de l'appareil, tant au niveau du Parti qu'à celui du gouvernement.

Après le vingt et unième congrès de l'Union Soviétique - en janvier 59 - un groupe favorable aux thèses de Moscou avait élaboré un programme dans l'intention de renverser le comité central du Parti chinois ; quelques mois plus tard, le maréchal Peu Ten-huoi - membre influent de ce comité - avait été limogé. De 60 à 65, le conflit Moscou-Pékin avait eu des répercussions considérables sur la politique chinoise ; c'était une forme moderne de l'éternelle contradiction qui oppose l'un à l'autre l'instigateur et l'exécutant - dans le cas considéré : la masse ouvrière et le groupe dirigeant. La nation tout entière prônait la Grande Révolution mais la nouvelle classe au pouvoir ne montrait guère de hâte à la réaliser. Après l'échec partiel du « bond en avant » et la mise en minorité de son promoteur, Liu Shao-chi - le nouveau président de la République - et Teng Hsiao-ping - secrétaire général du Parti -- s'étaient efforcés de gouverner un pays dorénavant soumis à des courants contradictoires ; les partisans de Mao Tsé-toung s'étaient lancés dans un vaste programme d'agitation ; de leur côté, les majoritaires n'osaient avouer ouvertement leur souci de conserver des relations normales avec l'URSS post-stalinienne. Conséquence : les rapports avec Moscou se détérioraient. Armés d'un programme révolutionnaire intransigeant, les Gardes Rouges ne cachaient plus leur intention de gagner les masses prolétariennes et de les orienter contre les cadres des syndicats et du Parti qui, au pouvoir depuis trop longtemps, devenaient - ô paradoxe - des conservateurs d'un type nouveau, affichaient - ô insondables contradictions - un comportement comparable à celui d'une nouvelle classe bourgeoise.

Dans ses conclusions, Klausewitz se départissait de toute prudence : « Derrière Liu et Teng », disait-il, « la nation tout entière risque de suivre la voie tracée par Krouchtchev au vingt et unième congrès ; le pragmatisme des dirigeants engendre un retour au passé ».

Déterminé à freiner cette évolution - qui était à ses yeux l'équivalent d'un reflux - Mao Tsé-toung avait, au début de l'automne, abandonné Pékin pour Changhaï où la section du Parti lui était favorable. A Pékin, le comité central versait dangereusement dans le

« révisionnisme ». Depuis quelques semaines, les efforts du groupe de Changhaï contre celui de Pékin prenaient l'aspect d'une reconquête des positions perdues par Mao Tsé-toung et Lin Piao. Après une éclipse forcée de sept années, l'organisateur de la Longue Marche s'apprêtait à reprendre la direction d'un nouveau mouvement qu'on appelait un peu partout « la révolution de la civilisation ». Un comité chargé de ce mouvement avait été créé ; Chen Po-ta - proche collaborateur de Mao - en assurait la direction.

A l'heure où Klausewitz établissait son rapport, les conditions de succès étaient encore loin d'être réalisées mais l'heure approchait où Lin Piao allait être en mesure de déclencher le mouvement. Il fallait s'attendre à une opération d'envergure. Avant la fin de l'année, la Chine risquait de devenir le théâtre d'une action d'éclat. Les consignes reçues par les Gardes Rouges étaient de rallier les troupes citadines et paysannes, d'isoler les cadres, bref, de gagner le grand nombre éternellement voué à la crainte et à l'irrésolution.

Saint Just n'eût pas choisi une autre tactique.

Cela devait commencer, de l'avis de Klausewitz, par l'éviction de tous les responsables délibérément soumis à la direction des syndicats et du Parti ; il priait Jef de patienter ; les événements qui se préparaient pouvaient tout remettre en balance : ce qui lui avait été refusé pouvait, à terme, être reconsidéré par une nouvelle équipe soucieuse de renforcer son influence auprès des mouvements de libération qui s'organisaient un peu partout dans le tiers monde. En Chine, la révolution a été conduite par les paysans ; Lin Piao comptait essentiellement sur les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine - qui sont les régions rurales du tiers monde - pour assurer le triomphe du socialisme planétaire. Selon toutes prévisions, le mouvement d'épuration devait s'étendre aux forces armées : le limogeage du chef d'état-major était l'affaire de quelques semaines, la purge menaçait d'être sévère dans l'aviation où une tendance hostile aux thèses de Lin Piao se manifestait ; les conseillers chargés d'étudier l'opération proposée par Jef - et le président lui-même - allaient, selon toute vraisemblance, céder leurs places à des gens plus entreprenants. Klausewitz ne désespérait pas d'obtenir gain de cause avant la fin de l'année ; il fallait patienter.

Jef n'avait soufflé mot pendant tout cet exposé. Dans le conflit Moscou-Pékin, les interactions ne lui avaient pas échappé. Quelle qu'ait été son innocence lors de son voyage à Canton, il savait, depuis la dernière tentative de Klausewitz, qu'il était vain d'attendre une assistance quelconque de la Chine officielle. D'ailleurs, le rocambolesque événement de Palomarès tournait à son avantage : il pouvait dorénavant s'en tenir aux règles qu'il s'était initialement fixées et renoncer à toute intervention compromettante.

Justifier la provenance d'un engin atomique était malaisé ; exposer le fournisseur à un choc en retour était impensable. La bombe de Palomarès, elle, avait au moins l'avantage de figurer sur les fichiers du Pentagone : elle était de construction américaine, personne ne pouvait en douter.

Jef fit observer à Sumardjo que la structure de son instrument de combat lui laissait effectivement le loisir de patienter quelque temps. Mais il eut à coeur d'émettre quelques réserves quant aux chances ultérieures de la Chine révolutionnaire ; déjà, ses excès - où tout au moins ce qui était considéré comme tel par les tenants de l'« autre communisme » - lui valaient la défiance et parfois même l'hostilité de la plupart des dirigeants de la subversion en Amérique latine, les mouvements africains lui échappaient, ceux de l'Asie ne comptaient guère sur son intervention. Qu'allait devenir son influence au lendemain d'une opération de la nature de celle que Lin Piao s'apprêtait à lancer ?

- D'ailleurs, dit-il, pour l'instant, leur argumentation laisse à désirer ; il est facile de prévoir les commentaires qui accueilleront le mouvement qui se prépare. N'en déplaise à Klausewitz - qui entre nous n'est pas près de renouer avec Moscou...

- Il y compte encore de nombreux amis...

- Le contraire m'eût étonné...

« Donc, n'en déplaise à Klausewitz, son « anti-révisionnisme » n'est pas très convaincant. Dans tous les pays du monde, le révolutionnaire cherche à s'adapter aux réalités de l'heure ; si Marx pouvait sortir de sa tombe, il est probable qu'il nous conseillerait de renoncer à de nombreux préceptes énoncés par lui-même au coeur du XIXe siècle et d'exercer notre intelligence à découvrir la méthode la mieux adaptée aux réalités

contemporaines pour assurer le triomphe de la révolution. L'essentiel est de ne jamais perdre de vue le but qu'on se propose d'atteindre ; tant que ce but n'a pas varié - toute supercherie écartée - la seule attitude cohérente est de s'accrocher des quatre fers à la dialectique : notre univers est en mouvement - ô Engels - faut-il le rappeler ?

- Il est quelquefois nécessaire de le rappeler...

- D'ailleurs, si l'on en juge par le rapport que vous venez de brosser, Lin Piao lui-même est en pleine contradiction avec le marxisme lorsqu'il prône l'encerclement des villes par les campagnes. Il est certain que dans les grands pays capitalistes d'Europe et d'Amérique, l'ouvrier des villes s'est laissé museler par les sujétions conjointes de la production de masse et des facilités de crédit ; le développement du capitalisme n'engendre plus le développement du socialisme : la théorie est en défaut. Dans un ordre d'idée apparenté, il n'est pas moins certain qu'en URSS ou en Chine, les privilèges liés à certaines fonctions ont amolli maints révolutionnaires. Que faut-il déduire de ces constatations ? Que Lin Piao est lui-même un révisionniste ? Je laisserai ce soin aux détracteurs de la révolution. Pour moi, le principe l'emporte sur sa formulation : n'est pas révisionniste le dialecticien qui fait usage d'une méthode inédite ; est, par contre, révisionniste - et fieffé mécréant de surcroît - le malin qui tire un profit très personnel d'une position éventuellement très orthodoxe.

« Ceci étant dit, je ne vous cacherai pas que ce que vous m'avez révélé aujourd'hui me procure - personnellement - une certaine amertume. Je n'ignore pas qu'il existe et existera toujours des contradictions, que même au sein d'une société socialiste, ces contradictions peuvent se transformer en antagonisme, voire déboucher sur la violence : Mao s'apprête lui-même à déchaîner un antagonisme violent dans la société socialiste qu'il a construite. Mais on aura beau m'expliquer que malgré la nationalisation des moyens de production deux classes sociales avaient subsisté, je trouve ça un peu fort en vinaigre, vous comprenez ? Une lutte de classes en régime socialiste ! C'est le bouquet ! Cela non plus, Marx - le romantique - ne l'avait imaginé. Ah, visions euphoriques ! De ma vie, je n'ai été aussi méfiant à l'égard de l'idéologie ! ...

« N'ayez crainte, allez ! reprit-il après un temps de réflexion, ça ne m'empêchera pas de faire face à mes engagements. Vous voyez, je n'ai même plus besoin de piquette pour rester mobilisé.

- Vous êtes amer !

- Non, je commence à me fatiguer d'avaler des couleuvres, c'est tout.

- Ce n'est pas très digeste, en effet... Ah ! ce siècle marche à pas de géant... Moi, voyez-vous, je crois toujours au rêve de Prométhée...

Jef eut un faible sourire.

- Moi, je vais déjà procurer des avions aux maquis ; ce sera toujours ça de fait.

Son regard était triste. La voûture de son dos s'était accusée.

- Eh bien, dit-il pour sortir de la torpeur malsaine qui le gagnait, revenons aux choses pratiques : vous avez trois nouveaux dossiers à préparer ; trois navigateurs - ce sont les derniers. Voici les photos. Toutes les indications sont là, dans cette enveloppe. Comme d'habitude : passeports, licences professionnelles, permis de conduire, certificats médicaux. Je repasserai sans doute après-demain. Je vais faire un petit tour sur la côte... Mazette ! J'en ai bougrement besoin.

*

* *

Trois jours plus tard, il réapparut en effet. Les documents étaient prêts ; Jef les empocha et reprit un avion pour Bruxelles.

Il venait de passer deux épuisantes journées sur la côte en pure perte ; visitant tous les ports de Bandol à Villefranche, il avait fini par trouver l'homme qu'il cherchait - il suffisait d'y penser - dans une boîte de Saint-Tropez : le franc-tireur, l'adorable gaillard, spirituel et frondeur sur lequel il comptait pour acheminer le matériel en Espagne, avait tourné à l'épave.

Dès qu'il eut rejoint son bureau, Jef se mit en devoir d'entrer en relation téléphonique avec Djakarta ; il ne disposait que d'une heure avant

la clôture des vacances : l'entreprise s'avérait hasardeuse mais il n'avait pas le choix. A sa grande surprise, la radio le rappela presque aussitôt.

En Indonésie, la soirée s'achevait. Sur les consignes de l'Eurasien, l'opératrice de service à la poste centrale de Djakarta composa successivement les numéros d'appel de Northrup, de Fitzgerald et de Sakuraï. Peine perdue ! A la quatrième tentative, elle eut la chance de trouver Jamal El Azim qui venait de se coucher. En un rien de temps, le Syrien fut à la situation : Northrup était rentré de Nouvelle-Zélande le soir même et, selon toute vraisemblance, devait - sauf erreur - à cette heure, contempler une gorge bien faite, une fossette - qui sait ? - un regard extasié... Jamal reçut mission de battre la ville et la campagne, de ramener le galopin par les oreilles et de le coller, toute affaire cessante, dans le premier avion en partance pour l'Europe. La chose était urgente, le déplacement du Gallois risquait de durer cinq à six semaines, l'avion qu'il laissait en souffrance devait être repris dans un délai de quarante-huit heures par Durosier.

Jef raccrocha, consulta l'horaire de la TWA et pria Jeanne d'envoyer un « télex » à Fort-Lamy. Durosier devait se rendre à Robertsfield pour y attraper une correspondance et rejoindre Djakarta dans les meilleurs délais ; son avion entrait en révision partielle : Jef se proposait de le remettre lui-même en circuit dès son retour de Mexico.

Sur la huitième et dernière unité, les travaux s'achevaient. Très opportunément, la Danglobe - une petite compagnie de charter - sonnait l'alarme : à la veille du programme de Pâques, l'un de ses Starliner était gravement endommagé. Deux mois d'immobilisation : elle était condamnée à se démettre de ses contrats ou à louer un avion. Ravi de l'aubaine, Jef promit de la dépanner.

Trente-six heures plus tard, il reçut l'accord de Djakarta. Chalid s'était laissé fléchir : jouant son va-tout, Jef avait obtenu de la Danglobe un forfait alléchant. Il respirait enfin. Sept équipages, sept avions : Mohammed et Northrup pouvaient prendre quelques semaines de congé ; il disposait encore de six jours pour les préparer à la nouvelle aventure dans laquelle il s'apprêtait à les lancer. Six jours ! Il se promettait de les accompagner lui-même en Angleterre et de leur mettre le pied à l'étrier.

Le vendredi 1er avril, il devait passer au quai de la Tournelle, le 2, effectuer le vol d'essai du « Zoulou Hôtel » en compagnie de Khatib et d'un mécanicien de la Danglobe, le 3, rencontrer ses complices dans une banlieue de Madrid, le 4 enfin, rejoindre Fernando Rey à Mexico.

CHAPITRE III

Le temps était au beau ; le soleil culminait. Le courrier Londres-Madrid fit une prise de terrain banale.

Jef retrouva Enrique Gallego dans la salle d'attente.

« Madrid, coeur d'une nation mutilée !...

L'Eurasien perçut un vieux sanglot :

« Madrid, coeur de l'Espagne, bat

« avec des pulsations de fièvre.

« Si hier son sang bouillait déjà...

Le poème d'Alberti surgissait de l'oubli. Comme ces mots étaient usés !

Gallego prit le pérégrinateur par un bras et l'entraîna. A ciel ouvert, l'évocation reprit :

« O Madrid, n'oublie pas la guerre.

« N'oublie jamais que devant toi

« les yeux de l'ennemi sont là...

Jef chercha l'ennemi ; ses oreilles bourdonnaient. Vingt-cinq ans déjà !

« Madrid, que jamais on ne dise,

« que jamais on n'ébruite ou pense,

« qu'au-dedans du coeur de l'Espagne

« le sang en neige s'est changé.

Le soleil, déjà, culminait ; une fille rayonnante traversa la chaussée.

« Madrid sait comment se défendre

« à coups de pieds, d'ongles, de coudes

« à coups violents, à coups de dents...

Gallego désigna la voiture.

« Madrid, Madrid, coeur de l'Espagne...

Ils prirent la route de Barcelone et s'arrêtèrent au restaurant « Las Chuletas » où La Paz, Ruiz et le troisième homme les attendaient.

Au visage piqué de taches nombreuses, aux cheveux cuivrés, Jef reconnut le pêcheur proposé lors de la veillée d'armes andalouse. El Rubio lui fit assez bonne impression : encore l'une de ces carcasses rustiques,

l'une de ces caboches originales dont le sud de l'Espagne recèle un certain nombre de variétés.

Ils étaient seuls sur la terrasse ; les premiers contacts s'établirent, francs et discrets. Coupant court aux préambules. Ruiz donna le coup d'envoi : le patron de pêche, ici présent, acceptait de mutiler son bateau, de récupérer l'objet, de le mouiller dans le port de Malaga ; la bombe était toujours à sa place ; le nombre des initiés se réduisait à sept : lui-même, Pilate, Paco, El Rubio, Camallo, La Paz et Gallego ; bouches cousues ; un cargo mixte à destination de Marseille avait déjà frappé ses haussières à Malaga et s'en était allé : il fallait attendre le suivant.

Fausse alerte ! Jef fit une croix sur la table ; il y avait des éléments nouveaux. Les dispositions qu'il soulignait déjà, de la pointe de son couteau, éliminaient les techniques envisagées au cours de la nuit d'Almeria : il fallait renoncer au cargo. El Rubio pouvait se dispenser de mutiler son bateau ; plus de matériel à trimbaler : le plaisancier auquel on avait pensé croupissait dans la fange de Saint-Tropez. Par contre. Jef s'était assuré la complicité d'un homme d'une espèce assez particulière : un dilettante de la mer, une figure de proue de la vieille société britannique. Depuis quelque temps déjà, ce personnage défiait la vigilance du MI 6 et de la CIA. Sous les apparences d'un philosophe en vadrouille, il accomplissait, en marge de l'ordre établi, mille petits travaux indécents.

Ce type de vagabond est inclassifiable. Ces rentiers ambulants ont toujours un alibi valable. Les polices officielles ne leur prêtent qu'une attention passagère. Les agents, secrets renoncent à les contrôler. Allez donc contrôler un plaisancier ! Tantôt aux prises avec la mer qu'ils vont courtiser au large pour la mieux posséder, tantôt dans un port en retrait où ils somnolent pendant des semaines et des mois, ils sont toujours en règle avec les lois maritimes. Leur nombre s'accroît démesurément. Ils ont en commun cette banale et benoîte façon de ne rien faire qui dérouté les sédentaires besogneux. Ils payent taxes et redevances de bonne grâce, s'accoutrent volontiers de hardes multicolores, frappent un fanion personnel en bout de vergue, reçoivent les notables au gré des escales, se livrent aux décrassages les plus ingrats, bref, tiennent à la fois du romanichel et de l'homme du monde.

Celui dont Jef entretenait son auditoire était propriétaire d'une *barge*.

- Une *barge* ?

Ce mot qui surprenait le patron de pêche et que Jef était bien en peine de traduire, appelait une explication : une *barge*, un bateau plat, en quelque sorte une péniche.

Diabole !... Jef eut un rictus de désapprobation. Ne venait-il point de blasphémer en comparant à une péniche ce merveilleux hybride des mers du nord et des pays plats ? Taillée pour la mer ? La *barge* l'était sans aucun doute : trois siècles durant, elle avait transporté bois et froments d'une rive à l'autre. Au même titre que la tartane, elle pouvait être considérée comme bâtiment côtier, mais son fond plat et sa mâture amovible lui permettaient de se risquer à l'intérieur des terres, sur les fleuves et les canaux. Son gréement, d'une surface respectable, était un sommet d'ingéniosité. Deux dérives amovibles tenant lieu de quille lui permettaient d'affronter les plus gros temps. Selon l'inspiration du constructeur, cela jaugeait de cinquante à quatre-vingts tonnes, cela tenait bien la mer, cela montait au vent sous quatre quarts malgré une livarde aussi forte qu'un mât de charge et un embonpoint de chaland. Quand la mer divaguait, il fallait certes une présence à la barre mais deux hommes suffisaient pour accomplir toutes les manoeuvres. La trinquette était creuse, le tapecul accessible ; la grand-voile et le flèche basculaient sur un même plan. On réduisait la toile au moyen de cargues. Le tirant d'eau : quatre-vingts centimètres. La belle qu'on s'était mis en tête de flatter avait vingt-quatre mètres de long sur six de large. Les dérives remontaient au treuil. Un diesel de cent chevaux et une hélice de faible diamètre soutenaient la manoeuvre dans les ports et dans les chenaux. Jef était sous le charme : c'était le bateau rêvé pour une telle mission.

El Rubio buvait les paroles de l'étranger, Ruiz et La Paz avouaient leur ignorance ; à la description qu'on lui en faisait, Gallego reconnaissait une « baille » aperçue dans le port de Barcelone quelques années auparavant : deux joues, un nez épaté, un gros mât de charge mais le cul était rond.

Jef classa le sujet : c'était une *barge* hollandaise. Celle qu'il avait entrepris de décrire - car il ne doutait pas qu'El Rubio fît grand cas de la

silhouette qu'il devait aborder - battait pavillon britannique ; elle sortait d'un chantier de Margate et avait été baptisée « Fair Lady » : une dame sans âge, ma foi... construite en 1914 pour les beaux yeux d'un minotier. La dernière de même façon remontait à 1922 ; depuis lors, le renouvellement n'était plus assuré. « Fair Lady » était l'un des quatorze navires de même type qui figuraient encore sur les registres britanniques. Son propriétaire était titulaire d'un passeport établi au nom de Barbory ; héritier d'une charge trop honorable à son gré, ce vagabond préférait circuler sous un nom d'emprunt ; un homme de confiance l'accompagnait.

Ce que Jef évitait de souligner - parce que c'eût été faire carrière à une indiscretion gratuite - c'est que le porteur du passeport établi au nom de Barbory était un certain Northrup, indigne héritier d'un titre enviable en un monde livré à la crédulité ; c'est que ce pilote, employé à Djakarta, avait reçu consigne de se rendre à Hoo, à l'embouchure de la Tamise, pour y acheter une *barge* en excellent état qui cherchait acquéreur depuis plusieurs mois ; c'est que l'homme de confiance - embarqué au passage à New Delhi - était un certain Mohammed, pakistanais en disgrâce, réfugié sans aveu, mécanicien d'aéronautique en rupture de contrat ; c'est que le nouvel acquéreur avait passé quatre jours à faire enregistrer l'acte de vente, modifier le *load book* et le certificat de conformité cependant que le Pakistanais se familiarisait avec la machine. Ce que Jef taisait à dessein - parce qu'une telle confiance n'allait pas sans menus inconvénients - c'est qu'avant de se lancer dans cette nouvelle aventure - qui n'était à leurs yeux qu'un intermède plaisant - le « damné lord » et son diéseliste d'occasion avaient jugé prudent de passer deux jours en mer sous la conduite d'un vétéran pour y prendre une petite leçon de conduite ; Northrup avait, certes, une assez bonne connaissance de la mer, mais depuis le décès de son père, grand plaisancier fidèle à la tradition des tamisiers, il n'avait jamais retrouvé l'occasion de manoeuvrer une *barge*.

- Donc, ils seront deux à bord, questionna le commissaire.

- Deux, confirma Jef, mais s'ils connaissent la mer, par contre, ils n'entendent pas un mot de castillan.

- En quelle langue faut-il les aborder ?

- Barbory s'exprime assez bien en français.

- Ça me va, fit le commissaire.

El Rubio rappela à l'auditoire - mais il s'adressait surtout à l'étranger - qu'il transportait là, dans la doublure de sa veste, une carte côtière. Jef acquiesça d'un geste, remercia d'un regard cependant que, déjà, il rejetait la proposition : ce travail lui paraissait prématuré, les rendez-vous en mer exigent une grande précision, les surveillances conjuguées des vedettes douanières et des gardes-côtes contraignent habituellement les contrebandiers au respect de règles tactiques extrêmement précises ; un tel luxe de détails suppose une mise au point préalable, il y a là des facteurs incommunicables, Jef craignait de ne pouvoir transmettre tous les éléments du dossier : le patron de pêche et Barbory ne pouvaient se dispenser d'une rencontre initiale.

La *barge* avait quitté Hoo depuis trois jours déjà ; elle croisait à cette heure dans la Manche. Le « damné plaisancier » avait l'intention de couper droit entre la Bretagne et le cap Finistère, d'éviter les escales, de réduire sa toile à point voulu, de marcher au moteur si nécessaire, bref, de ménager au mieux les exigences de la mer et celles du calendrier. Selon toute prévision, il devait entrer en Méditerranée trois semaines après son départ.

Il avait consigne d'attendre la visite de Ruiz à Ceuta à partir du premier mai, le dimanche, le lundi et le mardi, pendant trois semaines, de midi à midi trente, dans la grande salle du Métropole. Jef exhuma une photographie de son portefeuille et la tendit au commissaire avec cette précision : « grand, mince, barbe claire, visage couperosé, oreilles en feuilles de chou » ; l'homme devait porter un pantalon anthracite, une veste garnie de cuir et déposer devant lui, sur la table, en évidence, un exemplaire de l'ouvrage intitulé : « Vingt mille lieues sous les mers ». Mot de passe (en français) : « Jules Verne est dépassé par le progrès ». Réponse : « Allons donc, Monsieur, il avait déjà tout inventé ». Après cette réplique anodine, Barbory devait régler sa consommation, se lever, tourner à droite en sortant, revenir sur ses pas et dire : « J'avais oublié mon bouquin ».

Le commissaire acquiesça : double sécurité.

Ce n'était là qu'un aspect minuscule de la vaste opération que Jef s'était mis en tête de mener à bien mais la moindre négligence pouvait à tout instant transformer son entreprise en fiasco. Il confrontait les éléments

en présence, prévoyait temps et contretemps, cherchait remède aux aléas, lubrifiait les rouages de sa machine infernale avec une minutie de laborantin ; pour tout ce qui touchait à l'Espagne, Gallego lui tenait lieu de mémoire.

La Paz pria le garçon de lui apporter une nouvelle carafe de *sangria*.

Jef reprit son exposé :

Au cours de cette première entrevue, le commissaire Ruiz et Barbory devaient prendre toutes dispositions pour se regrouper à Algeiras en compagnie d'El Rubio : c'est là qu'une bonne carte marine s'imposait pour permettre au patron de pêche et au patron de la barge d'établir le rendez-vous en mer : alignements et relèvements, signaux de reconnaissance, positions de repli. Pour plus de sûreté, deux confrontations seraient peut-être nécessaires : la navette Algeiras-Ceuta facilitait les déplacements.

Ce qu'il s'agissait de transférer, ce n'était plus du matériel mais la bombe elle-même ; elle devait reposer non plus sur quatre mais sur six brins afin d'assurer une saine répartition des charges au cours du transbordement : à bord de la barge, six puits étaient camouflés derrière le vaigrage ; sur le bateau de pêche, on pouvait se contenter de quatre espars et de deux filins à l'aplomb des écubiers.

Depuis quelques instants, La Paz regardait au fond de son verre. Au-delà de la pulpe d'orange en suspension, il essayait de pénétrer les mystérieux entrelacs de la matière.

- Six brins, dit-il, je vois le boulot ; il faut donc fixer deux brins supplémentaires... Je vous cache pas que ça me fait froid dans le dos.

- Ça ! Prendre un bain dans ce coin-là ! fit El Rubio. Dans un halètement, il exprima sa répugnance. La tablee sombra dans la méditation. La bombe, immergée depuis plusieurs semaines, avait-elle contaminé le voisinage ? Quelle protection pouvait-on éventuellement adopter ?

- J'ai du plomb, dit Gallego.

- Du plomb, rétorqua La Paz, fais donc pas l'idiot... Il en faudrait au bas mot cinq cents kilos.

Ruiz désigna ses compagnons et fit claquer deux doigts. - Je les comprends, dit-il ; ça me chiffonne également. Mais j'ai de plus en plus l'impression que tout cela n'est qu'une affaire de sentiments. Ça se raisonne, que diable ! Oui, j'ai le sentiment qu'on se fait du mauvais sang pour pas grand-chose. Après tout, ces engins sont blindés, sacrément blindés. Pour les mettre au cul des avions, il faut bien les manipuler ; on sera pas les premiers. A Palomarès, tout le monde s'affolait : on avait trouvé des terres radioactives ; mais bougre, deux amorces avaient éclaté et la matière s'était répandue dans la nature !... Moi, reprit-il, après un temps de réflexion, je pense que le risque est insignifiant.

Puis, désignant La Paz qui dodelinait de la tête :

- Je plongerai moi-même si tu n'y vois pas d'inconvénient. L'Andalou lança une boutade, le patron de pêche eut un geste d'assentiment ; interdit, Jef n'osait se lancer dans la controverse.

Conscient de la gêne qui s'emparait du groupe, Gallego fit une proposition : depuis qu'il baignait dans cette affaire, il s'était penché sur des problèmes qu'il n'avait jusqu'alors jamais eu loisir d'aborder et, déjà, trouvait réponse à de nombreux mystères ; c'est ainsi qu'il tenait pour établi qu'à moins de contact direct ou d'immédiate proximité, l'émanation issue de la matière fissile ne pouvait se propager. Toutefois, le pouvoir véhiculaire de l'eau éveillait en lui des inquiétudes ; ce trait d'union fluide entre l'intimité d'une mécanique et celle d'un individu ne lui disait rien qui vaille : le blindage était-il étanche, la matière fissile était-elle au contact de l'eau ? Il conseilla le casque et la combinaison de plongée. A Barcelone, il avait la possibilité de se procurer un ensemble assurant un isolement parfait. Ruiz acquiesça, Gallego prit note de ses mesures ; les deux hommes décidèrent de se rencontrer la semaine suivante à Valence pour transférer bouteilles, casque et combinaison de plongée d'une voiture à l'autre.

D'un regard, Jef remercia le Catalan de son intervention.

Mais Gallego ne se tint pas pour satisfait ; les deux mains à plat sur la table, il avait gonflé ses joues : il adoptait cette attitude singulière

chaque fois qu'il s'apprêtait à croiser le fer. Après un temps d'hésitation, il se tourna vers l'étranger.

- Tu leur proposes, dit-il, de saisir l'engin sur six brins : deux dans les écubiers et quatre en appui sur des espars débordant du plat bord. J'ai le sentiment que ce n'est pas très sage.

- Quoi, fit La Paz, on sera plus dans le port de Malaga ! Ruiz prit parti pour l'Andalou ; en quelques mots imagés, il fit observer qu'en pleine mer le système des puits devenait un artifice inutile. Jef approuvait. Le rouquin, lui, se cantonnait dans un mutisme prudent ; il songeait qu'entre l'îlot et le lieu du transbordement, il aurait à franchir une distance de quinze milles qui, pour plus de moitié, s'inscrivait en zone surveillée. Tout d'abord, il avait admis la version proposée par l'étranger : elle n'était pas tellement déraisonnable et, de plus, le dispensait de mutiler son rafiot ; mais à la réflexion, il se sentait encore trop vulnérable : le procédé laissait une certaine part au hasard, la nuit ne le protégeait pas entièrement, il y avait là quelque chose - comment dire ? - une négligence qui l'indisposait... Rien de grave en première analyse mais la remarque du Catalan le touchait au vif. Ce damné terrien avait-il, par le simple jeu de son intuition, deviné les étrangetés de la vie maritime ? L'élément fluide est le terrain d'élection de l'Aventure, la mer un lieu de rencontres inopinées ; la première qualité du marin est la vigilance, l'homme de mer, le vrai, ne concède rien au hasard : dès qu'il se départit de cette règle d'or, les ennuis surgissent...

Le rouquin secoua la tête ; sa méditation culminait : la vedette de la douane l'indisposait. Il vida son verre et, tout à trac, se lança dans une improvisation fulminante ; il ressortait de ce bref exposé tout enluminé de trivialités que le « damné Catalan » ici présent avait « un nez mieux affûté que celui d'un vieux boscot », que « la chose » avait trop duré, que les conseillers pouvaient « aller se rhabiller ». qu'à force de penser « à tout ce fourbi », il tournait lui-même « en bourrique », qu'il devenait pour tout dire « un gros imbécile » et qu'il refusait toute manoeuvre si on n'installait pas des puits dans son bateau. Voilà !

Pourquoi diable renoncer aux puits ? Jef se rangea sans discuter à l'avis du pêcheur. Gallego proposa de confectionner lui-même l'attirail ; il disposait de tubes de tous calibres dans son atelier et avait parfaitement

compris le système. Après tout, ce n'était que de la ferraille ; il pouvait y travailler, le soir, après le départ de ses compagnons.

Après un dernier tour d'horizon, l'ordre du jour fut épuisé. L'après-midi s'avancait. Les trois hommes du sud devaient reprendre le train pour Malaga, Gallego la route pour Barcelone, Jef l'avion pour Mexico.

CHAPITRE IV

Lorsqu'il rencontra Fernando Rey, le lendemain, au Grill-Room de l'International Palace, Jef eut l'impression de naviguer dans des eaux familières. Son dernier séjour à Mexico remontait à plusieurs années mais les établissements qu'il fréquentait avaient tous été conçus par le même architecte. Vingt capitales, vingt ensembles répondant aux canons du modernisme, vingt ruches propices à l'activité de butineurs émérites, tous accoutrés de même façon, rois sans sceptres, prélats sans tiaras, officiers sans uniformes, tous dépêchés par des intérêts identiques. Cette soudaine décoloration du monde a quelque chose d'affligeant ; l'homme d'affaires en est le modèle : on colle au modèle pour entrer dans le circuit de l'argent.

Dévorés par le besoin de paraître, les bourdons attablés dans la salle échangeaient à grand bruit les impressions du jour. Ce type d'homme dépérit dès que son « standing » est en baisse. La somptuosité de sa maison lui est une estrade, le lustre de sa voiture un blason ; l'admiration de son entourage est nécessaire à son équilibre. Ses vertus font partie de l'accessoire. Dans un lieu public, il fait rouler l'argent.

Jef eut soin de gratifier le chauffeur d'un large pourboire. Le professeur Rey l'avait précédé pour mettre la dernière main à l'établissement de nouvelles relations commerciales entre Hong-Kong et le Mexique - le contrat auquel Northrup et Mohuto travaillaient depuis si longtemps. C'était, à la vérité, un contrat singulier : un important tonnage de vêtements indonésiens, de tapisseries chinoises et de matériel électronique japonais. Après un petit séjour dans les entrepôts de Hong-Kong, ces objets transitaient par Vienne pour y recevoir la griffe d'une entreprise autrichienne. Ainsi amélioré par un simple jeu d'écritures, le nouveau produit pouvait entrer dans le contingent des échanges réglementés.

En régime libéral, ces tractations sont monnaie courante. L'avion est un instrument merveilleux ! Un homme averti peut ainsi, dans la plus stricte observance des règlements douaniers, réaliser une fortune rondelette en peu de temps : il suffit - condition nécessaire mais suffisante - de disposer d'un volant de manoeuvre assez important pour obtenir des contrats de transport avantageux, d'améliorer la dégustation des pots-de-vin,

d'assurer une prompte rotation des capitaux, bref, de ne travailler qu'avec des gens raisonnables et de vivre avec son temps. Les industriels convenables tiennent ce genre d'exercice en suspicion ; ils produisent - hélas - au rythme de la production, réalisent une plus-value lente et régulière, connaissent même des crises passagères, tirent de leurs efforts une légitime fierté. Mais ces messieurs ne se commettent jamais ; quand les contrats font défaut, ils passent par des intermédiaires. Les excédents sont parfois confiés à des commerçants réputés pour leur surface financière : l'honorabilité reste sauve. Malheureusement, les négociants ainsi sollicités n'immobilisent pas facilement leurs liquidités ; alors l'industriel prend des risques, accepte des contreparties incertaines. A ce stade, le contrôle bancaire devient une vue de l'esprit : à défaut de mieux, on évalue les chances de l'intermédiaire au nombre de millions qu'il a déjà dérobés.

Jef et Rey attendaient précisément l'un de ces grands spécialistes des échanges internationaux ; ce ténor tenait par la barbichette trois ministres et autant de généraux, sans compter un attaché commercial d'ambassade, pédéraste notoire et grand consommateur de stupéfiants.

Lorsque Fuertaventura fit son apparition, il jeta sur la salle un regard d'oiseau de proie, repéra les personnes à éviter et s'avança avec une belle assurance entre les tables. Jef accrocha deux ailes à cette silhouette efflanquée : un rapace fondant sur deux étourneaux. « Maigre pitance », bougonna-t-il. Mais la trajectoire de l'agresseur tourna court : un gêneur le retint par la manche et lui servit un discours. Jef eut un bref sourire à l'adresse de son voisin et, pour se donner un peu de courage, vida son verre d'un trait.

A ce jeu, le professeur gagnait des cheveux blancs. C'est à lui que revenait le soin des premiers échanges. Que de fois n'avait-il suppléé à la compétence par la faconde ! Son intuition de Chilien, de sang-mêlé, de latin amélioré, lui dictait les attitudes qui convenaient aux situations les plus déroutantes. Son visage impassible et son sens aigu de l'ironie en faisaient un debater redoutable ; mais il se défendait mal de ses sentiments : quand ils négociaient en commun, Rey composait la sauce, Jef se réservait les pièces du contrat. Pour la circonstance, ils avaient l'un et l'autre passé l'uniforme du parfait bourgeois.

Quand Fuertaventura se fut dégagé de ses entraves, le professeur lui fit un accueil d'une telle perfection que Jef ne put réprimer un sourire. Mais de toute évidence, l'homme savait également jouer à ce jeu-là ; sur le ton bon enfant qui sied aux joueurs d'un certain rang, il fit renouveler les consommations et, sans autre préambule, entra dans le vif du sujet. Jef prisait assez cette forme de concision.

En quatre mois, cent vingt tonnes devaient transiter par Hong-Kong ; le fret était groupé par lots de sept tonnes à destination de Vienne où un nouveau chargement devait être embarqué pour Mexico ; le retour s'effectuait avec des conserves et autres denrées d'appoint abandonnées à vil prix, selon l'état des commandes, à Madrid, Rome, Athènes, Beyrouth, Koweït ou New-Delhi. Si les Overseas Freighters étaient à même de lui assurer trois avions par semaine sur la base de quarante mille dollars par voyage, l'homme se déclarait disposé à signer un contrat sur l'heure. Tous les détails avaient donné lieu à de nombreux échanges...

Quatre mois de trafic assuré ! Une base d'action centrée sur Vienne ! Quatre avions en ligne sur un même trajet pendant dix-neuf semaines ! Jef était dans ses petits souliers : pour rien au monde il ne pouvait laisser échapper une telle aubaine. Cependant que le professeur constituait une prudente réserve d'arguments, il évaluait toutes les conséquences de l'engagement : l'opération n'était pas bénéficiaire mais elle couvrait les frais d'exploitation. Vienne ! Ce qui l'avait aguiché dès l'instant des premières ouvertures était cette escale routinière à Vienne où il avait tant à faire. Quatre mois de travail ! Ses espoirs étaient comblés.

Déjà, le professeur définissait les clauses d'une éventuelle rupture du contrat. Fuertaventura se défendait âprement, éludait les risques, refusait toute sanction : si ses transactions tournaient court, si la concurrence intervenait sous quelque forme imprévisible, il entendait pouvoir suspendre les vols sur préavis d'une semaine.

Pour gagner du temps, Jef orienta le débat sur les modalités de paiement...

Au cinquième whisky, il apparut clairement qu'un engagement limité offrait des garanties suffisantes. L'heure de vol à quatre cents dollars ne ruinait pas l'entreprise, la tapisserie chinoise et le transistor japonais pouvaient supporter quatre dollars par kilo, le règlement s'effectuait par le

moyen d'un chèque tiré sur une banque de Hong-Kong au retour de chaque voyage, les sous-intermédiaires avaient bonne mine, les avions sortaient de révision ; la machination comportait certes quelques faiblesses mais elle offrait l'avantage de passer par une maison de commerce autrichienne. Vienne ! Jef reprit les gouvernes et s'achemina vers une conclusion.

Elle ménageait les intérêts des deux parties, cette conclusion : un arrêt des livraisons n'entraînait aucune poursuite judiciaire, un défaut de paiement ne pouvait excéder quarante mille dollars : voilà qui était à peu près satisfaisant.

Mais ce que Jef redoutait n'était pas une ardoise à classer au compte des profits et pertes ; il avait surtout besoin de durer, de justifier ses vols pendant huit à dix semaines et craignait qu'un soudoyeur plus puissant ne mît un terme aux activités de son client : entre distributeurs de prébendes, les licences commerciales vont au plus offrant.

L'entretien s'acheva sur un accord assez ferme. Les trois hommes se congratulèrent ; sur quoi, le négociant convoqua ses transporteurs pour la signature des actes et prit congé.

Mouls mais satisfaits, les deux compères firent quelques pas dans la rue ; la lune souriait aux noctambules. Jef n'en finissait pas de laisser rebondir ses vaines hypothèses : deux mois encore ! ... Il avait besoin de huit à dix semaines... un corrupteur mieux outillé pouvait encore désamorcer le marché, etc...

Pour avoir la paix, Rey se mit en devoir de le rassurer. L'enquête établie par ses soins avant son voyage à Mexico montrait Fuertaventura sous un jour qui les mettait à l'abri de toute disgrâce. L'homme avait du répondant ; Rey tenait pour certain qu'un tel personnage ne pouvait se laisser supplanter par le premier venu. Ce grand bourgeois - cet homme de bien - se présentait sous les apparences d'un père de famille exemplaire, militait dans une loge initiatique, disposait de nombreux soutiens. Dans le monde du grand commerce, les enquêtes d'honorabilité ne remontent jamais très loin dans le passé : le fleuve est une réalité, la source en est imprécise ; à quoi bon se perdre dans les prémices ?

Jef prisait la cruauté de son partenaire. Le tableau que le Chilien lui avait brossé du personnage était à la vérité surprenant. De souche

modeste, Fuertaventura avait gravi degré par degré les échelons d'une carrière assez peu ordinaire. Confident indulgent d'un notable iranien, Iranien lui-même et informateur de la CIA au cours de la guerre, commis aux écritures dans une entreprise pétrolière sous le règne de Mossadegh, homme de confiance chargé de négocier les licences d'un exportateur après la mise en sourdine du nationalisme, ce Mexicain naturalisé de fraîche date n'en était pas à son premier tour. Mis en déroute à la suite d'une maladresse - une misérable tranche de cinquante mille dollars détournée de son affectation première - il avait dû prendre le large et chercher refuge en Espagne sous un nouveau patronyme. Là, le tabac de contrebande avait affermi sa position. Mais ce n'était qu'un début. Il s'était converti au catholicisme, inscrit au Registre du Commerce, avait adhéré au Rotary Club, acheté des cannes de golf et, à la faveur d'un contrat d'une certaine ampleur - le premier qu'il passait sous une couverture honorable - pris des participations dans une affaire de Las Palmas qu'il savait en difficulté. Occire son nouveau partenaire fut l'affaire d'une saison. Cette promotion sans gloire lui avait fourni l'occasion d'entrer en relation avec le monde des affaires, le vrai, celui auquel il voulait accéder. Les comptoirs de Hong-Kong le fascinaient : il y avait bu un premier bouillon mais, en homme d'esprit, avait promptement tiré profit de la leçon. Pour marquer un point décisif, il s'était promis d'innover, de relier les antipodes.

C'est ainsi qu'il avait transporté ses intérêts au Mexique. Introduit dans les hautes sphères par une ganache mondaine, il y avait rapidement fait la connaissance d'un blondinet de bonne famille qui admirait sa force et sa fermeté. Le blondinet lui avait présenté la fille d'un ancien ministre - une divine hautement cérébralisée - qui avait su reconnaître en lui l'ambitieux effréné dont elle avait besoin pour prolonger un brillant début de carrière. Fuertaventura avait mis cette précieuse auxiliaire en vedette pour aguicher la clientèle, amadouer les méfiants, bref, décrocher tout ce qu'on ne peut obtenir sans entregent. Cette fille était si bien entrée dans ses vues qu'à bref délai elle était devenue sa femme. Ce jour-là, Fuertaventura avait fait un pas de géant... et la divine un bon placement. Pour peu qu'elle soit belle et bonne maquignonne de surcroît, la fille d'un notable accède à tout ce qu'elle désire.

*
* *

Le jour suivant, Jef et Rey se retrouvèrent dans les bureaux de leur client. Après les retouches d'usage, Fuertaventura leur présenta le contrat ; le professeur en fit la lecture : les conditions fixées étaient certes très avantageuses pour le négociant. Dès que les signatures furent apposées, Fuertaventura ne put contenir sa satisfaction.

- De deux choses l'une, dit-il à mi-chemin de la farce et de la menace : ou vos prix sont bien étudiés et vous les maintenez jusqu'à la fin de vos engagements, ou ils vous conduisent à la faillite et je rachète vos avions. Dans les deux cas vous m'intéressez.

Quand les deux compères se retrouvèrent sur le trottoir, Fernando Rey donna libre cours à sa joie :

- De deux choses l'une, dit-il : ou nous couvrons nos frais et nous endossons la responsabilité de nos actes, ou nous cédon des parts de l'entreprise à ce brave homme et c'est lui qui boit le bouillon.

Tout en cheminant dans les couloirs de l'aérogare, Jef balançait encore entre l'extase et la stupéfaction. L'alternative avait quelque chose de diabolique.

CHAPITRE V

Mohammed marchait ouest-sud-ouest au près bon plein sur une droite Lorient-La Corogne. Des cumulus de printemps étoffaient un ciel de traîne. Une houle dolente le berçait - ce type de houle qui vous vient d'un fond perturbé, d'une lessiveuse sous-marine entretenue par quelque volcan et qui vous lèche les flancs, inlassablement, inlassablement, une houle dolente mais implacable.

Le soleil déclinait ; les ardeurs mesurées d'un front secondaire se dessinaient au couchant. Avant d'entrer dans la nuit propice aux variations soudaines, Mohammed avait amené son flèche et laissait venir le temps. Les navires qui prévoyaient une escale prochaine, les navires à la mer pour plus longtemps, les navires qui font route vers les tropiques, les navires qui remontent des bananes dans leurs flancs, les navires qui ont des coquetteries de jeunes filles et les humbles prolétaires charbonniers, tous ces navires lui trottaient par la tête parce que les routes convergent aux approches du Finistère et qu'on gagne à être prudent. Navigateur attentif aux leçons des premiers jours, Mohammed surveillait le log et le cap et les variations du vent. Mais il procédait à l'égard du log et du cap et de la montre et des distances avec un certain automatisme et, pour tout dire, un certain détachement. Ses yeux retournaient fréquemment en tête de mât pour y vérifier l'orientation du plan de ses voiles et de sa girouette ; mais déjà, cela lui était un réflexe. Son gréement ne l'intimidait plus. Il en avait acquis la maîtrise. La mer prenait place en lui, la jolie brise s'emparait de lui, une séduction subtile s'insinuait en lui avec la complicité du couchant. Son étrave ouvrait une brèche dans l'inconnu d'une chair à jamais insatiable. Puceron fécondant une baleine, il se hâtait posément, remontait les eaux en direction des détroits où une mission l'attendait ; un peu partout dans le monde, des millions de volontaires s'échinaient : allait-il arriver à temps pour participer à la fusion des gamètes ?

Sous la pression du vent, le chanvre des balancines grinçait. Les haubans ululaient sous les efforts de la mâture ; la grand-voile était pleine et la trinquette bien nourrie. En appui sur sa dérive, « Fair Lady » épaulait une houle régulière. L'onde se dessinait au loin, s'amplifiait, masquait tout l'horizon puis, d'un coup, soulevait tout le plan d'eau, raidissant balancines

et haubans. Lentement, la belle cédait au mouvement pour retomber, avec un peu d'écume, dans la provisoire immobilité de l'océan. « Fair Lady », noble dame vêtue de toiles rustiques, se laissait bousculer avec une bonhomie souveraine.

Tombe le vent, tombe le soir, la lumière décline. Mohammed ressentait la fatigue de la journée. L'extase, en lui, s'installait, faisait le siège de sa raison. L'aveugle tumulte de l'enthousiasme dominait ce prodigieux instant. Doucement, d'une main sur l'autre, il égrenait les poignées de la barre comme un dévôt les perles d'un chapelet. Déjà, bien avant que l'homme n'en fût le spectateur naïf et conscient, ce monde agençait des féeries comparables. Modeste ouvrier sur les traces d'Ulysse, Mohammed oeuvrait en modeste ouvrier. Il était allé vers le large, possédait le large plus qu'il n'en était possédé, y baignait comme dans un univers abstrait. L'astre du jour embrasait les décors d'une ligne imprécise. Digne héritier d'une espèce qui se découvre l'ambition de modifier les planètes, le timonier de fortune s'incorporait au large, assumait le large, pour l'instant tout de charme et de séduction. De l'eau, des molécules d'eau l'environnaient, agencées en mer océane, en troupeaux de nuages, en précipitations. Captif de l'universel élément, il accomplissait sa destinée, se laissait porter en avant.

Courtiser la mer est le fait d'une hardiesse inconsidérée : téméraire est celui qui requiert les masses d'air en déplacement, fou celui qui demande assistance aux forces de la nature. Un mille plus un mille, cela fait deux milles, assurément. Le vent est un facétieux complice ; il déracine les adolescents, les dépouille de leurs hardes citadines, couvre de sel leur visage, leurs bras et sur la lyre de leur mâture accompagne leurs rêves de conquérants.

Tout imbibé de sel, d'eaux océanes et de vent, Mohammed se laissait aller à l'ivresse. Sous les barrots, Northrup déposait les fatigues de la journée.

La grand-voile était grosse, le tapecul s'appuyait sur le safran. Le solitaire jouissait en privilégié de tout ce qui lui était offert, là, dans cet univers fluide et mouvant. Prisonnier de son rêve, à l'abri derrière un voile de gaze scintillant, il recevait les appels des sirènes lointaines, des milliers d'hommes engloutis par l'océan, pulsions messagères qui rougeoyaient à la

surface de l'eau - d'une eau salée de même que le tissu de son être - émanation des abysses où la Grande Aventure a commencé. Conscient de l'extravagance de sa propre entreprise, il prolongeait le dialogue et se cherchait une justification. Vaines querelles ! Il routait ouest-sud-ouest pour doubler le cap Finistère. Nostalgique assez résistant pour ne pas tomber dans la névrose, il travaillait à modifier l'ordre établi afin de pouvoir vivre à l'heure de son village sans y subir un affront permanent.

Le soleil avait disparu ; la nuit s'emparait de l'océan. Par le travers, deux feux piquaient les ténèbres de l'orient. Était-ce un caboteur au petit large, un navire à la mer pour plus longtemps, un charbonnier à destination de Cardiff, un bananier faisant route sur Dieppe, une coquette fringante, un pétrolier ? Mohammed abandonna ce vain questionnaire, alluma le compas, les feux de position, rendit une longueur à l'écoute de grand-voile, vérifia les balancines de livarde, les galaubans et laissa porter de deux quarts pour éviter d'empanner dans l'obscurité. Ayant pris ses dispositions pour la nuit, il nota l'heure et donna libre cours à sa rêverie. Il disposait encore de quatre heures : Northrup ne prenait la relève qu'à minuit.

Une étoile filante traversa le ciel entre deux nuages. Le barreur de fraîche date fit un effort pour s'accoutumer aux nouvelles conditions. L'amour qu'inspirent les navires s'était emparé de son âme ; la satisfaction que lui procurait l'habileté récemment acquise, l'orgueil de la responsabilité qu'il venait de découvrir sous une nouvelle dimension, l'intime et constante camaraderie qu'il portait à cette baille rustique le prédisposaient à l'imprudence mais l'importance de sa mission l'emportait sur ces bondissements adorables.

« La mer ignore toute générosité »... « Tous nos maux, toutes nos peines viennent de notre complaisance »... « Le vent d'ouest est trop grand seigneur pour dissimuler »... Fidèle admirateur de Conrad - grand célébateur de la mer s'il en fût - Northrup avait débité des aphorismes tout au long des dix premiers jours du voyage. Mohammed méditait inlassablement ces maximes. Avant d'effectuer une manoeuvre, il la soumettait à l'épreuve de l'analyse, mesurait son effort, attendait que le mouvement imprimé à la barre induisît une embardée qu'il contrait sans tarder pour vaincre les efforts de l'inertie, calibrant les pressions qu'il opposait à l'anarchie des flots, feignait parfois de céder à l'intolérance mais,

à point voulu, regagnait ses droits, soumettait sa monture à une discipline raisonnable, la maintenait en ligne avec un continuel souci d'économie. Fluide, impitoyablement fluide et dominatrice, la mer essayait de lui imposer sa règle du jeu. Pas de complaisance. Le vent d'ouest et la mer, monarques fluides et impitoyables s'emploient à dérouter leurs plus fidèles courtisans. Soupçonneux, le nocher de l'ombre faisait une page d'écriture ; il tirait la langue, communiquait à la barre des petites pressions alternées.

Pour l'instant, le noroît qui dominait cette région de l'océan ne manifestait aucune humeur particulière ; ses souffles frileux s'infiltraient dans le caban du timonier. Plein travers, « Fair Lady » filait quatre noeuds. Petite mer, vent propice.

Dans l'après-midi, Northrup avait consolidé la ferrure de fixation d'un hauban ; à tribord amure pendant quatre épuisantes journées, son bateau avait essuyé du mauvais temps. Il avait pris le large ; sa bataille dans les parages d'Ouessant l'avait mis sur le pied de guerre : il n'avait vu ni soleil ni étoiles depuis quelque chose comme sept jours déjà. La force aveugle de la masse d'air atlantique était passée de brise fraîche à forte ; dans les parages d'Ouessant, cela confinait au petit coup de vent. Gagner à l'ouest, prendre une marge de sécurité ; ainsi avait fait cet enfant d'une vieille nation maritime. Aux perfidies du golfe de Gascogne, il préférait les outrances de la haute mer. La meilleure attitude à l'égard du vent d'ouest est de pénétrer au coeur même de ses possessions ; soumis aux influences côtières, les confins de son royaume sont parfois le siège d'un vertigineux déploiement de forces.

C'est bien cela : si singulière que fût une telle option, Northrup avait choisi le large sous l'effet d'un petit coup de vent. Il avait reçu mission de rejoindre Ceuta, disposait d'un bateau robuste et ne se souciait guère de vérifier les lois qu'un océanographe exposait tout au long des deux cents pages qu'il avait, lui, le marin d'occasion, pris soin de consulter avant de larguer les amarres. Conscient de ses limites, Mohammed avait souscrit à sa décision : ce que le mécanicien redoutait le plus était de mettre le rafiote à la côte par une nuit sans lune ; à tout prendre, la haute mer lui convenait ; à quatre-vingts milles au nord du Finistère, il pouvait se concentrer sur son grément.

Que diantre était-il venu faire en ce lieu, au large de la Galicie, sur ce navire d'autrefois, lui, le technicien moderne si fier de sa promotion ? Affecté à l'entretien des avions dès l'âge de quinze ans, il avait eu le privilège de baigner dans une industrie soumise à des transformations décisives et d'y acquérir, au gré de nombreux stages, une compétence qui faisait de lui le chef de file d'une corporation d'avant-garde, celle des mécaniciens d'aéronautique, faible encore mais prometteuse, éveillée, et sous bien des rapports gênante pour les gentilshommes d'un autre temps. Dans les nations du tiers monde, l'évolution passe par l'enseignement technique. Mohammed en avait tiré profit et, de naturel curieux, avait même, entre ses travaux, cherché conseil auprès des philosophes et des poètes. En Afrique, en Asie, l'ancien occupant se replie sur les grands intérêts, abandonne les rouages secondaires aux anciens vassaux ; dans la plupart de ces pays, hier encore soumis à une occupation étrangère, le processus de décolonisation a ainsi conduit à la promotion de deux couches sociales : celle des seigneurs locaux qui ont reçu mission d'administrer le territoire sous le contrôle de banques d'affaires étrangères et celle des vanu-pieds indispensables à la création d'une nation moderne.

Mohammed veillait à la qualité du recrutement. Après le travail, il rassemblait volontiers des camarades pour déclamer des vers ou analyser une pensée. Mohammed Iqbal était son auteur favori. Ce grand penseur proposait au plus modeste ouvrier de se considérer comme un créateur capable de transfigurer la pâte humaine et par là-même de transfigurer le monde. Cet esprit flamboyant conseillait une nouvelle prière aux croyants :

« Tu as fait la nuit et j'ai fait la lampe,
» Tu as créé l'argile et j'ai fait la tasse,
» Tu as créé les déserts, les montagnes et les forêts,
» J'ai produit les vergers, les jardins et les bosquets
» C'est moi qui transforme la pierre en un miroir,
» C'est moi qui transforme le poison en antidote. »

Puis, gravissant un nouvel échelon dans la domination du fatalisme - produit de la misère et non d'une soumission perverse au Tout-Puissant :
« Dieu a décrété : « C'est comme ceci et tu n'as rien à dire ».

» L'homme dit : « En vérité, c'est comme ceci mais ce devrait être comme cela. »

Enfin au sommet de l'audace :

« Dieu a fait le monde ; l'homme l'a fait plus beau encore. »

Pour exhorter ses gars, Mohammed empruntait volontiers ce passage au grand poète :

« Combien de temps mendieras-tu de la lumière comme Moïse sur le Mont Sinäï ?

» Qu'une flamme pareille à celle du Buisson Ardent jaillisse de toi-même.

» Fais de ton argile un homme,

» Fais de l'homme un astre !

» Lève-toi et crée un monde nouveau,

» Sois un Abraham tout cousu de feu !

» Accepter un univers en contradiction avec tes souhaits,

» C'est jeter ton bouclier sur le champ de bataille !

» L'homme fort qui est maître de lui-même

» Trouvera la fortune complaisante ;

» Si le monde n'est pas selon son goût

» Il risquera les hasards d'une guerre avec le ciel ! »

Et la réplique du Tout-Puissant se faisait aussitôt mordante, impérieuse, dangereusement mobilisatrice ; une réplique qui élevait le plus modeste ouvrier au rang de *na'ib*, de surhomme, dans le cadre d'une nouvelle tradition, dans le creuset d'un humanisme en continuelle croissance :

« Es-tu vivant ? Sois enthousiaste, sois créateur, sois le conquérant de l'Univers entier comme Moi ;

» Réduis en miettes ce qui n'est pas digne de toi, façonne un monde nouveau issu des profondeurs de ton être ;

» Il est irritant pour un homme libre de vivre dans un monde fait par d'autres ;

» Celui qui ne possède pas de pouvoir créateur n'est pour Moi qu'un infidèle et un hérétique ;

» Il n'a pas pris sa part de richesse et de splendeur ; il n'a pas goûté à l'Arbre de Vie ! »

Merveilleuse pâture pour une couche sociale qui découvrait à peine l'existence !

Ces hommes - ces mécaniciens d'aéronautique - avaient bénéficié d'acquisitions récentes. Ils représentaient la génération montante. La caractéristique de cette nouvelle promotion était la jeunesse - avec ses avantages certes, mais aussi avec ses inconvénients.

Dans les pays du tiers monde, l'état de dépendance mutuelle est transformé mais les antagonismes subsistent : on ne peut, en si peu de temps, modifier des lois ancestrales. Les conflits surgissent à la moindre occasion et ils sont d'autant plus violents que la disproportion est grande entre la capacité des nouveaux maîtres et celle des nouveaux exécutants. Pour éviter de se fourvoyer, les élégantes ganaches qui, jadis, servaient d'intermédiaires aux Occidentaux, se retranchent volontiers derrière des considérations de classe ; on a tôt fait de rompre un dialogue inacceptable : à la limite, un syndicaliste moderne et un possesseur de biens de type ancien ne peuvent coexister dans une entreprise.

Mohammed avait dû choisir entre l'expatriation et la prison. C'est ainsi qu'il avait échoué à New-Delhi, isolé, replié sur son cher poète et sur lui-même. Quand Northrup l'avait retrouvé, il vivait de menus travaux dans un garage de la ville.

Le ciel s'était couvert, la houle entretenait sa réflexion. Plein sud-ouest : l'homme de barre observait la consigne.

A tribord, les dernières lueurs du couchant avaient fait place à l'obscurité la plus complète.

Lorsque la nuit venait, Mohammed éprouvait quelques difficultés à se familiariser avec son nouvel état de noctambule en vadrouille. Seul témoin de la sagesse humaine, le compas faisait une tache lumineuse dans

son abri ; les yeux de l'homme s'y reportaient fréquemment. Au-dessus du compas, un morceau d'étamine confirmait la direction du vent.

Nulle aventure n'advient jamais à qui la souhaite ; l'aventure fuit les outres vides, elle s'inscrit sous les pas des fulgurants. Lorsqu'il donnait un coup d'oeil en arrière, Mohammed connaissait un instant d'apaisement. Malgré les embûches, la vie valait d'être vécue. Pour aborder le jour suivant, il fallait qu'il eût devant lui plusieurs questions à résoudre ; il élaguait alors, définissait un ordre d'urgence et s'engageait : c'était là toute son aventure mais il s'ingéniait à lui donner un sens conforme à la dignité de son être.

Son séjour à New-Delhi ne lui avait rien apporté : les rapports entre l'Inde et le Pakistan ne s'étaient guère améliorés depuis vingt ans, la division arbitraire des anciennes possessions britanniques en deux Etats avait attisé les griefs réciproques. Les vieilles générations tenaient la barre ; les positions irréductibles de la Ligue et du Congrès ne laissaient aucune ouverture au travail constructif. Jinnah, Gandhi ! La Ligue et le Congrès ! Oppositions d'outre-tombe ! Il avait une conscience aiguë et souvent douloureuse de son impuissance à résoudre un antagonisme aussi désuet. Un peu partout dans le monde, les peuples s'éveillaient, sortaient de la torpeur dans laquelle ils s'enfermaient depuis des siècles ; la révolution technique forçait les barrières élevées par les intérêts privés. Il sentait qu'il pénétrait dans une ère nouvelle - celle des franchises coudées planifiées - et s'irritait volontiers des querelles qui opposaient les uns aux autres, à travers leurs classes dirigeantes, les jeunes travailleurs de l'Inde et ceux du Pakistan. Les ouvriers qui s'échinaient sur les avions dont il assumait la charge, les militants qui agissaient sous ses directives avaient, quelles que fussent leur race ou leur religion, des intérêts identiques à ceux qui, de l'autre côté des frontières, agissaient dans les syndicats, entretenaient des avions. En raison même de son extrême jeunesse, cette nouvelle couche sociale aurait dû s'élever au-dessus des vaines chicanes mais, à l'évidence, elle baignait encore dans un nationalisme étroit. Jeunes nations, jeunes caprices ! A l'heure des ententes planétaires, elles s'épuisaient en particularismes et brandissaient des fanions.

Ce qui se prépare dans le creuset de l'Evolution déborde largement l'Histoire ; depuis des millénaires, un anthropoïde coriace emmagasine les

matériaux nécessaires à sa mutation : soudain, la pâte se transforme, le quantitatif assume l'émergence du qualitatif, la révolution se déchaîne à tous les niveaux, le cadre s'étend aux dimensions de la Terre. Au lieu de participer au mouvement, les tenants des vieilles chapelles vont au désastre, l'âme sereine ; ils laissent la pression monter dans les chaudières, contemplent une baudruche sur le point d'éclater à propos de quelque incident de frontière sans même se garder de la déflagration qui les menace ; inconscients du phénomène unitaire qui entre dans sa phase d'accomplissement, ils ressassent leurs vieilles médecines. Nourris d'excellentes intentions, soucieux du bien, soucieux du bon, mais terrorisés par le spectacle qui s'offre à leurs yeux, les meilleurs mêmes, imbus de justice et de vérité, en recherchent les assises dans l'histoire des Petits Marquis. Vaines querelles ! Mohammed assimilait la conduite du monde à celle de « Fair Lady ».

A dix-huit heures, lorsqu'il avait relevé Northrup à la barre, deux goélands criards se disputaient une charogne. A midi, la méridienne situait la barge à cent milles du Finistère. Mohammed n'avait pas à redouter la côte ; l'humeur dolente du vent ne laissait pas de le surprendre : une telle duplicité éveillait en lui le doute, la suspicion. Eh quoi ! Déjà vingt heures de calme ou peu s'en fallait ! Une rentrée d'air atlantique qui vous laisse en paix si longtemps a quelque chose d'inquiétant : l'indulgence n'est pas la qualité maîtresse du noroît. Après quatre jours de pugilat, Mohammed vivait dans l'expectative ; il attendait le retour de l'averse uniforme, accablante qui les avait assiégés depuis le début du voyage. Le baromètre était bas ; sous un ciel chargé de nuées indéfinissables, il se défiait du baromètre, des nuées indéfinissables et de ses propres sens.

Profitant de l'accalmie, il avait, le matin même, entrepris la pose du premier puits, à babord arrière ; puis, il avait recloué le vaigrage. Le tourniquet tournait rond, le système donnait satisfaction. Si le temps le permettait, il comptait se libérer des cinq autres puits le jour suivant.

Depuis la veille, il découvrait à la mer des séductions nouvelles. Des marsouins bondissaient dans le sillage ; Mohammed s'accoutumait à leurs jeux : rôdeurs de nuit, ils plongeaient sans trêve, gambadaient autour de « Fair Lady ». Leurs petits cris étouffés entretenaient le solitaire dans sa rêverie.

Les marsouins franchirent ainsi deux océans et remontèrent le golfe du Bengale. L'homme les suivit sans difficulté. A l'embouchure du Gange, il retrouva ses préoccupations familières : maux sans remède, famines sans espoir, tensions endémiques. Une fois de plus, il tenta de rejeter les extrêmes... Non, les solutions moyennes ne convenaient pas à ce continent : une révolution s'imposait ; l'Asie tout entière est prise dans la balance. Entre le rouge et le blanc, pas de solution de remplacement. L'humanisme désuet, le moralisme d'attente ne sont que pitièreries face aux moyens dont disposent les deux Grands ; marche ou crève : la vieille loi se perpétue. Entre les deux camps adverses, la bombe a créé un statu quo ; la frayeur qu'elle engendre conduit aux concessions mutuelles ; elle est foudre et parafoudre, elle s'érige en arbitre. Seules, les nations nanties peuvent se satisfaire d'un tel équilibre. Hiroshima, Nagasaki, témoignages durables ! La terreur est universelle, permanente, démesurée. Les années passent, l'instrument demeure. Haut les mains ! Des régions entières se rendent. Veto ! Bombe et terreur bloquent toute évolution.

Mohammed se mordit les lèvres. C'est ça qu'il s'était mis en tête de changer. Dans un monde où sévit la loi du plus fort, la soumission devient sagesse, la couardise vertu. Discuter avec un revolver sur le ventre est une puérile absurdité. Au moment de le lancer dans cette mission décisive, Jef lui en avait livré tous les éléments : il y allait de sa vie, le risque était immense, on ne pouvait leur pardonner une telle incartade ; ils s'apprêtaient à mettre la main sur un objet qui permettait aux tenants d'un certain ordre d'imposer leur morale aux nations du monde entier. Certes, ce bout de ferraille était à la fois ouverture au négoce, clé des marchés, instrument des grands épiciers mais il représentait également le mal absolu. Que faire ? Mohammed avait demandé vingt-quatre heures de réflexion. Faust même n'eût pu lui prêter assistance...

Pour rompre le fil de ses pensées, le barreur médita la percée d'un nouveau puits, à tribord, sous le vaigrage de la cuisine. Il eut envie de crier. Mais il se contenta de cracher dans l'eau. La brise fraîchissait. Les marsouins mêmes n'étaient pas dignes d'une telle confiance.

Soudain, une bouffée d'air s'engouffra dans les voiles, la mâture s'inclina, des gouttes crépitaient : c'était le début du front secondaire.

L'homme releva le col de son caban. Bah ! Il entrait en enfer ! Que lui importait une ondée passagère ?

Entre la chemise et la peau, il sentit le passeport troussé dans une toile. Une déclaration différée... Bon enfant, il accorda une pensée au docker pakistanais dont il avait emprunté l'identité : deux jours avant l'appareillage, ce docker avait trépassé dans une banlieue de Londres ; Northrup avait camouflé le décès.

En acceptant cette mission, il franchissait une grande étape. La bombe, le noeud de la question ! Il voyait dans sa monstrueuse démarche la réplique à tous les affronts subis par ses frères mais ce n'était là qu'un faible aspect de ses préoccupations. L'événement avait partie liée avec des fermentations lointaines dont il percevait assez mal les effets ; et cela n'allait pas sans quelque malaise. L'isolement auquel ses compagnons et lui-même étaient tenus l'indisposait ; ils se mettaient en marge du monde : tout homme de bon sens, toute personne ayant connaissance du projet - antagoniste ou alliée - se devait de les abattre comme des chiens. Ils agissaient au-delà du bon sens, ils ne pouvaient se confier à personne ; aux limites de l'aberration, ils cherchaient remède au mal par un antidote absolu. Qui donc pouvait les comprendre ? Mohammed n'avait donné son accord qu'au prix des plus expresses réserves.

Sous l'influence de l'URSS et de l'Amérique, les lignes de force mondiales convergeaient vers deux centres d'action, les vertus des deux Grands ralliaient de nombreux pays en mal d'assistance, les structures en présence avaient un aspect durable, déterminant : l'URSS s'imposait un effort militaire considérable, l'Amérique exerçait une pression permanente sur le Vietnam, à Cuba, dans les jeunes Etats affranchis du colonialisme, en Allemagne, au Japon ; la Grande-Bretagne se déprenait de ses charges ; la France brassait du vent. On ne pouvait rien attendre d'une telle perspective ; il fallait innover : quand un char est embourbé et que chaque effort de traction l'enfonce un peu plus dans la fange, on imagine, on invente, on met en oeuvre des moyens inédits. Dorénavant, Mohammed appartenait au comité des sages : sept hommes - sept partisans - qui n'en menaient pas large ; ils se réclamaient tous de la coexistence pacifique mais ils entendaient bien qu'elle ne fût point statique ; ils s'étaient mis en tête de rompre le statu quo de la terreur. Cependant que les nantis

s'assoupissaient au spectacle d'une Europe enfin pacifiée, le tiers monde, lui, croupissait sur les bas côtés d'une route à jamais interdite. « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Jamais le vieux proverbe ne s'était à ce point justifié.

Dans tous les laboratoires du monde, l'inspiration Faustienne travaillait des jeunes têtes bien garnies ; déjà l'Inde, l'Egypte, l'Argentine et une demi-douzaine d'autres nations possédaient des lingots de matières fissiles capables de renouveler les atroces visions du passé. Mais il était vain de se leurrer : si les champignons ne levaient pas sous ces latitudes c'est que les diplomates avaient assez de talent pour les éviter ; les jeunes têtes bien garnies - ces esprits ouverts aux conquêtes populaires - ne pouvaient que s'incliner devant les diplomates, les deux cent mille agents et les quatre mille milliards de la CIA. Une fois de plus, l'argent l'emportait sur le pouvoir du grand nombre - l'argent prélevé sur le travail des hommes qui s'échinaient à produire le coton, le sucre, la laine, les arachides, le riz, le thé, la noix de cola, le café. Tout était encore à faire en ce monde. Coexistence ? Soit ! Dans la paix ? Tout à fait acceptable... Mais seulement pour des gens capables d'assumer eux-mêmes cette paix. Stimulée par une crainte mutuelle, une telle doctrine pouvait éventuellement donner ouverture à des marchés équitables ; entre loups et moutons, elle n'était que dérision.

Ainsi, afin de pouvoir « coexister en paix », Mohammed prenait des risques incalculables ; pour l'heure, il avait coiffé sa casquette et relevé le col de son caban. La brise était passée de fraîche à forte, la toile claquait sous les rafales ; en appui sur sa dérive, « Fair Lady » filait six noeuds sous un bon vent traversier. Sous les barrots, le salon était allumé ; l'heure de la relève approchait.

Accoutumé à baigner dans son univers fait d'eau, de vent et de bondissements intimes, Mohammed se prit à maudire cette lumière ; elle violait son sanctuaire. Il ne voyait rien devant lui, rien que la partie basse de la grand-voile. Le compas faisait des petites embardées.

Tout à son travail, l'homme de barre n'entendit pas la chute de Northrup dans l'escalier ; une main refermée sur une bouteille de bière, l'autre sur un morceau de pain, le Gallois s'était affalé de tout son long.

Lorsqu'il apparut enfin sous l'habitacle, il eut un petit rire et lâcha deux ou trois mots sardoniques. Avec sa barbe de huit jours sous le

capuchon du duffel-coat, il avait à la fois l'air d'un pirate et d'un moine guerrier. C'était bien l'homme d'une telle mission, ce rôdeur moderne, avec son regard de poète, ses oreilles en feuilles de chou et sa haute conscience d'incorruptible.

Il lampa la bouteille, avala sa dernière bouchée puis, s'approchant de la barre :

- Alors, ce mât de flèche n'est pas encore tombé ?

- Eh non ! Notre *Lady* est increvable !

Mohammed passa les consignes et se laissa tomber dans la descente.

CHAPITRE VI

Dès la sortie de l'aérogare, la surprise commence ; un groupe d'immeubles au coloris criard happe le regard. L'autoroute lézarde à fleur de montagne : l'époque est révolue des à-pics sans garde-fou et fondrières du « Salaire de la Peur ». En une heure, on rejoint Caracas.

Cette ville a quelque chose d'impressionnant ; livrée aux caprices passagers de jeunes architectes peu soucieux d'urbanisme venus d'Europe et d'Amérique pour édifier, au hasard des propriétés, entre deux îlots insalubres, à mi-chemin d'un piton minable et d'un vallon boisé, l'audacieux ensemble dont ils rêvaient depuis des années, elle est le symbole même de l'anarchie. Point de rencontre des jeunes audaces et des fortunes spontanées, ville de nouveaux riches où le droit de propriété assure apparemment toute licence, elle est le théâtre d'oeuvres grandioses et de grandioses monstruosités ; le résultat varie selon l'inspirateur et l'inspiré : tel ensemble est génial, tel autre passible d'un traitement à la dynamite.

Mais partout les moyens mis en oeuvre révèlent des fortunes colossales : sur la côte, le pétrole coule à flots ; couvert par le garde-chiourme de service qui ramène les égarés dans le troupeau, l'affairiste creuse de nouveaux puits, ouvre les vannes ; pendant qu'il en est temps encore, il assèche les nappes locales... et garde en réserve le sous-sol des Etats-Unis. Tous ces grands immeubles représentent les pourcentages des intermédiaires, les ristournes des personnages qui mettent le pays à l'encan. A cette cadence, le pétrole vénézuélien sera épuisé avant vingt ans.

Le professeur était descendu au Tamanaco ; il venait de Panama. L'air égaré, il tâtait les poches de son veston : à l'instant de remplir sa fiche, il avait oublié son identité. Décidément, le pauvre homme filait du mauvais coton ! Pour s'acquitter de sa corvée, il fut contraint de consulter le nouveau passeport que Jef avait fait établir avant son départ pour le Mexique. A quelques pas de là, le détective de l'hôtel observait en silence.

Sans s'attarder, Rey prit possession de sa chambre; le temps pressait : à seize heures précises, il devait retrouver, dans la piscine de l'hôtel Josué Maria Costa, l'un de ses anciens élèves. Ce jeune brésilien, originaire de Belo-Horizonte, avait délaissé pour quelques mois la Pan

American do Brazil sur les instances du professeur et rejoint Caracas pour y recevoir ses premières consignes.

Rey eut à peine le temps de passer un maillot et d'endosser un peignoir - l'ascenseur donnait directement accès à la piscine. Lorsqu'il retrouva son élève, le pauvre garçon commençait à grelotter. En bordure du plan d'eau, toutes les tables étaient occupées ; avisant deux coquettes qui pliaient bagage, Rey parcourut en quelques brasses la faible distance qui le séparait de la table et, après un rétablissement impeccable, coiffa l'étranger rose bonbon qui, déjà, s'apprêtait à occuper les lieux.

- Inutile de vous demander des nouvelles de votre santé, plaisanta Costa lorsqu'il eut rejoint le sexagénaire.

- Farceur ! marmonna le vieux routier. Parle-moi plutôt du Brésil. Qu'y a-t-il de nouveau depuis mon dernier passage ?

Quoi de nouveau ? Singulière question ! Les militaires tenaient toujours le haut du pavé, les marionnettes se chamaillaient plus que jamais, le malaise politique grandissait. Pour le jeune homme, les querelles qui opposaient Adhemar de Barros au Maréchal Castelo Branco ne présentaient aucun intérêt ; Kubitschek - le chef du gouvernement précédent - attendait son heure à New-York : une oligarchie en détrônait une autre. Le pantin de service faisait un tour de piste et laissait la place au suivant. Depuis quelques années, on épargnait même le président détrôné : on lui faisait grâce de la vie ; le cinéma se modernisait, l'époque des mises à mort appartenait au passé. Costa comptait les points : Goulart, Kubitschek, Branco, que lui importait ! Dans tous les cas, c'est Washington qui décidait des cours du café. A cet univers dans lequel il ne pouvait boire ni manger sans susciter l'envie d'un chômeur famélique, il préférait l'aventure que le professeur lui proposait. Sa jeunesse était disponible ; il avait pratiqué son métier pendant six ans : pour lui, l'Atlantique n'avait plus de secret, il ne demandait qu'à découvrir d'autres océans.

Certes, l'approche du problème l'avait quelque peu effrayé : depuis six semaines, il remettait tous les jours en balance les facilités d'une carrière toute tracée et la satisfaction d'influencer les événements de son temps. Vivre comme un lézard au soleil ou pousser à la roue ? Eluder les problèmes ou se mettre en accord avec soi-même ? Question banale et cependant toujours si difficile à trancher. Il n'était pas poussé par la faim :

seulement par des impératifs de conscience ; la marge est grande entre le choix du prolétaire et celui du bourgeois.

Quelques semaines auparavant, Rey avait eu à coeur de lui fournir les principaux éléments de la mission projetée ; on avait équipé une escadrille, on partait en guerre. Cela, Costa le savait ; les opérations qui se tramaient s'inscrivaient dans le cadre des activités subversives : à l'issue de cette mission, la formation apparaîtrait sans doute à l'historien sous le jour d'un département aérien soumis aux directives d'un organisme centralisé. D'aucuns chercheraient une référence à la Havane ; buisson creux ! Pour répondre à des impératifs de sécurité, on ne devait, on ne pouvait malheureusement pas travailler en liaison avec les dirigeants des maquis. A la Havane, les services spéciaux des principales nations avaient posté des agents. Certes, les leaders du tiers monde s'étaient rencontrés, avaient échangé des idées et défini des méthodes adaptées aux besoins mais aucune stratégie commune ne pouvait se dégager d'une assemblée de cette nature ; les avions sont trop vulnérables ; toute la sécurité de l'escadrille tenait à la discrétion de ses dirigeants. Ces hommes avaient choisi le camouflage le plus banal et, partant, le plus insoupçonnable qui fût jamais soumis à la sagacité d'un informateur qualifié.

Costa comprenait ce qui déterminait cet isolement et ne s'en formalisait aucunement ; il avait empoché le passeport et admis la nécessité d'un camouflage mais il avait du mal à faire table rase de son passé. Ce jeune aviateur entrait dans la partie vive de son existence. Appartenir au tiers monde, répondre à ses exigences, servir en cette seconde moitié du XXe siècle selon ses capacités de spécialiste adulte et qualifié, n'allait pas sans débats internes d'une certaine ampleur. Jusqu'où l'action allait-elle conduire ces trente-deux volontaires ? Quelle que fût sa discrétion, il ne pouvait pas ne pas imaginer le pire ; à la lumière de l'éclair atomique, il cherchait à définir sa conduite : après tout, pourquoi n'eût-il poussé son investigation jusqu'à cet ultime avènement ? Lorsqu'on est aviateur, citoyen d'un pays déshérité et imaginaire de surcroît, comment ne pas envisager une éventuelle utilisation de ces engins terrifiants ? Force fait loi. Spécialiste du transport, il n'ignorait pas les crises par lesquelles ses condisciples américains étaient passés. Rey ne lui avait pas caché qu'on s'apprêtait à forcer des barrages, à exercer une pression assez vive pour

influencer la politique mondiale. Les moyens, hélas, pouvaient aller jusqu'à l'ultime folie - tout au moins était-il en droit de le supposer. Il essayait en vain de s'accoutumer à cette perspective : elle faisait de lui un être nouveau animé d'un sentiment de puissance horrifiant. Fallait-il renoncer à cette arme diabolique ? Autre question banale et toujours aussi poignante ! Aussi longtemps que le cours du café échapperait à son influence, aussi longtemps que l'ouvrier de Pernambouc serait à la merci de décisions arbitraires, avait-il le droit de renoncer à un quelconque moyen d'action sous un vain prétexte de hiérarchie dans l'horreur ? Dans tout acte de violence, la conscience fait le siège de la raison. Réflexion faite, son devoir consistait à pousser jusqu'au bout toutes les virtualités ; pas de restriction dans la défense. Aucune force au monde n'est capable de contenir l'émancipation des affamés : l'homme dans le besoin est un apprenti sorcier en puissance ; tous les moyens sont bons pour mettre un terme aux tiraillements de son estomac. Dieu du ciel ! en avait-il croisé de ces loques humaines ! L'Europe les ignore : elle a dépassé les tiraillements d'estomac. A sa manière, Josué Maria Costa rejoignait Josué de Castro dans ses motivations. Sa croisade contre la faim, il allait, lui, l'entreprendre en avion.

Avant de choisir un métier, il avait longuement analysé l'éventail des possibilités qui s'offraient à lui. Pourquoi refuser de coopérer ? Pourquoi renoncer à l'héritage sans chercher à l'agrandir, à l'achever ? La Terre tournait, les générations se renouvelaient ; Kennedy n'avait-il proclamé son intention d'en finir avec les erreurs du passé ? Hélas, il avait dû renoncer à tout espoir après deux tours de piste. La règle du jeu était claire ; la seule coopération qu'on lui proposait était un marché de dupes : en Amazonie, les gens crevaient d'inanition. Collaborer avec la bourgeoisie dont il provenait, adopter les méthodes des courtiers, donner une main complaisante à l'entreprise de pillage dont son entourage récupérait les miettes, remplir sciemment des fonctions de valet, être honni par ses nationaux, porté au pinacle par une puissance étrangère ne convenait aucunement à son caractère. L'aviation débouchait sur des horizons nouveaux ; il y avait tant à découvrir au-delà des frontières ! S'accorder quelques années de vagabondage, se placer en marge de cet ensemble fastidieux et périmé lui permettait au moins de se frotter à l'humanité, de s'unir à d'autres communautés pour échapper à la perversion du système. Il

avait rejeté la facilité. Il lui était insupportable de se faire le complice d'une entreprise d'asservissement qui ne lui laissait même pas loisir de se conduire en maître indulgent : à la vie qu'on leur proposait, les populations côtières eussent préféré, si elles avaient eu le choix, celle des tribus de l'intérieur que leur isolement maintenait au niveau du paléolithique.

Son grand rêve, son espoir - ô puérilité - était de voir un jour toutes les races du monde converger ; la structure exceptionnelle de l'humanité - le groupe zoologique auquel il appartenait - devait inévitablement, à échéance, infléchir les rameaux qui la composaient, les induire à se rapprocher, à se toucher, puis, à s'enrouler les uns sur les autres jusqu'à l'ultime fusion dans l'Unité. La divergence est génératrice de luttes intestines, la convergence conduit à l'organisation dans la paix. Ce phénomène le fascinait : tout ce qu'il avait eu loisir d'observer depuis sa naissance démontrait que l'avenir de l'espèce passait par l'unification des rameaux. Comment diable faire admettre une telle évidence aux indémodables héritiers du racisme ? Par la persuasion ? Fi donc ! Ces gens-là faisaient de l'obstruction mentale une tactique. Par la contrainte ? C'est bien ce à quoi il se préparait. Pour convaincre un interlocuteur limité, il est toujours souhaitable de passer par son propre vocabulaire, de lui faire entendre des arguments qui lui sont accessibles, si nécessaire de le sensibiliser par un morceau de bravoure efficace.

Le professeur se redressa ; il avait un sourire indéfinissable. La jeune fougue de son élève s'était muée en résolution. Entre ce choix précoce et celui, plus tardif, qui l'avait lui-même éloigné d'une société bien sage, il découvrait une prodigieuse affinité. Les vagues de fond sont engendrées par des pulsions qui nous échappent ; elles entraînent toutes les molécules pensantes ; l'âge n'entre pas en considération : jeune coq et vieille barbe étaient portés par la même ondulation de l'histoire. Mais ils tenaient ferme la barre, ils restaient en surface et se donnaient même les gants de manoeuvrer pour forcer le destin. Ils savaient l'un et l'autre, nautonniers aguerris, que dans un univers soumis au mouvement perpétuel, toute recherche de quiétude par le moyen d'actes notariés, toute démarche conduisant à la somnolence dans des cadres définitivement établis, toute philosophie statique n'étaient que vue de l'esprit. Le présent est aux assoupis, l'avenir aux devanciers.

Ainsi pensait Fernando Rey.

Dans ce fond de vallée, l'atmosphère était surchauffée ; au loin, le téléphérique escaladait la montagne.

Le professeur enjamba la bordure et fit un plongeon dans la piscine ; au contact de l'eau fraîche, il se sentit revivre. Lorsqu'après quelques brasses il reprit place dans son fauteuil de jardin, le jeune brésilien avait disparu. Rey le chercha du regard : peine perdue. Il attendit un bon quart d'heure, émergea le ticket de bar et, de guerre lasse, reprit le chemin de sa chambre.

Depuis quelques semaines, l'horaire de la Pan American Airways lui tenait lieu de bréviaire. Il découvrit un courrier qui passait par Santiago du Chili ; encore un homme à mettre en route : Hugo Fuentes Lima, « le boxeur », « l'énergumène ». Après cette dernière expédition, il n'aurait plus aucune raison d'apparaître en Amérique du Sud ; en trois mois, il avait fait trois voyages : trois collègues à conseiller. La veille, il était passé par Panama pour « lancer » Carlo Varilla.

CHAPITRE VII

Non sans difficulté, « Fair Lady » avait parcouru quinze cents milles en vingt jours. Malgré ses résolutions de prudence, Northrup avait porté de la toile comme trente-six diables ; jusqu'à la latitude de Cadix, les fronts s'étaient succédés sans discontinuer sous un régime d'ouest, puis de suroît : Mohammed, amateloté de fraîche date, avait bien essayé de raisonner son compagnon mais ses récriminations s'étaient perdues dans le vent. Qu'importe ! Le grément n'était pas passé par-dessus bord et, fin avril, « Fair Lady » avait mouillé ses ancres dans le port de Ceuta. Le premier mai, Ruiz et le Gallois avaient défini le rendez-vous ultérieur.

A la date prévue, Northrup prit le ferry-boat pour Algésiras. Il venait de s'offrir quinze jours de vacances, quinze jours de farniente et de fantaisie au cours desquels il s'était vraiment donné l'impression de vivre dans la peau du villégiateur fortuné, du richissime vagabond qu'il incarnait.

Quarante-huit heures après son arrivée, la barge avait été assaillie par un groupe de touristes ; le réfrigérateur n'avait pu fournir assez de glace, la cave avait diminué de moitié. Le soir venu, deux merveilles avaient oublié de débarquer. La première, panthère en veilleuse, avait gravi les degrés du bonheur dans la cabine du Pakistanais. L'autre avait préféré la belle étoile ; deux yeux immenses lui mangeaient le visage, des yeux de chouette flanqués d'une mèche brune qui coupait une partie du front et se perdait en broussaille au milieu des épaules ; faits pour la nuit, ces yeux réfléchissaient les étoiles ; toute l'angoisse humaine réchauffait ce qu'il y avait d'animal dans leur découpe ; le corps était frêle, la gorge menue ; le bassin vaste reposait sur deux fuseaux princiers. L'impression générale était de mystère et de fragilité.

En appui sur le guindeau, lord Northrup avait dénombré les étoiles... Joie !... Puissance N... Abscisse logarithmique !... Il avait connu les sommets... Des étoiles, des yeux de chouette... Les étoiles dans les yeux de chouette... Cherchez, grand dieu, plus saine victoire en appui sur un guindeau !... L'étage élevé, l'infini dans la volupté, l'asymptote des joies viriles... Dans le port de Ceuta, après trois semaines de combat... Ulysse et Calypso découvrant un monde nouveau !... Ses mains d'homme fortuné

refermées sur les hanches de la divine moitié, il s'était hasardé dans une aventure cosmique... Sacre fondamental, rite premier... Le ciel, les yeux de chouette, les étoiles... Les choses simples sont les plus élevées... Pour tout décor, le ciel étoilé, pour tout appareil, l'authentique nudité... Soirée de fortune, sommet...

Déjà, le port d'Algésiras se dessinait. Le Gallois se rapprocha de la coupée ; le ferry-boat fit un arrondi parfait et se mit à quai.

Une sirène en appui sur un guindeau ! De quoi rêver pendant plusieurs semaines !

Dès qu'il eut franchi le contrôle, Northrup arpena le macadam et sortit de la ville en direction de Tarifa ; la route escaladait le relief, le soleil brillait de tous ses feux. Sa veste rejetée sur une épaule, il évoquait ce corps dévoilé dans la nuit laiteuse, cette forme unique, originale et mâchonnait un brin d'herbe et décapitait les jeunes pousses à coups de bâton. Il déambula ainsi pendant deux heures avant d'atteindre le col d'El Bujeo ; à l'entrée d'un sentier, il vit le bidon d'huile conforme aux plans établis et au premier détour, découvrit la guimbarde verte... le numéro minéralogique était bon. Il s'engagea dans le taillis. A vingt mètres du sentier, les deux compères l'attendaient.

Ces activités de boy-scout l'avaient assoiffé. La dégaine du rouquin le mit en gaîté ; avisant la gourde que l'homme portait en bandoulière, il fit un signe et dit en matière d'introduction :

- On peut boire un coup ?

Un peu interloqué, le rouquin tendit le récipient ; cependant que l'étranger projetait le vin dans l'orifice de ses lèvres tendues, il considéra son partenaire avec un air angélique. Ruiz avait une mine réjouie. Le style du bonhomme lui plaisait.

- Je te l'avais bien dit qu'il a du coffre, marmonna-t-il à l'adresse de son compatriote.

Puis, s'adressant au visiteur :

- Pas idée, n'est-ce pas, de vous faire ainsi marcher en montagne !

En bas, on n'a personne à qui se fier ; cette ville frontière est infestée de polices et d'étrangers.

Le visage du Gallois exprimait une extrême candeur ; son regard de poète égaré contrastait avec ses mains puissantes et sa robuste carrure un peu vouûtée ; ses oreilles décollées, ses taches de rousseur et son éternel sourire lui donnaient l'apparence de ces chiens disgraciés dont les éleveurs nordiques ont le secret. Mais dès qu'il s'exprimait, le charme opérait. Il incarnait à la fois la tolérance et la fermeté. Peu de personnes résistaient au rythme de ses saillies généreuses ; à l'entendre, on ressentait un vif plaisir de l'esprit : cela pétillait, cela mettait en joie. Certes, l'ironie de la voix et la perfection des manières laissaient apparaître une éducation formelle mais le seigneur avait définitivement abandonné les salons. Ses options échappaient à toute imposture ; il s'authentifiait par l'action.

Dès l'abord, Northrup eut à coeur de préciser les limites de ses possibilités. « Fair Lady » avait un fond plat ; son tirant d'eau était de quatre-vingts centimètres ; malgré son tonnage respectable, elle pouvait serrer la côte de près et si nécessaire mouiller sur les hauts fonds d'une côte sablonneuse, chercher abri dans une crique inhospitalière, se risquer dans les recoins les plus hasardeux. Pour affaler l'ancre, il disposait de sept maillons. Sa garde de manoeuvre était de cinquante mètres et son gréement s'élevait à trente-deux mètres au-dessus de la flottaison.

Le pêcheur acquiesça : Jef lui avait déjà fourni ces paramètres. Sans plus attendre, il rejeta comme inacceptable ce qui, à première vue, se présentait sous le jour le plus engageant : amener la barge à l'aplomb du « cigare » n'était guère possible ; la faible marge d'eau entre les deux îlots était malheureusement trop étroite et, de plus, irrégulière ; il fallait transborder en mer. El Rubio pointa un doigt velu sur la carte et pria l'étranger d'ouvrir ses larges oreilles.

Ruiz améliora quelque peu la traduction. Là, à dix milles au sud du cap de Gata, sur un fond de cent cinquante mètres, ils devaient avoir la possibilité d'effectuer le transbordement en toute quiétude. Northrup n'avait qu'à se mettre à la cape. Lui, le petit, viendrait le rejoindre et l'accoster. Il s'agissait bien du point trente-six trente-trois nord et zéro deux douze ouest. Par temps clair, le phare du cap de Gata était parfaitement visible ; quant à la distance, on pouvait toujours la mesurer au log à défaut d'autres moyens. Pour répondre à des impératifs de centrage, le passage des brins d'acier de son propre bateau jusqu'aux puits de la barge devait

s'établir dans un ordre rigoureux : un, deux, cinq et six, puis, après le transfert, les deux centraux : il s'empara d'une enveloppe et fit un petit schéma. Si une forte houle se levait, interdisant tout amarrage en couple, il y aurait lieu de renoncer à l'opération - tenir les bateaux à distance l'un de l'autre par le moyen de deux espars risquait de tout compromettre. Northrup avait dans ce cas consigne de mouiller à Adra et de revenir le jour suivant.

Le pêcheur fit une courte pause et reprit ses explications : le seul point noir, dans cette affaire, était la vedette des douanes.

Rey inspira profondément...

Marin d'une trempe exceptionnelle, le capitaine de la vedette affectée à ce tronçon de la côte effectuait des sorties fréquentes et irrégulières. Quelques jours après l'accident de Palomarès, le rouquin avait eu l'occasion de trinquer en sa compagnie : l'événement favorisait des échanges qui n'eussent jamais pris forme en d'autres temps. Stimulé par la gravité de l'heure, l'homme avait abordé, non sans complaisance, le terrain de ses occupations. C'était un Ibère de type farouche. L'essentiel de ses prises résidait en tabac de contrebande. Les chargements étaient transbordés en haute mer ; lui, il attendait les résultats au point de chute. Fertile en stratagèmes, l'audace de ce brave était entièrement tournée contre les insoumis qui ont choisi de gagner leur croûte au péril de leur existence ; dans le secret de son coeur, il reconnaissait des qualités aux individus qu'il prenait en chasse mais cela n'altérait aucunement sa vigilance : ce qu'il admirait, c'était leur bravoure ; ce qu'il appréciait en connaisseur, c'était leur habileté. Les mérites comparés du commerce licite et du commerce illicite dépassaient son entendement ; il avait reçu des consignes et s'y tenait.

Ce diable d'homme - au demeurant jovial et tolérant - manifestait surtout sa ténacité par des inspections inopinées ; il n'était pas rare de le voir, à la tombée du jour, se livrer à des manoeuvres hasardeuses au fond des criques désolées. Le rouquin avait longuement observé son manège ; pour lui, aucun doute ne subsistait : il fallait s'éloigner. Quatre nuits durant, il avait tendu ses filets dans les parages du point et n'y avait jamais rencontré le « damné capitaine ». Dix milles au sud - plus au sud - le trafic était intense, mais au point prévu, le transfert pouvait encore s'effectuer en

retrait des cheminements coutumiers. La jonction s'avérait assurément moins facile qu'elle ne l'eût été à l'abri d'un cap reconnaissable ou dans un cul-de-sac mieux délimité mais la discrétion y gagnait.

Northrup était bien en peine de se prononcer. Il ne connaissait pas la région. Si le ciel était couvert, il comptait venir par la côte. Les trois nuits prévues lui convenaient. Avec une extrême courtoisie, il pria le pêcheur d'écouter, avant d'appareiller, le communiqué météorologique émis tous les jours à dix-huit heures par la station maritime de Malaga et proposa une consigne : par mer supérieure à « trois », on renonçait à l'opération et on se retrouvait le jour suivant. La consigne fut confirmée.

La guimbarde disparut au détour du sentier.

Alors Northrup ramassa veste et bâton, s'engagea sur la route et retrouva le pas du chemineau ; il disposait de trois heures pour la navette : une sirène l'attendait sur un guindeau.

CHAPITRE VIII

Après un séjour de plusieurs semaines à Fort-Lamy, Jef avait regagné Bruxelles où Jeanne, dorénavant solitaire, lui avait fait part de ses tourments :

La transformation de la Société d'Etudes en Société d'Exploitation entraînait la fermeture de la permanence européenne : la liquidation du bureau était en cours, les huit avions étaient livrés, les trente-deux volontaires pourvus de leurs documents techniques et de leurs faux papiers.

La robuste Wallone était franchement désespérée ; sa dilection pour le parler populaire, pour cette jactance drue, directe, colorée qui lui était une carapace avait fait place à la plus naïve, à la plus touchante interrogation. Tout en elle semblait dire : ne me laissez pas seule, je vous attendais depuis si longtemps, vous les fulgurants ; pour moi, c'est un peu comme un mariage, comme une bouée de sauvetage... faites-moi une petite place dans vos avions ! Mais elle avait trop de pudeur pour exprimer le dixième de ces choses. La plupart des gars étaient passés par son bureau. C'est à elle qu'était revenu le soin de les accueillir, de les orienter. Avec humour - et avec amour - elle avait pris à dos toutes les corvées. De cette période de « moinage » Jeanne gardait une marque indélébile ; ses hommes disparus - juste ciel, à quels périls n'étaient-ils exposés ? - il ne lui restait plus que les yeux pour pleurer.

Un beau matin, Jef la pria de régler le loyer, les notes de téléphone et d'électricité. Toute affaire cessante, Jeanne prit un billet pour Lausanne où Jef la rejoignit deux jours plus tard. L'Eurasien se mit en devoir d'acheter une petite propriété à sa secrétaire et de lui faire établir de nouvelles pièces d'identité. A son tour, Jeanne entra dans la clandestinité ; elle avait reçu consigne de rompre avec son passé.

Au cours d'un récent déplacement en Indonésie, Jef avait engagé ses compagnons à modifier le fonctionnement de la caisse de secours ; ce rouage laissait à désirer : les six cent mille dollars représentant le dédommagement des parts fondateur ne pouvaient rester sous la griffe de Northrup, d'El Azim et de Sakurāi, trop vulnérables. Il fallait un personnage moins exposé : Jeanne semblait toute désignée... Soumise à

l'épreuve d'un référendum, la candidature de Jeanne avait été retenue à l'unanimité.

Les fonds furent débloqués. Jeanne se mit aussitôt en mesure d'ouvrir un compte à numéro ; cela n'allait pas sans quelques formalités mais les conditions à remplir étaient telles que n'importe quelle fripouille d'un certain calibre pouvait s'en acquitter. Il fallait d'abord acquérir une propriété - Jef avait choisi le canton de Vaud - puis obtenir un permis de séjour - il suffisait d'être fortuné - enfin constituer une « société personnelle » sous un nom quelconque ou une dénomination fantaisiste.

Un compte à numéro : l'instrument idéal des Enfants de Marie de la haute finance internationale ! Toutes les sommes versées à ce compte, qu'elles vinssent de Bora-Bora ou d'Honolulu, passaient inaperçues. Merveilleuse pratique ! La Suisse est le paradis des gens qui ont quelque chose à camoufler.

Lorsque cette opération fut achevée, Jeanne eut à coeur de rencontrer le mécanicien Philippin Diosdado Garcia - le seul, parmi les trente-deux volontaires, qu'elle n'avait encore jamais eu l'occasion de voir à Bruxelles - et de reprendre tous les dossiers sous une optique nouvelle. Pénétrée de son rôle, elle formula le désir de séjourner successivement à Djakarta, à Karachi, à Fort-Lamy et à Colombo pour reconnaître un à un tous ses hommes ; elle était promue assistante sociale et gardienne du magot. Cette tâche impliquait discrétion, rigueur, abnégation. Le sérieux qu'elle apportait à son rôle la métamorphosait ; pour une fois, elle se sentait utile, responsable - tous les travaux qui lui avaient été confiés jusqu'alors n'étaient pas à la mesure de ce qu'elle pouvait donner. Elle ne connaissait la plupart de ses hommes que sous un pseudonyme ; ceux qu'elle aurait la joie de revoir après l'opération seraient sans doute affublés d'un nouveau pseudonyme : elle ne se cachait pas les difficultés que présentait une tâche aussi délicate ; débloquer une part - la juste part - la transformer éventuellement, l'acheminer n'allait pas sans aléas nombreux. Elle n'était aucunement gênée par le montant de la somme à gérer ; ce qui l'inquiétait, c'était de s'assurer trente-deux destinataires. Il lui apparaissait indispensable de rencontrer un à un tous ses administrés, d'obtenir des aveux partiels, de découvrir à tout le moins les parents, les femmes, les enfants.

Jef était ravi ; cette tournée des grands-ducs lui convenait. Il pria la secrétaire de boucler sa valise et l'embarqua pour l'Indonésie.

CHAPITRE IX

A l'émission de dix-huit heures, la station maritime de Malaga avait annoncé « force trois » ; un vent d'ouest s'était levé mais l'état de la mer était acceptable...

« Force trois » ! Ruiz et La Paz avaient rejoint Adra. Le grand jour était arrivé ; El Rubio fit l'inventaire du matériel embarqué : moufles, cisailles, gants en caoutchouc, caisse de poissons, phare électrique, etc... L'équipe s'apprêtait à rejoindre la pointe de l'îlot : cinq heures de route à dix noeuds... « Force trois » ! Tout était vérifié.

Dès la fin d'avril, Ruiz avait plongé sur la bombe : les deux câbles supplémentaires étaient maintenant fixés sur l'engin, liés aux quatre autres câbles et marqués d'anneaux, pour faciliter la répartition dans les puits. Tout était prévu ; la manoeuvre ne présentait aucune difficulté insurmontable.

Ce qui était moins rassurant, par contre, c'était l'état moral du commissaire. Depuis le jour de sa plongée, il comptait les battements de son coeur, prenait sa température, veillait aux conflits qui se déroulaient dans son organisme, s'analysait avec une inhabituelle minutie et découvrait, en définitive, des réactions qu'il n'avait jusqu'alors jamais perçues pour la simple raison qu'il n'avait jamais pris la peine de se mettre à l'écoute. Pour éliminer ses vaines alarmes, il faisait de l'exercice comme quatre et pour mettre un terme à ce qui, de loin, lui apparaissait comme le plus angoissant, soumettait sa pauvre femme à des assauts frénétiques ; ces puériles outrances avaient pour effet de le rassurer.

Dès qu'ils eurent franchi la jetée, La Paz émergea de l'écoutille ; au couchant, le ciel était plombé. Après avoir vérifié le fonctionnement des tourniquets, Ruiz s'était allongé dans la cale. Un bateau déboucha du premier promontoire : El Rubio fit signe à La Paz de s'éclipser.

Au cours de la première heure, le patron croisa ainsi quatre pêcheurs et répondit au salut rituel ; ses nasses en évidence sur le pont, il avait mis cap à l'est. D'autres bateaux sortaient, les uns pour filer en direction de la pointe de Los Barros, d'autres plus nombreux, partant au sud : situation banale. Le rouquin tenait le plan d'eau sous ses regards : ça moutonnait légèrement. Il regardait cette mer avec tendresse et

entendement ; que de fois ne l'avait-il maudite ! Il évoquait les jours de rude combat où il rentrait, les soutes à moitié vides, les longues stations en solitaire sur les bancs. Son petit bâtiment ne craignait pas le creux ; il tenait bravement la mer par gros temps.

Peu avant la tombée de la nuit, la vedette de la douane croisa sa route à quelque trois milles sur l'arrière : elle marchait sud-sud-ouest ; le rouquin laissa travailler son imagination... Où diable pouvait donc aller ce bougre infatigable ? A l'intérieur d'une bande de quatre à six milles, il prenait des risques. Pour l'heure, tout allait bien encore ; c'est à minuit qu'il allait entrer dans la partie chaude de l'affaire.

Le plan d'eau moutonnait gentiment. Malgré les inconvénients du gros temps, El Rubio en venait à souhaiter un peu moins de mansuétude ; il aurait préféré qu'il y eût un peu de mer, un peu de vent... Sous l'effet d'un coup de vent, la mer prend soudain des allures de vieille femme en furie, sa mine patibulaire ne convie guère à la courtoisie, ses serviteurs la fuient. C'est exactement ce dont il rêvait : un petit coup de vent ! Un petit coup de vent bien calibré ; tout juste assez de vent pour inciter le capitaine des douanes, non certes à renoncer à sa fastidieuse routine, mais à la réduire au strict nécessaire. Depuis le temps qu'il le surveillait, il connaissait assez bien le personnage. Frénétique dès qu'il prenait un contrebandier en chasse, ce fier bonhomme était par contre aimable avec les petits gens.

Ainsi, le ciel couvert et l'horizon plombé aperçus à la tombée de la nuit avaient-ils pour singulier effet de le rassurer. Et si le douanier le surprenait, là, sur les deux heures du matin, cap au sud, avec sa bombe sous les fesses ? Que ferait-il dans ce cas ? Il fallait tout envisager ! Il se réjouissait en secret d'avoir adopté le système des puits : s'il était tombé sous les phares du capitaine avec ses quatre espars débordant du plat bord et ses filins visibles raidis sous le bateau, il se fût trouvé, d'emblée, dans un cas désespéré. Grâce aux puits, les suspentes étaient camouflées ; il pouvait encore - ne l'avait-il déjà fait ? - répondre au phare par un coup de phare, mettre un fanal en évidence, saluer avec bonhomie : « Bonne pêche ? » « bonne pêche ! ». La nuit les chats sont gris... Pour ne pas avoir à trouer son bateau, il avait été sur le point d'accepter les bonnes raisons prodiguées par ses comparses et par Jef lui-même. Quelle folie ! Il eut une pensée de gratitude pour Gallego.

Au-delà de la bande côtière, une rencontre était encore possible mais peu probable. Par mer moyenne, le transbordement pouvait s'effectuer en dix minutes. Quatre à six milles : voilà ! Au départ de l'îlot, il lui fallait mettre cap au sud-est et franchir une distance de quatre à six milles avant d'être en sécurité. A cette heure, Northrup devait croiser quelque part au sud-ouest du cap de Gata. Le ciel se chargeait toujours, la visibilité restait bonne, les nuages ne laissaient pas filtrer la moindre clarté ; tous feux camouflés, le bateau épaulait une houle moyenne. A babord, le phare de la pointe del Sabinal balayait la côte de ses trois éclats indiscrets.

Depuis que le soleil était couché, La Paz remplissait les fonctions de brigadier ; allongé sur le méplat de l'étrave, entre les deux écubiers, il laissait reposer son menton sur ses avant-bras et s'exerçait à fouiller la nuit. Le moutonnement naissant le tenait en alerte continue ; chaque fois qu'une tache blanche apparaissait, il croyait discerner l'écume d'une étrave : la vedette le hantait. A tribord, de faibles lumières défilaient par paires inséparables, l'une précédant l'autre, l'une au-dessus de l'autre ; témoins d'une inlassable activité, elles désignaient les navires marchands qui venaient de l'Atlantique ou s'apprêtaient à franchir les détroits : lieu de convergence des voies maritimes, ce plan d'eau était fréquenté par les flottes du monde entier.

Pour l'instant, ils étaient largement au nord du trafic : jusqu'au cap de Gata, les navires se maintenaient à bonne distance de la côte. Le point choisi pour le transbordement n'était pas fréquenté ; ce fond moyen se situait entre la bande côtière - terrain de chasse du capitaine - et les routes classiques des long-courriers. Pour plus de précaution, ils avaient prévu un phare électrique mais le rouquin se promettait bien de n'en user qu'à la dernière extrémité : pas de lumière, pas de cornet de brume ; telle était la consigne.

Depuis quelques instants, la chanson du vent se changeait en plainte douloureuse ; les moutonnements se faisaient plus nombreux ; la pluie se mit de la partie. La Paz releva le col de son surôit et se tapit derrière le guindeau.

Sous les barrots, le commissaire était toujours affalé. Avant de prendre conscience des réalités de la mer, il est nécessaire de naviguer quelque temps. L'inexpérience de Ruiz le servait ; profane très averti de

son ignorance, il avait dès le départ adopté une attitude d'esprit résolument confiante et s'était endormi.

El Rubio, lui, jubilait : selon ses pronostics, ce petit grain devait reconduire la sentinelle dans sa guérite. Fuir un grain n'a jamais déshonoré un marin qui se donne l'impression d'avoir fini sa journée.

La pluie tomba pendant deux longues heures. Quand la première étoile s'inscrivit dans une trouée, le rouquin inspecta la côte qui lui apparut soudain plus proche qu'il ne l'imaginait ; sur babord arrière, il identifia le phare de Gata. Grâce à cet unique aperçu, il n'eut aucun mal à retracer dans son esprit le chemin qu'il venait de faire à la surface des flots : une dérive assez forte l'avait rapproché du but. Il sentait les îlots, là, au-delà de Port-Génoves, à quelque trois quarts d'heure de route.

Les deux îlots et la bombe ! C'était une nuit très différente des autres nuits... Tout se déroulait mieux qu'il ne l'avait espéré. Dans un état d'exaltation qu'il avait peine à réprimer, il se prit à mesurer l'importance du geste qu'il accomplissait. Monumental ! Paco avait bien mérité de la Patrie ; lui-même et ses deux comparses se devaient de tout mettre en oeuvre pour conduire à bon terme le travail qui leur avait été confié, le Gallois - ce brave - prenait le relais aux côtés d'un Pakistanais. La solidarité portait le patron de pêche au sommet d'une courbe qui n'était pas entièrement dépourvue de romantisme : partout où les hommes luttent contre la tyrannie, la chaîne des braves s'établit ; tant que le passage sera bouché, il faudra se battre sans faiblir... Ces vérités avaient pour lui la valeur d'un devoir premier, la force d'une loi de la nature. Son bonheur dépendait de sa conduite en ce jour.

Pendant que le pêcheur se livrait à son accaparante méditation, le bateau filait dix noeuds ; les moutonnements se raréfiaient, La Paz avait repris son poste de veille. Plus ils s'approchaient de la côte, plus le ciel se dégageait ; dans la nuit qui déjà s'habillait de faibles clartés, le premier repère se précisait.

Ruiz ronflait toujours : cela devenait scandaleux.

- Va donc le réveiller, fit le rouquin ; on ne sait jamais : les câbles sont peut-être emmêlés. Il faut qu'il prépare son vêtement de plongée.

Droit devant, la côte s'approchait. Le rouquin manoeuvrait à vitesse réduite.

Dans les puits, six plombs maintenaient les six brins sous tension. Ruiz fila dix mètres sur le premier ; puis, montant sur le pont, récupéra le plomb à l'extérieur en s'aidant d'une gaffe et le fixa sur un taquet. Sans désemparer, il recommença cinq fois la manoeuvre avant de se tenir pour satisfait. Alors il soupira profondément et passa son vêtement de plongée ; son casque sous le bras, il regardait La Paz avec une tristesse infinie : plonger ! Il avait horreur de cette perspective !

Pour donner le change, l'Andalou lui administra une bourrade et, fort de cette apparente assurance, répandit trois caisses de poissons sur le pont.

Les deux îlots étaient là ; on en distinguait la silhouette. Au large, la mer s'était apaisée mais à hauteur de la falaise del Carrixalejo, un ressac assez vif se manifestait. Tous sens en éveil, El Rubio avait appuyé d'un petit quart à tribord pour gagner l'axe idéal et s'appêtait à prendre un peu de vitesse afin d'assurer sa manoeuvre lorsque le commissaire lui posa vivement une main sur l'épaule :

- Coupe le moteur ! Le ton était impérieux.

Le rouquin débraya l'hélice et coupa. Pendant cinq grosses minutes, les trois hommes restèrent aux aguets. Chaque fois que ses comparses manifestaient leur curiosité par une mimique, Ruiz leur imposait le silence : ils étaient accroupis sur le pont, ils retenaient leur souffle ; seul le bruit du ressac répondait à leur poignante interrogation.

- Ah, ça suffit pour aujourd'hui ! fit enfin le rouquin. On n'est pas là pour enfilez des perles.

- Qu'est-ce que t'as donc entendu ? questionna La Paz dans un souffle.

- Je sais pas, moi... Il m'avait bien semblé...

Deux doigts pointés en direction du large, Ruiz faisait une moue stupide.

- J'ai foutre rien entendu mais là-bas, j'avais cru voir un sillage.

- Qu'à cela ne tienne, s'esclaffa l'Andalou, j'ai vu que ça pendant cinq heures ; un petit mouton, et puis un autre mouton... bon sang, chaque fois, je voyais l'écume d'un bateau !

El Rubio consulta sa montre : minuit quinze. Il attendit encore un court instant puis, haussant les épaules, reprit la direction des opérations.

Une manoeuvre habile le conduisit à l'aplomb de la bombe en deux minutes ; elle était par huit mètres de fond.

La Paz affala le youyou. Seul à bord de l'esquif, le commissaire aborda la face sud du plus petit des deux îlots. Tout était bien en ordre ; il n'eut aucune peine à retrouver les câblots. Dans l'ordre, il dégagea celui qui était marqué d'une seule bague et remonta dans le youyou.

- Tribord avant, dit-il dès qu'il eut rejoint le bateau. La Paz fixa le câblot sur le brin correspondant, descendit dans la cale et enroula le brin sur le tourniquet.

- Doucement !

La Paz prolongea le mouvement jusqu'à ce qu'il sentît un effort rassurant.

Le bateau était saisi, mouillé trente mètres au sud des deux îlots. Son ancre était une bombe thermonucléaire. Ruiz retourna sur le rocher pour s'emparer du câblot marqué de deux anneaux ; il faisait avec le premier un angle assez important. L'homme se déhala timidement, amoureux sur ce brin d'acier : ses gants de caoutchouc glissaient.

- Tribord milieu, dit-il dès que son étrave toucha les flancs du bateau.

On répéta les mêmes gestes.

Quand le troisième câblot fut raidi, le bateau abandonna le vent et s'orienta dans l'axe de l'engin terrifiant que la folie des hommes confiait à ses modestes capacités.

Accablant de précision, le commissaire fit encore trois fois la navette ; de toute évidence, il avait, dès le début de la manoeuvre, pris la ferme résolution d'éviter une nouvelle plongée dans ces eaux douteuses. Ses recommandations de terrien estomaquaient parfois le rouquin mais l'heure n'était pas à la critique. Le dernier câblot passa de mains en mains, la dernière manille fut revissée sur le dernier brin ; par séries de trois tours alternés sur chaque point d'appui, les déménageurs élevèrent le cigare jusqu'au niveau de la quille. Sur quoi, le pêcheur mit son moteur en fonction. Le gros du travail était fait. Affalé sur la lisse, le commissaire s'absorbait dans la contemplation du tirant d'eau. Entre les deux îlots, le ressac était encore assez vif. El Rubio consulta sa montre : minuit quarante-cinq ; il était grand temps de pousser. Il mit l'hélice en charge et

plaça la manette des gaz à mi-course. Un coup de barre à droite, une pression à gauche... Bonne bête ! Malgré la charge, son vaillant petit rafiot était encore assez manoeuvrant. Arc-bouté sur la barre, il serra les dents : deux amers surgissaient à faible distance ; le barreur esquiva la difficulté et débraya son moteur dès qu'il se sentit en sécurité. Avant de prendre le cap, il avait besoin d'un instant de réflexion.

D'abord quatre milles au sud-est. Il en avait au bas mot pour trois quarts d'heure. Sous les barrots, les caisses étaient bien arrimées, dans son esprit, les repères s'organisaient. Continuant sur son erre, il avait pris le cap et s'apprêtait à remettre son hélice en charge lorsqu'un bruit très caractéristique se fit entendre par le travers du bord...

- La vedette !...

- La vedette !

Ruiz eut à peine le temps de se précipiter dans l'écoutille ; un phare balaya le pont. Mu par une force spontanée - la force même de l'épouvante - La Paz avait soulevé l'une des deux nasses à hauteur d'épaule : le phare le surprit dans la position du pêcheur accomplissant un geste ancestral. Le bruit du moteur s'amplifia ; la vedette - car c'était bien elle - fit marche arrière à moins de vingt mètres et s'immobilisa.

- Oooh ! clama le rouquin.

Son coeur marchait à toute volée mais il y avait dans sa chanson l'expression de la bonhomie la plus parfaite. Il avait eu le temps de couper son moteur, de dégager le fanal de la bâche qui le couvrait et de mouiller un grappin sur l'arrière. Le bateau ne dérivait plus, le grappin tenait bon.

- Oooh ! cria-t-il encore dans le vent, vous allez tourner la tête au poisson !

Le phare illuminait le pont : La Paz était figé dans son attitude ; le pêcheur lança deux gros poissons dans une caisse et s'empara du fanal qu'il éleva à hauteur de ses yeux.

- Ça marche ? fit une voix.

- Du poisson de roche, c'est pas mauvais.

La voix questionneuse était rude mais cordiale. A l'appui de son assertion, le rouquin avait fait un geste un peu las en direction du pont. La vedette l'abordait. Le capitaine et le pêcheur échangèrent quelques

banalités pendant que La Paz mouillait l'instrument qu'il avait préalablement juché sur la lisse.

- La nuit a pas été fameuse, fit le capitaine.

- Ouais, grogna le pêcheur entre deux bâillements, j'ai bien cru qu'elle s'arrêterait pas, cette putain de pluie.

Le matelot, qui était en station près du phare, réduisit l'intensité du faisceau ; le capitaine alluma sa pipe et remit posément son briquet dans la poche de son vêtement. Le pêcheur tourna sur un taquet le « bout » qu'on lui présentait... Quelque chose d'énorme se préparait. Enorme et inacceptable !

Le capitaine descendit de son promontoire et tira une grosse bouffée de sa pipe. Avec un sourire satisfait, le pêcheur prit encore deux poissons par la queue et les jeta sur un batflanc.

- Ça vous fait rien qu'on jette un coup d'oeil là-dedans, demanda le capitaine, sur un ton de gouailleuse bienveillance. - J'y vois pas d'inconvénient, fit le pêcheur, bon enfant. Déjà, le matelot de la vedette avait enjambé la lisse. La Paz se déplaça vers l'arrière et mis le pied sur une barre métallique - pourquoi cacher que c'était la barre du guindeau : un fer plat, aux arêtes vives, qui servait au serrage des poupées ? Avec une lenteur étudiée, le rouquin s'empara du fanal et, serviable, le plongea dans l'écoutille à hauteur désirable pour éblouir le matelot qui, en arrêt sur le troisième échelon, donnait un coup d'oeil à l'intérieur du bateau. Ils restèrent ainsi plusieurs secondes... la tête du matelot se redressa.. le rouquin retira le fanal de l'écoutille...

Prêt à tout, La Paz ôta les mains de ses poches : la clé du guindeau lui brûlait la plante des pieds.

- Du poisson ! dit enfin le matelot.

Il fit un lent rétablissement et rejoignit son bateau.

La capitaine eut un large sourire : par un judicieux déploiement de tact et de brusquerie, il avait ménagé la susceptibilité d'un pêcheur estimable et satisfait sa très légitime curiosité. Pour tout dire, il n'avait pas pensé à cette espèce de poisson - du poisson de roche - qu'il fallait aller chercher dans les criques lointaines pour satisfaire, à Torremolinos, une clientèle toujours plus exigeante. Ce brave type de Malaga l'avait intrigué.

Il porta deux doigts à sa casquette :

- Adios !

- Adioos...

Le pêcheur se dégagait des cordages et se croisa les bras. La vedette s'éloigna de deux cents mètres à train réduit ; puis, les vibrations montèrent à l'aigu ; le sillage se perdit dans la nuit : il était droit, ce sillage, parfaitement rectiligne !

Pendant cinq longues minutes, les trois comparses n'osèrent accomplir aucun geste ; entièrement concentrés sur les vibrations sonores qui seules pouvaient témoigner du miracle, ils semblaient trois momies offertes aux divinités de la nuit. En fait, ils représentaient trois systèmes nerveux à vif, trois pauvres types assommés d'angoisse, trois mécaniques provisoirement détraquées : tilt ! Ils étaient occis.

La tête dans l'écouille, le commissaire fut le premier à se ressaisir :

- Tu lui en as foutu plein la vue, souffla-t-il à mi-chemin de l'extase.

- Ouais ! hurla l'Andalou soudain coléreux ; c'est pas ça qui va l'empêcher de revenir.

- Je crois pas, fit le rouquin.

La machine était embrayée.

- Je crois pas, confirma le commissaire en écho ; je connais pas les habitudes de la mer et je n'ai jamais été contrebandier mais tout ça - il fit claquer deux doigts - tout ça avait la gueule d'un dialogue classique.

- Tout à fait classique, confirma le pêcheur après avoir inspiré profondément. Il n'avait encore jamais fourré son nez dans mes cales mais pour ce qui est des paroles...

- Vous allez pas continuer avec ce « berlingot », non ? cria La Paz dans un sursaut de rage concentrée.

- T'as été parfait, gloussa le commissaire. Puis sur un ton plus ferme :

- Rentre plutôt la nasse que tu as mouillée.

La Paz s'exécuta comme un apprenti ; il avait besoin de se ressaisir. Ruiz le sentait désemparé et l'aidait à remonter la pente. Alors que l'Andalou s'apprêtait à embrayer le filin, il l'arrêta d'un geste :

- On sait jamais, dit-il ; la bombe n'est pas loin ; passe donc tes gants de caoutchouc maintenant que la vedette est partie.

Quand la nasse fut à bord, Ruiz et La Paz se mirent en devoir de changer le décor. Acte deux : le poisson de roche fut enfourné dans les caisses et rejoignit les cales, les nasses passèrent par l'écouille, le filet fut arrimé entre les deux écubiers et le poisson de mer étalé sur le pont. La Paz aspergea copieusement filet, pont et poisson ; quand il eut achevé cette corvée, il se déclara fourbu.

El Rubio routait au sud-est. Malgré le nouveau tirant d'eau supérieur au précédent, son bateau filait pas loin de six noeuds ; la manette à fond moins un iota - juste ce qu'il fallait pour que le moteur ne souffrît pas trop - il recevait une petite houle par six quarts avant mais ne roulait pas : ce chargement du diable centré sous la quille avait pour effet de le stabiliser.

La Paz était assis sur la structure plate qui tenait lieu de spardeck ; les coudes en appui sur les genoux, il s'abîmait dans ses poignantes réflexions : il ne comprenait pas ce qui s'était passé et cela l'indisposait.

- Ma parole, il est bigleux le copain, fit-il au bout d'un instant.

Le patron de pêche eut un petit rire conquérant.

- C'est pas qu'il est bigleux, couillon ! Quand il est descendu dans l'écouille, je lui ai flanqué le fanal au coin des yeux. Sous son nez, au pied de l'échelle, il y avait les caisses et le filet ; un peu plus loin, les bat-flancs desquels émergent les damnés puits. Mais tout ça est resté dans une demi-obscurité ; ce qu'il a vu, c'est ce qu'il avait sous le nez ; pour voir les câbles et les tourniquets, il aurait fallu qu'il descende entièrement dans la cale. Je ne sais pas ce que foutait Ruiz mais je me doute bien que le gars ne serait pas remonté.

- Ce que je foutais ? Ben naturellement, je m'étais planqué.

Foi de boscot, la preuve était faite : les puits les avaient sauvés. L'optimisme du rouquin confinait à l'euphorie ; si le commissaire ne l'en avait dissuadé, il eût volontiers arboré son fanal, adopté la configuration quotidienne du professionnel sur son plan d'eau. Mais les postes de douane veillaient toujours : il y en avait deux entre l'anse de los Escullos et Gata, un autre au-delà de San Pedro. Sans doute tous ces gardiens aux aguets ignoraient-ils la nature de la prise qu'ils eussent pu réaliser en ce jour mais

la prudence commandait la plus extrême réserve ; ils pouvaient encore repérer ce feu marchant sud-est et en rappeler la présence au capitaine. A la réflexion, Ruiz tenait pour certain qu'ils avaient été repérés et signalés dès que le bateau s'était approché des îlots.

La Paz eut un long frisson rétrospectif ; affalé sur le pont, il essayait en vain de récupérer quelques forces.

El Rubio garda le cap au sud pendant trois quarts d'heure, puis, s'estimant à l'abri des indiscrets, infléchit sa route en direction du point de rencontre. Le temps restait au beau ; son bateau se comportait assez bien : l'énorme charge centrée bas évitait certes le roulis mais l'inertie engendrait des phénomènes secondaires d'une telle singularité qu'il avait l'impression de gouverner une charrue flottante. Si la mer ne se démontait pas, il comptait arriver dans le cent quatre-vingts de Gata avec une demi-heure de retard sur l'horaire.

CHAPITRE X

A Djakarta, l'entreprise entrait dans une phase nouvelle. Chalid avait casé son PDG postiche dans une autre affaire et assurait lui-même la présidence du conseil d'administration. L'équipe était dorénavant placée sous les ordres d'un nouveau directeur ; Fortich n'intervenait plus jamais au niveau de l'exploitation.

Malgré la confiance dont il jouissait auprès du nouveau président, Fernando Rey n'avait pas tous les jours la vie facile : son nouveau directeur général - un homme jeune et doué - était au fait des questions aéronautiques depuis des années. Dès sa prise de fonction, Ali Surjo avait eu à coeur de manifester son autorité : contre l'avis de Northrup, il avait recruté un inspecteur commercial pour surveiller l'exécution des contrats : les fréquences des rotations le chagrinaient ; il préconisait une meilleure utilisation de la flotte. La formule adoptée par les Overseas Freighters lui apparaissait comme un pis-aller, il en reconnaissait accessoirement les avantages mais ne manquait jamais d'en dénoncer les faiblesses : son rêve était de recruter de nouveaux équipages et de centraliser les activités.

Pendant deux interminables semaines, Rey et Sakurai avaient lutté pied à pied pour démontrer que la formule préconisée par le nouveau venu supposait une base de financement incomparablement supérieure à celle dont disposaient les Overseas Freighters ; dans le domaine du fret aérien, seules cinq ou six compagnies pouvaient se permettre de lancer des lignes régulières : elles étaient assistées par de puissantes organisations de groupage et disposaient de quadriréacteurs adaptés aux besoins de leurs marchés. Tout cela, Ali Surjo le savait mais il ne désespérait pas, après quelques mois d'activité, d'intéresser un groupement américain à l'affaire et de réaliser, sous le couvert du tiers monde, ce que d'autres transporteurs avaient eu loisir d'entreprendre sous la protection de la bannière étoilée. Chalid n'envisageait pas cette perspective sans quelques réserves : maître indiscuté dans sa maison, il entendait le rester ; ravi de pouvoir se reposer des problèmes purement aéronautiques sur un homme avisé, il entretenait le jeune directeur dans son espérance et, parallèlement, fort aise de disposer d'une petite flotte équipée à peu de frais, donnait au Chilien des gages de fidélité. Quand on sollicitait des précisions, il reconnaissait ne pas

renoncer à donner une nouvelle orientation à l'entreprise - il fallait bien évoluer - mais à l'évidence, il cherchait à gagner du temps.

C'est tout au moins ce qu'avait compris Fitzgerald, qui - bon renard - prenait le parti d'Ali Surjo chaque fois qu'il avait une occasion de le faire. Dans ce travail de frelon, Mohuto lui donnait un sérieux coup de main. Les deux compères en étaient venus à rechercher eux-mêmes des moyens de financement. Sur les conseils de l'Américain, Chalid - beau joueur - avait même accordé audience au représentant d'un organisme de crédit étranger ; renseignements pris, cet homme était - accessoirement - un agent de la CIA : Chalid avait manifesté un rien d'humeur. Sur quoi, Fitzgerald avait fait observer à son président que c'était encore le meilleur moyen de travailler en sécurité.

Jef, de passage, s'amusa beaucoup de cette situation ; l'improvisation le comblait d'aise. Le plus sérieusement du monde, il proposa à ses compagnons d'orienter la flotte vers des activités marginales, de rendre, à l'occasion, quelques petits services au gang des généraux et aux organisateurs de la répression.

Une fois de plus, les hommes chargés de défendre la nation avaient tourné leurs armes contre la nation. Dans les campagnes, la chasse orchestrée par les militaires avait un caractère implacable : depuis le 3 octobre - premier jour de la sinistre opération - on déplorait la liquidation physique de trois cent mille hérétiques. Les survivants prenaient le maquis, se lançaient dans la lutte armée. Bien qu'encore embryonnaire, un front de toutes les forces opposées à la dictature militaire des généraux s'organisait. Hélas, une page était tournée ; une « longue marche » commençait. Massivement financée, la victoire de la CIA entrait dans sa phase d'achèvement.

Chalid, quant à lui, s'était assuré des complicités au ministère des finances. La plupart des hauts fonctionnaires qui auraient pu lui chercher querelle avaient disparu. Ses avions touchaient quotidiennement Hong-Kong, Singapour, les Philippines. La roupie sombrait. En pleine aggravation de la crise, l'entrepreneur réalisait les plus belles opérations de sa carrière.

Fitzgerald était d'avis de l'aider dans ses nobles travaux. Le « front Sukarno » s'écroulait, le « front Pantjasila » criait victoire ; Surjo - le nouveau directeur - avait des amis dans les deux camps. Il ne faisait aucun doute que, pour assurer la bonne marche de l'affaire, l'équipe dût entrer dans les vues de ses dirigeants : Rey fut invité à montrer un peu plus de souplesse, Fitzgerald redoubla d'assiduité dans les salons de la bourgeoisie d'affaires, Mohuto accepta le contrat que lui proposait le ministère des armées.

Depuis quinze jours, deux unités réquisitionnées sillonnaient Java pour acheminer sur la capitale l'effectif d'une demi-division. En mars et en avril, la flotte avait trimbalé neuf cents pèlerins de Djakarta - capitale très spirituelle de l'Indonésie nouvelle - à Djeddah - gare de triage des lieux saints.

Cette période fut sans doute la plus reposante que Fitzgerald ait connue de longtemps. Les équipages faisaient un travail régulier, les avions de M. Chalid tournaient rond ; la bonne société de Djakarta prisait fort l'éclectisme de l'Américain. Ce mondain se rendait fréquemment sur les hauteurs pour y prendre le frais, s'adonnait au jeu, fréquentait les champs de course et ne s'entourait que de gens convenables. Depuis longtemps déjà, il connaissait par coeur les trente kilomètres de route qui séparaient Bogor de Djakarta. Sa Mercedes stationnait devant les plus belles résidences ; il lisait assidûment News Week et ne manquait pas une représentation théâtrale.

En politique, il se montrait extrêmement nuancé : louant discrètement les vertus du général Suharto, de M. Adam Malik ou du sultan Hamengku Buwono - qui, disait-on, faisait de l'excellent travail au ministère des affaires économiques - il ne déplorait pas moins l'élimination progressive de l'autorité sukarienne. C'était bien la marque du savoir-vivre. Personne à Djakarta ne souhaitait la mort du « Père de la Nation ». Dans la société javanaise, le respect dû aux anciens l'emporte volontiers - tant qu'on reste entre privilégiés - sur un vain souci de vengeance ; le prestige dont jouissait le grand leader commandait une certaine clémence : il était habile de le ménager.

Toutes ces nuances avaient leur importance. Fitzgerald faisait feu de tout bois ; il avait perdu ses derniers complices dans les ministères et

s'était mis en tête de ménager ses arrières. Délibérément branché sur les milieux gouvernementaux, il cherchait des protections dans « l'ordre nouveau » ; gagner des sympathies, séduire, intéresser les officiels à son affaire : c'est à cette tâche - à tout prendre assez délicate - qu'il consacrait l'essentiel de son temps.

Une armée corrompue, une église en pleine reconquête ; ce pauvre pays effectuait un retour au passé. Dans les rues, la Mercedes éclaboussait une foule en haillons : aux saris et dhotis se mêlaient les sarangs traditionnels des Malais mais cela s'effiloçait, sentait la misère. Mal résignés, les rickshaws (*note* : pousse-pousses) avaient repris le harnais. Un peu partout, des combattants se regroupaient mais Fitzgerald était beaucoup trop accaparé par ses travaux sordides pour leur accorder attention.

CHAPITRE XI

Northrup descendit quelques marches et replaça les jumelles dans un tiroir de l'habitacle ; il venait de reconnaître le cap Nègre : cent vingt milles le séparaient encore de Saint-Louis-du-Rhône où il aurait enfin loisir de se reposer. La tramontane soufflait. Porté par ce vent traversier, il en avait encore pour une grosse journée.

Il se sentait à bout de forces. Depuis quarante-huit heures, Mohammed ne lui était plus d'aucune assistance : cloué sur sa couchette par une crise de paludisme vraisemblablement déclenchée par les excès auxquels ils s'étaient tous deux livrés depuis plusieurs semaines, il ne proférait plus une parole. Aux encouragements que Northrup lui prodiguait, le mécanicien répondait par des grognements inintelligibles - sa température oscillait entre quarante et quarante et un degrés - des degrés centigrades ! Northrup se perdait dans ses conversions ; à Ceuta, où il avait complété sa pharmacie, il n'avait trouvé que ce thermomètre de sauvages auquel il n'accordait aucun crédit ; le mercure n'en finissait pas de monter, le Gallois reprenait inlassablement ses petits calculs et le résultat le scandalisait : cent cinq degrés Fahrenheit !... Malédiction !

A trois reprises, il avait dû ramasser son camarade, qui, tombé de son lit, restait affalé sur le plancher. Deux fois par jour, il lui administrait de la quinine dans les fesses et lui faisait boire du thé. Il appliquait son cours de secourisme, il faisait tout ce qu'il pouvait. Aux limites du possible, un certain fatalisme l'envahissait.

Pour faire face au plus pressé, Northrup avait coupé court entre le cap de la Noa et celui de San Sebastian. Il pouvait ainsi, sans trop de risque, s'accorder les inévitables faiblesses auxquelles un solitaire est exposé. Quand le sommeil l'emportait, lorsque, contre toute volonté, ses paupières se soudaient, il se cinglait méthodiquement le visage avec un linge mouillé, s'administrait des claques, se débattait comme trente-six diables mais en fin de compte somnait. Alors, la barge continuait sa route sous la seule action du vent. Hélas ! A défaut de miracle, cela ne pouvait durer longtemps. Tiré de son cauchemar par le claquement des voiles, l'homme de barre se raidissait une fois encore et, titubant, se plongeait la tête dans une bassine,

puis remettait son navire en ligne, tenait une heure et s'effondrait graduellement. Le bateau, bien réglé, restait au cap pendant quelques instants sous les effets conjugués de la brise et du tapecul - qui contrebalançait l'action du safran ; sur quoi, une nouvelle risée s'engouffrait dans les voiles et la barge montait au vent. Alors le moribond surgissait de son cauchemar en bafouillant.

Lorsque le soleil se montrait, il déposait ses vêtements à côté de la barre et s'aspergeait abondamment : une bonne friction suivie d'un pas de charge frénétique le remettaient en état de veille ; quand ses paupières fléchissaient, il recommençait. Ses exercices se doublaient d'un accompagnement sonore assez pittoresque.

Indifférent au drame, l'astre du jour montait, culminait et s'abîmait au couchant : un si grand monarque ne pouvait s'arrêter à de telles vétilles...

La fièvre avait cloué Mohammed sur sa couchette au large du cap de la Nao. Malgré les emardées, Northrup avait parcouru, seul à la barre, deux cent quarante milles en deux jours. Quand le vent fléchissait, il mettait le moteur en fonction. Pour se tirer de ce mauvais pas, il avait choisi de lutter contre la montre et renoncé à une escale en territoire espagnol. Que diantre eût-il trouvé à Barcelone qu'il n'avait à bord ! Un médecin ? Les praticiens européens ignorent tout du paludisme ; il en avait fait l'expérience en Angleterre et n'était pas prêt de recommencer : en pleine crise de malaria, un médecin réputé lui avait infligé le traitement réservé aux cas de méningite. De plus, il savait pouvoir compter, à Saint-Louis-du-Rhône, sur une âme secourable : un professeur de la Faculté des Sciences de Marseille l'attendait.

C'était un physicien qui répondait au nom de Le Plouhinec - Jef avait longuement décrit le personnage. L'homme prétendait que la confection d'une clé n'était pas insurmontable ; l'opération présentait assurément de nombreuses et considérables difficultés mais le satané physicien affirmait qu'avec un peu de patience elle restait dans le domaine des entreprises réalisables. Pour résoudre les problèmes de technique métallurgique, Le Plouhinec ne disposait lui-même d'aucun outillage mais il avait orienté les recherches de son ancien compagnon de maquis sur

l'Allemagne et l'Italie. L'enquête se poursuivait ; Jef avait mis Fitzgerald et Rey dans le circuit.

L'être le moins imaginaire ne peut ignorer que l'analyse des circuits d'une bombe thermonucléaire comporte des temps morts et de nombreux aléas ; pour en réaliser sans plus tarder la première partie - l'étude anatomique - Le Plouhinec s'était libéré d'une partie de ses cours, Gallego avait reçu mission de lui transmettre un message anodin dès qu'il aurait confirmation du transbordement : depuis deux ou trois jours déjà, le physicien devait attendre le navire signalé. Très petit et très volumineux, cet homme de science - avait précisé Jef - présentait à s'y méprendre l'apparence d'une barrique ; Northrup se plaisait à l'imaginer s'emparant tous les jours de son attirail de pêche et roulant en direction de Saint-Louis-du-Rhône.

Au niveau du cap Creus, la tramontane se fit impérieuse. Northrup estima qu'il fallait composer : il mit à la cape et cargua la grand-voile ; en serrant la côte sous la trinquette et la grand-voile ainsi réduite de moitié, il offrait une prise raisonnable à ce vent qui, sans pitié pour les innocents, change à la fois d'identité et de direction entre Saint-Laurent-de-la-Salanque et les Saintes-Marie-de-la-Mer.

Serrer la côte ? Il avait tout à y gagner ; la distance augmentait mais la vitesse augmentait également. Du moins ne pouvait-il être porté sur le rivage ! Aux limites de l'égarément, il s'appliquait à dominer les caprices de la nature.

Quatre jours auparavant, il avait quitté le point du transbordement. Quelle aventure ! A l'évocation de cet acte de violence, une vive douleur lui parcourut la moelle épinière ; il se crut victime d'un nouveau cauchemar et plongea la tête dans la bassine qui était à ses pieds. Vaines simagrées ! Une fois de plus, la sinistre chronologie se déroula dans son esprit :

Le bateau du pêcheur et la *barge* étaient en couple depuis déjà dix minutes, quatre câblots étaient transférés, tout le poids de la bombe était supporté par la *barge*, le chargement pendait encore à quinze ou vingt mètres de la surface ; le pêcheur avait déjà donné du mou sur ses deux derniers câblots et s'apprêtait à les décrocher lorsque Mohammed s'était

mis à hurler : « la chose » leur était tombée sur le dos à vive allure. C'était énorme et noir ; cela faisait un bruit régulier. Tout à leur travail de précision, les cinq débardeurs n'avaient pas vu cet énorme château tout enrubanné d'écume sur le point de les éperonner.

« En avant toute » ! Mohammed et le pêcheur s'étaient précipités sur les boutons. Puis, dans le même élan, la barge et le petit bateau, toujours en couple et seulement séparés par quatre défenses, avaient fait un bond de cinquante mètres avec leur chargement qui ballottait à l'extrémité des suspentes. Le monstre était passé à les toucher ; c'était un pétrolier géant qui, cherchant vraisemblablement à écourter son trajet, avait appuyé sur babord. Dans l'affolement le plus complet, El Rubio s'était agrippé aux gouvernes ; de son côté, Ruiz avait ramassé le phare mais en une fraction de seconde avait compris qu'il était vain de l'allumer : le pétrolier ne disposait plus du temps de réaction nécessaire. Pris au plus fort du remous, les deux coquilles avaient roulé comme des barriques ; à chaque alternance, les suspentes vibraient dans les puits métalliques, la bombe elle-même roulait, tantôt en appui sur trois brins, tantôt sur les trois autres. Northrup avait embrassé le pont.

Une fois le plan d'eau apaisé, les cinq hommes, encore sous le coup de la terreur, avaient transbordé les deux derniers câblots, hissé le chargement, lâché les amarres. A l'instant où les deux bateaux s'étaient séparés, Mohammed et le rouquin pleuraient à chaudes larmes : sous l'effet de la détente, sans doute, mais aussi, sous l'empire de la fraternité. Quand on a poussé le courage au paroxysme, on éprouve d'étranges sentiments pour soi-même et pour les autres hommes ; en l'espace d'un éclair, on essaye de mieux comprendre, de mieux aimer ce qui se passe au-delà du danger. La vie intérieure se transforme ; on se sent submergé par une vague brutale faite de compassion mutuelle et de légitime fierté. Avec la passion d'un fils de la Terre ayant retrouvé son frère en Paradis, La Paz avait brandi ses deux mains au-dessus de sa tête et hurlé dans la nuit : « *Good bye !...* » C'est tout ce qu'il savait en anglais. Ruiz s'était affalé sur l'étrave et sanglotait : *he's a jolly good fellow...* A l'est, l'horizon s'habillait de timides clartés.

Quoi de plus réconfortant pour un homme que de pouvoir se contempler d'un oeil critique dans une bassine et de conclure : ce n'est qu'un reflet. Il y a certes de l'orgueil dans les paroles que Northrup se servait à lui-même mais elles procédaient d'une recherche étonnamment féconde puisqu'elles lui permettaient de mesurer la part invisible de son être, l'enchevêtrement des forces qui se condensaient en lui, tout ce que ne révélait pas ce reflet. La place de sa génération dans l'histoire humaine était immense, celle d'une poignée de volontaires immense dans sa génération, la part qui était la sienne dans cette poignée de volontaires démesurée... Hypersensibilisé par son extrême fatigue, il perçut la complaisance et haussa les épaules. A peine dessinée, cette flatteuse perspective fut réduite à ses véritables dimensions : le corpuscule dans l'univers, l'unité dans la masse humaine reprit ses fonctions de timonier. A quoi se réduisaient ses engagements, ses options, tout ce remuement concentré sur lui-même en unités antagonistes ou associées, à quoi se réduisait la vie, le très singulier phénomène ? A vingt milles de Sète, cap à l'est-nord-est, par une mer « force cinq », il se surprit à évoquer les paroles de Sir James Jeans, son adorable compatriote : à quoi se réduisait cette vie ? « Tomber comme par erreur dans un univers qui, de toute évidence, n'était pas fait pour elle ; rester cramponnés à un fragment de grain de sable jusqu'à ce que le froid de la mort nous ait restitués à la matière brute ; nous pavaner pendant une toute petite heure sur un tout petit théâtre, en sachant très bien que toutes nos aspirations sont condamnées à un échec final et que tout ce que nous avons fait périra avec notre race... »

En attendant, Northrup se cramponnait à la barre d'une fière péniche, se pavanait dans le golfe du Lion sous un vent généreux qui le tenait en état de veille. En lui, la lucidité l'emportait sur l'ivresse. Croulant et pourtant toujours sur pieds, « l'unité cosmique » revenait à ce plan d'eau dévasté. A cette heure inclémente, en ce lieu inhospitalier, c'est bien en termes de marine que devait s'exprimer sa lucidité...

« Golfe du Lion ». Le registre d'instructions qu'il avait pris soin de consulter avant de quitter l'embouchure de la Tamise lui revenait en mémoire : ce document relatait les plus fâcheux instants du quartier géographique ; par un effet du hasard, l'état des lieux correspondait assez précisément à la description mais le rude cabochard n'avait pas imaginé

qu'il dût aborder ce déploiement de forces sauvages en état d'extrême fatigue. Il s'arc-boutait sur la barre, les embruns lui fouettaient le visage ; il ne prenait certes plus le risque de s'endormir mais plutôt celui de mettre en fuite et de perdre une à deux journées. En appui sur sa dérive, la péniche bondissait allègrement. Mettre en fuite ? Bigre ! Si ce mistral ne tombait pas avant la nuit, c'est bien tout ce qu'il aurait à faire, assurément. Un sentiment lourd et tenace l'envahissait ; cela ressemblait à l'angoisse dont il connaissait les effets : c'était bien la pire ennemie cette poignante et lancinante morsure au niveau des tripes.

Une fois de plus, c'est à l'étage élevé qu'il trouva l'issue : il avait d'excellentes raisons de se cramponner à la barre, de se cramponner au « fragment de grain de sable » jusqu'au retour « à la matière brute ». La finalité matérialiste de Sir James Jeans associait le prolongement du phénomène vital à celui de la Planète, des planètes, du système sidéral ; à cet aspect géométrique de l'Evolution légitimé par des siècles d'observation, à cette conclusion finaliste quelque peu hâtive, Fred Hoyle - autre compatriote - opposait l'inaltérable apport des champs de force, Teilhard son « point de vue de la Complexité », la plupart des physiciens modernes leur constat : l'énergie-matière en deux chapitres, l'Unité, le masque à deux faces, le Tout sous deux aspects. Transmutations respectives et transformations alternées sauvegardaient à la fois l'Equilibre Universel et l'Unité ; le phénomène vital avait sa place dans le système, Northrup sa raison d'être à la barre de ce rafiote. Tout est toujours en perpétuelle évolution. Tout n'est que mouvement !...

Eh, bigre ! En fait de mouvement, c'est une gigue effrénée que le vent lui imposait. Sa manoeuvre avait pleinement réussi : au fur et à mesure qu'il épousait la courbure de la côte, le vent tournait avec lui. Fermement porté par une houle arrière qui provoquait des embardées continuelles, il courut plein travers puis large jusqu'au soir sous sa grand-voile réduite et sa trinquette. A dix-huit heures, il fit un report acrobatique sur sa carte : il avait franchi quatre-vingts milles en douze heures. Si le mistral - qui déjà prenait le relais de la tramontane - ne redoublait pas de sauvagerie, s'il se contentait de le porter sans arracher la mâture, il pouvait espérer frapper ses haussières à Saint-Louis-du-Rhône au point du jour.

Il laissa porter de deux quarts pour se garder de la côte et plongea la tête dans la bassine ; ses reins étaient verrouillés, ses yeux le faisaient atrocement souffrir. Il assistait, impuissant, à ce déferlement diabolique et se demandait avec anxiété si son petit navire et lui-même aurait assez de vertu pour tenir à ce régime toute la nuit. Ce n'est pas de résolution qu'il manquait, ce digne héritier d'une tradition de bravoure mais tout simplement de force.

Pour lutter contre une crampe, il dut se déchausser. Quand cette crampe fut résolue, une douleur surgit au niveau de la nuque. Les petits exercices qu'il imposait à ses membres ne lui étaient d'aucune assistance. Sournement, contre toute volonté, il abandonnait la barge aux caprices de la nature. Dans un sursaut de lucidité, il sut comprendre qu'il était à bout de résistance ; en continuant, il ne courait peut-être pas à la perdition mais assurément à des ennuis sérieux. Mettre en fuite ? C'était évidemment une solution. Résolu à dormir coûte que coûte, il s'apprêtait à lofer pour carguer sa grandvoile lorsqu'il vit apparaître une silhouette à l'avant.

C'était une tête hirsute surmontant un corps efflanqué. Mohammed le regardait avec un pauvre sourire ; son regard était apparemment lucide. Sous le couvert d'un ciel de printemps, le soleil se rapprochait de l'horizon ; mais le mistral tenait bon.

Le Pakistanais fit quelques pas en titubant ; les yeux bouffis, la tignasse en bataille, il avait la démarche d'un moribond. Le premier réflexe de Northrup fut de le renvoyer dans sa couchette mais il n'avait plus la force de discuter ; il toucha machinalement le front du malade : la fièvre était tombée, la dernière piqûre de quinine avait eu raison du mal. Une crise de paludisme assez banale en somme : depuis les premiers symptômes, elle n'avait duré que trois jours.

A mi-chemin du néant, Northrup souleva douloureusement ses paupières et bredouilla :

- T'as pas les fesses en compote ?

Pour toute réponse, le Pakistanais le saisit par les épaules et d'une poigne ferme le contraignit à s'asseoir sur un coffre qui se trouvait là. Puis, s'emparant de la barre, il se mit en position de veille.

- Gouverne à l'est, bredouilla le Gallois que plus rien désormais ne pouvait surprendre ; si ce putain de vent te laisse tomber, marche au moteur, si ça devient intenable, viens me tirer par les pieds.

Mohammed se plongea le visage dans la cuvette. Alors qu'il reposait sa serviette-éponge dans un coffret, il entendit une voix tonitruante au pied de l'escalier.

- *Hei !...* Tu en as pour dix heures ; j'espère quand même que tu ne me réveilleras pas avant d'apercevoir le phare du Planier.

CHAPITRE XII

A travers la brume naissante, Fitzgerald aperçut la rampe d'approche.

- Tu n'es pas mal, dit-il. C'est Sushil qui travaillait : une approche aux instruments bien calibrée. Après quatre mois d'entraînement, l'Indien avait fait de sérieux progrès.

Déjà, la piste lui sautait au visage. D'une main, il réduisit les quatre moteurs et de l'autre, sollicita son aimable vaisseau. Les roues touchèrent mollement ; les inégalités du macadam se répercutèrent dans les amortisseurs, induisant dans toute la structure une vibration régulière. D'un geste prompt, le copilote inversa le pas des hélices et remit ses moteurs en puissance afin de casser l'erre de l'avion.

Quand la piste fut dégagée, il se mit à siffloter : visiblement, il était content ; content de vivre et de dominer cette énorme baille qui, hier encore, l'intimidait. Pendant les premières semaines, il avait eu toutes les peines du monde à se remettre au pilotage. Damné métier ! Une interruption de quelques mois tourne au drame ; il faut tout reprendre à zéro, tout recommencer.

- Tu vois bien, gloussa Fitzgerald, il faut jamais désespérer.

Sushil lui avait donné du fil à retordre ; une semaine auparavant, l'Indien était le seul, parmi tous les copilotes, à ne pas encore avoir franchi le pas décisif : celui de l'aisance génératrice de sécurité.

Le Starliner s'immobilisa. Fitzgerald ânonna son « bréviaire ». Harassés, José Toledano et Raïs Belkhourja s'emparèrent de leur valise et descendirent posément les degrés de la coupée. Une bolée d'air frais ! Ils retrouvaient la terre des hommes, le cadre des sédentaires.

Le commandant et le copilote, eux, s'étaient attardés à l'avant.

- Ma foi, expliquait Fitzgerald - qui éprouvait toujours quelques difficultés à rassembler ses documents - un pilote, ça doit être capable de piloter n'importe quoi : une brouette, un char de combat. A la limite, on doit pouvoir piloter un fer à repasser... Ça te surprend ? Colle lui donc aux fesses deux kilos de poussée : ton fer à repasser va s'élever dans l'azur, pas vrai ? Reste à le piloter. Qu'a fait l'aviateur à qui des cinglés ont confié

l'espèce de chaudron baptisé « vostok » ou « mercury » ? Il s'est adapté. Tout se pilote, je te dis.

Satisfait de sa petite théorie, il décrocha sa casquette et se dirigea vers l'arrière. Sushil le regardait avec un sourire attendri ; ce petit bonhomme tout rond lui était entré dans le cœur.

- Je crois que ça y est, dit-il. Cette vache d'avion, je commence à l'avoir en main.

- Je te l'ai toujours dit, glapit l'Américain qui avait déjà rejoint le fond de la cabine, le « Star », c'est une belle réussite. Pas de problème : tu dois le piloter.

Ils descendirent la coupée.

- Bon dieu, fit l'Indien revenant obstinément à ses impressions, pour les petites embardées, c'est pas facile à corriger !

Fitzgerald déposa sa valise à ses pieds.

- Travaille au manche, laisse tomber le palonnier. On dit que c'est du travail de fainéant ? Tant mieux ! Excellent pour durer.

Vienne-Schwechat. Ils avaient décollé d'Ahmedabad au petit jour ; treize heures de vol d'un seul coup d'aile. Devant la gare de fret, une équipe de manutentionnaires achevait le chargement du « Zoulou Echo » : un moteur dans le sac ! C'était l'avion de Jef qui venait de prendre trois jours de retard sur son programme. Déjà, le soleil s'approchait de l'horizon ; les quatre hommes abandonnèrent leur appareil aux soins du consignataire - l'un des trois skieurs de l'opération « déchets radioactifs » - et prirent un taxi pour la ville.

L'acharnement de Fuertaventura faisait merveille : à la cadence d'un avion par semaine, ce brave homme était parvenu, au cours du premier mois, à écouler sur le marché mexicain trente-cinq tonnes de marchandises variées en provenance de Hong-Kong et à charger quarante tonnes en sens inverse. Pour garder à l'exploitation toute la souplesse désirable, Rey avait affecté quatre unités à cette longue - trop longue - navette. Cent heures de vol par équipage et par mois, cent heures par avion et par mois. C'était du travail équilibré, régulier, comportant des mi-temps suffisantes pour assurer l'entretien du matériel et le repos des équipages. Quatre moteurs avaient été stockés à Hong-Kong, Ahmedabad, Vienne et

Mexico ; Rey dormait sur ses deux oreilles : la marge de sécurité qu'il s'était ainsi assurée lui permettait de faire face à une panne éventuelle sans préjudice pour le contrat.

De son côté, Jef était également rassuré. Les équipages étaient dorénavant constitués. Ses hommes avaient subi un entraînement méthodique. Chacun s'habitua à chacun. Il avait distribué les affectations avec un libéralisme extrême ; tous ces volontaires acceptaient sans broncher les périls auxquels ils étaient exposés mais la plupart avaient formulé le désir de choisir leurs partenaires, de se grouper par affinités.

Sur le « Zoulou Alpha » : Fitzgerald, sang-mêlé de la grande Amérique ; Sushil, l'Indien ; José Toledano, officier de la marine mexicaine ; Raïs Belkhourja, mécanicien de nationalité tunisienne. Langue commune, l'anglais.

Sur le « Zoulou Beta » : Saadeddine, fils d'un notable égyptien ; Jamal El Azim, le capitaine syrien ; Manolis Papas, le Grec insoumis ; Ho Van Tam, le Tonkinois. Langue commune, le français.

Sur le « Zoulou Charlie » : Durosier, le retraité martiniquais ; Klaus Lampensherf - dit Popeye - Allemand en rupture de civilisation ; Tiro Martin, officier de la marine cubaine ; Belkacem Haddad, un titi de Bab-el-Oued en vadrouille. Langue commune, le français.

Sur le « Zoulou Delta » : Mohuto, communiste indonésien bien camouflé ; Kuame Fialok, bien empêché de rentrer au Ghana depuis le coup d'Etat fomenté par la CIA ; Marco Mapanique, enseigne de vaisseau vénézuélien ; Shinzo Sakurai, capitaine japonais. Langue commune, l'anglais.

Sur le « Zoulou Echo » : Jef, l'Eurasien ; Mehdi Khatib, benjamin de l'équipe et filleul de Mehdi ben Barka ; Hugo Fuentes Lima, l'intenable agitateur péruvien ; Sedar Louga, l'ancêtre de l'équipe, Sénégalais. Langue commune, le français.

Sur le « Zoulou Fox » : Pablo Montes, l'Argentin ; Lefranc, arrière petit-fils d'un « communard » doué de tripes et de mémoire ; Fernando Rey, professeur de navigation dans la marine chilienne ; Diosdado Garcia, le Philippin émancipé. Langue commune, l'espagnol.

Sur le « Zoulou Golf » : Nguyen Van Toï, Cochinchinois recherché par la police de M. Ky ; Bamboka, un Malien qui estimait que la

terre ne tournait pas assez vite ; Josué Maria Costa, le navigateur brésilien ; Indravarman, l'humaniste moderne, Cambodgien. Langue commune, le français.

Enfin sur le « Zoulou Hotel » : lord Northrup, un Gallois de vieille souche ; Tamburi, un déserteur thaïlandais ; Carlo Varilla, le Panaméen ; Mohammed, le Pakistanais : marin d'occasion et mécanicien de métier. Langue commune, l'anglais.

Huit équipages. Nguyen Van Toï était encore à Fort Lamy pour trois semaines et Saadeddine à Colombo pour huit jours. Un seul avion - le « Zoulou Delta » - rentrait fréquemment à Djakarta où Mohuto contrôlait énergiquement la direction commerciale. La huitième unité - toujours utilisée par la Danglobe - devait être rendue, incessamment.

Le mois de mai était largement entamé. Ses dossiers à jour, Jeanne avait rejoint sa petite propriété de Lausanne. Jef était impatient d'agir. La bombe de Palomarès - le « satané berlingot » que le hasard avait conduit dans les filets de Paco - perturbait son programme. Quatre à cinq semaines de retard : la restitution de la huitième unité correspondait au retour de ses deux navigateurs en vadrouille. Dès que Northrup et Mohammed seraient rentrés de leur folle randonnée, il comptait les remettre en circuit sur l'Atlantique. En attendant, Tamburi et Carlo Varilla - leurs deux coéquipiers - volaient en double afin de conserver leur entraînement.

Lorsqu'il passait à Vienne, Jef faisait une visite discrète à l'agent de Klausowitz. L'atelier de production avait un caractère artisanal mais les deux ouvriers - deux des trois skieurs qui avaient participé à l'opération « déchets radioactifs » - arrivaient au bout de leur peine. Le local attendant à l'atelier était plein à craquer, le stock pratiquement complet : quarante tonnes de matière, quarante millions d'éléments doués d'un pouvoir de contamination incalculable. Chaque fois qu'il se rendait à l'atelier, Jef éprouvait un vif émoi au spectacle de ces piles disposées en lignes régulières. Par ailleurs, l'industriel japonais se déclarait disposé à faire la démonstration de son prototype ; Rey comptait se rendre à Osaka lors de sa plus prochaine halte à Hong-Kong afin de régler ce problème : les quatre-vingts meubles électroniques pouvaient être livrés une quinzaine de jours après confirmation de la commande.

Quant aux douze parachutes qui avaient été expédiés à Lefranc pour le compte d'un paraclub imaginaire, Jef se promettait d'en prendre livraison à Montpellier au cours d'une escale technique.

*
* *

Au Stan Hotel où les équipages descendaient, Belkhourja - le mécanicien de l'équipage montant - fut accueilli par une apostrophe.

- Alors, mon sagouin, tu te pointes quand tout le travail est terminé !

Louga - le Sénégalais - venait de travailler trois jours et trois nuits au remplacement de son moteur en panne. Comme toujours, l'assistance locale avait été dérisoire : plus de Starliner en circuit, plus de personnel adapté ; les équipages des Overseas Freighters retrouvaient cette même situation dans presque tous les pays qu'ils traversaient. Songeant à la durée de l'opération, Jef avait renoncé à envoyer l'engin défectueux à Courbevoie - où s'effectuait le ré-usinage - et passé consigne à Mohuto de déposer à Hong-Kong l'un des châssis qui restaient en stock à Djakarta.

- Bah ! fit Belkhourja, ce n'est jamais que le premier « bourrin » que nous fusillons en quatre mois.

- Raison de plus, ronchonna le Sénégalais, tu aurais bien pu me donner un coup de main !

- T'en fais pas, renchérit le jeune Khatib toujours disposé à verser de l'huile sur le feu, ce « vieux débris », ça ne sait que rouspéter. C'est Fuentes et moi qui avons fait le gros du boulot !

Louga se mit les poings sur les hanches :

- Non mais, vous entendez c'gamin ?... L'a pas arrêté de m'faire du chagrin ! ...

Puis prenant Jef à témoin :

- Dis-moi, il a l'air un peu plombier, ton mécanicien. Hugo Fuentes se régala. Au cours de la semaine qui avait suivi son arrivée, il s'était senti désorienté dans cet équipage où il faisait quelque peu figure d'élément rapporté : le benjamin, le doyen d'âge et le patron de l'escadrille

s'entendaient comme larrons en foire ; il ne se passait pas de jour que l'un ou l'autre n'ait à déplorer les méfaits de quelque farce monumentale ; avec de tels compagnons, l'opération projetée prenait figure de canular. Cela divertissait le Péruvien mais cela le troublait également : à ses yeux, les conflits armés avaient un caractère de gravité qui s'accommodait mal de tels enfantillages. Son français, initialement scolaire, s'était promptement enrichi d'expressions pittoresques. Au premier abord, l'irrespect de Khatib l'avait désagréablement surpris mais il n'avait pas été long à découvrir que cette attitude verbale traduisait une rude et solide affection : comment assurer la cohésion d'un équipage aussi disparate ! Louga, Jef et Khatib représentaient trois souches distinctes ; de plus, ils couvraient trois générations.

Cependant que les équipages renouaient, Fitzgerald et Jef s'étaient réfugiés dans un angle du salon.

- Quand comptes-tu passer les instructions, demanda l'Américain ?

- Quatre jours avant le coup d'envoi ; je pense que début juin, nous serons prêts.

- Je ne te cacherai pas que l'engin que tes copains espagnols ont récupéré m'occupe énormément l'esprit ; je t'ai déjà dit ce que j'en pensais : les gars ne se doutent pas de ce qui se prépare - la consigne de silence a été rigoureusement respectée - mais je ne pense pas qu'il soit raisonnable de garder un tel secret jusqu'au dernier instant. Ne rien révéler est impossible ; tout dire en une fois serait imprudent. Comment prévenir les prises de conscience tardives ? Il fallait, c'est certain, davantage insister sur le risque encouru du fait de l'adversaire que sur la nature du chargement - c'est ce que tu as fait jusqu'à maintenant - mais l'heure approche où il faudra parler...

- Doucement, marmonna l'Eurasien ; n'allons pas plus vite que la musique. Pour l'instant, les vecteurs sont encore sujets à modification : chaque chose en son temps.

CHAPITRE XIII

Tomber sur le Planier, quel soulagement ! Le phare du Planier, celui dont il rêvait depuis cinq semaines. Mohammed se dandinait d'un pied sur l'autre : les piqûres intramusculaires lui avaient si vivement endolori le bas du dos qu'il ne pouvait prendre place sur le petit siège métallique situé derrière la barre ; par mer étale, ce siège était pourtant bien pratique. Depuis qu'il avait repris le quart, la houle avait fléchi. Et le vent était tombé.

Ces vents côtiers, c'est capricieux en diable : à la moindre variation, ça surgit des vallées encaissées ; dès que le ciel se couvre, ça disparaît. Un rien, un petit fléchissement de pression suffit à déclencher la fureur du tyranneau qui sévit en Provence. Pour peu que vous l'ayez oublié, ce monarque vindicatif a tôt fait de se rappeler à votre vigilance ; parfois, il vous lance ses bataillons aux trousses en moins de temps qu'il n'en faut pour affaler une voile, balaye tout sur son passage, se conduit en despote abusif, irritable, cruel ; mais le plus souvent, il se contente de régner en maître tolérant malmenant avec bonhomie ses courtisans. Il est le champion de l'arbitraire : sa colère peut durer de six heures à six semaines.

Entre autres choses, il assiste les voiliers. Qui donc oserait se plaindre d'un bon vent ? Mohammed n'eut certes pas dédaigné un petit régime entre quinze et vingt noeuds pour achever cette longue - trop longue - traversée. Dans sa chair, le mal s'abîmait tout doucement. Le mécanicien mit son moteur en fonction. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, le clapot persista mais le vent était entièrement tombé.

Mohammed avait hâte de rencontrer Le Plouhinec, le physicien français qui les attendait au port ; il avait, pour les hommes de science, l'admiration naïve des primitifs à l'égard des mages mais cet élan spontané ne l'exemptait aucunement de sens critique. Il familiarisait volontiers avec ces grosses têtes et les comprenait.

C'est à lui qu'avait été confiée la mission des premières et très délicates démarches auprès de Padmanab, un atomicien de New-Delhi. Déjà cinq semaines qu'il naviguait ! Depuis cinq semaines, où en étaient les pourparlers ?

Mohammed avait un souvenir précis de la première soirée au cours de laquelle Padmanab, le mage moderne, lui avait accordé le privilège d'échanger quelques idées. Depuis lors, l'Indien était devenu son ami. Seule, l'intelligence fait de tels miracles : une même vision de l'existence, une même conscience des impératifs de notre temps conduisent des hommes de formations et de disciplines très différentes à converger, à s'unir dans l'achèvement planétaire qui se présente, en cette fin de siècle, comme un inévitable accomplissement. Seule, l'intelligence... assistée de courage et d'amour, indispensables compléments.

Ce premier soir, Padmanab et Mohammed avaient marché dans les rues de New-Delhi pendant des heures. L'Indien avait manifesté son regret de ne pouvoir - une fois n'est pas coutume - dynamiser la matière dont il détenait les secrets au-dessus de Guam ou de quelque autre bouche à feu ; ce n'était là qu'une velléité de la plus basse inspiration mais Mohammed, qui n'avait encore aucune idée de ce à quoi l'avenir le destinait, en avait conçu une vive et très sinistre jubilation. Le Pakistanais pensait également qu'une thérapeutique de cette nature aurait quelque chance de normaliser le comportement des mercantis les plus opiniâtres, des va-t-en guerre les plus téméraires, des missionnaires les plus excités : l'électrochoc donne parfois d'excellents résultats. La réplique en retour n'était pas sans l'inquiéter mais il ne désespérait pas de trouver une méthode pour individualiser son acte. Cet homme avait l'outrecuidance de penser que la vie du paysan des rizières valait celle du citoyen américain. Admettre qu'une nation déversât des bombes sur la tête des autres sans réciproque dépassait son entendement : les explosifs embarqués à Guam appelaient une réplique ; toute solution ne comportant pas cette réplique était à rejeter incontinent.

Le soir venu, Mohammed avait coutume de se rendre dans un milk-bar et y retrouvait parfois l'atomicien. La communauté de vue qui s'était spontanément établie entre ces deux hommes avait promptement tourné à l'amitié ; mais à l'amitié s'ajoutait un nouvel intérêt : à lointaine échéance, leurs professions pouvaient se compléter. Le métallurgiste et le mécanicien, l'aviateur et l'atomicien représentaient en quelque sorte le pivot d'une certaine forme d'action qui, pour être inédite, n'en était pas moins susceptible d'influencer l'opposant.

C'est ainsi que lorsque Northrup était passé par New-Delhi, il avait eu la surprise de trouver en Mohammed un homme déjà préadapté à l'inconcevable mission dont il venait l'entretenir ; le cas de conscience du Pakistanais avait été vif, ses réserves précises mais il n'avait manifesté aucune surprise à l'énoncé des propositions : cette escadrille clandestine, ce département aérien des maquis avait déjà pris forme dans son esprit. Une telle formation répondait aux besoins d'une époque, correspondait à une impérieuse nécessité ; au-delà d'un certain niveau, l'avion devient un irremplaçable instrument de dissuasion. L'escalade à sens unique ne pouvait se perpétuer ; il fallait lui fixer un terme : de cela, le Pakistanais était convaincu depuis longtemps.

Cap à l'est, il se hâtait ; la mer était adorable. Au nord, une côte basse émergeait de la pénombre ; au levant, le ciel s'habillait de jeunes clartés ; sous ses pieds, une bombe thermonucléaire ultra-moderne cheminait, cap à l'est. Il était seul, à jamais isolé sur son secret qu'il ne pouvait à l'avenir confier à personne : ni Mohammed Iqbal, son poète favori, ni Fidel Castro, libérateur d'une autre patrie, ne pouvaient le conseiller ; il fallait se taire, se taire... jusqu'au jugement des criminels de guerre.

Au Vietnam, un peuple en armes résistait. Un gouvernement qui se permet d'armer l'homme de la rue défend une cause respectable. Sous l'impulsion de Vo Nguyen Giap, quinze millions d'hommes et de femmes en armes construisaient des abris individuels, aménageaient des voies de communication sous le couvert des forêts, tiraient sur des avions, immergeaient des bacs à la pointe du jour et, le soir venu, les remettaient en surface, démontraient des usines et les remontaient un peu plus loin, constituaient d'immenses réseaux de cyclistes au long cours chargés de transporter approvisionnement et victuailles aux quatre coins du pays à raison de deux cents kilos par pédalier. La résistance de ce peuple tenait du miracle.

Mais il était exposé au pire. Assurée de pouvoir poursuivre son escalade, l'Armée de l'air américaine réalisait consciencieusement toutes les phases du programme établi par son état-major. A tort ou à raison, la CIA présentait la Chine comme un pays en proie à de graves difficultés

internes, classait l'arsenal soviétique dans le dossier des risques neutralisés, assurait la Maison Blanche de l'impunité. L'Administration Johnson pouvait ainsi, graduellement, gravir un nouvel échelon tous les trois mois et amortir par paliers successifs les vagues de mécontentement populaire qui se manifestaient aux Etats-Unis ; l'Europe même était complice du manège. Aucune force ne pouvait apparemment s'opposer au déroulement du plan de verrouillage élaboré par les stratèges de l'impérialisme. Pour dissoudre les maquis des Andes, corrompre l'Afrique, étouffer Cuba, le dollar avait encore assez de poids. Les jeux étaient faits : une fois de plus, l'histoire des hommes allait s'accommoder d'une nouvelle victoire à la Pyrrhus.

Le soleil montait ; l'échappement du Perkins crachotait des résidus bleutés. Sur une mer dolente, « Fair Lady » faisait son rude métier. Quelque intrépide qu'il fût, Mohammed avait assez de jugement pour éviter les risques inutiles : à l'entrée du golfe de Fos, il mit le cap au nord-est, inspecta le plan d'eau et se laissa tomber sous les barrots.

Pendant deux longues minutes, il secoua le capitaine du bateau. Le moteur tournait rond, la barre était bien calée mais ces plongées sous les barrots lui procuraient toujours une impression d'insécurité. En quelques bonds, il fut de retour sur le pont. Tout baignait dans le calme. Sous les battements réguliers de l'hélice, la *barge* et la bombe allaient bon train ; l'étrave ouvrait une voie dans la masse fluide, le cap n'avait pas changé. Droit dans l'axe, la côte se dessinait.

Mohammed eut un instant d'hésitation. Nul doute, il se devait d'agir... sans plus tarder... Derechef, il s'empara d'un seau, l'emplit au passage et retourna sous les barrots. La serviette mouillée n'eut aucun effet, le verre en plein visage obtint un râle et quelques onomatopées. Le capitaine était à fond de cale et le bateau marchait droit sur la côte : une telle situation ne pouvait s'éterniser ; alors, le mécanicien recula de deux pas et lança le seau d'eau à la volée...

Mille sabords, la belle enguirlandée ! L'étonnement puéril du revenant le consternait ; à quoi bon ces rugissements inutiles ? Hilare et contrit, Mohammed contemplait le singulier tableau d'un gorille blond gesticulant dans une flaque d'eau. A peine sur pieds, le Gallois referma les yeux et s'appuya contre une cloison. Il y serait resté jusqu'au soir si son

généreux second ne l'avait chargé sur ses épaules pour le remonter en surface.

Une demi-heure plus tard, Northrup fut en mesure de manoeuvrer ; la digue était à portée de voix. Les membres gourds, la bouche pâteuse, le manoeuvrier s'empara des jumelles et remonta le plan d'eau jusqu'à l'entrée du canal.

- *Hei !...*

Ce qu'il vit dans son instrument d'optique le mit subitement en émoi ; l'esprit délié, il bloqua l'image fuyante sous son arcade sourcilière :

- *Well, well !...*

Il ajusta le parallélisme... Foi de vaurien, ce premier aperçu n'avait rien de rassurant : déjà les contours du risque, déjà les tourments... A l'abri d'un rocher, une grâce apparemment très jeune se baignait ; immergée jusqu'à la ceinture, cette sirène matinale tirait sur ses bretelles et inspectait les merveilles dont la nature l'avait gratifiée.

Le pirate ne put contenir sa gaîté :

- C'est là, dit-il, droit sur l'avant. Débonnaire, il tendit les jumelles à son confident.

CHAPITRE XIV

Train sorti, check-list achevée, le Starliner volait à vitesse réduite. La passe était claire ; la ville et le port baignaient dans une douce lumière. Montes calibra sa descente et fit cap sur la pierre blanche à flanc de falaise par le travers de laquelle il devait commencer son dernier virage. Lefranc lui confirma les pressions et le vent en surface. Le Parisien pesait chaque mot, articulait chaque syllabe avec un rien d'emphase : c'est lui qui s'était porté volontaire pour faire équipage avec des gens de langue espagnole ; pendant plusieurs semaines, méthode Assimil et dictionnaire technique avaient été ses livres de chevet. Sa connaissance de la langue lui permettait dorénavant de faire face aux exigences du bord.

Attentif aux consignes, Diosdado Garcia se concentrait sur son pupitre. Rey l'observait d'un oeil discret.

- *Hong-Kong tower, Zoulou Fox on final.*

- *Zoulou Fox, this is Hong-Kong tower, clear to land (note : accord préalable à l'atterrissage entre le contrôle et l'avion).*

L'appareil s'inclina fortement, les moteurs furent ajustés ; l'Argentin fignola sa trajectoire et vint « à mourir » à l'extrémité de la piste. Cette approche avait quelque chose d'acrobatique ; la disposition du terrain et l'exiguïté de la baie entourée d'escarpements exigeaient une attention de tous les instants. Montes réduisit les moteurs. L'avion toucha le sol comme à regret ; ce fut doux, restrictif : un vrai baiser de pucelle.

Dans le calme soudain rétabli, la voix de Lefranc claironna les dernières consignes. La chose était faite : une nouvelle étape s'achevait.

Déjà, Fernando Rey avait troqué son uniforme contre un costume gris clair qui lui donnait un air de jeunesse. Dès que l'équipage eut franchi les barrières douanières, il salua ses comparses et prit son tour au guichet de la Japan Airlines. Le « Star » entra en indisponibilité ; le professeur se rendait au Japon.

*
* *

A Osaka, Rey n'eut aucune peine à retrouver le domicile de l'industriel ; c'était l'heure du petit déjeuner. Après une hâtive collation, le japonais donna un coup de téléphone et conduisit son invité sur la périphérie de la ville ; la voiture s'arrêta à proximité d'un bâtiment en construction.

Dans un atelier isolé, deux hommes en tenue de travail attendaient ; un vaste établi encombrait tout le fond de la pièce. Le meuble était là, en évidence, sur une autre cloison : il était monté sur deux tronçons de rails au beau milieu desquels se trouvait une butée apparemment équipée d'un mécanisme. L'ensemble donnait une impression de propreté, de minutie du plus heureux effet. Au niveau de la butée mécanique, une fosse avait été creusée ; le Chilien s'arrêta longuement au bord de de cette fosse et dévisagea tour à tour l'industriel et les deux ouvriers.

- N'avez crainte, commenta le Japonais, ces deux gars-là sont mes hommes de confiance ; d'ailleurs, ils ne comprennent pas un traître mot d'anglais. Mon usine est un peu plus loin ; ce que vous voyez ici n'en est qu'une annexe.

Il fit un geste en direction de la fenêtre :

- Chez nous, l'industrie électronique est en pleine expansion : nous vendons de plus en plus à l'étranger. Oh, la partie n'a pas été facile ; dès l'avant-guerre, nous étions obligés de créer intentionnellement des produits de très petite qualité et de les liquider à vil prix : c'était l'époque des ports francs. Depuis lors, la qualité s'est améliorée, il suffisait de persévérer. Les restrictions qu'on nous inflige ne nous ont pas arrêtés.

- Sauf erreur, ironisa le Chilien, pour ce qui est de cette expédition, vous avez trouvé un intermédiaire en Autriche.

- Eh oui, s'esclaffa le Japonais... Celui-là, je n'ai eu aucune peine à le dégoter.

L'intermédiaire était évidemment le correspondant de Klausewitz à Vienne.

Ce grand négociant effectuait des études commerciales en tous genres, s'intéressait aux brevets d'inventions, entretenait des relations multiples avec les industriels de son propre pays et des pays étrangers ; les produits qui transitaient dans ses entrepôts faisaient parfois le tour du

monde : c'est par son entremise que Fuertaventura pouvait écouler en Amérique des marchandises en provenance du Japon, de la Chine et de l'Indonésie. Ce fort en droit trouvait des cheminements inédits dans le labyrinthe des circuits commerciaux ; sa compétence en avait fait un personnage notoire. L'énorme réseau d'interdits et de mesures restrictives qui régissaient les échanges des nations soumises au régime du libéralisme engendrait dans certains cas des blocages préjudiciables à tous les intérêts. Conseil des entreprises à vocation mondiale et même, occasionnellement, des grands commis de l'Etat, cet homme dénouait les situations les plus délicates. Que d'erreurs n'avait-on accumulées au nom de faux impératifs stratégiques ? Que de fois n'avait-il été consulté pour rétablir des circuits artificiellement obstrués ! Il y a parfois quelque chose d'aberrant dans le comportement des communautés nationales. Les attachés commerciaux des ambassades locales faisaient volontiers appel à ses services. Par son canal, maintes tractations s'étaient déroulées entre l'URSS et l'Amérique. En possession d'un énorme arsenal de règlements et de lois, cet aiguilleur de qualité s'était tout naturellement imposé dans la capitale d'un pays qui, depuis la fin de la guerre, symbolisait le neutralisme. Clausewitz avait grand besoin d'un homme de cette trempe sur la plate-forme autrichienne. Le jeune avocat des années 30 n'avait jamais renoncé à ses premiers engagements. Il est probable que, dans le monde des affaires, on eût été surpris de découvrir sa véritable personnalité.

Le Japonais ignorait bien évidemment tous ces détails ; il savait, par contre - et cela suffisait - qu'il pouvait, sans coup férir, passer par l'intermédiaire de son homologue autrichien pour établir des marchés en Europe et en Amérique ; nombreux étaient les industriels qui avaient déjà fait usage de cette voie détournée.

Sa marchandise était un produit courant ; elle figurait au catalogue des produits manufacturés, En passant par l'Autriche pour écouler des produits connus et classés, il ne prenait aucun risque et n'en procurait aucun à son correspondant.

- Mais, dit-il, je ne vous ai pas encore montré ma petite merveille. Regardez plutôt ! Cet ensemble est conforme aux meubles de série ; il ne s'en différencie que par le châssis inférieur et les roulettes - que vous auriez

pu, entre nous soit dit, faire construire dans n'importe quel atelier de métallurgie.

Il fit un geste discret : l'un des deux hommes en tenue de travail débloqua le système de freinage.

- Voici l'objet, reprit-il avec un rien de fierté : sur deux panneaux, les baies électroniques - ce sont des récepteurs de télétype - sur le troisième, les éléments d'un émetteur - ça rayonne cinquante watts à l'antenne - sur le quatrième, un tableau de commande pour la génération. A l'intérieur, je loge un petit groupe électrogène et des batteries en tampon qui assurent un fonctionnement autonome à l'ensemble. Chaque meuble représente l'équipement idéal d'une station météorologique isolée ; la multiplication de ces stations est la question à la mode : j'ai déjà expédié deux cents meubles de même nature depuis le début de l'année.

- Toujours pour la météo ?

- Non, les utilisations sont très variées mais il s'agit toujours de stations de campagne. L'intérêt de l'ensemble tient à son bloc de génération ; vous comprenez ? Regardez : l'évident central a un volume global légèrement inférieur au mètre cube, le groupe électrogène et les batteries pèsent environ cinq cents kilos, le meuble lui-même cent kilos seulement. Pour votre usage, il suffira de retirer groupe et batteries et de les remplacer par votre adorable cargaison. Quelques boulons à dévisser...

Le Japonais se frotta les mains.

- Ni vu, ni connu, reprit-il ; la tôle supérieure peut se dévisser également : vous rembarquez des meubles apparemment identiques à ceux que vous aurez débarqués. Moi, je n'y suis pour rien. Mon correspondant viennois ne peut en aucun cas être incriminé...

- Parfait, parfait !...

- Considérez maintenant le support inférieur, poursuivit le Japonais : seize galets cylindriques en assurent le déplacement. Les rails sont entièrement conformes à ceux que vous boulonnerez sur le plancher de la cabine, les traverses sont calibrées.

- Voilà qui est de plus en plus intéressant, fit le professeur, vous permettez ?

- Allez-y, essayez. Le meuble est à son poids normal : j'ai simplement remplacé le groupe et les batteries par cinq cents kilos de ferraille.

Rey ôta son manteau et fit deux manoeuvres consécutives. - Eh bien, fit-il visiblement satisfait, il nous en faut quatre-vingts. Quels seront vos délais ?

- Quinze jours ; ça vous va ? - Tout à fait.

A raison de huit tonnes par lot, six voyages suffisaient. Il importait qu'avant juin le dernier chargement fût stocké en Autriche.

CHAPITRE XV

Le Plouhinec appartenait à cette catégorie d'indigents incapables de trouver leur équilibre dans un univers anarchique. Ce Breton tout rond avait une sainte horreur du maquignonage ; de là ses penchants rationalistes et sa princière indifférence à l'égard des chapelles établies. Dans ses relations quotidiennes, il traitait ce qu'il réprouvait par le mépris et, pour éviter la gratuité d'une conduite aussi simpliste, enfournait, au gré, des rencontres, salauds actifs et salauds repentis dans une même et vaste cornue confinée dans les retranchements les plus secrets de son laboratoire. Cette cornue l'accaparait plus qu'il n'osait se l'avouer : toute transformation comporte un déchet ; récupérable ou non récupérable ? Par inflexion naturelle, il s'ingéniait à réutiliser l'inutilisable. C'est des fonds de poubelles qu'on tire les produits de beauté.

Interne dès le début du secondaire à Rennes, il avait fréquenté le même établissement jusqu'en classe de taupe. Sous l'influence néfaste de la rue d'Ulm à l'âge où se décante l'enseignement reçu, il ne s'était jamais remis de ses perversions adolescentes ; des laboratoires de Joliot, il avait directement gagné le maquis ; à Buchenwald, il avait organisé la subversion ; rude école pour un humaniste fervent ! Dans un village du Morbihan, une adorable institutrice l'attendait. Il rêvait d'une femme accomplie, jolie, jolie... Elle vénérât un volumineux savant, tendrement, tendrement. Un enfant sur les bras, la jeune femme avait attendu le retour de son compagnon et, juste ciel, Le Plouhinec était revenu au foyer... parce qu'il avait une rude carcasse - celle des vingt pour cent qui n'ont pas succombé - et de la suite dans les idées.

Le programme dans le cœur, ces deux sages avaient assisté, impuissants, aux rebondissements de l'après-guerre avec une même lucidité, une même conscience des réalités. Qu'il fallût recommencer ne les surprenait guère ; en tout lieu où le mercantilisme sévit, des purulences remontent en surface : quand une armée d'éléments pathogènes l'emporte sur celle des globules fidèles à leur raison d'être, le corps dépérit. C'est ainsi.

Jef avait été surpris de la facilité de sa démarche. Lorsqu'il avait exposé ses projets, Le Plouhinec les avait acceptés sans la moindre

discussion : qu'un Joseph Frontignan lui fût une telle avance lui paraissait couler de source. Les deux hommes étaient de même espèce, de même cru. Qu'avait fait leur génération ? Rien encore : le problème était entier ; ils reprenaient ce qu'ils avaient lâché vingt ans auparavant. Sans manifester la moindre curiosité, Le Plouhinec avait abordé d'emblée les aspects techniques du problème.

L'atome n'avait pas pratiqué pendant plusieurs décennies un métier exposé à la curiosité de toutes les polices du monde sans avoir entendu parler d'espionnage scientifique et de contrebande stratégique. Quelque innocent qu'il fût, il ne pouvait ignorer que, dans les domaines atomique, cybernétique, balistique, électronique, des canaux assuraient l'intercommunication entre chapelles scientifiques, que le columbium, le tungstène, l'uranium, l'étain, le zirconium, le tantalum, les catalyseurs, le diamant industriel et autres « produits stratégiques » faisaient chaque année de nombreuses victimes, que toutes les grandes décisions passaient par le filtre des services spéciaux. Il était un produit parfait des années 40 : l'humaniste - le boy-scout - avait eu tout loisir d'analyser la stratégie du gang utilisé par les industriels allemands. L'apparition éclair de Jef l'avait remis sur le pied de guerre ; la machine était prête : un appel téléphonique avait suffi. L'esprit méthodique et la bonne volonté qui définissaient la nature de ce prolétaire simple et rustique avaient fait merveille. En six semaines, il était devenu acquéreur d'une ruine dans un village abandonné, avait déposé les statuts d'une société fictive à la Chambre du Commerce de Lyon, s'était rendu lui-même à Blainville pour y passer commande d'un camion, à l'entreprise Fenwick pour y choisir un élévateur adapté, avait inspecté en détail les rives droite et gauche du Rhône entre Vienne et Montélimar et fait livrer à Saint-Louis cinq tonnes de matériaux variés. L'autorisation de transport était accordée, le permis poids lourds délivré, le contrat d'assistance établi, le bois, le ciment, les briques attendaient à quai : il suffisait de les embarquer. De plus - opération accessoire mais à ses yeux nécessaire - la comptabilité était à jour : les dépenses s'élevaient jusqu'alors à quelque huit millions d'anciens francs.

Northrup était ravi de se trouver en si bonne compagnie. Une heure après son arrivée, il avait eu le plaisir d'apprendre, de la bouche même du maître de port, qu'il était lié par une très ancienne et durable amitié au

« professeur de Marseille », qu'ils s'apprêtaient tous deux à restaurer une ruine et qu'un torrent de montagne passait à proximité de leur chantier. Agréablement surpris de se découvrir des affinités nouvelles et une vocation de castor, il n'avait pas manqué de louer les vertus de « ces damnés hommes de science ».

Le Plouhinec était monté à bord au milieu de la matinée. Le premier tour d'horizon s'achevait. L'heure du déjeuner avait sonné. Déjà, les dockers avaient abandonné leur travail ; le port somnolait.

Mohammed décida de rester à bord. Le Plouhinec et Northrup franchirent la passerelle et se dirigèrent vers un petit restaurant, à deux pas de l'écluse. Chemin faisant, ils s'entendirent interpeller par une voix familière : c'était le maître de port ; il était accompagné du douanier auprès de qui le Gallois avait accompli ses formalités. Abordant « l'homme de science », le maître de port lui fit compliment de ses amitiés ; incontinent, Northrup, Le Plouhinec, le maître de port et le douanier se retrouvèrent au café. Quatre pastis avivèrent les sympathies réciproques, quatre nouveaux pastis mirent un peu de joie dans l'assemblée ; à la sixième tournée, Napoléon fut évoqué par le fonctionnaire du ministère des finances, à la huitième, « l'homme de science » tressait des couronnes aux bourgeois de Calais.

Northrup fut d'une tolérance admirable. De retour à bord, il se vida de sa hargne sur le Pakistanais qui n'entendait goutte au discours qu'on lui servait : au deuxième niveau de la connaissance, lord Northrup s'exprimait toujours en français. Il était question d'un traître qui abandonnait ses amis dans la peine, d'un mécanicien d'élite qui s'abaissait à jouer les valets de comédie, d'une bombinette qui ne risquait pas de s'envoler... Encore assez lucide pour intervenir, Le Plouhinec tapota l'épaule de son nouvel associé et lui fit entendre qu'il y avait une certaine imprudence à grouper sous les feux de la canicule, un Corse, un Gallois, un Breton et un Marseillais. Sur quoi, Mohammed fit avaler aux deux potaches une soupe de son cru et les dirigea vers les cabines.

Le Breton s'éveilla en fin d'après-midi et se rinça les dents ; il était frais et rose. Dès les premiers mots, il prit conscience de ses limites : trop livresque et trop spécialisée, sa connaissance de la langue de Shakespeare

ne lui permettait pas de s'entretenir avec un Pakistanais. Derechef, il procéda par gestes et onomatopées.

Ses explications laissaient entendre que le bougre qui dormait là, de l'autre côté de la cloison, était bien parti - Prrsssiit... - pour ne pas remonter en surface avant quarante-huit heures - ron-ron - il fallait le secouer - pfutt - lui faire comprendre l'urgence de la situation. Cette syntaxe fragmentée eut raison des scrupules du Pakistanais ; on réveilla Northrup, on lui fit un résumé de l'affaire :

Deux jours plus tard, une péniche de la compagnie Saône-Rhône devait transiter par Saint-Louis ; le patron de la péniche acceptait de prendre la *barge* en couple assisté. Entre temps, la mâture amovible devait être affalée, brêlée comme il sied, les briques, les planches et le ciment hissés à bord ; le temps pressait.

Northrup approuva l'initiative et se déclara charmé de l'empressement qu'on lui témoignait ; mais les choses sérieuses n'ont qu'un temps. Les Britanniques sont réputés pour leur aptitude à séparer les fractions de l'existence consacrées au travail de celles qui figurent à la rubrique des loisirs ; entre les deux, ils dressent une cloison étanche : rigoureux à l'ouvrage, ils accordent la plus large licence au répit. Northrup venait de traverser deux mers ; au café du port, la patronne lui avait indiqué une boîte de nuit qui organisait un travesti : le parallèle se dispensait de tout commentaire.

Mohammed conseilla la sagesse. Depuis qu'il avait collé cet étui à cigare au cul de la barge, c'était la première fois qu'il touchait terre. A midi, lui-même était resté dans les parages. Il souhaitait qu'un tour de veille fût établi : le souvenir de leur villégiature à Ceuta l'incitait à la prudence ; il redoutait que Northrup se mit en tête d'inviter une douzaine de personnes à bord.

Eh diable ! Un tour de veille ? Le Gallois ne l'entendait pas de cette oreille. Pourquoi pas une faction avec baïonnette au canon ? Le camouflage des puits était parfait, la douane avait déjà fait son inspection. on ne prenait aucun risque à laisser la *barge* à quai pour quelque temps. D'ailleurs, une surveillance trop active risquait plutôt d'éveiller des suspicions ; plus la mission est importante, plus il faut d'aisance dans son accomplissement.

Indulgent, le Pakistanais secoua la tête : il regrettait de n'avoir quelques gouttes de bromure à sa disposition. Le Plouhinec, lui, était dans ses petits souliers : soucieux de complaire aux deux antagonistes, il essaya de tourner le sujet. Ce que voyant, le Gallois troqua sa bure de moine contre une soutane de fort en casuistique et, de haute lutte, enleva la décision : on ne se promène pas pendant des semaines avec une bombe thermonucléaire au derrière sans se donner un peu de bon temps.

Le Français se laissa séduire par la logique apparente de ce dernier argument ; à vrai dire, il en fallait davantage pour le surprendre.

Congénitalement incapable de se plier aux puérides exigences du travesti, Le Plouhinec se rendit à l'invitation en veston. Mohammed avait coiffé une casquette. Northrup, lui, se mit en frais : se déshabillant dans la cour de l'établissement, il retourna le cylindre droit de son pantalon, mit les deux jambes dans le tuyau de poêle restant, coiffa ses deux pieds d'une seule chaussette et, derechef, s'aspergea de sucre candi.

A cloche-pied, il fit son entrée dans la salle et proclama pour éviter toute confusion : « Un sucre d'orge !... »

Il fut accueilli par une ovation. Fort de ce premier succès, il déambula parmi les tables avec une mine gourmande : « Qui veut en profiter ?... »

Une bergère se détacha d'un groupe et l'adopta. Ce fut une brillante soirée.

CHAPITRE XVI

De retour à Hong-Kong, Rey eut la satisfaction de découvrir qu'il disposait encore de quelques heures : la révision du « Zoulou Fox » tirait à sa fin. Il avait tout le temps nécessaire pour rendre visite au bijoutier.

Les indications qui lui avaient été fournies par Jef étaient précises. Ce nouveau circuit passait par Klausewitz, Sumardjo, Jef, Rey - chargé de l'étape en cours - le bijoutier de Hong-Kong et se refermait sur le Chinois de Macao. Ce dernier devait entrer en relation avec l'agent local de Fortich et lui acheter quarante bombes de cinq cents kilos.

CHAPITRE XVII

Après ses agapes tardives, Northrup avait encore belle allure. La merveille retenue dans ses filets lui avait donné quartier libre en début de matinée. Dix-huit heures de sommeil en quatre jours ! C'était nettement insuffisant mais sa longue villégiature à Ceuta lui avait permis d'accumuler des réserves. Ce singulier bonhomme tenait une comptabilité précise de son temps de sommeil ; à la condition de respecter une moyenne convenable, il pouvait indifféremment rester en état de veille pendant trois heures ou trois jours et retrouver instantanément les abîmes dès qu'il était allongé. Cette merveilleuse faculté l'autorisait aux pires excès.

Son premier soin fut de demander au maître de port l'autorisation de changer de poste : du matériel à embarquer. Déjà, un nombre impressionnant de badauds tressaient une légende à ce singulier bateau. « Fair Lady » - en français « brave dame » - venait d'Angleterre. Elle avait affronté les rigueurs du golfe de Gascogne et s'appêtait à remonter le Rhône. Son ventre plat et ses dérives amovibles lui permettaient toutes sortes de navigations. Le propriétaire, un riche Anglais - des gens qui ne travaillent jamais - entretenait sa forme en naviguant : c'était le type aux oreilles en feuilles de chou ; l'un de ses vieux amis - un original professeur d'on ne savait trop quoi - s'était associé avec lui pour restaurer un nid d'aigle en montagne. A bord, douze couchettes, un salon de six sur six, une cheminée en briques, trois douches, trois WC... des veinards, quoi !

Le rapport était complet ; le maître de port et le douanier avaient bien travaillé. Pour les badauds - simples mortels dont l'âme vacante n'était que trop disposée à prendre une vieille baille rustique pour un vaisseau de milliardaire - l'aventure des deux privilégiés brillait d'un doux éclat. Pour corser le tableau, le mécanicien du bord était un Asiatique : lointains lumineux de l'Orient !

A dix heures, Northrup frappa ses amarres à proximité des matériaux. Au cours de la manoeuvre, Le Plouhinec fit preuve d'une certaine habileté. « Vieil atavisme breton » expliqua-t-il avec un rien de complaisance : à la vérité il tirait une puérile fierté d'aptitudes manuelles somme toute assez ordinaires.

Le soleil montait. Déjà, la chaleur devenait accablante. Amener d'un seul tenant la mâture et tout le gréement n'était pas une mince affaire pour les trois novices ; Northrup n'avait jamais effectué cette manoeuvre par lui-même.

C'est Mohammed qui prit la direction des opérations. Les voiles furent affalées, ferlées, déhalées à fond de cale, le mât de flèche descendu, celui du tapecul basculé, la livarde pitée au plus serré. Le garant de l'énorme palan à poste à l'extrémité de l'étau fut tourné sur le guindeau, passé dans une poulie de rappel et assuré sur un taquet ; Le Plouhinec et Northrup choquaient à la demande cependant que Mohammed - redoutant une catastrophe - déplaçait les bras de sécurité au fur et à mesure que la monstrueuse grappe d'espars s'inclinait en direction de l'arrière. L'ensemble pesait près de trois tonnes. Une chute brutale eût inmanquablement entraîné des avaries graves, une intervention extérieure, peut-être même - horreur ! - un passage en cale sèche.

La manoeuvre les tint sur pied de guerre toute la matinée : si quelque marin de la Tamise était passé par là, il n'eût point manqué de se gausser de ces trois paniquards. Mohammed ne songeait qu'à la sécurité ; l'élégance de la manoeuvre ne le tracassait guère ; n'avait-il sous le ventre une bombe thermonucléaire ? Quand le mât s'inséra dans le support destiné à le recevoir, il se mit en devoir d'en saisir la tête, de raidir les manoeuvres et de débarrasser le pont : « Ouf ! » Voilà qui était une bonne chose de faite ! Sous l'oeil sarcastique de Northrup, le Pakistanais s'épongea le front.

Le Plouhinec avait retiré sa chemise ; il franchit la passerelle et, se crachant dans les mains, s'empara du premier sac de ciment. Les deux marins lui emboîtèrent le pas... Tard dans la soirée, le clavecin fut saisi, la dernière planche brélée sur l'avant, la dernière pile de briques arrimée entre spardeck et pavois. Pour la première fois depuis des années, « Fair Lady » retrouvait son apparence de bateau de charge.

Le jour suivant, « La Gazelle » - une péniche de la compagnie Saône-Rhône - entra dans le canal de Saint-Louis ; elle venait de déposer un chargement de pièces mécaniques aux Martigues et s'appêtait à remonter des madriers dans la Saône. C'était un fort beau navire ; deux moteurs de cinq cents chevaux lui assuraient une sérieuse marge de sécurité.

Parfois, le Rhône est un cours d'eau redoutable ; maints téméraires eurent à pâtir de ses colères. Entre la côte et Lyon, la navigation est assurée par une équipe de spécialistes : un seul et même « patron » petit couvrir deux bâtiments en convoi.

Pour compléter son chargement - une culasse de chaudière à embarquer - « La Gazelle » alla frapper ses amarres à quelque distance de la *barge*. Afin d'éviter une manoeuvre supplémentaire, Northrup se mit en tête de la rejoindre. Il lança le moteur et, avant d'embrayer, dégagea deux embarcations qui s'étaient amarrées sur son tableau arrière, mais dès qu'il eut mis en charge, le moteur fit un effort insolite et cala. Mohammed se pencha le long du bord...

Sur le quai, deux hommes gesticulaient. De fort méchante humeur, le premier invectivait les étrangers ; l'autre, jeune et râblé, priait le coléreux de baisser un peu le ton. Un « bout », oublié, s'était pris dans l'hélice, une embarcation partait à la dérive. La bombe !...

En une fraction de seconde, Northrup prit la mesure de la situation : il était pâle et raide : Mohammed le regardait intensément. Dans les ports, l'assistance bénévole est spontanée : il fallait couper court à toute intervention.

Déjà, serviable, le jeune sportif retirait sa chemise et s'apprêtait à plonger : avec une lenteur calculée, Northrup descendit sur le quai et retint l'aimable et entreprenant volontaire par l'épaule :

- Laissez, dit-il, ce sera vite fait.

Mohammed avait plongé tout habillé : il resta sous le rafirot pendant une longue, longue minute et, de retour en surface, brandit un pouce en signe de victoire. Northrup retrouva sa respiration. Avec une jovialité de bon aloi, il invita le jeune homme à le suivre et sauta dans un youyou qui se trouvait là : ils rattrapèrent l'embarcation à la dérive et la ramenèrent à quai : le mal était réparé. Entre temps, le braillard avait arrêté de brailler : parce qu'il avait servi, le jeune volontaire était satisfait : tout allait bien en ce monde. Désinvolte, le Gallois sortit trois cigares de sa poche, en offrit deux et fit craquer une allumette.

Quand il revint à bord, il trouva Mohammed à quatre pattes dans le salon. Le mécanicien pleurait à chaudes larmes. - Les nerfs, ce sont les

nerfs, disait-il entre deux hoquets. Un bras refermé sur ses épaules, Northrup bougonna dans un râle :

- *Well !...* J'ai bien cru que ma dernière heure avait sonné.

Cette mission tirait en longueur. L'expérience montrait à quel point le dispositif était fragile ; ils étaient à la merci du plus petit incident. Trimballer une bombe thermonucléaire de la côte andalouse au coeur des Alpes était bien la marque d'une folle témérité. Soucieux de normaliser son propre comportement, Northrup avait choisi d'oublier l'instrument qu'il promenait à travers le monde - ou tout au moins de feindre l'oubli. Quand la situation lui revenait à l'esprit, il la ramenait au niveau d'un canular gigantesque et s'en amusait. Il lui arrivait parfois d'ignorer l'objet pendant des journées entières. Cette tactique avait du bon : elle lui permettait de faire face au quotidien sans se fourvoyer. Il y a des soleils que l'homme ne peut regarder sans se brûler ; l'accoutumance ne lui est d'aucune assistance. Pour avoir étendu sa main jusqu'au centre même de la matière, Northrup vivait en état de crise latente ; pour aller jusqu'au bout de sa mission, il se protégeait.

Dès que la culasse de chaudière fut embarquée, les deux bâtiments quittèrent le quai séparément ; l'un suivant l'autre, ils se présentèrent devant l'écluse. La veille, Le Plouhinec avait procuré les derniers documents au Gallois. Le convoi avait été organisé de main de maître ; il suffisait de se laisser porter et de veiller. A la sortie de l'écluse, la péniche et la barge furent accouplées. Mohammed et Northrup prirent le quart à tour de rôle. Le moteur tournait allègrement. Le tirant d'eau global de la barge et de son goitre était de cent trente centimètres ; en navigation fluviale, il offrait une large sécurité.

*

* *

Pendant toute la durée du voyage, Le Plouhinec fit la navette entre le fleuve et la faculté. Sa 2 CV le portait chaque fois un peu plus loin. Tirailé entre son travail et sa mission, il ne s'accordait aucune trêve. La

couverture qu'il s'était choisie collait admirablement à son personnage. La ruine rustique achetée au fin fond du Queyras était du type de celles qui séduisent les nostalgiques d'un certain décor, d'un certain rythme de vie. Ce qu'il avait découvert n'était pas à proprement parler un village en ruine mais une théorie de murs, de pièces à ciel ouvert communiquant entre elles par des escaliers, des caves secrètes, des greniers en forme de capeline, de planchers branlants ; c'était le décor idyllique, dont il avait toujours rêvé. A dire vrai, il se promettait de conserver cette demeure après achèvement de sa mission. Son choix ne répondait pas seulement à des impératifs opérationnels ; il s'y mêlait un amour déraisonnable de la nature, une inavouable tentation de retraitement.

Bombardé par les Italiens en 40, le village d'Elalp avait subi peu après la libération les effets d'une avalanche dévastatrice. Un arrêté préfectoral le condamnait à l'abandon. Les deux ou trois familles rescapées avaient cherché refuge en aval. A l'abri des regards, ces confins du Queyras avaient fait retour à la solitude primitive. Hélas, le site était splendide : une douzaine de ruines aguichaient le passant. Déjà, un entrepreneur d'Avignon et un garagiste marseillais avaient jeté leur dévolu sur deux cheminées qu'un bricoleur avisé pouvait redresser à peu de frais. La route était goudronnée jusqu'à l'église mais le chasse-neige ne passait jamais.

A l'occasion des fêtes de Pâques, Le Plouhinec s'était rendu sur les lieux. A deux cents mètres en amont, la 2 CV s'était embourbée dans la neige fondante : le garagiste et l'entrepreneur ne pouvaient guère l'importuner avant le début de juillet, les deux physiciens qui devaient l'assister étaient tous deux capables d'effectuer des randonnées en montagne, la chronologie proposée par Jef lui laissait une marge de quelques semaines, la route s'arrêtait au village, l'Italie était à deux pas.

Le Plouhinec avait recherché les héritiers d'une façade à quatre étages qui dominait la petite agglomération : au rez-de-chaussée, des parpaings qu'un élévateur pouvait déplacer sans difficulté ; au premier, quatre pièces et une vaste cheminée ; au-dessus, deux greniers en surplomb destinés au foin et au regain. Le tout était à flanc de montagne. De l'arrière, on pouvait engranger les objets les plus insolites. Pour trois cent mille francs - anciens - il avait enlevé la citadelle : un isoloir parfait, un

laboratoire à l'abri des indiscrets. Pour un sportif - car il l'était malgré le volume déplacé - l'endroit était accessible douze mois par an. L'Indien et l'Argentin dont il attendait la visite pouvaient s'en accommoder : quelques semaines de recherches devaient les conduire au succès. Depuis Buchenwald, il n'avait trouvé si belle occasion de renaître...

La description était si captivante que Northrup se piquait au jeu. Chaque fois que le physicien le rejoignait à l'escale, il s'emparait d'un crayon et, en quelques traits, définissait un nouvel aménagement de la résidence qu'ils s'apprêtaient à restaurer. Le patron de la péniche lui donnait des idées ; enfant des villes, il rêvait également d'une chaumière dans un fond de vallée.

CHAPITRE XVIII

Cependant que « Fair Lady » remontait le Rhône, Fernando Rey tournait à la verticale de Milan.

Torla, l'atomeur argentin, l'attendait à l'aérogare. Tour à tour stagiaire en Californie, à Cambridge et à Paris, il séjournait depuis quelques mois dans un centre milanais de réputation mondiale pour y étudier certains aspects des masses critiques.

La première fois que Rey et Torla avaient abordé le chapitre de la stratégie remontait à 1961. Cuba sortait de sa torpeur, la folle équipée de Galao à bord du « Santa Maria » démontrait à qui en doutait que l'action subversive pouvait avoir des champs d'application très variés, les intellectuels d'Amérique latine s'éveillaient. Déjà, la soumission inconditionnelle aux sociétés américaines était controversée, des maquis s'organisaient, des personnages réputés pour leur savoir et leur sagesse s'intéressaient à la vie publique ; les hommes de paille tombaient, le métier de dictateur devenait de jour en jour plus difficile, l'administration Kennedy elle-même prenait conscience de la nécessité de changer quelque chose dans l'urbanisation de la rapine : il devenait urgent de moderniser le traditionnel chien de garde utilisé par grand-père. une page était tournée, le « Général Castagnétas » était devenu la proie des chansonniers.

En 61, le physicien et le marin, tous deux enseignants dans des disciplines différentes, avaient participé à un séminaire groupant un certain nombre de personnages sous le signe de la prospective. Naturellement, la CIA avait délégué sur les lieux deux ou trois valets de service : une telle concentration d'intelligences n'était pas sans l'inquiéter. Presque toutes les séances avaient été marquées par l'intervention d'esprits ardents qui, par le biais de la prospective, oeuvraient contre l'arbitraire et prônaient un ordre nouveau. Dans un discours très documenté, le physicien avait exposé une thèse originale sur les conséquences morales de l'énergie atomique : à l'entendre, on eût dit qu'il avait sondé l'âme humaine avec autant de précision qu'un homme de sa discipline en accorde à l'analyse de la matière.

Les ressorts déclenchés étaient à la mesure des puissances cosmiques, le sentiment d'orgueil engendré par la découverte se doublait d'une crainte démesurée. Faust devenait réalité : des milliers de spécialistes

l'incarnaient. Un effort scientifique sans précédent assemblait un grand nombre de têtes exceptionnelles en groupements organiques centrés sur un seul et même objet : interdépendance des unités, interdépendance des intérêts. L'homme était transformé jusqu'au tréfonds de son être ; il devait prendre position. L'anarchique héritage de nos ancêtres devait céder le pas à une conscience unitaire...

Torla n'avait pas manqué l'occasion qui lui était donnée de souligner le caractère et l'ampleur du phénomène évolutif que les hommes de science avaient déclenché. Cependant, il avait réservé la part la plus secrète de sa pensée.

Le soir venu, en aparté, il avait livré au professeur Fernando Rey - qu'il tenait en grande estime - l'essentiel de ses interprétations inédites :

Les piles atomiques étaient dorénavant nombreuses en ce monde ; le stockage des déchets radioactifs posait des problèmes inquiétants : un peu partout, on pouvait noter une disproportion manifeste entre les moyens qu'il eût fallu mettre en oeuvre pour se débarrasser de ces matières indésirables et le financement que les responsables entendaient leur accorder. On cherchait une solution acceptable ; des marchands de ferraille s'étaient emparés du marché : en moins de temps qu'il n'en faut pour négocier un baril de poudre, une fraction appréciable des stocks avait gagné les arsenaux des petites nations ; depuis quelque temps déjà, les résidus radioactifs se négociaient aussi facilement qu'un lot de mitraillettes... Torla conseillait aux dirigeants des maquis de constituer des réserves. Une arme atomique neutralise l'opposant du fait de sa seule existence ; il n'est pas nécessaire de l'utiliser. De même, les saloperies radioactives pouvaient engendrer des réflexions salutaires : il suffisait d'en révéler l'existence et d'en établir la réalité.

Dans les nations opprimées, de nombreux esprits sont ainsi touchés par une même inspiration : Mohammed, Jef, Padmanab et Torla convergeaient avant même de se connaître. Diabolique ? Fernando Rey n'avait pas crié au scandale.

Avant de culminer en amour, la « conscience unitaire » doit passer par la crainte mutuelle : phénomène inévitable, cheminement normal de toute évolution.

Dans l'aérogare, le flot de passagers s'écoulait. Dès qu'il eut loisir de l'approcher, Torla fit à son vieil ami un accueil enthousiaste.

- D'où viens-tu de ce pas ?

- De Tokyo.

Et que diable es-tu allé foutre aussi loin ?...

Refermant un bras sur son épaule, il l'entraîna vers le premier taxi de la file.

- Je sais, je sais, bougonna-t-il avec une mine bourrue, tu n'as jamais renoncé... Droit comme un I, le gaillard !... Ah, j'envie ta jeunesse.

- Flatteur ! ...

- Trêve de coquetterie ! Ta lettre n'est pas très explicite ; tu vas me raconter tout ça lorsque nous serons à la maison. Pour l'instant, parle-moi de la pluie et du beau temps.

Il ouvrit la porte du taxi et suivit son ami.

Pendant tout le trajet, ils échangèrent des banalités ; ils étaient entièrement dominés par ce qui les unissait et se découvraient incapables d'aborder un autre sujet. Le taxi les déposa devant la porte d'un immeuble vieillot à deux pas de la cathédrale.

- De quoi s'agit-il ? fit Torla dès que la porte du studio fut refermée.

Rey se laissa tomber dans un fauteuil.

- Il ne s'agit plus, mon cher initiateur, il ne s'agit pas seulement de résidus radioactifs.

- C'est donc plus gros ?

- Considérablement plus gros.

- Attends, laisse-moi sortir une bouteille.

Torla dominait mal sa stupéfaction ; il disposa deux verres et les emplit de bière.

- Si j'ai bien compris, tu as besoin de moi pour agencer un machin... « considérablement plus gros » ! Explique.

- Voilà : tu es un spécialiste des masses critiques. Nous avons dans l'équipe un spécialiste des questions métallurgiques. Il nous manque une clé de sécurité.

- Clé de sécurité ? Alors... Vous possédez un engin ?

Nous possédons un engin. - D'où ça vient ?

- De Palomarès.

- Nom-d'un-chien !!!

Torla s'était pris la tête entre les mains :

- Laisse-moi réfléchir...

Il ferma les yeux :

- Tu m'as dit : « Il ne s'agit pas seulement de produits radioactifs. »

Vous en avez également ?

- Nous en avons également.

- Bou-gre !... Mais c'est une véritable armada, votre escadrille ! Attends... Il y en a trop à la fois. Dans ta lettre tu m'as bien parlé d'une escadrille ?

- Je n'aurais jamais commis une telle imprudence : ce n'est pas une escadrille ; c'est une compagnie de transport aérien.

- Mes aïeux !... Alors comme ça, vous avez des avions, vous avez un pétard et il vous manque une clé ?

- Tu es à la question.

- Uranium enrichi ? Plutonium ?

- Je te laisse le soin d'en juger.

- Mais... qui nous fournira la matière ?

- Il faudra en détourner.

Torla siffla sur deux tons et hocha la tête d'un air médusé. Le Chilien le regarda droit dans les yeux :

- Réponds franchement : y a pas moyen ?

- Là-bas, peut-être... mais pas ici. Je ne peux tout de même pas demander ce petit service à mes collègues italiens.

- Je m'en doute.

- D'ailleurs, je ne peux pas davantage le demander à mes collègues argentins...

Il encadra le bas de son visage dans le creuset de ses mains.

- J'ai trouvé ce qu'il te faut, marmonna-t-il après un temps d'absence. L'amorce des engins trimbalés par ces appareils américains correspond à ce que nous distillons en Argentine ; donne-moi quelques semaines et procure-moi un billet d'avion. Si mes pronostics se confirment, j'ai bon espoir de pouvoir te dépanner.

Il traitait le problème avec la spontanéité d'un copain de turne soudainement sommé de vider les lieux pour faciliter les ébats d'un galopin de passage.

- Accorde-moi quelques semaines, confirma-t-il. Dans cet ordre d'idées, je n'ai rien à te refuser ; ce sera ma manière à moi de payer mon droit de vivre au soleil : je suis un privilégié. Dans la région de Tucuman, les ouvriers des sucreries se mettent la ceinture, le peso tombe en ruine, les prix ont doublé depuis deux ans. Lorsqu'il est rentré d'Europe en septembre dernier, Juan Angania y est allé de son petit couplet : la « doctrine bleue », tu connais ? L'armée au pouvoir dès que la nation est en danger. Il n'est plus commandant en chef - on l'a vidé - mais celui qui l'a remplacé ne vaut guère mieux ; Pistarani : encore une figure ! Ces deux-là prendront le pouvoir avant les prochaines élections, la CGT sera bâillonnée. Les traîneurs de sabre au service des hommes d'affaires étrangers, l'armée garde-chiourme de la nation ! Tu connais ? C'est bête à pleurer, cette rengaine ! C'est vieux comme l'humanité ! Si vraiment nous entrons dans une ère nouvelle, il faut faire usage d'armes nouvelles. En son temps, l'Europe a dû se colleter avec les mêmes gens...

Après cette longue diatribe, il retourna plusieurs minutes au néant ; il n'avait plus le sourire. Le Chilien respectait sa méditation. Comment se justifier aux yeux de ses compatriotes, à ses propres yeux ? Le judas de la porte de service ouvrait décidément sur n'importe quelle aventure ! C'est lui, Torla, qui avait fait le premier pas, lui qui avait lancé Fernando Rey dans la subversion. A l'intérieur du volume temporo-spatial qui tient lieu de cadre à la vie, toute incohérence est bannie. Il se défiait des scrupules intellectuels, de sa propre sensiblerie. Le XXe siècle pouvait déboucher sur la conquête la plus fantastique de tous les temps : l'unification, la reconnaissance des affinités ; le dernier acte d'une tragédie dont les débuts remontaient à Prométhée s'achevait dans un grandiose embrasement de toutes les consciences. Il suffisait de si peu de chose ! Vingt ans de vigilance, de fermeté.

- Précise un peu, dit-il en se frottant les yeux.

Intuitivement, Rey avait suivi le cheminement de sa pensée. Ce lui était facile : lui-même était en proie aux mêmes tourments.

- Le bateau remonte actuellement le Rhône ; les derniers renseignements que j'ai pu recueillir le situaient en aval de Montélimar. Reste à débarquer l'engin et à le transporter sur quelque cent kilomètres. Si la Gendarmerie française est bien sage, il doit être enterré sous deux mètres de caillasse avant huit jours. La galerie sera creusée sous une ruine, à Elalp, un patelin abandonné.

- Elalp ?

- C'est au fond du Queyras, une vallée qui conduit au Belvédère du Mont Viso.

- Mais c'est tout près d'ici.

- Pas tellement loin, je crois bien. La meilleure formule est de passer par le col de Montgenèvre et Guillestre ; la route est dégagée toute l'année.

- Apparemment, tu as étudié la question.

- Je suis là pour te documenter.

Torla fit quelques pas pour se dérouiller les jambes.

- Je ne vois pas comment on peut organiser ce machin-là. Il y a du travail, tu sais...

- Tu n'es pas seul : un physicien français est chargé de décortiquer l'engin, d'en classer les pièces, d'en étudier les circuits ; chaque fois qu'il disposera de quarante-huit heures, il ira pêcher la truite en montagne. Toi, tu es plus privilégié : tu n'as que cinq heures de trajet.

- Ainsi donc, je dois également décortiquer, établir des schémas, classer !

- D'après ce que j'ai cru comprendre, ton collègue français préconise une certaine spécialisation.

Torla fit claquer deux doigts :

- Il faut que je rencontre ce gars sans tarder.

- J'étais sur le point de te le proposer.

- Comment s'appelle-t-il ?

- Le Plouhinec.

- Où est-il ?

- Actuellement, à la Faculté de Marseille ; il a travaillé à Saclay pendant des années.

- Je devrais le connaître...

Le Chilien suivait du regard les allées et venues de son ami. Il était évident qu'un homme de la surface de Torla avait la possibilité de se libérer sans difficulté : les physiciens travaillent en équipes.

- C'est aujourd'hui jeudi ; as-tu quelque chose en chantier ?

- J'ai toujours du travail en chantier mais il suffit de téléphoner...

Mains aux poches. Torla s'immobilisa ; un sourire ingénu éclairait son visage de potache studieux. Il était admirablement disponible.

- Alors ? fit-il avec un rien d'impatience.

- Un avion décolle de Linate à dix-sept heures cinquante-cinq...

- Où allons-nous ?

- Nous pouvons être à Marseille à dix-neuf heures. Avec un peu de chance, nous pourrions trouver Le Plouhinec à son domicile ; il est prévenu de ma visite.

Torla se frotta les mains ; l'aubaine était inespérée. Il posa une main sur le téléphone et demanda :

- Ce sera long ?

- Va pour... quatre ou cinq jours, on ne sait jamais.

Torla dut rappeler trois fois avant d'obtenir sa communication. Entre temps, il avait enfoui rasoir et pyjama dans un sac à main.

Comme il refermait la porte, Rey lui dit sur un ton badin :

- J'ai pensé à toi ; j'espère que le Français aura pu embarquer ce que nous lui avons demandé.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un clavecin.

- Ça c'est chic !

- Il taquine le hautbois ; au cours de vos longues soirées, vous aurez besoin d'un divertissement.

CHAPITRE XIX

Le Plouhinec attendait depuis quelques jours la visite d'un personnage que Jef avait pris soin de lui décrire ; la photographie jointe à la lettre révélait un homme d'un certain âge Le clavecin avait été embarqué in extremis ; selon toute prévision, la *barge* devait arriver dans les parages du débarcadère le jour suivant. Le physicien comptait bien mettre à profit les cinq jours dont il disposait à l'occasion de la Pentecôte pour rejoindre les navigateurs et avancer le travail ; avant toute chose, il devait leur montrer l'emplacement le plus favorable au débarquement. Il entra dans la partie chaude de l'affaire.

Ce jeudi soir, quand sa dernière manipulation fut terminée, il orienta le travail de son fils aîné qui - tradition fait loi - préparait Normale Supérieure, commenta avec une feinte désinvolture les dernières performances de son second - lauréat de physique et meilleur temps de natation - vérifia d'un oeil distrait le problème de maths de son fils troisième - qui, décidément, se passait fort bien de l'assistance paternelle - et consacra dix interminables minutes à son quatrième rejeton - cette bourrique avait toujours raison - pour lui faire admettre l'évidente conséquence d'une fonction. Sur quoi, il fit un clin d'oeil à sa femme et s'empara de son sac de montagne.

Quand Madame Le Plouhinec décrocha le téléphone, son mari était déjà dans la rue. C'était une jolie personne de tenue soignée : elle entra dans cet âge sans âge où l'intelligence devient une parure. Sa voix avait conservé des inflexions enfantines.

- Allo, oui... Il vient de partir...

- Joël, cria-t-elle en refermant une main sur le micro, va vite au garage il n'est pas impossible que ton père y soit encore.

Puis, elle pria le correspondant de patienter : à l'accent, elle avait reconnu l'étranger dont ils attendaient la visite. L'enfant sortit en coup de vent et se précipita dans les escaliers - c'était un grand gaillard efflanqué. Sur la dernière marche, il bouscula un homme d'un certain âge...

Dans cette famille très unie, la femme connaissait les activités de son mari : mais elle avait soin d'éviter les curiosités inutiles : elle suivait de loin, elle veillait au grain.

Après avoir manifesté sa surprise, l'homme bousculé par Joël monta résolument à l'étage. Dans l'encadrement de la porte ouverte, il vit une silhouette menue dans une robe simplette ; il donna deux coups sur le battant. La maîtresse de maison se retourna : l'homme s'inclina légèrement

- Commissaire Pasquier.

Madame Le Plouhinec fit un sourire charmant ; son coeur battait la chamade.

- Entrez donc, dit-elle.

D'un geste, elle introduisit le visiteur dans le salon. Quand la Gestapo avait arrêté Le Plouhinec, ils étaient jeunes mariés. L'expérience était restée gravée dans sa mémoire. Avant toute chose, elle devait se conduire en bourgeoise désinvolte. Raccrocher eût été une grave erreur : pour éviter le tremblement qui la gagnait, elle serra fortement le combiné sur sa poitrine.

- Veuillez m'excuser, fit-elle encore ; j'en ai pour une minute.

Déjà, Le Plouhinec montait l'escalier ; dès qu'il apparut sur le palier, elle déposa l'instrument sur un guéridon, s'engagea résolument dans le salon et referma soigneusement la porte.

- Bonjour, Monsieur : je suis à votre disposition.

- Le professeur Le Plouhinec est-il là ? demanda le commissaire.

- Il rentre à l'instant.

Elle eut un geste en direction du couloir d'où leur parvenaient des inflexions de voix.

Le policier prit place dans le fauteuil qu'on lui désignait et, sans plus attendre, se lança dans son investigation :

- Vous êtes bien la femme du professeur Le Plouhinec ?

- Oui.

- Vous vivez dans cette maison depuis longtemps ?

- Dix mois seulement.

Le policier se mordit les lèvres et considéra l'ameublement.

- Madame, dit-il enfin, votre mari se livre à des recherches singulières.

La pauvre femme crut défaillir.

- Dieu merci, j'ai eu le temps de m'y faire, gazouilla-telle avec un sourire angélique.

L'âme en bataille, elle avait rajeuni de vingt ans. Le policier la regarda longuement.

- Il dispose d'un laboratoire ici même, n'est-ce pas ? reprit-il avec un rien de suspicion.

- Tout au plus un réduit aménagé.

L'homme eut un geste rassurant : cette protestation était un aveu ; en attendant le mari, il entretint la femme du savant des menus potins du quartier, lui fit compliment de son intérieur, de ses enfants.

Toute aux bruits du couloir, Madame Le Plouhinec soutint le dialogue avec un détachement parfait ; la voix de son mari lui parvenait, diffuse, lointaine mais le sens des paroles lui échappait : tout allait bien encore.

Quand la porte du salon s'ouvrit, elle prit les devants :

- Je te présente le commissaire Pasquier.

Le Plouhinec manifesta sa surprise. C'était un bonhomme tout en rondeur ; ses pattes fortes et courtaudes, sa ceinture en forme de maître-couple, sa grosse tête à même les épaules agrémenté d'un nez épaté faisaient songer au Bouddha de la tradition : un demi-muid. Des verres de myope confinaient son regard au fond d'un puits.

- Monsieur le Professeur, commença le visiteur en s'inclinant sur la silhouette qu'il dominait d'une tête, j'ai un certain nombre de questions à vous poser. Je vous aurais bien envoyé l'un de mes inspecteurs mais j'ai pensé qu'il était plus courtois de vous entretenir moi-même de cette affaire : vous avez ici même un laboratoire...

- Un laboratoire, ça ? Quatre cornues, une armoire à pharmacie...

- Je ne sais trop, Monsieur le Professeur, s'il s'agit vraiment d'un laboratoire mais cela fait du bruit, beaucoup de bruit si j'en crois les plaintes que nous avons enregistrées.

Le Plouhinec s'était dressé sur la pointe des pieds :

- Sapristi !...

Il releva la tête et réitéra :

- Sapristi ! Je vois ce que c'est...

Sa femme gloussait de joie ; elle avait imaginé le pire.

A temps perdu, Le Plouhinec se pliait à la discipline des gammes et des arpèges sur un instrument de sa fabrication : des circuits oscillants débitant sur des haut-parleurs de tous calibres. Les sons qu'il tirait de cette machine infernale pouvaient assurément procurer des joies à un esthète imbu de recherches acoustiques mais ils n'avaient qu'un lointain cousinage avec le répertoire classique. L'acharnement du physicien à libérer l'univers sonore de toute ressemblance avec l'héritage des siècles passés n'était pas du goût de ses voisins : la musique concrète n'a pas l'assentiment du grand nombre ; seul peut entrevoir ses dimensions l'alchimiste qui possède les secrets des micros, de l'ampli, du mixage, de la chambre d'échos.

Le Plouhinec entraîna le commissaire dans son « laboratoire » pour lui infliger une démonstration. Dès les premiers accords, l'auditeur fut envahi par une vague de panique ; sa chair se révoltait, il avait le rictus du cosmonaute luttant contre une accélération inhumaine : une poigne énergique l'avait précipité dans un univers inhospitalier. Dents serrées, tripes nouées, il attendait la fin de la crise. A l'évidence, ce nouveau langage avait le pouvoir de libérer des sentiments insolites, d'éveiller des régions de la pensée jusqu'alors assoupies : il avait envie de cogner...

- Je crains fort, Monsieur, que vous soyez obligé de transporter cet ustensile un peu plus loin, dit-il avec la plus exquise courtoisie.

- Mais, Monsieur le Commissaire, ma salle est capitonnée !

- Je n'en ai pas moins quinze plaintes sur mon bureau. Désolé...

- Ce sont les aigus, bougonna le physicien en agitant ses mains potelées, trop forte amplitude... Je vais y mettre bon ordre, c'est promis. Il désigna d'un doigt vengeur un groupe de châssis, puis passant plusieurs fois ses mains dans ses cheveux en broussaille, fit volte-face et trottina vers la sortie.

Le commissaire se confondit en civilités.

CHAPITRE XX

L'Argentin et le Chilien attendaient depuis trois longues heures à Marignane. Le rendez-vous était pourtant précis : rez-de-chaussée, premier et deuxième escabeaux du bar en venant de l'escalier. Rey avait une mine renfrognée ; les cinq ou six demis de bière ingurgités lui pesaient sur l'estomac. De guerre lasse, les deux hommes réglèrent les consommations et firent les cent pas.

Peu après onze heures, Le Plouhinec fit son entrée. L'identification fut immédiate : en bras de chemise, il avait l'apparence d'un pot à tabac.

- Je m'en doutais ?... fit Torla dès que son collègue fut à portée de voix.

Les deux physiciens s'étaient croisés maintes fois dans les allées de Saclay sans jamais trouver une occasion de lier connaissance.

- Je savais bien que je vous connaissais, réitéra l'Argentin en s'emparant de la main de son collègue.

De son étage, Le Plouhinec considéra tour à tour les deux personnages : dans celui qui lui secouait allègrement la main, il reconnut un stagiaire étranger de Saclay ; l'autre était bien le Chilien dont il avait reçu la photographie.

- Le contraire m'eût étonné, dit-il, je me donne parfois l'impression d'avoir classé là, dans ma tête, tous les chercheurs de ma spécialité : Vishkol en Inde, Tsien en Chine, Baretts en Amérique...

- Tous ? Vous exagérez.

- Par ici, fit le Français que l'immobilité indisposait. Je vous prie d'excuser mon retard, j'ai en des ennuis avec la police.

- Quoi

Rey manifestait sa frayeur.

- Rien de grave, précisa Le Plouhinec avec enjouement... des questions domestiques : j'ai mis au point un instrument de musique... ça fait du bruit..., les aigües, vous comprenez ?

Ce qu'il ne pouvait avouer est qu'il venait de passer deux heures au chevet de sa femme que la visite du commissaire avait mise en triste état.

Tout en gesticulant, il entraîna les visiteurs vers sa voiture garée en contrebas.

- Lequel de vous deux joue du clavecin ?

Torla s'inclina légèrement.

- J'ai votre affaire, enchaîna le petit bonhomme : un concerto pour hautbois et orchestre un peu vieillot. Nous allons adapter, rechercher... pulsation rythmique... je me suis fatigué du répertoire classique.

Ils placèrent leurs menus bagages dans le coffre de la 2 CV.

- Ainsi, vous avez une formation de marin, poursuivit le truculent Breton dès que les portes furent bouclées.

Mais avant même que le porte-parole de Jef ait modulé le moindre son, il poursuivit son monologue :

- Excusez le moyen de locomotion... du roulis, du tangage. on en a pour son argent... Vous auriez été bien inspirés de nous rendre visite il y a quelques jours : un bateau à charger ; je me suis déguisé en portefaix... A propos, vous trouverez dans mon sac du fromage et des saucisses...

Le Plouhinec entretenait les étrangers des mille riens qui lui passaient par l'esprit. Les deux hommes élaguaient les matériaux ; jusqu'à la sortie d'Avignon, ils n'eurent pas l'occasion de placer un mot.

- Mais où allons-nous de ce pas ? questionna subitement Torla.

Sous la lumière des phares, il avait aperçu un panneau indicateur : Montélimar, 90 km.

- La direction générale est le nord, gloussa le Chilien ; j'ai repéré l'étoile polaire.

Torla se libéra d'un rire souverain.

- Je ne suis pas de nature curieux, dit-il dès qu'il eut repris son sérieux mais j'aimerais bien connaître le programme de la soirée.

Le Plouhinec se frappa le front :

- Excusez-moi ! J'avais oublié l'essentiel, c'est exact. Voici : la *barge* arrive à destination : il faut que je sois là-bas avant le point du jour.

- Où donc, là-bas

- Je ne sais trop... à cent kilomètres d'ici. Si elle est déjà passée à l'écluse du Logis-Neuf, je suis foutu ; sinon, nous reviendrons à Donzère. Je leur ai bien décrit le débarcadère mais l'endroit n'est pas évident : cent mètres de rive cimentée, un quai de ravitaillement... C'est un endroit rêvé pour immerger l'équerre de mon élévateur et crac !... dans le camion.

« Equerre... crac... rive cimentée... » Tout ce que les étrangers comprenaient, c'est qu'un original les embarquait dans une sombre aventure.

- Allez donc où vous voudrez, proclama Torla mais je vous dois une précision : lundi soir au plus tard, je dois être de retour à Milan...

- Me voilà fixé, proclama le Français... A propos, n'aviez-vous rien à faire à Marseille ?

- Un peu tard, marmonna le Chilien.

Le Plouhinec conduisait comme un dératé. Balancé d'un bord à l'autre de la voiture, Torla subit un questionnaire en règle sur ses connaissances technologiques et apprit ainsi - car son savoir était limité - qu'une bombe de vingt-cinq mégatonnes comporte cinq systèmes de verrouillage, que l'explosif classique chargé de provoquer l'assemblage des masses de matière fissile assurant elles-mêmes le déclenchement de la fusion peut être réglé, en haute altitude, par fusée chronométrique et en basse altitude par un « sacré fourbi radarisé », que toutes ces complications étaient génératrices de sérieux ennuis, que le principe était simple et qu'il fallait revenir à la simplicité.

La question était posée : fallait-il se contenter de rétablir l'engin dans son état initial ou réaliser un nouveau montage qui aurait d'une part l'avantage d'être plus simple, d'autre part le désavantage d'offrir un peu moins de sécurité ? Rey rappela qu'on disposait encore de quelques semaines. Torla se cantonna dans l'expectative : il ne pouvait se prononcer avant d'avoir analysé les circuits, rétabli le schéma général, vérifié la nature et l'état des matériaux ; avant de penser au physiologique, une étude anatomique s'imposait : alors, seulement, on pourrait envisager d'expérimenter séparément les fonctions successives. La complexité constituait certes à ses yeux une gêne, mais il se pliait volontiers à ses exigences chaque fois qu'elle servait la sécurité.

Sitôt en présence, deux natures différentes s'opposaient.

- Mon cher, marmonna le Français, je prédis que nous ferons appel à un neurophysiologiste ; m'est avis que le ventre de ce « cachalot » va nous donner du fil à retordre.

- Des kilomètres à n'en pas douter.

- J'aime assez les machines rustiques.

- J'aime assez la sécurité.

- De quoi s'agit-il après tout ? De faire péter un détonateur dans une masse d'explosif classique ! ...

- Pour moi, il s'agit d'abord de museler efficacement cet engin diabolique.

- Je vous accorde qu'il faut sauvegarder l'intégrité des étages fission et fusion, les restrictions massiques, les systèmes de sécurité. Moi, ce qui me chiffonne, c'est tout le bazar électrique que j'imagine au niveau de la télécommande, vous comprenez ? Ils sont coquins, les Américains : des radars, de la radio dans tous les coins...

- Il n'y a rien à imaginer, mon vieux ; ce qu'il faut, avant tout, c'est décortiquer.

- Eh bien, nous allons décortiquer ! Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines !

Fernando Rey était au spectacle : à peine en présence, les deux bougres s'agrippaient avec frénésie. Deux fières natures, deux caractères ; il se prit à sourire : tant qu'intelligence et bon vouloir prédominent, les conflits se réduisent à des contradictions, l'accord mutuel s'induit en courants secondaires, l'ouvrage s'enrichit de perspectives nouvelles. Apparemment, ces deux-là ne s'étaient pas rencontrés pour se faire des politesses. L'un censurait l'autre ; l'esprit critique l'emportait sur l'estime de principe qui les unissait. Mais comment diable allaient-ils organiser leur emploi du temps ? C'est à ce niveau qu'il pouvait les aider.

- A quelle époque les touristes commencent-ils à envahir votre vallée, demanda-t-il au Français ?

- Ce fond de vallée n'est jamais « envahi », tout au plus quelques passages de voitures... Le belvédère est un peu plus loin.

Une touche suffisait ; le bonhomme mordait à l'appât. Que n'aurait-il pas donné pour être au début de l'été ? Au village, deux gêneurs avaient déjà placé des portes dans les huisseries ; ils allaient sans doute occuper les lieux pendant une bonne partie de la saison. Le premier travail consistait, avant que la place ne soit occupée, à creuser une galerie sous la ruine et à y engranger la sinistre mécanique. Après quoi, il fallait reboucher l'entrée avec des parpaings de plusieurs centaines de kilos, ménager une trappe dans la pièce du bas pour accéder à la galerie et la camoufler, enfin

reboucher les issues comme dans toute maison qui se respecte. Un vrai chantier !

Rey et Torla furent sommés de réfléchir à ces mêmes travaux. Tout le matériel était dans le bateau : des madriers à dresser, des parpaings à déplacer. Avec un élévateur d'une tonne, on devait en venir à bout.

Le Chilien riait sous cape. Ce diable d'homme était increvable : le travail de terrassement qu'il s'était mis en tête de réaliser devait, selon ses prévisions, occuper trois hommes pendant quatre ou cinq journées.

Ils traversèrent Orange à trois heures du matin. Le Plouhinec conduisait comme une brute ; peu avant quatre heures, il passa à proximité du premier barrage sans s'arrêter. A cette heure avancée de la nuit, il préférait éviter de déranger inutilement le gardien ; en continuant sur sa lancée, il pouvait arriver à l'écluse du Logis-Neuf avant l'aurore. De deux choses l'une : ou le convoi était déjà passé et il faudrait le rechercher en amont, ou il ne figurait pas encore au pointage et il en serait quitte pour retourner à Donzère-Mondragon.

Le ciel était dégagé ; à chaque virage, la 2 CV s'enfonçait dans le creux de la vague : bercé par les chaos amortis en longues et profondes périodes, Torla s'était assoupi. Le Chilien veillait ; du siège de droite, il assistait à l'une de ces démonstrations de conduite qui plongent un connaisseur dans un abîme de réflexions.

Le Plouhinec, lui, avait repris ses explications. Tout était prévu : briques, ciment, madriers, clavecin... Les encadrements des portes et des fenêtres avaient été embarqués à Saint-Louis-du-Rhône ; les montants étaient coupés aux dimensions des ouvertures : il suffisait d'emmancher les tenons dans les mortaises et de cheviller. Un camion Saviem de dix tonnes attendait à la succursale de Valence, l'élévateur Fenwick était entreposé, l'autorisation de transport accordée. Depuis trois semaines, l'homme était porteur d'un permis de conduire poids lourds ; sa truculence enlevait toutes les barrières administratives, sa bonne humeur et ses titres lui valaient toutes les indulgences. Certes, il ne passait pas inaperçu mais il possédait un alibi sans faille : comment refuser à un original de cet acabit le droit de jouer au castor motorisé ? L'autorisation de construire lui avait été accordée mais il agissait à ses risques et périls : l'administration lui refusait toute assistance. L'avance de dix millions débloquée par Jef n'avait jamais

figuré sur un relevé bancaire ; les factures étaient réglées en espèces : une comptabilité scrupuleuse rendait compte de tous les achats.

Le physicien s'exprimait comme un boy-scout satisfait de sa piste dominicale. Un détail l'inquiétait : il n'avait pu se procurer les feuilles de plomb qu'il s'était promis de clouer sur les cloisons et le plafond du réduit destiné à recevoir la bombe. Une grosse commande risquait de le compromettre ; les ferrailleurs - disait-il - manquaient de discrétion.

Sautant du coq à l'âne, il passait en revue tous les détails de l'opération afin que le Chilien fût à même de les communiquer au « patron » - n'assurait-il, en ce jour, les fonctions d'agent de liaison ? Jef pouvait dormir sur ses deux oreilles : la bombe allait rester sous le rafiot pendant quelques jours encore ; le temps de préparer la galerie. Il comptait retenir les deux gaillards qui avaient assumé la responsabilité du transport pour lui donner un coup de main. Si l'opération se déroulait normalement, le Gallois et le Pakistanais pouvaient, dans la première semaine de juin, frapper les amarres à Toulon et mettre la *barge* en gardiennage.

Pendant toute la dernière tranche du parcours, Le Plouhinec prit plaisir à relater l'épopée de « Fair Lady »... Au point du jour, il s'arrêta à l'écluse du Logis-Neuf entre Montélimar et Valence. Les berges du Rhône étaient à deux pas. Torla somnolait. Le Plouhinec pria le Chilien de patienter et descendit ; il contourna le renfort qui le séparait du fleuve et inspecta la rive en aval de l'écluse : la *barge* et la péniche de la compagnie Saône-Rhône étaient bel et bien à quai.

Il s'avança : les mariniers dormaient. L'homme se frotta les mains, et revint à la voiture :

- Elles sont là, dit-il en état de ravissement.

Rey accueillit la nouvelle avec intérêt et se mit en devoir de réveiller son compagnon.

- Quel est le programme de la journée ? grogna Torla dès qu'il fut à même d'articuler un son.

Le Plouhinec hésitait. Cinq chargés de mission en un même lieu... Que disait le manuel de sécurité ? Il se fourragea les cheveux et dit à brûle-pourpoint :

- Il n'est peut-être pas utile que vous rencontriez ces individus : agitateurs et trublions, ce n'est pas très recommandable.

- Trêve d'ironie facile, marmonna le Chilien. Dites-nous plutôt combien de temps nous allons vous attendre dans cette voiture.

- Cinq minutes et je suis à vous : le temps de prévenir les deux zèbres qui roupillent dans ce rafirot.

- Et après ? s'inquiéta Torla.

- Après ?... Ma foi... Je vous dépose dans un hôtel de Valence, je reviens à bord pour leur montrer le débarcadère et je vous rejoins dès que c'est terminé.

- Dans ce cas, fit observer Torla qui n'arrêtait pas de bâiller, je pense qu'il est quand même préférable de faire un petit somme dans ce bateau.

*
* *

Torla et Rey avaient pris place dans le salon de « Fair Lady ». Le Plouhinec tambourina sur une cloison ; une porte s'ouvrit :

- Ça, par exemple !... s'exclama le Pakistanais.

En une fraction de seconde, il fut dans les bras du professeur ; les deux hommes se gratifièrent de vaillantes claques sur les omoplates. Déjà, Northrup participait aux retrouvailles ; Le Plouhinec, lui, s'évertuait à limiter les effusions. Campé sur une banquette, Torla considérait d'un oeil indulgent ces quatre braves qui, ne sachant trop par quel bout commencer, s'exprimaient par périphrases et onomatopées. Apparemment, l'intellectualité de salon ne les séduisait guère.

- Mais... On entre ici comme dans un moulin, fit observer le Chilien dès qu'il eut recouvré sa dignité.

Northrup eut un geste superbe :

- Les portes sont toujours ouvertes. Le Plouhinec crut bon d'expliquer :

- Ils vivent en climat de confiance avec les marinières ; les tourniquets sont bien camouflés.

Puis, désignant l'Argentin :

- Je vous présente un personnage que vous n'auriez jamais dû rencontrer, il est là pour nous aider.

Torla serra les mains qu'on lui tendait.

Mais l'heure n'était pas aux civilités ; impatient d'avoir des nouvelles de l'escadrille, Mohammed soumit le Chilien à un interrogatoire serré :

Tous les avions étaient en ligne à l'exception du « Zoulou Echo » qui attendait son équipage à Vienne. Le Pakistanais redoutait de ne plus avoir de cheval à monter après sa longue absence, Northrup était inquiet. Rey calma leurs appréhensions : on ne les oubliait pas, on les attendait ; depuis quelques jours déjà, Carlo Varilla - le navigateur de leur équipage - avait rejoint son poste à Vienne : en attendant le retour du Gallois et du Pakistanais, il tournait en double sur l'Atlantique ; Tamburi - le copilote - s'entraînait sur un autre avion. Saadeddine et Nguyen Van Toï avaient « lâché » tous les premiers et les seconds, Sakuraï supervisait l'entretien des machines avec toute la rigueur désirable. Les mécaniciens s'accoutumaient à leurs avions, l'exploitation tournait rond. A Djakarta, les autorités toléraient cette entreprise un peu particulière dans la mesure où elle ne portait pas préjudice aux lignes régulières ; les nouveaux responsables du pays voyaient même d'un assez bon oeil cet instrument d'un type nouveau : il participait à l'expansion souhaitée par les conseillers américains, on le citait déjà comme un exemple de hardiesse, de renouveau. Seuls, les services de la main-d'oeuvre s'inquiétaient : outre le personnel administratif, l'entreprise n'employait qu'un pilote et cinq techniciens nationaux ; il ne fallait pas s'éterniser dans cette structure. Rey engagea Northrup et Mohammed à mettre un terme rapide à leur mission ; l'expérience prouvait que les équipages avaient besoin d'un sérieux entraînement : conduite des moteurs à tous les niveaux, pratique du vol au ras des flots, utilisation de tous les types de navigation, recherche de précision dans les domaines les plus variés.

Allons ! Il faut en finir avec ce bateau, murmura le Chilien.

Il avait prononcé ces derniers mots en français.

- De quoi s'agit-il, s'enquit Le Plouhinec

- Je leur conseillais de rejoindre au plus tôt.

- Moi, je suis tout disposé à les libérer, proclama le physicien, le temps de préparer le terrain...

- Allons au plus court, coupa Northrup ; c'est souhaitable.

La gravité soudaine de son visage surprit Le Plouhinec.

- A votre disposition, dit-il. A quelle heure comptez-vous pousser ?

- Dans un instant, fit le Gallois.

Il ouvrit un sabord : flanc contre flanc les deux bâtiments reposaient en aval de l'écluse. L'appontement contre lequel ils étaient amarrés dominait les déclivités du rivage ; en retrait du barrage, les taillis s'emplissaient de pépiements : la haute masse de l'usine hydro-électrique sortait de la nuit, la nature s'éveillait.

- D'habitude, les marinières appareillent aux premières clartés, expliqua Northrup en revenant au centre de la pièce ; ils ne sauraient tarder.

- Parfait, marmonna Rey.

Le Plouhinec les dévisagea tous deux :

- Ma foi, vous m'avez tout l'air d'être bougrement pressés ! Northrup prit place sur une banquette.

- Extrêmement pressés, en effet : il faut que je rejoigne mon escadrille.

- Qu'à cela ne tienne, rétorqua Le Plouhinec, je le suis également.

Une idée venait de germer dans son esprit : il disposait de quatre jours et de quatre assistants ; jamais il ne retrouverait si belle occasion d'expédier son affaire. Il désigna Torla .

- Tu n'as rien à faire avant lundi soir, disais-tu ?

- Rien de précis.

Le Plouhinec se retourna vers le Chilien :

- Et toi ?

- Je suis là pour t'assister.

Le physicien se frotta les mains.

- De quoi s'agit-il ? s'enquit Northrup.

- De me donner un coup de main : dans quatre jours, l'engin peut être à destination.

Torla, Northrup et Rey s'esclaffèrent. Mohammed s'inquiéta de ce qui se disait : Rey lui fit un bref exposé de la situation.

- C'est très simple, reprit Le Plouhinec ; le débarcadère est à une demi-heure en amont de l'écluse. Dès que la barge est amarrée, Northrup m'accompagne à Valence et ramène la voiture, je vous rejoins avec l'élévateur et le camion, nous embarquons les pelles, les pioches et une brouette dans la 2 CV : en passant par Gap, nous pouvons être à Elalp au plus tard à seize heures ; si la place est libre, Torla, Mohammed et Rey peuvent attaquer le terrassement sans tarder. Moi, je rejoins Northrup à bord de la barge : j'espère bien qu'à mon retour, les briques, les madriers, les planches, les sacs de terre, d'engrais et de ciment seront à quai ; nous disposerons de quelque cinq ou six heures pour procéder au plus délicat du transbordement... Le clavecin viendra couronner l'édifice.

Torla, Northrup et le Chilien se mirent à jacasser comme des collégiens. L'entrain du petit bonhomme les enthousiasmait ; derechef, Mohammed exigea une traduction...

Quand le calme fut rétabli, Le Plouhinec demanda au Gallois :

- Quel jour sommes-nous ?

- Vendredi.

- Dès demain, reprit le maître-d'oeuvre, nous pouvons embrayer au petit jour avec notre chargement complet : engrais, ciment, terre arable, planche, clavecin, briques, élévateur et zinzin. Pour embarquer l'élévateur, deux madriers suffiront : j'ai repéré une déclivité. Il faut bien compter huit heures pour aller du Pouzin jusqu'à Elalp - nous circulons avec un « dix tonnes » !... Dans l'après-midi, nous serons à poste avec tout notre fourbi ; j'espère que les travaux de terrassement seront bien avancés : un homme à la pelle, un autre à la pioche, le troisième à la brouette ; si vous n'arrêtez pas de la nuit, les blocs de l'entrée doivent être dégarnis et le terre-plein aménagé en plan incliné. On déplacera les blocs avec l'élévateur : il n'y aura plus qu'à creuser.

« La cave que j'ai prévue représente trente mètres cubes, soit six cents brouettes à trimbaler, soit encore trente heures de travail sans discontinuer. Les madriers qui étayent ma cave ont été sciés aux dimensions ; il suffira de les présenter à la demande. Dimanche soir, le réduit peut être achevé. Reste à reboucher l'entrée avec de la caillasse et des madriers, à recouvrir de terre, à semer...

- A semer quoi ?

- Du gazon.

Torla leva deux doigts :

- Une petite observation : mon dernier avion repart de Marseille à treize heures.

- Quel jour ?

- Lundi.

Le Plouhinec se prit la tête à deux mains :

- J'espère pouvoir embrayer au petit matin.

*
* * *

L'exposé du Français laissait planer un doute sur son équilibre ; cet homme avait-il toute sa raison ? Rey ne pouvait en douter. Quoi qu'il en fût, il se mit en devoir de l'assister.

Le Plouhinec avait disparu au volant de sa voiture. Sur le pont, Northrup et Mohammed procédaient aux préparatifs de l'appareillage ; seuls, l'Argentin et le Chilien s'attardaient.

- Ça c'est une invitation, hoqueta Torla dans un petit rire étouffé.

- Viens, soupira Fernando Rey, nous pouvons encore dormir jusqu'au milieu de la matinée.

Ils se dirigèrent vers les cabines.

La péniche abandonna la *barge* au débarcadère du Pouzin à sept heures du matin ; Le Plouhinec l'avait précédée. C'était un quai de cent mètres, en rive droite, à quelque distance du pont. En amont, un poste de ravitaillement ; la partie aval était libre de toute installation.

« Vous allez avoir des ennuis, avait précisé le patron de la péniche avant de poursuivre son voyage ; on fait le plein de mazout ici : vous ne pourrez pas y rester. »

Le Plouhinec déroula un mètre métallique : par bonheur, le plan d'eau était à soixante centimètres du quai ; il eut un bon sourire. A cinquante mètres en aval, un anneau et une bitte assuraient un bon amarrage ; un crochet scellé dans la rive permettait même de faire place

aux péniches qui venaient au ravitaillement. Le Français s'approcha de Northrup qui déjà s'inquiétait :

- Dès que tu auras débarqué le plus gros, laisse-toi glisser sur ce crochet. La nuit, les mariniers sont au repos ; nous remettons la barge à poste pour récupérer le « cigare ».

Le quai de ravitaillement du Pouzin a une largeur de six mètres ; il est bordé d'un mur qui le sépare d'une ancienne fonderie. C'est un lieu isolé ; seul, un pompiste débonnaire s'y rend deux ou trois fois par jour pour officier.

Dans les cabines l'Argentin et le Chilien dormaient toujours. Mohammed les rejoignit : quelques heures de repos s'imposaient.

Sans plus attendre, Northrup se laissa porter par le courant jusqu'au point de retenue que Le Plouhinec venait de lui montrer ; sur quoi, les deux compères prirent la route de Valence.

A neuf heures, Northrup réapparut seul au volant de la 2 CV et sonna le branlebas ; les quatre hommes remirent la barge à quai et commencèrent à débarquer le chargement. A dix heures, ils furent interrompus par un bruit de moteur : le « dix tonnes » Saviem se glissait en marche arrière entre le mur et le poste de ravitaillement. Le Plouhinec manoeuvrait avec aisance ; il rangea son encombrant véhicule et sauta sur le quai.

- Ça suffit pour le moment, dit-il.

Un bon quart de la cargaison était déjà à terre. Mohammed établit une passerelle à l'aide de quatre madriers. Le Plouhinec engagea l'élévateur qui trônait au beau milieu du camion sur cette construction précaire : l'opération se déroula sans incident.

- Pour le remonter, nous irons un peu plus loin, précisa le savant.

Puis s'adressant au Gallois :

- Viens piloter cet engin, dit-il ; il ne faut pas plus de cinq minutes pour le prendre en mains.

Cependant que Northrup prenait une leçon de conduite, les trois autres portefaix s'activaient. Une brouette fut hissée à bord de la 2 CV décapotée, deux pelles et deux pioches furent ajoutées à l'édifice. Mohammed et Rey prirent place à l'arrière, Torla déposa

précautionneusement un fanal électrique entre ses pieds. Satisfait de son élève, Le Plouhinec abandonna l'élévateur et s'installa au volant de sa voiture. Ce diable d'homme déhalait ses cent trente kilos avec une aisance surprenante.

Tout au long du trajet, les deux physiciens établirent un plan de travail. Pendant que Le Plouhinec reconstituait les circuits de l'engin, Torla devait se rendre en Argentine pour y dégoter un petit lingot de matière fissile : entre temps Jef devait procurer au métallurgiste indien tous les éléments nécessaires pour lui permettre de faire une courte apparition à Elalp : aux dernières nouvelles, ce dernier disposait de l'outillage nécessaire à la mise en forme de la petite masse complémentaire. Soucieux de limiter les inerties, Torla se mit en devoir d'établir un système de relations directes ; bien conduit, ce travail d'équipe pouvait aboutir en un temps relativement court.

Au-delà de Saint-Clément, Le Plouhinec abandonna la Durance et traversa Guillestre. Quatre heures trente après le départ, il arrêta sa voiture aux limites de la neige qui interdisait encore l'accès du belvédère. Torla descendit le premier :

- Ça me plaît, dit-il.

Le village était à deux pas. Au-delà de l'église, une magnifique façade dominait les ruines et les toits mutilés.

- Que dites-vous de ces greniers ?

Mohammed appréciait visiblement les lieux ; au sud, une dorsale abrupte piquée de pins rustiques d'un vert très foncé bordait une vallée encaissée au fond de laquelle un torrent charriait des flots tumultueux et des galets ; au nord, le village escaladait les premiers escarpements d'un massif inhospitalier.

Le Plouhinec engagea sa voiture dans un chemin malaisé et l'arrêta à une vingtaine de mètres de la maison. Ses passagers le rejoignirent à pied.

- La première chose à faire, déclara le Breton, est d'aménager ce dernier tronçon. Le camion, lui, n'y passera jamais ; mais j'ai le sentiment que l'élévateur peut accéder à la cachette si vous faites sauter les dix à douze parpaings qui obstruent le passage.

Ils abordèrent le bâtiment par sa face arrière qui prenait appui sur une prairie inclinée. Le Plouhinec s'empara de la pioche que Mohammed avait déjà débarquée et fit un tracé.

- C'est ici, dit-il, qu'il faut creuser ; au pied du mur : deux mètres sur huit. J'ai bon espoir de vous rejoindre demain dans l'après-midi.

Torla se cracha dans les mains. Mohammed déposa sa veste et retourna son pantalon ; déjà, Rey s'était emparé d'un bras de levier et tâta le premier rocher :

- Pas facile ! grogna-t-il.

Sans pitié pour les forçats, Le Plouhinec débarqua la brouette, les vivres, le fanal et reprit place au volant de sa voiture.

- Méfiez-vous de la fraîcheur, cria-t-il avant d'embrayer, vous êtes à dix-sept cents mètres d'altitude...

*
* *

Il effectua le trajet du retour en quatre heures. Au Pouzin, une surprise l'attendait ; non seulement tout le chargement de surface était à quai mais un bon repas était avancé : radis, volaille, pâtisserie. Le Breton consulta sa montre : huit heures. L'âme sereine, Northrup arracha une aile de poulet. La nuit venait ; au loin, la petite ville s'assoupissait.

Dès que leur repas fut terminé, les deux compères déhalèrent la *barge* ; ils avaient une légère avance sur l'horaire. Le Breton se mit au volant de l'élévateur et descendit l'équerre au niveau de l'eau, puis, après une courte hésitation, affala la partie mobile jusqu'à la butée.

- Prends le double mètre métallique qui est dans la voiture, dit-il au Gallois, il vaut mieux vérifier.

L'élévateur qu'il avait choisi était du type de ceux qui sont utilisés en terrain dénivélé : l'équerre descendait théoriquement deux mètres au-dessous de la plate-forme de roulage. Une vérification s'imposait. Il actionna un levier et embraya ; l'équerre remonta jusqu'au niveau du quai.

Grâce au ciel, la partie mouillée mesurait cent quarante centimètres : la fonte des neiges avait commencé.

Rappelle-moi l'emplacement des repères de cet engin du diable, grogna le Breton.

- Les voici.

Deux encoches avaient été pratiquées dans la lisse.

- Où est le centre de gravité ?

- Je ne le connais pas exactement mais il doit se situer à peu de chose près aux deux cinquièmes en partant de l'avant.

- Parfait. Donne-moi la craie.

Le Plouhinec prit des mesures et traça quatre croix sur le quai : l'emplacement des roues de l'élévateur ; puis, il stoppa le moteur.

- Que dirais-tu de boire un petit coup avant de commencer ? Je suis fébrile... Et toi ?

- Ma foi, ça va.

Leurs regards se croisèrent. Deux cents mètres en amont, le pont écoulait encore le faible trafic d'une fin de journée. Le parapet les protégeait ; le quai baignait dans l'obscurité.

- As-tu de la bière à bord ?

- Naturellement.

Ils descendirent dans le carré.

- Voilà, expliqua Le Plouhinec dès qu'il se fut désaltéré. Nous allons commencer par empiler deux rangées de briques et une rangée de sacs sur le camion ; ça représente la largeur d'un plateau de manutention.

- Et après ?

- Après, nous verrons ; c'est par là qu'il faut commencer. Les plateaux comportent des oeilletons ; nous pourrions bréler cette première tranche du chargement sur le montant. Nous disposons de toute la nuit, mon vieux : ce que nous faisons là est très important.

Le Plouhinec s'accorda deux minutes de réflexion. Jamais, jusqu'alors, Northrup ne lui avait vu cette expression sérieuse et résolue. Méconnaissable ! D'habitude, ce diable d'homme se lançait dans les fourrés les plus épineux comme un hippopotame en quête de gourmandises.

Le Breton consulta sa montre :

- Il est temps de commencer, dit-il.

Ce disant, il hissa sa pesante anatomie sur le pont, passa sur le quai et s'installa au volant de l'élévateur ; le moteur vrombit : un à un, tous les plateaux de manutention furent débarqués du camion. Les deux débardeurs empilèrent briques et sacs sur quatre plateaux jusqu'à la hauteur désirable ; lorsque cette première tranche du chargement fut établie sur la plate-forme, Le Plouhinec déplaça le camion de quelques mètres.

- A nous maintenant, fit-il en sautant sur le quai. Va donc inspecter le côté ville, j'inspecte le côté campagne. Ils restèrent à l'affût pendant dix longues minutes, chacun à une extrémité du débarcadère. La berge était apparemment déserte : une nuit sans lune les protégeait.

- Nous pouvons commencer, murmura Northrup : apprête l'élévateur, moi, je fais sauter le camouflage des tourniquets. Il se perdit sous les barrots.

Le Plouhinec achemina l'élévateur à l'emplacement prévu, vérifia une fois de plus repères et dimensions puis stoppa le moteur. Pendant un long quart d'heure, il se détendit : il appréciait la fraîcheur de la nuit.

Lorsque Northrup réapparut, il était sur le point de sommeiller.

- *Frenchy* !...

- Ouais !

- C'est bon pour moi. Je déborde la *barge* à la gaffe ; toi, tu glisses ton équerre entre la coque et le quai...

Ainsi fut fait. Lorsque l'équerre fut immergée, le Gallois laissa revenir son navire en douceur ; le Breton vérifia une fois de plus repères et dimensions, puis, stoppa le moteur.

Alors, Northrup disparut de nouveau sous les barrots ; il entra dans la partie vive de l'affaire : par séries de trois tours, il affala point par point les saisines de tribord et rattrapa le mou sur les tourniquets de babord, puis sectionna les trois brins dorénavant inutiles. Au cours de cette première manoeuvre, la bombe s'était approchée du quai ; elle n'était plus soutenue que par trois câblots.

Northrup remonta sur le pont :

- Es-tu prêt ?

Le moteur de l'élévateur fut lancé ; Le Plouhinec inspira profondément :

- Je suis prêt.

Northrup reprit son manège entre les trois tourniquets toujours en fonction : le premier dans la cuisine, le second dans les WC, le troisième et dernier dans une cabine avant ; il rendait un quart de tour à chaque navette. Dès qu'il sentit du mou dans ses trois suspentes, il se précipita à l'extérieur et cria dans l'oreille du Français :

- C'est toi qui la tiens ! Est-ce que ça va ?

- Ça m'a tout l'air d'être stable.

Sans demander son reste, Northrup s'engouffra dans l'écoutille et sectionna les trois filins d'acier. Puis, il revint à la hâte et poussa de toutes ses forces sur la gaffe pour écarter son bateau du quai.

Le Plouhinec avait pris possession de l'engin meurtrier ; il le tenait au bout de ses bras d'acier et manoeuvrait avec une extrême lenteur. Graduellement, la bombe montait. Était-elle bien saisie ? Tous muscles sous tension, Northrup vit la masse maudite apparaître à la surface du plan d'eau. L'équerre montait avec une lenteur désespérante ; le moteur peinait. Dès que la base eut dépassé le niveau du plat bord, Northrup abandonna la gaffe et plaça précautionneusement deux cales entre le corps de la bombe et le plateau : un peu hagar, il considérait ce maudit objet qu'il voyait pour la première fois : son visage en était à dix centimètres. Contre toute volonté, il se sentit gagné par une soudaine hilarité.

- Ta gueule, grogna le Breton.

L'ascension reprit ; Northrup était passé sur le quai. Quand le plateau fut à hauteur d'homme, Le Plouhinec pria son acolyte d'amarrer les deux extrémités de la bombe aux montants de l'équerre : deux « bouts » furent frappés ; alors, seulement, Le Plouhinec accepta de rouler.

Après quelques tâtonnements, l'objet fut déposé en bonne place, au centre de la plate-forme.

Juste ciel !... Le Plouhinec se tapait sur les cuisses, Northrup gloussait comme un dindon : ils ne pouvaient résister plus longtemps à l'extrême tension qu'ils venaient de subir ; leur joie débordait...

Dans leur hâte d'en finir, ils déhalèrent précipitamment un assemblage de trois madriers prévu pour coiffer la bombe. Planches, sacs de terre et sacs de ciment furent disposés autour du périlleux chargement.

Quand ce premier camouflage lui parut satisfaisant, Le Plouhinec gargouilla :

- A boire !... Par tous les diables, verse à boire !...

Le jeune Gallois disparut sous les barrots.

- Tu vois, j'avais surtout besoin de boire, constata le Breton dès qu'il se fut désaltéré.

Les trois derniers plateaux furent chargés, brélés et déposés sur la plate-forme du camion : la bombe était ainsi prise entre deux rangées de matériaux variés. Le clavecin fut placé à l'arrière : il restait juste assez de place pour l'élévateur.

Quand tout ce bazar fut arrimé, les deux compères laissèrent filer la barge sur cinquante mètres et rejoignirent le quai. Il était deux heures du matin.

- Suis-moi, lança Le Plouhinec.

Le Gallois prit place au volant du Fenwick ; l'un suivant l'autre, ils franchirent ainsi cinq cents mètres. Les rues étaient désertes : Le Plouhinec plaça le cul de son camion contre un remblai destiné aux manutentions et installa deux madriers, le Gallois s'engagea prudemment sur cette passerelle improvisée, l'élévateur fut arrimé, calé.

- As-tu besoin de moi ? questionna Northrup.

- T'en fais pas, j'ai déjà fait le trajet six fois.

Le Gallois escalada la plate-forme et gonfla son matelas pneumatique.

- Dépêche-toi, cria-t-il, je suis pressé de rentrer...

CHAPITRE XXI

Pour permettre à Fernando Rey de s'absenter, Jef avait affecté Carlo Varilla sur le « Zoulou Fox » : l'équipage restait homogène ; Lefranc faisait tous les jours de nouveaux progrès en langue espagnole. Sur Mexico, le trafic s'intensifiait. A Fort-Lamy, Nguyen Van Toï était sur le point de se libérer : le Cochinchinois avait reçu consigne de rassembler le matériel et de se mettre en place à Vienne. A Colombo, l'accord expirait sous huitaine ; pour répondre au désir de Chalid, Saadeddine devait rejoindre Mohuto à Djakarta : un nouveau transport de militaires en perspective.

Par ailleurs, Mohammed et Northrup venaient de rejoindre l'escadrille.

*
* *

Jef arrivait de Tokyo. Le premier chargement de matériel électronique avait allègrement franchi les barrières douanières : les supports étaient noyés dans une enveloppe de protection, les tronçons de rails emballés comme il sied et logés à l'intérieur des ensembles. Cinq avions devaient acheminer le complément au cours de la semaine suivante. Depuis la veille, dans une banlieue de Vienne, les trois hommes de « l'opération déchets » procédaient au démontage des batteries et des groupes électrogènes, ramenant ainsi le poids de chaque meuble de six cents à cent kilos.

Le lendemain de son arrivée, Jef fut prié de passer au bureau du négociant autrichien ; un message de Klausowitz l'attendait : il devait se rendre une fois de plus à Genève.

Pris de court, il balançait quelques instants entre le souci de reprendre sans plus tarder sa rotation sur Hong-Kong pour donner satisfaction immédiate à Fuertaventura - qui, déjà, manifestait son impatience - et la nécessité de rencontrer Sumardjo. Cinq avions avaient été déroutés pour acheminer les ensembles : d'un commun accord, les

équipages avaient estimé qu'ils pouvaient à la fois être au Japon et dans le ciel de Mexico ; ils donnaient un coup de collier, forçaient la cadence.

Tout bien pesé, Jef décida de s'accorder vingt-quatre heures et prit le premier avion pour Genève.

Sa visite s'imposait en effet. Aux dernières nouvelles, Fortich - qui était sous la surveillance continue des agents de Klausowitz - venait de vendre la moitié de ses actions ; le torchon brûlait. Malgré les apparences, Sumardjo inclinait à penser qu'il n'y avait aucune corrélation entre la décision du trafiquant philippin et la vente de ses bombinettes ; au demeurant, les quarante engins meurtriers achetés par un agent de Klausowitz étaient encore en stock dans le port franc de Macao : ils avaient simplement changé de mains.

Jef ne savait trop comment lever ce doute obsédant. Il avait le vague sentiment d'être pour quelque chose dans cette nouvelle ouverture : à maintes reprises au cours des dernières semaines, il avait engagé Fuertaventura à racheter les actions du Philippin.

CHAPITRE XXII

Le professeur Le Plouhinec n'était pas homme à perdre son temps. Après un bref séjour à Marseille, il avait repris le chemin du Queyras.

Son schéma prenait forme. En rouge, les systèmes de sécurité ; en gris, le circuit de déclenchement : il avançait en besogne. L'engin livrait ses secrets.

Alors qu'il venait de relever la tête pour contempler son dernier tracé, un cancrelat tomba sur la table.

- Saloperie ! clama Le Plouhinec.

Il n'aimait pas spécialement les cancrelats. D'un revers de main, il envoya le coléoptère en dehors des limites de son schéma. Puis, il le considéra d'un oeil mauvais : « Tu m'importunes, bougonna-t-il, mais tu ne portes pas atteinte à ma vie ; je te fais grâce. »

Avec un rien d'humeur, il donna cependant un coup de poing sur la table : un encrier bascula.

- ça y est, grogna-t-il, j'ai gagné !... avec ma chasse à l'éléphant ! ...

Cette réserve à l'égard de la mort n'était pas sensiblerie et ne procédait pas d'un principe ; Le Plouhinec étouffait volontiers deux pigeons pour les mettre à la broche, il mangeait tous les jours de la charogne et bousillait très consciemment plusieurs millions de microbes à chaque inspiration.

Non, cela se réduisait à ceci : pas de mort inutile. Derechef, le physicien s'empara de ses crayons et se replongea dans les circuits de sa bombe thermonucléaire. Selon les prévisions de Torla, l'engin pouvait être prêt avant la fin du mois.

CHAPITRE XXIII

Rey avait prié Fuertaventura de lui procurer, à l'occasion, des affrètements locaux. Avant de retraverser l'Atlantique, les avions faisaient fréquemment une ou deux rotations sur le Vénézuéla, les Etats-Unis; ou le Canada. Grâce au « télex » - l'une des grandes inventions du siècle - les autorisations de survol et autres formalités nécessaires à l'exécution des travaux d'appoint couvraient les circuits administratifs en quelques jours. Jamal El Azim était passé maître en cette matière.

Les Bahamas, Port-au-Prince et Saint-Domingue étaient, avec Miami, les aéroports que les Overseas Freighters touchaient volontiers lorsqu'ils se rendaient de Vienne au Mexique. Au retour, ils adoptaient souvent Santa-Maria-des-Açores, parfois les îles du Cap-Vert, accessoirement Lisbonne et Dakar selon l'état et la destination du chargement.

*
* *

Northrup arrivait de Californie ; la dernière étape avait été effectuée par Tamburi - le déserteur thaïlandais : depuis le retour du Gallois, le jeune pilote renouait avec son équipage. Etape simple : Northrup avait volontiers cédé son tour et Carlo Varilla s'était assoupi pendant tout le parcours. Seul, Mohammed veillait : lorsqu'un jeune pilote officiait, il avait l'oeil à tout.

Au cours de la prise de terrain, Northrup précisa :

- Atterrissage court.

Cela signifiait : pose ton avion « dans un mouchoir de poche », sur un terrain d'aéro-club, sur un tronçon de route dégagée... court et précis, quoi ! Retour sur la planète avec un minimum de roulage.

Tamburi ramena la vitesse à ce qui se fait de plus petit, sortit tous les volets et cabra son avion. Ainsi accroché à la seule puissance des moteurs et bardé de handicaps, le Starliner ne volait plus mais se traînait, toujours plus cabré, toujours chutant sur une pente plus inclinée : on eût dit

un énorme coléoptère en perdition. Aux limites de la perte de vitesse, Tamburi réduisit à l'instant même où les roues franchirent le seuil de piste puis, une fois au sol, freina comme une brute, inversa le pas des hélices et maltraita les moteurs.

Consciencieusement, Northrup compta les balises : douze, soit six cents mètres de course.

A l'arrêt, Mohammed fit le tour de sa « tranelle » : hélas, deux pneus endommagés !

- *What a bloodshed !* (note : Quel carnage !) grogna-t-il ; allons donc, il n'y en a plus pour longtemps !

Quelques jours auparavant, il avait, en compagnie de Jef, rencontré le négociant autrichien. Le stock était complet, la situation se précisait, un message à l'adresse de Klausewitz avait été rédigé :

« Déclenchez phase finale, préparez assistance, vous transmettrons dernières instructions une dizaine de jours à l'avance. »

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE I

Fitzgerald avait embarqué ses dix meubles à Vienne et touché successivement - bon lignard toujours sur le départ - Rangoon et Nouméa avant de reprendre l'air pour Papeete, l'aéroport de Tahiti. Cette dernière étape avait été pénible : dans l'archipel de Cook, il avait été contraint d'abandonner l'arc de grand cercle pour éviter une queue de typhon ; à deux heures de l'arrivée, il était encore à plus de cent milles au sud de la route initialement prévue. Pour faire face au plus pressé, Toledano avait prié Belkhourja d'adopter le régime de croisière économique : les réserves de dégagement étaient largement entamées. Fitzgerald avait laissé agir le navigateur : il avait prévu qu'il resterait à peu près neuf cents gallons d'essence dans les réservoirs à l'arrivée, soit un peu moins de trois heures de vol en régime d'attente, plus qu'il n'en fallait pour se mettre en circuit et, vaille que vaille, laisser éventuellement passer « l'orage de service ». C'était pratique courante sous les tropiques.

A l'atterrissage, l'équipage était encore dans une forme acceptable. Ces hommes venaient d'effectuer cinquante heures de vol en trois jours mais le système de travail qu'ils avaient adopté leur permettait de se garder des fatigues excessives : quatre heures de veille, quatre heures de repos. Trois membres de cet équipage sur quatre avaient acquis une certaine polyvalence. Quand le temps se gâtait, ils étaient tous à l'ouvrage ; quand le ciel était calme, deux hommes suffisaient.

Avant de lancer ses avions, Sakuraï avait lui-même supervisé l'application du revêtement antiradar et El Azim distribué les documents nécessaires à la conduite de chaque mission : D8, D15, passavents, LTA, CDN, accords de transit, avenants d'assurance, cartes d'essence, bons de crédit ; les serviettes de bord étaient largement approvisionnées. A chaque escale, Popeye répartissait les manifestes, le commandant signait les notes de prestations.

Sur le terre-plein de Papeete, le douanier de service vérifia la cargaison et le contrôleur du port aérien le livre de bord. L'équipage prit un repos de dix-huit heures et, après une copieuse collation, regagna les installations.

En cet après-midi du 18 juin, le ciel était propre ; une belle masse nuageuse toute en rondeurs venait de rafraîchir l'île de Tahiti et s'en était allée, cap à l'ouest, remplir ailleurs ses fonctions d'arroseuse municipale. Le plan de vol fut déposé, la carte du jour étalée ; après les vérifications d'usage, Belkhourja monta le dernier. Lourd de sa précieuse charge marchande et de ses vingt-sept tonnes d'essence, le « Zoulou Alpha » se dandina sur le chemin de roulement.

Le mécanicien fit un point-fixe rapide, Sushil débita son « bréviaire » à la hâte, Fitzgerald poussa sur les manettes ; sous la hargne de ses quatorze mille chevaux, la merveilleuse, la docile monture accepta de s'élever.

Déjà, le soleil déclinait ; les jeux de lumière agencés par les trouées lui faisaient un fastueux décor. Joueur insatiable, Sushil hocha la tête et bougonna :

- *Look ! Isn't it smashing !...* (note : Vingt dieux, la belle église !...).
L'ultime étape commençait en beauté.

Dès qu'il eut atteint la vitesse d'évolution, Fitzgerald inclina son frénétique, son puissant long-courrier, prit le cap, emmagasina vingt noeuds supplémentaires, puis, à taux réduit, continua la montée.

Au Vietnam, les bombardements faisaient rage ; la base de Guam venait de recevoir de nouvelles unités. A onze mille kilomètres du Vietnam et huit mille de Guam, un cargo des Overseas Freighters bourdonnait.

Fitzgerald brancha le pilote automatique et, s'emparant de la bouteille thermos qu'il avait glissée dans le vide-poche de l'habitacle se

servit un café. C'était plaisir de voir avec quelle sérénité ce quinquagénaire courait au danger.

*
* *

Pour sa part, Nguyen Van Toï avait décollé de Nandi où il s'était rendu en passant par Ahmedabab et Djakarta ; sous une telle longitude, le « Zoulou Hôtel » n'était guère susceptible d'intéresser l'état-major du Pacifique. Le chargement était parfaitement anodin, la destination avouée très classique.

Une heure après le départ, Bamboka et Josué Maria Costa s'allongèrent sur leur couchette. Sous la surveillance d'un pilote et d'un mécanicien, le bon vaisseau s'enfonçait dans la moiteur des tropiques. Le ciel était clairsemé de mamelons épars, la vitesse conforme aux prévisions, le bruit de fond conforme à ce que doit être un bruit de fond.

Par acquit de conscience, Indravarman avait repris son « leanage » et, satisfait de son travail, se perdit dans la contemplation du pupitre. Une trajectoire au long-cours !... Il entreprenait une étape qui était sans doute la dernière de sa brève - trop brève - carrière et avait à coeur de la conduire en vieux routier. L'essentiel de sa vie tenait dans cette page. Il ignorait l'issue de l'aventure et se gardait d'en préjuger mais il s'était bien promis d'honorer le contrat qui, depuis quelques mois, le liait au tiers monde et à ses camarades de combat. Au prix de sa vie ? Sotte question ! L'heure était à la technique. On l'avait prié d'alimenter quatre moteurs selon des règles scrupuleusement définies, de leur accorder, en fonction des besoins, les justes rations d'air et d'essence nécessaires à l'entretien du vol, de les gorger d'alcool à point voulu, d'entrouvrir les accès d'air - de doser les températures - sans compromettre la finesse de la voilure. A la fin de l'étape - à la fin de sa page d'écriture - quatre chopines de combustible devaient encore figurer au bilan ; c'était bien là l'essentiel de ce qui lui était demandé. L'objectif était dans l'axe, au point plongeant dans la courbure terrestre. De quel bois étaient faites les verges qui l'attendaient ? Eh, bougre ! De figures acrobatiques, d'impacts aléatoires, de plomb...

Indravarman aimait trop l'existence pour songer au trépas. Optimiste incurable, il ressassait les consignes reçues au départ de Vienne et, chaque fois, y découvrait de nouvelles raisons d'espérer. Ce plan d'attaque était à ses yeux un chef-d'oeuvre de précision. Tout le prévisible avait été prévu, la tactique était bonne ; tout l'art était de fondre sur l'objectif à l'heure prescrite. Les quatre chopines de réserve assuraient la mise en fuite ; le parachute qui lui revenait devait, esquif provisoire, lui permettre de sauter si besoin en était et, à Dieu vat, de se rembûcher.

Apparemment insensible à l'action qui se déroulait dans la rude caboche de son mécanicien, Nguyen Van Toï réajustait de temps en temps le petit balancier du compas : positif, négatif... positif, négatif... L'indication était bonne, les cumulus épars avaient bonne mine, le ciel - un ciel de tous les jours - se laissait féconder sans humeur intempestive. Nguyen collait à l'arc de grand cercle et laissait venir le temps ; son avion n'avait pas tout à fait la vitesse requise mais le manque à gagner - un fléchissement de trois noeuds - n'avait pas de signification précise : léger excédent de poids... altitude limite... Trois noeuds ! Une demi-heure plus tard, il était assuré de les regagner... A ce niveau, du moins, la température était acceptable : les avions se complaisaient dans la fraîcheur des sommets. Il se pencha sur l'écran du radar : nulle tache ; le Doppler confessait une dérive gauche de quatre à cinq degrés. Tous ces menus signes tenaient le Cochinchinois en éveil. Son désir d'atteindre le but et de l'atteindre à l'heure prescrite le confinait dans une humeur quelque peu farouche ; seul à l'avant pour deux heures encore, il goûtait sa chère solitude qui chaque jour ressemblait davantage à une passion. Le compas était stable, l'avion bien orienté. Le Doppler signalait deux cent quarante-huit noeuds et une dérive de quatre degrés.

Dans cette région du Pacifique, les moyens de navigation étaient pratiquement inexistant. Astreint à une simple communication toutes les heures avec la station radiotéléphonique de Nandi, Nguyen jouissait de son isolement comme de sa vie, peut-être, il n'avait eu l'occasion de le faire. D'où venait ce débordement parasite, cette poignante impression de surpassement ? L'étape qu'il accomplissait en ce jour n'était certes pas des plus banales mais - du diable - il s'était bien promis de la dominer.

A sa grande surprise, il se pencha sur lui-même ; cela ne lui arrivait jamais. Du calme, allons ; du calme ! Quel était ce démon qui le tourmentait ? Le risque encouru, l'acte perturbateur qu'il s'appropriait à commettre ? Fadaise ! Misérable agitation d'un instant... Impitoyable, il reprit contact avec sa monture : c'était encore un tour du grand large, ce séducteur de forbans,

Le cap, tenir le cap. Cette étape, il s'appropriait à la conduire avec ferveur - qui donc pouvait prétendre y échapper en ce jour ? - mais une ferveur de technicien. Le cap ! Le balancier du compas oscillait régulièrement.

Le 18 était un samedi : les militaires français de Hao étaient sans doute au repos... Nguyen cédait sous la pression d'un flot mal endigué. Bon sang ! Pourquoi diable revenir aux sujets brûlants ? Que lui importaient les brisants de Hao ? Sa route passait à mille milles de la zone interdite : un champ de tir, un volume réservé aux essais atomiques... Il évoqua l'engin restauré et sentit une douleur entre les deux omoplates. Six mois de préparation, six mois de travail acharné avaient conduit à cette étape apparemment très banale. Dans la région de Da-Nang - dans sa propre patrie - les militaires américains avaient également entreposé des armes atomiques. Le cap ; plus que jamais, le cap... Il eut un petit rire nerveux et fut secoué par un frisson.

Tous les quarts d'heure, il notait scrupuleusement la vitesse par rapport à la surface et la dérive indiquée. Déjà trois heures de vol ; il s'empara du micro : le message qu'il articula fut capté par la station de Pago-Pago. Ses quatre moteurs avaient consommé près de neuf mille livres d'essence ; il gagna trois cents mètres d'altitude et pria le mécanicien d'effectuer un nouveau réglage. Cap et consommation : paramètres fondamentaux. De réductions en réductions, de paliers en paliers, ce brave aéroplane pouvait le porter à une distance considérable.

*
* *

A trois heures du matin, Durosier poussa sur les manettes et lâcha les freins. Puis il chanta forte pour couvrir le vacarme :

- Puissance décollage !...

Haddad ajusta ses moteurs qui, déjà, travaillaient au maximum de leurs possibilités. Soupçonneux à l'égard des quatorze mille chevaux qu'il tenait en mains, le mécanicien accordait un regard circulaire à la cinquantaine de cadrans disposés sur le tableau de contrôle ; son attention se portait plus particulièrement sur les tachymètres, les manomètres et les indicateurs de BMEP (*note* : Brake Mean Effective Pressure : puissance au frein dans le langage des mécaniciens). Toujours inquiet quand ses moteurs peinaient à l'ouvrage, il attendait la consigne libératrice. - Première réduction ! ...

La voix de Durosier avait émergé comme en surimpression du tumulte rudimentaire. Ce bolide était le siège de vibrations engendrées par la répétition de multiples actes de violence. Le pilote avait acquis assez de vitesse, avait élevé le taux de rigidité de l'air à un degré suffisant pour s'estimer en droit de réduire la puissance.

On hésite à parler de poutres d'air et pourtant, nul terme ne petit mieux convenir à l'élément sur lequel repose un avion. Popeye avait rentré les volets : légère variation d'incidence, léger accroissement de la vitesse. Deux poutres d'air ! C'était bien l'impression qu'il éprouvait. Ce bon monsieur Durosier prenait appui sur deux poutres aussi fermement qu'un athlète sur ses barres parallèles et, gymnaste prudent, s'y livrait à des figures adaptées à son âge et à sa fonction.

Tiro Martin souriait aux anges : montée à taux réduit, consommation raisonnable ; la perfection de ce premier tronçon le comblait d'aise. En ce jour, la tâche du navigateur consistait à rechercher les niveaux favorables, à gagner en vitesse - par le moyen du vent - plus qu'il ne perdait en distance excédentaire, à délimiter les perturbations, si nécessaire à louvoyer autour des centres d'action. Pour ce faire, il disposait d'un équipement très complet ; Loran, sonde altimétrique, radar et Doppler étaient en fonction. Il lui importait peu que le ciel fût plombé.

Le « Zoulou Charlie » venait du nord-est. Durosier franchit successivement deux couches stables et se mit en croisière.

En Thaïlande, les accords passés entre les diplomates américains et les gouvernants avaient abouti à l'octroi de bases supplémentaires ; les escadrilles affluaient : cette situation ne pouvait pas durer.

Avant l'ultime décollage, Popeye, Tiro Martin et Belkacem Haddad avaient eu loisir de se reposer. Leur vol devait durer exactement quatorze heures. Ils avaient déposé quatre tonnes de fruits et primeurs à l'escale précédente, encaissé leur chèque et, toute affaire cessante, se ruaient dans une périlleuse échauffourée. Ces hommes ne souffraient d'aucune atteinte physique : plexus tirebouchonné, pancréas ratatiné, foie hypertrophié, ils ne souffraient d'aucune infirmité. Il eût été vain de chercher dans leur comportement la marque du désespoir ou la compensation de quelque déficience : citoyens adultes appartenant à des nations adultes, ils entendaient simplement ne plus être traités en petits garçons. Merveilleuse prise de conscience ! Ils adhéraient à l'existence. On retrouvait en eux la farouche volonté de survivre des combattants lucides et déterminés. Si Jef s'était avisé de leur proposer une mission suicide, il eût sans doute été accueilli assez vertement.

Pour se tirer du guêpier dans lequel il se précipitait allègrement, Durosier disposait d'une parade : évolutions serrées, mise en fuite de courte durée, atterrissage sur un terrain de campagne où une voiture l'attendait, recherche d'un couvert en pleine forêt.

Il disposait, à bord, de cinq tonnes de matière élaborée, soit six tonnes de charge avec le singulier emballage, soit encore dix manoeuvres de largage à effectuer en cent vingt secondes. L'ensemble de l'opération représentait sept minutes de vol à découvert. En ce dimanche - qui de surcroît était fête des pères - à une heure de l'après-midi, les inerties conjuguées du repérage, des transmissions, des reconnaissances et inévitables confirmations, du déclenchement de l'alerte, du décollage des chasseurs en attente en bout de piste et le temps nécessaire à la jonction sous un angle favorable de tir, excédait - il en avait l'intime conviction - les sept minutes au cours desquelles il était vulnérable. Attaque surprise ! Echaudé par sa mésaventure au-dessus de l'Adriatique, il se promettait bien de « coller » à dix mètres et, pour ajouter à la confusion, de surgir sur l'objectif sous l'apparence d'un avion en perdition : deux moteurs coupés.

Son canevas de travail lui avait pris trois jours. Quel retour au bercail !... Il devait s'en tirer ; il fallait s'en tirer. Durosier avait la ferme détermination d'armer dès la semaine suivante ses cannes à pêche et de reprendre sa vie de retraité.

*
* *

Mohuto avait également décollé d'une île du sud. L'arc de grand cercle auquel il adhérait traversait de part en part un anticyclone qui s'étalait sur une distance de plus de cinq mille kilomètres avant d'aborder un groupe d'îles et de se prolonger, au-delà d'une mer intérieure, jusqu'au point de chute assigné. Quatre mille milles à consommer. Pour l'heure, la limpidité du ciel lui était garante de quiétude. Parmi tous les pilotes qui convergeaient en ce jour vers un objectif commun, il était sans doute celui qui, du fait de l'aspect commercial de l'étape en cours, s'écartait le moins du plan de vol remis avant le départ au contrôle aérien. Il n'avait pas, comme le faisait au même instant Nguyen Van Toï, à respecter conjointement deux plans de vol distincts : l'un, établissant les prévisions du vol réel, l'autre celles d'un vol fictif transmis d'heure en heure à la région d'information sur les fréquences les mieux adaptées. En fin de parcours, il y avait plus de trois mille milles entre le point de destination réel et le point de destination déclaré. Ce travail - ce jeu de cache-cache hertzien - exigeait une connaissance approfondie des caprices de la radio dans les bandes des hautes fréquences ; exploiter ces caprices, établir fortuitement des liaisons qui eussent dû, normalement, passer sur les bandes réservées aux plus courtes distances, requérait un certain flair et, pour tout dire, une certaine maîtrise de la propagation. L'homme qui tenait le manipulateur ou le micro devait, dans certains cas, faire appel à la bienveillance des opérateurs à l'écoute. Parfois, c'est lui qui assurait le relais de quelque station perdue dans les chuintements électromagnétiques surgis des plus lointains retranchements de l'espace.

Fialok et Mapanique dormaient, Shinzo Sakurai était au pupitre. bercé par le doux tintamarre de ses quatre moteurs sobrement alimentés. Mohuto plongeait ses regards dans la courbure toujours fuyante d'un horizon feutré. Ce primitif ne se lassait pas de redécouvrir les fondements de la connaissance. « La Terre est ronde » songeait-il ; apparemment, cette constatation semblait être frappée de bon sens mais l'exaltation que Mohuto en éprouvait se ramifiait en multiples émergences ; à travers la rotondité de la Terre, c'est la raison qu'il vénérât. Prudent ou débridé, le rationalisme avait eu pour effet de libérer la plupart des hommes de leurs entraves. Encore tout confituré de mythes et de croyances surannées, l'homme multiple - et parmi ses divers aspects, singulièrement le plus technicisé - se raccrochait à des notions et objets symboliques qui, hochets dérisoires, tenaient lieu de justification à ses actes les plus discutables.

Mohuto rectifia le cap : trois degrés. L'astre du jour le gagnait de vitesse. Quelque part sur l'avant, dans le prolongement de la courbe qu'il suivait, à l'instant qu'il avait choisi, lui, le justicier, pour lui accorder une pensée, un pilote lâchait un chapelet de bombes sur une bourgade tonkinoise. Aux yeux de ses compatriotes, cet homme - ce pilote harnaché - apparaissait sous les traits d'un archange, d'un géant d'apocalypse. Robot mû par l'homme d'Etat, il était féroce sans le savoir. Absous de son crime avant même de l'avoir perpétré, il disqualifiait quelques centaines de vies d'un seul coup d'épée. Mohuto avait pris l'air pour mettre un terme à ce scandale. Il ne se leurrait aucunement ; il savait que les moyens dont il disposait ne pouvaient arrêter le scandale en un jour mais les coups qu'il s'appropriait à porter étaient de nature à modifier le comportement des mercantis et de leurs commis au gouvernement. Nombreux étaient les hommes, modestes ou puissants, responsables d'état-major ou militaires en garnison, qui, après une telle démonstration, ne seraient plus disposés à se considérer comme des archanges purificateurs, comme des géants d'apocalypse lavés de tout forfait par le seul jeu des miroirs de la publicité.

Pour la première fois dans l'histoire de la guerre subversive, les maquisards faisaient usage de l'aviation ; pour le meilleur et pour le pire, les investis s'appropriaient à survoler les investigateurs. A cette heure, huit vecteurs convergeaient : il avait suffi de rassembler trente-deux volontaires et d'affiner leur technicité. Cette opération s'imposait. Ouvriers qualifiés,

techniciens avertis, trente-deux baroudeurs d'avant-garde, trente-deux combattants déguisés en aviateurs du commerce s'appropriaient à forcer les barrages adverses, à déjouer les défenses dans lesquelles Uncle Sam avait investi ses dollars et fondé sa sécurité. Cette opération ne pouvait être la dernière ; s'il en réchappait, Mohuto était fermement décidé à recommencer. Que de fois n'avait-il imaginé les assauts ultérieurs ! La configuration de son esprit n'était en rien comparable à celle de l'archange nourri de slogans : avec une férocité délibérée, une lucidité parfaite, une conscience précise de la portée de ses actes, il envisageait, si nécessaire, de semer la mort à l'intérieur même du territoire. L'absence de sanction adaptée avait créé, en Amérique, un sentiment de sécurité - voire d'invulnérabilité - qui permettait aux mercantis, petits et grands, de considérer la Terre comme une jungle où la justice ne pouvait les atteindre. Une telle situation comportait des risques incalculables. Le coup monté par la CIA dans sa propre patrie s'offrait à son jugement comme un brillant exemple de ce à quoi il fallait s'attendre un peu partout dans le monde : un groupe de conspirateurs favorable aux cercles religieux hollandais transformé, pour les besoins de la cause, en formation para-communiste ! Un raz-de-marée militaire chez les plus déshérités qui, depuis peu, possédaient un lopin de terre !... Il évoquait le putsch du 30 septembre 65 avec rage. Certes, la CIA avait monté là une opération techniquement admirable ! Plus de trois cents mille petits paysans abattus dans leurs champs au nom du sacro-saint respect de la propriété privée !...

Sous la houlette des affairistes, la nation américaine était prête à admettre n'importe quelle déprivation pour sauvegarder ses privilèges d'un instant. L'Uncle Sam de cette seconde moitié du siècle admire la force, la supercherie, l'argent : affligeant tableau d'une communauté infantile envoûtée par tout ce qui brille, appâtée par les perspectives de rapine, respectueuse d'un ordre établi par des forbans... Et apolitisée de surcroît ! ... Comment pourrait-il en être autrement ? Des ouvriers délibérément inconscients de leurs méfaits se remplumant sur le dos d'autres ouvriers ! Ah, misère ! ...

Shinzo Sakurai tira le commandant de ses réflexions indigestes.

- *Here we are, buddy ?... Light enough... Now you may climb to twenty two thousand feet. Ready.*

- *Ready...*

(note : - Nous y voici... L'avion est assez léger... Maintenant tu peux monter à vingt-deux mille pieds. Paré ? - Paré.)

Mohuto mit son appareil en montée ; il venait de brûler quinze tonnes d'essence et s'accordait un nouveau palier. L'opérateur de service au centre de la région d'information en vol accusa réception à son message.

Etape banale...

*
* *

- C'est veau !

- Qu'est-ce que tu dis ?

Lefranc fit une grimace et confirma :

- Je dis que c'est veau.

Montes dut convenir du fait ; son avion se traînait : à la moyenne d'un mètre par seconde, il venait de peiner pendant plus d'une heure pour se hisser à l'altitude de trois mille huit cents mètres et, queue basse, renâclait dans un ciel de bien méchante humeur. La masse d'air dans laquelle il évoluait était manifestement instable. De toutes parts, les cumulus bourgeonnaient ; une couche d'« alto » coiffait le paysage. Voûte plombée. A chaque détour surgissait de nouveaux mamelons ; c'était dodu, musclé, respectable : grêle et pluie alternaient. La route suivie rejoignait une dépression.

Pour se donner un peu d'exercice, Montes débraya le pilote automatique et se mit à évoluer à vue. Dix degrés à droite, dix degrés à gauche : en évitant les nuages, il évitait le givrage. Scrupuleusement, Lefranc transmet un nouveau message : en prévenant les soucis du contrôle, il échappait à toute investigation.

- Sacrée bourrique de trapanelle ! bougonna le second. Lorsqu'il était inquiet, le jeune Français revenait toujours à sa langue native ; pour la troisième fois au cours du petit quart d'heure qu'ils venaient de passer en ciel clair, il manifestait son humeur et se posait des questions. De son côté, Montes faisait grise mine : le « vario » était à zéro, tous paramètres étales... Aucun doute, cet avion se traînait.

A l'issue d'un nouveau quart d'heure de vaines tentatives, Montes reconnecta le pilote automatique ; Rey apparut à l'avant et tendit au commandant une nouvelle fiche de navigation. Lefranc se retourna et ronchonna :

- Ça colle pas, ce machin-là i

- Quoi donc, t'es pas content ? questionna le Chilien.

- Ben non, je suis pas content... Reluque un peu le « badin » !

(note : Indicateur de vitesse).

- Pas fameux, en effet !

- Ça perd vingt noeuds, mon vieux ! On peut quand même pas rester comme ça pendant des heures .`

Ils entreprenaient une étape de quatre mille cinq cents milles (note : huit mille trois cents kilomètres) et, naturellement, ne pouvaient se permettre de tolérer une telle situation.

Montes et Rey échangèrent quelques mots en espagnol ; le comportement de Diosdado Garcia les inquiétait : depuis la mise en puissance, le mécanicien transpirait à son pupitre et gémissait en sourdine. Cette conduite n'avait pas échappé à Lefranc mais il n'osait intervenir. Tout semblait apparemment normal et cependant, le « Zoulou Fox », queue basse, continuait à se traîner à vitesse réduite malgré les dix-huit cent cinquante chevaux affichés.

- *Vamos a bajar* (note : Nous allons descendre), grogna Montes, visiblement insatisfait de sa décision.

Lefranc s'empara de son micro et informa le contrôle de la région ; une nouvelle altitude fut accordée au cargo des Overseas Freighters : le commandant installa son vaisseau poussif sur une légère pente et, à trois mille cent cinquante mètres de la surface, le remit sagement en palier. Tour à tour, Garcia, Lefranc et Fernando Rey se penchèrent sur les courbes de réglage. Les nouveaux paramètres furent affichés ; l'avion se comporta

normalement pendant quelques minutes puis, sans raison apparente, se remit insensiblement en léger cabré. Tous les regards étaient braqués sur l'indicateur de vitesse.

- Y a pas à dire, c'est un vrai veau ! réitéra le Français.

Une fois encore, il vérifia son train et ses volets. Dérisoire !... Son réchauffage de prise d'air anémométrique était bien allumé, les indicateurs d'efforts du pilote automatique oscillaient autour du neutre. N'y tenant plus, il quitta son siège et, au mépris des convenances, vint se planter devant le pupitre du mécanicien :

- Je m'en doutais ! marmonna-t-il.

Le dégivrage était toujours en fonction.

Il y eut un bref échange de mots aigres doux. Depuis près d'une demi-heure, l'avion volait entre deux couches et, de ce fait, pouvait se dispenser de ce dégivrage perturbateur : la consigne avait été passée, la chose confirmée. Du diable si cette « damnée trapanelle » pouvait ainsi se traîner jusqu'au bout du voyage !...

Les choses étaient sur le point de se gêter ; afin d'éviter une altercation, Fernando Rey pria Lefranc de regagner son siège et entreprit posément de rétablir la situation.

Un quart d'heure plus tard, le « Zoulou Fox » avait repris sa vitesse et Diosdado Garcia cessé de s'éponger le front. Par contre, ce que le Chilien venait de découvrir n'avait rien de rassurant. Depuis le départ, Diosdado Garcia vivait un drame : il transpirait et tremblait ; son erreur passagère était à mettre au compte du sentiment de terreur panique qui le dominait. Eh, bon sang, comment lui en faire grief ? Où était le forfait ?

La peur, dit-on, grossit les objets ; pendant un long quart d'heure, Fernando Rey s'était employé à les minimiser : reprenant le thème favori de Joseph Frontignan - le chef de file - il avait, vaille que vaille, prouvé une fois de plus que les chances de survie n'étaient pas négligeables. Puis, il avait rejoint sa table de navigation.

Depuis l'instant de cette découverte, le professeur n'était plus lui-même très rassuré : la peur est-elle vraiment incurable ? Bon psychologue, il tenait pour certain qu'une prise de conscience des réalités pouvait, dans une certaine mesure, en atténuer les effets. Mais le cas de Garcia lui

semblait particulièrement inquiétant : cet homme n'était pas veule, sa détresse ne portait pas atteinte à sa détermination ; chaud partisan de l'action qui entrait dans sa phase d'accomplissement, il était particulièrement conscient de son inavouable faiblesse et ne se cherchait aucune justification. Sensibilisé par le danger, son coeur battait la chamade, c'est tout ; sa chair se révoltait, son imagination se débridait au préjudice de ses viscères.

Une heure s'écoula dans le calme relatif d'un court intervalle entre deux fronts. Le « Zoulou Fox » épaulait toujours un vent traversier ; le centre de la dépression se rapprochait. Rey qui, par précaution, avait entrepris de tenir pour son compte personnel un état des consommations, passa dans l'habitacle. Garcia transpirait plus que jamais : fermement, le Chilien prit son compagnon par les épaules.

- *Cinco toneladas*, dit-il sur le ton de la bonhomie.

Le cargo s'était allégé de cinq tonnes ; un nouveau réglage s'imposait : Garcia entra dans ses courbes et afficha les nouveaux paramètres. Était-ce apport d'énergie, intervention de la dignité ? Dès que le professeur s'approchait de lui, il recouvrait le contrôle de lui-même et se révélait capable d'accomplir des gestes cohérents.

Quel était le remède ? La sévérité n'a d'autre effet que d'intensifier la vie affective et de perturber le sujet, le statu quo le livre à son imagination. Rey se confia de son inquiétude à Montes. La décision de l'Argentin fut longue à éclore :

A l'heure convenue, le « Zoulou Fox » escalada un nouvel échelon : Rey fut chargé des consommations ; Lefranc prit la place du mécanicien qui, la mort dans l'âme, accepta d'absorber deux pilules de somnifère et de se coucher. De tous les antidotes, le plus salutaire est le sommeil ; Montes comptait ainsi récupérer son homme.

Quand le malade se mit à ronfler, Lefranc retint le professeur qui passait derrière son siège et lui glissa dans l'oreille :

- J' suis con, profon, de l'avoir engueulé ; après tout, le véritable héroïsme passe par la peur...

*

* *

Sur son trajet de Vienne à Tokyo, Saadeddine avait livré des balles de tissus à Istanbul, rembarqué deux tonnes d'huile végétale à Karachi à destination de Dacca et déposé, en fin de parcours, quinze cents kilos d'imprimés à Hong-Kong ainsi qu'un lot de conserves à Osaka. Les dix ensembles électroniques qui figuraient sur son état de chargement - débaptisés en Autriche - traversaient, sous une nouvelle étiquette, le pays dans lequel ils avaient été construits et, tous manifestes en état, repartaient pour une destination lointaine. De telles pratiques sont courantes dans le monde libéral.

A bord, la cabine était nette ; seuls, les dix meubles en ligne de file occupaient la partie centrale. L'ensemble constituait un bloc relativement homogène bardé de saisines verrouillées sur les plaques de fixation du plancher. Pour la première fois depuis son départ de Vienne, Ho Van Tam avait rempli ses réservoirs d'essence jusqu'à la gueule ; vingt-sept tonnes - on ne peut à la fois embarquer le maximum de charge marchande et le maximum de carburant ; un compromis s'impose. Les dix meubles et leurs emballages pesaient seulement six mille cinq cents kilos. Plein complet ; dernière étape. Le mécanicien rangea le devis de poids dans la serviette de documents et s'installa devant ses cadrans.

- Paré au trois !

Les moteurs crachèrent leur excédent d'huile, El Azim débita son bréviaire technique, Saadeddine décolla le « Zoulou Bravo » du macadam auquel il adhéra.

Il était sept heures du matin. Le trafic s'intensifiait ; les fréquences de la région de contrôle étaient déjà saturées. De paliers en paliers, El Azim obtint un série d'accords précaires et révocables : après vingt minutes d'échanges et de concessions mutuelles, le long-courrier des Overseas Freighters était encore bloqué à six mille pieds.

- Tiens bon, fit Saadeddine que ce long marchandage commençait à exaspérer.

Cette altitude lui convenait. Le second fit part de ces nouvelles dispositions au contrôle et entreprit de résumer son étape : paliers

successifs, vents plutôt favorables ; il remit son dossier dans le vide-poche et absorba une lampée de café.

- La vie est belle, dit-il à son voisin.

L'Egyptien lui rendit son sourire.

- Eh bien, grogna-t-il, considérons-la comme telle puisqu'il en est ainsi décidé.

Le « Zoulou Bravo » était alerte et le ciel parfaitement courtois en ce jour ensoleillé.

Dès qu'il eut achevé son « leanage », Ho Van Tam pria Jamal El Azim de s'installer au pupitre ; il redoutait les fatigues à venir et avait hâte d'en finir avec l'aménagement du bord. Entraînant Manolis Papas dans la cabine, il entreprit de démonter les cadres de bois placés autour des meubles électroniques ; Papas dévissa la première paroi latérale : les rails destinés au guidage furent exhumés de leur cachette, les six premiers tronçons assemblés en commençant par l'arrière et boulonnés sur les parties femelles incorporées au plancher. Quand cette petite voie ferrée eut atteint l'emplacement de la trappe - à deux mètres du dernier meuble - les deux assembleurs se mirent en devoir de déboîter une partie du plancher. La soute inférieure apparut ; Ho Van Tam s'y laissa glisser : les verrous du panneau qui donnait accès à l'extérieur cédèrent sans difficulté. A quatre pattes, le mécanicien dérangea le panneau de ses glissières et le déhala dans le fond de la soute en cul-de-sac dans laquelle il avait peine à se traîner, puis, revint à la brèche d'enfer qu'il venait de pratiquer : deux mille mètres de chute libre ! Le vacarme des moteurs lui procurait une certaine ivresse et le vide l'attirait. Couché sur le ventre et agrippé des deux mains aux nervures qui délimitaient l'ouverture, la tête et les épaules dégagées, il s'absorbait dans la contemplation de la mer. Lancés à quatre cent cinquante kilomètres à l'heure, les filets d'air, sensiblement incurvés, créaient une légère dépression sur la paroi extérieure de l'avion. « Quel merveilleux aspirateur ! » grogna le Tonkinois.

A l'étage supérieur, Manolis Papas gueulait à tue-tête. Un lointain éclat de voix couvrit le vacarme ; Ho Van Tam se mit à croupetons et s'empara de la corde que le navigateur lui tendait.

- C'est un merveilleux aspirateur, confirma-t-il, dès qu'il eut repris contact avec le plancher de la cabine.

Il faisait confiance à ce système de largage ; c'était simple et rustique.

Deux trous d'homme qui donnaient accès à l'avant et à l'arrière de cette même soute furent dégagés, quatre planches en forme présentées dans la trappe et saisies d'une part au niveau du plancher, d'autre part sur les nervures de l'orifice inférieur. L'ancien mécanicien d'entretien de la TWA soupira d'aise ; sa construction avait la forme d'un puits à section carrée de quatre-vingt-dix centimètres de côté et quatre-vingts de hauteur : des parois lisses et franches ; cela traversait la soute du haut en bas. Le chargement pouvait ainsi passer en ligne directe du plancher de la cabine à l'extérieur de l'avion.

Quand cette première tranche de travail fut achevée, les deux bricoleurs rebouchèrent les trous d'homme pratiqués dans le plancher. Pour satisfaire sa curiosité, Manolis Papas présenta un morceau de planche dans l'ouverture du puits et le laissa tomber.

- Ça va, ça va... dit-il.

- Naturellement, la loi se vérifiait : ça ne pouvait pas refouler. Sur quoi, il s'empara d'un nouveau tronçon de rail et, assisté du Tonkinois, l'établit au-dessus du trou ; ce tronçon comportait des renforts latéraux : il enjambait le vide. Les deux hommes l'emboîtèrent dans les tenons qui précédaient, le fixèrent sur ses repères et vérifièrent sa flexibilité.

- C'est raide comme la justice ! gloussa le Tonkinois ; viens dans les chiottes pour me donner un coup de main. La butée mécanique - une pièce massive et savamment usinée - fut exhumée de sa cachette et boulonnée sur des plaques métalliques insérées dans le plancher : l'ajustage était parfait, le système d'escamotage fonctionnait.

- Du bon boulot ! lança Manolis Papas en brandissant ses deux pouces à hauteur du visage.

- T'en fais pas, hurla le Tonkinois, j'ai déjà tout essayé.

Le moment était venu d'établir le premier meuble sur la voie ferrée. Quand ce fut fait, le chariot se mit à rouler.

- Oh là !

Les deux hommes s'arc-boutèrent aux poignées ; l'ensemble vint doucement en appui sur la butée.

- Ça gaze, hein ? fit le Tonkinois.

Cependant qu'émerveillés ils exerçaient sur le chariot des petites pressions alternées, Papas fit une courte apparition dans l'habitacle pour informer Saadeddine qu'il s'apprêtait à déplacer une partie de la cargaison. L'Egyptien débraya le pilote automatique.

Quand Papas fut de retour sur le chantier, il retrouva son compagnon perplexe. Le « damné meuble » roulait fort bien ; il roulait même trop bien au goût du mécanicien : la légère pente du plancher suffisait pour l'entraîner vers l'arrière.

- Je sais pas dans quel métal ont été tournés ces petits galets, dit-il en se grattant la tête, mais ça marche tout seul ! Reluque un peu l'arête des rails. Nom d'un petit bonhomme ! c'est aussi fin que le tranchet d'un burin.

De fait, les surfaces de friction étaient réduites à peu de chose : les six cents kilos se déplaçaient sur une simple pression des mains.

- A ce compte, grogna-t-il, on pourrait propulser une cathédrale !... Attends un peu, je vais établir une cale un peu plus loin.

- Ma foi ! gloussa le Tonkinois, il y a de l'idée : dès qu'on va escamoter la butée, ça risque de foutre le camp jusqu'au fond de la cabine.

La cale fut établie, le premier meuble déplacé ; de proche en proche, les tronçons de voie furent boulonnés au plancher et les meubles déhalés sur l'extrémité qui se présentait. A la fin de l'opération, Saadeddine criait grâce : bien que l'ensemble du chargement n'ait été déplacé que de deux mètres, le centrage du « Zoulou Bravo » laissait déjà à désirer.

Satisfaits de leur petite installation, les deux débardeurs ramenèrent tous les meubles à leur place initiale et firent un brin de nettoyage dans la cabine. Les planches d'emballage, dorénavant inutiles, furent débitées en menus morceaux et précipitées dans l'orifice béant.

Manolis Papas gloussait de joie :

- Ben mon colon ! j'ai hâte d'avoir expédié les dix rations dans cet orifice !

Ho Van Tam se frottait les mains :

- Pour une soute à bombe, c'est une soute à bombe, pas vrai ?

De leur vie, ils ne s'étaient tant amusés.

*
* *

Cependant qu'à quelque huit cents kilomètres de Tokyo, Manolis Papas et Ho Van Tam se donnaient des allures de gamins irrévérrencieux, Jef tirait sur sa pipe ; ses bons yeux, d'un vert un peu confus, exprimaient soumission et lassitude : à l'instant d'agir, il avait épuisé son courroux. Plus que jamais, l'Eurasien considérait qu'il était nécessaire de prêter main-forte aux nations du tiers monde et, singulièrement, aux peuples d'Asie - ses demi-frères - mais il le faisait avec un détachement parfait. En ce jour préparé de longue haleine, il partait au combat dans la seule intention de rester conséquent avec lui-même, pour le seul plaisir de répondre à un souci de continuité. Son coeur était libre de tout débordement perturbateur : haine ou passion. Il savait, depuis qu'on le lui avait enseigné à l'école primaire, que tout ici-bas est régi par le mouvement, qu'il fallait oeuvrer dans le sens de l'évolution, adopter un rythme comparable à celui de l'univers - loi morale fondamentale - mais il avait bien garde de se leurrer. L'assaut qu'il livrait s'inscrivait - cela, pour lui, ne laissait subsister aucun doute - dans la sempiternelle histoire des revendications humaines - satisfaction des tubes digestifs, libération des esprits, harmonisation des facultés - mais, trop lucide pour se laisser griser, il n'attendait rien de décisif d'une telle entreprise : la crainte muselle provisoirement les marchands du Temple, elle ne les délivre pas de leur penchant pour la rapine.

Lentement, par lambeaux alternés, une péroration montait en lui ; il en recherchait l'origine...

C'était un inédit de Villiers de l'Isle-Adam, un cri du coeur, une adresse aux révolutionnaires de son temps :

« Trop jeunes pour la liberté, trop vieux pour la monarchie, tels sont les peuples actuels. Que sommes-nous ? Des hommes de crépuscule... Là-bas se lève un soleil que nous ne saluerons pas... Le devoir de tout homme d'action en qui la conscience des temps futurs s'est éveillée est de

provoquer la fin de l'ancien monde... Le pire des états est l'inaction... Je conspire avec vous contre l'hébétement que produit l'indifférence. Faudra-t-il devenir terribles, sanglants, extraordinaires ? Soit ! Nous sommes absous d'avance en cette haute intention de tout ce qui tombera sous le vent de nos épées ! Il s'agit d'un roi ? Très bien, j'en suis. De nous-mêmes ? J'en suis ! Tenez, s'agirait-il même d'une république, je ne sais trop si je n'en serais pas encore, moi dont le nom sonnait il y a trois siècles dans les guerres oubliées entre l'Eglise et les empereurs allemands ! S'il me reste un désir, à moi, sceptique, c'est de surgir hors de l'écoeuvrant ennui qui nous étouffe. Vainqueur ou vaincu, j'aurai fait acte de présence. »

Faire acte de présence ! Jef réduisit son cap de quelques degrés. La motivation de ses actes était tout entière dans le désir de participer. Pour être heureux - ou à tout le moins équilibré - il avait besoin de pouvoir, tous les matins, se considérer dans l'inévitable miroir de son attirail de barbier sans perdre l'estime de lui-même.

Le « Zoulou Echo » volait à six cents mètres. L'ombre de l'avion courait à la surface d'une nappe d'ouate ondulée : cela le précédait, cela suivait un trajet parfaitement rectiligne. Jef s'absorba dans la contemplation de cette petite tache qui se jouait des irrégularités. Ce témoin confirmait sa présence ; les caprices de la réfraction lui faisaient une auréole multicolore : « Une parure céleste », se dit-il ; « l'aura lumineuse de la tradition !... »

Il se prit à rire de ses propres pensées. Singulier présage ! Ce cortège l'indisposait. Méditatif, il tira sur sa pipe et marmonna : « Ma foi, j'aurais préféré y aller sans fleurs ni couronnes ! »

En cette grande journée du 19 juin, la chance servait les Overseas Freighters. D'est en ouest, le ciel - un ciel pour dévots ébahis - n'en finissait pas d'être limpide ; un vaste anticyclone coiffant l'océan sur une distance de sept ou huit mille kilomètres. Sur la frontière septentrionale, cette puissante bulle d'air était bordée par une série de dépressions situées entre le cinquantième et le soixantième parallèle ; à l'exception de Montes et de Durosier - qui venaient du nord - les équipages bénéficiaient d'un temps particulièrement clément ; Saadeddine, lui, écornait quelques fronts et même, dans la dernière partie de son parcours, une petite cyclogénèse autour de laquelle il avait espoir de tourner sans difficulté.

*
* *

Pour sa part, Northrup avait un trajet de tout repos ; il traversait la bulle anticyclonique dans son axe le plus grand : calme plat sur sept mille kilomètres. L'humeur dolente du ciel - confirmée par l'étalement massif qui figurait sur sa carte - était une invite à la somnolence. Cependant, le Gallois restait vigilant. Les météorologistes ne sont pas des visionnaires ; quelque assistance qu'ils reçoivent des stations océaniques et des bateaux, ils ne peuvent prévoir les typhons tropicaux. Sur les parcours maritimes, ils tirent leurs informations d'un réseau à mailles trop lâches : les météores locaux ont tôt fait de se déchaîner.

Northrup avait installé son avion à six cents mètres du plan d'eau, Si ardent qu'il fût au départ, son ressentiment pour Tamburi - le jeune déserteur thaïlandais - n'avait pas duré plus qu'un feu de paille. Depuis le départ de Vienne, l'équipage était réduit à trois hommes ; plus de copilote ! Northrup était en infraction avec les règlements de la circulation aérienne. Par bonheur, il était parvenu à camoufler cette entorse aux lois pendant toute la durée du voyage ; dorénavant, il n'avait plus rien à redouter.

La chose lui était tombée sur le dos quelques heures avant son décollage. Tamburi lui avait téléphoné, Northrup avait rejoint le jeune Thaïlandais dans sa chambre. Dès les premiers mots, la situation s'était détériorée. Le jeune homme s'était perdu en circonvolutions : le coin de ses lèvres frémissait étrangement. Et puis, d'un coup, comme on se libère d'un sac d'avoine transporté sur une trop grande distance, il s'était débarrassé de ce qu'il avait sur le cœur en quelques mots. Northrup lui avait fait répéter son aveu trois fois. Par trois fois, le jeune pilote, apparemment très conscient de la gêne dans laquelle il mettait l'escadrille, avait répété les mêmes phrases courtes et décisives. C'était précis, clair, sans retour : il renonçait à l'équipée. Accablé, Northrup avait tout d'abord essayé de le raisonner : ne lui avait-on fait confiance, s'estimait-il grugé, victime de quelque manquement au contrat moral qu'il avait accepté de gâité de cœur lors de leur première rencontre en Birmanie ? Tamburi n'avait même pas

cherché à justifier son attitude. Pas de manquement au contrat ; il ne s'estimait pas grugé. Replié sur son secret, il s'était cantonné dans ses deux leitmotivs invraisemblables : du premier, il découlait que son cœur n'était plus en état de fonctionner, de l'autre, que le vol à basse altitude le déprimait... Pendant toute la durée de ce pénible entretien, l'innocent s'était exprimé avec une sorte de malice désarmante.

A court d'arguments, Northrup s'était pris la tête à deux mains. Un cœur qui n'était plus en état de fonctionner !... Un chasseur qui renonçait au vol acrobatique ! C'était à n'y rien comprendre ! Pendant quelques semaines, les deux hommes avaient volé de concert en Indonésie ; entre eux, la différence d'âge était faible : ils avaient nettement sympathisé et même quelque peu bamboché pour entretenir le compagnonnage. Puis, Tamburi avait été ballotté d'équipage en équipage. Au retour de sa longue randonnée maritime, Northrup avait eu l'impression que son équipier le boudait. Grand dieu ! Que faire d'un garçon qui vous déclare que son cœur n'est plus en état de fonctionner ? La malice était évidente. Subitement, Northrup avait eu l'impression qu'on lui avait collé un pot de moutarde sous le nez. Décrochant le téléphone, il avait prié Jef de le rejoindre sans plus attendre.

En présence d'une situation aussi brutale, l'Eurasien n'avait pas tergiversé : sonnait le garçon d'étage, il avait commandé trois consommations, usé de son charme, versé une bonne ration de somnifère dans le verre du Thaïlandais, prié l'agent de Clausewitz de lui faire livrer sur l'heure une malle bourrée de vieux papiers, transféré le client par le moyen de cette malle dans une villa de la banlieue viennoise et placé deux hommes de confiance à son chevet. Avant de regagner son hôtel pour se changer, il avait passé des consignes précises aux deux gardes du corps déjà coupables de multiples forfaits :

- Passez des cagoules. Veillez sur cet homme pendant trois jours et trois nuits. Dès qu'il sera réveillé, donnez-lui des croissants et un bon café au lait ; bichonnez-le, montrez-lui de l'affection, offrez-lui des mets délicats et de la lecture. Pas de filles... Ça risquerait de le fatiguer. Le 20 au petit matin, collez-lui un bandeau sur les yeux et déposez-le dans un coin retiré. Il ne vous a jamais rencontrés, vous ne le rencontrerez plus jamais.

Naturellement, vous lui laisserez une pincée de billets de banque et des papiers.

Puis, sur le pas de la porte, il avait ajouté à l'adresse de Northrup qui, le coeur défait, l'avait suivi dans cette rocambolesque équipée.

- Ce gars-là aurait pu nous plaquer sans crier gare, chercher refuge auprès de son Ambassade, nous dénoncer - je tremble à l'idée de ce qui aurait pu se passer ! Il a choisi de monter dans ta chambre et de te livrer ses petits secrets. Ce n'est pas du tout le type du trouillard, ce n'est pas davantage un salaud ; je n'y ai rien compris : prise de conscience tardive ; amour-propre blessé ? Apparemment, c'est très compliqué.

Northrup s'était contenté de hausser les épaules d'un air navré. Dans la voiture qui les reconduisait à l'hôtel, Jef avait prolongé sa pensée :

- Que voulais-tu que nous en fassions ? On ne peut tout de même pas bousiller un homme parce qu'il refuse de marcher !

Le Gallois eut un faible sourire. Ce lâchage incompréhensible - qu'il avait eu le tort de considérer comme un affront personnel - trouvait peut-être sa justification dans une analyse trop détaillée des conséquences juridiques de leur équipée : captifs, ils étaient certes tous dans de fichus draps ; Tamburi, lui, se fût trouvé dans un cas désespéré...

En attendant, Northrup était seul à veiller sur son avion ; plus d'assistance au pilotage ; sa tactique d'assaut s'en trouvait sensiblement perturbée : les huit vecteurs lents devaient jaillir sur leurs cibles respectives à dix-huit heures et zéro minute GMT avec une marge de plus ou moins trente secondes, tout le succès de l'opération tenait dans le respect de la simultanéité ; au cours des cinq dernières minutes de vol, le navigateur ne pouvait effectuer le travail de haute précision qu'une telle performance exigeait et, parallèlement, l'aider à calibrer ses évolutions. Par ailleurs, les manoeuvres de largage expédiées par une équipe réduite à deux hommes risquaient de s'étendre à cent cinquante, peut-être même à cent quatre-vingts secondes. Simultanéité, rapidité ; leur sécurité tenait à cette tranche de quarante à soixante secondes supplémentaires : sept minutes à découvert, cela pouvait encore aller ; huit, c'était trop. Le commandant du « Zoulou Golf » avait passé consigne à Carlo Varilla et à Mohammed - ses deux coéquipiers - d'agir au mieux pour précipiter le maximum du

chargement dans le puits sans excéder le temps initialement prévu. Sécurité d'abord. Au point où les choses en étaient, larguer quatre ou cinq tonnes de charge devenait indifférent. L'essentiel était de « faire un passage » et de balancer quelques cadeaux empoisonnés à la barbe du *Distant Early Warning* (note : Réseau de Repérage Avancé).

L'océan était calme ; le soleil pointait à l'horizon. En manière de bienvenue, le corsaire modula l'Angélus et le Magnificat : au sortir de la nuit, il adoptait ce subterfuge pour se laver des lancinantes images qui l'assaillaient. Mais tout ce latin ne lui fut d'aucun secours ; seul aux gouvernes de cet avion, il ne pouvait s'empêcher de penser à la tâche qui l'attendait. Tant qu'il était en altitude, le manque d'assistance ne le gênait guère - l'état de veille prolongée lui était une habitude - mais il appréhendait la fin de ce satané voyage. Cela tournait à l'obsession ; la perspective de la dernière heure et surtout des dix dernières minutes en rase-mottes intégral lui mettait l'esprit en bataille. C'est alors que le rôle du second eût été déterminant pour suivre les évolutions du bout des doigts, enregistrer en souplesse toutes les impulsions communiquées aux gouvernes, pour tirer éventuellement sur le manche et rattraper ainsi une éventuelle défaillance. N'allait-il, à force de « coller », engager une pale d'hélice, effranger la surface du plan d'eau ? Le Gloria, de la Messe lui traversa l'esprit. Singulier début de journée ! Toutes ces prières, il les savait par coeur depuis l'enfance. A force de raisonner - à force de se malmener l'esprit - il parvint à dominer son plan d'attaque et, partant, à recouvrer partiellement son calme. Le piège dans lequel il se ruait avait une structure très classique. Quelle que fût l'assistance dont il disposait, il ne pouvait pas ne pas respecter la règle du jeu : une telle connaissance du danger implique une singulière domination de soi. Il se retourna sur son siège : le calme apparent du Pakistanais avait quelque chose d'impressionnant. Etait-il vraiment conscient de ce qui se préparait ? Aucun doute n'était permis ; cet homme avait été l'une des chevilles ouvrières de l'entreprise.

Dans le pare-brise, les ténèbres se diluaient. Northrup inspira profondément. Des lointains de l'Occident, il entendit monter une vieille chanson galloise : « David of the White Rocks. » Rustique, le poème

surgissait du passé, le rythme se précisait. Insensiblement, le Gallois se mit à fredonner ; bientôt, sa voix domina le grondement des moteurs... Mohammed s'était retourné : pour ne pas être en reste, il se mit de la partie ; dans le couloir, Carlo Varilla battait des mains en cadence.

Le soleil avait dépassé l'horizon ; le chant s'amplifiait. S'il avait été en pouvoir d'établir un état des sentiments qui l'agitaient, Northrup eût pu recueillir une assez belle collection d'absurdités et de contradictions. Dans son allégresse, une pointe d'inquiétude subsistait... Il tentait de l'exorciser par le sarcasme.

CHAPITRE II

L'altruisme est une perversion de l'amour ; donnant, donnant : c'est la vieille et saine loi de la nature. A toujours transmettre sans recevoir, on s'épuise... Mais la qualité suscite la qualité ; le phénomène de résonance fait merveille...

Fitzgerald débitait des maximes à feu roulant. Entre deux gestes routiniers, le doute s'était emparé de son esprit. Il se demandait ce qu'il faisait en ce jour, lui, le citoyen américain, au milieu de l'océan Pacifique. Craignant de s'être fourvoyé dans une action gratuite - ce qui eût été à ses yeux la marque même de la dégradation - il révisait hâtivement sa bible. L'émancipation du tiers monde ne pouvait se dispenser de son intervention ; ce qu'il entreprenait répondait bel et bien à une nécessité et non à des considérations sentimentales. D'ailleurs, que pouvait-il attendre en retour ? Des ingratitude : dans les communautés émancipées de fraîche date, l'orgueil national dégénère également en perversion. La vraie démocratie passe par le respect du prochain - ce respect exigeant, mobilisateur, qui implique un effort de toutes les parties en présence - et un civisme exemplaire. A sens unique, la tolérance est pernicieuse ; mal dosée, cette inestimable vertu peut conduire aux pires désillusions.

Ainsi raisonnait Fitzgerald aux gouvernes de son avion ; il entraînait dans le troisième tiers de l'étape. Insatiables, ses hélices pénétraient dans une masse d'air parfaitement calme ; en dix heures, elles avaient débité quelque dix millions de mètres cubes de ciel en tranches fines. Bridé comme il sied, le « Zoulou Alpha » cheminait au petit trot : il s'était délesté de treize tonnes d'essence et, plutôt guilleret, gravissait en souplesse chaque nouveau palier. Bien conduite, une étape au long cours n'est déjà pas un travail négligeable : aux difficultés habituelles s'en ajoutait une autre : jongler avec les techniciens du contrôle civil, se garder des curiosités du contrôle militaire, échafauder un stratagème et, dans toute la mesure du possible, en voiler les inévitables contradictions. La nécessité des compromis avait poussé Fitzgerald à choisir les hautes altitudes : six mille mètres ! La nuit était limpide. De son perchoir, il percevait l'horizon à une distance de trois cents kilomètres : pas un feu dans les parages. L'Américain disposait encore de deux heures avant de débrider son engin ;

calmement, il donna des consignes à l'équipage et rendit la main. Lorsqu'il fut à trois cents mètres du plan d'eau, il lança dans le couloir :

- Jetez-moi ça par dessus bord.

Les dix meubles embarqués à Vienne passèrent par la porte-cargo. Pour lui, ces meubles n'avaient jamais été qu'un camouflage dorénavant inutile.

Sans plus tarder, Belkhourja, Sushil et Toledano démontèrent les rails et déboulonnèrent le plancher : le « cigare » apparut sur sa rampe articulée.

*
* *

Un cargo allège n'est pas manoeuvrant. Une locomotive haut-le-pied marche comme une vierge folle. Le quadragénaire, c'est une locomotive : il est fait pour tracter ; s'il abandonne ses wagons, il a tôt fait de dérailler, s'il gaspille seul son charbon, il vit dans le malaise et l'insatisfaction. Toute réflexion commence par une saine évaluation des données... La puissance débridée verse dans l'excès. Pour se sentir équilibré, Sakurai avait besoin de porter, d'assumer, d'être « chargé au mètre carré ». Singulière philosophie de portefaix !

La perspective des lendemains auxquels il travaillait le hissait au sommet d'une courbe déraisonnablement abrupte. Une source intérieure continuait de sourdre en lui et, provisoirement endiguée, jaillissait chaque fois plus abondante à des niveaux plus élevés. Son volontariat l'avait libéré d'une très ancienne et lancinante perplexité ; l'acte qu'il s'appêtait à commettre le transfigurait : confronté à sa condition de prolétaire et au drame de son temps, il se donnait l'impression d'avoir trouvé la clé d'un problème déterminant.

Avait-il peur de la mort ? Assurément. Mais il n'avait pas oublié de vivre. D'une heure sur l'autre, la page ouverte à la dernière escale se garnissait de graffiti cohérents. S'il est vrai que la vie n'est qu'une aventure, Sakurai était un authentique aventurier.

Depuis le décollage, le « Zoulou Delta » avait cheminé dans la partie méridionale de l'anticyclone et suivait une route à peu près conforme à celle du plan déposé ; situation privilégiée : il n'entraît en divergence inavouable que dans la toute dernière partie du voyage. D'heure en heure, Mohuto répercutait banalement les positions réelles sur les stations des régions survolées. Toutefois, à deux cents milles au sud d'un poste britannique équipé de puissants moyens de repérage, il pria Sakuraï de réduire les moteurs afin de perdre quinze cents mètres d'altitude. Quelque rigoureuse que fut sa navigation, il préférait se soustraire aux investigations. L'enduit appliqué sur toutes les surfaces de son avion - ce composé chimique du fer conçu pour absorber les ondes centimétriques - était loin d'assurer une protection parfaite ; sous l'effet d'un rayonnement puissant, il restituait un écho imprécis, dilué - dans le langage des radaristes : « un ange » - susceptible d'éveiller l'attention d'un opérateur exigeant.

Mohuto eut un sourire angélique : bon maquignon, il avait légèrement infléchi sa route au sud et manoeuvré de manière à éviter une station imbriquée dans le réseau de repérage avancé. On ne gagne jamais à influencer l'écran d'un radar au beau milieu d'une étape. Le choix de la route d'un vaisseau aérien étant laissé à la discrétion de son capitaine, il était parfaitement acceptable qu'il fût à trente, peut-être même à cinquante milles au sud de son arc de grand cercle ; la recherche d'une RTM (*note* : « Route de Temps Minimum », qui n'est pas nécessairement la distance la plus courte : sur les trajets importants, les avions cherchent les vents favorables comme le faisaient jadis les grands voiliers) pouvait le justifier.

Ce vol était banal, ce trajet routinier.

*
* *

De cette Poussée de Lumière,
de cette Impulsion mal définie
de cet Enthousiasme issu des Fulgurants
qu'avons-nous fait, pauvres éclopés !

Nous, les enfants de la Terre et du Ciel,
composés d'énergies et de condensations
produit de ce fécondateur : le champ de force
et de cette génitrice : la particule élémentaire
nous passons sans comprendre
croulons sous l'offrande excessive
subissons les noces de notre temps.
Science et foi s'amalgament
tous les vecteurs convergent.
Celui qui brûlait sur le bûcher
rejoint l'inquisiteur aux abysses du doute.
Hitler et ses complices furent plus heureux
qu'inspirait le simplisme des forbans...
En des temps reculés,
les enroulements complémentaires
qui engendrèrent l'aînée des condensations
se foutaient bien de l'Evolution...
Le regard de ma belle a pris mon regard,
nos caresses ne doivent rien à personne,
l'univers se répète et je dors déjà.
Qui me dira la couleur du temps ?

Indravarman naviguait entre deux nébuleuses... C'était sa manière à lui de prier.

Aux gouvernes, Bamboka expédiait les affaires courantes ; Nguyen Van Toï cherchait en vain le sommeil. Josué Maria Costa, lui, collait à la Terre, s'accrochait à la sonde altimétrique, au Doppler, au sextant.

*
* *

Enfin la quille : Jef n'avait pu se résoudre à quitter son siège. Rigoureusement épuré de vaines agitations, son coeur fonctionnait au ralenti ; son imagination s'activait, certes, mais il la tenait au bridon. Un

esprit assez fort, une nature assez exigeante - assez persévérante - pour avoir organisé une telle opération ne pouvait, au dernier instant, se laisser déborder par des agaceries passagères. Ce grand jour, il l'avait désiré intensément : ces huit vecteurs convergents représentaient huit mois de préparation méthodique.

Pendant que son avion bourdonnait dans un ciel toujours aussi indulgent, le chef d'escadrille se partageait entre les évocations qui surgissaient de sa mémoire et les impératifs techniques du moment. Depuis quelques instants, il donnait audience à Caroline. Le dialogue était charmant mais notre homme gardait ses distances. Plus tard, plus tard ! A quinze cents milles de là, des batteries de DCA l'attendaient. S'il en réchappait, il se promettait de travailler au bonheur de sa femme. Créer des jours heureux... Tout un programme ! Cette jeune lionne - qui, elle, ne l'invitait pas trois fois par semaine à se rendre chez Monsieur le Notaire pour y signer un petit contrat - avait assez travaillé à son nid d'étoiles pour le mériter. Dans notre société de l'abondance où peu à peu s'évanouissent les rêves et les aspirations d'ordre élevé, on n'épouse plus un homme parce qu'il est haut sur pattes, bon mélomane, poète ou premier de cordée ; cédant aux pressions de l'entourage, on épouse un pharmacien, un pilote de ligne, un marchand de bretelles ou un polytechnicien. Celui-là ou un autre, peu importe ! La plupart des bourgeois sont des putains qui s'ignorent. Aimer un révolutionnaire n'est pas de tout repos : Caroline avait choisi la difficulté.

Sentant une présence, Jef se retourna ; Hugo Fuentes lui remit une nouvelle fiche et rejoignit sa table de navigation. Nouveau cap : quatre degrés à gauche. Le pilote fit une rapide inspection de son avion : Khatib était passé à l'arrière pour préparer le déjeuner ; Fuentes travaillait de la gomme et du crayon ; tassé sur lui-même, Louga saluait ses manomètres. Ces deux dernières journées avaient été harassantes. Jef secoua le Sénégalais :

- Va roupiller, dit-il ; t'auras besoin de tous tes moyens en fin de journée.

Pour permettre au mécanicien d'abandonner soit poste en toute quiétude, il pria Fuentes de prendre place au pupitre. Pas un nuage, il n'y

avait aucun risque de givrage : la conduite des moteurs se limitait à une simple surveillance. Etrangement studieux pour une « tête brûlée », le Péruvien était capable de faire face à maintes situations ; il tenait Jef en estime et Jef le lui rendait bien. Ce garçon faisait tout à bord : mécanique, navigation, radio, assistance au pilotage. Trop de matière ? Jef sourit intérieurement : il n'avait même pas eu à tailler dans cet excès de qualité.

Il se prit à penser qu'il aurait dû mettre Fuentes en équipe avec Northrup après la deuxième désertion du Thaïlandais. Carlo Varilla - le navigateur de cet équipage amputé - était un peu mou, dolent, parfois négligent ; le type de traîne-savates qui confond gauchisme et malpropreté ; par réaction contre l'ordre établi, il se complaisait dans sa crasse, s'enfonçait dans sa révolte - une révolte noire - se vautrait à plaisir dans les aspects les plus malodorants de l'antibourgeoisisme. D'habitude, une telle attitude marche de pair avec inconséquence et superficialité ; dans le cas présent, l'homme était assez brave pour prendre des risques importants. Jef haussa les épaules : après tout, qu'avait-il à lui reprocher ?

*
* *

Rey n'avait pas la partie facile. La route de temps minimum qu'il avait tracée sur sa carte effrangeait une série de dépressions génératrices de vents contraires. Ce tracé singulièrement incurvé représentait une distance considérable ; en bleu, une prévision météorologique couvrant la moitié d'un hémisphère, en rouge, les éléments identifiés au cours de l'étape : barrières nuageuses, vents, lignes de pressions, centres d'action. La prévision était à peu près conforme à la réalité mais l'ensemble était décalé de quelque deux cent cinquante à trois cents milles au sud. Il avait déjà perdu près de vingt minutes sur les plans élaborés au départ et disposait encore d'une marge de quarante minutes pour faire face aux éventuelles variables. La simultanéité des impacts le hantait. Tout au long du vol, il devait fournir à Montes les indications nécessaires pour lui permettre de débouler sur l'objectif à dix-huit heures précises. Le chronomètre était l'instrument prioritaire ; en avance, ils pouvaient se mettre en circuit

d'attente, au ras des vagues, à trois cents milles du point de destination et, en parfaite connaissance des vents locaux, reprendre le cap à l'heure prescrite en respectant, par le moyen du Doppler, une vitesse constante ; en retard, ils n'avaient d'autre ressource que de renoncer à l'opération ! Il régla son récepteur haute fréquence sur le « top de Washington ».

Quelque part à l'occident, un émetteur rayonnait périodiquement un signal de très faible durée ; cette impulsion était récupérée puis automatiquement répercutée par une autre station située à quelque distance. Le navigateur captait ces deux signaux qui, ayant effectué des parcours différents, lui parvenaient naturellement avec quelques micro-secondes d'écart ; sur l'écran de son récepteur Loran - véritable chronomètre électronique - deux spots verticaux parfaitement immobiles émergeaient de l' « herbe » mouvante engendrée par le brouillage. Rey manoeuvra très délicatement quatre boutons pour améliorer le réglage, puis, satisfait, fit basculer une clé : la lecture lui permit de tracer une première droite sur sa carte. Il changea de fréquence et recommença l'opération : sa deuxième droite recoupait la première en un point précis. Méfiance ! Cette position n'était pas rigoureuse : dans cette région de l'océan, son récepteur lui permettait d'exploiter seulement deux paires, deux chaînes de stations accouplées ; à une heure de l'objectif, il savait pouvoir compter sur une troisième paire ajoutant à la précision. Ciel couvert ; le soleil se déroba : son sextant ne lui était d'aucun usage.

Par acquit de conscience, il reprit son calcul de consommation : dix-sept tonnes d'essence. Dans la couchette, Diosdado Garcia dormait toujours : le somnifère agissait. Lefranc pataugeait studieusement dans les courbes de réglage.

Une clameur vint de l'habitacle ; c'était Montes : son estomac revendiquait. Rey lança une boutade à l'adresse de l'affamé et protesta de son innocence ; disposant d'une demi-heure avant l'établissement de la nouvelle position, il passa dans le *galley* et ouvrit une boîte de conserves.

De l'emplacement où il se trouvait, il pouvait apercevoir une bonne partie de la cabine ; c'était net, bien dégagé. En enfilade, les meubles électroniques reposaient sur les rails : Montes et lui-même s'étaient échinés pendant deux longues heures pour établir le système de largage cependant

que Lefranc se partageait entre le tableau-pilote et le panneau de contrôle du mécanicien.

*
* *

Au Vietnam, toutes les expériences réalisées par les USA s'achevaient en impasses mais aucune leçon ne s'en dégageait : depuis quelques mois, le monde assistait, perplexe, à la double recrudescence des échecs et des agressions. Comment eût-il pu en être autrement ? D'un côté, une nation entièrement au service de ses combattants, de l'autre, un assaillant aux abois : c'était la sempiternelle histoire des troupes d'occupation. Les soldats de M. Ky désertaient ; l'agresseur ne pouvait compter que sur lui-même. Du printemps 65 au printemps 66, les forces américaines étaient passées de trente-cinq à trois cent cinquante mille hommes auxquels il fallait ajouter les soixante-dix mille marins de la 7^e Flotte, les quarante mille aviateurs de Guam et les trente mille installés en Thaïlande. Les deux tiers des marines étaient au Vietnam. Les bombardements dépassaient en intensité tout ce qui avait été réalisé au cours de la deuxième guerre mondiale.

Durosier venait du nord-est. En attendant de retourner dans sa Martinique natale où un nouveau jeu de cannes à pêche l'attendait, il avait installé son quadrimoteur en croisière et s'appliquait à la tâche ; son « point-tournant » n'était plus qu'à une heure sur l'avant. Ce point définissait un lieu de la trajectoire au-delà duquel l'étape banale se transformait en assaut frénétique ; pour Durosier, il se situait à une heure et vingt minutes de l'objectif. Au cours de cette charge, plus de ballade au clair de lune... et plus de communication radio, naturellement.

Parmi les quatre membres de cet équipage, trois avaient déjà subi les assauts de la chasse au-dessus de l'Adriatique : Haddad, Tiro Martin et Durosier ; quant au quatrième, Popeye - pour les familiers - il avait largement payé son tribut au cours de la deuxième guerre mondiale. A bord

du « Zoulou Charlie » ne se trouvaient que des hommes parfaitement conscients de ce qui les attendait.

De l'autre côté de l'horizon, les guerilleros tenaient en échec les troupes gouvernementales. En Bolivie, au Chili, en Colombie, au Guatemala, au Vénézuéla, au Paraguay, en République argentine, les maquisards, solidement retranchés dans leurs sierras, s'engageaient sur la « voie cubaine ». Les émules de Castro faisaient école ; le « Che » s'était mis en tête d'organiser le continent.

*
* *

A bord du « Zoulou Golf », le branle-bas de combat avait déjà sonné. Ce vecteur était encore à six heures de sa destination mais le handicap dont souffrait son équipage imposait des mesures particulières. Mohammed et Varilla, responsables de la manutention, avaient estimé nécessaire de procéder à un entraînement préalable. Redescendant à l'ouest sud-ouest, le long-courrier avait franchi le quarantième parallèle pour la deuxième fois. Northrup, qui venait de transmettre son dernier message de position, avait spontanément considéré cette petite mise en conditions comme une idée géniale.

Aussitôt dit, aussitôt fait : le « Zoulou Golf » volait à six cents mètres ; aux gouvernes, un pilote britannique, dans les fonctions de bombardier, un navigateur panaméen et un mécanicien d'entretien pakistanais. La répétition commençait ; Northrup déconnecta le pilote automatique et déboula jusqu'à trois cents pieds : sa tenue de cap était rigoureuse. Mohammed avait retiré les cales et vérifié la butée.

- Ten, mine, eight, seven, six...

Le premier meuble était à l'aplomb du puits.

- ...four, three, two, one... Fire.

Varilla fit le simulacre du largage, Mohammed escamota la butée et accompagna le meuble au fond de la cabine ; le navigateur s'était déjà rué sur le meuble suivant. Cales, butée ; à l'aplomb du puits, simulacre de largage... Chaque geste venait à point voulu, chaque détail avait été

longuement prémédité. Dès que le cinquième chariot fut passé entre ses mains, Varilla stoppa son chronomètre : quatre-vingts secondes, soit seize par trajet ; il était à peu près satisfait.

Sans plus tarder, Mohammed rejoignit le poste de pilotage. Il venait de déplacer trois tonnes sur une distance de dix mètres en direction de l'arrière et s'inquiétait : le centrage laissait à désirer mais Northrup était encore maître de sa machine. Les cinq meubles furent ramenés à leur position initiale.

Pendant près d'une heure, les deux préposés s'ingénierent à améliorer leur performance ; tantôt sur deux, tantôt sur trois meubles, ils étudiaient une chronologie susceptible d'écourter la navette sans préjudice pour la sécurité. A la dixième tentative, ils découvrirent que le blocage en fin de parcours était inutile et qu'au départ une seule cale suffisait. Deux nouvelles manoeuvres confirmèrent un gain appréciable : douze et treize secondes. La procédure fut déclarée acceptable. A l'avant, Northrup était exténué.

*
* *

Décidément, ce grand jour avait trop bien commencé. Dès la cinquième heure de vol, le temps s'était gâté ; et cela durait depuis sept heures sans discontinuer : le « Zoulou Bravo » sortait d'un front de nuages pour entrer dans un autre ; les dépressions se suivaient en chaîne, l'avion subissait une turbulence moyenne mais continue et parfois un givrage modéré. Certes, ces conditions n'avaient rien de dramatique : givrage et turbulence eussent été tolérables si les vents contraires n'avaient persisté.

Le problème épineux, c'était ce vent ; cela confinait au drame. Cette étape était l'une des plus longues parmi toutes celles qui avaient été planifiées : huit mille cinq cents kilomètres. Au départ, la distribution des centres d'action permettait d'espérer des courants favorables : quelques fronts à traverser ; en fin de parcours, une petite cyclogénèse à contourner. Hélas, la réalité se révélait tout à fait différente ; peu accoutumé aux caprices de l'océan Pacifique, Manolis Papas avait persévéré pendant

plusieurs heures sur une route qui, à l'usage, s'était révélée coûteuse et « mal pavée » : quand il s'était avisé de modifier ses plans, les trois quarts des réserves totales étaient déjà consommées. Depuis lors, la situation avait encore empiré : il ne pouvait contourner la chaîne de dépressions qu'au prix d'un déroutement considérable.

Replié sur lui-même Saadeddine cherchait une solution qui toujours se dérobaît :

- au régime économique, l'essence dont il disposait lui permettait d'atteindre l'objectif - l'étape en elle-même n'était pas compromise - mais il arrivait au-delà de l'heure prescrite ;

- forcer le régime et regagner ainsi le temps perdu ne pouvait se faire qu'au préjudice du rayon d'action.

Il était captif de ce dilemme obsédant. Petit à petit, le cercle vicieux se refermait : pour arriver en temps voulu - tout en restant au régime économique - il avait dorénavant besoin d'un vent favorable. La mort dans l'âme, il envisageait déjà de se replier sur son terrain de dégagement et de rejoindre avant l'heure fatidique le gîte de secours où, par précaution, un agent de Klausewitz avait été posté.

El Azim et Ho Van Tam reprenaient inlassablement leurs additions. De son côté, Papas établissait tous les quarts d'heure une nouvelle position ; chaque fois, les divers moyens de navigation utilisés confirmaient la navrante réalité : si le vent contraire persistait, le « Zoulou Bravo » arrivait trop tard à destination ; à régime forcé, il tombait à cours d'essence avant la fin du trajet. Le navigateur cherchait un compromis, une cote mal taillée. Dans la plus marginale des éventualités - celle qui éliminait toute possibilité d'attente et de mise en fuite - il atteignait l'objectif vingt minutes après le déclenchement du branle-bas général... Des chasseurs aux quatre points de l'horizon, un système de défense sur le qui-vive ! Une telle perspective n'était guère faite pour l'encourager.

Dans l'immédiat, toutefois, la sécurité de l'équipage n'était pas entamée : Saadeddine disposait encore de cinq heures pour prendre une décision ; la route qui le conduisait au but et celle du terrain de dégagement ne différaient que de quelques degrés : la partie n'était pas encore jouée.

Rencogné dans son fauteuil, Jamal El Azim ne pouvait s'empêcher d'évoquer, avec un rien d'amertume, les six mois qu'il venait de consacrer à la préparation de cette mission. Il se gardait de tout commentaire mais, dans son for intérieur, il était partisan de garder le cap, d'aller aux limites extrêmes du possible... Le vent pouvait encore tourner.

CHAPITRE III

Nguyen Van Toï avait rendu la main ; il venait des îles Fidji situées à quatre mille cinq cents milles et disposait encore d'une réserve d'essence suffisante pour se mettre en « circuit d'attente » avant de se ruer, à basse altitude, sur le théâtre de ses exploits. La navigation avait été conduite avec un continuel souci d'économie. Vingt minutes d'avance ! Nguyen Van Toï n'avait utilisé que les deux tiers de sa réserve de sécurité ; les contre-alizés l'avaient assisté.

Altitude : trente mètres. Le circuit d'attente se décomposait en deux branches - suivant l'orientation générale de la route - et en deux virages calibrés. Sur les deux branches rectilignes, Josué Maria Costa avait la possibilité d'effectuer une mesure de vitesse tout à fait convenable. L'instant était à la précision : au cours du dernier tronçon, les variations du paramètre-vitesse devaient se limiter à un pour cent.

Nguyen Van Toï pria Bamboka de relire son « bréviaire » et d'en vérifier une à une toutes les directives. Le « Zoulou Alfa » avait déjà consommé vingt-cinq tonnes d'essence ; très allège, il pouvait dorénavant supporter une double amputation.

Sur ordre du commandant, le moteur extrême-droite fut arrêté. Le Cochinchinois régla ses gouvernes et fit encore deux circuits à basse altitude ; puis, satisfait du résultat, il donna consigne au mécanicien de passer une nouvelle hélice en drapeau : pour répondre à des considérations diverses, il avait choisi « l'interne gauche ». Le pilote procéda à un nouveau réglage des gouvernes. Indravarman força les deux moteurs toujours en fonction pour retrouver la puissance nécessaire à la propulsion de son avion. Ainsi mutilé, le « Zoulou Alfa » se comportait honorablement ; alerte comme un unijambiste à la fleur de l'âge, il faisait plaisir à voir.

Nguyen Van Toï eut encore le temps de boucler deux nouveaux circuits avant de se lancer à l'attaque. La vitesse était de cent quatre-vingts noeuds et la distance à franchir de deux cents milles nautiques. Par le double moyen du Doppler et du Loran, le contrôle de la navigation sur cet ultime tronçon pouvait s'effectuer avec une grande précision.

Seize heures et cinquante-trois minutes GMT : « Go !... » A dix-huit heures précises, Nguyen devait débouler sur un centre habité et, vaille que vaille, y précipiter, en dix tranches séparées, la totalité de sa cargaison. « Des femmes, des vieillards, des enfants » songeait-il... « Peuh ! tous abrutis par la télévision !... » Ces gens-là méritaient-ils le déplacement ?... « Bah ! fit-il encore à mi-voix ; j'ai là de quoi les réveiller, ma foi!... Et puis, un jour ou l'autre, mes viscères me laisseront tomber, pas vrai ? Je préfère finir en beauté ! »

*
* *

Fitzgerald avait intercepté le dernier message transmis par Nguyen Van Toï et reconstitué dans son esprit toutes les opérations en cours : perte d'altitude, mise en panne de deux moteurs, circuit d'attente. Repéré par un garde-côte, un avion au ras des flots avec deux hélices « en drapeau » ne pouvait guère être suspecté de préméditation coupable : tout appareil en difficulté se déroute, va rejoindre la côte au plus court et, chaque fois qu'il a la possibilité de le faire, en direction d'un centre équipé de moyens importants.

Le dernier message remontait à seize heures dix ; transmis en graphie, il avait simultanément été reçu par les stations de l'île de Pâques et de Tahiti... Jusqu'à l'impact, Nguyen allait certainement se dispenser de toute nouvelle manifestation.

Fitzgerald - qui le suivait à la trace depuis le décollage - imaginait les embûches susceptibles de s'interposer sur son trajet : le Cochinchinois devait se garder de toute rencontre inopportune ; en vue d'un bateau, il disposait d'une marge de vitesse de cent noeuds pour contourner l'obstacle et rejoindre l'objectif en temps voulu. L'Américain revenait obstinément à sa carte. C'est lui qui avait établi ce plan d'approche, imaginé ce procédé. Hélas, le cheminement suivi par son collègue était l'un des plus exposés. Soudainement angoissé, il éprouva le besoin de se rassurer : « A partir du moment où il renonçait à toute transmission de messages, Nguyen devait parallèlement adopter l'apparence d'un coursier fortement handicapé. On

n'a pas toujours loisir de signaler un état d'urgence ou de perdition : le feu, la foudre peuvent à la fois frapper la mécanique et le système de transmission. Deux hélices en drapeau ! Vulnérable !... Repéré, signalé, rejoint à basse altitude et convoyé par des chasseurs secourables, il pouvait encore rallier un terrain de campagne - précisément celui qui lui était assigné - feindre un état d'urgence croissant et, à la limite, « se vomir » à proximité de la voiture qui l'attendait. Il y avait de sérieuses chances pour que la supercherie ne fût dévoilée qu'au dernier instant. Un convoyeur ne canarde pas un appareil en perdition !... ».

*
* *

Fitzgerald, lui, avait effectué sa dernière transmission à seize heures trente. Deux heures auparavant, il avait déposé son fardeau et se ruait vers le refuge qu'il comptait bien atteindre avant le déclenchement de l'alerte.

Depuis une heure déjà, le « Zoulou Fox » avait franchi le point-tournant, Montes « rendait la main », Lefranc vérifiait le « top horaire ».

A l'arrière, Rey se mit à l'écoute. A l'instant précis où il aurait dû transmettre un nouveau message de position, il entendit son propre indicatif sur la fréquence : c'était le « Zoulou Golf » ; ce dernier croisait, au sud, dans une région où le « Zoulou Fox » aurait dû se trouver et, tout bonnement, se substituait à lui pour lui éviter un risque inutile : la curiosité du contrôle étant ainsi satisfaite, Rey disposait d'une heure avant le prochain compte rendu de position.

« Bien joué », marmonna le Chilien ; il avait reconnu la voix de Mohammed, le Pakistanais. Depuis le départ, il veillait ; à en juger par l'interprétation des messages, Northrup et ses deux hommes avaient fait une traversée tout à fait remarquable : non contents d'expédier l'excédent de travail qui leur était échu du fait de la défection du Thaïlandais, ces gaillards trouvaient encore le moyen de se substituer aux trois unités qui, dorénavant trop près de la côte - trop puissantes pour ne pas être suspectes - étaient obligées de renoncer à la radio.

De dix minutes en dix minutes, trois communications s'insérèrent ainsi dans le trafic. Par bonheur, c'était un trafic assez dense ; de toutes parts, les messages affluaient. Les appels de nombreux avions qui circulaient dans cette région se chevauchaient, se brouillaient mutuellement sur une bande passante déraisonnablement étalée. Trois messages, trois voix différentes : tour à tour, à bord du même avion, Mohammed, Northrup et Varilla s'étaient relavés au micro. En divers points de l'océan, Fuentes, Tiro Martin et Rey s'étaient contentés de les écouter : « Merci pour l'assistance ! » La supercherie avait un tour plaisant.

Mohuto, lui, avait déjà traversé cette région quatre heures auparavant et s'en était allé, dix-huit cents kilomètres plus loin, livrer sa marchandise ; il était nettement en retrait de la meute.

Seize heures cinquante GMT ; Montes achevait sa descente : il ne disposait que de dix minutes pour se préparer. Dans un espagnol très académique, Lefranc récita son « bréviaire » ; Garcia stoppa les moteurs « un » et « trois », régla les « deux » et « quatre » à la puissance requise et calibra ses volets de capots. Très allègre, le « Zoulou Fox » s'accommodait admirablement de ses deux amputations. Fernando Rey fit prestement le tour des trois chaînes Loran utilisables : son point se vérifiait à deux milles près. Le vent était du sud sud-ouest à dix noeuds, le ciel à demi-couvert, la mer calme.

L'heure fatidique approchait. En comptable avisé, Fernando Rey tronçonnait sa distance : la vitesse était calibrée, le cap fermement verrouillé ; à l'approche du jalon qu'il s'était fixé - une ligne verte au milieu de son écran - il s'inclina sur son siège et acheva le décompte :

- *Cinco, quatro, tres, dos, uno... go !...*

Foi de corsaire ! il y avait un rien d'allégresse dans sa voix.

Lefranc se colla sur le pare-brise, Montes s'intégra à son fauteuil et se concentra sur la conduite. A trente mètres de l'eau, le « Zoulou Fox » découpait les volumes d'air en tranches fines ; l'objectif était à deux cents milles dans l'axe : c'était un centre particulièrement bien équipé. Montes comptait l'aborder par le sud-est, en un point dégagé de la côte.

- *Hay de mí, hai de mí ! ... (note : Pauvre de moi, pauvre de moi !).*

Rey fit volte-face et considéra le mécanicien. Tassé dans son fauteuil, Diosdado Garcia avait dégrafé sa cravate ; Rey se glissa derrière son siège et l'observa pendant deux longues minutes en silence : apparemment muselé depuis le point du jour, le mal du Philippin remontait en surface. L'instant était mal choisi...

Montes et Rey échangèrent un long regard. Lefranc s'empara des gouvernes.

- *Vamos !...* grogna l'Argentin dans un souffle.

Sa lèvre inférieure frémissait ; l'expression de son visage figurait le masque même du désespoir. Il se dégagea de son siège et, lentement, posa ses deux mains sur les épaules du mécanicien. Celui-ci tressaillit et se cacha la tête dans les bras.

- *Hay de mi, hay de mi !...*

Tripes nouées, il psalmodiait sa litanie entre deux hoquets. Il devenait absolument évident que cet homme n'était plus capable d'accomplir aucun geste cohérent.

Montes le souleva de son siège et le conduisit dans la cabine ; le pauvre gars se laissait faire comme un petit enfant. Ces malades du cerveau sont dangereux : prêt à la rescousse, Rey suivait le cortège.

Au niveau du premier meuble, Garcia s'effondra sur lui-même et, se cognant plusieurs fois la tête contre le plancher, se mit à hurler :

- *Tirar me por la borda !...* (*note* : Foutez-moi par dessus bord !...).

Cette crise, Montes l'attendait depuis longtemps ; l'heure n'était plus à la pitié : il s'empara d'une corde qui avait servi pour l'emballage et, assisté par le professeur, se mit en devoir d'entraver le forcené. Dans un sursaut d'énergie, Garcia se débattait ; l'empoignade ne dura qu'un instant. Les deux hommes valides s'étaient emparés du troisième et le malmenaient. Vision d'enfer !

Fortement déprimés, Montes et Rey déhalèrent l'épave à l'arrière. Sur quoi, Montes marmonna entre ses dents :

- *Venga ! Terminemos... De todas formas. Ya que no queda mucho !* (*note* : Allons : Il faut en finir... De toutes façons, nous n'en avons plus pour longtemps.).

Puis il abandonna la corvée au navigateur et se dirigea vers l'avant.

Au passage, il avait risqué un oeil dans le puits : trente mètres en contrebas, le plan d'eau défilait à une vitesse fulgurante. Du diable si ce n'était une vision d'enfer ! A quelques mètres de part et d'autre du puits, les pots d'échappement crachaient du feu : cela faisait un vacarme épouvantable.

A son retour dans l'habitacle, une surprise l'attendait.

Deux mâts défilaient à l'horizon - un horizon presque tangible qui jaillissait du néant ; Lefranc avait fait une abattée de trente degrés pour éviter l'obstacle.

- Ça va, je le tiens ! gronda l'Argentin dès qu'il eut refermé ses mains sur les gouvernes.

Derechef, il descendit à dix mètres et reprit le cap initialement fixé ; l'instant n'était plus à musarder.

*
* *

Trois cents milles au sud-ouest de ce drame naissant, Jef quittait également le circuit d'attente sur lequel il s'était maintenu pendant près d'une heure ; il était sur le qui-vive et se gardait de tout contact visuel. La région qu'il survolait était un lieu de convergence des routes maritimes. Continuant d'errer sous les directives du navigateur, il dépassa le point « Tuna » et aperçut soudain un panache de fumée : ce ne pouvait être qu'un bateau. Il descendit à moins de dix mètres ; la surface de la mer lui devenait familière.

Trois minutes plus tard, il se laissa remonter entre vingt-cinq et trente mètres. Par instants, pour augmenter son champ de vision, il se hissait ainsi sur la pointe des pieds ; dès qu'il apercevait un indiscret, il se traînait dans les fossés. Tantôt dissimulé, tantôt provocant, il se donnait l'air finaud et méfiant du malandrin qui s'apprête à vider une poubelle sur la tête des passants.

Toutes les deux minutes, Fuentes apparaissait à l'avant : Khatib - sacrilège ! - fumait la pipe du « patron » ; le vieux Louga bougonnait de

suaves imprécations. C'était, à la vérité, un curieux équipage ! Le centre qu'ils s'apprêtaient à aborder présentait de sérieuses difficultés : le jour de la répartition des travaux, Jef avait choisi l'un des plus difficiles.

Tout à coup, alors que depuis plus de dix minutes il n'avait desserré les dents, l'Eurasien fut secoué par un petit rire impertinent. Fuentes le dévisagea ; il n'y avait pas à s'y tromper : cette espèce de vieux toqué avait encore trouvé quelque part un sujet de divertissement...

Jef avait deviné l'interrogation :

- Le plus beau, gloussa-t-il, c'est que Fortich et Fuertaventura vont tous deux se retrouver en caleçon !

*
* *

A deux cents milles de Jef, le « Zoulou Charlie » était également en configuration d'approche initiale. Trente mètres ! Dans une forme physique parfaite, Durosier manoeuvrait son avion comme un charmeur de papillons. L'échauffourée se situait à deux pas. Pancréas en état, plexus bien dégagés, foie sécrétant juste assez de bile pour le garder de toute intoxication, il adhérait à la mer et à l'existence avec une lucidité surprenante.

Pour se tirer du guêpier, il comptait évoluer en virages serrés, mettre en fuite, atterrir en campagne, se rembûcher en pleine forêt. Sept minutes à découvert ; deux moteurs « dans le sac » pour amadouer le client...

Haddad, Popeye, Martin et Durosier avaient déjà reçu du plomb ; pour eux, la mitraille était démythifiée.

*
* *

Trop tard ! Lorsqu'il avait aperçu le bateau qui croisait à quelque distance, Northrup s'était contenté de serrer les dents. Le cap ! Toute manoeuvre désordonnée pouvait paraître suspecte.

Appelé en renfort, Varilla se pencha sur le pare-brise. C'était un paquebot de belle taille en éloignement ; cela routait au nord-est : le « Zoulou Golf » était passé à quatre ou cinq milles sur l'arrière du travers. Avait-il été repéré ? Probablement. Dans l'affirmative, l'officier de service avait-il remarqué les deux hélices en drapeau ? Peu vraisemblable ! Selon toute éventualité, le « Zoulou Golf » avait été l'objet d'un vague échange de réflexions sur la passerelle : aux approches des côtes, le ciel et la mer se peuplent ; même à trente mètres des flots, un avion tenant un cap régulier n'est pas nécessairement considéré comme une anomalie justifiant le déclenchement d'une alerte. Et puis, il n'y avait aucune raison pour que ce paquebot fût en liaison avec le réseau de repérage avancé.

L'incident fut classé. Mais Northrup n'était guère satisfait de lui-même ; une telle négligence était inqualifiable ! Pour un peu, il se fût giflé. Avec un rien d'humeur, il pria Mohammed de se partager entre son pupitre et le poste de pilotage : il lui manquait un observateur à droite : tout un secteur de la mer lui échappait.

Mohuto avait également franchi son point-tournant ; cap au nord, il se hâtait. Le retard qu'il avait contracté en fin de parcours ne lui permettait plus de se déguiser en écopé : en maintenant ses quatre moteurs en fonction, il avait juste le temps de rejoindre le point d'assaut final avant l'heure prescrite et de charger ; sa mutilation volontaire pouvait attendre. A cinquante minutes du but, il avait expédié son dernier message. Tout au long de l'étape, sa tâche avait été banale ; pour lui, la véritable épreuve commençait.

Quarante minutes de l'impact ! Il devait aborder la côte en un point désolé, puis, pendant dix minutes, charger à forte puissance au ras des marécages, enfin, à deux minutes de la base, passer deux hélices en drapeau.

Pour limiter le champ d'investigation de l'adversaire, il se tenait déjà à dix mètres du plan d'eau ; le vent venait du nord-ouest à quinze noeuds. De temps en temps, le pilote exerçait une série de très faible pression sur la gouverne de profondeur pour s'accoutumer aux extrêmes. « *Twenty feet, fifteen...* » Machinalement, Fialok « chantait » la sonde et, les mains déjà sur les gouvernes, s'apprêtait à tirer. « *Twelve... ten feet !...* » L'inévitable devait arriver!...

Cela ne dura qu'une fraction de seconde : un frémissement à la fois indécis et poignant s'était emparé de tout l'avion ; rigoureusement au même instant, les deux pilotes avaient sollicité les gouvernes : l'avion s'était élevé de deux cents mètres. Cette nouvelle expérience était probante : à moins de cinq mètres du plan d'eau on ne pouvait plus garantir la sécurité.

Mohuto reconduisit son brave aéroplane à dix mètres ; à cette hauteur, on ne pouvait guère les détecter qu'à sept milles nautiques : moins de deux minutes de vol... A quoi bon s'éreinter !

Quand la situation fut rétablie, Shinzo Sakurai s'accouda sur les dossiers des sièges avant et grogna, sarcastique :

- *Wait a minute ! The cemetery is a bit farther on !...* (note : Un instant, les copains ! Le cimetière, c'est un peu plus loin !...).

*
* *

A bord du « Zoulou Bravo », la situation était toujours précaire. A quatorze heures GMT, Papas avait bien constaté un léger vent arrière - ils entraient enfin dans la partie méridionale de la cyclogénèse - mais, soucieux de méthode, Saadeddine avait d'ores et déjà défini le point au-delà duquel il entendait se dérouter si toutes les conditions de sécurité n'étaient pas réalisées. Dès lors, une sourde querelle avait pris corps entre Jamal El Azim et son « patron ».

Au niveau de la mer, le vent était passé au nord-est avec une force de dix noeuds. Si cette brise se maintenait, ils pouvaient encore, en grignotant les réserves, franchir à point voulu la ligne d'arrivée ; la solution préconisée par le Syrien ne permettait pratiquement aucune manoeuvre après l'opération de largage mais tout - disait-il - laissait supposer qu'en altitude ce petit vent favorable fraîchissait ; les réserves pouvaient s'améliorer : à l'entendre, il suffisait de vouloir et de persévérer.

Ce jour-là, Jamal offrait l'apparence d'un garçon parfaitement équilibré ; ses arguments avaient un tour cohérent... Et pourtant, la part qu'il accordait au hasard - au génie des vents - eût sans doute été considérée par tout professionnel imbu de méthode comme étrangement

déraisonnable ; incontestablement, sa proposition faisait fi de toute sécurité : il ne parvenait pas à se résoudre à l'abandon.

Cet homme avait trop souvent cotoyé la Camarde pour la prendre au sérieux. Avec l'implacable créancière, un rien de familiarité suffit ; le miracle opère ; lasse de terroriser les natures timorées, elle s'éloigne sur la pointe des pieds ; trop habituée à s'emparer des esprits avant de s'attaquer aux viscères, elle renonce provisoirement à sévir. Les increvables sont d'abord des volontaires.

Sauvegarder la vitesse, augmenter très légèrement la puissance, gagner ainsi de l'altitude pour chercher un bon vent arrière et là, constituer une petite réserve de sécurité ; tel était le plan préconisé. Pendant deux longues heures, Jamal avait inlassablement repris sa démonstration. Mais Saadeddine ne s'était pas laissé fléchir : ce petit vent pouvait les lâcher d'un instant à l'autre, le gain d'altitude risquait de se traduire par une perte sèche, les faibles - très faibles - réserves éventuellement constituées ne leur permettaient pas d'assurer la sécurité. En un point légèrement plus éloigné de l'objectif que de l'aéroport de décollage, il décida de se dérouter. Il avait déjà trop tardé.

C'est alors que Jamal avait déclaré la guerre à son « patron ». Pas assez raisonnable pour se plier aux exigences d'une situation de fait et à la fois trop perspicace pour ignorer les à-peu-près des données en chantier, il avait entrepris de circonvenir les deux autres membres de l'équipage. Quand un Syrien se met sur ce pied, il peut devenir aussi redoutable qu'un Hollandais. Bon diable, Ho Van Tam s'était rangé spontanément à son avis ; Manolis Papas hésitait.

Sans sourciller, Saadeddine déconnecta le pilote automatique et fit une abattée de trente degrés.

CHAPITRE IV

Approche périlleuse ! Évaluée en milles nautiques, la distance de l'horizon est égale à deux fois la racine carrée de la hauteur en mètres. Jef collait à cette mer clémente tout juste assez ridée pour éviter les effets de mirage ; il venait de passer douze milles au sud-ouest de South Island : l'instant n'était plus à la détente. Encore libre de sa manoeuvre, il avait quarante milles à parcourir avant d'atteindre le point de fin d'approche initiale : treize minutes de vol. De proche en proche, Fuentes recyclait son chronomètre et lui confirmait sa distance : très voisines, les chaînes Loran permettaient une grande précision.

A huit minutes du but, Jef pria Louga de remettre les deux moteurs arrêtés en fonction. Sur la trajectoire vulnérable, il avait besoin de toute la puissance disponible. Grâce au revêtement appliqué sur toutes les parties de l'avion, leur approche n'avait encore donné lieu à aucune investigation.

Quand les quatre moteurs furent prêts à travailler, Khatib, qui ne s'intéressait jusqu'alors qu'au paysage, détacha sa ceinture et se rendit dans la cabine ; son premier soin fut de vérifier le roulement des meubles et le fonctionnement de la butée.

Pendant ce temps, Fuentes se tenait debout à l'avant et Louga, également en station verticale devant son pupitre, attendait une consigne : deux minutes plus tard, le Starliner devait jaillir en pleine zone vulnérable. Le chronomètre accusait dix-sept heures et cinquante-six minutes GMT, soit à peu près treize heures locales. C'était le dix neuvième jour de juin ; c'était un dimanche ; c'était la fête des pères et la fin d'une longue équipée. Pour effectuer son arrosage dans les temps prescrits, Jef avait besoin d'un surcroît de vitesse ; il déposa sa pipe dans la rigole du sabord latéral et articula posément :

- Puissance METO !

Louga régla ses moteurs en quelques secondes et rejoignit Khatib à l'arrière, Jef humecta ses lèvres et attendit.

Sur la gauche, une bande de terre apparut soudain ; elle grossissait à vue d'oeil : les maisons de Lakehurst lui sautaient au visage. Paysage plat !... Rêve d'ivrogne !... A cet instant précis, une petite tache insolite, un fantôme, « un ange » comme disaient les initiés, devait - du fait de la

proximité - commencer à cheminer sur l'écran radar de Floyd Bennet. A une distance aussi faible, le vernis ne pouvait plus les protéger. Ils n'étaient vraiment vulnérables que pendant quatre minutes ; au-delà de ce laps de temps, les chasseurs lancés à leurs troussees n'auraient plus la possibilité de leur lâcher du plomb sans faire courir de grands risques aux populations...

*
* *

-Par-tir... c'est-mourir-un-peu, eu, eu... à-la-gue-er-re à la-guer-er...

- Ta gueule !

Durosier se concentrait ; Popeye rengaina son petit refrain et proclama, sarcastique :

- Ben, mon pékin, c'est plus l' moment de lambiner !

Sur quoi, il dégrafa sa ceinture et se déhancha en direction de la cabine. Il était dix-sept heures et cinquante-quatre minutes GMT. Sur la demande du « patron », Belkacem Haddad remit en fonction les deux moteurs qui étaient restés au repos pendant toute l'approche initiale ; la précaution s'était avérée inutile : le réseau de repérage avancé n'avait pas été alerté. Il est vrai que le cargo des Overseas Freighters était rentré par une route parfaitement inédite, un dimanche, en pleine fête des pères, à treize heures locales ou peu s'en fallait.

Durosier demanda toute la puissance disponible ; Haddad fit son réglage et disparut en proclamant :

- Températures convenables !

Le « Zoulou Charlie », extrêmement léger, atteignit assez rapidement la vitesse de deux cent quatre-vingt-dix noeuds ; tout vibra à bord, Durosier régla ses gouvernes et descendit à moins de dix mètres. Cette dernière minute était déterminante : chaque mètre grignoté représentait dix secondes de sécurité.

Tiro Martin se tenait debout entre les deux sièges de l'avant : son regard plongeait dans le pare-brise :

- Là, dit-il soudain, le phare de York Spit sur la droite... et à gauche le cap Henry. Tu es parfaitement dans l'axe ; à toi de jouer.

Durosier se dirigeait entre les deux émergences du pont-tunnel de Hampton-Roads.

Martin fit une apparition rapide à l'arrière et lança d'un trait :

- Alors, c'est convenu : dès qu'il me donne le signal, je croche dans le premier meuble ; Popeye s'occupe du largage et de la butée ; Haddad se charge de l'évacuation. D'accord ? En position au bord du puits, les deux artificiers firent un geste de connivence.

Martin revint à l'entrée du poste de pilotage et attendit le coup de gueule de Durosier.

*
* *

Ficelé dans le fond de la cabine, Diosdado Garcia laissait filtrer entre ses lèvres une plainte continue. A deux pas de là, Lefranc s'était accoudé sur la butée escamotable ; il était fasciné par ce plan d'eau qui défilait à moins de dix mètres au-delà du puits. Dorénavant seul aux gouvernes, Montes se livrait à une performance. Les quatre moteurs étaient en fonction.

Rey entièrement accaparé par le panorama déferlant qui s'encadrait dans le pare-brise, attendait les premiers jaillissements sur le proche horizon. Pour éviter d'indisposer le chef de quart du système de repérage avancé perché, quelque part en altitude, à bord d'une éventuelle « tranelle » d'observation - l'une de ces forteresses bardées d'antennes et de cadres qui croisent au large de tous les continents - il avait sagement cheminé, comme le font tous les avions commerciaux, par Herring - porte d'entrée de la région contrôlée - Striper et Cap - points de recoupement coutumiers. Le vernis le protégeait contre les radars situés à une certaine distance mais il se méfiait d'un éventuel voisinage. En passant par Striper et Cap, il banalisait sa trajectoire.

Son chronomètre au bout des doigts, il articula posément :

- Encore dix secondes

Le cap était parfaitement tenu. D'un coup, le « drapeau » du VOR (*note* : Radio phare d'un type spécial fonctionnant sur ondes très courtes.)

bascula ; l'aiguille de cet instrument vint se placer légèrement à droite de la ligne de référence : Montes fit un virage à plat de dix degrés. Entièrement concentré sur le secteur du plan d'eau qui lui sautait au visage, il marmonna :

- Toujours rien à l'avant ?

Rey ne répondit pas aussitôt. Il avait aperçu deux objets : à droite, quelque chose qui ne pouvait être que le front de maisons de Gloucester ; droit dans l'axe, un avion qui - vraisemblablement - se posait à Logan. La carte du lieu était fortement imprimée dans son esprit.

- Tu peux y aller, dit-il... Fais immédiatement une abattée de trente degrés à droite.

Montes obtempéra. Puis, il se délivra de l'obsédante étendue qui défilait sous ses pieds et, par sécurité, gagna quelques mètres d'altitude : ils étaient à vingt milles de l'impact, quatre minutes de vol ; dorénavant, une petite trace anormale - « un ange » - impressionnait les trois ou quatre écrans radar des centres spécialisés. Le chronomètre confessait dix-sept heures et cinquante-sept minutes GMT, soit à peu près treize heures locales.

La première chose que le pilote vit fut le monument de Bunker Hill en forme d'obélisque et, au-delà, le building du Government Center. Etage inférieur, vision étrange pour un aviateur !... Haute en relief, l'énorme agglomération couvrait maintenant tout le proche horizon qui le dominait. Le piège se refermait.

La météo avait signalé une petite brise du sud-est à dix noeuds. Northrup avait cheminé cap au sud, très exactement à égale distance de Palm Beach et de Jack Tar puis, au-delà, entre Hollywood et Bimini. Des bateaux de plaisance croisaient. Sur le parallèle vingt-cinq et quarante-trois nord, Varilla l'avait prié de faire une abattée de quatre-vingt-dix degrés à droite. Une minute plus tard, les hautes bâtisses blanches en alignement sur le front de mer étaient apparues. - Droit dans l'axe, gronda Varilla. Tu laisses la première et la deuxième île ; prends la troisième en enfilade exactement en bordure de la mer. L'artère s'appelle Collins Avenue. Je te rappelle que tu dois tenir l'enfilade une minute à peine ; après quoi, tu pourras te dégager sur Opa Locka au ras des toits.

Il avait fait ce petit discours sur un ton très mesuré, puis s'en était allé à l'arrière où Mohammed l'attendait.

Au contrôle d'approche civil, l'opérateur venait de se pencher sur son écran radar. A Homestead - le terrain militaire - l'alerte n'était pas encore déclenchée ; le récepteur n'était vraisemblablement pas réglé à son maximum de sensibilité, « l'ange » ne s'était pas manifesté.

Les quatre moteurs étaient à plein régime. A l'arrière, toutes les tôles vibraient. Depuis South Shore Park où le premier coup devait porter jusqu'à Opa Locka où une voiture l'attendait, Northrup disposait très exactement de trois minutes.

*
* *

Pour Mohuto, l'approche initiale s'achevait sur un delta ; il s'était déjà glissé entre le fleuve et Grand Isle, avait contourné le lac Salvador par le sud et, toujours au-dessus des marécages, abordait cap au nord-est la banlieue de la ville. Les premiers toits ne lui étaient guère apparus qu'aux approches du lac. Marco Mapanique donna les dernières explications :

- Deux milles avant le fleuve, on commence à larguer. Cap au nord ; tu laisses le quartier français sur la droite. En approchant du rivage, tu commences à virer au-dessus du Ponchartrain Express Way. La piste nord-sud est là qui te tend les bras...

Débonnaire, l'enseigne de vaisseau vénézuélien s'achemina lentement à l'arrière et vérifia la cale du second meuble : le premier était déjà en appui sur la butée. Sakuraï et Fialok attendaient la consigne. Il était dix-huit heures très précises, soit midi à l'heure du clocher.

*
* *

Dix-sept heures cinquante-cinq GMT, dix heures moins cinq à la pendule du clocher, Nguyen Van Toï était encore sur deux moteurs, à mi-chemin de Santa-Catalina et de l'aérodrome militaire de Point-Mugu ; il venait de se glisser incognito entre l'île de Santa-Cruz et celle de San-

Nicolas. Indravarman aurait souhaité pouvoir remettre deux moteurs en fonction et stopper les deux autres afin de maintenir ses températures à un niveau acceptable mais « son patron » estimait que ce n'était pas raisonnable : une minute auparavant, Bamboka avait aperçu deux chasseurs en ascension. Avec les proéminences voisines de la côte, c'était miracle qu'ils n'aient encore été appréhendés !

Droit dans l'axe, la jetée de Manhattan Beach apparut toutà-coup ; Nguyen Van Toï prit enfin une décision : Costa et Bamboka se précipitèrent à l'arrière, Indravarman remit les moteurs « deux » et « quatre » en fonction.

*
* *

A cette heure, Saadeddine et ses trois compagnons roulaient à bord d'une voiture pilotée par un homme de Klausewitz.

Un quart d'heure après le changement de cap décidé par l'Égyptien, le petit vent porteur sur lequel El Azim fondait sa démonstration les avait lâchés ; l'hostilité du copilote et du mécanicien avait fait place à une grande affliction. Cependant que le « Zoulou Bravo » routait en direction de Vancouver - son point de destination déclaré dès le départ de Tokyo - Manolis Papas - avait méthodiquement repris tous ses calculs et prouvé qu'en persévérant, le long-courrier serait arrivé à proximité de l'objectif avec un bon quart d'heure de retard sur les prévisions. Pure folie !

Juste après l'atterrissage, une altercation extrêmement violente avait éclaté entre El Azim et le pilote responsable : ce dernier avait déclaré reconnaître - un peu tard - en son compagnon « le type même du fanatique qu'il est préférable de ne jamais rencontrer » ; à bord de la voiture, une sourde querelle couvait encore. Pour assister son « patron », Papas ne cessait de répéter en sourdine : « Moi, je ne suis pas candidat au suicide. » El Azim cuvait son désenchantement en silence, Ho Van Tam faisait une figure d'enterrement.

A l'instant où les autres avions se livraient à l'assaut final, ils avaient déjà quitté l'aérogare de Vancouver International depuis vingt minutes : ils abandonnaient l'avion et la cargaison.

CHAPITRE V

Vulnérable ! Dix-huit heures GMT ! Jef franchit la côte à South Beach ; les premières maisons défilaient sous les plans. Il tira sur les commandes puis, vitesse en régression et moteurs en puissance, les repoussa progressivement. Quand son avion fut rétabli en vol horizontal, il se donna trente secondes pour reprendre une bonne vitesse et inspira profondément. L'objectif était là. Il rêvait de cet instant depuis des mois : Vierge de toute incursion, New York s'étendait à ses pieds.

Le chef de bataille pensa dans un éclair : « *downtown*... que Lincoln me pardonne !... » Par le travers de la statue de la Liberté, il se mit à hurler :

- Vol stabilisé !... Attention pour la première giclée !... Cinq, quatre, trois, deux, un, lâchez la mitraille !

Il était dix-huit heures et une minute GMT.

*
* *

Trente secondes auparavant, Montes avait lâché la première charge à proximité de Bunker Hill - une proéminence de Boston - Durosier s'appêtait à ouvrir les vannes sur Norfolk, Northrup survolait Miami, Mohuto canardait New-Orleans, Nguyen, Van Toï se frayait un passage entre les buildings de Los-Angeles, Fitzgerald était fasciné par son chrono.

Jef avait décollé de Santa-Maria-des-Açores, Montes de Vienne, Durosier de Keflavik (en Islande), Northrup de Lisbonne, Mohuto de Sal (un aéroport des îles du Cap-Vert), Fitzgerald de Papeete, Nguyen Van Toï de Nandi, l'aéroport des îles Fidji.

Selon les plans de vol déposés, leurs destinations respectives étaient Mexico, Nassau (Bahamas), Port au Prince (Haïti), Kingston (Jamaïque), Torreón (Mexique), Acapulco (prévision scrupuleusement respectée) et l'île de Pâques distante de quelque trois mille sept cent milles du point de chute.

Saadeddine, lui, avait initialement prévu de se rendre à San-Francisco.

CHAPITRE VI

A onze heures cinquante-cinq, Tom Hiller, huissier officiant à Nashville, capitale du Tennessee, entra dans son étude et fit jouer les combinaisons de son coffre. Parmi les missions qui lui étaient confiées, les considérations d'horaire étaient parfois importantes : à douze heures précises, il décacheta une enveloppe qui lui avait été remise la semaine précédente par un étranger ; tel était son travail, telle était la charge de son ministère.

Maître Hiller exhuma de l'enveloppe une chemise rose et se pencha sur le dossier. Dès les premiers mots, il sursauta :

- *Ye gods !...* (*note* : Grands dieux !...).

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, il se précipita sur le téléphone et composa le numéro du journal auquel il était prié de communiquer l'in vraisemblable nouvelle :

« Aujourd'hui, 21 juin, à douze heures (central time), huit avions ont attaqué... »

Au même instant, cent cinquante huissiers officiant dans cent cinquante villes américaines accomplissaient le même geste.

CHAPITRE VII

A l'entrée de Wall Street, Ian Mansfield, soixante-cinq ans, s'apprêtait à traverser la chaussée. Un bruit tout à fait insolite attira son attention ; il releva la tête : déjà, le bruit s'atténuait mais dans un secteur de ciel délimité par Trinity Church et l'immeuble de l'Irving Trust Co, une masse impressionnante s'étalait. Ian Mansfield consulta sa montre-calendrier puis se campa sur le bord du trottoir pour mieux observer le phénomène :

- Ce n'est pourtant pas le « Columbus Day », grogna-t-il pour se rassurer.

A quelques pas de là, une jeune femme disposa ses deux mains en visière ; à cet instant précis, les sirènes se mirent à hurler.

*
* *

En plein centre de Boston, à l'angle de Washington Street et de Milk Street, Mary Gorman, vingt-neuf ans, se rendait à pied chez ses parents domiciliés dans une rue voisine ; elle était accompagnée de son fils, Bob, huit ans. On les attendait pour déjeuner.

Dès que le bruit de l'avion se fut dissipé, Bob, qui était resté quelques pas en arrière, interpella sa mère :

- *Hei, Mummy !* Regarde donc ça ! ,J'en avais jamais tant vu à la fois.

*
* *

Scott Foyle et Diana, jeunes mariés, étaient venus à Norfolk pour passer la journée. Scott s'arrêta devant la petite barrière à claire-voie de Thoroughgood House et chercha des pièces de monnaie dans ses poches pour s'acquitter des droits d'entrée.

- Tiens ! fit Diana ; c'est la fête au village...

Au-delà des deux cheminées et du toit rustique, le ciel était le lieu d'une étrange agression.

*
* *

Au même instant, le concierge de Miami-Beach High School rentrait de la plage ; sa voiture était décapotée. A l'angle de Collins Avenue et de la 23e rue, il rentra la tête dans les épaules et freina :

- On ne devrait pas avoir le droit de voler aussi bas, ronchonna-t-il. L'avalanche vint comme une réplique à sa remarque inspirée.

*
* *

Lorsqu'il eut franchi le Mississippi, Mohuto prit l'avenue Napoléon en enfilade. Il avait déjà commencé son arrosage et disposait encore de deux minutes avant d'atteindre le lac. Pour l'instant, il collait aux quartiers les plus denses de la Nouvelle-Orléans : dans la région du terrain de la *Navy*, Mapanique avait aperçu deux chasseurs qui s'élevaient. Le pilote commença lentement son virage au nord de City Park ; à l'arrière, Fialok, Mapanique et Sakurāi précipitaient la dernière charge.

En station sur un appontement du port de plaisance, David Emery - un commerçant de la ville - vit cette masse compacte qui se détachait de l'avion et se désintérait.

*
* *

A l'institut de physique du globe de San-Diego, Herbert Russel, chargé de recherches, manipulait rageusement le combiné téléphonique

placé sur son bureau. La nouvelle qu'il se considérait en devoir de communiquer à son « patron » ne souffrait aucun délai : une secousse de force respectable venait d'ébranler le sismographe qu'il était chargé de surveillé. La forme de la courbe révélait une impulsion de nature inquiétante, l'épicentre était au sud-ouest ; cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait eu loisir d'observer jusqu'alors : à n'en point douter, cela s'apparentait aux tracés publiés par des revues scientifiques à l'époque des expériences atomiques.

Après trois essais infructueux, Russel, la mort dans l'âme, prit sur lui d'appeler l'état-major de la région.

*
* *

A Los-Angeles, Caesar Ronda, préposé aux soins des animaux, venait de ratisser le bassin des otaries et s'en était allé ranger ses outils sous un abri. Lorsqu'il se retourna, le bassin était couvert de taches multicolores : toujours en quête d'un divertissement, les otaries happaient au passage les papillons qui dansaient au-dessus de leur tête. Caesar ronchonna :

- Saloperie ! c'était bien la peine de balayer !...

Poussé par la curiosité, il ramassa l'un des feuillets qui venait de tomber à ses pieds et le retourna.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce machin là, marmonna

« Citoyens, citoyennes... »

Dès les premiers mots, Caesar chaussa posément ses lunettes et se dit à lui-même : « Bon Dieu d'bon Dieu : mais c'est comme qui dirait une proclamation !... »

A ses pieds, les otaries s'amusaient de plus belle ; cette pluie de papier n'en finissait pas de tomber. Le gardien prit la mesure du désastre, haussa deux ou trois fois les épaules puis, résigné, s'installa sur une borne et se mit à déchiffrer :

« CITOYENS, CITOYENNES,

« Un avion étranger vient de survoler votre ville.

« Il transportait cinq millions de tracts.

« Que ne pourrait-il transporter ?

« PRENEZ ACTE DE CECI :

« Le département de la Défense n'a pas été capable de vous protéger.

« Vos dollars sont dépensés en pure perte.

« Vos radars ne peuvent rien contre un assaillant intrépide.

«

RENDEZ-VOUS A L'EVIDENCE :

« Toutes les nations du monde sont vulnérables.

« Vous êtes également vulnérables.

« La preuve est faite : vos moyens de défense ont été violés.

« PAR QUI ?

« PAR DES PETITES GENS DISPOSANT DE MOYENS RUSTIQUES.

« Contre la quincaillerie des maquis, l'arme la plus moderne est inefficace. Le seul moyen, braves gens, de vivre en paix, est de laisser les braves gens en paix.

« ARRETEZ LE CARNAGE AU VIETNAM.
« METTEZ LES ARMES AU RATELIER.

« Vous êtes aimablement priés d'informer le président Johnson de notre visite.

Signé : LES COMPAGNONS DU TIERS MONDE.

Post-scriptum :

I. Nous avons choisi la paix ;

II. Nous disposons d'un certain nombre d'avions et d'un certain nombre d'engins terrifiants ;

III. Nous avons survolé aujourd'hui même sept villes américaines et déversé sur chacune d'elles cinq tonnes de papier.

IV. A l'instant précis où nous lâchions le tract que vous avez en mains, une bombe H parachutée par nos soins a ravagé le récif de Clipperton, au large de votre continent. La bombe était américaine ; le récif est français.

V. Nous ne sommes en relation ni avec l'URSS ni avec la Chine : une atteinte à l'un de ces deux pays vous exposerait à des ripostes dont nous ne saurions être comptables.

*
* *

Sur les cinq millions de tracts qui représentaient chaque cargaison, trois millions étaient conformes à celui que Ceasar Ronda venait de déchiffrer.

Quatre cent mille constataient :

Recto : Les ennemis de Lincoln sont toujours au pouvoir.

Verso : Nous ne pouvons les tolérer.

Quatre cent mille proclamaient :

Recto : Nous avons percé vos défenses.

Verso : Rien ne pourra nous arrêter.

Quatre cent mille conseillaient :

Recto : Contrôlez vos militaires.

Verso : Mettez les armes au râtelier.

Quatre cent mille ironisaient :

Recto : A la barbe du réseau de repérage avancé.

Verso : A la barbe de la CIA.

Quatre cent mille enfin menaçaient :

Recto : Foutez la paix aux braves gens.

Verso : Foutez la paix aux braves gens.

CHAPITRE VIII

Billy Millmore, jeune copilote employé par la Pan American Airways, rentrait de Lisbonne ; l'heure du repos avait sonné. En descendant de la voiture d'équipage, il mit le pied sur un prospectus et le ramassa. Aux quatre points de la ville, les sirènes s'époumonnaient.

Cependant qu'une foule inquiète se pressait à la porte de son immeuble, Billy se retrancha dans un angle du hall et lut attentivement le « papier ».

« C'est tout ? se dit-il. Que diable ont-ils voulu prouver ? Que nous sommes vulnérables ? Pour ma part, il y a bon temps que je le sais. Tous les pays sont vulnérables !... Porter la mort sur la tête des autres est un jeu d'enfant. »

Effectivement, Jef avait mobilisé trente-deux hommes, travaillé pendant six mois à la préparation de son coup d'éclat, trimbalé en une fois sur des distances déraisonnables sept charges qui eussent pu être remplacées par des projectiles extrêmement désobligeants, prouvé qu'en se limitant à des moyens rustiques on pouvait violer des moyens de défense massivement financés. Qui peut le plus peut le moins.

Ce que Billy Millmore oubliait, c'est la vertu mobilisatrice de l'exemple. L'historien Edmond Petit nous rappelle que le 30 octobre 1931, Lauro de Bosis, un merveilleux humaniste - digne produit d'une civilisation soucieuse de qualité - avait ainsi - parce que la honte n'avait que trop duré - survolé Rome alors asservie, lâché quatre cent mille tracts dans les rues de la ville et, sur l'heure, payé de sa vie son intrépidité. Et puis, pourquoi s'attaquer à la face nord d'un piton réputé difficile alors qu'un téléphérique peut vous hisser au sommet ? Simplement pour se prouver à soi-même qu'on reste un homme. Trente-deux gouttes d'eau, trente-deux braves prouvaient ainsi aux plus déshérités qu'il suffit de se liguer pour juguler une calamité.

CHAPITRE IX

En attendant, Jef prenait de sérieux risques. Au niveau de Harlem River, il avait été rejoint par un chasseur qui, bien en peine de le canarder, était venu se ranger à ses côtés. Khatib, Fuentes et Louga avaient travaillé posément : il restait encore trois charges à précipiter dans le puits. Lancé à forte vitesse, le cargo des Overseas Freighters évoluait comme une hirondelle en chasse ; le quartier de Bronx défilait sous ses plans. Pour éviter le Mont Vernon, Jef fit une légère abattée sur la droite : un deuxième chasseur avait manifesté sa présence.

A hauteur de Rye Beach, le Starliner reçut une première giclée ; aussitôt, le feu se déclara sur le moteur « quatre ». Au nord-ouest, la piste de Westchester l'attendait. Pour éviter les coups de ses poursuivants, Jef recherchait les maisons, dessinait une sinusoïde acrobatique au ras des toits. Khatib, Fuentes et Louga avaient repris leurs places habituelles.

La dernière charge avait été larguée.

« Eh oui, du papier ! ha !... Seulement des bouts de papier !... » Hugo Fuentes Lima se débridait : « Du papier ! ha, ha !... Ce n'était que du papier !... Faut-il être crétin ! ronchonait-il entre deux cascades. Il manque une corbeille de communicante à cette équipée !... une poignée de sucres d'orge... des pots de chambre en pièces montées, que sais-je ?... quelque chose de sublime dans le domaine des gadgets !... Un coup pour rien, messieurs !... et à la revoyure !... La prochaine fois, je vous le promets... »

Cependant que Fuentes laissait rebondir son ressentiment, le Sénégalais faisait des efforts désespérés pour éteindre le feu.

A trente secondes de l'entrée de piste, Jef réduisit lui-même les trois moteurs toujours en fonction. Son problème était de casser la vitesse aussi rapidement que possible mais il se garda bien de monter : les chasseurs l'attendaient pour lui régler son compte à la première maladresse. A quinze secondes de l'entrée de piste la vitesse était toujours de deux cent dix noeuds.

- Volets !

Khatib obtempéra. - Train !...

La vitesse fléchissait. Le feu gagnait l'extrémité du plan ; déjà, les volets de gauchissement mollissaient.

Jef rechercha le contact par une série de faibles impulsions sur le manche : quand il toucha la piste à cinquante mètres à peine de l'entrée, le badin confessait encore cent soixante-dix noeuds. Jef passa deux moteurs symétriques en « revers » et appliqua la puissance ; aux bruits contradictoires des hélices vint se juxtaposer celui d'une nouvelle rafale : un deuxième chasseur venait de le canarder. Le feu se déclara sur le plan gauche : cette fois, c'était l'essence qui brûlait.

L'extrémité de la piste approchait à vive allure. Jef et Khatib étaient debout sur les freins ; les deux moteurs en « *reverse* » hurlaient toujours : le « Zoulou Echo » vint « à mourir » sur les balises terminales. Louga avait déjà ouvert la porte latérale ; personne à bord n'était encore touché.

- Poste d'évacuation !

A l'instant où Khatib risqua la tête à l'extérieur, Jef le tira violemment en arrière : dans un bruit d'enfer, un nouveau chasseur passait au-dessus de leur tête. Des impacts giclèrent en avant.

- Saute maintenant, hurla Jef.

Le jeune Marocain se laissa promptement glisser sur la corde lisse. Tour à tour, les trois autres rescapés suivirent la même voie.

Très exactement sous le nez de l'avion, une voiture était déjà garée, toutes portes ouvertes ; une bande de scotch rouge encadrait le pare-brise : c'était le signe convenu. Les quatre fuyards s'engouffrèrent dans le véhicule salvateur.

Stock car !... « La suite n'est plus qu'une affaire de chasse à l'homme », se disait Jef qui, de la place avant, était bien placé pour apprécier la qualité de la conduite. Le chauffeur n'avait pas desserré les dents ; tout à son affaire, il suivait méthodiquement l'itinéraire établi : chemin de roulement, bretelle secondaire, route de service. Après un ultime virage, Jef distingua, droit dans l'axe, un vaste panneau métallique qui barrait la clôture de l'aéroport : c'était une porte annexe. La distance diminuait, le bolide accélérât. Jef écrasa instinctivement une pédale imaginaire...

Tout à coup, les deux battants s'élevèrent à plusieurs mètres de hauteur et retombèrent lourdement, une déflagration secoua la voiture. L'homme de Klausewitz réduisit la vitesse et s'arrêta dès qu'il eut dépassé la clôture. Un comparse ouvrit la portière arrière gauche en coup de vent et s'affala sur les genoux des autres passagers : c'était l'artificier chargé de faire sauter la grille. A quelque distance, une étendue boisée se dessinait. La Land-Rover franchit le terrain dégagé qui la séparait de ce refuge précaire à une vitesse fulgurante ; deux cents mètres avant les premiers arbres, le bruit caractéristique d'un réacteur se fit entendre : en une fraction de seconde, le chauffeur vira de quatre-vingt-dix degrés sur la droite, arracha au passage une barrière de fils de fer barbelés et fonça de plus belle à travers champs. Ils avaient évité la mitraille...

Mais déjà le bruit de sirène du deuxième chasseur se rapprochait : après un nouveau virage, la voiture s'était arrêtée en catastrophe sous le couvert des premiers arbres ; tous les occupants bondirent à l'extérieur et se jetèrent à plat-ventre, un obus fit mouche... la voiture se mit à flamber.

Dès que l'alerte fut passée, Sedar Louga releva la tête... Et ce qu'il vit le remit instantanément sur pieds : droit devant lui, une nouvelle Land-Rover - en tous points comparable à la première - se livrait à un slalom acrobatique au milieu des arbres ; son pare-brise était également encadré de rouge : c'était la voiture prévue pour prendre le relais.

Les six forcenés s'engouffrèrent dans cette nouvelle arche salvatrice. La voiture démarra, Fuentes était blême : le dos de sa main droite était maculé de sang.

Cependant que le bolide s'éloignait à un train d'enfer sur une allée forestière, Jef se mit en devoir de découper la manche d'uniforme du Péruvien : une plaie de dix centimètres apparut au niveau de l'avant-bras ; pour enrayer le désastre, Jef déchira la chemise et, s'aidant d'une godasse, fit un garrot bien serré.

*
* *

A la Nouvelle-Orléans, la partie avait été nettement plus facile. Tout compte fait, Mohuto avait été bien inspiré de garder deux hélices en drapeau : malgré l'assez invraisemblable délestage auquel il s'était cyniquement livré au-dessus de la ville, les chasseurs de la Navy - sans doute médusés par sa manoeuvre d'approche sur un aéroport international - l'avaient tout bonnement convoyé jusqu'à l'entrée de la piste. L'avion avait été évacué en quelques secondes ; la sortie du terrain s'était effectuée en trombe par une porte de service. Quand les chasseurs - s'estimant joués - se décidèrent à les prendre en chasse, les fuyards roulaient bon train sous le couvert d'une file de voitures.

*
* *

A Miami, deux chasseurs recherchaient encore l'agresseur au-dessus de la ville alors que Northrup avait déjà dégagé la piste. La voiture d'assistance évacua le terrain sans la moindre anicroche ; l'effet de surprise avait joué.

*
* *

A Norfolk, l'atterrissage en pleine campagne n'eut aucun caractère de gravité ; l'emplacement avait été admirablement balisé : train rentré, le « Zoulou Charlie » se traîna sur cinq cents mètres et s'immobilisa à la lisière d'un bosquet.

*
* *

A Boston, quatre chasseurs s'étaient relayés. Jusqu'à l'atterrissage à Norwood - au beau milieu d'un pâté de maisons - Montes fut escorté. A

l'instant où le Star s'immobilisa, deux voitures convergeaient : la plus proche était une limousine ; l'autre, une voiture de piste. La limousine freina brutalement à quelques mètres des aviateurs déjà groupés sous le nez de l'avion ; son pare-brise était encadré de rouge. Dès que les rescapés furent à bord, elle fit une manoeuvre hasardeuse et, suivie de près par l'autre voiture, s'engagea sur un taxiway.

Deux chasseurs passèrent sans tirer : involontairement, le poursuivant couvrait l'équipage en fuite. Alors que, l'une derrière l'autre, les deux voitures longeaient l'enceinte de l'aéroport à une allure tout à fait déraisonnable, le mur se désintégra sur une distance de vingt mètres... Le véhicule s'engouffra dans la brèche et s'arrêta ; le saboteur aux aguets balança prestement deux grenades en direction du poursuivant et se rua sur les genoux des étrangers.

- T'as pas une grenade à me refiler ? fit Garcia que ce petit exercice avait mis en grand état d'excitation.

- Non, fit l'autre d'un air farouche mais j'ai un fusil-mitrailleur... Poussez vos guibolles : il est là, sous vos pieds !

*
* *

A Los-Angeles, par contre, les choses avaient tourné au sinistre.

Tout au long des cinq dernières minutes de cheminement, le Starliner - apparemment en grande difficulté - avait été suivi : la base de Point-Mugu, alertée par les stations des îles avoisinantes, avait donné mission à quatre chasseurs de convoier l'éclopé. Informé d'une approche sur deux moteurs à très basse altitude, le chef de quart de l'aéroport de Los-Angeles International avait fait évacuer ses pistes 07 droite et gauche, déclenché l'alerte et donné consigne aux pompiers de prendre position à proximité des bretelles de dégagement. Indisposé par l'omniprésence des chasseurs entrevus par Bamboka, Nguyen, de son côté, avait retardé le dévissage de ses hélices jusqu'au tout dernier instant. Jusqu'alors, sa manoeuvre avait admirablement réussi.

Lorsque le leader de l'escadrille de surveillance vit l'avion sinistré remettre ses moteurs en fonction, prendre de la vitesse et renoncer à son approche, il en informa sa base et se mit aussitôt en position. La réponse vint sans tarder : « Faites les sommations d'usage. »

A l'instant où il franchit la côte au-dessus de la jetée de Manhattan Beach, Nguyen s'aperçut qu'il était sérieusement encadré. Cependant que, seul à l'avant, l'Asiatique répondait aimablement aux sommations par un léger balancement des plans, Bamboka, Indravarman et Costa lâchaient leur première charge. Il y eut un instant de flottement ; les chasseurs s'écartèrent, firent une manoeuvre rapide et revinrent en position d'encadrement : deux à droite, deux à gauche. C'était un vol de groupe très intime; manoeuvrer devenait difficile. Sur sa gauche, l'Asiatique vit le geste significatif du chef d'escadrille ; ce gaillard le serrait à le toucher. Il répondit à l'invite par une légère abattée, les chasseurs desserrèrent l'étreinte... Alors, Nguyen inclina son vaisseau très allège à quarante-cinq degrés, se glissa entre deux buildings de cent cinquante et deux cents mètres de hauteur et, rétablissant au ras des toits, se mit à hurler dans l'habitable : - Pos-te-d'é-va-cua-tion !...

Sur les dix charges, six avaient déjà franchi l'orifice. Costa, Indravarman et Bamboka regagnèrent l'avant en se traînant plus qu'ils ne marchaient. Les continuelles oppositions de fuselage que le Cochinchinois imposait à son avion rendait toute nouvelle manoeuvre d'encadrement difficile. Tant qu'il survolait la ville, il se sentait en sécurité. Entre Hollywood et le Farmers Market, il boucla deux virages de trois cent soixante degrés...

Mais le manège ne pouvait s'éterniser ; le manoeuvrier d'élite transpirait à grosses gouttes. A une minute au sud-ouest, la piste de Santa Monica lui offrait un refuge : en ce jour férié, les hommes de Klausewitz l'attendaient sur le terrain des usines Douglas. La piste était courte mais l'approche entièrement protégée ; il suffisait de rester au niveau des maisons jusqu'à l'impact.

Nguyen Van Toi - le pilote Vietcong - fit une approche exemplaire. Derrière lui, quatre aviateurs américains se préparaient à l'assaut.

A bord du Starliner, toutes les issues étaient ouvertes. Indravarman et Costa avaient reçu consigne d'évacuer par l'arrière.

Lorsque le premier obus percuta, Nguyen et Bamboka étaient seuls au poste de pilotage ; l'avion venait d'entrer en contact avec la piste et roulait encore à vive allure : Nguyen fut aussitôt touché à l'épaule et s'écroula sur le manche, le pupitre du mécanicien vola en éclats.

De la place droite, Bamboka fit des efforts désespérés pour maintenir l'avion dans l'axe mais il n'avait aucun contrôle de la roulette de nez ; le Star s'embarqua sur la droite et sortit assez vivement de la piste, le train gauche céda : la course folle s'acheva en « cheval de bois ».

Dès que le tas de ferraille fut arrêté, Indravarman et Costa - qui ne souffraient que de quelques égratignures - se précipitèrent à l'avant ; ils venaient de pénétrer dans l'habitacle lorsque le deuxième chasseur expédia sa giclée de mitraille, le feu se déclara : Nguyen et Bamboka étaient tous deux affalés sur les commandes, la situation devenait désespérée.

Indravarman - le gringalet aux muscles d'acier - chargea le combattant Vietcong sur ses épaules ; Costa s'occupa du Malien. Le premier déhalait un corps inerte, l'autre une épave qui trouvait encore la force de râler. L'avion était « à plat ventre » ; descendre les deux victimes fut l'affaire de quelques secondes.

Dès qu'il fut au grand air, Bamboka se redressa sur son séant ; son visage était maculé de sang. A l'instant où le troisième chasseur fit son passage en rase-mottes, une voiture se rapprochait à vive allure de l'avion sinistré : le chasseur reprit de l'altitude sans tirer. Le quatrième chasseur vint aussitôt en reconnaissance.

Depuis l'instant de la catastrophe, il s'était écoulé un peu moins de deux minutes.

Jour de fête. Sur ce petit terrain entouré de hangars et de vastes bâtiments, aucun mouvement ne se manifestait ; le chauffeur aida les deux hommes valides à charger leurs compagnons dans la voiture. Les quatre chasseurs se regroupèrent et firent un nouveau passage à vitesse réduite. Ce que voyant, l'homme de Klausowitz se rua au milieu du runway et brandit ses deux bras en signe de victoire. La fuite se déroula sans autre incident.

* *

Dans la banlieue d'Acapulco, une voiture circulait au petit train ; sous la conduite d'un homme de Klausowitz, Toledano, Sushil, Fitzgerald et Belkhourja rejoignaient le refuge qui leur était assigné.

Le largage de la bombe s'était déroulé dans des conditions satisfaisantes : bien canalisés, les fils de nylon avaient, en fin de course, déclenché l'ouverture des trois parachutes et le gonflement du système pneumatique chargé d'amortir les chocs et d'assurer éventuellement la flottaison. Torla, Le Plouhinec et Padmanab avaient fait de l'excellent ouvrage. Quant à lui, Fitzgerald avait effectué quatre passages : freine par trois parachutes, l'engin était resté accroché à flanc de rocher.

Belkhourja consulta sa montre:

- Encore cinquante minutes, grogna-t-il ; elle était bien amorcée. L'onde de choc doit atteindre la côte dans cinquante minutes. C'est costaud, ce truc-là ?

Fitzgerald murmura :

- Certainement pas négligeable.

Sur son visage poupin, l'espièglerie avait fait place à la gravité.

Toledano objecta :

- Etait-ce vraiment nécessaire ?

Sushil trancha sur un ton sans réplique :

- Indispensable ! Dans toutes les marines du monde, on appuie les couleurs d'un coup de canon.

*

EPILOGUE

Dans son refuge de Philadelphie, Jef dut attendre quatre longues journées avant de connaître le sort de ses équipages. Son hôte - un directeur de raffinerie dont la famille était installée en Pennsylvanie depuis la Guerre de Sécession - se rendit au cours de ces quatre journées, successivement à Newark, à Baltimore et à Washington afin de centraliser les messages.

Tous les participants étaient indemnes à l'exception de Fuentes dont la blessure n'avait aucun caractère de gravité, de Bamboka - passible de chirurgie faciale - et de Nguyen Van Toi, tout d'abord traité dans une clinique privée de Long-Beach, puis chez un chirurgien complaisant de Laguna-Beach, enfin, depuis la veille, en pleine ville chinoise de Los-Angeles où le réseau possédait des antennes. Nguyen était sérieusement touché : on craignait pour ses jours. Pour une fois, le président n'avait pas eu besoin d'envoyer outremer un jeune homme du Kansas ou du Dakota pour y « casser » du Vietnamien ; c'est le Vietnamien qui s'était déplacé.

A San-Francisco, la mission avait tourné court ; à Los-Angeles, six charges seulement avaient été déversées sur la ville ; à New-York, deux containers avaient été gaspillés. Dans l'ensemble, l'opération avait réussi mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

Au cours de ces quatre journées de solitude, Jef avait pris la juste mesure de ce qu'il venait de réaliser. Allait-il falloir recommencer ? Assurément.

Les déchets radioactifs étaient à Vienne, les bombes toujours à Macao ; l'engin thermonucléaire avait livré ses secrets.

Jef ne disposait guère que d'une semaine avant l'expiration de son congé ; il avait hâte de rentrer, de retrouver le quai de la Tournelle, les péniches dolentes, l'atelier de réparation. Il avait hâte - surtout - de

préparer la femme de Nguyen Van Toi et de l'envoyer à Los-Angeles par le premier avion.

*
* *

A l'aéroport de Chicago où son ange gardien l'avait déposé, Jef se présenta au contrôle des frontières. Son passeport était établi au nom de Paul Barrachin. L'officier de service interrogea le monstre électronique chargé de donner réponse à tous les problèmes humains et en reçut un accord immédiat : un certain Paul Barrachin, quarante-cinq ans, était bien entré aux Etats-Unis dix jours auparavant ; son numéro de visa correspondait à celui du voyageur contrôlé.

*
* *

Le samedi 2 juillet, Jef réendossa l'uniforme de sa compagnie nourricière et escalada la coupée. En place gauche, Dupré se livrait aux simagrées d'usage ; disposant encore d'un quart d'heure avant la mise en route des moteurs, il s'empara d'un journal et recula son siège : à la « une », le rapport de l'affaire se poursuivait.

Tout heureux d'avoir retrouvé son copilote attiré, le vieux Dupré grogna comme pour s'éclaircir la voix :

- Ces gars-là ont tout de même un sacré culot ! Jef se pencha sur la feuille et vérifia le titre.

- Peuh, dit-il en haussant les épaules ; encore un coup des services spéciaux !

Première édition :
achevé d'imprimer
sur les Presses de l'Imprimerie CARY (SODECA)
310-312, rue de Bezons, à Colombes Hauts-de-Seine
le 5 juillet 1968

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 1968